Jack Kerouac

Journaux de bord

1947-1954

Édités et présentés
par Douglas Brinkley

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Pierre Guglielmina

L'IMPATIENCE

nrf
GALLIMARD

Jack Kerouac

Journaux de bord

1947-1954

Édités et présentés
par Douglas Brinkley

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Pierre Guglielmina

L'INFINI

nrf
GALLIMARD

L'Infini

Collection dirigée
par Philippe Sollers

JACK KEROUAC

JOURNAUX DE BORD

1947-1954

ÉDITÉS ET PRÉSENTÉS
PAR DOUGLAS BRINKLEY

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Pierre Guglielmina



GALLIMARD

Pour John Sampas, David Amram et Jim Irsay, qui ont inspiré une nouvelle génération dans sa découverte des œuvres d'un maître américain.

INTRODUCTION

Chaque fois que le romancier Jack Kerouac reprenait sa vie itinérante, il emportait avec lui un carnet à spirale ou un calepin de chef de train, au cas où il aurait voulu noter une pensée spontanée ou composer un haïku. Cela n'avait rien d'inhabituel pour un écrivain sérieux. De fait, les journalistes d'autrefois ne sortaient jamais de chez eux sans leurs cigarettes et leur carnet. Il en était de même pour Kerouac. Allen Ginsberg savait donc parfaitement ce qu'il faisait lorsqu'il avait pris, en 1953, cette photo élégiaque où l'on voit le beau Kerouac, avec un air sombre qui fait penser à Montgomery Clift, sur un escalier d'incendie dans East Village, le regard perdu sur les immeubles de New York barrant un horizon crépusculaire. Le *Manuel du chef de train* dépassant de la poche de sa veste, c'est la photo la plus représentative qui soit de Kerouac : c'est comme s'il avait fait présent à Ginsberg de sa pose « Jack London » pour la postérité.

À la différence de cette photo, il n'y a rien qui relève de la pose dans les entrées des journaux qui sont publiés ici pour la première fois. Ce volume est composé à partir des notes prises par Kerouac dans dix cahiers, tenus entre juin 1947 et février 1954. Si ces journaux sont ici présentés d'un seul tenant, leur édition a exigé la composition de quelques transitions pour assurer le passage d'un cahier au suivant. Les gribouillages, les divagations et les notes marginales de Kerouac n'ont pas été intégrés. J'ai toutefois essayé de rester le plus près

possible des originaux de ces journaux, ne corrigeant la ponctuation et l'orthographe de Kerouac que lorsque la clarté du texte l'exigeait. J'ai aussi inséré quelques notes, aussi discrètes que possible, afin d'éclairer le contexte quand c'était nécessaire.

Lus conjointement, ces journaux offrent la preuve fascinante du désir profond qu'avait Kerouac de devenir un grand écrivain américain qui compterait dans l'histoire. Débordant d'innocence juvénile, bien décidé à donner du sens à un monde plongé dans le péché, Kerouac se révèle au cours de ces pages un artiste honnête s'efforçant de découvrir sa voix authentique. On pourrait appeler ces journaux, si vous voulez, « L'éducation de Jack Kerouac ». Il a toujours dit qu'il « consid[érait] qu'écrire était [s]on devoir sur la terre ». Ces journaux sont le témoignage de cette intime conviction.

Au cours des quelque trente-cinq ans qui se sont écoulés depuis la mort de Kerouac à St Petersburg, en Floride, à l'âge de quarante-sept ans, plus d'une douzaine de livres ont été publiés qui sont une attestation détaillée de sa vie littéraire héroïque. Les deux volumes de lettres choisies — édités par Ann Charters — ont procuré à ses lecteurs une compréhension nouvelle et tout à fait éclairante de ce qui a pu pousser le vagabond incurable du Massachusetts à consacrer sa vie entière à ce métier. Ces journaux nous entraînent un peu plus loin encore dans le monde réel de Jack Kerouac, le lanceur de mots spontanés, qui s'est donné pour ambition de construire le mythe littéraire essentiel de l'après-guerre en Amérique en créant sa « Légende de Duluoz », ce tissu de récits romantiques inspirés par ses aventures dans le monde. « Je promets que je n'abandonnerai jamais et que je mourrai en poussant des cris et en riant », a écrit Kerouac dans une entrée de ces journaux en 1949. « Et jusqu'à cet instant-là, je vais courir sur la terre qui, j'insiste, est sainte et tirer par la manche tous ceux que je rencontre pour qu'ils se confessent à moi et à tout. »

Les entrées de ce volume des journaux constituent une confession continue pendant la période de sa vie (1947-1954) au cours de laquelle il compose ses deux premiers romans publiés : *The Town and the City*[1] et *Sur la route*. Dans son roman autobiographique *Vanité de Duluoz* (1968), Kerouac a qualifié son style de cette période « d'idéalisme brumeux nébuleux de la Nouvelle-

Angleterre ». Né le 12 mars 1922, benjamin d'une famille franco-canadienne de trois enfants qui s'était établie à Lowell dans le Massachusetts, Jack Kerouac a eu, dès l'âge de dix ans, l'ambition de devenir écrivain. Son père dirigeait une imprimerie et publiait un bulletin d'informations locales, *The Spotlight*. Le jeune Jack a appris très tôt la technique de la mise en pages dans l'atmosphère enivrante créée par l'encre d'imprimerie. Très vite, il a commencé à écrire et à publier une feuille d'informations sportives, qu'il distribuait à ses amis et ses relations de Lowell. Il a été éduqué dans des écoles catholiques et publiques, et ses qualités d'athlète lui ont permis d'obtenir une bourse de Columbia University — qui incluait une année en classe préparatoire à Horace Mann (une école célèbre de New York). C'est à New York qu'il fit la connaissance d'Allen Ginsberg et de William Burroughs, futures icônes du monde littéraire. Une jambe fracturée mit fin à sa carrière de footballeur à l'université et Kerouac dut quitter Columbia University en deuxième année, avant de s'engager dans la marine marchande, puis dans la marine de guerre (pour finir par être réformé). C'est alors que commença une errance sans fin qui est à la fois son legs et sa vie.

Avec une intensité phénoménale, Kerouac a commencé à tenir des journaux dès 1936 à Lowell, quand il n'avait que quatorze ans. Cette activité obsessionnelle s'est poursuivie sa vie durant. De longs paragraphes détaillés, rédigés quotidiennement en général, sont ornementés de poèmes, de dessins, de gribouillages, d'énigmes, de psaumes et de prières. « J'ai recours à ces journaux de bord pour conserver la trace des retards, des digressions et des humeurs », a noté Kerouac au moment où il commençait à écrire *Sur la route*. Son modus operandi dans ces journaux écrits à la main est une liberté et une simplicité délibérées, l'accomplissement d'une sainteté en restant solitaire et pauvre, l'expression d'une empathie pour toute créature vivante. Très vite, Kerouac refuse toute participation à la course au succès matériel qui caractérise l'après-guerre : « Il est indigne de moi de participer à la vie. » Selon Kerouac, « le son qui résonne le mieux de toute l'histoire humaine », c'est la phrase de Jésus « Mon royaume n'est pas de ce monde ».

La dévotion de Kerouac au catholicisme mystique, tout au long de sa vie, apparaît très clairement dans ces pages. Ses cahiers à spirale sont décorés de

crucifix et rares sont les passages où n'est pas invoquée la gloire de Dieu. « Frappe-moi », supplie-t-il dans l'un d'eux, « et je résonnerai comme une cloche ». Kerouac est sans cesse en quête de religion, poussé par ce que John Lardas appelle, dans son livre *The Bop Apocalypse* (2001), son « penchant pour un mysticisme immanent ». Si *Dharma* (composé de 1951 à 1956) témoigne de l'évolution de Kerouac et de son acceptation progressive du bouddhisme, ces journaux sont la preuve de sa reconnaissance durable de Jésus comme philosophe et prince : « Les enseignements du Christ envisagent, considèrent, se confrontent à l'énigme terrible de la vie humaine et la confondent. Quelle chose miraculeuse ! Quelles pensées Jésus a dû avoir avant qu'il "n'ouvre la bouche" sur la Montagne et ne prononce son sermon, quelles longues pensées sombres et silencieuses ! »

À l'époque où Norman Mailer jouait les sociologues en étudiant les « nègres blancs » à la coule, Kerouac cherchait à décrire son ami toujours plus fascinant, Neal Cassady, comme l'équivalent moderne des légendes de l'Ouest, Jim Bridger, Pecos Bill ou Jesse James. Comme le petit garçon de Lowell qu'il n'a jamais cessé d'être, Kerouac voyait dans les joueurs de football et les cow-boys des prairies les parangons de l'Amérique véritable. Ces journaux regorgent de références aux « héros populaires » et de louanges pour les vagabonds honnêtes de Zane Grey, les escrocs d'Herman Melville et les exploits de Babe Ruth sur le terrain de base-ball et dans les bars. Kerouac a fait entrer l'escroc Neal Cassady dans le panthéon de la mythologie américaine « comme un Achab fou au volant », entraînant tout le monde dans sa traversée, moteur rugissant, de la Terre promise rapiécée de Walt Whitman.

Ce qui devient aussi tout à fait évident à la lecture des journaux de Kerouac, c'est son amour formidable de « l'Amérique essentielle et éternelle ». Comme le poète William Carlos Williams, Kerouac est obsédé par l'idée d'expliquer son « américanisme ». Qu'il s'agisse des Dodgers de Brooklyn ou des feux d'artifice de Denver, de l'échangeur routier du New Jersey ou des bayous de la Louisiane, ses journaux sont chargés d'une imagerie poétique décrivant la vie américaine de l'après-Seconde Guerre mondiale. Aucun écrivain sérieux n'a célébré les noms des villes américaines avec l'exubérance enfantine de Kerouac. Comme Chuck

Berry, il a essayé de débiter à toute vitesse le plus de noms possible de lieux évanescents en Amérique. Voici une phrase typique tirée de ses journaux : « Il est à Kansas City dans une chaleur torride, il veut foncer jusqu'à Tulsa et Fort Worth, ou bien du côté de Denver, Pueblo, Albuquerque — n'importe où sauf ici, dans la chaleur de la nuit du Missouri. » Il a essayé de trouver l'essence du milieu de la nuit dans n'importe quelle agglomération américaine, petite ou grande. « Eau Claire appartient à un type de petite ville américaine que j'aime depuis toujours : elle est au bord d'une rivière et elle est sombre, et les étoiles brillent, et il y a quelque chose qui est *à pic* dans la nuit », écrit-il en 1949 alors qu'il traverse le Wisconsin. « Ce sont des villes comme Lowell, Oregon City, Holyoke dans le Massachusetts, Asheville en Caroline du Nord, Gardiner dans le Maine, St. Cloud, Steubenville dans l'Ohio, Lexington dans le Missouri, Klamath Falls dans l'Oregon, etc. — et même Frisco, bien sûr. »

Ces journaux sont divisés en deux sections distinctes. La première est centrée sur les efforts de Kerouac pour écrire et faire publier son premier roman, *The Town and the City*. Cette section — « les journaux de travail », comme il les appelle sans prétention — a été composée à Ozone Park, un quartier ouvrier assez banal dans le « *borough* » populaire du Queens à New York. Ce n'est pas un endroit qui peut prétendre être une Mecque littéraire comme Greenwich Village ou Harlem, ou encore Brooklyn Heights. Mais c'est là que, de 1947 à 1949, Kerouac, le père de la Beat Generation, a écrit son premier roman publié, *The Town and the City*, et entamé une carrière littéraire qui allait repousser les limites de la prose américaine.

Kerouac avait été poussé à écrire *The Town and the City* par le chagrin qu'il avait éprouvé à la mort de son père, Leo, terrassé par un cancer de l'estomac au début de 1946. Pendant des mois, il était resté éveillé dans l'appartement du premier étage, situé au-dessus du drugstore au coin de Trente-troisième Avenue et de Cross Bay Boulevard, à écouter son père tousser en proie à des douleurs terribles. Tous les quinze jours, le docteur venait et le fils regardait son père pendant qu'on lui pompait le fluide qui saturait son estomac. Jack et Leo étaient seuls dans l'appartement quand la dernière heure était venue, une scène péniblement transposée dans *The Town and the City*. « Il s'est écrié en

s’agenouillant devant son père : “Mon pauvre vieux, mon pauvre vieux.” D’une voix plus forte, qui fit résonner sa solitude et sa folie dans la maison vide, il s’est écrié : “Mon père !” Peter est descendu chez le marchand de bonbons et il a téléphoné à sa mère à la fabrique de chaussures… et puis il est rentré à la maison et s’est assis pour regarder son père une dernière fois. » Leo avait toujours voulu que son fils « trouve un boulot » et ce qu’avait fait Kerouac, alors âgé de vingt-quatre ans : il était resté chez lui et avait commencé à écrire *The Town and the City*, qui serait publié en 1950 par Harcourt Brace sous le nom de « John Kerouac ».

Dans son grand roman suivant, *Sur la route*, Kerouac a glissé rapidement sur les années qui ont suivi la mort de son père, en une seule phrase : « Je suis resté chez moi tout ce temps-là, j’ai terminé mon livre et je suis allé à l’université grâce à une bourse du GI Bill of Rights. » Son ami Allen Ginsberg était tellement impressionné par l’aspiration inflexible de Kerouac d’écrire le « grand roman américain » sur la table de la cuisine de sa mère dans le Queens qu’il l’avait surnommé « le Sorcier d’Ozone Park ». Sous l’influence lyrique de Thomas Wolfe, dont les vastes romans *Le Temps et le fleuve* et *L’Ange exilé* embellissaient la désolation de cette table rase qu’était l’Amérique, Kerouac avait décidé de devenir lui aussi un conteur naturel. Kerouac admirait de nombreux aspects de l’écriture de Wolfe : sa prose robuste ; son adoption de l’impulsion autobiographique afin de créer une œuvre de fiction à partir de son propre mythe ; sa capacité à faire surgir la tristesse dans des moments nostalgiques, à découvrir le spirituel dans ce qui a été négligé, à célébrer la sainteté propre à la terre américaine ; et le ton romantique, optimiste, qu’il a conservé longtemps à l’âge adulte. Selon Kerouac, les romans de Wolfe l’avaient plongé dans « le torrent du ciel et de l’enfer américains… lui avaient ouvert les yeux sur l’Amérique en tant que sujet ».

Au bout du compte, comme l’affirme Regina Weinreich dans *The Spontaneous Poetics of Jack Kerouac*, l’enfant de chœur de Wolfe n’a pas seulement imité son idole dans *The Town and the City*, il l’a dans une certaine mesure dépassée. De fait, le commentaire le plus important qu’a utilisé Harcourt Brace pour la promotion du premier roman de Kerouac fut celui de Mark Van

Doren, le célèbre professeur de littérature à Columbia University, qui avait estimé que son auteur était « plus sage que Wolfe ». Ce compliment pointait toutefois ce qui allait se révéler le talon d'Achille du livre : tous les commentateurs ou presque devaient souligner le fait que le talent de Kerouac n'avait rien d'original et qu'il avait une dette littéraire énorme envers Wolfe. Le seul volume de *The Town and the City* — mille deux cents pages de manuscrit et près de trois cent mille mots — avait fait dire à Kerouac, dans une entrée de son journal, que le livre était une sorte de « Niagara du roman ». Les comparaisons critiques avec *L'Ange exilé* de Wolfe, qui se déroulait dans une Asheville romancée et une pension de famille gérée par la mère du protagoniste, Eugene Grant, se multiplièrent. La critique insista sur le fait que les premiers chapitres du roman de Kerouac se déroulaient dans une demeure similaire à Lowell, assez grande pour abriter neuf enfants en pleine croissance. La maison qui avait servi de modèle à Kerouac était celle de la famille Sampas qui comptait dix enfants, dont son ami le plus proche, Sebastian.

Dans *The Town and the City*, Kerouac étudie la désintégration d'une grande famille de la classe moyenne — les Martin de Galloway — au moment où ses membres se dispersent dans New York pour faire face à différents problèmes. À la fin, les enfants Martin se réunissaient après la Seconde Guerre mondiale, au moment des funérailles de leur père dans sa ville natale du New Hampshire. La saga est un des récits d'amour filial les plus émouvants jamais écrits — celui du jeune Peter Martin pour son père, et de leurs efforts pour se trouver et se retrouver l'un et l'autre. Kerouac avait inventé d'autres personnages mémorables : la mère méticuleuse de tout le clan ; Joe Martin, le vagabond intrépide ; Francis Martin, l'intellectuel autodidacte, qui feint la folie pour échapper à la conscription ; Alex Panos, un poète romantique ; Kenny Wood, une âme perdue ; Liz Martin, l'épouse pleine d'amertume ; Leon Levinsky, un type à la coule de Greenwich Village, et d'autres encore. Cinq des fils Martin représentent des aspects de la personnalité complexe de Kerouac, un point constamment évoqué dans les journaux, Kerouac s'inquiétant de sa « personnalité schizophrénique ».

Ces journaux couvrent la totalité de la période pendant laquelle Kerouac a écrit *The Town and the City* et permettent de mesurer les efforts et tortures qu'il s'est infligés pour améliorer l'intrigue et les personnages. Il semble plus intéressé par le décompte journalier des mots écrits que par la rigueur de sa prose. « Viens de prendre une de ces grandes décisions sinistres de l'existence — ne montrer mon manuscrit de "T & C" à aucun éditeur avant de l'avoir achevé, les 380 000 mots environ du truc », enregistrait Kerouac à la date du 16 juin 1947. « Cela signifie sept mois d'obscurité et de labeur ascétiques — même si le doute n'est plus mon démon, seulement de la tristesse à présent. »

Au cours de ces mois, Kerouac, hanté par des images chrétiennes, s'est servi des journaux comme d'un confessionnal où il a pu cataloguer ses impressions les plus intimes, se livrer à des méditations philosophiques, prier Dieu pour obtenir son aide au cours d'un incessant dialogue avec lui-même. Ces cahiers, a-t-il expliqué, étaient son « journal d'humeur ». Ils prouvent que Kerouac entendait donner à *The Town and the City* une dimension religieuse. Il admet qu'il espérait trouver son inspiration dans les essais moraux de Léon Tolstoï, mais il avait découvert que le comte russe était trop consciemment spirituel, trop satisfait de lui-même dans ses évocations grandiloquentes du bien et du mal. Par conséquent, Kerouac s'était tourné vers une autre muse russe, Fiodor Dostoïevski, dont le roman, *Les Frères Karamazov*, avait la réputation d'être une œuvre de fiction parfaite. « J'ai conclu que la sagesse de Dostoïevski était la sagesse suprême dans le monde, parce que non seulement c'est la sagesse du Christ, mais un Christ Karamazov de luxure et de joie », concluait Kerouac. À la différence du pauvre Tolstoï, « Dostoïevski n'a jamais *eu à* se retirer vers la moralité ».

Il n'est donc pas surprenant de voir à quel point Kerouac garde Jésus à l'esprit pendant qu'il écrit *The Town and the City*. Il avait le Nouveau Testament près de lui en permanence et priait le Christ avant chaque séance de travail, et s'il y a peu d'humour dans ces journaux de travail les réflexions théologiques sur la mystique chrétienne abondent. « Si Jésus était assis ici à mon bureau ce soir, à regarder par la fenêtre tous ces gens qui rient et sont heureux parce que les grandes vacances d'été commencent, sans doute sourirait-il et remercierait-il son

Père. Je ne sais pas », écrit Kerouac le 26 juin 1948. « Les gens doivent “vivre” et cependant je sais que Jésus a la seule réponse. Si, un jour, je réconcilie le christianisme véritable avec la vie américaine, je le ferai en me souvenant de mon père Leo, un homme qui connaissait ces deux choses. »

Qu’il y soit parvenu ou non, *The Town and the City* fut publié le 2 mars 1950 et obtint en général des critiques admiratives. Charles Poore, dans le *New York Times*, proclama Kerouac « jeune romancier plein de promesses… capable de saisir brillamment le chaos de splendeur et d’horreur de l’existence ». *Newsweek* alla même jusqu’à déclarer qu’il était « le meilleur et le plus prometteur des jeunes romanciers dont les premières œuvres viennent d’être publiées ». Comme le souligne Matt Theado dans *Understanding Jack Kerouac* (2000), le jeu sur les mots dans le roman — par exemple : « Un ciel florissant d’étoiles, août flegmatique et frais » — laisse présager les futures expérimentations de la prose spontanée, qui sont merveilleusement développées dans *Visions de Cody* (1972).

Derrière les acclamations, on entendit aussi des chicanes. La *Saturday Review* critiqua le roman en disant qu’il était « radicalement défaillant dans sa structure et son style », tandis que le *New Yorker* jugeait le récit « lourd, traînant… lassant ». Plus décevant encore pour Kerouac, le compte-rendu négatif du journal de sa ville natale, *The Lowell Sun*, qui s’offusquait de ses descriptions des « tantes de Greenwich Village » et des « femmes de petite vertu ».

L’approbation locale est venue toutefois lorsque le chroniqueur régulier et rédacteur en chef du *Sun*, Charles Sampas — frère de Sebastian — a baptisé *The Town and the City* le « grand roman de Lowell », le journal achetant les droits pour une parution en feuilleton et publiant de nombreux extraits, ainsi que des photos des gens et des endroits évoqués dans le roman. *The Town and the City* reçut aussi un accueil favorable en Grande-Bretagne, plutôt comme un effort prometteur que comme un chef-d’œuvre de la littérature. Lorsque le roman fut publié en 1951 par la maison d’édition aujourd’hui défunte Eyre and Spottiswoode, les critiques britanniques louèrent en général la vigueur de la prose de Kerouac, mais décrièrent son manque de discernement en matière de coupes. De nombreux comptes-rendus en Angleterre laissèrent entendre que si

Kerouac, un peu trop ambitieux, avait renoncé à la chimère du « grand roman américain » et s'était consacré à trouver sa voix, il aurait eu une chance de devenir le Francis Scott Fitzgerald de sa génération. Ce qu'ils admiraient chez le jeune Kerouac, c'était l'ampleur de la vision, l'exubérance, sa conception proprement sentimentale d'une famille américaine de la classe moyenne exprimée dans un style proche de celui de Wolfe que le *Times Literary Supplement* jugeait d'une « puissance vraiment authentique ». Le *Sunday Mercury* manifesta son approbation en soutenant que la thèse principale de *The Town and the City* pouvait se résumer à ceci : « La famille est plus forte que tous les maux de la civilisation moderne. »

Kerouac fut satisfait de l'élégante édition anglaise de *The Town and the City*, d'autant plus qu'elle obtint des critiques favorables dans les journaux de Liverpool, de Newcastle, de Nottingham, de Belfast, de Dublin et de Cardiff, après celles des journaux londoniens. « Je ne vous ai pas exprimé mon contentement et ma gratitude pour la publication de mon livre en Angleterre », écrivit Kerouac à son éditeur londonien, Frank Morley, le 27 juillet 1951. « Même s'il est lointain, c'est un honneur qui sonne comme un coup de sirène sur la mer. » Dans la même lettre, Kerouac annonçait que son éditeur à Harcourt Brace venait de refuser son nouveau roman, « Sur la route », qu'il venait de prendre un nouvel agent et allait désormais éditer lui-même ses manuscrits. Kerouac poursuivait en s'extasiant sur la perspective d'une traversée de l'Atlantique à seule fin de connaître « une nuit d'été anglaise » et de commencer son troisième roman, cette fois consacré au jazz et au be-bop, dont le personnage principal serait inspiré de son ami anglais Seymour Wyse, « un vagabond à chapeau mou, errant dans la France des impressionnistes ». Bref, ce que Kerouac annonçait à Morley, c'était le fait que, au moment de la publication de *The Town and the City* en Angleterre, il avait déjà commencé à développer la voix originale que les critiques londoniens le pressaient de chercher, dans une œuvre en cours intitulée « Sur la route ». Thomas Wolfe ne serait plus l'étoile Polaire de Kerouac ; il allait plutôt chercher à harmoniser les stridences des trompettes de musiciens de jazz de la nuit américaine, la conversation rapide des escrocs de grand chemin, les délires des poètes existentiels et les prières des prêtres

solitaires cherchant une foi nouvelle de Lowell à Laredo. En réalité, on peut considérer que le dernier tiers de *The Town and the City* est la première apparition du genre de prose que Kerouac allait parfaire dans *Sur la route* et qui lui vaudrait l'admiration de légions de lecteurs autour du monde. Car en dépit de l'ardeur avec laquelle il a répondu aux exhortations de ses critiques, il a de toute évidence rejeté leur conseil sur les adjectifs à abandonner et les limitations à apporter à ses rhapsodies — caractéristiques qui allaient distinguer ses quelque trente livres de prose et de poésie.

Comme le mettent en lumière ces journaux, ce fut la première et l'unique tentative de Kerouac d'écrire un roman traditionnel. John Kerouac allait bien sûr devenir rapidement le célèbre et révéré Jack Kerouac — son roman de 1957, *Sur la route*, allait pousser toute la « Beat Generation » à chercher le sacré dans le monde, Dieu en soi-même et la beauté dans chaque tesson de bouteille cassée dans la rue. Aujourd'hui, des fans font des pèlerinages dans le quartier ouvrier d'Ozone Park, simplement pour lire la petite plaque ovale incrustée dans la brique de l'immeuble d'où Kerouac est parti pour accomplir ses nombreuses traversées de l'Amérique, il y a plus de cinquante ans.

Ce qui nous conduit à la deuxième section des journaux, celle consacrée au voyage pendant la création de *Sur la route*. Même si Kerouac a écrit ce roman à Ozone Park et, par la suite, à Richmond Hill, dans le Queens, et au 454 West 20th Street à Manhattan, le matériau a été tiré de ses diverses traversées du pays, sac au dos et carnet en main. Nous pouvons à présent lire dans ce volume ce que Kerouac lui-même a écrit alors qu'il traversait le Mississippi en Louisiane, franchissait la ligne de partage des eaux dans le Montana à bord d'un bus, était coincé dans les « *badlands* » du Dakota du Nord par le blizzard. Nous sentons l'humidité à Biloxi, la plaine désertique dans l'est du Texas et la détresse de Los Angeles. Au lieu des pseudonymes de fiction de ses amis, nous rencontrons les véritables Allen Ginsberg, Neal Cassady, William Burroughs et Lucien Carr dans toute leur gloire du temps de la Beat Generation. C'est du Jack Kerouac « *unplugged* », découvrant l'Amérique pour la première fois « à travers le trou de serrure de [s]on œil ».

Ce sont les tentatives conscientes de Kerouac de créer un mythe qui vont sans doute étonner le plus le lecteur de ces journaux. Alors qu'il rassemblait, en 1949, le matériel destiné à alimenter *Sur la route*, traversant l'Amérique en tous sens pour s'amuser, pour la joie et pour Dieu, il s'est arrêté dans la petite ville de Miles City dans l'est du Montana et s'est mis à marcher dans la neige de février, par une température avoisinant moins vingt-huit. Très vite, il est en proie à une de ses épiphanies. « Dans la vitrine du drugstore, j'ai vu un livre qui était à vendre — si beau ! » a-t-il écrit dans son journal. « "Yellowstone Red", l'histoire d'un homme dans les premiers temps de la vallée, ses tribulations et ses triomphes. Est-ce que ce n'est pas une meilleure lecture à Miles City que l'*Iliade* ? Leur propre épopée ? » Kerouac avait l'intention d'écrire sa propre histoire de Yellowstone Red, mais dans un contexte moderne, où des musiciens de jazz existentialistes et des types qui fonçaient sur les routes seraient célébrés comme les nouveaux saints errants.

Les protagonistes de *Sur la route*, Dean Moriarty et Sal Paradise, étaient censés être les équivalents, à l'âge de l'automobile, de Butch Cassidy et de Sundance Kid. « Au-delà de la rue scintillante, il y avait l'obscurité et au-delà de l'obscurité, il y avait l'Ouest », écrivait Kerouac en 1951. « Il fallait que je parte. » Dans ce cirque bohème qu'était la culture beat, peuplé de prostituées, d'escrocs, de types à la coule, de trompettistes, de clochards et de charlatans, Kerouac se voyait comme le Francis Scott Fitzgerald de l'au-delà de l'Âge du Jazz, et ses histoires frénétiques allaient mettre leurs exploits peu orthodoxes sous les yeux du vaste public de l'ère Eisenhower. Mais chanter les exploits de personnages déviants était une entreprise dangereuse pendant les chasses aux sorcières de ce philistin de Joe McCarthy : en 1954, par exemple, la ville natale de John Steinbeck, Salinas en Californie, lança une campagne pour bannir *L'Esquisse de l'histoire universelle* de H.G. Wells et *La Connaissance humaine* de Bertrand Russell des bibliothèques publiques. À San Antonio, où Davy Crockett et des douzaines d'autres patriotes avaient sacrifié leur vie pour défendre la liberté à Alamo, un mouvement qui prenait de l'ampleur proposait d'apposer l'étiquette SUBVERSIF sur plus de cinq cents livres, dont ceux de Thomas Mann et Geoffrey Chaucer, tandis que l'État du Texas venait de faire

passer une loi exigeant des auteurs de manuels scolaires qu'ils déclarent non seulement s'ils étaient communistes ou non, mais encore si les auteurs qu'ils citaient l'étaient ou non.

Dans cette bizarre atmosphère de panique anticommuniste, Kerouac était soit extrêmement naïf soit follement courageux de prétendre que le voleur de voitures et escroc Dean Moriarty, protagoniste de son roman, était « une nouvelle sorte de saint américain », ou un criminel de bas étage « aux yeux fous, en proie à une explosion de joie américaine ». À une époque où les enseignements du bouddhisme zen étaient considérés comme de la propagande communiste, la volonté de Kerouac de transformer en héros des voyous et des escrocs ne pouvait manquer de faire froncer les sourcils des critiques et d'éveiller les soupçons du FBI.

Comme l'illustrent ces journaux, le génie singulier de Kerouac a consisté à trouver un juste milieu entre les héros de la culture populaire américaine et les saints du catholicisme, entre les maîtres du bouddhisme zen et les saints levantins. Neal Cassady était un mélange de Hopalong Cassidy, le cow-boy de la télévision, et de saint François ; lier Johnny Appleseed[2] et Bouddha a fait naître Gary Snyder (le personnage de Japhy Ryder dans *Les Clochards célestes*). Filtré par l'imagination fertile et la vision populaire de l'histoire culturelle américaine de Kerouac, Burroughs lui-même est devenu un vieux « Révérend du Kansas, doté de mystères exotiques et d'un feu phénoménal ». Les personnages de Kerouac sont une parade de divins hors-la-loi, d'anges de la désolation, d'idiots sacrés, de prophètes souterrains, chacun d'eux indiscutablement américain. C'est à travers ces personnages que Kerouac a abordé une des questions centrales de la littérature occidentale de l'après-guerre : « Où te rends-tu de ce pas, America, au cœur de la nuit, dans ta voiture étincelante ? »

La référence biblique n'avait rien d'accidentel. Si Kerouac se contente de ne faire que de brèves allusions à sa fixation sur la mort du Christ dans ses œuvres de fiction, il n'en est pas de même dans ces journaux. Les pages du manuscrit original sont couvertes d'images religieuses et débordent de supplications de Kerouac à Dieu pour obtenir le pardon de ses péchés charnels. Depuis l'enfance jusqu'à sa mort, Kerouac a écrit des lettres à Dieu, des prières à Jésus, des

poèmes à saint Paul et des psaumes pour son propre salut. Il a trouvé sa définition du mot « Beat » au cours d'un après-midi pluvieux pendant qu'il priait au pied d'une statue de la Vierge Marie dans la cathédrale Sainte-Jeanne-d'Arc à Lowell, prière qui avait déclenché une vision accompagnée de larmes. Kerouac l'a décrite ainsi : « J'ai entendu le silence sacré dans l'église (j'étais seul, il était cinq heures de l'après-midi, les chiens aboyaient dehors, des enfants criaient, les feuilles tombaient, les flammes des cierges dansaient pour moi seul), c'est là que j'ai eu la vision du mot "Beat" voulant dire "béatifique". »

Le mythe le plus tenace concernant Kerouac est partiellement dissipé par ces journaux : celui selon lequel il aurait écrit *Sur la route* en avril 1951 au cours d'une séance frénétique de trois semaines, propulsée par le café. Selon la légende, Kerouac, quand il habitait dans son appartement de West 20th Street à Chelsea, inspiré par ses voyages tumultueux en compagnie de Cassady au cours des années précédentes, aurait un jour engagé le bout d'un rouleau de papier japonais dans sa machine à écrire — afin de ne pas interrompre sa concentration en changeant de feuille de papier —, allumé la radio sur une station de jazz de Harlem et produit ce chef-d'œuvre moderne. Les archives de Kerouac, conservées à présent à la New York Public Library, racontent une histoire autre que celle de la légende selon laquelle, du 2 au 22 avril 1951, il aurait écrit la totalité de *Sur la route* à une cadence moyenne de six mille mots par jour, avec une pointe à douze mille mots le premier jour et une autre à quinze mille le dernier. L'auteur, alors âgé de trente-cinq ans, a dit « avoir soufflé » ses mots sacrés comme Lester Young sur son saxophone au cours de ces nuits-là, écrivant à toute vitesse parce que « la route va vite ». Les révisions étaient l'affaire de types coincés et constipés par leur culture, trop effrayés pour apprécier les rythmes naturels de leur propre esprit. Une fois *Sur la route* terminé, Kerouac aurait soi-disant scotché les rouleaux de quatre mètres les uns aux autres et livré le rouleau de trente mètres à son éditeur Bob Giroux chez Harcourt Brace, qui au lieu de s'extasier aurait hurlé : « Comment voulez-vous qu'un imprimeur travaille à partir d'un truc pareil ? » Vexé, Kerouac serait sorti en trombe du bureau, même s'il devait prétendre par la suite que Giroux avait comparé son livre à du Dostoïevski et déclaré qu'il était un prophète en avance sur son temps.

Cette fable entourant la création de *Sur la route*, comme le produit d'une explosion fébrile d'inspiration divine, est une exagération. Un coup d'œil rapide à ce que Kerouac appelait « ses cahiers secrets gribouillés » met en évidence que le manuscrit tapé à Chelsea en avril 1951 est le résultat d'un processus laborieux comprenant esquisses, élaborations des personnages, brouillons de chapitres, coupes méticuleuses. Non seulement Kerouac disposait d'un plan cohérent et détaillé pour la plupart des chapitres, mais de larges portions de dialogue avaient été écrites avant le mois d'avril. Des entrées du journal ont été en partie incorporées dans le manuscrit au cours de cette célèbre séance marathon, pendant laquelle Kerouac a aussi utilisé toute une série de phrases qui exprimaient ses idées et développaient des citations de T.S. Eliot, Mark Twain, Thomas Wolfe, William Saroyan, John Donne, Thomas De Quincey et de bien d'autres écrivains.

L'élément le plus consistant à travers les différentes versions du roman a été la description de Cassady en tant que protagoniste de cette saga de « l'Ouest ». Le véritable Cassady était un personnage merveilleux, légendaire — donnée confirmée par le fait qu'il est le héros secret de *Howl* de Ginsberg et le chauffeur dément, flippé et délirant du bus des Merry Pranksters, baptisé « Plus Loin » par Ken Kesey, qui devait tant « troubler » l'Amérique en 1964 — et Kerouac l'a dessiné sans mensonge, même s'il a incorporé quelques traits empruntés à des acteurs hollywoodiens « beat » — comme Humphrey Bogart et Montgomery Clift.

Les journaux permettent aussi de voir combien Kerouac a aimé les villes de l'Ouest comme Butte, Truckee, Medora, Fargo, Spokane, Denver et Salt Lake City, dont il estimait qu'elles n'avaient pas reçu le traitement qui convenait dans la littérature américaine. Il parle avec verve et romantisme de l'armoise du Texas, des moustiques en Arizona et de la neige du Dakota du Nord. Épris de la littérature de Zane Grey, il célèbre la ligne de partage des eaux comme étant le tourbillon spirituel où « sont décidées pluies et rivières ». On a l'impression que toutes ses pérégrinations dans l'Ouest sont accompagnées par des chansons de Gene Autry, pendant que le vent des Grandes Plaines siffle à l'arrière-plan.

Ce que ces notes pour *Sur la route* révèlent aussi, c'est le fait que Kerouac, loin de s'en tenir à l'idée romantique d'une éruption spontanée de la prose, avait travaillé sur différentes parties du roman entre 1948 et 1950, avant de les taper sur son rouleau. Kerouac a nié le soin qu'il y avait apporté en grande partie parce que cela allait à l'encontre de la légende qu'il avait créée et faisait de lui un génie de la « prosodie bop ». Il a exagéré l'acte de création littéraire, certes intense pendant ces fameuses semaines, pour établir qu'il avait été aussi spontané que le pianiste aveugle George Shearing, le trompettiste Chet Baker et le guitariste Slim Gaillard. Six semaines après avoir terminé *Sur la route*, Kerouac écrivit à Cassady pour lui annoncer la mise en chantier de son nouveau roman, « Hold Your Horn High », l'histoire romancée d'un musicien de jazz hot.

La fécondité de Kerouac, comme ces journaux le mettent en évidence, était le résultat d'un travail d'esquisses constant et d'une discipline créative, ainsi que d'une croyance à l'idée d'une prose spontanée. Cela s'est manifesté très clairement dans la méticulosité avec laquelle Kerouac a tenu ces cahiers et ces journaux de travail. « Hemingway ne m'est en rien supérieur pour ce qui est d'être pointilleux sur le métier », écrivait-il à un éditeur. « Ni aucun autre poète. » Ses journaux volumineux sont remplis non seulement d'observations régulières, mais aussi de variantes de chapitres, de faux départs, de divagations éthérées et de descriptions de personnages. « Vraiment, tu devrais voir ça, je suis un génie de l'organisation », a-t-il écrit à son ami John Clellon Holmes. « J'aurais dû être un employé de bureau. »

Bien entendu, ces informations concernant la discipline de Kerouac dans ses méthodes de travail ne sont pas entièrement nouvelles. Au cours des années 1950 et 1960, Malcolm Cowley, éditeur de *Sur la route* chez Viking Press, n'avait cessé de dire que Kerouac avait écrit plusieurs versions de son chef-d'œuvre avant avril 1951 et procédé à des révisions majeures avant sa publication en 1957. Une certaine confusion était née du fait que Kerouac, au cours de ces années-là, avait présenté aux éditeurs deux manuscrits différents intitulés *Sur la route*. Le second était un portrait en « prose spontanée » expérimentale de Cassady, écrit en 1951-1952 et intitulé par la suite « Visions de Neal » ; il fut publié de façon posthume sous le titre de *Visions de Cody* en 1972.

Malcolm Cowley a cependant déclaré par la suite : « *Sur la route* était de la grande prose. Je ne me faisais aucun souci pour la prose. Je me faisais du souci à propos de la structure du livre. J'avais l'impression que, dans le manuscrit original, l'histoire ne cessait de se balancer comme un pendule à travers tout le continent américain. » Cowley avait pressé Kerouac de consolider certains épisodes, de raccourcir des chapitres, de réécrire certains passages et de se débarrasser des impasses du récit. « Eh bien, Jack a fait quelque chose qu'il n'admettrait jamais par la suite », poursuivait Cowley. « Il a fait de nombreuses révisions et c'était du bon travail. Oh ! Il ne l'aurait jamais au grand jamais admis parce qu'il avait le sentiment que le truc devait sortir comme le dentifrice du tube et ne devait plus être changé, et que chaque mot qui était sorti de sa machine à écrire était sacré. En réalité, il a corrigé son manuscrit et il l'a bien corrigé. »

Et Cowley aussi. Redoutant que Kerouac ne veuille réinsérer des passages éliminés, l'éditeur ne lui a jamais envoyé les épreuves, seulement un carton d'exemplaires du livre déjà imprimé. De plus, Cowley avait révisé des sections du roman qu'il jugeait trop compliquées sans même en informer l'auteur, qui s'en plaignit amèrement à Allen Ginsberg, Peter Orlovksy et Alan Ansen, le 21 juillet 1957 : « Il a viré beaucoup de choses de *Sur la route*… sans ma permission ou sans même que je puisse voir des épreuves ! Oh, honte ! Honte au monde des affaires américain. » L'ego de Kerouac fut encore plus meurtri lorsque Cowley lut certains de ses autres manuscrits — *Docteur Sax*, *Tristessa* et *Anges de la désolation* — et les refusa tous en s'inquiétant du fait que Kerouac s'était « complètement détruit » en tant qu'écrivain « publiable », en adoptant « les techniques d'écriture automatique ou plutôt autodestructrice ». Cowley pensait que le premier roman de Kerouac, *The Town and the City*, était meilleur que tout ce qu'il avait produit dans sa nouvelle série d'écrits sous l'influence du jazz et du bouddhisme.

Quelques semaines après le compte-rendu élogieux de *Sur la route* écrit par Gilbert Millstein dans le *New York Times* du 5 septembre 1957, le roman audacieux entra sur la liste des best-sellers pour y rester quelques semaines, en compagnie d'*Atlas Shrugged* d'Ayn Rand et de *Peyton Place* de Grace

Metalious. Du jour au lendemain ou presque, Kerouac devint « l'incarnation » de la Beat Generation. Il fit une apparition dans l'émission de télévision de John Wingate, *Nightbeat*, où il annonça à des millions de téléspectateurs qu'il « attendait que Dieu montre sa face ». Des femmes intelligentes que le feuilleton familial *Ozzie and Harriet* faisait mourir d'ennui se pâmaient d'admiration devant ce nouveau James Dean brillant, tandis que les célébrités littéraires comme Nelson Algren, Norman Mailer et Charles Olson adoubaient Kerouac Grand Écrivain américain. Marlon Brando demanda à Kerouac d'écrire pour lui une pièce en trois actes qui permettrait à l'acteur de jouer Dean Moriarty. La PEN Association — association internationale des poètes, auteurs de théâtre, éditeurs, essayistes et romanciers — lui proposa de joindre ses rangs, mais Kerouac déclina l'invitation. La boîte de nuit The Village Vanguard organisa des lectures de ses poèmes et Steve Allen accompagna Kerouac au piano pendant qu'il lisait des passages de *Visions de Cody* pendant l'émission de télévision d'Allen.

« Jack était aux anges », se souvenait son ami musicien, David Amram. « Tout le monde voulait le rencontrer, passer du temps avec lui. » Le peintre Marc Chagall voulait faire le portrait du premier Beat avec des anges voletant autour de sa tête. Le photographe Robert Frank lui demanda d'écrire l'introduction de son livre élégiaque, *Les Américains*. Jackie Kennedy, épouse du futur président, avait dit avoir lu *Sur la route* et l'avoir adoré. Le temps des « petites revues » était terminé et Kerouac écrivait désormais des articles pour *Playboy*, *Esquire*, *Escapade*, *Holiday*, *New World* et *Sun* pour expliquer ce qu'était la Beat Generation. Dans une lettre à Cassady, Kerouac un peu interloqué déclarait que « tout avait explosé ».

Et c'est ainsi que le beau Jack Kerouac, au regard bleu pénétrant, à la stature de joueur de football américain, est devenu la victime du mythe qu'il avait créé, ne sachant pas très bien comment se comporter sous l'éclairage aveuglant des flashs. Jamais auparavant une icône littéraire américaine n'avait paru aussi profondément troublée et aussi peu préparée à la célébrité. Personne n'aurait pu deviner, après avoir lu *Sur la route*, que son timide auteur avait peur des voitures. « Je ne sais pas conduire, admettait-il, seulement taper à la machine. »

Et écrire comme un forcené dans ses cahiers, faut-il ajouter. Sa prolixité dans ce domaine est véritablement herculéenne. Le lecteur doit savoir que ces journaux ne sont que des extraits des carnets de travail de Kerouac pour la période qui va de 1947 à 1954. Par exemple, un cahier entier, intitulé « Road Workbook Libreta America », n'a pas été inclus ici. Il contient des portraits de personnages, des esquisses détaillées et des passages de pure fiction — seule une sélection a été placée à la fin de « Pluie et Fleuves ». Il contient trois brefs chapitres inédits tirés d'une version abandonnée de *Sur la route* (avec des développements sur les pensées de Kerouac à propos de son écriture, de ses esquisses, de ses idées pour des projets et des poèmes futurs) ; une longue section de prose spontanée dans laquelle il essaie de donner corps à ses personnages de *Sur la route* ; et deux chapitres d'un roman non publié, intitulé « Gone on the Road ». J'ai aussi éliminé l'essentiel d'un autre journal que Kerouac avait appelé « Private Philologies, Riddles and a Ten-Day Writing Log (much of which is nonsense and words) ». J'en ai tiré quelques fragments que j'ai insérés chronologiquement dans les journaux de 1949.

Puisque Kerouac est devenu une véritable petite industrie, il n'est pas impensable que la totalité de ses journaux soit un jour publiée dans une édition en plusieurs volumes parfaitement annotés. Ce n'était pas l'objet de la présente édition. Celle-ci entend présenter les passages les plus forts et les plus importants. Ses pensées vraiment confuses et son écriture bâclée ont été laissées de côté. En tant qu'éditeur, j'ai pris la liberté de faire certaines coupes. Mais j'ai maintenu l'intensité du texte original autant que j'ai pu. Ces journaux, d'un point de vue technique, correspondent à l'écriture de deux romans, mais ils posent aussi le décor d'autres œuvres comme *Visions de Cody*, *Docteur Sax* et *Le Livre des rêves*.

Indépendamment des questions d'édition, les deux sections de ces journaux ont en commun une sombre mélancolie qui envahit presque chaque page. Par moments, Kerouac est presque suicidaire, incapable d'accepter les réalités cruelles de l'existence. Il cherche auprès de Dieu une direction spirituelle, supplie pour obtenir la grâce et le pardon, tout en faisant des prières pour une intervention divine. Il ne cesse de voir autour de lui la tristesse, il se soucie des

gens solitaires aux regards sombres qui veulent trouver le salut. « Je vais rester en contact avec toutes les choses qui croisent mon chemin et croire à toutes les choses qui ne croisent pas mon chemin, et faire tout mon possible pour avoir des visions de plus en plus approfondies de l'autre monde, et prêcher (si je peux) dans mon travail, et aimer, et tenter de maîtriser ma propre vanité de manière à entrer en contact avec de plus en plus de choses possible (et toutes sortes de gens), et croire que ma conscience de la vie et de l'éternité n'est pas une erreur, ou le fruit d'un isolement, ou d'une bêtise — mais un amour ardent et précieux de notre pauvre condition qui, par la grâce du Dieu de Mystère, sera résolue et éclairée pour nous tous à la fin seulement, peut-être », note-t-il à bout de souffle dans cette phrase proprement interminable de son journal, en août 1949. « Sans quoi je ne peux pas vivre. »

DOUGLAS BRINKLEY

La Nouvelle-Orléans
20 mars 2004

1. Nous avons choisi de conserver le titre original pour ce premier livre publié de Jack Kerouac, paru en France en 1990 sous le titre *Avant la route* aux Éditions de la Table ronde (*N. d. T.*).

2. Johnny Appleseed (1774-1845) est un héros du folklore américain. Né John Chapman, missionnaire, il a parcouru l'Ohio et l'Indiana pour y planter des pommiers et développer des pommeraies (*N. d. T.*).

Section I

THE TOWN AND THE CITY

Cahiers de travail
de *The Town and the City*

June 16 – '47 –

Just made one of those great grim decisions of one's life — not to present my manuscript of "T + C" to any publisher until I've completed it, all 380,000-odd words of it. This means seven months of ascetic gloom and labor — although doubt is no longer my devil, just sadness now. I think I will get this immense work done much sooner this way, to face up to it and finish it. Past two years has been work done in a preliminary mood, a mood of beginning and not completing. To complete anything is a horror, an insult to life, but the work of life needs to get done, and art is work — what work!! I've read my manuscript for the first time and I find it a veritable Niagara of a novel. This pleases me and moves me, but it's sorrowful to know that this is not the age for such art. This is an excluding age in art — the leaver-outer Fitzgeralds prevail in the public imagination over the putter-inner Wolfes. But so what. All I want from this book is a living, enough

Ces notes de travail méticuleuses qui rendent compte des progrès de Kerouac sur son premier roman, The Town and the City, *remplissent l'essentiel de deux cahiers, de juin 1947 à septembre 1948, moment où Kerouac achève le manuscrit. Elles commencent avec le « journal d'humeur » de l'été. En novembre 1947, Kerouac entame le « journal d'écriture de l'hiver », qui suit pas à pas l'avancement de* The Town and the City. *À l'exception d'une brève portion rédigée en Caroline du Nord, tout a été écrit à New York où Kerouac vivait avec sa mère dans un petit appartement au-dessus d'un drugstore, situé au 94-10 Cross Bay Boulevard dans le quartier ouvrier d'Ozone Park, dans le Queens. Leo Kerouac, son père, est mort dans cet appartement en 1946. Il comprenait deux petites chambres, une cuisine dans laquelle Kerouac écrivait toutes les nuits, et un petit salon avec un piano.*

Le premier cahier mesure dix-neuf centimètres sur vingt et un et demi. Sur la couverture, on lit en haut « 1947-1948 », avec au-dessous « NOTES » en lettres bulles et encore au-dessous « JOURNAUX ». En bas à droite :

John Kerouac
1947 N.Y.
juin-décembre

Le second cahier, comme le précédent, mesure dix-neuf centimètres sur vingt et un et demi. Sur la couverture, « AUTRES NOTES » en lettres capitales, et au-dessous « Enfin, voici la forêt d'Ardenne ». En bas à droite :

J Kerouac
1947-48
N.Y.C.

16 JUIN — 47 —

Viens de prendre une de ces grandes décisions sinistres de l'existence — ne montrer mon manuscrit de « T & C[1] » à aucun éditeur avant de l'avoir achevé, les 380 000 mots environ du truc. Cela signifie sept mois d'obscurité et de labeur ascétiques — même si le doute n'est plus mon démon, seulement de la tristesse à présent. De cette manière, je pense que j'en aurai terminé beaucoup plus tôt avec cet immense travail, y faire face et en *finir*. Les deux dernières années ont été du travail accompli dans une humeur de préliminaires, une humeur de commencement et pas d'achèvement. Achever quoi que ce soit est une horreur, une insulte à la vie, mais le *travail* de la vie a besoin d'être accompli, et l'art est travail — quel travail !! J'ai lu mon manuscrit pour la première fois et je trouve que c'est un véritable Niagara de roman. Ça me fait plaisir et ça m'émeut, mais c'est attristant de savoir que ce n'est pas l'époque pour un art de ce genre. C'est une époque d'*exclusion* dans l'art — les [F. Scott] Fitzgerald qui vous laissent dehors prévalent dans l'imagination du public sur les [Thomas] Wolfe qui vous mettent dedans. Et alors. Tout ce que j'attends de ce livre, c'est qu'il me permette de gagner ma vie, assez d'argent pour gagner ma vie, acheter une ferme et de la terre, la cultiver, écrire encore, voyager un peu, et ainsi de suite. Mais assez avec tout ça. Les (DIX) sept prochains mois sont à envisager sans joie — mais il y a autant de joie dans ces choses, il y a plus de joie, que dans le fait

de passer d'une chose à l'autre comme je l'ai fait depuis le début du mois de mai, au moment où j'ai achevé une section de 100 000 mots (Journal d'Humeur). Je ferais bien d'apprendre à présent ce que c'est que de voir les choses *telles qu'elles sont* — et la vérité, c'est que tout le monde se fiche de savoir comment j'avance dans ces écrits. Je dois donc avancer de la manière la plus sinistre, la plus efficace qui soit, seul, spontanément, assidûment de nouveau, toujours. L'avenir me promet une femme glorieuse et mes propres enfants, j'en suis certain — je dois aller vers eux et les rencontrer comme un homme qui a accompli des choses. Je n'ai aucune envie d'être un de ces pères frustrés. Derrière moi, il doit y avoir quelques actions prodigieuses accomplies — c'est la seule façon de se marier, la seule façon de se préparer pour des actions et un travail plus grands encore. Donc…

JOURNAL D'HUMEUR DE 10 JOURS, 16-26 JUIN 47

15 JUIN (DIMANCHE) — Il me semble presque impossible de redémarrer : j'ai l'esprit vide apparemment et incapable de s'intéresser à ces fictions. J'abandonne après **500 mots** d'ordre préliminaire.

LUNDI 16 — Me sens tout aussi désespéré — impression que je ne vais pas être, après tout, capable d'achever quoi que ce soit. Mais j'ai écrit **2 000 mots** en rapport avec le chapitre, et les choses commencent à casser, ou à s'effondrer & foisonner.

MARDI 17 — Répugnance ! Répugnance encore ! Nous détestons tout travail original, nous autres humains. Ai écrit **1 800 mots** en rapport. Je suis de nouveau dans ces régions de création sombre, incertaine, tâtonnante, mais c'est mon seul et unique monde, et je vais faire du mieux que je pourrai. Quel meilleur support qu'un roman pour des pensées sérieuses — pensées sérieuses raffinées, depuis leur crudité, pour en faire des *motifs* sérieux — *et la dérive intuitive inconsciente du grand thème — les pensées surgissant.* Je pense souvent qu'un carnet de

notes serait meilleur — mais non, un roman, le conte même du sérieux et du sens de la vie, est le meilleur truc. (« Ce sera mieux pour toi. » — Mahomet)

MERCREDI 18 — Une grande lassitude physique et une mélancolie physique. J'ai fait un repas copieux à une heure du matin et marché trois kilomètres[2] et écrit un peu — **1 800 mots**. Quelque chose ne va pas — Je ne cesse de dire : « Pourquoi est-ce que je *dois* écrire ça ? ». Ce serait bien mieux si je me demandais : « Pourquoi est-ce que je *veux* écrire ça ? ». C'est la partie la plus formidable de l'écriture, l'*inconsciente*. Un jour, je vais apprendre, un jour, je vais apprendre. Mais il faut que je fasse ça maintenant — comment le faire *au mieux*, c'est le problème. Un travail monstrueux, mais ça va si j'arrive à croire dans son progrès *réel et certain*. J'aimerais pouvoir écrire du point de vue d'un héros plutôt que de donner à chacun dans l'histoire sa juste valeur — ça me rend confus, dégoûté bien des fois. Après tout, je suis humain, j'ai mes croyances. Je fais tenir des propos insensés à des personnages que je n'aime pas, et c'est fastidieux, décourageant, dégoûtant. Pourquoi Dieu n'apparaît-il pas pour me dire que je suis sur la bonne voie ? Quelle bêtise !

JEUDI 19 — Lu les essais moraux de Tolstoï et je me suis contorsionné et j'ai lutté pour parvenir à la conclusion que la moralité, le concept moral, est une forme de mélancolie. Pas pour moi, pas pour moi ! Comportement moral, oui, mais surtout pas de concepts. Il y a une sénilité lugubre dans la moralité qui est privée de toute vie réelle. Disons simplement — la substance des choses est bonne, sa *forme* est bonne jusqu'à ce que la forme se dessèche, et alors, de toute façon, étant mauvaise, inutile, usée, la substance s'en va et laisse là la forme-cosse. Très général tout ça. J'ai conclu que la sagesse de Dostoïevski est la sagesse suprême dans le monde, parce que non seulement c'est la sagesse du Christ, mais un Christ Karamazov de luxure et de joie[3]. Ayons une moralité qui n'exclut pas la vie même — l'amour ! Pauvre Tolstoï, angoissé parce qu'il a commencé riche et débauché — pourtant lorsqu'un comte se retire chez les paysans, c'est vraiment un compte qui se règle avec le *monde* (jeu de mots voulu). Tolstoï devait être très gêné par son importance morale aux yeux du *monde*. Mais

Dostoïevski, Shakespeare — leur moralité pousse dans la terre, elle y est cachée et elle y broie du noir. Dostoïevski n'a jamais *eu à* se retirer vers la moralité, il l'a toujours été, et tout le reste aussi (les pensées agitées d'aujourd'hui). Écrit **2 000 mots**, marché la nuit et vu un horrible accident de voiture, mais pas de morts.

VENDREDI 20 — Les choses se mouvant en douceur dans mon âme de nouveau. De retour à l'*humilité* et à la *décence* de la vie d'écriture. Un ami de Galloway[4] est venu me rendre visite dans l'après-midi ; mais j'ai écrit encore pendant la nuit. Il me vient à l'esprit qu'une des idées les plus gonflées, les plus formidables, qu'un écrivain puisse avoir, c'est qu'il écrive au sujet de quelqu'un simplement « pour montrer à quel point il est dingue ». Cette idée doit être comprise au sens américain. Mon ami de Galloway veut tirer des *conclusions spécifiques* de l'art littéraire, je suis d'accord avec lui, et je pense que rien n'est plus spécifique concernant une personne que le ton et la substance de sa personnalité, de son être, sa fureur, son allure, l'impression qu'elle fait. Pour montrer quel « personnage dingue » est Francis[5], j'ai écrit l'esquisse de quelqu'un d'autre de telle manière qu'on puisse aimer ou ne pas aimer ce quelqu'un d'autre, mais on voit que Francis ne l'aime absolument *pas*. Et quel est le propos de ces artifices et de ces procédés ? — à quoi rime le fait que Francis n'aime pas ce quelqu'un d'autre ? — spécifiquement, c'est le genre de personnage qu'il est, *c'est ce qu'il fait*. Ça prendrait trop de temps à expliquer — du moins, c'est mon humeur de ce soir, une bonne humeur, et je me suis mis à écrire à une heure du matin et j'ai écrit la version définitive des 8 000 mots de cette semaine.

SAMEDI 21 — Jour de repos. Suis allé à N.Y.

DIMANCHE 22 — Une autre pensée qui vient en aide à un écrivain pendant qu'il travaille — laissez-le écrire son roman « comme il aimerait voir un roman écrit ». Ça vous aide vraiment à vous libérer des chaînes du doute et du genre de manque de confiance qui conduit à trop réviser, à trop calculer, à vous

préoccuper de « ce que les autres pourraient penser ». Regardez votre propre travail et dites : « C'est un roman selon mon cœur ! » Parce que, de toute façon, c'est bien ce que c'est, et c'est même tout l'intérêt — c'est l'*inquiétude* qui doit être éliminée pour le bien de la puissance individuelle. En dépit de tous ces conseils d'insouciance, j'ai avancé très lentement aujourd'hui, mais pas misérablement, en travaillant sur la dernière version du chapitre. Je suis un petit peu rouillé. Oh, et quel paquet de conneries j'aurais pu écrire ce matin concernant ma peur de ne pouvoir écrire, d'être ignorant et, pire que tout, d'être un idiot essayant d'accomplir quelque chose que je suis incapable de faire. Tout est dans la volonté, dans le cœur ! Au diable, toute cette pourriture du doute. Je le défie et lui crache dessus. *Merde** [6] *!*

LUNDI 23 — Écrit dans l'après-midi pendant plusieurs heures, suis allé à N.Y. pour une affaire sans importance, et suis revenu dans la nuit et ai écrit encore. Une journée d'émotions intenses, décrites ailleurs, une journée de grandes pensées déchirantes qui retournent et obligent à faire face soudainement aux réalités jusqu'ici esquivées — et on se retrouve là, face à elles, comme si on fixait le soleil, en clignant des yeux, en acceptant la vérité. Bon, une façon très dramatique de grandir, et de le décrire. Les détails du truc ? — une fraction de ces pensées sur le papier et j'aurai assez de matière thématique pour écrire dix romans épiques américains (peut-être un ou deux romans siamois dans le tas). Si les hommes ordinaires, les hommes qui travaillent et restent silencieux, fait qui ne les rend pas ordinaires après tout — si, donc, la plupart des hommes devaient écrire toutes leurs pensées ou une fraction de leurs pensées, nous aurions des univers entiers de littérature ! Et je lutte avec ces notations au crayon et ces griffonnages.

MARDI 24 — Ai écrit sur la version définitive. Chapitre comprendra 10 000 mots maintenant.

MERCREDI 25 — Ai écrit. Lis le Nouveau Testament, pour la première fois sérieusement.

JEUDI 26 — Écrit la version définitive, en travaillant lentement. Suis allé à N.Y. pour conclure un projet d'embarquement cet été — il faut que je gagne ma vie[7]. Je ne peux pas me balader en poil de chameau et chaussé de cuir, et me nourrir de homard et miel sauvage ? — (je pourrais probablement, avec un peu d'entraînement, mais qu'en serait-il de ma femme, de mes enfants et de ma mère ? Mais Jésus leur enseignerait de tourner leurs regards vers Dieu uniquement, à eux aussi). En tout cas, si Jésus était assis à mon bureau ce soir, à regarder par la fenêtre tous ces gens qui rient et sont heureux parce que les grandes vacances d'été commencent, il sourirait et remercierait son Père. Je ne sais pas. Les gens doivent « vivre » et pourtant je sais que Jésus a la seule réponse. Si jamais j'arrivais à réconcilier le *christianisme vrai* et la *vie américaine*, j'y parviendrais en me souvenant de mon père, Leo, un homme qui connaissait bien les deux choses. Ceci ne fait qu'amorcer la réflexion sur le sujet. Je dois voir…

VENDREDI 27 — Terminé le travail, et placé dans le manuscrit principal, où il fait l'effet d'un grain de sable sur une plage. Et c'est quoi, cette plage ? Seul le temps le dira — je sais seulement que je dois le faire, je le fais. 8 000 mots en chapitre + 7 000 mots en carnet → 15 000. C'est tout pour le moment — il n'y a rien de plus à dire au sujet de mon travail, dont je suis le créateur moi-même et dont je ne connais pas la face. Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que ça va devenir, je le répète, je n'en sais rien. Il sera là — c'est tout ce dont on peut être certain —, il sera là, il perdurera et sera là, et il n'y a rien à dire. C'est l'obscurité et pourtant c'est aussi la lumière — C'est la vie et le travail. Ne riez pas, c'est ce que c'est.

Un travail de ce genre est comme un être humain : *qu'est-ce* que c'est, *d'où* ça vient, où ça va, et pourquoi, et quand, et *qui* en prendra connaissance ? Un travail comme celui-ci est quelque chose de vivant, et rempli de choses impossibles à connaître, et il perdure même si vous ne savez pas *ce que* c'est.

Je me console donc en me disant : Ne demande pas *ce qu'est* ce livre, d'où il vient, *pourquoi* il est venu et dans quel but, ne souligne pas ses imperfections,

ses gaucheries, ses grossièretés — mais, plutôt, tu ferais mieux de me dire, en me regardant droit dans les yeux : — « *Qu'est-ce* que tu es, *d'où* venais-tu, *pourquoi*, et dans quel but grossier et imparfait ? » —

Souviens-toi —

De l'éclat des découvertes et des vérités affolantes et exaltantes de la jeunesse, celles qui transforment les jeunes gens en démons visionnaires et les rendent malheureux et plus heureux que jamais en même temps — les vérités plus tard abandonnées avec la condescendance de la « maturité » — ces vérités reviennent dans la maturité véritable, la maturité n'étant rien d'autre que l'ardeur disciplinée — ces vérités reviendront vers tous les hommes véritables, qui n'en font plus « l'étendard de la jeunesse », à la fois embrasé et délicat, mais en font ce qu'ils peuvent — ici : — par exemple — Si un garçon considère que *l'idéalisme* est la vertu suprême de l'homme et brandit cette idée comme un étendard dans le monde de la cupidité et de l'égoïsme, si un garçon le fait un jour, et même se met à *nommer* et à dénombrer les idéalismes, mais découvre par la suite qu'il existe aussi un monde *pratique* — eh bien, il découvrira plus tard encore que l'âme-de-Jésus idéaliste est l'unique âme qui soit !

La vie en a disparu — disparu de ce qui s'est construit artificiellement en dehors de l'essence substantielle de soi — que ceci soit clair — une petite ville est plus essentielle, plus substantielle, plus *vivante* qu'une grande ville comme Rome, la grande ville de Rome a dévié par rapport au but original d'une ville, celui d'être un endroit où les gens vivent, et elle est devenue une cité, un endroit où les gens ne vivent pas, un endroit où les gens se cachent de la vie, de la terre, du sens de la famille et de l'âme, et du travail — que ceci soit clair — la vie en a disparu — disparu de ce qui s'est écarté du droit chemin (« Ne nous soumets pas à la tentation »), de tout ce qui s'est perdu dans les paroles creuses, l'artifice, l'aveuglement sur soi et l'horreur sans raison, et par-dessus tout, dans la trivialité chatoyante.La terre sera toujours la même — seules les villes et l'histoire changeront, les gouvernements et les gouvernants passeront, les choses faites de la main de l'homme passeront, les édifices toujours s'effondreront — seule la terre restera la même, il y aura toujours des hommes sur la terre le matin, il y

aura toujours des choses faites de la main de Dieu — et toute cette histoire des villes et des rassemblements de l'homme va passer maintenant, toute l'histoire moderne n'est qu'une Babylone étincelante fumant sous le soleil, retardant le jour où les hommes devront de nouveau retourner vers la terre, la terre de la vie et de Dieu —

— Allez demander à l'Indien d'Amérique centrale qui vit sur la terre verte qui a germé sur les toits des Mayas —

James Joyce l'a bien dit : « L'histoire est un cauchemar dont je ne me suis pas encore éveillé[8]. » Mais il est réveillé à présent, aussi sûrement que le soleil brille.

Nous vivons dans le monde que nous voyons, mais nous croyons uniquement au monde que nous ne voyons pas. Qui a cru au *monde* et a eu son nom sur ses lèvres en mourant ? Qui a dit, mourant « Je crois à l'avenir de cette babiole, de cette trivialité, de cette chose sans importance — elle vivra à jamais ! ». Qui est mort sans penser aux choses *premières* et *dernières*, à l'Alpha et à l'Omega de la vie sur la terre ?

Nous sommes venus sur cette terre et nous ne savons pas ce que nous sommes censés y faire, et dans tout ce désordre et cette confusion, nos âmes retentissent de nos cris — « Il doit y avoir une vérité, puisque moi-même je suis vrai ! Vrai ! ». Pourtant tout est faux et fou autour de nous, et nous-mêmes sommes les plus faux et les plus fous, et, oh, que sommes-nous censés faire ? Quels désordres prodigieux apparaissent, et où nous situons-nous en eux ? — Nous n'avons pas le sentiment à la fin que nous sommes vrais. Nous avons le sentiment d'être faux de part en part. Mais je vais bientôt écrire un article intitulé — « Curieuses raisons justifiant l'abolition de la peine capitale et permettant d'expliquer pourquoi les hommes ne devraient plus se suicider » — dans lequel je montrerai que, en dépit de ce qui a été fait à l'homme, il ne doit pas être détruit ou se détruire lui-même — parce que, au sein de tout ce désordre et de l'effroyable ruine du monde et de l'imagination humaine, il y a encore de la vie et la possibilité d'une rédemption grâce au simple fait de voir la terre, grâce à l'émerveillement, un émerveillement de l'espèce la plus abjecte qui traîne au

coin de la rue, et c'est en ça que tout le truc est susceptible de rédemption et, À LA FIN, de *vérité* ! C'est tellement innommable. Il faut donner à un meurtrier une chance de se repentir — Le candidat au suicide doit se donner une chance de pouvoir s'émerveiller de nouveau, *voir* de nouveau. Tout est ici — car ici est la chose primordiale : si un mort était autorisé à revenir sur la terre, à vivre de nouveau parmi les hommes sur la terre, seulement *un jour* — ce que cette âme pourrait *voir* et *penser*, ce qui est pour nous maintenant, le maintenant vivant, ce qui est l'unique vérité, le sentiment le plus central dont l'homme soit susceptible, le plus profond (et souvent je me demande : — est-ce que cet homme ressuscité perdrait le moindre temps à contempler le bien et le mal dans le monde ? Ou bien se contenterait-il de régaler les yeux de son âme au cours d'une contemplation avide de la terre, de la réalité de la vie sur terre, de la chose elle-même : les petits enfants, les hommes, les femmes, les petites villes, les grandes villes, les saisons et les mers ! Une énigme ! Une énigme !).

Maudit est celui qui pense sans cesse, mais n'est jamais heureux dans ses pensées, jamais ne peut dire : « Me voici, *pensant* ». Ce n'est pas drôle, ce n'est pas excitant, cette éternelle activité de pensée chez moi qui se poursuit pendant au moins douze heures chaque jour. Pourquoi est-ce que je fais ça ? C'est une façon de broyer du noir. En fait, je ressemble à un *chien de meute* toute la journée. Et comme ma mère s'y est habituée ! Je pense que si je n'étais pas à la maison à broyer du noir, elle aurait la certitude que les roues de l'univers ont cessé de tourner. Et à quoi je pense ? Les pensées que j'ai ! — Les pensées ! Toute la gamme, toute la somme, tout un monde de pensées, je ne cesse d'en concevoir de nouvelles et de retravailler les anciennes, certaines des anciennes sont menées jusqu'à leur conclusion et ne sont pensées que comme des conclusions, des mondes entiers de pensées nouvelles viennent percuter mes sentiments, et ça n'en finit pas. Pourquoi est-ce que je pense ? C'est ma vie, tout simplement. C'est la raison pour laquelle je dois être seul et penser pendant six jours de la semaine, parce que c'est ma vie. Qu'est-ce que ces pensées vont me faire gagner ? — Elles ne sont pas de ce monde. Je ne sais pas moi-même *de quoi* elles sont faites !

SUR LES ENSEIGNEMENTS DE JÉSUS

Les enseignements du Christ ont été une façon de se retourner, de faire face, de se confronter à la terrible énigme de la vie humaine et de la *confondre*. Quelle chose miraculeuse ! — Quelles pensées Jésus a dû avoir avant qu'il « ouvre la bouche » sur la Montagne et dise son sermon, quelles longues pensées sombres et silencieuses !

Tout d'abord, il connaissait l'énigme de la vie, c'était la cause de tous les péchés et de tous les ennuis ; il était un homme, il savait ce que les hommes éprouvaient en voulant vivre tout en étant condamnés à mourir, voulant s'en sortir et pourtant contraints à de grands efforts, à la douleur et à l'adversité pour pouvoir s'en sortir, voulant manger et pourtant ayant à tuer pour manger, voulant posséder et pourtant ayant à priver les autres pour obtenir ces possessions — il savait combien l'or était le symbole de la sueur et du sang des hommes avec lequel un paresseux pouvait acheter des hommes attachés à leur labeur — il connaissait le sens fatal de la maladie, du chagrin, de la pauvreté et de la mort sur la terre — il savait tout — et finalement, dans une vision, il a trouvé le seul moyen de confondre tout ça ! « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Considérez ça encore une fois, c'est le son le plus retentissant de tout le temps humain —

« Mon royaume n'est pas de ce monde. »

Écoutez sa musique formidable, la musique de la pensée, la sombre musique de la sombre pensée. De toutes les énigmes, c'est la seule énigme, l'Alpha et l'Omega des énigmes — je l'appelle une énigme parce qu'elle *confond* les sens —

L'énigme de la vie place dans les âmes des hommes une proposition morale, à laquelle ils répondent de manière variée et à toutes les époques. Tous les hommes sont conscients de la proposition, mais la plupart des hommes ignorent sa signification, une signification presque invisible, et vivent des vies résolument distraites et « ne s'en soucient pas ». D'autres hommes qui connaissent la signification de la proposition, qui savent ce qu'il y a de juste et d'injuste dans la situation énigmatique de la vie, *cherchent consciemment* à ne pas s'en soucier et

voudraient imiter la plupart des hommes, pour être forts. Enfin, quelques hommes souffrent de savoir tout ça et en meurent presque, au cours de leur vie, jusqu'à ce qu'ils puissent peut-être tenir bon leur chagrin et trouver de la force en le tenant mieux encore.

Il y a cent façons différentes de dire ça. « Les Frères Karamazov » et « L'Ange exilé » disent ça. J'aimerais pouvoir le dire avec autant de puissance et de clarté. « Moby Dick » dit ça aussi, et Walt Whitman dit ça parfois. Et quelques autres.

Et la gloire à jamais des enfants tient à ce qu'ils n'ont pas encore commencé à percevoir que la puissance chez l'homme adulte repose essentiellement sur le fait qu'il est distrait.

DANS LE SUD (1947)[9]

Après dix jours dans une autre partie du monde, parmi des gens différents, dans le monde même, et non pas dans le paysage nocturne de sa propre âme (et d'une âme d'« artiste », par-dessus le marché), après dix jours seulement passés à poursuivre toutes sortes de buts, comme les impressions peuvent changer facilement, en surface, et nous faire prendre conscience de la mutabilité des *opinions*. Lorsque je disais, il y a dix jours : « Mon royaume n'est pas de ce monde ! » — ce n'était qu'une opinion, peut-être, et pas une impression : parce que maintenant, de nouveau, le monde s'ouvre comme le lieu de puissants sortilèges dont je peux me nourrir, la moralité d'exclusion disparaissant dans une bouffée d'excitation, d'appétit, de joie, de ferveur d'octobre, le dégoût de soi lié à l'introspection solitaire se transforme en enthousiasme grégaire et mondain, carburant si nécessaire pour se déplacer parmi les choses.

Je détecte un dualisme puissant — d'un côté, solitude, moralité, humilité, sérieux, christianisme critique — et de l'autre, charme, ouverture d'esprit, panache comme tâche, humeur à l'humour, puissance et désir faustiens d'expérience. Ces deux séries d'impulsions ne cesseront jamais de fonctionner

en moi. Ce qui a au moins l'avantage de procurer un bon carburant pour se déplacer.

« Se déplacer » semble être mon état d'esprit le plus persistant — probablement la seule impression fondamentale mentionnée dans toute la rhétorique du cahier. Car qu'est-ce que je suis ? — un « personnage » (au sens américain). Ils m'appellent Kerouac, en omettant le prénom, comme si j'étais une sorte de *figure* dans le monde, pas tant un « type », une « puissance ». Voilà ce qu'ils font, en souriant quand ils pensent à moi, même lorsque je passe de longs hivers de solitude et d'efforts pour être sérieux, silencieux, majestueux. Le résultat, c'est toujours… Kerouac. Ici, j'accorde une certaine considération à ce que de vagues connaissances pensent de moi. La finalité de ce qui est écrit ici n'est pas claire, mais elle sert des besoins inconnus qui existent ou opèrent de manière fortuite.

Car ce que je suis est en toutes circonstances sans beaucoup d'importance, de moins d'importance à mesure que j'accomplis plus, d'aucune importance du tout dans cent ans à compter d'aujourd'hui. L'essence centrale d'où nous tirons tous notre sang, c'est la chose, le lieu, le Père, le tout. Je suis sérieux — et quand je parle de quoi que ce soit, j'entends les chœurs de voix inconnues du passé, du présent et du futur prononcer les mots avec moi. Le moi et le tout, le fils et le père. Quand le Christ dirige toutes ses intentions vers Dieu, *par-dessus les têtes des hommes*, un homme dans une autre histoire dirige toutes ses intentions vers le Tout, *par-dessus* les têtes des hommes et la sienne. L'essence de la religion, le truc qui « vous préservera d'une visite chez un psychiatre » — comme si c'était le propos de la religion (christianisme critique). Jésus n'a-t-il pas mis en garde contre le péché qui consiste à ignorer le fou, au point suprême de n'admettre nulle part la moindre folie ? Si le petit Jude l'Obscur refuse de piétiner des vers sur le sentier, il doit grandir et ne voir en aucun homme vivant un vers ou un fou : ce qu'il ne parvient pas à accomplir.

Tout est irréconciliable — le Tout est irréconciliable. Je ne peux tuer un poisson, sous peu je tue un homme, mais les hommes mangent les petits poissons, je suis un homme. Introduire la moralité dans cette vaste *chose* qu'est la vie organique est futile. Et la futilité est le sens de la vie, sa noblesse — la

noblesse est une chose d'une importance et d'une puissance primordiales, plus grande que l'accomplissement exceptionnel.

Des mots, des mots, des mots — et à quoi servent les pages blanches ?

Je ne cesse de me demander si l'humanité au temps de Jésus était si jeune et si peu au fait des moyens d'existence sur la terre que le seul recours qu'elle avait trouvé était de s'abandonner à l'immolation désintéressée — et si « l'humanité » s'est désormais mise à apprendre comment rendre la vie plus confortable pour un plus grand nombre d'hommes, le rêve américain, et par conséquent ne transforme pas le sens de son existence en « moyens d'existence », avec la religion défunte et le « progrès » toutes voiles dehors. Ruminons ces choses de retour dans le profond paysage nocturne de la solitude à Ozone Park, où le travail est accompli et les moindres tremblements de la terre sont ressentis comme des chocs et des révélations formidables.

Est-ce que je deviens idiot loin de la sainte « Russie de Dostoïevski » de mon moi ? — la lande de mon moi, chaque centimètre de ma propre création ? — quand il devient clair que trop de pensée est pire que l'absence de pensée, et que le fait d'être singulier et grave donne l'impression d'avoir une charrue entre les mains.

Mes pensées singulières et graves —

Un petit chien pelé est attaché avec une chaîne à une barrière par une famille blanche et pauvre du Sud, il gémit la nuit, il est mal nourri et traité avec cruauté. Vais-je libérer ce chien ? — me faufiler pendant la nuit pour aller le détacher ? Va-t-il aboyer, me mordre et me mépriser au beau milieu de la nuit parce que je m'immisce dans les affaires de cette terre organique immorale ? Je ne suis pas Dieu : que vais-je faire dans ce monde de souffrance ? Souffrir. Mais cela va-t-il contenter le grand sentiment moral que j'éprouve ? Pourquoi devrais-je ressentir un sentiment moral à un tel degré ? Je ne suis pas Dieu. S'il m'était donné le pouvoir d'accomplir des miracles, pourrais-je toutefois soulager l'immense souffrance organique, sans perturber le dessein de Dieu dans sa totalité ? Comment se fait-il que je puisse supporter mes difficultés et ma douleur parce que je crois à la détermination, et que je n'ai pas le choix, bien sûr, mais que je ne puisse pas admettre cette détermination chez mes prochains et pour d'autres

créatures ? Si le petit chien pelé souffre et que je tente de l'aider, n'est-il pas en droit de me mépriser pour avoir supposé qu'il ne pouvait pas supporter son sort. Il existe une loi organique invisible, par rapport à laquelle le « Progrès » est absolument aveugle — mais béni soit-il. *Les femmes aiment les hommes parce qu'ils sont aveugles. Dieu aime la vie parce qu'elle est aveugle — et la femme et Dieu sont colère et amour combinés*, la femme finira par vous apaiser (comme ma mère a apaisé et réconforté mon père mourant) tout aussi sûrement que Dieu apaise toute vie à la fin, même dans la mort en dernière instance —

Nous pêchons un poisson, un bar, nous l'appelons George, l'accrochons à un hameçon médiéval, le suspendons pour qu'il vive et « reste frais » avec un hameçon planté dans sa bouche stupide. Nous arrivons finalement à la maison, nous enfermons George dans un coffre sans lumière pour qu'il suffoque et meure, seul, pendant que nous roulons dans l'air de la Caroline. Oh, doux Jésus ! — tes pêcheurs en ont pris des millions dans leurs filets ! Stupides poissons qui se tortillent, en train de mourir et de soulever leurs branchies desséchées dans ce monde. Oh, mon Dieu ! — c'est de nous tous qu'il s'agit, c'est à nous tous que ça arrive. Qu'allons-nous faire, où irons-nous et quand allons-nous mourir comme ça ? Que dire qui n'ait été dit — nous sommes voués à la souffrance et à la mort la plus sombre. Tout a été rendu *très dur* pour nous, *très dur* ! Nous sommes des poissons qui se débattent dans le filet, nous battant les uns contre les autres pour les zones d'eau où nous pouvons encore respirer (d'où le métayer sur sa véranda grise déglinguée sous le soleil de midi, pauvre, humble, abusé, mourant — d'où le type important qui est dans le tabac et vient de Wilson, avec son yacht de douze mètres sur l'eau, sa caisse de whisky, sa radio, son pantalon blanc tout propre). Jésus — ton unique réponse pour toutes choses vivantes ! Et tu as rendu le truc *très dur, très dur,* aussi dur que l'avait fait Notre Père. —

Ainsi le pauvre homme de pauvreté et de silence, et la grande ville des bavardages à l'heure des cocktails. Qu'est-ce que nous allons faire à ce sujet ?

Que tout soit béni — C'est toute la panoplie de Dieu.

KINSTON, N.C.[10]
Juillet 1947

À partir de maintenant —

— moins de notes consacrées à l’écriture —

— à moi-même —

— plus d’écriture.

À partir de maintenant, fini les doutes proclamés, assez avec les racines de l’arbre, mais plutôt le feuillage de l’arbre. C’est la maturité. *Un homme doit garder ses doutes pour lui-même et s’affirmer plutôt dans ses œuvres*.

« LE “GOÛT” AMÉRICAIN »

Aucun être humain dans les pays de langue anglaise ne peut prononcer le mot « goût » comme le fait un certain type d’Américain. C’est incroyable. C’est comme si le mot était épelé « gût », sa sonorité est sidérante, et elle est trop riche pour être vraie. C’est comme ça qu’il est prononcé par un Américain qui a vécu « à l’étranger » et est allé à Harvard ou à Columbia, et qui est peut-être riche, mais pas nécessairement. Regardons-la un peu cette étrange créature, écoutons-la dire : « Mais, mon cher Tom, tu n’as absolument aucun gût ! Vraiment ! ». Où il est allé chercher l’idée que la vie était une affaire de « gût », Dieu seul le sait. Dans des livres écrits en Europe par des snobs continentaux phénoménaux, dans une conception obscure et isolée selon laquelle tout ce qu’il y a de sauvage, de brutal et d’immense dans la vie américaine peut être balayé d’un coup par le mot « gût » — c’est difficile à déterminer. Mais Thomas Wolfe avait déjà couvert les aspects satiriques de ce phénomène, et je laisse au psychologue amateur le soin de décider du reste. C’est sans importance.

« SUR LA VIE PROFONDE »

JUILLET 1947

Ce type d’existence le plus souvent observable dans les notices nécrologiques de proportions respectables, et en effet dans les esquisses

nécrologiques de la plupart des existences dans ce monde, le genre d'existence qui peut être en fait résumé en deux ou trois paragraphes — ces existences ont sûrement dû être employées comme de la petite monnaie par le décédé. Quand vous lisez ces notices nécrologiques, vous vous dites parfois : « Eh bien, au moins une génération leur a succédé qui va peut-être vivre un peu plus intensément ». Mais vous savez que les enfants de ces gens vont vivre des vies d'une manière tout aussi distraite et mourir résumés en deux paragraphes. Quelques titres honorifiques complètement creux, quelques « services rendus au public », une médaille, des propriétés et des biens, un diplôme de quelque chose — voilà ce qu'ils laissent leurs enfants ruminer, si en effet leurs enfants sont seulement capables de ruminer quoi que ce soit dans la touffeur d'une époque qui vit aveuglément dans la soif de possession. La vie de mon père était tellement riche et tellement profonde que je passe encore mes journées absorbé dans la remémoration de ses détails, qui pourraient remplir un livre entier. Mon père n'est pas mort en laissant derrière lui un vide que ses enfants pourraient éventuellement remplir. Il a vécu sa vie pleinement, tout comme je veux vivre pleinement la mienne, à ma façon, avec sincérité.

NOVEMBRE 1947
(APRÈS LE VOYAGE EN CALIFORNIE)[11]

Il faut maintenant que je revienne à « l'humilité et la décence de la vie d'écriture ». Et à la reprise des journaux de bord de l'écriture…

* * *

Il y a quelque chose de faux, véritablement, dans le fait d'être averti, j'en suis convaincu une fois pour toutes, et je suis en position à présent de le voir clairement. Comme j'ai l'air averti en disant ça ! Mais bon… j'ai vu beaucoup

de choses. C’est simplement une façon d’évoquer et d’énoncer la vacuité si sage que j’éprouve après m’être éloigné de la folie contrôlée, de la sensibilité tumultueuse, de la vie pendant si longtemps. Je n’aime pas avoir l’impression de « tout savoir », sachant ce que je veux, comment l’obtenir, tout étant clair et non « éblouissant » comme la réalité chez Carlyle, mais simplement clair et brillant. Il faut que j’apprenne à revenir vers les ombres de la vérité.

WINTER 1947-'48

Hitchhiking trip July – Oct. 1947



And all the great territories.....

NOVEMBER 1947
(After the California trip)

Now I have to get back to "The humility and decency of writing-life." And to the resumption of writing-logs...

* * *

There's something really wrong about being worldly, I'm convinced of that for once and for all, and I'm in a position right now to look into it. How worldly I do sound! But look — I've seen a lot of things. These are just ways of evoking and enunciating the worldly blankness I feel after being away from the controlled madness, the tumultuous sensitivity of writing-life for so long. I don't like the feeling of "knowing it all," knowing what I want, how to get it, all clear, and not "glaring in" like Carlyle's reality, but just clear and glistening. I've got to learn to walk back to the shadows of truth.

JOURNAL D’ÉCRITURE DE L’HIVER 1947-1948

NOVEMBRE

LUNDI 3 — Achevé quelques notes dans mes cahiers sur la difficulté de se remettre à l’écriture au long cours et puis, à cinq heures de l’après-midi, au moment où il commençait à faire nuit dehors, je me suis remis au roman après un long chômage technique. Avant ça, toutefois, avec une excitation réelle, je me suis dit que ce serait une idée fantastique de partir pour le nord-ouest du Canada avec un vrai pote (un type comme Hal Chase) et de participer à la ruée vers l’or là-bas. *Ça aussi, ce sont les ombres de la vérité !* En tout cas, pour peu qu’il y ait un invité sincère et intense — et écrire un roman épique, ça l’est aussi. Minuit — Écrasé par la tristesse de ne pas savoir *ce qui* se passe dans le monde et ce que je suis en train de faire. Me sens complètement indifférent au bien et au mal, aussi, à la beauté et à tout le reste. Je sais que *c’est* précisément la racine de toutes les difficultés des hommes, de toutes. Indifférent aussi à ce savoir. Rien n’a pu être écrit.

MARDI 4 — J’ai dû sortir et aller marcher sous la pluie à N.Y. et m’enrager avec mes amis. Nous avons brisé des disques de Mozart sur nos têtes, le démoniaque et moi. Nous nous sommes soûlés. J’en suis sorti magnifiquement, me souvenant de la beauté simple de la vie, et je suis rentré chez moi.

MERCREDI 5 — Pris des notes importantes. Toute la journée, il m’est revenu à l’esprit qu’il n’y avait rien de plus viril que le spectacle d’un homme en train d’écrire dans de grandes cadences laborieuses et de se soumettre à tous les écueils d’un immense travail mental. C’est ça, mon but insignifiant ? — la virilité ?

Ai beaucoup pensé, tellement important pour moi, vraiment, au point que je n’ai rien pu écrire. Révolution intérieure en cours.

JEUDI 6 — Me libérant de mes chaînes anciennes, à décrire plus tard. Je crois que je suis enfin sur le point d'être libre. C'est réellement sidérant. Et c'est aussi tellement silencieux, je ne peux en parler. Commencé à écrire dans un style plus libre ce soir. **1 000 mots** qui tiennent le coup, en une heure. Est-ce que ça peut durer ?

VENDREDI 7 — **2 500 mots** aujourd'hui en quelques heures. C'est peut-être ça — la liberté. Et la maîtrise ! — qui m'a été si longtemps déniée au cours de mes longues années de travail pleines de chagrin, de puissant travail aveugle. Trop ému à présent pour expliquer tout ce que c'est. C'est lié à tout ce qui est dans ma nature et, bien sûr, dans mon travail correspondant. Comment je pourrais remercier le Ciel pour quelque chose comme ça, chose pour laquelle j'ai lutté si longtemps : la maîtrise de mon art, au lieu d'en être l'esclave ! Encore **1 500 mots**, la nuit, comme ça, tout simplement. Ça fait cinq mille au cours des dernières 24 heures. Ce n'est pas que ce soit plus facile, c'est seulement *plus moi*.

Techniquement, le grand changement est le passage du sentiment épique-lyrique pour la vie au dramatique-moral, sans abandonner complètement le lyrique, ça passe dans l'écriture. Le résultat contient cette puissance *invisible* en soi, la puissance du drame moral, techniquement la puissance narrative, avec une emphase moindre sur les humeurs descriptives, sur l'obsession descriptive (l'obsession de chanter avec la main droite et de ne pas laisser la main gauche oisive en savoir trop). Ceci prouve que je ne peux pas encore et ne pourrai pas expliquer ce subtil changement.

SAMEDI 8 — Grand samedi américain. Ai eu une conversation formidable avec Ed White dans la nuit. Quelle belle âme juste, cet homme, et fantastiquement accomplie, et modeste aussi. Ses idées sont toujours simples et vraies.

DIMANCHE 9 NOV. — Lu les journaux. L'article de Lionel Trilling sur Sherwood Anderson a déclenché quelques pensées intéressantes au sujet de Francis Martin (maintenant que ce nouveau changement s'est produit en moi, ces journaux de

bord volubiles semblent de moins en moins nécessaires, ou même dignes d'intérêt). Je sens une sorte de silence idiot. **2 000 mots** tard dans la nuit, et une solitude absolue.

LUNDI 10 NOV. — Soucis d'argent de nouveau — mais perdre du temps dans des petits boulots au moment où j'atteins le sommet et la maîtrise de mon écriture, ce n'est pas très raisonnable. Je vais aussi passer plus de temps et d'énergie désormais à essayer de *vendre* mes histoires. Le « Noël à New York[12] » écrit en Californie est certainement vendable : quand les studios me le renverront par la poste, je prendrai rapidement quelques décisions pour en faire un article de magazine ou un livre, ou je le laisserai tel qu'il est — scénario — et je le ferai circuler. Ce ne serait pas si mal de vivre modestement de mon écriture : fini la cueillette de coton !

Cette pensée m'est venue concernant le changement survenu dans mon écriture qui me semble si important à présent — : ce n'est pas un manque de création qui m'a freiné auparavant, mais plutôt un excès ou un épaississement du flux narratif, au point qu'il ne pouvait plus s'écouler. Cependant, ce soir, je me fais vraiment du souci pour mon travail. Tout d'abord, est-ce que c'est bon *à présent* ? — et le monde le reconnaîtra-t-il comme tel ? Le monde n'est pas si stupide après tout ; je m'en aperçois en lisant certains de mes romans inachevés ou non vendus — ils ne sont tout simplement pas bons. Je vais finir par atteindre une simplicité et une beauté qui ne pourront plus être niées — une simplicité, une moralité et une beauté, un véritable lyrisme. Mais le *maintenant*, le *maintenant*. Cela devient sérieux. Comment puis-je savoir si j'atteins cette maîtrise ? J'ai toujours cru ça, dans le passé quand je me laissais aller à mes extases et à mes dégoûts pour me tromper moi-même. Cette pensée doit devenir réelle maintenant. Assez, assez. Ce soir : **2 500 mots**, même si j'ai perdu du temps à relire mes vieux textes. Je peux faire 4 000 mots par jour à présent. C'est un grand pas en avant en tout cas. Cela représente 9 500 mots en cinq jours ou plutôt quatre jours, sans être encore vraiment à plein régime pour ce qui est du temps que j'y consacre. Il y a quelque chose d'horriblement franco-canadien

dans les maladresses de mon travail d'autrefois — et d'aujourd'hui ? —, quelque chose d'enfantin et de sincère, et cependant inintelligent. Ce mot, de nouveau ?

MARDI 11 NOV. — Écrit des lettres dans l'après-midi. Toutes confuses, toutes confuses dans la mesure où Yeux Noirs s'est pointée de nouveau. Nous verrons bien en ce qui concerne ces adorables interruptions. Ce n'est pas une grande tragédie, de toute façon. Et en ce moment même, une nouvelle période de non-créativité est sur le point de me submerger. C'est comme une maladie ou plutôt comme une folie. « À quoi bon ? » résonne sous les parois de mon crâne, je défie tout ce que je vois avec cette pensée d'escroc. *Bon, bon*, je vais m'emparer de l'ennui au moment même où il essaie de s'emparer de moi, et je tordrai son cou de maigrichon. L'ennui est un être grisonnant et maigrichon, un escroc avachi, un voyou. Non, non, plus de joie et de sourires dans la vie, plus d'intérêt charmant pour les choses et les gens, seulement un Apache dans une rue sombre qui attend, le couteau à la main, qui s'ennuie et qui est par conséquent vicieux. Qui vais-je tuer ce soir, que vais-je détruire ? Une vague de nausée et de palpitations essaie de prendre le contrôle de mon être, par goût de la variété — une sensation physique de noyade et d'abandon au désespoir le plus vil et aux pensées les plus serviles, les plus violentes et les plus sarcastiques. Mensonges ! Mensonges ! — Je ne ressens que ce que m'autorise mon moi véritable, le songe chaotique d'un abruti paresseux et rêveur. Encore des mensonges ! C'est à ce moment-là que mentir est une joie, l'œuvre d'une vie. Encore et encore des mensonges. C'est la lame délicieusement pointue dont je me pique si les choses suivent leur cours, le knout merveilleux dont je me sers pour moi et pour les autres. Quelles conneries absurdes !

Ce soir, je vais écrire formidablement et aimer formidablement, et tordre le cou à cette folie. Je saisis à bras-le-corps ces changements de ma détermination qui méritent la damnation, je les prends la main dans le sac, et je les jette à tous les vents, tout simplement. Je défie toutes les choses qui se présentent à moi dans des moments pareils de me regarder droit dans les yeux, je les défie de posséder mon être : — peut-être par goût de la variété. Oh oui, je sais que je n'aurais

jamais dû être un écrivain, ce n'est pas dans ma nature, mais nous y veillerons jusqu'à la fin. **2 000 mots** cette nuit.

MERCREDI 12 NOV. — Vents puissants qui font craquer les branches de novembre ! — et l'éclatant soleil calme, indemne des furies de la terre, abandonnant la terre à l'obscurité, et à la folle mélancolie, et à la nuit, pendant que les hommes frissonnent dans leurs manteaux et se pressent de rentrer chez eux. Et puis les lumières de la maison qui brillent au cœur de ces profondeurs désolées. Il y a les étoiles pourtant ! Très haut et étincelantes dans le firmament spirituel. Nous marcherons dans les vents turbulents, jubilant à l'abri de tous ces enveloppements de nous-mêmes, à la recherche de la soudaine intelligence souriante de l'humanité sous ces beautés abyssales. À présent, la furie rugissante de minuit et les craquements de nos gonds et de nos fenêtres, à présent l'hiver, à présent la compréhension de la terre et de notre existence sur elle : ce drame des énigmes et des profondeurs redoublées et des chagrins et des joies graves, ces affaires humaines dans l'immensité élémentaire du monde battu par les vents. **1 500 mots** cette nuit. Demain est un jour férié, par ailleurs, avec quelques mots de plus demain, j'aurai atteint le but que je m'étais fixé de 15 000 mots par semaine. En février, les dernières lignes seront écrites et réécrites, et *tapées*, et prêtes à partir chez l'éditeur. Pris aussi beaucoup de notes cette nuit. Vais contrôler cette énergie gratuite !

JEUDI 13 NOV. — Sorti pour une grande soûlerie qui s'est prolongée jusqu'au —

VENDREDI 14 NOV.

— et

SAMEDI 15 NOV.

DIMANCHE 16 NOV. — Pris beaucoup de notes, samedi dans la nuit, environ 2 000 mots. Aujourd'hui, lu, mangé et récupéré. Écrit **4 000 mots** ce soir,

merveilleusement absorbé aussi. Que dire de plus ? Bavarder ne coûte rien. Je suis heureux.

LUNDI 17 NOV. — Je me sens très heureux aujourd'hui aussi, et vous savez, je ne me fais plus autant de souci qu'avant à l'idée de devenir malheureux, même si, bien sûr, je m'inquiète encore un peu. Et il ne s'agit pas du bonheur d'un écrivain de magazine qui envoie sa joyeuse petite philosophie au rédacteur en chef pour le paragraphe en ouverture du magazine : c'est un bonheur sérieux, plein de doutes et de puissance. Je me demande si le bonheur est possible ! C'est un état d'esprit, mais je détesterais être un emmerdeur toute ma vie, ne serait-ce qu'à cause de ceux qui m'entourent et que j'aime. Le bonheur peut se transformer en malheur uniquement par goût du changement. Comme ma main que j'ai brûlée avec une cigarette l'autre soir : la blessure guérit uniquement parce que la peau est en train de changer. Et, de la même manière, tout changement est une voie qui s'ouvre, une voie qui s'ouvre sur le bonheur ou le malheur, au rythme de pulsations identiques à celles du cœur. Le changement est une voie qui s'ouvre. Mais ces notes sont loin d'être aussi effervescentes et, je dois dire, aussi brillantes et captivantes que les pensées qui me traversaient l'esprit toute la journée & hier aussi. **1 500 mots** ce soir, une nuit plutôt lente.

MARDI 18 NOV. — Parfois, mon effort pour écrire devient si fluide, si lisse, que ce qui est arraché de moi d'un coup est trop important, et ça fait mal. C'est bien trop de maîtrise ! Jointe à cette impression, il y a la peur de ne pas être *parfait*, alors qu'auparavant bien était suffisamment bien, juste était suffisamment juste. Il y a aussi une réticence à souiller la feuille blanche vierge avec des imperfections. C'est la malédiction de la vanité, je sais. **2 500 mots** ce soir. Progressant comme il faut — plus de 20 000 mots au cours des douze derniers jours, une cadence qui équivaut à cinquante mille mots par mois.

MERCREDI 19 NOV. — Yeux Noirs est venue chez moi ce soir et nous avons dansé toute la nuit et jusqu'au petit matin. Nous nous sommes assis par terre, sur le magnifique tapis que ma mère a fait pour moi, et nous avons écouté le mariage

royal à la radio à six heures du matin. Ma mère a été sous le charme quand elle s'est levée et nous a vus là. J'ai fait des crêpes Suzette pour Yeux Noirs. Nous avons encore dansé, & chanté.

JEUDI 20 NOV. — J'ai à la maison « L'Adolescent » de Dostoïevski et « Rouge & Noir » (sic) de Stendhal en ce moment. Mon impulsion, c'est d'écrire une simple séquence de mon roman ce soir : il y a trop du « pâle criminel » en nous, et pas assez de la simple beauté. Il suffit de regarder les gens dans le monde adorer la petite Princesse et son mariage à Londres : — faut-il se moquer de cette adoration ? Le monde n'est pas aussi complexe et démoniaque que nous autres, écrivains, essayons de le faire paraître, vraiment. Un mariage, une jeune épousée — ces choses sont le centre de l'existence, et *non* les relations démoniaques de névrosés et d'idiots. Je pense toujours que Julien Sorel est un rien du tout. Ce soir : — Tristesse confuse — pas d'écriture.

VENDREDI 21 NOV. — Une douche brûlante et glacée m'aurait permis de me remettre au travail hier soir, je parie. **2 500 mots** aujourd'hui — et après avoir pensé au livre dans sa totalité, je m'aperçois que sa substance essentielle n'a pas encore été écrite. Pourtant, il y a plus de 200 000 mots écrits, plus que ça, près d'un quart de million, et toujours pas de « substance essentielle » ! Mais je ne suis *pas* déçu, en fait je me sens rafraîchi et impatient, et je sais que je peux le faire sans aucune difficulté réelle. Le seul problème, c'est le temps — le temps presse, j'ai besoin de l'argent d'une carrière très vite. Il ne s'agit que de temps, à présent. Ce que je fais maintenant de cet énorme manuscrit est lesté des erreurs pesantes du passé et de l'écrivain novice. Mais il contient tant de choses nobles, puissantes et belles que je ne vais pas le jeter, et je dois donc le porter en moi maintenant.

SAMEDI 22 NOV. — Suis sorti pour des virées ennuyeuses, me suis laissé embringuer en réalité. Raté le match de football et me suis retrouvé impliqué dans une conversation ridicule avec Burroughs et Ginsberg dans l'après-midi sur la psychanalyse et sur « l'horreur ». Ils sont toujours empêtrés dans les mêmes

sujets qu'il y a un an, deux ans. Tout le monde aime macérer dans le même jus année après année, moi compris.

LUNDI 24 NOV. — Sinistre journée pluvieuse et sombre, et songeries pleines de lassitude. Peut-être à cause du fait que Yeux Noirs n'est pas joignable pendant quelque temps. Je suis d'une drôle d'humeur à présent, mais ça ne me dérange pas et je peux écrire quand même. Une assez mauvaise journée tout compte fait. J'ai un peu écrit dans la soirée, mais de façon confuse. Cette maîtrise récemment acquise est momentanément perdue ; mais je ne suis pas inquiet et, de plus, « ce n'est vraiment pas une tragédie ». C'est une de mes plus belles formules, vraiment. Pouf !

MARDI 25 NOV. — Donné mon scénario à une nouvelle agence, Bergh & Winner. *Fiorini*, un jeune éditeur, est peut-être le type que j'espérais : sérieux, intelligent, plein de gravité. Que va-t-il penser de T & C quand je le lui montrerai ? Dans ce monde dur, un éditeur sympathique ? — !! Écrit *2 000 mots* cette nuit. Difficile d'avancer dans la bonne direction en ce moment, mais il ne faut pas que je désire la facilité ou que je m'amollisse. J'ai l'impression que j'ai une haute destinée, mais que mon sort est de travailler dur pour l'atteindre. C'est décourageant de lire le grand Dostoïevski, mais de temps en temps j'aperçois la lueur de mes propres mots inaltérables — ou un mot. Je pourrais en parler longuement à présent, mais je ne veux pas. On devient plus taciturne au bout d'un certain temps, ou bien dingue de chagrin… non ? Oui.

MERCREDI 26 NOV. — Suis allé de nouveau en ville pour des affaires diverses. Vu Burroughs et Ginsberg, par hasard cette fois. Nous étions tous d'excellente humeur. Je le mentionne pour une raison obscure. Je suis toujours sidéré de me voir en train d'agir de façon furtive comme un personnage de Dostoïevski. Je me souviens de m'être dit : « Ne leur parle pas trop de ton âme. Ils n'attendent que ça. » Ce qui n'était évidemment pas le cas, ou alors il faudrait qu'ils soient complètement dingues, et ils le sont probablement, tout comme je le suis. « Nous étions tous d'excellente humeur… » Cependant, il y a toujours une énorme

énergie affective entre nous, et nous le savons tous. La vie est une chose phénoménalement furtive. À force de cajoleries, j'ai fini par soutirer quelque chose à ma mère. Je lui ai dit que je souffrais de l'entendre dire qu'elle était lasse de travailler, alors même qu'elle m'adjurait de continuer à écrire et d'écrire pour elle, de ne pas perdre de temps à faire quoi que ce soit d'autre. « Oui, a-t-elle dit d'une voix triste, je sais que tu souffres, mais je le dis quand même. » Et il n'y avait absolument rien de malicieux dans cette confession pleine de chagrin. Écrit *2 500 mots* ce soir, probablement ce que j'ai jamais écrit de mieux (dispute entre George Martin et son fils à propos de sa décision d'abandonner l'université). Mais c'est toujours décourageant de cafouiller au bout de quelques milliers de mots et de devoir attendre le lendemain pour retrouver de l'énergie. J'aimerais avoir l'énergie mentale de dix grands romanciers ! Ou j'aimerais trouver un moyen de tirer « le meilleur de moi-même », comme le faisait Goethe, sans tomber en panne (comme Goethe), ou sans un ascétisme excessif qui provoque le flou dans les impressions. Nous verrons. Je suis toujours pressé, et pour des raisons nécessaires ! Vraiment.

JEUDI 27 NOV. (THANKSGIVING) — Riche dîner de canard, un petit film avec ma mère, et j'ai célébré tout ça en lisant Dostoïevski cette nuit — « L'Adolescent » — et aussi la vie de Goethe, lui et ses « cataclysmes psychiques », et formidable néanmoins pour cette raison même. Ma mère et moi avons eu de longues conversations remplies de potins. J'apprends tant de choses d'elle ces temps-ci. Elle parle des femmes russes, des paysannes, grasses et heureuses, et du fait que, si la Russie est détruite par le Politburo communiste et le soviétisme, et toute cette froideur scientifique « planifiée » du système, la Russie pourrait toutefois être sauvée quand « *les femmes mettront les hommes à genoux* » ! — les femmes, figurez-vous, pas les femmes « politiques » ou les « femmes »-soldats de la Russie, mais les paysannes grasses et heureuses. Une remarque vraiment étonnante et profonde. Qu'a dit Joan Adams Burroughs à ce propos ? « Ça ressemble à une menace à peine voilée de castration » — ceci lié, singulièrement, à une remarque du même ordre que ma mère avait faite : « Un

homme n’est pas un homme s’il ne respecte pas les femmes. » Qu’est-ce que c’est que tout ça ? Ce soir, ai écrit **2 000 mots** (interrompu par visite).

VENDREDI 28 NOV. — C’est aujourd’hui que j’ai écrit ces 2 000 mots, pas hier, mais ce n’est pas grave. Aujourd’hui, c’était une de ces journées au cours desquelles je peux voir des « contours montagneux » — le contour et la forme de mon roman, et c’est une bénédiction rare. Par conséquent, j’en suis arrivé, avec chance, au problème-clé du reste de mon roman, et voilà. Seul reste le travail (une solution vraiment étonnante aussi !).

SAMEDI 29 NOV. — Journée sans travail, « obligations » sociales — et toutes sortes d’irruptions énervées et insensées dans des fêtes et des beuveries à N.Y.

DIMANCHE 30 NOV. — Même chose, mêmes choses stupides.

LUNDI 1er DÉC. — C’est le mois crucial. De lui et du travail projeté dépend le succès de tout l’hiver — (comme une campagne militaire). Finies les beuveries, pendant des semaines désormais, uniquement le travail *inviolable*. Ce soir : écrit **1 000 mots** ———————— Saturé de pensées tourmentées qui remontent de mon estomac tendu et tordu, littéralement — une gueule de bois, bien sûr, et pourtant une impression de la terrible fatalité de la vie. Je sais ce que sont ces pensées et pourquoi elles font tellement mal — proche de la folie, mais je ne suis pas psychotique, ni en rien coupé de la réalité, un tout petit peu peut-être, mais c’est du moins normal. Et les rêves que j’ai faits pendant une sieste, le sourire dément sur le visage d’un homme, et moi-même sérieux et inquiet. Ce sourire dément — la satisfaction et la démence du truc. Si seulement je pouvais dessiner ce sourire que j’ai vu dans le rêve, et l’autre nuit. L’homme qui sourit de cette manière sait beaucoup et méprise tout, pourtant ce ne devrait pas être le cas, ce ne devrait vraiment pas être le cas — et pourquoi je dis *ça* ? —, je suis terrifié à la vue de la folie. C’est un spectacle horrible. Particulièrement chez un ami. Si vous avez un ami et qu’il est dément, indubitablement dément, et qu’il vous hait, mais uniquement avec l’indifférence souriante du dédain et sans haine sérieuse,

et que vous-même vous ne savez comment le haïr en retour, ne savez pas comme il sourit, rêvez même de ce sourire — c'est le Diable en personne qui se manifeste avec toute la complexité diabolique possible, c'est le Diable dans ce qu'il a de plus maléfique. Un long sourire insolent, étiré et figé, apparaissant soudainement sur un visage qui a toujours été sombre et sévère, et parfois charmant — c'est assez pour me donner envie de pleurer, comme si j'avais vu mon père devenir fou sous mes yeux.

MARDI 2 DÉC. — Nuit fébrile d'écriture, avec le sang battant, les nerfs à vif, tout mon être pourtant incroyablement *vivant*. Ce n'est pas une impression de confort, mais je la conçois comme une visitation d'extase, une extase grave et pensive, et je lui fais bon accueil, quand bien même ma poitrine se soulève violemment. Écrit **3 500** *mots étranges et exaltés*. C'est une extase qui est « grave et pensive » parce que je n'en suis pas possédé, c'est moi qui la possède, qui peux la toucher et l'examiner. Quelles joies solitaires ce sont là ! J'en remercie Dieu. Et, avec cette séance d'écriture, j'ai terminé une section de 33 000 mots, et je suis prêt à me lancer sur les dernières grandes constructions du roman. Le sommet d'une montagne atteint cette nuit, et le dernier sommet en vue, au loin, couvert de neige, et non plus violet en raison de la simple *distance* (ah, ces littérateurs !). Amen.

MERCREDI 3 DÉC. — Et voici la dernière grande découverte de ma « jeunesse » — je ne suis plus « jeune » à présent. *Je sais maintenant ce que signifie se retirer de la vie, et ce que signifie d'y venir*. Mais plus tard, plus tard — Cette nuit, j'ai vraiment l'impression de vivre « trois vies », en fait, un millier de vies aussi, naturellement. C'est une de ces nuits au cours desquelles on ne peut plus véritablement imaginer de s'ennuyer de nouveau un jour — et je ne pense pas non plus que ça va m'arriver ! Toutes ces âmes à explorer ! — Il n'est pas tant nécessaire d'*aimer*, vraiment, que d'établir quelque chose de profond avec toutes celles qui ont réellement de l'importance. L'amour et la haine sont la même chose, filtrée différemment à travers *l'orgueil*… personnel, ou ce que vous voudrez… l'orgueil personnel ou même simplement le fait d'être une personne.

Toutes les âmes à explorer au cours de la vie, et si on pouvait vivre mille vies, ou avoir l'énergie de mille vies en soi ! Ça a toujours été une de mes idées préférées. Et tous les sombres Brooklyn à explorer, et les navires, et les ciels, et les choses — ce sont là mes vieilles extases présentes à jamais — et les forêts de la terre à explorer, où aller vivre. Vivre, c'est explorer. Une aventure du cœur, de l'esprit, de l'âme. Dostoïevski dit que c'est un péché que d'avoir peur et, bien entendu, c'est vrai. Je sais à présent, cette nuit, que je vais entreprendre de régler tout ce qu'il est nécessaire de régler, je n'ai plus peur de régler les choses, et si je dispose d'un millier de vies et d'énergies, je pourrais régler toutes les sortes de choses qui se présentent dans la vie ! Voilà — pour la première fois de ma vie, je suis véritablement à genoux devant la vie et prêt à baiser sa main. Et après ? Comment puis-je écrire quoi que ce soit cette nuit ? Cette nuit, j'ai simplement résolu le roman dans sa totalité, c'est tout, peut-être même que je suis assez modeste à ce sujet. Réglé ce roman et engagé ma vie entière pour cinquante longs romans. C'est ainsi qu'il en a été cette nuit, alors que j'étais assis sur ma chaise, les pieds calés sur une autre chaise. En dépit de tout ça, je prévois que j'aurai *toujours* du mal désormais à me réveiller le matin.

JEUDI 4 DÉC. — Le dénouement heureux des « Frères Karamazov » et de « L'Adolescent », jugé « dickensien », ennuyeux et inintéressant par certains critiques, n'est pas le rire moqueur d'un immense génie voué à la compréhension, mais plutôt, me semble-t-il, l'admission du fait que, même si les êtres humains n'ont pas besoin du « bonheur », ils feraient mieux d'être heureux. C'est comme le rayon de soleil gratuit de Dieu après une horrible tempête, et c'est bien comme ça. Je dis à ces critiques : « Ne soyez pas des trous du cul toute votre vie. » Autre pensée complètement différente : les Américains sont socialement ignorants, c'est-à-dire qu'ils ne comprennent pas les « faits de la vie », disons, comme les Français — mais ils disposent des caractères émotifs les plus beaux et les mieux proportionnés qui soient parmi les nations, c'est pourquoi il est dit que les Américains sont « placides ». La sensibilité et la violence des Français et des Autrichiens, et de qui vous voudrez, ne sont que le résultat d'une horrible confusion dans leurs cœurs — et de trop de bavardages

aussi. Un Européen est, en général, emporté par un orgueil démesuré. Qu'est-ce que vous dites de ça ? *Écrit* **2 000 mots** cette nuit, en commençant une section d'un genre entièrement nouveau (La Guerre) — et médité sur ce qu'elle mérite en termes de proportions et sur la nécessité de mener mon thème jusqu'à la conclusion. Je n'aurai plus à me soucier de ce genre de choses dans mes romans à venir, pour des raisons qui ne me sont pas encore claires, mais je le *sais* tout simplement. (Plus de sens plus tard ?)

VENDREDI 5 DÉC. — Suis allé en ville m'acheter un nouveau pardessus — ai dîné chez Burroughs — et dans la nuit eu une conversation étonnante avec Ginsberg qui a révélé combien nos visions de la vie sont profondément similaires. Il *avait* simplement essayé d'être malin (c'est-à-dire sardonique) à ce sujet, mais un chagrin s'est emparé de lui et il parle sans ruse intellectuelle. Sa vision de la vie, cependant, est infiniment plus complexe que la mienne, peut-être plus mûre aussi, et au bout du compte, du fait qu'il est un Juif russe, particulièrement russe, elle est fondamentalement différente de la mienne en termes d'« espace », l'impression qu'il se fait de l'espace (il est entouré par l'espace, qui est mystérieusement incompréhensible pour lui et reste le même pour lui partout en tout temps), alors que pour moi il y a une différence que je ne peux pas vraiment définir, si ce n'est que je suis toujours intensément conscient du *lieu* où je me trouve et de l'atmosphère singulière dans laquelle je me trouve. Pourtant, je crois que sa vision est plus profonde, même si elle n'a pas la gravité de la mienne. Et au bout du compte, pour lui, la vie dans sa forme suprême est comédie — les gens qui courent en tous sens dans la « Forêt d'Ardenne[13] » et se retrouvent tout le temps, et veulent tous s'aimer les uns les autres, tout en étant parfois tellement torturés et malheureux à ce sujet qu'il devient drôle de les observer. Ma vision insiste sur l'urgence de ressasser le solipsisme pendant que l'amour se poursuit, c'est-à-dire le fait que les gens doivent travailler et vivre pendant qu'ils aiment. C'est très russe de sa part que de négliger ce que signifie pour un vieil homme d'aller se coucher dans son pyjama rouge, avec un grog et un journal — dans sa vision, ce vieil homme doit se ruer hors du lit pour aller régler un problème quelconque avec quelqu'un. Ces deux choses existent bien, l'amour de soi et

l’amour. Sa vision est belle et plus bénigne que la mienne, mais il y a quelque chose de délicieusement vrai dans les deux visions.

SAMEDI 6 DÉC. — Résultat de cette conversation démente, j’ai consacré le week-end à une nouvelle idée. Ça a été un succès splendide (pas encore de titre) et je terminerai plus tard quand T&C sera complètement achevé. Suis allé voir un film avec ma mère, lu la vie de Stendhal.

DIMANCHE 7 DÉC. — Ai continué à réfléchir à ma « nouvelle » idée et à l’écrire. Mais une chose étrange s’est produite — pour la première fois de l’année, depuis plus d’un an, je me suis endormi délibérément sur le travail, et je me suis réveillé à l’aube, malade et nauséeux. J’ai fait une longue promenade et j’ai failli tomber dans les pommes. Et c’est à ce moment-là, à ce moment-là que j’ai décidé de reprendre et de terminer Town & City avant de faire quoi que ce soit d’autre. C’était mon système physique même, l’homme même, qui se révoltait contre l’abandon de deux ans d’un effort suprême, dans la mesure où, après tout, cette « idée nouvelle » n’est pas nouvelle, et toutes les structures magnifiques de T&C ont été laborieusement, péniblement et patiemment vouées à la même fin — la preuve en est dans la façon dont Peter Martin est absorbé par le « monde même » dans T&C, et dans d’autres choses. Cependant, il me vient à l’esprit soudain qu’un nouveau grand changement est sur le point de se produire dans l’humanité et dans le monde. Ne me demandez pas comment je le sais. Et ça va être très simple et vrai, et les hommes auront fait un grand pas en avant. Ce sera une sorte de prise de conscience limpide de l’amour, et la guerre finira par paraître irréelle et même obsolète, et un tas d’autres trucs vont se produire. Mais la folie va pourtant régner dans les hautes sphères pendant un bon bout de temps. Tout ça va provenir des gens eux-mêmes, une grande révolution nouvelle de l’âme. La politique n’a rien à voir avec ça. Ce sera une façon de regarder le monde et de le prendre en considération, et un abandon simultané des systèmes de l’orgueil et de la jalousie chez beaucoup, beaucoup de gens, et ça va se répandre rapidement. Ça suffit pour le moment.

LUNDI 8 DÉC. — Écrit **3 500 mots**, rapidement, avec assurance. Ne suis plus inquiet à propos du « labeur » — seulement à propos de ma *mère*.

MERCREDI 10 DÉC. — Suis allé en ville pour voir la première de Lennie Tristano — formidable musique de jazz, « sons nouveaux », dix ans d'avance sur le be-bop. J'étais seul. Suis revenu juste après à deux heures du matin pour écrire, et ai écrit **2 500** mots splendides, eux aussi. Cette lassitude heureuse à l'aube.

JEUDI 11 DÉC. — À cinq heures du matin, ai écrit **1 500 mots**. Passé l'essentiel de la nuit à taper et à retravailler 3 000 mots du manuscrit, et à réfléchir à la structure. Le monde est une structure d'âmes, *nein* ? Et ainsi de suite —

VENDREDI 12 DÉC. — Suis allé en ville voir les gamins, « les hommes et les femmes et les choses » du monde, et je me suis bien marré : Vicki [Russell], Tom [Livornese], Ginger, Ed White, Jack Fitzgerald, Jeanne sa femme, Burroughs, Joan [Adams Burroughs], Julie, Bill Garver, Sam Macauley, Hunkey [Herbert Huncke] en personne (!) (tout juste sorti) et tous les autres errant dans le « triste paradis » de Ginsberg. Passé des *journées* avec Vicki à « rien foutre » et puis je m'en suis échappé en marchant pendant trois kilomètres dans Manhattan, seul pour une délicieuse rêverie. Lu tous les journaux —

SAMEDI 13 DÉC. — (rien foutu) —

DIMANCHE 14 DÉC. — c'est-à-dire, lu tous les journaux cette nuit.

LUNDI 15 DÉC. — Écrit **2 000 mots**, et bons avec ça.

MARDI 16 DÉC. — Milieu du mois. Réécrit 2 500 mots pour manuscrit principal. Et écrit **1 000 mots** cette nuit, pauvres mots misérables à la sueur de mon front qu'ils sont. Est-ce que quoi que ce soit de bon peut sortir de la simple diligence, sans l'intelligence divine que l'on devrait avoir ? Sinon, que je sois pendu de ne

pas savoir comment *travailler* en ce bas monde. La vie est facile, mais le travail —

MERCREDI 17 DÉC. — Quelle nuit déprimée, *assiégée*, esseulée que la nuit dernière ! (Tout comme autrefois.) Pas de travail aujourd'hui, suis allé colporter mon histoire de cinéma (en vain, j'en ai peur) — mais je suis allé voir ce merveilleux film « Le Lys de Brooklyn ». Une belle histoire, par un grand metteur en scène, Elia Kazan. Et je suis allé voir des gens et personne n'était chez soi : c'était comme si tous mes amis avaient soudain disparu comme des fantômes dans N.Y. En fait, ça arrive souvent à N.Y. et c'est bizarre, et ça suffit à rendre dingue n'importe qui quand ça arrive. Ce qui est encore plus bizarre, c'est que je suis tombé sur deux d'entre eux à Times Square et qu'ils ne m'ont jamais vu, et je les ai suivis pendant un moment, et eux aussi ont fini par disparaître (et donc c'était peut-être une hallucination de ma part). C'est du matériel pour un [Edgar Allan] Poe ou pour une nouvelle d'épouvante. J'ai rêvé d'une autre histoire fantastique, intitulée « La Vie et les millions », que je décrirai ailleurs. Ces derniers jours, j'étais perdu de nouveau dans des rêveries et des fantasmes, le jeune poète fou & solitaire de nouveau — auquel je ne fais pas bon accueil en réalité, soit dit en passant, c'est trop bizarre, irréel, dément, solitaire, morbide et sans joie.

JEUDI 18 DÉC. — Me suis levé de bonne heure, prêt à travailler — pourtant n'ai écrit que **1 000 mots** ! — mais en ai réécrit 3 000 pour le manuscrit principal — et ce qui est drôle, ai passé 2 heures à l'aube (mon meilleur moment pour écrire) à chercher un passage quelque part dans les deux millions de mots dans les cartons orange. Fallait que je le trouve. L'ai trouvé. Puis j'ai dû aller me coucher totalement épuisé. Quelle nuit !

VENDREDI 19 DÉC. — Écrit **1 500 mots**, chèrement payés, si chèrement payés. Je traverse une période difficile cette semaine : ai travaillé comme un chien pour produire seulement 5 500 mots. C'est dégoûtant. En dépit de l'urgence qu'il y a pour moi de finir ce livre, il prend son foutu temps et c'est la chose la pire, la

plus malheureuse, que je connaisse. Pourquoi tout est si lent ? Quelles expériences exténuantes !

SAMEDI 20 DÉC. — Réfrigérateur a été installé, etc., et la nuit à N.Y. pour voir les gamins.

DIMANCHE 21 DÉC. — Ai dû rendre visite à des parents dans l'après-midi. Le soir, ai lu mon « journal en mer » de 1942, et quel joli petit boulot il s'est révélé être, presque goethéen dans sa sincérité et sa portée par moments. Puis, j'ai commencé à écrire le « récit du Groenland » pour mon roman, même si, dans la mesure où il n'a qu'un vague rapport avec le thème du roman, j'ai décidé de l'intégrer rapidement, selon mon humeur. Il y a là un roman à part entière, avec des possibilités melvilliennes, donc je « l'épargne » globalement pour plus tard et j'en extrais seulement le jus pour ce dont j'ai besoin à présent dans T&C[14]. Ai écrit un bon bout de temps et suis allé me coucher dans un effort pour revenir à une routine *de jour*, puisque mes yeux commencent à me faire mal et à pleurer à cause de l'excès de lumière électrique.

LUNDI 22 DÉC. — Mais la nouvelle d'un voyage confirmé pour Noël en Caroline du Nord est arrivée, et j'ai donc fermé les livres — pour une semaine.

* * *

DIMANCHE 28 DÉC. — De retour, vers la grande tempête de neige de 1947 pendant laquelle j'ai dû partir et que j'ai manquée[15]. Pas la moindre neige dans l'est de la Caroline du Nord. C'était aussi un voyage ennuyeux, mais j'ai pu me reposer un peu en tout cas, même si je suis tombé malade. Ça fait pour moi 20 000 kilomètres de voyage en 1947, ce qui n'est pas tout à fait nul ou paresseux — avec les 250 000 mots écrits. Ce soir, en récupérant d'une affection intestinale, j'ai contemplé mon roman et son achèvement imminent — dans moins de 2 mois. Et quelle neige dehors, quelles merveilleuses tonnes de neige

partout ! J’adore voir les New-Yorkais sans leurs voitures infernales, pour une fois. Ils ont l’air d’aimer ce répit accordé, loin de la machine.

LUNDI 29 DÉC. — J’avais pensé m’inscrire dans une université de N.Y. ou de Brooklyn cette année grâce à une allocation de 65 dollars par mois en tant que G.I., ce qui permettrait de payer le loyer. Mais un regard reposé sur mon roman me convainc plutôt (d’une certaine façon) qu’il va trouver acquéreur chez un éditeur, de toute façon, et qu’il a besoin de toute mon attention et de toute mon énergie cet hiver. Je peux étudier tout seul pendant toute une année, une fois que je ne l’aurai plus sur les bras : tout lire, tout ce que j’ai envie de lire, remplir des cahiers, voyager. Donc, je pense que je ne ferai rien d’autre que d’écrire T&C cet hiver, et le plus vite j’en serai débarrassé, le mieux ce sera, argent pour le loyer ou pas. Écrit **1 000 mots** dans l’après-midi, par intermittence et dans l’impatience — comme si je ne voulais plus écrire. Mais il se peut que ce soit seulement la faiblesse liée à ma maladie qui persiste. Je déteste écrire à l’écart de mon *thème*, écrire un matériel gonflé pour ça, c’est loin du but. Écrit encore **2 500 mots** dans la nuit, et ça a brisé le truc, ça l’a cerné et emballé pour de bon, parce que j’ai passé un cap difficile. Fantastique ! Fantastique ! — faire des choses comme ça, même lorsque je suis malade, c’est la joie de ma vie démente. À présent, je vois clairement la fin du roman, dans six semaines environ, vers le milieu du mois de février ? Tant de choses joyeuses que je pourrais dire, mais ça suffit, je suis fatigué d’écrire. Ça fait 25 000 mots pour ce mois, décembre, et 55 000 depuis que je suis revenu de l’Ouest. Encore 80 000 et le roman sera terminé — huit semaines de bon travail et ce sera fait. Maintenant je vais fêter le Nouvel An en grand style, heureux de nouveau (disons plutôt *vingt* semaines).

MERCREDI 31 DÉC. — Fête chez Tom à Lynbrook, mais comme j’étais triste à minuit, sans fille, seul dans une pièce en train de jouer « Auld Lang Syne » au piano avec un doigt. Mais après ça quelle beuverie & quels hurlements, buvant énormément avec Jack Fitzgerald, et racontant de grandes histoires et parlant, jusqu’au matin —

1948

JEUDI 1er JANV. — Encore en train de boire avec Fitzgerald, chez moi maintenant, et quel type merveilleux, le meilleur. Le plus étonnant au monde. S'il ne se tue pas en buvant, ce sera un grand écrivain américain. Puis, j'ai eu de longues conversations délicieuses avec ma mère.

SAMEDI 3 JANV. — Ferais bien de mettre un terme aux vacances. Et quel genre de nuit je viens de passer ? — Simplement le jour suivant, rêves de culpabilité, et ce soir, *l'acte*, un acte longtemps attendu — (mais bien trop compliqué et traité ailleurs) (Ginger).

DIMANCHE 4 JANV. — C'est tellement inhabituel pour moi de passer mes heures de veille avec un sentiment de mon propre triomphe — et côté maléfique — ce n'est pas le rôle — mais une fois encore, c'est bien trop pour pouvoir écrire quoi que ce soit à ce sujet. Commencé à écrire le soir : d'abord, des lettres, à Neal [Cassady], etc., puis écrit un peu en liaison avec l'Épisode-City du roman, en décomposant des difficultés de l'intrigue en deux grandes modalités.

LUNDI 5 JANV. — Ma première grande journée de travail en 1948 — c'est l'année du vrai succès, enfin. Ai commencé à écrire dans l'après-midi et écrit **3 000 mots**. Et une chose encore : pendant la nuit, je me suis allongé sur mon lit pour méditer (les méditations rêveuses qui amortissent le choc de la création cérébrale) : et soudain j'ai senti la présence de toutes sortes de petites choses joyeuses autour de moi, je l'ai ressenti si fortement que les « petites choses joyeuses » sont devenues presque réelles, corporelles, avec des formes de papillons, des tourbillons et des armées entières, tout autour de moi, je me suis senti tel Gulliver, avec des petites choses dansant joyeusement sur moi et autour de moi, et plus intéressant encore : il semblait que ces petites « joies féeriques » de notre vie étaient sidérées par ma présence parce que je les avais découvertes, parce que j'avais « tourné la tête et les avais vues », et dans la simplicité de leurs petits cœurs, elles étaient ravies de ma présence, m'aimaient, dansaient autour de

moi, « leur champion et leur roi », étaient heureuses parce que je les avais vues. Et j'étais simplement couché là à sourire et à me réjouir de leur présence & de leur hommage. C'était une des lubies les plus ravissantes et les plus poétiques qui fussent ; et autre chose encore : je crois à ces petites choses. Je crois qu'elles existent, mais uniquement à certains moments merveilleux et joyeux. Si j'étais un poète irlandais, un barde celte, je pense que je pourrais me concentrer exclusivement sur ces petites « joies féeriques » de mon cœur. Et tout ça seulement deux jours après cet *acte* que j'ai mentionné, la séduction de la « mauvaise » femme dans ma vie à présent. « *Hourra pour l'ouverture d'esprit*[16] » ? — Je ne le pense pas vraiment après tout.

MARDI 6 JANV. — Écrit toute la journée, comme hier, et balancé **2 500 mots**, et plus. Des mots psychologiques, pour l'essentiel, et aussi de manière significative, puisque demain je vais voir « Crime et châtiment » avec John Gielgud, au théâtre. Deux jours de travail formidable. Je dois garder le rythme. Seul le travail *le plus acharné* permettra d'achever T&C.

MERCREDI 7 JANV. — Vu « Crime et châtiment[17] » — que je connais si bien — et qui me hante de nouveau à présent : mais la version filmée française avec Pierre Blanchar est toujours la plus dostoïevskienne[18] : lorsque Raskolnikov va se livrer à la police, l'inspecteur n'est pas là (temporairement), Raskolnikov repart sans se confesser, mais Sonia, Sonia est dehors en train de le *regarder*, et il retourne dans le commissariat pour converser avec un subalterne. Lorsqu'un homme présente le monde avec ses détails spécifiques et les éclaire de ses visions célestes d'amour surnaturel, c'est le génie au degré suprême. Il n'y a rien de « cabotin » chez cet homme, le plus honnête qui soit.

— — — — — — — — — — — —

Écrit **1 000 mots** tard dans la nuit. Me sens « perdu ».

SAMEDI 10 JANV. — Passé un après-midi de paresse en robe de chambre et pantoufles, à jouer du piano, sans penser à rien de particulier. « Fatigué d'écrire » pour cette semaine — environ 10 000 mots écrits cette semaine. Le soir, suis allé à N.Y. ; vu Sarah Vaughan sur la 52e Rue. Et ressentant une nouvelle transformation…

DIMANCHE 11 JANV. — Lis « L'Ange exilé » de Thomas Wolfe et suis frappé par la simplicité, l'humilité et la beauté de son âme parfaitement mûre dans ses dernières années, 35 & 36. C'est quelque chose qui ne peut être produit que par « vieillissement », comme pour un bon Bourbon. Les critiques américains sont aveugles à la maturité parfaite de Wolfe, particulièrement à la tonalité simple et magique de l'affaire. Aujourd'hui, ai lu mon propre roman, ou l'ai *parcouru* dans sa totalité. Je vois qu'il est presque terminé. Je n'ai aucune opinion en ce qui le concerne, cependant, ni bonne ni mauvaise, mes impressions réelles sont perdues *dans* le roman, elles y sont noyées. Quelle est mon opinion concernant ce roman ? — c'est la somme de moi-même, aussi loin que le mot écrit puisse aller, et l'opinion que j'en ai est comparable à l'opinion que je me fais de moi-même : — joyeux et plein d'affection un jour, assombri par le dégoût le lendemain. Alors non ? Écrit **2 500 mots**, avant d'être interrompu par la visite d'Allen Ginsberg, qui est venu à 4 heures du matin me dire qu'il est en train de devenir fou, mais une fois qu'il sera guéri, s'il peut l'être, il va communiquer avec les êtres humains comme jamais personne n'a pu le faire auparavant, *complètement*, délicatement, naturellement. Il a décrit sa terreur et il avait l'air sur le point de piquer une crise chez moi, mais ne l'a pas fait. Comme d'habitude, j'ai été oblique avec lui, mais vigilant. Une fois qu'il s'est calmé, je lui ai lu des passages de mon roman et il a annoncé, avec un regard sournois, que c'était « plus formidable que Melville, en un sens — le grand roman américain ». Je n'ai pas cru un mot de ce qu'il disait, mais j'ai cru tout ce qu'il disait d'autre, qui était tellement intéressant. En fait, il m'a réprimandé de trouver les choses « intéressantes » plutôt que « réelles ». Je lui ai dit que j'étais simplement de bonne humeur, quand les choses paraissaient « intéressantes », mais il s'est empressé de parler de tout autre chose. Mais, un jour, je vais retirer

mon masque et tout raconter à propos d'Allen Ginsberg et ce qu'il est « réellement » en chair et en os : il est si proche de moi, parfois je ne peux pas le voir. À l'instant même, ce que je pense de lui, je le pense de moi, et il m'a même raconté ses fantasmes. Il me semble qu'il est simplement comme n'importe quel être humain et je vois que c'est ce qui fait qu'il ne sait plus où il en est. Comment puis-je aider un homme qui veut être un monstre et, la minute d'après, un dieu, et ne parvient jamais à prendre une décision avec sa volonté terrestre, et continue à errer en tous sens, montrant les dents à tout le monde et flagornant, et ne se reposant jamais, et ne voulant jamais se reposer, et m'accusant toujours d'être idiot parce que j'aime bien me reposer de temps en temps et parce que je m'aime bien à l'occasion, et que je crois au travail, et que j'aime bien les choses et les gens de temps en temps. Et un homme qui veut « régler » un problème avec moi, ce que j'accepte de faire, et qui, à ce moment-là, ricane parce que c'est vraiment « trop ». Mon idée principale concernant Allen, ce soir : — il ricane de tout sauf de sa propre horreur, qui est à l'origine des ricanements. Il est enfermé à l'intérieur de lui-même d'une manière si désespérée qu'il en devient en fait une sorte de gargouille à la proue d'un vieux navire, et alors que le vieux navire progresse sur les eaux du monde entier, la gargouille, sans jamais dévier, grimace et ricane alors que le navire franchit des caps, traverse les mers du Sud, passe devant des icebergs et des albatros, entre prudemment dans des vieux ports crasseux, jette l'ancre dans des lagons fleuris, coule pour finir au fond de l'Océan, où, au milieu de la vase qui fait des bulles, des poissons bizarres et dans la lumière marine, la gargouille continue de grimacer et de ricaner, à jamais. Pourtant, ce n'est pas tout.

LUNDI 12 JANV. — Lu et me suis reposé du manque de sommeil. Décidé que « L'Adolescent » est un livre *maléfique*. Plus tard…

MARDI 13 JANV. — Écrit **3 000 mots**, commençant à approcher des conclusions fébriles de cette énorme histoire complexe, et je suis dans un état d'absorption exaltée.

MERCREDI 14 JANV. — Ai délibérément mis au repos mon esprit pendant un certain temps aujourd'hui, parce que je veux qu'il réfléchisse pendant qu'il travaille. Le soir, ai écrit **1 500 mots** — ça roule, ça roule. Mais quelle histoire frénétique ! — c'est trop !

JEUDI 15 JANV. — Écrit plus de **1 000 mots** et terminé la section « Temps de guerre » de mon livre que j'ai cherché en vain (mais du mieux que j'ai pu) à exprimer grâce à la tristesse hantée de cette période. Il va falloir que je repasse là-dessus plus tard et que je résume ça dans un passage quelconque : la tristesse de la vie déracinée en temps de guerre. Aujourd'hui, me suis détendu et ai lu, tout en écrivant lentement, pour finir par m'arrêter.

VENDREDI 16 JANV. — Suis allé à Manhattoes et ai bu des quantités de whiskey avec Ken, et Tony Monacchio[19] — qui m'a donné 1 500 feuilles de papier de luxe pour mon manuscrit et va m'en donner encore 1 500. Suis rentré chez moi samedi.

SAMEDI 17 JANV. — Quand j'ai gloussé toute la nuit en lisant les expériences de Wolfe avec Sinclair Lewis en Angleterre[20], en fait, je n'ai pas *gloussé*, j'ai ri : une des nuits les plus heureuses de ma vie. Ai aussi écrit un paragraphe triste.

LUNDI 19 JANV. — Aujourd'hui, c'est l'anniversaire de ce roman. Il y a un an, au même moment, je n'avais vraiment rien à montrer après une année de travail (1946) et être passé par la mort et la maladie et le deuil et la culpabilité et l'horreur et tout ce que vous voudrez. Le 19 janvier 1947, j'ai tout recommencé, secrètement, presque penaud, et certainement sans grand espoir réel. Étrange de se souvenir, maintenant, Neal Cassady était dans les parages à cette époque-là et je continuais à écrire pour ne pas le décevoir. Mais très vite je l'ai vu en totalité de nouveau, tout le roman, comme je l'avais vu en mars 1946, quand j'étais rentré à la maison pour m'y mettre et finir par réellement, même si partiellement, échouer —

Et à présent, au bout d'un an depuis le 19 janvier 1947, j'ai écrit 225 000 mots de Town & City, ce qui est beaucoup. Encore 50 000 mots à venir, et toujours enterré sous ma propre avalanche, mais ça va se faire maintenant. C'est donc une grande date dans mon esprit, quand j'ai recommencé et que je l'ai fait. Je recommence donc et je vais finir le roman avant mon 26e anniversaire, le 12 mars. Toute cette raideur de l'âme, cependant, rend difficile de pouvoir démarrer en fait, surtout dans la mesure où je commence aujourd'hui sur City… Comment ? Comment ? Eh bien, comme ça devrait toujours l'être, *simplement* et *honnêtement*, et c'est de là que naissent les plus belles complexités de la littérature, et de la vie. N'est-ce pas l'honnêteté honnêtement présentée qui rend compte de tous les grands règlements originaux entre les hommes et entre les hommes et Dieu ? Il n'y a aucune déclaration officielle, aucun discours préparé, aucun manifeste rebattu, aucun exposé déclamatoire sur l'âme — uniquement l'honnêteté et la parole. Il n'y a même pas de « style » dans l'âme ? Quand vais-je l'apprendre convenablement ? Donc, je m'y suis mis et j'ai écrit **1 500 mots** cette nuit et je me suis lancé magnifiquement, et j'ai aussi réfléchi à l'intrigue ou, disons, aux complexités.

MARDI 20 JANV. — Je sais ce que je dois faire mieux que moi-même… Une pensée vraie, fugace, pleine de mystère. Ai écrit du mieux que je pouvais, sans aucune douleur véritable ce soir, **500 mots** seulement, les ai comptés. Il y a des moments où l'artisan-architecte qui écrit d'immenses romans se déteste soudain de manière énigmatique, à tel point qu'il ne peut plus travailler. Je ne vais même plus demander pourquoi — ça passe les bornes de l'entendement, à tous égards.

MERCREDI 21 JANV. — Me suis levé de bonne heure, presque désespéré à propos de la production de cette semaine, et ai écrit **1 000 mots** au cours d'une lente torture. Je n'en ai tout simplement rien à foutre ce soir : trop de respect est pire que pas de respect du tout.

JEUDI 22 JANV. — Ai essayé d'écrire et n'ai rien pu écrire du tout, ce que j'ai écrit a été raturé. C'est une des pires journées jusqu'à présent, surtout après tout ce

que j’ai écrit.

VENDREDI 23 JANV. — Suis sorti finalement, la nuit dernière, mais j’avais déjà surmonté la dépression en y pensant « à fond » — je crois. Beuverie, légère.

SAMEDI 24 JANV. — Suis rentré chez moi : je me sens gai et le cœur léger comme un petit garçon (je crois). Mais toutes mes pensées sont délicieuses et j’ai du mal à attendre de pouvoir commencer à écrire un autre roman après T&C — un bon roman, vraiment « moi-même » cette fois. Pourtant, en ce moment même, n’est-il pas vrai que je ne me sens pas gai et heureux, je n’ai pas une chance de l’être, parce que j’ai trop de travail difficile (pas dur, mais difficile) — à faire ? Aïe ! Ce soir, j’ai lutté pour sortir **1 500 mots** — en m’arrachant les cheveux.

DIMANCHE 25 JANV. — À lire les journaux et à écouter la radio toute la journée — et je suis convaincu que les soi-disant « réalités » du « monde d’aujourd’hui » ne sont pas à trouver dans les nouvelles, les commentaires des éditoriaux, les visions journaleuses du monde, et dans les critiques des livres, les commentaires critiques, les programmes de radio et le je-ne-sais-quoi de l’univers New York-Hollywood. La vie des gens eux-mêmes, tous ceux qui ne savent pas qu’il existe une chose comme la « *middle class* », la vie des GENS — Et dans la même veine, dirai-je que la véritable Russie n’est pas la Russie de « Guerre et Paix », mais la Russie de « L’Adolescent » ou des « Âmes mortes », ou encore des « Frères Karamazov ». Je crois que la guerre et la « question sociale » sont totalement irréelles dans les vies des gens un peu partout : c’est pourquoi les gens eux-mêmes semblent à ce point incompréhensibles quand ils sont placés sans succès au milieu de ces choses : ils ne « réagissent » pas comme ils sont censés le faire aux yeux d’une intelligentsia irréelle et désespérément fausse. Ce que j’aimerais savoir, c’est *POURQUOI* ces mondes irréels du « sens » sont créés par une intelligentsia. Plus, beaucoup plus là-dessus, plus tard. Cependant, pour ne rien dénier, toutes les choses sont, bien entendu, réelles. L’irréalité de l’intelligentsia réside dans ses objectifs — « tout connaître » — ce dont elle ne

s’approche même pas vaguement. Écrit **1 500 mots** ce soir et poursuivi dans la journée suivante —

LUNDI 26 JANV. — Et suis maintenant enfin prêt à m’embarquer pour le dernier Épisode de City. Ce que j’ai accompli jusqu’à présent, un travail tellement dur, et ne ressemblant que vaguement à ce que j’avais l’intention de faire, pourtant, pour faire bref, du mieux que j’ai pu. Un jour, je n’aurai plus à dire ça, j’aurai vraiment acquis la maîtrise. Et maintenant qu’en est-il des fureurs dramatiques et des fureurs morales de mon Épisode City — Et pour le rendre *réel*, je ne dois pas le planifier trop soigneusement, je vais simplement le laisser *pousser* comme une plante, petit à petit : pas logique, mais organique. Il y a un tas de mots élégants pour décrire ça, des mots de Goethe, mais les choses deviennent trop sérieuses pour jouer à la science. Ai écrit par conséquent **2 000 mots**. Fait aussi 5 kilomètres de marche, mangé deux repas énormes, et fait 16,5 tractions ce soir. J’aurais dû être un banquier et tout ce que j’aurais à faire serait de m’asseoir pour compter mes richesses, jour après jour.

MARDI 27 JANV. — Me suis battu à coups de poing avec mon roman et en ai tiré **2 500** pauvres-gouttes-de-sang, et une fois que la fumée de la bataille s’est dissipée, quelque chose d’important probablement m’est venu à l’esprit : — essayer des premiers jets rapides de dialogue pur et simple et de description de l’action pure et simple, sans s’arrêter pour arranger le tout en forme de phrases, c’est-à-dire sous une forme logique et rythmique et claire. Non que je ne croie fortement à une écriture claire et logique, mais je crois vraiment à un type d’écriture qui procure un plaisir sans effort au lecteur. Au bout du compte, je suis moi-même mon plus formidable lecteur. Je crois aussi à une écriture *saine d’esprit*, à l’opposé du relâchement psychotique de Joyce. Joyce est un homme qui a simplement fini par renoncer à communiquer avec les êtres humains. Je fais ça moi aussi quand je suis ivre et las, et misérable, je sais donc que ce n’est pas très honnête, mais plutôt méchant, que de laisser échapper des associations sans faire l’effort proprement humain d’évoquer et de donner intelligence et *sens* à ce que l’on dit. C’est une sorte d’idiotie méprisante.

MERCREDI 28 JANV. — Dans New York, à souffrir —

JEUDI 29 JANV. — (vraiment cette fois !)

VENDREDI 30 JANV. — Ces deux journées ont provoqué des vibrations en moi, je suis vivant et le cœur battant de nouveau. Un million de faits nouveaux ont été créés. Je suis rentré chez moi en pensant : « Maintenant je vais vous dire ce que je pense de tout. » J'ai pensé à « me décider » une fois pour toutes, mais j'ai fini par me rendre compte que j'*étais* sur la bonne voie en ne « me décidant » jamais. Je continue de dire que ma vie est un effort permanent pour atteindre la perfection du doute — (et c'est plus *religieux* qu'il n'y paraît). Mon genre de doute n'est pas délibérément méprisant. Je comprends aussi que, même si je suis en fait un type très stupide au milieu de nombreux amis vraiment brillants et intelligents, je suis doué d'une intelligence significative. Alors qu'ils « savent tout » et que je ne sais rien du tout, je sais toutefois *l'importance* de chaque chose. Je ne suis pas « conscient » au sens qu'ils donnent à ce mot, je comprends à peine ce qui se passe autour de moi, mais je sens tout plus qu'ils ne le peuvent, et j'arrive à leurs brillantes conclusions obtenues sans effort grâce à ma capacité d'absorption (comme une éponge) et à une réelle misère mentale. Les cerveaux dissèquent la vérité, regardent à l'intérieur et se retirent pour d'autres usages ; mon cerveau reçoit la vérité et l'absorbe comme une éponge, douloureusement (mon front se plisse comme celui d'un abruti qui pense pour la première fois) et je m'éloigne toujours saturé. Ils luttent tous pour une position dans le monde (et je veux dire une position psychique les uns par rapport aux autres, et aussi une position matérielle), pendant que je cours en tous sens enquêtant sur toutes les positions possibles et les absorbant les unes après les autres. En un sens, je suis fou (et détaché de la vie), tandis qu'ils sont sains d'esprit, humains, normaux — mais en un autre sens, je parle depuis les profondeurs d'une vision de la vérité quand je dis que cette lutte permanente pour une position est l'ennemie de la vie en soi. C'est peut-être la vie, « la vie est comme ça », c'est peut-être humain et

vrai, mais c'est aussi la part mortelle de la vie, et notre but après tout est de *vivre* et d'être vrai. Nous verrons bien.

Ce soir, écrit **2 500 mots**, mais avec une impression atroce de vide et d'indifférence songeuse — c'est-à-dire que je pourrais rester assis pendant des heures à songer tout simplement et ne rien faire d'autre. Je me suis contenté d'écrire mécaniquement, sans la moindre crise dans mes impressions ou mon humeur (comme est censé avoir écrit [Anthony] Trollope). Simplement, il va falloir que je revienne à moi-même ou quelque chose comme ça. Ma mère prétend que mes amis ont une mauvaise influence sur moi, qu'aucun d'entre eux ne me veut du bien, et que tous cherchent à s'emparer de quelque chose que j'ai et qu'ils n'ont pas. Je n'arrive pas à me réconcilier avec ça, mais je sais sacrément bien que je suis toujours en partie d'accord avec elle. En un sens, ma mère veut toujours que je me ligue avec elle contre le reste du monde et, en un autre sens, elle est astucieuse et comprend clairement la futilité de mon enthousiasme pour une vie paresseuse avec de tels amis (qui ne *travaillent* jamais ou ne se soucient de quoi que ce soit). Mais il y a de la folie en tout. Je suis vraiment confus ces jours-ci. Me rendre compte que je dois découvrir ma propre volonté et l'exercer paraît brutal et injuste, et peu compatissant et, d'une certaine façon, inintéressant. Et je sais que je ne suis pas encore un homme, je ne me tiens pas parfaitement droit, avec une parfaite grâce inconsciente, comme le peuvent certains hommes, les travailleurs, les hommes qui ont une famille, les hommes qui décident et agissent tous les jours. Je suis un « écrivain » — et je n'aurais jamais dû être un « écrivain ». Je ne ressemble même pas à un écrivain, je ressemble à un bûcheron ou à un barde-bûcheron comme Jack London. Je suis un fermier Canuck au milieu des « jeunes étudiants impatients » et j'ai appris tous leurs airs — je ne *crois* même pas en eux. Le seul véritable ami que je puisse imaginer à l'heure qu'il est, c'est Mike Fournier, de Lowell, qui m'a inspiré le personnage et la personnalité de Joe Martin dans le roman. Aussi suis-je malade de tristesse et de *castration*.

SAMEDI 31 JANV. — Lu, suis allé au cinéma avec Ma (« Cass Timberlane[21] » — et j'aime tout de cet homme merveilleux, Sinclair Lewis) — et j'ai pris des notes. Il

fait tellement froid que je ne peux pas rester debout, la nuit, je me gèle, mais dans la cuisine je m'en tire à peu près, je m'en tire.

FÉVRIER 1948 —

DIMANCHE 1er FÉV. — Eh bien maintenant, pour janvier, c'était 30 500 mots, plus lent que je n'avais prévu, mais je ne suis plus très pressé désormais. Je sais que je peux y arriver maintenant. Lorsque le 12 mars va arriver[22], je devrais avoir à peu près terminé, mais je veux réécrire un peu à ce moment-là, et ça me va aussi. Écrit **3 500 mots** d'une manière splendide, dépassé de 200, mais nous poursuivrons ça demain. Un bon départ pour ce mois.

LUNDI 2 FÉV. — Écrit environ 2 000 mots mais je crois que je vais les virer et commencer d'une autre façon. La partie City du roman est délicate et un peu dangereuse à faire pour moi — Hal Chase et Ed White ont lu le fragment de City que j'ai écrit hier (dimanche) et ils ont pensé que le héros, Peter Martin, avait l'air *détaché* de l'action, ce que j'ai dû viser délibérément, de manière à ne pas impliquer mes précieux Martin dans une folie quelconque, du moins tous les Martin à l'exception du pauvre Francis. Et ainsi de suite. Le travail est le truc principal, j'arrangerai les choses plus tard.

MARDI 3 FÉV. — Suis allé en ville et ai acheté un cadeau à Ma pour son anniversaire demain, ai vu Hal et Ed.

MERCREDI 4 FÉV. — Beau blizzard qui souffle aujourd'hui. Suis rentré pour écrire. J'ai eu une *véritable* pensée artistique quand je me suis réveillé : « Town & City est une histoire formidable parce que je *la rends* formidable. » C'est comme si on disait : « Ça va être une bonne maison parce que je la construis bien. » C'est la confiance supérieure d'un travailleur plein de fierté, d'un artisan. Je pense que ce genre de fierté n'est pas vaine et qu'elle propulse dans le travail mieux que ne le ferait une ambition modeste. Si un homme prétend qu'il écrit un texte

modeste, je le crois. Il n'y a que deux sortes de modesties, la fausse modestie et… la modestie réelle. Je ne prétendrai à aucune des deux. Et tout ça n'a rien à voir avec la sage humilité. Écrit **1 500** mots « *sensés* » ce soir.

JEUDI 5 FÉV. — S'il existe une chose telle qu'un « fait » ou des « faits » dans le monde, alors *tout* est un fait ou des « faits ». J'ai récemment entendu des « universitaires » parler de « faits » — et je pense qu'ils se faisaient une idée négative de mes créations lunatiques. Eh bien, après tout, si le monde entier n'est pas un fait, alors il n'y a rien de tel qu'un « fait », et ainsi de suite. Toutes les constructions non factuelles dans le monde, y compris la recherche savante dans les universités, procèdent du « fait ». La casserole et la bouilloire sont toutes les deux noires parce qu'elles ont la même fonction… et ainsi de suite. Mais créer des « faits » est une autre affaire, et ce soir je me suis rendu malade pour **2 000 mots**. Je me suis vraiment défoncé ce soir, migraine et tout, jusqu'à une lassitude très peu naturelle à 3 heures du matin — habituellement mon heure la plus vigoureuse. En fait, je suis assez robuste pour encaisser ces trucs, la nervosité mentale et tout, je vais donc m'en débarrasser en marchant, je vais faire de longues marches, et je vais bien dormir.

VENDREDI 6 FÉV. — Vais recommencer à contrôler mon état physique et mental quotidiennement, en suivant ce nouveau programme : faire trois kilomètres de marche tous les soirs après avoir fini d'écrire et avant d'aller me coucher, afin de véritablement dormir *physiquement*. L'ai essayé hier soir, en même temps que des tractions, et je me sens fantastiquement bien aujourd'hui, je me suis levé de bonne heure et *j'ai su qui j'étais*. On ne se rend pas compte de la tension qui s'exerce sur les nerfs quand on écrit ou qu'on pense à écrire à longueur de journée, et quand on dort saturé de rêves agités, et quand on se réveille sans savoir qui l'on est : — tout ça découle de l'angoisse de finir le livre, du temps qui « s'amenuise », etc., et de la tension perpétuelle exigée par l'invention. Assez avec ça. L'état aujourd'hui : esprit clair, sensation physique du corps, mais aucune envie de nourriture. La position : pensées concentrées et heureuses de Frisco et de choses comme ça. La création : ou *invention* : plusieurs centaines

de mots. Incidemment, je vais peut-être maintenant renoncer à compter les mots parce que je m'apprête à écrire un premier jet rapide de 35 000 mots de l'Épisode City, avec des corrections plus tard. Nous verrons. Suis passé par un important et sévère examen autocritique après avoir écrit dans l'après-midi, et ça m'a fait du bien. Par exemple, en supposant que toute cette écriture que j'ai pu faire pendant deux ans, que ce « Town & City » n'était après tout qu'un grand manuscrit désordonné écrit par un fou dans un état de délire, moi, et que tous les rêves de célébrité et de génie, et la rédemption de ma vie grâce à un immense succès personnel, les désillusions de la maladie mentale, et les espoirs d'épargner à ma mère une vie de labeur et de déception, et mes espoirs d'acquérir une maison pour ma femme, de la terre et une famille, tous les rêves ratés d'un fou incapable même de prendre soin de lui-même — en supposant que tout ça soit vrai ? et je ne le savais pas ! C'était une grande peur que j'avais probablement nourrie inconsciemment, et voilà qu'elle est révélée à présent. Je l'ai examinée soigneusement et j'ai vu combien c'était probablement vrai à certains égards, mais faux selon ma connaissance, ma volonté et mon intelligence déterminée. Tout ça s'est évaporé comme une brume de mon cerveau en quelque sorte. Suis sorti le soir pour aller écouter Tristano sur la 52e Rue. J'ai soudain été dégoûté par tous les « types à la coule » qui étaient venus écouter avec un peu trop d'enthousiasme le be-bop d'Howard McGhee[23]. J'ai aussi essayé de draguer des femmes dans le métro, mais j'ai abandonné, et j'irai plutôt danser au printemps. La question qui se pose : à quel point suis-je fou en réalité ? — et à quel point sain d'esprit ? La réponse : — autant que quiconque le souhaite, dans un sens ou dans l'autre. Mais, du moins, tout ça a soulevé des questions intéressantes. Ça m'a aidé à dégager un gros obstacle d'incompréhensibilité dans l'intrigue de mon roman. Le roman absorbe tout, au bout du compte.

SAMEDI 7 FÉV. — Me suis levé de bonne heure, ai écrit dans l'après-midi sans beaucoup de succès jusqu'à ce que « quelque chose cède » et je me suis mis soudain à écrire avec enthousiasme, au moment où, néanmoins, il fallait que j'aille à N.Y. où mes projets n'ont pas pris forme, et je suis revenu directement,

samedi soir ou pas, pour lire les journaux, bavarder avec Ma et écrire encore un peu. Les *lois de l'écriture* échappent à mon entendement quand je les examine de près, et c'est un fait.

DIMANCHE 8 FÉV. — Mais je pense que je vais éliminer ce que j'ai écrit la nuit dernière, probablement tout ce que j'ai écrit au cours des deux ou trois dernières semaines. Je suis tombé sur un os. Hal Chase est venu aujourd'hui et nous avons parlé très tard dans un brouillard de la façon d'alimenter le flux de mon roman au point où j'en suis, techniquement et spirituellement. 15 000 mots ont sans doute besoin d'être revivifiés avant que je puisse continuer. Le truc dans son ensemble est absorbant, je ne désespère pas, mais le temps ! le temps ! — temps réel du calendrier avec lequel je me flagelle, parce que ça dure depuis si longtemps à présent, deux années, et ce devait être prêt à paraître chez un éditeur.

LUNDI 9 FÉV. — Tout recommencé à partir d'un certain point du roman, et je ne vais pas compter les mots jusqu'à ce que j'aie comblé le retard — ce qui représente environ 10 000 mots. Tout recommencé *au crayon*, ce qui s'est révélé à présent être le seul moyen d'écrire avec sincérité & sensibilité. Mes pensées ne peuvent jamais suivre le rythme de la machine à écrire. Écrit jusqu'à l'aube.

MARDI 10 FÉV. — Écrit encore ; avec lenteur, absorbé. J'ai décidé de commencer à taper la partie manuscrite de mon roman et de la montrer à un éditeur, Whittelsey House[24], avant le 21 mars. Je me suis senti fort cette nuit, plein d'espoir, et humble en même temps, ce qui est l'impression de travail la plus fantastique : force pour le travail, humilité pour la *connaissance*.

MERCREDI 11 FÉV. — Une grande journée de travail. J'ai tapé 3 500 mots du manuscrit, et écrit **2 500 mots** nouveaux en plus. À ce rythme, je ne vais jamais me rattraper dans la frappe du manuscrit. J'avance dans l'Épisode City avec l'insensé et la démence de sa « maladie atomique ». Oh, je prie Dieu pour que ce soit un livre vrai, bon et splendide.

JEUDI 12 FÉV. — Si les intellectuels des années 20 pensaient être décadents, attendez un peu de voir les années 50 — si ce n'est que dans les années 50 la grande majorité des gens auront une âme plus saine que dans les années 20. C'est ma prédiction. Tapé 3 500 mots, écrit **1 000** mots **nouveaux**.

VENDREDI 13 FÉV. — Suis allé en ville, ai parlé toute la nuit dans des cafétérias. Comme je jacasse quand je sors de la solitude du travail : personne ne peut plus placer un mot, et ça me rappelle tellement mon père.

SAMEDI 14 FÉV. — Emmené Ma au cinéma ce soir.

DIMANCHE 15 FÉV. — Traîné chez moi à lire, etc. Le soir, tapé 3 500 mots et parcouru le roman.

MARDI 17 FÉV. — Écrit **2 000 mots** et tapé 3 500 mots du manuscrit. Une journée de fines perceptions : — j'ai expérimenté toute la gamme (enfin, une partie) avec joie et science. Marche de 4 kilomètres dans Manhattan, de Times Square à la 1re Avenue et 14e Rue, par une magnifique nuit quasi printanière. J'ai acheté un journal de Lowell et, pour la première fois depuis des années, il m'a semblé que Lowell « faisait partie du monde entier » après tout, fait étrange. J'ai fait et pensé un millier de choses aujourd'hui, une journée formidablement riche, solitaire mais riche. Mais je ne vais pas en dresser le catalogue maintenant.

MERCREDI 18 FÉV. — Dois travailler plus vite à présent. Seulement 12 000 mots en 18 jours de ce mois lent et méditatif. Aujourd'hui tapé 3 500 mots et écrit quelques centaines de mots nouveaux — et j'ai mis au point l'intrigue jusqu'à la dernière page. La fin clairement en vue pour la première fois. Tout le truc est tellement long.

JEUDI 19 FÉV. — Me suis levé de bonne heure, mis au travail (tôt pour moi veut dire une heure de l'après-midi au lieu de trois heures avec sa lumière

déclinante) — Écrit : **1 500 mots** ; tapé 3 500 mots du manuscrit.

VENDREDI 20 FÉV. — Écrit **1 500 mots** — 1 000 d'entre eux pour les « chapitres en mer » dans une autre section du roman, des mots riches et poétiques qui achèveront le truc joliment. Suis sorti puis j'ai décidé de revenir pour écrire ça, dans la cuisine. « De bonne heure j'ai lu des livres au cours de la nuit pendant que mon père dormait ! » — une pensée cette nuit.

SAMEDI 21 FÉV. — Suis sorti pour aller boire de la bière à Yorkville[25], ville allemande, avec Herr Chase et Herr White. Nous avons bu de la bière brune et parlé des femmes et du monde — des femmes, de Stendhal, de Sir Thomas Browne, de Carlyle, du côté réservé des Anglais, de linguistique, de Wolfe, de Shakespeare, de la mer, de psychologie, etc., etc.

DIMANCHE 22 FÉV. — Ed White et moi avons bu de la bière jusqu'à l'aube et parlé des femmes, de toutes les femmes que nous connaissons, et de jazz, et du monde — et avons mangé prodigieusement, et lu mon roman Phillip Tourian[26] et parlé avec ma mère, et joué du piano dans le saloon en bas de la rue[27]. Nous avons parlé de Denver, de Beverly Burford, de Bob Burford, de Nicky, de Ginger, de Vicki, d'Edie [Parker], de Bea [Franco], de Ruth l'infirmière, de Stasia, de Mary [Carney], etc., etc.

LUNDI 23 FÉV. — Emmené Ma au cinéma, et le soir ai fait une marche de cinq kilomètres et pris des notes qui commencent ainsi : — « Tout provient de la tristesse — tous les parents, les amis et les amants qu'on a dans le monde sont comme des gouttes sur une coupelle en papier flottant sur l'infinité atlantique : quand la pauvre coupelle bascule ou est avalée par une vague, ou coule tout simplement, ou se décompose sous les assauts salés, les quelques gouttes d'eau disparaissent à jamais, irrémédiablement irrécupérables » — etc.

MARDI 24 FÉV. — Retour à la vie laborieuse. Tapé 3 500 mots, écrit péniblement quelques centaines de mots nouveaux, et lu « De Sang royal » de Sinclair

Lewis[28] tard dans la nuit. Tu parles d'une vie laborieuse. Je viens de passer le pire mois de mon obscure carrière — mais je crois que c'est dû à la tension provoquée par les séances de machine à écrire tous les jours.

MERCREDI 25 FÉV. — Tapé 3 500 mots du manuscrit. Aujourd'hui, j'ai l'impression que le roman n'est qu'une pauvre tentative pesante et embrouillée de novice : — mais je crois que le thème moral est beau et vrai, alors merde pour les critiques. Écrit **2 000 mots** en me poussant méthodiquement et péniblement et à contrecœur à reprendre le véritable rythme du travail. Il n'y a pas d'autre voie, que Dieu me vienne en aide, nom de Dieu.

JEUDI 26 FÉV. — Compté quelque **2 000 mots**, certains provenant de versions antérieures. Cet Épisode City est infernal à écrire. Suis allé au cinéma dans la soirée. Travaillé tard dans la nuit… « Priant dans ma chambre et soupirant sous la lune depuis la plénitude de mes espérances. » (JK)

VENDREDI 27 FÉV. — Écrit **1 500 mots** et tapé 3 000 mots du manuscrit. Je travaille dur à présent, pour sauver ce mois, pour me débarrasser de tout ce truc dément. 21 000 mots à présent, ce mois-ci.

SAMEDI 28 FÉV. — Je vais écrire sans cesse à propos de la dignité des êtres humains, peu importe qui et ce qu'ils sont, et moins une personne aura de dignité, moins j'emploierai de mots. C'est la pure humanité de l'homme qui est première, qu'il soit taré, pédé, « Noir » ou criminel, qu'il soit prédicateur, banquier, père ou sénateur, prostituée, enfant ou fossoyeur. Je me fiche de qui ou quoi — et que j'aie pu m'en soucier auparavant est une insulte à Dostoïevski, Melville, Jésus, et à mes pères. Écrit **1 000 mots** et tapé 2 000 mots, et un samedi soir avec ça (!)

DIMANCHE 29 FÉV. — Écrit **1 000** mots « sanguinolents » et ça fait 23 000 pour le mois. Tapé aussi des pages du manuscrit aujourd'hui. Fatigué et absorbé. Lu les journaux.

LUNDI 1er MARS — Écrit encore **1 000 mots** et tapé le manuscrit. Et réécrit des passages sur lesquels j'avais travaillé. Maintenant j'y vais à un rythme de maréchal-ferrant et j'ai peur de me reposer en quittant la maison. Je crois que ça vient du fait que dans onze jours ce sera mon 26e anniversaire. Je veux commencer à vivre et à aimer des femmes et à voyager autant que je veux à 27 ans, d'où la ruée. C'est fantastique de travailler pour moi et de construire quelque chose de nouveau et d'immense, et de ne pas trimer pour quelqu'un et de ne pas courir après des accomplissements futurs impossibles à définir. C'est fantastique d'être libre de travailler à ma manière — grâce à ma mère et à Dieu aussi, d'une certaine façon.

MARDI 2 MARS — Tapé manuscrit. Suis allé au cinéma le soir à N.Y. (« Diamond Jim » et « Les Écumeurs »[29]) et suis rentré et ai écrit **500 mots** à l'aube. Une jolie blonde dans le métro a essayé de me draguer et comme un idiot j'ai pensé que c'était une putain à 10 dollars et je ne suis pas allé voir de près. J'en ai vraiment marre d'être un Roméo du métro ou du coin de la rue, comme je semble toujours l'être. Les femmes ! Les femmes ! — et c'est toujours quelque part la nuit. De bonne heure le jeune poète a rencontré sa belle à un bal.

MERCREDI 3 MARS — Vu une fille parfaite, une reine, à la bibliothèque[30], mais une fois de plus j'étais troublé et muet. En attendant, j'ai pris un livre sur l'histoire de l'Amérique et deux autres sur la piste de l'Oregon et l'ancienne piste espagnole. Peut-être que je la reverrai, mais il ne fait aucun doute que j'explorerai l'Uncompahgre[31] à ma manière avant 1950. Écrit **2 000 mots** ce soir et puis lu mes livres splendides. (11 000 mots au cours de la semaine écoulée).

VENDREDI 5 MARS — Écrit **500 mots**, tapé le manuscrit. Suis allé à N.Y. et tombé sur une foule de gens nouveaux. Bu beaucoup, parlé, etc. Une bande de jeunes décadents du Kansas dont les arrière-grands-pères ont conquis le Pays, combattu le terrible Pawnee, construit des églises. À présent, leurs enfants sont, de leur

propre aveu arrogant, « remplis d'horreur et de confusion ». Et je l'étais aussi cette fois, comme eux.

SAMEDI 6 MARS — Beuverie a continué parce que j'ai pris froid, négligé de manger, collé à une fille idiote dans une chambre glacée, etc. Bu 1 000 000 de verres de bière.

DIMANCHE 7 MARS — Suis rentré chez moi finalement, trouvé le bon vieil Hal et la chère Ginger qui m'attendaient, en écoutant des disques et en dansant. Nous avons parlé et bu de la bière (je suis retourné au pieu), ai mangé, passé un moment génial. J'étais tellement content de les voir, plus qu'ils ne l'ont su.

LUNDI 8 MARS — Ensuite, une sorte de rhume suffoquant accompagné des plus horribles cauchemars de ma vie… Comme assommé d'un coup de masse… Catastrophique.

MARDI 9 MARS — Toujours malade, mais écrit **500 mots**, des mots définitifs, et un jour j'abandonnerai le triste monde cauchemardesque de mes amis qui me rend progressivement malade. Horreur, horreur tout le temps quand je les vois — et joie quand je ne les vois pas. Il doit y avoir quelque chose de sain dans le fait de prendre une décision. C'est seulement quand je me soûle que j'ai envie de voir tout le monde et de voir tout. Je veux être un idiot et je veux me flageller comme eux. Un truc : je comprends bien cette génération, et tout ça fait partie d'un projet malicieux inconscient de ma part, comme toujours. Quand mon travail sera terminé avec ces gens, alors et alors seulement je pourrai me tourner vers d'autres mondes. Et ça ne va pas prendre beaucoup de temps à présent. Le roman a gravi une marche supplémentaire en direction de l'achèvement. Et voilà, des aubes nouvelles pointent.

MERCREDI 10 MARS — Tapé 3 500 mots du manuscrit. Écrit un peu dans mes cahiers. Lis une histoire de l'Amérique et « Overland With Kit Carson[32] » qui tient trop peu d'informations réelles, mais qui mérite néanmoins d'être lu. Quand

on pense à ces Indiens voraces ! — Melville aurait dû les *voir* ! (mangeant des lézards vivants, des chevaux, des rats du désert). Le noble Eutaw a justement exprimé son mépris à propos d'un ami indien qui est une sorte de monstre de Gila excrémentiel du désert… avec de longs cheveux sales ! Écrit quelques centaines de mots. « History of the American Civilization » des Beard[33] (le titre exact est plutôt « Rise ») est un livre impressionnant, un livre impressionnant — il aurait pu être intitulé « The Great American Saga », il est écrit de manière si créative et contient tant d'informations. C'est encore un de ces grands ouvrages qui rendent le lecteur humble et enflamment en même temps ses ambitions.

JEUDI 11 MARS — Encore une journée gâchée. J'ai ralenti assez misérablement, mais j'ai écrit régulièrement depuis début novembre. Cependant, encore 35 000 mots à écrire et donc pas le moment de ralentir. J'ai lu et traîné toute la journée et réfléchi à l'intrigue aussi.

VENDREDI 12 MARS — Devinez quoi ?! — le jour de mon anniversaire, aujourd'hui, ai écrit **4 500 mots** (!) — griffonnant jusqu'à six heures et demie du matin le lendemain. Une façon *réelle* de célébrer l'avènement d'un âge nouveau. Et *suis*-je parvenu à maturité ? (je pose la question de manière égocentrique) — Hal Chase dit que j'émerge à peine, comme « Jim Bridger quand il est sorti de la solitude de sa prairie ». Ma mère, ma sœur et Paul m'ont fait des cadeaux (des pantalons, des chemises, des cravates). Je ne me moque pas des cravates, parce que je ne peux vraiment pas, avec l'argent que je gagne en écrivant, me permettre de faire les plaisanteries habituelles de salariés les concernant. Mais ces 4 500 mots sont un nouveau record et on dirait que j'ai terminé le livre après tout. Le seul problème qui subsiste, c'est la *nouvelle d'une Guerre* qui a éclaté[34] — je ne veux pas qu'ils fassent sauter les presses à imprimer, absolument pas.

SAMEDI 13 MARS — Suis allé voir ce merveilleux film « Trésor de la Sierra Madre[35] » avec Hal et Ginger — Hal était prostré à cause de l'impact du film sur

lui et pouvait à peine conduire pour rentrer. J'ai lu Mark Twain à l'aube, et les nouvelles concernant le base-ball et… la guerre aussi.

DIMANCHE 14 MARS — Chez moi et les journaux et la longue marche et le grand dîner. Écrit **3 000 mots** jusqu'à 7 heures le lendemain matin. Une semaine de chance ! — remplie d'inspiration facile et d'ardeur et d'appétit.

LUNDI 15 MARS — Hier j'ai écrit 700 mots de notes. À pré- sent, j'ai vaincu, je pense, l'Épisode City. Lu Mark Twain de nouveau ce soir et je crois que j'ai découvert un autre héros, un héros américain traditionnel avec Whitman et Wolfe. Les choses recommencent à s'ouvrir, à s'élargir et à S'ÉCLAIRCIR. Écrit **1 500 mots** pour un passage au début de l'histoire, lu le « St. Louis Sporting News » ; écrit 1 200 mots préparatoires depuis l'aube. J'avance comme une machine, « la vapeur sous pression dans ma chaudière », avec des rugissements assourdissants —

MARDI 16 MARS — Écrit une lettre[36], suis allé au cinéma, puis écrit de nouveau dans la nuit, **4 000 mots**, des mots merveilleux sur le fleuve de chez moi autrefois pour un chapitre du début de Town and City, ce qui devrait boucler cette partie et permettre de la livrer tous frais payés. Ça fait 13 000 mots au cours des cinq derniers jours, depuis mon anniversaire, une vitesse prodigieuse que je n'avais jamais égalée. C'est mon vieux « qui m'appelle en hurlant depuis le pied de l'escalier », maintenant que je suis plus âgé ? Bon, avec une autre guerre qui approche, probablement, il n'est pas nécessaire de s'attarder sur mes conflits pitoyables, il n'y a qu'à travailler. Comme je fais de grandes phrases *à présent* — encore quelques jours à attendre seulement…

MERCREDI 17 MARS — Écrit environ un millier de mots vaguement en rapport, qui ne sont pas encore prêts pour que je les tape. Délibérément au repos de nouveau, ce qui est peut-être une mauvaise habitude. Mais, d'un autre côté, je semble n'avoir plus aucun intérêt pour l'écriture de l'Épisode City et c'est vraiment

dommage que j'aie engagé mon histoire sur ces trucs. *Il y a tant d'autres choses* que j'ai envie d'écrire. Mes expériences pour « City » sont toutes odieuses.

JEUDI 18 MARS — Me suis reposé, uniquement lu et dormi.

VENDREDI 19 MARS — Cinéma dans la soirée. Hier soir, j'ai aussi lu mes vieux journaux et les notations quotidiennes de mes triomphes (avec chiffres et moyennes de scores) et de mes défaites : mais la défaite était toujours ignorée avec mépris. C'est l'esprit dans lequel j'ai envie de me retrouver. Fini le masochisme compliqué pour moi. Lu aussi un petit roman sur le base-ball que j'ai écrit quand j'avais dix-sept ans avec son héros qui ratait ses coups, mais était indestructible, et finissait par faire un match de rêve impossible, jouant à fond, remportant le championnat à lui tout seul (lançant les balles gagnantes et battant le gros méchant au bout du compte !). Je crois que ça poussait le truc un peu *trop* loin, à moins que mon sens des valeurs ne se soit détérioré[37]. Mais, très sérieusement, l'héroïsme est encore mon but, et je me fiche de savoir à quel point *c'est* puéril, c'est comme ça.

SAMEDI 20 MARS — Suis allé à N.Y. Et revenu.

DIMANCHE 21 MARS — Mangé et lu et trop pensé. Écrit **3 000 mots** jusqu'à l'aube le lendemain. Suis un peu déprimé à cause de la gueule de bois, mais la dépression n'affecte plus mon écriture, ce qui constitue un pas en avant dans la discipline du travail littéraire.

LUNDI 22 MARS — Écrit un peu — l'Épisode City a fini par être exécuté et réduit à l'impuissance pour de bon. Les passages culminants ne sont pas mauvais du tout. Il y a même des gens qui préféreront ça au reste du livre. Aujourd'hui, j'ai pris aussi la décision de ne plus *me soûler*, du moins plus comme je le fais d'habitude. C'est drôle que je n'aie jamais pensé à ça auparavant. J'ai commencé à boire à l'âge de dix-huit ans, mais au bout de huit ans de beuveries régulières, je ne peux plus le supporter physiquement, ni *mentalement*. C'était aussi à l'âge

de dix-huit ans que la mélancolie et l'indécision m'ont envahi pour la première fois — il y a un lien évident. Les gueules de bois foutent en l'air ce que je pourrais appeler la *foulée de ma personnalité*. C'est la chose la plus facile au monde pour moi que de m'effondrer mentalement et spirituellement quand je suis ivre. Par conséquent, c'est fini — il va falloir un peu de temps pour m'y tenir, mais je vais le faire. On dirait que j'ai une faible constitution pour ce qui est de boire — et plus faible encore pour ce qui est de l'idiotie et de l'incohérence.

MARDI 23 MARS — Terminé et écrit **2 500 mots** aujourd'hui. Ça fait 23 000 mots pour le mois. Ça fait quelque chose comme 320 000 mots pour l'ensemble du roman jusqu'à présent, et encore 40 000 à faire jusqu'à FINIS. Maintenant, si j'obtenais ne serait-ce que dix cents pour chacun de ces mots, je m'achèterais une ferme dans le Colorado et écrirais un autre livre. Ou ne serait-ce qu'un *cent* par mot, ce qui est malheureusement plus probable. Ce qui signifierait quelques années de plus à écrire ici, à Ozone Park, à moins que nous ne déménagions et que je prenne un boulot pour faire face aux dépenses. Mais une ferme, c'est mon idée d'un travail pour gagner ma vie, plus que tout.

MERCREDI 24 MARS — Hal Chase est venu me voir au sujet du voyage prévu dans le New Hampshire avec sa voiture — nous quatre, en comptant ma mère et Ginger. Ça va prendre une semaine sur mon programme, mais ce sera aussi un voyage agréable. Hal et moi avons eu une conversation fantastique qui a duré jusqu'à l'aube. Il lui vient, de manière spontanée, des idées formidables de temps en temps — par exemple : « la théorie de l'orgone est une théorie de la culpabilité sexuelle » (!) (c'est-à-dire… la *psychologie* de la théorie même)[38].

JEUDI 25 MARS — Maman, Hal et moi avons décidé de faire un voyage à Lowell demain, dans la Buick du cousin d'Hal.

VENDREDI 26 MARS — Et ça s'est révélé une expérience formidable. Un des événements de ma vie. Trop…

LUNDI 29 MARS — long à expliquer ici. Qu'il suffise de dire que « mes prémonitions de la vie n'étaient pas illusoires » ou quelque chose comme ça. Que la *clarté* progresse encore, et fait partie de tout le truc. Ce soir, j'ai écrit environ **3 500 mots** dans le cadre d'une campagne destinée à culbuter le roman et à le terminer en avril. Tant d'autres choses sont en train d'éclore et, en ce qui concerne l'écriture, tant d'autres formes d'écriture. L'action est de retour dans ma vie, enfin, vraiment.

MARDI 30 MARS — Étrange journée joyeuse méditative.

MERCREDI 31 MARS — Sorti une nouvelle pile de livres de la bibliothèque, y compris un livre sur l'agriculture, mais il faut que j'écrive sans relâche et que je ne lise que lorsque je peux le faire. Ma vie est en jeu dans le roman ou, du moins, si ce n'est pas le cas, il va falloir que j'admette mon échec à l'écrire, et j'ai bien vu que ce n'était pas vrai. C'est une affaire de travail et de gros bon sens dorénavant et jusqu'à la fin. Je pense que je considère mon travail pour ce qu'il est à présent. Mes nouvelles ambitions, devenir plus clair, compter sur un certain succès dans l'écriture — sinon, elles sont bien au-delà de la frustration d'une défaite littéraire. Vagues, toutes vagues, mais je vais terminer ce cahier simplement pour enregistrer des petites choses, et traiter la transformation ou l'absorber ailleurs. En terminant avec une bonne séance d'écriture : écrit de nouveau **3 500 mots** pour terminer de manière dramatique l'Épisode City. Ça fait 30 000 pour mars.

AVRIL — PLUIES POURRIES
D'EMBRUNS D'AVRIL

JEUDI 1er AVRIL — Suis allé à N.Y. et revenu dans la nuit, ai pris des notes. Pensée : — on ne peut pas être juste dans la vie et fort en même temps ; on ne peut pas être faible sans être inutile aux autres. C'est l'énigme que j'essaie de traiter de façon dramatique à un des niveaux de Town & City. Aussi — quand j'émets des jugements, je cesse d'apprendre, mais je ne dois jamais cesser d'apprendre et jamais je ne pourrais vivre sans émettre de jugements. Écrit un peu… termine le roman ce mois-ci, « en mettant la jaquette dessus ».

VENDREDI 2 AVRIL — Meilleure façon de se reposer de la fatigue oculaire en travaillant comme ça, c'est d'appliquer une serviette froide sur les yeux et le front pendant quelques minutes. Ça a calmé mes yeux larmoyants — et c'est ma contribution *garantie* à la science médicale. (?) Commencé l'épisode Francis N.Y.

SAMEDI 3 AVRIL — Suis allé en ville, ai vu Beverly B du Colorado, et quelques vieux coéquipiers du football.

DIMANCHE 4 AVRIL — Ai roulé avec Hal et Ginger, sans sommeil. Pris des notes sur la « mortification du moi ; la sensibilité torturée et le sens de l'impolitesse » — résumée dans l'expression : « Excuse-moi de vivre. » *Il y a* une énigme humaine !

LUNDI 5 AVRIL — Temps de mettre la jaquette sur le roman. Mangé un énorme petit déjeuner, étudié la page commerciale du « Herald Tribune » (avions pour Port-Saïd, navires pour Brême, acheteurs de Saint Paul, noms de conseils d'administration, la brillante ville en mouvement de l'économie mondiale — bonne lecture). Écrit dans l'après-midi. Vu Hal le soir, qui a lu des passages du roman & l'a discuté, et l'aime.

MARDI 6 AVRIL — Hal et moi avons conversé toute la journée de nouveau, une conversation qui dure depuis deux jours maintenant… J'imagine que le Docteur Johnson en aurait fait autant s'il avait eu le temps. Nous nous sommes détournés de « l'abîme » pour aller vers Goethe, vers les volcans, vers l'Occident, vers ceci et cela, et tout ce que vous voudrez bien nommer. Sa conclusion : les hommes arrivent au bord du fleuve de la destinée et ne peuvent rien faire que d'essayer de le traverser, et comme la destinée est un fleuve de la taille du Missouri, comme Achab, Goethe, Wolfe, le vieux Bill Williams et qui vous voudrez, tous périssent — à moins qu'ils ne repartent dans l'autre sens, auquel cas, ils meurent un peu plus tard, de toute façon.

JEUDI 8 AVRIL — Suis allé chez Tom Livornese. Ce mois-ci jusqu'à présent, un pauvre mois de travail.

VENDREDI 9 AVRIL — Revenu de chez Tom — terminé **5 000 mots**. Roman n'est plus qu'à 20 000 mots de la fin. Ma devise de l'enfance était « Lentement mais sûrement ». De plus en plus près. *Pense un peu !*

SAMEDI 10 AVRIL — Ai aussi fait une marche de huit kilomètres, hier. Aujourd'hui : me suis fait du souci pour mon avenir financier, oblitérant de ce fait la joie du travail presque accompli. J'ai décidé de montrer mon roman à Mark Van Doren quand il sera terminé. Il se souvient que je lui en ai parlé, il y a deux ans (deux ans et demi en fait). Sans quoi un tas de professionnels le liraient avec un œil jaloux, sachant que je ne suis *pas publié*, et il faudrait des années pour qu'il soit publié. De plus, Van Doren est un type comme j'aime : humilité sans prétention, un poète, un « rêveur » et un type moral. Je devrais être en mesure de lui présenter la monstruosité de 380 000 mots, la troisième semaine de mai. Ce soir : écrit quelques centaines de mots.

DIMANCHE 11 AVRIL — Dormi beaucoup, fait une marche de quatre kilomètres. Écrit plus de **3 000 mots**. Travaillé *bien après l'aube*, ces dernières semaines, et aussi dormi pendant de brèves périodes agitées.

LUNDI 12 AVRIL — Mais lorsqu'il sera temps d'écrire sur les funérailles, il va falloir que je bande tous mes muscles de lyrisme et d'intelligence[39]. Je pense que je serai prêt pour ce dernier grand chapitre dans une dizaine de jours environ. Hier, j'ai parcouru mes carnets de « 1945 » et je n'ai jamais vu un homme autant *souffrir* à l'âge de 23 ans. À quoi tout ça rimait — ou bien suis-je en train de m'endormir ces jours-ci ? Non — simplement en train de me déployer dans quelque chose de plus vaste. J'ai envie d'être un écrivain important et j'ai aussi envie de vivre quelque chose de vaste et d'important, comme Twain ou presque. C'est mon état d'esprit présent, plus de tourments faustiens, futiles et autodestructeurs, qui tournent autour de soi, mais une vie qui va vers les autres comme deux bras tendus. Je me demande si j'ai découvert la sérénité à 26 ans ? — on dirait que oui (à 23 ans, j'aurais dit « *Il semblerait bien que oui* »). Il y a des indices, ici et là, de croissance — mais la croissance n'est jamais intéressante en soi sans la sympathie qui s'y trouve quelque part. La vie d'un homme doit être telle que, à chaque étape, il ne pourrait se permettre de mourir, et que, si ça devait lui arriver, les gens regrettent *autre chose* que lui tout simplement. C'est vaniteux de dire une chose pareille, mais toute connaissance de soi est vanité. De plus, je suis dingue un jour sur deux. Répandons-nous dans le monde, etc., etc. Tout ça vise à remplir le cahier de signes de vie, alors qu'en réalité toute la vie dont je dispose ces jours-ci, *toute* la vie, est déversée dans ces derniers chapitres, goutte après goutte. Et, grande découverte, ici et maintenant ! — je ne peux pas écrire sur moi ou en parler sans en être gêné, alors que c'était auparavant ma tarte à la crème. « Laisse-moi tranquille, » me suis-je dit à l'instant, alors qu'on en finisse et au travail. Ce soir : terminé le chapitre Francis, ce qui m'a procuré un sentiment de soulagement. Défini l'intrigue du chapitre Joe, le chapitre sur la mort, le chapitre sur les funérailles, et le chapitre d'épilogue — qui constitue le *reste* du livre. Vais-je *jamais* y arriver ? — (du moins avant la première semaine de mai ?) —

MARDI 13 AVRIL — N'ai pas pu dormir avant DEUX HEURES de l'*APRÈS-MIDI* — ce qui montre à quel point je suis perturbé, et aussi à quel point je suis dément, dans

la mesure où je lis jusqu'à onze heures pour la « détente ». Dormi jusqu'à neuf heures du soir. Écrit 1 500 mots jusqu'à quatre heures, et me suis retiré.

JEUDI 15 AVRIL — Me suis levé à 6 h 30 du matin, ai mangé un énorme petit déjeuner — me projetant inexplicablement dans un horaire de fermier, mais ça ne durera pas. Le film « Duel au soleil[40] » me rappelle que j'ai voulu autrefois vivre sans contraintes, c'est-à-dire vivre, aimer, traîner, voler, etc. etc. Il n'y a qu'une très *mince* frontière entre mes différentes « conceptions ». Et aussi, en lisant des choses sur Murel[41] le meurtrier célèbre du Mississippi en 1825, je m'émerveille en découvrant la frontière encore *plus mince* entre les conceptions de certains autres hommes — j'en tremble — et autre chose. La suprême autorité de Dieu sur l'âme, autrefois, était très nécessaire autrefois, quand les hommes avaient à lutter pour être bons. Pourtant, la névrose ne manque pas dans l'assassinat par paresse ; et notre civilisation actuelle rend plus facile d'être « bon », fait même que c'est « payant » — à part ça ? Et moi ? Moi plus tard face à un temps et des circonstances futures cataclysmiques ? Ce que je veux mettre en place, c'est une *moralité organique*, ou plutôt, une véritable douceur virile, un calme viril au milieu des dangers qui, sinon, pourraient faire ressortir le puma paranoïaque en nous. Des choses comme ça… pas très claires. Ce soir, j'ai écrit **2 000 mots**, mais plus je me rapproche de la fin, plus je m'agite et m'inquiète, je ne sais pas pourquoi.

VENDREDI 16 AVRIL — Âme corrompue qui me fait comprendre à quel point les autres âmes sont corrompues !!!!! — J'ai perdu en fait, pour le moment, le compte de mes mots, ce qui est pour moi une étrange défaillance de ma mémoire.

SAMEDI 17 AVRIL — Suis allé à N.Y., me suis disputé avec une fille toute la nuit. Aussi, Ginsberg est devenu dingue et m'a supplié de le cogner — ce qui est le mot de la fin en ce qui me concerne, dans la mesure où il est assez difficile de rester sain d'esprit sans avoir à se rendre à l'asile toutes les semaines. Il voulait savoir ce que je pouvais bien avoir « à faire d'autre » dans le monde qui ne

l'incluait pas, tout particulièrement ses concepts (dirais-je) — et quand il a échoué à comprendre ce que j'essayais, sans grande conviction, de lui expliquer, il m'a demandé de le cogner. Jamais je n'ai été à ce point horrifié, mortifié et dégoûté, pas un dégoût hautain, mais simplement déchiré par le spectacle de ses yeux dingues et insensés, fixés sur moi dans une parodie de sensibilité humaine. Il a prétendu que je me détournais de la vérité quand je me suis apprêté à partir. Je lui ai dit que j'*avais* en effet un désir inconscient de le frapper, mais qu'il serait content plus tard que je ne l'aie pas fait. Il me semble que j'ai fait là la chose la plus honnête — mais sur le moment l'expérience paraissait tellement dingue, sans nécessité, stupide, si fadement démoniaque que je suis incapable de penser à ce que je pourrais dire. J'en ai assez de toute cette stupidité, et j'en ai assez depuis longtemps, depuis l'époque où je me suis brûlé les mains avec Celine et battu avec Edie et grimpé aux arbres avec Lucien [Carr], mais tous ces Ginsberg, débarquant tout juste de l'âge démoniaque, considèrent que personne d'autre n'a eu leurs visions d'émotion cataclysmique, fausses à 90 % et infantiles pour le reste, et ils essaient de les imposer aux autres. Je ne veux pas m'éloigner de gens que j'ai aimés et admirés autrefois en raison de leur talent et de leur imagination et de leur charme — et ça inclut tout le « cercle » de « l'épisode » N.Y. — mais si je ne peux pas être comme je *veux* l'être avec eux, c'est-à-dire amical, engagé, compatissant à l'occasion et tout un tas d'autres choses correspondant à ce que je *sais* être la camaraderie humaine, alors il n'y a rien d'autre à faire pour moi que de suivre ma propre voie désormais dans une nouvelle phase de la vie, la vie adulte, ou du moins la vie débarrassée des bonnes intentions, des évaluations de la sincérité et des expérimentations honnêtes. Et de toute façon je suis fatigué de faire la satire de névrosés sans importance, ce qui est la seule chose qui me reste de mes rapports avec eux. Je vais les voir dans un état d'esprit heureux et affectueux, et j'en reviens toujours confondu et dégoûté. *Ce qui ne se produit pas avec mes autres amis*, par conséquent je devrais prendre en considération mes sentiments dans ce domaine et m'en tenir à des types de mon acabit. « Finis les hourras pour l'ouverture d'esprit. » Je suis fatigué d'enquêter sur tout et d'être un imbécile « faustien » à la recherche de la « totalité de la connaissance ». Il est évident qu'elle ne peut être acquise et ne

devrait pas l’être, même par un écrivain, encore moins par un écrivain qui doit chercher à mettre de l’ordre dans ses propres pensées et les faire opérer de manière féconde en quelque sorte. Des mots, des mots — et pourquoi s’excuser du fait que je ne peux plus *m’entendre avec tout le monde* comme j’ai essayé de le faire à cause de la fierté démente et inhumaine que je tirais de ma propre « sympathie universelle ». — Des trucs pareils sont pour les idiots, les hypocrites et les charlatans de l’âme. Je vais admettre que je suis humain et devoir limiter mes sympathies, mes sympathies *actives*, à la vie que j’ai et que j’aurai, et admettre que toute autre voie n’est pas vraie. J’ai été un idiot et un menteur et une mauviette velléitaire quand j’ai fait semblant d’être l’ami de ces gens — Ginsberg, Joan, Carr, Burroughs, et même Kammerer, d’autres encore — quand j’aurais dû savoir que, pendant tout ce temps, nous avions de l’aversion les uns envers les autres et ne faisions que grimacer sans cesse au cours d’une comédie de méchanceté. J’étais le plus furtif de la bande, je me disais : « Ça va, tu *apprends* beaucoup de choses. » Tout ce que j’ai appris, c’est qu’un homme doit faire l’expérience de ses limites, sans quoi il ne sera jamais vrai. La peur de révéler l’intensité de mes propres jugements m’a empêché de distinguer entre amis et ennemis. C’était aussi mal, à un moindre degré, que l’homme de la prairie qui essaie de se convaincre qu’un Comanche ivre a autant de choses en commun avec lui que n’importe quel autre homme de la prairie. Jusqu’à ce que les contre-courants du monde deviennent plus harmonieux, un homme est idiot de « tout aimer », il appelle en beauté son destin d’extermination.

Parce que je veux vivre et travailler, et élever des enfants.

DIMANCHE 18 AVRIL — Me suis reposé pour ce que j’espère être une grande semaine.

LUNDI 19 AVRIL — Mais comme le Comanche ivre, je suis content de les connaître.

MARDI 20 — **1 000 mots**, rythme d'une lenteur préoccupante — travail dans la journée à présent.

MERCREDI 21 — Écrit **1 500 mots**, toujours en rampant péniblement —

JEUDI 22 — Encore **1 500 mots** misérables en rampant, **12** heures d'affilée.

VENDREDI 23 — Écrit **2 000 mots**, des choses pour conclure — ME SENS FANTASTIQUEMENT BIEN !

SAMEDI 24 — Approchant de la conclusion finale : (interrompu par des amis à N.Y.).

DIMANCHE 25 — Parlé avec H. Huescher pendant 7 heures d'affilée : suis rentré.

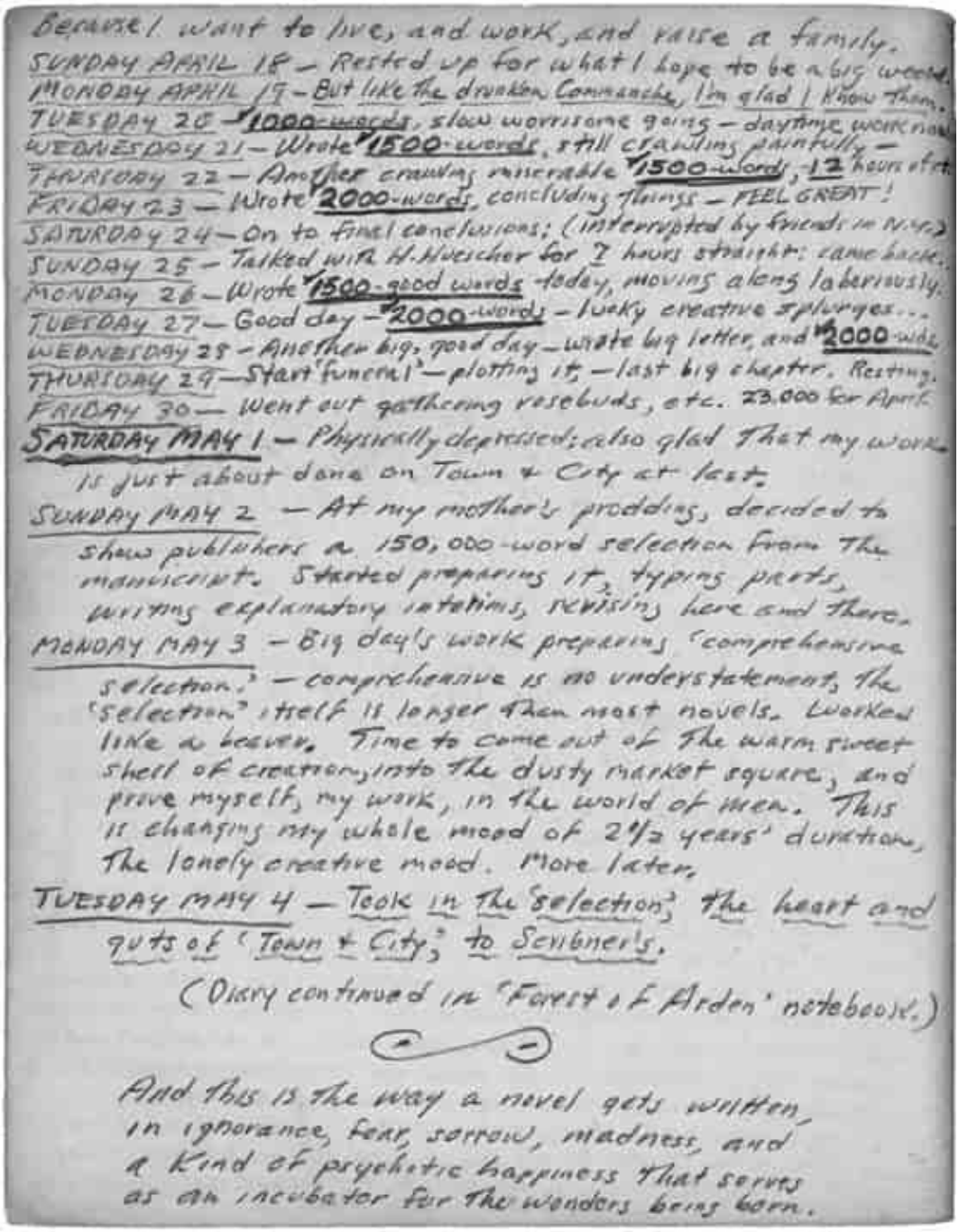
LUNDI 26 — Écrit **1 500** ***bons mots*** aujourd'hui, en progressant laborieusement.

MARDI 27 — Bonne journée — **2 000 mots** — folies créatives chanceuses…

MERCREDI 28 — Encore une grande et bonne journée — écrit grande lettre et **2 000 mots**.

JEUDI 29 — Commence « funérailles » — en travaillant sur l'intrigue — dernier grand chapitre. Repos.

VENDREDI 30 — Suis sorti cueillir des boutons de rose, etc. 23 000 en avril.



Because I want to live, and work, and raise a family.
SUNDAY APRIL 18 – Rested up for what I hope to be a big week.
MONDAY APRIL 19 – But like the drunken Comanche, I'm glad I know them.
TUESDAY 20 – 1000-words, slow worrisome going – daytime work now
WEDNESDAY 21 – Wrote 1500-words, still crawling painfully –
THURSDAY 22 – Another crawling miserable 1500-words, 12 hours of it.
FRIDAY 23 – Wrote 2000-words, concluding things – FEEL GREAT!
SATURDAY 24 – On to final conclusions: (interrupted by friends in N.Y.)
SUNDAY 25 – Talked with H. Huescher for 7 hours straight: came back.
MONDAY 26 – Wrote 1500-good words today, moving along laboriously.
TUESDAY 27 – Good day – 2000-words – lucky creative splurges...
WEDNESDAY 28 – Another big, good day – wrote big letter, and 2000-wds
THURSDAY 29 – Start 'funeral' – plotting it, – last big chapter. Resting.
FRIDAY 30 – Went out gathering rosebuds, etc. 23,000 for April.
SATURDAY MAY 1 – Physically depressed: also glad That my work
is just about done on Town & City at last.
SUNDAY MAY 2 – At my mother's prodding, decided to
show publishers a 150,000-word selection from The
manuscript. Started preparing it, typing parts,
writing explanatory notations, revising here and there.
MONDAY MAY 3 – Big day's work preparing 'comprehensive
selection.' – comprehensive is no understatement, the
'selection' itself is longer than most novels. Worked
like a beaver. Time to come out of The warm sweet
shell of creation, into the dusty market square, and
prove myself, my work, in the world of men. This
is changing my whole mood of 2½ years' duration,
The lonely creative mood. More later.
TUESDAY MAY 4 – Took in The 'selection,' The heart and
guts of 'Town & City,' to Scribner's.
(Diary continued in 'Forest of Arden' notebook.)

And this is the way a novel gets written,
in ignorance, fear, sorrow, madness, and
a kind of psychotic happiness That serves
as an incubator for the wonders being born.

SAMEDI 1er MAI — Physiquement déprimé : content aussi que mon travail soit pratiquement terminé sur Town & City enfin.

DIMANCHE 2 MAI — Sur l'insistance de ma mère, décidé de montrer une sélection de 150 000 mots tirés du manuscrit. Commencé à la préparer, en tapant les passages, en écrivant des paragraphes intermédiaires explicatifs, en révisant ici et là.

LUNDI 3 MAI — Grande journée de travail à préparer la « vaste sélection ». — vaste n'est pas un euphémisme, la « sélection » est plus longue que la plupart des romans. Ai travaillé comme un castor. Temps de sortir du doux cocon chaud de la création, pour aller sur la place du marché poussiéreuse, et m'imposer, imposer mon travail, dans le monde des hommes. Ça transforme entièrement mon humeur des deux dernières années et demie, l'humeur créative solitaire. Plus par la suite.

MARDI 4 MAI — *Livré la « sélection », le cœur et les tripes de « Town & City », chez Scribner*[42].

— — —

Et c'est ainsi que le roman est écrit, dans l'ignorance, la peur, le chagrin,
la folie,
et une sorte de joie psychotique qui sert d'incubateur
pour les merveilles qui sont nées.

MAI 1948

MERCREDI 5 MAI — Emporté « T & C » et, le soir, me suis soûlé (légèrement) avec Hal et Fitz — Fitz est tout juste devenu père et il a sorti des cigares à ma suggestion. Qu'avons-nous fait ? — nous avons aligné des rangées de bouteilles vides et oublié provisoirement notre vie immédiate — projets et stratégies pour percer. Hal et Fitz ont des « problèmes de femmes » ou, du moins, Hal en a et Fitz est un jeune père. Mes difficultés paraissent tellement imaginaires et dingues, d'une certaine façon. Tard dans la nuit, me sentant déprimé et très *seul*, j'ai eu une de mes attaques de peur-de-devenir-fou. Si le roman est rejeté par

tout le monde et jugé inférieur, terne, sans importance, une perte de temps, les lamentations et incantations d'un homme curieusement seul — qu'est-ce que ça va signifier pour moi, qu'est-ce que ça va bien pouvoir m'apprendre me concernant ? Que j'ai été idiot.

JEUDI 6 MAI — Mais aujourd'hui je me sens suffisamment paisible pour supposer que T & C obtiendra le respect des gens et des lecteurs, et si c'est le cas, je ferai un pas de plus en avant dans la direction d'un redressement de ma situation dans le monde. La semaine dernière, je me suis *aveuglé* sur le sujet de l'élevage de bétail dans le Colorado ou l'Arizona. Je n'y connais rien, je lis sur le sujet et je pose des questions partout. Ça paraît plausible dans la réalité — en moi, ça paraît merveilleux et nécessaire. Avec Mike ou Paul comme partenaire, ça pourrait se faire et devrait se faire. Il faut que je crée un foyer, j'ai besoin d'un foyer, d'un *domaine*, d'une base, d'un endroit où me marier et élever des enfants, d'un endroit où je puisse, moi, travailler, gagner ma vie, d'un endroit pour les autres. Écrire ne devrait être qu'une lutte secondaire, sans quoi je ne pourrai jamais m'entendre avec les autres, perdu que je serai sur ces mers aux tempêtes inimaginables, seul, particulièrement inhumain, nécessairement dingue et inaccessible.

Et à présent, me remettre au travail qui m'attend, composer les 10 000 derniers mots de Town & City, et taper le manuscrit (qui — vraiment content de pouvoir le dire — est *soigneusement* écrit une fois pour toutes et ne nécessite aucune révision importante, pour ce que je peux en juger). C'est agréable de sentir que j'ai été un travailleur constant, soigneux, et que je n'ai pas gâché les nombreuses scènes que j'ai tenté de faire. C'est une impression d'adéquation naturelle, organique, et l'indice que je pourrais transférer ça dans le gâchis de ma vie. Ma vie est gâchée parce que, à 26 ans, il me faut encore trouver un moyen d'avoir des revenus réguliers, je n'ai pas encore vraiment *aidé* qui que ce soit dans le monde, y compris prendre réellement soin de moi, et je dois encore aimer une femme avec une certaine constance. Ah, je me sens étrange ces jours-ci… Comme je l'ai dit, hors du cocon de l'écriture créative solitaire, et dans le monde, sur la place du marché poussiéreuse, à midi, avec les hommes et les

femmes, et les choses — loin de cette lande peuplée et fabuleuse de mon imagination, qui est si intéressante, *trop intéressante* pour un vrai bonheur terrestre. Quand je saurai que les deux sont nécessaires et réels pour moi, quand je saurai le *ressentir*, alors je pourrai écrire de nouveau, mieux que jamais, avec plus de connaissance que de fureur. Il m'est aussi venu à l'esprit aujourd'hui qu'être en bonne compagnie est l'ultime valeur suprême de l'art — je vais y travailler. C'est le grand truc en ce qui concerne Wolfe, qui fait que je l'aime et que j'ai foi en lui, alors que, comme disait Hal Chase : « Dostoïevski me laisse froid et seul et terrifié. » Que les littérateurs qui vivent leur vie dans des villes confortables, chauffées et sûres, sur des campus paisibles, fassent un pas en avant et annoncent que la Nature, comme Dostoïevski, laisse chacun « froid et seul et terrifié » — je pense qu'être en bonne compagnie dans le monde brutal et catastrophique est le « meilleur et dernier espoir sur terre[43] ». Lincoln pensait-il au bon voisinage démocratique des fermiers de l'Illinois quand il a formulé ces mots ? Et les littérateurs, dans le confort et la sécurité de leur tour d'ivoire garnie d'étagères de livres, sentent-ils la dureté de cette terre de l'Illinois en 1830 quand ils *lisent* quelque chose à son sujet ? La sentent-ils même aujourd'hui quand ils roulent dessus sur de bonnes routes et dans de bonnes voitures ? Laissons la Nature s'occuper du froid, de l'effroi et de l'isolement dans ce monde, laissons les hommes travailler et aimer, et la combattre. Laissons les hommes se faire une impression d'eux-mêmes qui illumine leur cœur et leur esprit avec la beauté de la coopération, du bon voisinage et de la bonne compagnie. Laissons les révolutionnaires se combattre les uns les autres dans les villes. Je ne sais pas, mais il me semble que ces idées, aussi démodées soient-elles, ces clichés, sont en fait, aujourd'hui, dans le « moderne » aujourd'hui, le foutu *zeitgeist* sophistiqué en soi.

Mais revenons au travail. Aujourd'hui, j'ai commencé à écrire, mais j'étais un peu malade de l'estomac, ai marché cinq kilomètres, suis rentré, ai écrit un paragraphe. La séquence de la scène des funérailles a besoin de mieux se découper, et l'humilité de la vie d'écriture m'avait fui au cours des neuf derniers jours de paresse.

VENDREDI 7 MAI — Écrit une séquence du chapitre. Ce sont les cinquante derniers mètres jusqu'au sommet d'un Everest impossible à escalader et je les entame triomphant, un peu effrayé, presque impuissant. Quelque chose qui a à voir avec le suspense du dernier acte, le chagrin de la fin atteinte et la perte irrémédiable des espérances. Quelles drôles de choses un homme découvre sur lui-même quand il écrit. Écrire est une explosion d'intérêt, ce n'est pas quelque chose qui s'accomplit pas à pas, gravement, et les explosions d'intérêt s'interrompent d'elles-mêmes avec un *sourire* astucieux et incrédule. Tout ça. Écrit plusieurs centaines de mots lentement, très lentement.

SAMEDI 8 MAI — Écrit avec la vigueur d'autrefois, après un départ tremblant et préoccupé, et le compte s'élève à **2 500 mots**. D'une certaine façon, je me sens bien loin des journées de décembre et novembre derniers, quand j'étais confronté à une tâche énorme et que j'écrivais « en plein dedans ». Maintenant je suis à la fin et je ne me sens pas à la hauteur. On dirait que, comme un homme marié entre deux âges, j'ai besoin de prouver ma virilité sans cesse à moi-même, en écrivant, etc.

DIMANCHE 9 MAI — Encore **1 500 mots** ce soir, le chapitre sur les funérailles à moitié terminé, au moins. Les quelques derniers milliers de mots sont tellement *formels* que je n'y arrive pas, formels parce qu'ils ressemblent à des festons décoratifs ajoutés à la statue, comme des mômeries. Mais, en fait, ils sont nécessaires à l'histoire, complétant l'étoffe dont elle est faite et la nouant. Bla bla bla. Pour revenir aux faits, de quoi est-il question, c'est-à-dire aux faits de mes sentiments les plus profonds ces jours-ci : — et pourtant il y a *quelque chose* que je ne peux décrire. Les mots de Jésus me font forte impression : « Ne vous inquiétez donc pas du lendemain : demain s'inquiétera de lui-même. À chaque jour suffit sa peine[44]. » Oui, déjà inquiet à propos des problèmes de mes prochaines démarches… avant leur temps et renonçant aux joies fécondes du présent, et des difficultés qui les accompagnent.

LUNDI 10 MAI — Aujourd'hui m'a fait l'effet d'un jour de chance, j'ai reçu mon chèque du G.I. Bill. Je me suis dit : « Et après ? » Écrit **1 000 mots** de plus pour le chapitre, bons et définitifs. Ce qui reste à faire pèse sur ma conscience heureuse. Les choses vacillent en moi…

MARDI 11 MAI — Rencontré Beverly Anne Gordon, par hasard. Je l'ai vue, fière, pleine d'assurance, sombre, *sérieuse*, adorable — et j'ai pris une décision, la suivre pour trouver l'*unique* parmi un million. Je l'ai donc suivie et observée en train de faire du patin à roulettes sur la piste. Puis, je me suis approché d'elle et je lui ai dit plein de choses. Entre-temps, j'ai vaguement appris à faire du patin à roulettes. C'était une douce nuit de printemps encore exfolié, et je venais de prendre une des grandes décisions de ma vie, tel un véritable Stendhal, en pleine connaissance et conscience. Elle a toutes les qualités étonnantes de la féminité : une voix grave, une silhouette sculpturale, des yeux sombres comme minuit, une peau de clair de lune — et la jeunesse, la grâce d'une petite fille. Et une *conscience*. Et une *tristesse*. Et une *simplicité*. Et finalement, l'unique femme dans les yeux de laquelle je vois l'humilité et non la vanité. Une obscurité fière et secrète l'entoure ; parfait pour le Colorado ; parfaitement mûre pour six bébés. Encore une fois, comme à l'âge de seize ans, je soupire pour la sorcellerie d'une brune vive aux yeux sombres. Je suis tombé en patins à roulettes et donc, pardonnez-moi, mais j'étais trop content et absorbé pour ressentir le moindre embarras. Si j'avais assez d'argent à présent grâce à mon Town & City, il est impossible de dire ce que je pourrais bien faire demain et où je pourrais bien être la semaine prochaine. Une chose étrange… le soir de la victoire en Europe, en 1945, elle a écrit un petit poème sur Dieu, Le remerciant parce que la guerre avait été gagnée — et moi… j'ai écrit un paragraphe sur l'homme à la cape doublée de tissu rouge. Elle avait quinze ans cette nuit-là et j'en avais vingt-trois. Réfléchissez-y un peu ! C'est comme si j'avais été sauvé ?

MERCREDI 12 MAI — Son anniversaire aujourd'hui. L'ai emmenée dans un restaurant avec un buffet à la scandinave (Stockholm, le nom, sur la 51e Rue) — lui ai acheté un gardénia — dépensé tout mon argent — couru jusqu'à United

Press, emprunté de l'argent à Tony Monacchio qui était assis dans un coin en train de taper à la machine des résultats de base-ball et de jurer parce que la pluie n'était pas là pour que *tous* les matches de base-ball soient reportés à jamais — couru rejoindre Beverly, qu'un barman affectueux a surnommée « petit voyou ». Une telle enfant avec un corps de femme ! Je ne sais vraiment pas quoi penser, mais je pense, c'est sûr… Rien écrit.

JEUDI 13 MAI — Aujourd'hui, j'ai eu des nouvelles d'une autre fille merveilleuse, Peggy Grasse, et je vais la voir bientôt. Elle est peut-être encore plus belle, plus âgée (22), plus grave, plus éloquente, et peut-être plus *astreignante*, je ne sais pas. Entre-temps, présentons les choses comme ça : j'ai Beverly qui me trotte dans la tête et Peggy aussi peut-être, et un roman à *finir*. Donc, jusqu'à dimanche, je dois travailler, chasser toute autre considération et mettre de côté tous les trucs excitants. *À présent*, je vois comment j'ai pu écrire Town & City, en m'emprisonnant dans une solitude mortelle, magnifique et féconde. Aurais-je toujours à en passer par là pour écrire un roman ? — et sur des périodes de trois ans ? Je devrais sourire pour que ça ne m'arrive pas ! — Il y a une façon de faire chaque chose, que ce soit marquer un but ou écrire un roman, ou bien vivre et écrire en même temps. Aujourd'hui : — écrit **1 000 mots**, douloureux et laborieux, des mots douloureusement *personnels* sur l'atroce folie d'un idiot, Peter Martin. Mon prochain roman sentira plus mauvais encore. J'abandonne à 4 heures du matin, épuisé.

VENDREDI 14 MAI — Suis allé en ville pour payer une dette, et ai passé quelque temps à la bibliothèque à lire des choses sur le Colorado et les ranchs. Mais je me sentais étrangement triste, comme si j'allais perdre quelque chose très vite, moi-même ou la petite Beverly. Je ne peux pas raconter ce que je ressens vraiment ou si je suis amoureux de l'amour, ou je ne sais quoi — mais elle me plaît par tant de façons que les autres filles n'ont pas. Est-ce bien responsable de laisser les choses dériver jusqu'à ce que je sois irrémédiablement amoureux d'elle ? Ou peut-être est-il bien responsable de supposer que je puisse faire ou défaire cette relation alors que ce devrait être quelque chose qui dépend de nous

deux. Pour le dire vite, cependant, je crois que mon amour soudain pour cette fille est une expression de moi-même plus vraie que n'importe quelle autre depuis mon amour d'adolescence pour Mary Carney en 1939, je crois qu'il est *réel*, et que mes doutes sont des choses apprises *récemment* et *empruntées*, des notions, je ne sais quoi. Si c'est une rationalisation, comme un roman, de moi-même, eh bien, parfait, c'est une rationalisation… mais j'éprouve encore ce formidable désir d'*elle*, depuis si longtemps endormi dans mon esprit. Ce martèlement est entièrement dû au fait que quelqu'un a dit qu'elle n'était pas assez « intelligente » pour être la compagne de mes préoccupations dans le monde, et pourtant quand je détache mes yeux de ces misérables préoccupations, devrais-je fixer le regard glacial d'une « intellectuelle » ou le regard chaleureux d'une jeune amante ? — une jeune épouse, peut-être ? Un tas de choses dépendent de la réception de mon travail sur Town & City — un tas — de manière pratique. Ce soir : — écrit plusieurs centaines de mots excellents.

SAMEDI 15 MAI — Suis allé en ville dans une fête, vu Beverly de nouveau — vu Lucien qui prenait l'avion le lendemain matin — suis allé voir un match des Yankees contre les Athletics avec Tony, interrompu par la pluie — suis rentré chez moi. C'est un faible résumé du week-end, encore un des plus étranges de ma vie. On dirait toujours que c'est pendant les week-ends que j'apprends le plus de choses… et personne n'a encore compris consciemment la signification formidable des week-ends en Amérique, depuis l'arrogance vestimentaire du samedi soir avec ses millions de prémonitions de triomphe et de bonheur jusqu'à la sombre soirée du dimanche avec sa douce solitude terrifiée (je vois là un point focal de ma vision « artistique » de l'existence). Pour commencer de manière détaillée sur ce week-end : chaque écrivain a son rêve, chaque homme a son rêve naturellement, et mon rêve, composé de tant de choses, de jubilation et d'obscurité et de joie s'épanouissant, de bonne compagnie sous mon toit, d'humilité triste et de gravité, de quelque chose comme les petits enfants, un foyer, l'émerveillement, la douceur, la simplicité, la consolation dans le monde sauvage, la contemplation pleine de chagrin de la chronique des vies, *l'humanité* des gens, l'amour, la confiance des gens, un million de choses, toutes quelque

peu *sombres*, au sens où elles ne scintillent pas — un rêve, aussi, d'une société sans classes, non divisée par l'apparat, les vanités et les envies matérielles — un rêve, non pas de la perfection en ce monde, mais de simplicité confiante, de fécondité et de bonheur désirés, de lutte ouverte et sincère, et d'intentions pieuses — quelque chose de doux, de sombre, et combien de mots faut-il que j'accumule pour l'expliquer ! — eh bien, ce rêve, mon rêve, a été ébranlé, ce week-end, par Beverly. Apparemment, elle n'a pas « confiance » en moi parce que « je n'ai pas de boulot » — elle n'arrive pas à comprendre qui et ce que je suis — et moi, qui crois si catégoriquement à une société sans classes, je m'aperçois que nous sommes séparés par des opinions de classe et par des notions de classe, ou je ne sais quoi. Il y a très peu de choses dont je puisse lui parler, il y a très peu de choses dont elle puisse me parler qui éveillent quoi que ce soit en moi. Nous sommes séparés par « l'éducation » et « la classe », et ce sont là, pour moi, la racine énigmatique du mal, en quelque sorte. Ce sont ces choses, ces choses qui *divisent* dans le monde, qui provoquent tant d'incompréhension et de contre-courants chez tant de gens qui, sinon, s'entendent, comme Jésus le leur souhaite, gentiment, simplement, sincèrement. Dans mon rêve de joie sous mon toit et de vie simple et voulue, j'avais trouvé une place pour Beverly, parce qu'elle avait toutes les qualités. Pourtant, alors que j'aurais pu la rejeter pour une *seule raison* — le fait qu'elle ne puisse comprendre mes préoccupations plus complexes (comme celles que je viens d'évoquer, vous voyez, et qui ne sont pas si complexes) — j'ai préféré, en voulant croire à mon rêve, l'accepter et je l'ai désirée pour ces qualités simples qui complèteraient mes petites manies plus sophistiquées, mon écriture, mes connaissances mélancoliques, ma léthargie de contemplation et de compassion — alors que j'aurais pu la rejeter, c'est elle qui m'a rejeté parce que, apparemment, je n'étais pas de son monde. Et c'est une chose que je refuse de croire, avec une terreur *morale* — de nouveau, cette folie des gens qui divise sans aucune nécessité.

C'est *sa* folie désormais, pas la mienne, parce qu'elle échoue à remarquer que je suis de son monde aussi bien que du mien — nom de Dieu, n'importe qui l'est ! Pourquoi toutes ces *distinctions* ? Pourquoi la peur et la méfiance ? D'un

autre côté, si elle m'a rejeté en croyant que je ne ferais pas « un bon mari » en raison d'une pénurie congénitale chez moi — comme c'était perceptible à chacun de mes rendez-vous avec elle —, si c'est une croqueuse de diamants, alors ça n'a aucune importance évidemment. Mais je n'ai pas la moindre preuve qu'elle est une croqueuse de diamants, même si j'aimerais pouvoir le découvrir d'une façon ou d'une autre. Mon rêve est ébranlé — je suis moi-même ébranlé — je souhaite que tous les gens sur la terre cessent de se regarder avec méfiance en raison d'une différence infinitésimale sous l'immense ciel universel. C'est aussi absurde que l'érection d'une puce, exhibée partout. Suis-je aussi coupable qu'elle dans ma façon de faire des distinctions et de prendre des décisions ? Je l'ai choisie, après tout, « entre des millions » — c'était mon « idée ». C'est *moi* qui ai fait la première distinction. Mais j'ai perdu le fil de mon argumentation, s'il y en a jamais eu un. Qu'il suffise de dire que… j'ai un rêve, un idéal de vie plus important pour moi que l'urgence et la « réalité » ordinaires et qu'il a été ébranlé parce qu'un abîme s'est mis à bâiller en plein milieu du rêve. J'avais un rêve de vie simple, j'ai choisi une fille simple, et elle se retourne et se demande si je ne suis pas une sorte de clochard à la dérive parce que je n'ai pas un « boulot », parce que *je ne travaille pas* (!), et ainsi de suite, parce que je parle de ferme ou de ranch. En d'autres termes, peut-être, je lui ai tout dit me concernant et elle a été sidérée par des contradictions qui, selon elle, ne pourront jamais être *productives*. Ah, je ne sais pas. Voici le point crucial : — dois-je, pour l'amour de Dieu, épouser une intellectuelle pour être compris et aimé ? Voilà donc une autre énigme — à éclaircir plus tard.

Après ça, vu Lucien qui partait en vacances. Il souffrait d'une gueule de bois catastrophique — il était là, les paupières collées, traînant les pieds, dans des *saddle-shoes* marron & blanc, comme un riche débauché de chez Scott Fitzgerald, marmonnant : « Les gens du monde entier sont beaux et gentils, mais idiots[45], » après que Tony lui a fait la description de ma Beverly. J'étais sidéré par cette déclaration de sa part, c'était une vision chez *lui*, tellement vraie. D'une certaine façon, j'en ai tiré quelque chose, je ne me souviens plus quoi, c'était une vision à moi, je suppose. Il est parti, comme il l'a dit, « en aéroplane », et c'était terminé — et *qu'est-ce* qui était terminé ? Lucien avait « abandonné », me

semblait-il bizarrement, « il s'en fichait de toute façon. » Mon rêve sérieux ne devait pas moins tenir le coup. Son rêve des choses, dans son humilité, était plus vrai : mon rêve à moi, vain, nerveux, moralisateur, était plus nécessaire, à moi, au « monde », à lui peut-être. Vous voyez ? — vrai aussi, d'une certaine façon. Puis, je suis allé à mon rendez-vous avec Beverly, elle m'a posé un lapin, elle n'est pas venue, et *voilà*. Mais je ne dois pas abandonner ce rêve. Puis, je suis allé voir le match de base-ball avec Tony, enthousiasmé (parce que je suis dingue des matches de base-ball de première division), et Dieu nous a piétinés en faisant tomber la pluie sur nous. J'étais battu et épuisé, tout ça dans ma tête, bien sûr, mais dans cette tête qui regarde sans cesse le monde et sans cesse se fait du souci. Puis, Tony, qui est épileptique, a eu une sorte d'attaque étrange ou je ne sais quoi — il a insisté, au moins *deux cents fois en fait*, pour que j'aille manger chez sa sœur et j'ai dû lui expliquer que je voulais rentrer chez moi, *deux cents fois*. Il était affalé sur le siège, les yeux étincelants, ne cessant de me planter un doigt dans les côtes ou de me donner des coups de poing, s'adressant à moi en hurlant. Ça aussi, c'était triste et c'était « beau et gentil, mais idiot ». — tous autant que nous sommes, tous autant que nous sommes. Ce sont les pensées du dimanche soir, vous pouvez parier là-dessus, et comme toutes les vraies pensées du dimanche soir, elles sont solitaires, irrationnelles, confuses, belles et sombres. J'aimerais seulement pouvoir trouver une façon de vivre sans mourir — mais voilà, de nouveau, mon « éducation » qui refait surface, mes belles perceptions poétiques, ma folie douce du dimanche soir. Au fait, une autre vision de l'art : — dans le même vieux monde, et en mots : — l'art est une FÊTE DE RÊVES ET DE THÈMES. Ça suffit, j'avais beaucoup à écrire dans les pages de cette nuit et j'ai tout oublié sauf les phrases, pensées pendant que je travaillais sous la pluie du dimanche soir. Une autre phrase — c'est une consolation dans le monde sauvage, une compassion, c'est une autre *vertu* de l'art, mais je crois que j'ai déjà dit ça l'autre jour, et pourtant, vous voyez, je le répète parce que c'est consolation de le dire et de le répéter, ça doit donc être « atrocement vrai ». De plus, cette tristesse apaise, et je suis seul, et j'ai perdu mon amour, la brève saison a pris fin. Il faut que je trouve cette épouse, cette « unique parmi des millions » — il le faut, tout simplement. De plus, ayant été marié autrefois, je

souffre de ce qui me manque — une épouse somnolente qui sent bon dans les draps élimés à l'aube[46]. Et ses yeux fixés sur moi. Et sa main dans la mienne tandis que je marche à grands pas en direction d'une confusion, d'une tristesse et d'une perplexité accrues — c'est-à-dire, tandis que je marche bravement en direction de la « vie », de la vie en rose qui n'est pas sans épines, comme ils disent (et, bien entendu, je sais ce qu'ils disent). Bonne nuit, bonne route, adieu — jamais un homme n'est autant seul que lorsqu'un tendre amour lui est aimablement dénié.

LUNDI 17 MAI — Me remets en route pour terminer ce que j'aurais dû finir, il y a deux semaines. Pas de temps à perdre — avant la fin du mois de juillet, il faut que j'aie tapé l'ensemble du roman pour pouvoir aller dans le Colorado travailler dans un ranch, sans laisser les choses en plan derrière moi dans l'Est. Ce soir : — écrit **2 500 mots** — dingues, bons, la « parabole du poisson » dans le chapitre sur les funérailles. Curieusement, après que j'ai écrit la dernière ligne de cette étrange conversation entre les trois frères Martin, Joe, Francis et Peter, quelque chose s'est *desserré* en moi et j'ai presque éprouvé un bonheur radieux. Je ne peux pas le comprendre, toutes sortes de théories auraient pu suffire : — disons, par exemple, que j'avais réconcilié les trois conflits en cours dans ma conscience, en écrivant sur des rapports bienveillants entre les trois frères qui sont des projections « fictives » de moi-même *vu* par moi-même. Ça paraît, tout compte fait, trop pertinent, même si, miraculeusement, ça pourrait être vrai, ce qui serait sidérant. Il est impossible que ce soit vraiment, matériellement, vrai, cette histoire de purge, d'effet cathartique de l'art sur un artiste sérieux, complet, en dépit d'une certaine maladresse, cette idée qu'il se guérit lui-même en réglant ses conflits intérieurs grâce au travail de l'imagination, non ? J'ai eu ce moment de joie qui faisait penser à la description faite par Dostoïevski du moment qui précède une attaque d'épilepsie. Tout était clair et j'étais *libre*. « Maintenant tu peux t'amuser, » ai-je pensé. Et je me suis dit : « Qu'est-ce que j'ai voulu me faire cette fois, nom de Dieu, comment est-ce que j'ai pu *encore une fois* me lier de cette façon ? » Plus probablement, j'ai dû me rendre compte que j'avais vraiment fini le roman enfin ; tous les thèmes intérieurs sont traités à mon avis,

les 4 000 derniers mots environ ne servent qu'à faciliter la compréhension du lecteur. C'était étrange. Je suis allé marcher, exultant à fond, rempli de gratitude et de cette peur d'une trop grande joie. *La liberté*, c'était le point crucial. Pourtant, la joie précédente de ce genre m'a échappé à présent (mardi), mais le changement a été apporté, est revenu vers moi pour de bon, du moins, je l'espère.

MARDI 18 MAI — Attends toujours des nouvelles de Scribner, ça fait deux semaines à présent, et j'espère que c'est bon signe. Mais je suis encore troublé par le changement sidérant, soudain, inexplicable, *inattendu*, de la nuit dernière, passant du « silence et du chagrin » à la joie ardente d'autrefois. Détails : — « partir » n'avait plus rien d'une *nécessité rigide* — me terrer dans un ranch un de ces jours — être délibérément *pauvre* toute ma vie — et je ne supposais plus que Beverly pouvait être *la fille* pour moi, j'ai vu qu'elle ne conversait pas avec moi, après tout, et qu'elle n'aurait pas pu être une compagne pour moi — de toute façon — j'ai vu aussi que j'allais écrire sans cesse et écrire des livres plus formidables encore, et voyager, et « m'amuser », et trouver un jour une fille bien, intelligente et vive. Voilà les détails. J'imagine que c'est simplement un autre exemple du type perplexe qui retrouve son bon sens grâce à cette idée fascinante que la nature, dans sa grande sagesse, n'est jamais longtemps latitudinaire, dans l'intérêt de la santé mentale. J'ai été secoué comme un panier de tombola et la fascination s'est dissipée, et j'étais de nouveau « moi-même ». Je pense ! En tout cas, c'était intéressant — et pour être plus être sérieux et honnête, je suis très heureux que ce soit arrivé. Et à présent — *je suis de nouveau fier de ma vie, et j'ai foi en elle, ma vie d'écrivain à raconter passionnément, sincèrement, les millions de choses que je sais* — ma vie exactement comme je la veux, au diable ce que cette énigme troublante et ambiguë qu'on appelle « les autres » peut bien penser, quoi que cela puisse être. Je n'ai pas de mots pour décrire la puissance et la joie de cette impression. Il y a une immense *foi* en elle. « Je ne me soucie pas du fait que je m'en soucie ! » est la manière bizarre et familière dont je me la représente. Chaque bonne idée, chaque espoir, chaque désir que j'aie jamais eu est encore intact, mais

dorénavant je vais suivre une trajectoire inaltérable de liberté, de confiance, de connaissance fidèle de moi-même, et plus question de courber l'échine devant les attentes d'un monde compromis. Tout va s'éclairer plus tard, je vais l'expliquer. Ce soir, écrit **1 500 mots** pour finir funérailles.

MERCREDI 19 MAI — Ça fait 10 000 mots sur les funérailles et maintenant encore 5 000 mots sur un *après-tous*[47], et le roman de 1 000 pages est terminé — *enfin*, après deux ans et demi. J'ai commencé à écrire cette histoire en mars 1946 et aujourd'hui, autour du 24 mai 1948, elle sera entièrement terminée. C'est donc un gros travail bien fait, et beaucoup de misère, et je vais tout simplement l'oublier et regarder ce qui m'attend. Écrit des lettres dans l'après-midi[48]. Dans la nuit, j'ai absolument déliré de nouveau. Le roman est encombré de cochonneries par endroits… pendant de longs passages, comme un barrage sur une rivière. Je suis devenu complètement dingue en y réfléchissant.

JEUDI 20 MAI — Pas de nouvelles de Scribner. Leur silence et leur judicieuse patience d'hommes d'affaires me rendent fou de tension, d'inquiétude, d'attente, de déception — de tout. Et le roman n'est toujours pas terminé, en réalité, et le moment est venu de commencer à le taper et à le mettre au propre. Quel boulot dans cette vie lasse qu'est la mienne, cette vie de paresse. Mais je vais m'y mettre. Que Jesse James soit encore en vie est une nouvelle[49] très excitante pour moi, et pour ma mère aussi, mais nous avons remarqué qu'elle semblait laisser le monde de New York complètement indifférent — ce qui confirme, à sa façon, ce que je dis de New York, à savoir que c'est un refuge de la culture européenne et non de la culture américaine. Je ne me rends plus dingue, *personnellement*, avec ces histoires, parce que ça exagère les choses au nom de la culture et aux dépens de l'humanité en général, mais je deviens personnellement furieux contre ceux qui se moquent de l'importance de Jesse James, bandit ou pas, pour l'Américain de base qui a une vague notion du passé de sa nation. Maintenant, si *Gambetta* — ou un quelconque personnage européen des années 1880 — était encore en vie, je suppose que ce serait une grande nouvelle à New York. L'impression étonnante que le dix-neuvième siècle américain se prolonge jusque dans les

années 1940 ! — avec ces évocations de Mark Twain, de Bill Hickock, d'Abilene autrefois, de Bill Cody, des frères James, de l'Overland, du Pony Express, de Melville, de Walt Whitman… et de Sitting Bull.

VENDREDI 21 MAI — Scribner m'a informé aujourd'hui du fait que « des considérations autres que le mérite littéraire entrent dans la décision d'un éditeur ». Et moi, pendant deux ans et demi, j'ai travaillé si patiemment pour que mon livre soit « bon » et estimable. J'ai plongé, bien entendu — plus sombre que jamais — rempli de pulsions criminelles — avec une amertume intellectuelle digne de Francis [Martin]. Mais je suis allé à New York et j'y ai réfléchi en marchant dans les rues.

SAMEDI 22 MAI — Puis, j'ai été entraîné dans un immense vortex mondain. Ed White m'a prêté son costume (j'étais venu à New York dans mes vêtements de vagabond qui broie du noir), pour que je puisse le remplacer à une soirée de fin d'année de lycée[50]. (Entre-temps, j'ai vu un match de base-ball, les Giants contre les Cubs, au Polo Grounds, avec ce bon vieux Tony.) Voici un exemple : j'ai emprunté une chemise propre à Ed pour aller à la soirée de fin d'année, en lui laissant ma chemise sale, qui n'était pas à moi, mais à Tony, ou plus exactement une chemise de Lucien qu'avait empruntée Tony. Mes vestes sont chez Ed, mes autres accessoires chez Tony, d'autres encore chez Tom, etc., etc. Voilà la situation : — jeune auteur, suicidaire en raison de sa tristesse et de son échec, part broyer du noir en blouson de cuir. Quelques heures plus tard : même jeune auteur (vieillissant à toute vitesse) se ballade dans un jardin au clair de lune en compagnie d'une demoiselle en robe du soir, les étoiles scintillant dans ses yeux, une grande Buick décapotable 1948 garée juste à côté, 20 dollars de crédit dans une boîte de nuit (l'argent de Tom). C'est comme ça… Entre-temps, Connie Murphy m'attend chez moi et je suis aussi censé être à un pique-nique que je manque. Je n'ai donc pas eu l'opportunité de bouder et, à présent, je me rends compte de ceci : — j'ai dû *lutter* pour écrire Town and City, je vais donc devoir *lutter* pour le vendre.

DIMANCHE 23 MAI — Week-end s'achevant dans un tourbillon de whisky et de jazz dans la maison de Tom à Long Island. Suis rentré chez moi, ai décidé comment j'allais entamer ce combat. Je crois que je vais essayer Mark Van Doren cette semaine — mais je dois améliorer le manuscrit encore un peu pour lui, ce qui veut dire taper à la machine, dès maintenant.

LUNDI 24 MAI — Furieusement assailli de travail aujourd'hui, j'ai tapé pratiquement *19 000 mots* ! 15 heures de travail.

MARDI 25 MAI — Van Doren est parti tout l'été, mais Allen, qui en sait long sur l'écriture, et un autre type ont lu une partie de mon manuscrit et étaient assez impressionnés, presque sidérés. Le type a dit que je devrais montrer mon manuscrit, bien tapé en double interligne, et maintenant je suis enclin à le croire. Scribner a pataugé dans un paquet de papier mal tapé, en fait ; et, de plus, il a dit que Scribner était une des maisons d'édition où il était le plus difficile d'entrer. Je vais taper et réviser tout cet énorme truc, en commençant tout de suite, et peut-être me trouver un agent (il a suggéré un agent qui est bon). Les agents prennent contact avec les *éditeurs* en personne, et non avec des « lecteurs de troisième zone », etc. — tout ça pour me convaincre qu'il y a de l'espoir et que je dois « continuer à travailler ». Mais, après tout ce cirque, si personne n'accepte « Town & City », je vais devenir dingue à ma façon stupide à moi, et qui pourrait m'en blâmer ! Nous verrons, nous verrons — Allen, lui, est convaincu que ce sera un succès, mais il n'a pas encore lu toute l'étendue du truc. « Mérite littéraire », mais peut-être aucune valeur commerciale ; ou bien encore, assez de valeur commerciale pour satisfaire mes besoins. Ce travail chargé d'ennuis, je vais y *croire* encore.

MERCREDI 26 MAI — Suis rentré chez moi. Tapé 4 500 mots environ. D'ici à la fin juin, taper, taper, réviser et taper. Ce soir, j'ai retrouvé une bonne impression de confiance, *mais c'est seulement l'essence, pas la destination*. Quelle remarque mystique !?

JEUDI 27 MAI — Suis retourné à N.Y. pour finir la saison qui s'achève avec la fin de l'école. Vu tout le monde, « des millions de gens » — Ed, Hal, Ginger, Harold Huescher, Allen, Jack Fitzgerald, Jeanne, son fils Mike, sa sœur (suis allé à un baptême, j'étais un parrain), suis allé dans le Bowery — suis allé dans des fêtes démentes de Greenwich Village — vu Lucien, Barbara [Hale] — circulé de haut en bas, en long et en large, dans Manhattan et Brooklyn en bus, en trolley, en métro, en taxi — dans des vêtements pourris, puis dans des costumes impeccables, sous la pluie et au soleil, à l'aube et au crépuscule — parlé avec un million de personnes (d'autres noms réels : Alan Harrington, John Hornsby, Jim Fitzpatrick, Allen Hansen, Mary Pippin Crabtree, [Bill] Cannastra la fabuleuse star démente, etc.). Suis allé au cinéma, ai marché, parlé, dormi (dans le dortoir de la fraternité Alpha Phi, où j'ai rencontré un millier d'autres noms, Dean quelque chose, Sam White, etc., Whiz quelqu'un, etc.) — Je me suis irrité contre les gens, puis j'ai été consolé, me suis senti coupable, ou humilié, j'ai eu des visions, me suis ennuyé, j'ai été déchiré par d'atroces mortifications, j'ai été content… et tout l'intérêt du truc, c'est que tout a été fait en l'espace de quatre jours, et ivre tout le temps, avec les deux dollars que j'avais en partant. De plus, à vrai dire, *de surcroît*, tout ce que je dois au moment où j'écris ceci s'élève à *un dollar*. Il ne m'était jamais venu à l'esprit quel véritable clochard et fainéant je suis en réalité, ou pire, à quel point les gens dépensent de l'argent sans compter pour moi parce que je suis toujours en train de penser ou de parler de quelque chose d'autre — jamais du sujet. J'ai bu et mangé comme un producteur d'Hollywood. À New York, un homme sympathique qui sait rendre sa sympathie intéressante en étant *là*, peut en quelque sorte, ou plutôt *pourrait* vivre sans travailler, et vivre extrêmement bien. Les gens organisent constamment des fêtes à N.Y. Quelqu'un a toujours de l'argent pour payer l'addition à N.Y. Quelqu'un est toujours seul et toujours prêt à faire quelque chose. Ça me terrifie que je puisse faire ça jusqu'au bout de mes nuits… Finissant toujours par décliner, par arriver au Bowery, par traîner un peu là, puis par mourir sur le seuil d'une porte, trop laid et trop vieux et trop muet pour être d'un usage quelconque pour les solitaires généreux qui dépensent sans compter. Je suppose que ce doit être Joe Gould[51].

LUNDI 31 MAI — Aujourd'hui, chez moi, tout ce que je sais, c'est que je me fais peur… d'avoir vécu si bien avec deux dollars pendant quatre jours et d'avoir obtenu tant de louanges pour mon roman. Je ne peux pas avoir une pensée sans me dire qu'il doit être sacrément *bon*, parce que c'est moi, l'objet de leur admiration craintive, qui ai pensé tout le truc. Ce n'est plus *moi*, mais un monstre mystique que je suis censé être. Ce sera comme ça avec la célébrité. Le temps viendra où il me faudra me cacher dans mes rêves véritables et y rester enveloppé, humble et joyeux. Tout ça, pourtant, sonne comme si j'étais en train de dire : « On ne peut pas faire mieux que la sincérité. » — mais je le pense vraiment. La peur de la vertu. Ceci découlant du masochisme du vice moderne, du vicieux moderne en réalité. Et moi aussi je suis moderne, naturellement, je déteste avoir à l'admettre — je déteste avoir à admettre que la connaissance, pour moi, c'est le mal aussi. Ce devrait être plutôt… « posséder le véritable but de la connaissance, la paix et la joie. » Pourtant, bien entendu, si je ne devenais pas célèbre et que j'étais déclaré fou, je ne serais pas plus malheureux que je le suis à présent. Soit dit en passant, il y a toujours le danger de parler et de parler de manière insensée, comme nous le faisons en buvant des verres, oubliés le lendemain. Il y a un but à la connaissance… le salut. À quoi riment mes visions ou vos visions, magnifiquement et laborieusement travaillées dans l'art, si le but n'est pas de sauver le quelque chose de nos âmes et de rendre tout magnifique. Vous devez sentir que vous êtes en route vers *ça*… l'ici et maintenant est déchiré et usé. C'est exactement ce que les parents ont pensé pour leurs enfants depuis Sumer. C'est absurde, certainement, mais c'est aussi la meilleure chose que nous puissions faire. Mais à présent j'ai l'impression épouvantée de ne pas pouvoir *tout dire* cet après-midi et s'il en est ainsi, il doit y avoir une erreur quelque part, un mensonge.

Ce soir, tapé 4 000 mots, révisé, ajouté des choses, etc. Ça paraît minuscule, mais c'était un long travail. J'en viens à être fier du *travail* et de rien d'autre… Pour tout le reste, je m'amuse comme un imbécile, mais dans le travail j'obtiens la sensation solennelle du réel. J'y reviendrai.

JUIN —

MARDI 1er JUIN — Suis allé à N.Y. pour récupérer des bricoles. Maintenant, Ed Stringham, que je n'ai rencontré qu'une fois, qui a lu mes chapitres (2 ou 3), est censé organiser un rendez-vous pour moi avec Alfred Kazin. Kazin est un gros bonnet du milieu littéraire, d'accord… nous verrons bien « ce qui se pisse ». C'est très gentil de la part de ce type, qui a l'air d'être vraiment respecté par tous ces gens (par Allen Hansen, le « garçon » d'Auden, Alan Harrington, etc.). Mais le truc étonnant, c'est que tout ça est en train d'arriver sans que je magouille quoi que ce soit. Je n'arrive pas à comprendre. Ginsberg dit que je ne comprends pas la « société », mais uniquement « la solitude où tout est dur et sombre et désespéré ». C'est peut-être vrai. Alfred Kazin… Je me souviens quand j'avais 19 ans, d'avoir été furieux contre ce critique qui attaquait Tom Wolfe. Kazin a écrit, pourtant, une belle introduction créative à « L'Adolescent » de Dostoïevski. Ginsberg a aussi écrit à Lionel Trilling pour moi. Et puis, j'ai un agent qui s'occupe de moi et la copine de Lucien (Barbara Hale à *Time Magazine*) dit qu'elle a un contact chez Macmillan. Que se passe-t-il ? Je suis idiot de dire un truc pareil. Entre-temps, nom de Dieu, j'ai tant de texte à taper et je suis tellement lent. J'ai aussi reçu une lettre de Beverly Burford dans le Colorado. Et elle peut me trouver un boulot dans un ranch au mois d'août. Peut-être qu'à ce moment-là je serai en mesure d'en acheter un, pourrait-on dire, pourrait-on croire, semble-t-il. C'EST de la pure névrose. Un type, l'autre type, a dit un truc qui m'a troublé, que je faisais semblant d'être idiot tout le temps (Anson). C'est vrai et pourquoi est-ce que je le fais ? Pentecôte — hein !?

Ce mois-ci, je devrais taper et réviser 600 pages de mon manuscrit, mais je doute que je puisse aller aussi vite, même si je vais essayer. 300 pages « sont prêtes ». Alors, ce soir, je me lance dans cette campagne sous de mauvais augures, tapant et révisant **12 pages**. Je devrais faire au moins 25 pages par jour ou 150 par semaine, pour tenir ce programme.

MERCREDI 2 JUIN — C'est l'été et il fait chaud et je ne peux pas travailler pendant les après-midi brûlants. J'éprouve un sentiment de culpabilité parce que je hais

la journée et que j'adore la nuit et l'aube, et la cause en est que j'ai du sang de fermier dans les veines. C'est vraiment une chose étrange et importante. Après dîner, Allen Ginsberg est passé pour déposer le reste du manuscrit qui, a-t-il dit, se termine d'une manière si « énorme et profonde ». Il pense que je vais être un homme riche maintenant, vraiment, mais il s'inquiète de ce que je vais faire de l'argent, c'est-à-dire qu'il n'arrive pas à m'imaginer avec de l'argent (moi non plus). Il pense que je suis un véritable Mychkine, bénie soit son âme, mais je crains que non[52]… La folie a abandonné Allen à présent et je l'aime comme je l'ai toujours aimé, c'est-à-dire que je partage avec lui quelque chose comme toujours, mais c'est aujourd'hui plus agréable qu'auparavant, par conséquent c'est plus amical. Les choses changent chez chacun de nous. Je deviens dingue, bien sûr, à propos de la façon dont il voit le monde… « mon père voulait que je devienne un petit instituteur à Patterson [*sic*]… » et « ma mère quand elle était à l'asile de fous de la ville de » (ne pouvant se rappeler du nom de la ville où il se trouvait)… Et « Bill pense qu'il est conscient aussi »… Et un millier de choses révélant un triste monde ginsbergien de folie et de gentillesse futile… « L'officier des douanes gêné à Dakar portant un short sur ses longues jambes maigres et bronzées est sorti dans la nuit pour courir après nous et nous dire que nous pouvions passer parce que nous avions été si polis avec lui. » C'est de la grandeur, il va falloir qu'il l'exploite un jour.

Ce soir, tard, et malade à cause du rhume, tapé et révisé **10 maigres pages**.

JEUDI 3 JUIN — Toujours malade comme un chien, mais au travail. Fait **24** pages aujourd'hui. J'ai mis au point un truc mathématique compliqué qui détermine avec quelle assiduité je tape et révise mon roman, jour après jour. C'est trop compliqué et dingue à expliquer, mais qu'il suffise de dire que, hier, j'ai atteint un score de 246 à la batte et que, après le travail d'aujourd'hui, ma moyenne s'est élevée à 306. Le point étant que je dois taper comme un champion, il faut que je rattrape le temps perdu et que je rejoigne Ted Williams (qui atteint le score de 392 à la batte, ces temps-ci). Si je peux le rattraper et me *maintenir* à son niveau, le mois de juin sera le *dernier* mois de travail sur Town & City. Mais le truc préoccupant, c'est que je ne peux absolument pas rester à ce niveau sans

peiner comme un démon (et c'est le but de mon petit jeu). Donc, c'est à 306 pour le moment, et je compte sur le fait que je vais connaître un déclin pendant les week-ends, parce que les *jours* eux-mêmes sont comptabilisés dans ma formule (30 jours en juin) et, pendant la semaine, j'ai toujours tendance à grossir mon chiffre. Rester au-dessus de 300 est évidemment nécessaire dans la première division… donc, je m'en sors bien pour le moment, en tout cas… (pour un défenseur).

VENDREDI 4 JUIN — Me suis réveillé avec mon score de 306. Travaillé dur, pour le porter à 324.

SAMEDI 5 JUIN — Et aujourd'hui j'ai atteint le niveau respectable de 345 — mais on a appris la nouvelle que ma sœur était gravement malade à cause de sa grossesse en Caroline du Nord, et donc ma mère et moi sommes partis immédiatement.

6 JUIN-13 JUIN — Les choses ont bien tourné, après beaucoup d'inquiétude. Elle a donné naissance à un enfant de 7 mois et d'un kilo et demi, par césarienne. Le centre médical de Durham lui a procuré les meilleurs soins et a sauvé la vie du bébé[53]. Je suis rentré pour me remettre au travail, ma mère est restée là-bas pour prendre soin de Nin. Il *faut* vraiment que je vende mon livre maintenant, que je gagne de l'argent. Pendant que j'étais là-bas, Paul et moi avons travaillé sur son garage et sur le reste, et j'ai eu un avant-goût de mon ambition de faire l'acquisition d'un ranch avec Paul, Nin, ma mère, Mike, sa famille, moi-même et ma famille, tous ensemble. Un vrai domaine entièrement clôturé. Je me rends compte tout à coup que le nord de la Californie, du côté de Mendocino Forest, est l'endroit rêvé pour mon grand domaine — avec San Francisco tout près, à cent cinquante kilomètres environ. J'y reviendrai. Mais, à présent, j'ai du travail, des responsabilités et des projets humains qui m'attendent.

LUNDI 14 JUIN — Arrivé à la maison, un peu triste, mais la tête occupée par mes ambitions. J'ai réglé pas mal de problèmes aujourd'hui — à la banque, etc., et

j’ai appelé mes « contacts ». Puis, je me suis remis à taper. Ma moyenne est là où elle en était quand, inévitablement, j’ai perdu une semaine — à 345. Je dois, je *dois* avoir du succès. Je me rends compte soudain que la raison de ce désir, en partie, tient au fait que, en tant qu’écrivain dostoïevskien, je suis *censé* être un raté dans le monde du succès et du statut financier. Mais, loin de ces considérations, le fait est que, sans argent, je ne peux pas réunir mes êtres humains autour de moi sur un domaine, un triple domaine au fin fond de la Californie (peut-être près d’Eel River ou de Russian River, ou près de Clear Lake, de Longvale, près de l’Eden Valley Ranch — dans ce coin-là[54]). Pour une vie de famille et de résolution — tout en restant *intérieurement* dingue comme un écrivain ! toute la gamme, toute la gamme — l’expérience de tout… Et ainsi de suite, j’y reviens. L’argent pas pour le prestige, mais pour une vie de simplicité sur mon domaine. Par conséquent, je travaille à présent, *seul dans la maison*.

MARDI 15 JUIN — Savez-vous ce que ce domaine, ce ranch signifie ? — ce que ma place et ma responsabilité y seront ? — c’est une base solide sur laquelle je pourrai rester *à jamais l’enfant que je suis*. Ce qui veut dire quelque chose d’énorme… pour moi. Et pour ce qui est d’être « seul dans la maison » — c’est tout simplement la chose la plus triste et la plus sinistre au monde, car une maison a été construite pour plusieurs, pour une famille. Il est acceptable d’être seul dans une chambre d’hôtel ou de pension, ou d’appartement, mais pas dans une *maison*. C’est acceptable dans une mansarde d’artiste… mais épargnez à un pauvre homme de se retrouver seul dans sa *maison*. Le travail harassant, laborieux, de la nuit dernière me contraint de faire une moyenne de 340 aujourd’hui pour me rattraper. Ça n’a rien à voir avec la moyenne de 398 de Ted Williams en ce moment. J’ai tapé et révisé — et maintenu un score de 327 — et je suis allé en ville rendre sa veste à Tony. Vers 2 heures du matin, à l’instant où je sortais d’un bar, le White Rose, une extase m’a saisi, une de mes visions comme autrefois, « remplie d’un million de chagrins et d’un million de folles espérances », comme je l’ai pensé. C’était formidable. Je ne vais pas la décrire maintenant, je la mentionne simplement comme une réaffirmation du fait que je

serai toujours, toujours, un poète, « un poème en marche » vivant. C'est rassurant après une impression d'endormissement dans le Sud grave, mais presque morne. À quoi tout ça rime-t-il ? — C'est la peur de perdre mon « âme », le désir de grandir poétiquement au cours de ces mystérieuses nuits sous le ciel du monde. Mais c'est une peur idiote, je sais au fond de moi-même qu'il en sera toujours ainsi. Ce journal est souvent superflu (l'usage et la juxtaposition du mot « grave » ci-dessus sont frappants… peut-être que j'associe inconsciemment la gravité avec une sorte de mort… il y a beaucoup de gravité dans le Sud, et absolument aucune joie, même, pratiquement, chez les jeunes enfants, qui ont aussi l'air « morne »).

MERCREDI 16 JUIN — Journée de travail, grise et fraîche et atlantique. Ces journées brumeuses du Pacifique à Frisco sont les seules choses comparables à ces journées grises de l'Atlantique, ces « journées de travail » en quelque sorte. J'avais l'habitude de rester dans ma chambre, enfant, au cours des journées comme celle-ci, à travailler. C'est un des niveaux de mon existence : j'y attache beaucoup d'importance. La Floride torride m'avait déprimé l'année dernière, en 1947, jusqu'à ce que j'aille me baigner, lors d'une de ces journées grises, dans l'Atlantique (à Daytona Beach) et là, dans la grisaille de la mer grave, les dauphins s'agitaient, voguaient comme une sorte de flotte. Quand vous nagez avec les dauphins dans l'Atlantique à longues mèches grises, vous savez en quoi consiste votre travail, si vous êtes un poète, et si vous étiez nourri des côtes de la Nouvelle-Angleterre, Automne, faim et gravité (!). — Tout en écrivant une scène, je pense : « Eh bien, ils devront comprendre comme ils peuvent, c'est tout. C'est comme ça que je le comprends, moi. » — à propos des lecteurs, de tout le monde. Je pense aussi : « Il est supérieurement intelligent parfois, peut-être toujours, d'être délibérément inintelligent et borné. À quoi bon "l'intelligence" quand elle ne sert qu'à contrarier l'autre intelligence dans un rapport humain… », et ainsi de suite. Alors que je somnolais au crépuscule, une pensée m'est venue sans être *invitée*… un très étrange phénomène… elle est venue tout simplement, sans effort, entièrement formulée. C'était une expérience si frappante que je me suis brièvement réveillé avant de me rendormir. Elle est

venue comme ça. « Même si ton idée de ce qu'un autre pense de toi est purement paranoïaque, irréelle et illusoire, elle fait partie de tes rapports avec cette personne, tout autant que la réalité des pensées véritables de cette personne. *La paranoïa est indispensable pour comprendre quelqu'un*. » Les mots étaient mieux choisis que ceux-là, venus sans être invités, mais c'est leur teneur essentielle. N'est-ce pas bizarre ? En écrivant, j'ai aussi fait une faute de frappe intéressante… en voulant écrire « son nez saignait », j'ai tapé à la place, « son n signait ». J'en ai fait une autre pour finir, que j'ai oubliée à présent, mais je m'en souviendrai un jour. Tout ça, cette ruée affreuse de pensées, cette terreur des visitations, est la partie dangereuse de cette affaire d'écriture « de grande envergure ». Je la connais bien maintenant. Je redoute surtout mon incapacité à capturer toutes les choses qui viennent, je crains leur source mystérieuse, je crains leur sort, bref, je me crains *moi-même*. C'est vrai. Et, une fois encore, j'en dirai « plus long, plus tard »… vous remarquez que le cahier est rempli de « ainsi de suite »… ça provient de la terreur de savoir que je ne peux pas suivre tout ce qui se passe. C'est comme découvrir une rivière où l'or coule quand vous n'avez même pas une tasse pour le recueillir… vous n'avez qu'un dé à coudre, et ce dé à coudre, c'est votre cerveau misérable et le labeur et l'humaine condition. — Tony est venu, ce soir, j'ai fait des crêpes, nous avons mangé, parlé. J'ai tapé toute la journée, révisé soigneusement, et maintenu une moyenne de 343, la faisant grimper de 16 points par rapport à hier. Ces chiffres ne véhiculent pas la tension formidable d'avoir à continuer comme ça. Atteindre 390 et rester à ce niveau, c'est presque incroyable maintenant que je vois à quel point c'est dur. Je doute sérieusement de pouvoir maintenir le rythme à plus de 300.

JEUDI 17 JUIN — Me sens follement, douloureusement, seul, loin de toute femme en ces soirées de juin… et je continue à travailler, travailler. Je les vois marcher dans la rue et je deviens fou… « pas de temps, pas d'argent ». — mais mon désir d'une femme est à son apogée à présent. Si mon ego était attaché à l'amour, comme ce devrait être le cas, au lieu de l'être au travail, je ferais cette femme mienne ce soir et pour toujours. « Pas de temps, pas d'argent… »

Et pourtant comment se fait-il qu'un homme, qui essaie d'accomplir un grand travail par ses propres moyens, tout seul, pauvre, ne puisse pas trouver un petit brin de femme pour lui donner son amour et son temps ? Comment se fait-il qu'un homme, qui a de l'argent et du succès, doive les repousser… ou comme dit Hal Chase, un homme ayant une femme à lui, qui porte l'odeur de cette femme, doit repousser celles qui se jettent sur lui… ah, les Lesbiennes ! Cette expérience va me rendre amer, nom de Dieu. Mais une *idée* vient de me traverser l'esprit (entre-temps, naturellement, voyez-vous, je crois vraiment que « s'apitoyer » sur soi-même est une des choses les plus sincères au monde parce que vous ne pouvez pas nier que quelqu'un comme moi, en bonne santé, sexuel, poétique même, démoli, transpercé, déchiré de désir et d'affection pour toute jolie fille que je vois passer, soit incapable à cause « du temps et de l'argent » de faire l'amour maintenant, *maintenant*, dans sa jeunesse, alors qu'elles paradent, indifférentes, devant ma fenêtre[55]… eh bien, nom de Dieu, vous ne pouvez tout de même pas le nier ! Ce n'est pas juste ! Il y a beaucoup trop de solitude dans un monde de désir, de désir, de désir… et beaucoup trop de putains, de vraies putains. Qu'elles aillent au diable ? Non… le fait est que je les *veux*. Un jour, j'irai en France, à Paris, voilà… où, comme Jean Gabin, vous pouvez trouver une petite amoureuse au carnaval, la nuit (la nuit, la nuit, sous le ciel et les lumières de la nuit, les genoux lisses et chauds qui s'écartent, l'étreinte essoufflée, le halètement, la langue, et mieux que tout, la voix basse qui murmure, et ce qu'elle dit). Bon, comme je l'ai dit, ça va me rendre amer. C'est peut-être sexuellement complexé (pas de temps, pas d'argent), mais… attends un peu, femme, attends un peu.

Suis allé me coucher, après un travail irritant avec une main de machine à écrire maladroite, sur une moyenne de **350**.

VENDREDI 18 JUIN — Travaillé toute la journée, lentement élevé ma moyenne jusqu'à 353, la plus élevée à ce jour. Demain est un jour férié officiel… Je vais retrouver Ed Stringham et les « contacts », l'un d'eux est un compositeur (David Diamond). J'étais irrité aujourd'hui parce que mon manuscrit n'est pas aussi bon qu'il devrait l'être, mais c'est une volonté olympienne de perfection et ça n'a

rien d'humain. Il me faudrait encore *une année*, peut-être plus, pour « perfectionner » T & C, et c'est insensé (de toute façon, il ne serait pas mieux conformément aux critères humains ordinaires). Allen Ginsberg insiste pour que je le « perfectionne », mais c'est un poète et les versificateurs sont comme ça. Le romancier a toujours une autre histoire à écrire, il n'a pas le temps de polir ses vieilles histoires, ce n'est pas un décorateur, c'est un constructeur. De plus, j'ai remarqué que mon écriture du moins, même imparfaite, est originale au sens originaire du mot… c'est ma propre pensée, rien d'emprunté aux terminologies de l'époque, mes propres mots, mon propre travail maladroit. Pendant ma période « sincère envers Dieu », de travail et de silence à la Carlyle, je le savais parfaitement (printemps et été 1947). Je regardais un roman récent ce soir et j'ai vu que chaque paragraphe était bourré de pensées, de termes, de mots, d'images et d'actions, empruntés au langage des journaux et des magazines, de la superficialité politique et sociale — pas de d'écriture sortie de l'âme, pas de « sombre poésie », pas de vision personnelle, pas de révélation, pas de travail peut-être… uniquement des phrases déterrées, une histoire hésitante et vide, un sens absent ou fondé sur quelque chose qui n'existe que dans les journaux. Je ne rejette pas les journaux, je rejette la pensée paresseuse, l'écriture paresseuse, l'idiotie de l'absence d'émotion… C'est *l'humeur*, de nouveau, qui précède tout et qui est même shakespearienne, l'humeur qui nous explique tous, intégralement, tous, tous.

Si ma main pouvait seulement « aller aussi vite que mon âme » — (mais finissons-en avec ces citations, j'ai *vraiment* une âme et, de plus, même si j'ai honte de ma propre folie au milieu des choses ordinaires dans le merveilleux commerce du jour, je m'en fiche, j'enterrerai la honte, je trouverai la voie de l'honneur au milieu des avilissements et des autoflagellations qui me volent) — donc, comme je le disais, si ma main pouvait *capturer ça*. C'est, je pense, un des secrets qui mènera au miraculeux roman de l'avenir ; et quand j'en aurai terminé avec T & C dans tous ses aspects, je vais découvrir un moyen de préserver l'énormité formidable qui court en moi et en tous les poètes. Un petit appareil, le magnétophone, pourrait procurer une aide à certains égards, même si c'est un peu maladroit de cracher ses visions dans un micro[56]… La chose importante est

de développer une responsabilité énergique (vous voyez, c'est *moral*, aucun gadget, aucun appareil ne peut remplacer la nécessité véritable chez un homme), et l'habitude, le travail quotidien d'écriture *en passant**, la tenue d'un immense journal cosmique. Imaginez un journal pareil au bout d'un an… deux millions de mots dans lesquels découper (et *enluminer*) une histoire chevillée à l'âme. Rien n'est impossible… le grand roman de l'avenir va contenir toutes les vertus de Melville, de Dostoïevski, de Céline, de Wolfe, de Balzac, de Dickens et des poètes (et de Twain). Le roman est sous-développé, il a probablement besoin d'un nouveau nom et certainement besoin de plus de travail, de plus de recherche pour ainsi dire. Une « œuvre chevillée à l'âme » au lieu d'un « roman », même si cette formule est trop précieuse et risible, bien entendu, mais elle est l'indication d'une écriture tournée totalement vers l'ardeur et le salut. L'idée, c'est qu'une telle œuvre doit envelopper l'homme comme le secret et le rêve de choses qui n'appartiennent qu'à lui et qu'on ne peut lui dénier… disons, sa « vision du monde et son affirmation des choses ».

SAMEDI 19 JUIN — Suis allé à N.Y. pour rencontrer le compositeur David Diamond et les autres. Diamond doit me présenter à Kazin, je suppose, après quoi mon livre commencera à circuler entre les bonnes mains. Il faut que j'accélère la frappe… mais je continue à me soûler, nom de Dieu, comme ce soir au cours d'une des fêtes insensées chez Cannastra. Pendant ce temps-là, Diamond parle tout naturellement d'Artie Shaw, Lana Turner, Aaron Copland, Alec Wilder, Benny Goodman, et d'autres célébrités du même genre (que je vais rencontrer, je suppose, bientôt ou à un moment quelconque, vous voyez) — le point important étant… le *glamour* et tout ça… bon, simplement ça me surprend, c'est tout, et me fascine à n'en plus finir. J'y reviendrai. Je commence à être fatigué du ton de ce journal et je vais peut-être en commencer un nouveau bientôt, plus important, à la machine à écrire.

DIMANCHE 20 JUIN — Suis allé à un match des Dodger à Brooklyn avec Tony, et puis à un dîner italien colossal chez sa sœur, et puis retour à la maison.

LUNDI 21 JUIN — Reçu une magnifique pile de lettres de tout le monde… de Ma, Paul, Neal Cassady, Bill Burroughs à la Nouvelle-Orléans, et l'adresse d'une belle infirmière de Durham, en Caroline du Nord, l'infirmière de ma sœur Carolyn. Mais Allen G. a débarqué juste au moment où je les lisais et il m'a pompé toute mon énergie, toute l'attention que je voulais y consacrer, pendant deux jours de conversation démente.

MARDI 22 JUIN — Y compris aujourd'hui. « Je reviendrai » sur tout ce dont nous avons parlé au cours de ces deux jours.

MERCREDI 23 JUIN — Et aujourd'hui mon attention a été de la même façon absorbée par le meeting dément pour la convention du GOP à Philly, retransmis à la radio[57]. C'est une chose que j'aime vraiment. Pendant ce temps-là, je n'ai tapé qu'une mince liasse de pages. Il se passe tant de choses en moi et dans le monde que je ne peux pas tout enregistrer comme je le devrais, au crayon… Je vais donc passer au journal tapé à la machine comme je l'ai annoncé… et essayé de reprendre tous les « J'y reviendrai » pathétiques parsemés tout au long de ce livre. En attendant, je vais continuer ici avec les petites choses.

JEUDI 24 JUIN — La frappe a été ralentie par tous ces contretemps. J'imagine que j'ai à présent au moins 450 pages tapées et prêtes, et environ 500 ou 550 à faire — de nouveau, donc, je vais fixer un rythme et un but, et cette fois, les respecter de manière absolue. Je dois faire au moins 25 pages par jour (y compris la révision), ce qui veut dire que le 24 juillet, dans trente jours à compter d'aujourd'hui, avec quatre ou cinq jours sans travail, ou peut-être quelques-uns de plus… Je vais seulement compter les pages par jour et la moyenne de pages quotidiennes dans cette dernière ligne droite (dans la folle chaleur de l'été). Tapé 30 pages aujourd'hui, en m'appuyant sur une nouvelle forme d'autodiscipline. Autant de pages chaque jour, conformément à la discipline inspirée du base-ball, la semaine dernière, donnerait une moyenne de 600. C'est peut-être le truc —… ça *doit* l'être. Kazin, ou je ne sais qui, va peut-être vouloir le roman très vite. Et, entre-temps, j'ai encore 3 chapitres à finir. Ce soir, j'ai aussi composé une lettre

pour cette belle infirmière de Durham, Ann — et aussi écrit à Ma et à Paul. Samedi soir, après ce dîner chez [Alan] Harrington, je vais rentrer chez moi et me lancer dans l'écriture de 2 belles lettres pour Cassady et Burroughs, simplement pour la beauté du truc. De toute façon, je ne peux plus dépenser d'argent pour mes samedis, je n'ai plus que 3,50 dollars.

VENDREDI 25 JUIN — Tapé **29** pages, progressant à merveille. Écouté la victoire par K.O. de Louis contre Walcott, ce soir[58]. En lisant « Cattle » et Mark Twain. En me réjouissant de mon sentiment de travail accompli et de ma solitude bien réglée.

SAMEDI 26 JUIN — Suis allé dîner chez Alan Harrington, ai fait la connaissance de sa charmante épouse et de son bébé Steve. J'ai l'impression que j'ai un nouvel ami sincère en la personne d'Harrington. Même s'il n'est pas « mon genre d'écrivain », il est « mon genre d'homme ». Ce qu'il écrit en ce moment, il va le dépasser et, avec une certaine vanité, j'espère le voir accorder son attention au « monde des gens et des choses sombres, des furies morales » par la suite… son travail actuel, très professionnel, est une satire du « représentant de commerce américain ». Pourtant, il parle comme Dostoïevski de « responsabilité disparaissant jusqu'au moment où plus personne ne sera coupable ». Et il a l'intention d'écrire une histoire sur la condamnation chrétienne de Judas, qui était d'une certaine façon, intensément humain et complexe, sa culpabilité n'était pas si simple et si condamnable (quand on prend en considération le Judas *humain*). Bon — nous avons parlé des heures entières pendant le dîner, et Ed Stringham était là, et nous sommes tous sortis ensuite. À six heures et demie du matin, j'ai frappé à la porte de « Yeux sombres »… mon « idée » de jeudi dernier, le 17. Qu'il suffise de dire que je suis sans amour. Peut-être que je suis trop « fou » pour des histoires d'amour prolongées. C'est du *monde* dont j'ai le plus besoin. Je ne pourrais jamais dire, dans les bras d'une femme, comme le héros de Wagner : « Laisse-moi mourir[59] ! » Je veux *vivre*… et voir le monde, & Dieu sait pourquoi, l'amour d'une femme n'est qu'un des nombreux amours fous. Une chose est sûre : la passion goethéenne, ce n'est pas pour moi. Il y a

trop d'irritation, d'agitation, de « sauvagerie » chez moi pour cette condition languide. Il faut que je fonce, toujours. Deux genres de femmes seulement me conviennent : une folle Edie qui peut suivre ma propre impatience, folie, terreur, jusqu'à ce que l'un de nous soit épuisé, ou bien une fille simple (semblable à ma mère) qui absorbe et comprend et accepte tout ça. Hier, à San Francisco, une femme a étouffé son bébé parce qu'elle « ne voulait pas que qui que ce soit d'autre le touche ». Oui, en effet, « laissez-moi mourir » dans une passion wagnérienne… J'achète ce que dit Léon Robinson dans « Voyage au bout de la nuit » : « J'ai assez à faire pour rester en vie. » Et j'y ajoute « … et pour m'en réjouir bizarrement ». Ce qui commence à souligner l'absence d'amour singulière de ma position au cours des 3 dernières années, peut-être au cours des 26 dernières années… *et je n'ai jamais autant apprécié une idée me concernant, vraiment*, et je suppose que ça signifie quelque chose aussi : la « sauvagerie » est le mot qui me plaît le plus. Dieu m'est témoin, ce n'est pas tous les jours qu'on trouve un parfait alibi pour soi-même, et ce qui est encore plus étonnant, c'est qu'il soit si follement *vrai* ! Ce soir, j'ai écrit des lettres laborieuses et peut-être belles à Neal et à Bill, jusqu'à l'aube. J'ai annoncé à Neal que le moment était venu pour ma mère et moi de nous rendre en Californie. Pourquoi s'attarder dans l'Est, noir de monde et suant, alors que mon livre est terminé (ces notes incluent la journée de dimanche).

LUNDI 28 JUIN — Journée brûlante et dégoûtante… morte et pâteuse, pas de vent, rien, brumeuse, morne, incroyablement bête. Commencé tard, fait **18** pages.

MARDI 29 JUIN — Fait **27** pages — encore une journée à vous dégoûter. Alan Temko est passé, en route de San Francisco à Paris, dit qu'il veut « voir l'Amérique depuis une certaine distance ». Dans les années 20, ils n'avaient pas besoin de donner un alibi à leur mécontentement. Mais les actions de Temko, aussi bêtes soient-elles, confèrent toujours à sa personne une dignité magnifique. C'est un type impressionnant et parfois émouvant. Dit qu'il est devenu *politique*… Si c'est vrai, je suppose qu'il s'est éloigné de sa claque de snobs : — et s'il est « politique », il n'écrira probablement pas, comme il avait rêvé de le

faire. Quelle tendance. Combien de types que j'ai connus qui « allaient écrire ». Ils deviennent tous politiques… une jolie combine, une jolie façon aussi de débarquer dans le monde. Créative aussi !

Frank Sarubbi est passé ensuite et nous allons descendre en Caroline du Nord, ce week-end… Je vais voir mon infirmière et tout le monde. Lu Twain.

MERCREDI 30 JUIN — Encore une journée dégoûtante, la quatrième d'affilée. Donnez-moi les brouillards frais de Frisco. Pour le mois de juin, j'ai fait approximativement… eh bien, avec les **40** pages immenses de ce soir (!), j'ai fait, en tout, environ 320 pages en juin… pour une moyenne à la batte, selon les critères initiaux, de 291 : — ce qui est suffisant pour la première division, mais pas génial. En tout cas, j'approche de l'énorme bois mort du roman, qui a besoin d'être réécrit, et c'est ici que commence le travail furieux. Décidé de ne pas aller en Caroline… de rester à la maison et de travailler, le nez dans le guidon.

JUILLET ——————————

JEUDI 1er JUILLET — Je ne suis jamais satisfait du progrès de mon travail. Je ne prendrai pas de repos, je ne prendrai pas de repos tant qu'il ne sera pas achevé, achevé… et que c'est pénible. Fait **12** pages ce soir après l'arrivée de Temko… Nous avons parlé. Suis allé me coucher à 7 heures du matin, après avoir révisé un chapitre.

VENDREDI 2 JUILLET — Et me suis levé en ce jour *magnifique* à quatre heures de l'après-midi. Quel gâchis. C'était une journée ensoleillée, limpide, « californienne ». C'était un grand jour pour tout le monde. Le début d'un long week-end férié. À six heures, ce soir, on va les voir tous, habillés, prêts à y aller… la folle excitation dans la nuit… et je ne pense pas que je sois réveillé à ce moment-là. Je me réveille à minuit, comme une chauve-souris aveugle. À quatre heures et demie, à présent, ils finissent tous de travailler, charger du bois, classer du courrier, nettoyer les tours à aléser, livrer le dernier sac de

blanchisserie, fermer les rideaux métalliques. Tout New York ce soir, tout le ciel nocturne des lumières de la ville, sera en vacances et un immense espace bourdonnant de mystère. Pas moi…

Fait **29** pages, en travaillant jusqu'à 8 heures du matin. Je me demande ce que sera le résultat de tout ce travail dans le monde réel, pour moi. Complètement perdu, complètement horrible, complètement nu, complètement égaré et affligé… Les choses ressemblent à ça parfois, maintenant. La situation est dure dans une vie privée de beaux rêves. Mais le rêve et la joie sont plus vrais que la méchanceté et le doute, *ça* je le sais. Qui, vivant dans ce monde en sentant et sachant *tout*, est en même temps déterminé à être heureux ? Trouvez-moi cet homme viril et merveilleux, ou cette femme. Trouvez-moi le mirage et je le ferai se réaliser, grâce aux incantations magiques en quelque sorte. « Quelqu'un d'aussi profond et sincère envers Dieu », et *d'aussi malin*.

SAMEDI 3 JUILLET — Parvenir à l'hymne des images, aux faits du mystère vivant. Grande fête à Harlem, chez Allen et Russell Durgin — « des millions d'entre nous ». J'ai encore passé 3 jours sans manger ou dormir pour ainsi dire, seulement à boire et à me soûler et à plisser les yeux et à transpirer. Il y avait une fille très vive, tout droit sortie des années 20, rousse, bouleversée, sexuellement frigide (je l'ai appris). Avec elle, j'ai parcouru six kilomètres à pied en pleine vague de chaleur sur la 2^{e} Avenue (ça, c'est le lundi) jusqu'à ce que nous arrivions à son « appartement moderne italien » où je me suis couché par terre, regardant le plafond depuis un rêve. On aurait dit que j'avais tout deviné à l'avance. Il y avait la misère et la laideur magnifique des gens, et il y avait Hunkey — dans son aurore maléfique — me racontant qu'il avait vu Edie à Detroit et lui avait raconté que je l'aimais toujours. Quelle surprise c'était ! — à quel point Hunkey peut-il devenir étrange ? Hunkey me fait peur parce qu'il a été le plus *misérable* des hommes, jeté en prison & battu et trompé et affamé et rendu malade, sans nulle part où aller, et pourtant il sait qu'il existe quelque chose comme l'amour, et ma stupidité… et qu'y a-t-il d'autre dans la sagesse de Hunkey ? Que sait-il qui le rend si humain après *tout* ce qu'il *a* appris ? — il me semble que si j'étais Hunkey, je serais mort à l'heure qu'il est, quelqu'un

m’aurait tué, il y a longtemps. Mais il est toujours en vie, étrange et sage, et *beat*[60] et de chair et de sang et le *regard fixe*, à jamais déprimé par la benzédrine. En vérité, il est plus remarquable encore que le Léon Robinson de Céline, vraiment. Il en sait plus, il souffre plus… plus Américain dans la gamme élargie des terreurs. Et est-ce que j’aime toujours Edie ? — L’épouse de ma jeunesse ? Ce soir, je le crois, je le crois. Et *elle*, que sait-elle ? Et *où* sommes-nous tous ? Mon Dieu, c’est une étrange lumière marine qui baigne tout ça… Nous sommes au fond de je ne sais quel océan ; je ne m’en étais encore jamais rendu compte. Dans mon mirage de joie, il n’y a pas de lumière marine et rien de *beat*, simplement des choses comme le vent qui souffle dans les pins au-dessus de la fenêtre de la cuisine par un après-midi d’octobre. Il va falloir que je commence à rassembler toutes ces choses nouvelles à présent. Et c’est pourquoi les hommes aiment les dualismes… ils ne peuvent pas s’en détacher… et ils se sentent indépendants et sages entourés d’eux… Et ils passent leur vie à faire des « choix » et titubent en direction de la mort et de la fin du fantasme (ou commencement).

DIMANCHE 4 JUILLET — La fête a continué. J’étais dans la rue au crépuscule et je regardais les feux d’artifice de Harlem ici et là, des petits pétards individuels qui explosaient sans éclats (avant la guerre, les feux d’artifice étaient meilleurs). Tout le monde était en bas, en train de boire, de parler, de transpirer, de se dévisager, de s’émerveiller, de tituber, de vivre, de mourir… quelle drôle de chose. Au milieu de tous les livres de théologie de Russell Durgin, aussi. Lucien plaquait nerveusement des accords sur une guitare, Barbara boudait, Irene ricanait en me regardant, Fitzpatrick hochait intensément la tête en parlant à une fille, une autre fille de Santa Fe faisait la moue, Ginsberg observait avec un air renfrogné entre deux battements de ses genoux et décidait, à sa manière bien laide, que les femmes « ne connaissent pas leur propre esprit ». Durgin buvait, plus tard, à l’aube, sur l’escalier d’incendie, il avait les yeux plongés dans l’abîme. Alan Harrington tirait sur sa pipe et aurait dû rester chez lui, ce n’était pas un endroit pour lui, le sel de la terre. Son ami John [Clellon] Holmes observait de son œil farouche et brillant d’astuce. Quelqu’un est monté sur le

toit… Un incendie a commencé, s'est éteint. Il faisait chaud. Sur le toit, j'ai pensé au genre de 4 juillet décrit dans « Raintree Country[61] », tellement éloigné de tout ceci, tellement plus vrai, comment dire… tellement plus américain. Hunkey est arrivé à l'aube, si étrange, si *beat*, si alerte face à tout.

LUNDI 5 JUILLET — Après avoir quitté Irene, j'ai ramassé des mégots dans la rue et je suis parti en titubant, me sentant joyeux. J'ai vu une belle fille dans la vitre du métro et j'ai observé son reflet pendant qu'*elle* m'observait, sans le savoir. Son type, jeune et triste, s'inquiétait de tout… la perdre aurait signifié mourir. Ils étaient des enfants de l'amour, une fleur. Je fixais l'obscurité furieusement et sérieusement. Ramasser des mégots dans la rue implique un respect de soi suprême, le respect de soi du mendiant honnête. Je suis rentré chez moi et je me suis effondré dans la lumière marine. À minuit, ma mère est arrivée de Caroline du Nord, chargée d'affectueuses pensées de Nin et de Paul. J'ai pensé à Edie. C'est l'aube à présent et je vais dormir.

MARDI 6 JUILLET — Me suis réveillé, ai mangé, me suis senti mieux, ma mère a fait le ménage dans la maison, le chagrin s'est dissipé, et j'ai fait **25** pages dans la nuit. Et j'ai composé une lettre pour Edie, mais je l'ai gardée.

MERCREDI 7 JUILLET — Une magnifique journée fraîche et ensoleillée. Reçu des lettres de Neal, Ed, Allen. Neal n'a pas l'air de prendre au sérieux mon idée de ranch… Il faudra que je m'explique. Ed m'a communiqué des choses gratifiantes et *vraies*… Ed White, je le sous-estime beaucoup trop. La lettre d'Allen était laide et dépourvue d'amour, il n'est, tout entier, que poésie et terreur. Suis allé à la bibliothèque prendre des livres. Me suis débarrassé des toiles d'araignée du week-end… Fait **27** pages dans la nuit… écrit une lettre à Neal et puis l'ai déchirée. Toute cette spéculation sur cette histoire de ranch et je suis fatigué des spéculations (pas de celles de Tristano, non). À quelle vitesse mon humeur change aussi. Moyenne à la batte **315** en tout cas (dépassé ce 291). Mes yeux m'ont rendu nerveux et agité aujourd'hui, voilà ce qui s'est passé. Trop de travail trop rapide.

VENDREDI 9 JUILLET — Fait seulement **13** pages, fatigué. Découvert des « pensées véritables » — qui sont des pensées qui surgissent en une fraction de seconde, toutes formidables et complètes. Pourtant, je ne peux rien écrire là-dessus ce soir.

SAMEDI 10 JUILLET — Suis allé à N.Y., me suis promené un peu, avant de rentrer rapidement à cause d'un mal de gorge et d'un mal de crâne exceptionnellement lancinant. Bu des litres d'eau froide pour prévenir la fièvre et lu « Huck Finn » toute la nuit. Acheté les journaux de San Francisco. Écrit à Neal[62]. Les journées de grande chaleur me déprime.

DIMANCHE 11 JUILLET — Journée chaude. Ma gorge bien mieux après toute cette eau glacée, mais les migraines persistent. Que peut-on faire dans un monde étouffant et dégoûtant ? Travaillé un petit peu dans la fraîcheur de la nuit. Aucune pensée.

LUNDI 12 JUILLET — Fait **27** pages… avec une moyenne de **328**. Travaillant péniblement dans une sorte de légère hébétude… repos.

MARDI 13 JUILLET — Fait **19** pages et commencé à réviser entièrement le chapitre Francis-Engels… Ce gros bois mort va ravager ma moyenne de **330**. J'ai maintenant plus de 800 pages du manuscrit prêtes, avec encore quelque 200 pages à faire. Et puis le roman sera terminé une fois pour toutes, et le diable pourra aller se faire voir ailleurs. Suis allé voir un spectacle avec Ma dans la soirée. L'aube faisait l'effet d'une couverture usée d'humidité et d'obscurité… tellement horrible que c'en était *ridicule*… J'y ai marché, sidéré.

MERCREDI 14 JUILLET — Mais aujourd'hui des vents frais en provenance du nord, venus du Canada. Me suis réveillé en analysant mes rêves pleins de sens et de « futilité baragouinante ». Je comprends qu'on puisse se sentir d'une certaine façon et penser d'une autre… par exemple, dans le rêve, je me suis senti futile et

idiot parce que je ne pouvais même pas conduire une Jeep pendant « la guerre », et je devenais donc impuissant. Ma *pensée* sur la question, c'est que la guerre est ridicule et qu'il n'y a rien d'impuissant chez moi à cause de ça. Conclusion… l'homme est un idiot… même sa *pensée* est un charabia, parce qu'elle n'est pas réconciliée avec ce qu'il ressent. C'était un bon rêve, il éclaire le chapitre sur lequel je travaille, parce que c'est l'histoire de tous nos intellectuels : « Ils pensent qu'ils sont conscients aussi ! » À part ça, sinon, les journées fraîches et vivables réveillent mes pensées et mes sentiments, je suis un animal, c'est sûr.

JEUDI 15 JUILLET — Révisé péniblement **9** pages en grognant. Maintenant à une moyenne de 318. Plein d'impressions qui grognent…

VENDREDI 16 JUILLET — Ce sont sûrement quelques-unes des pires journées de ma vie, je ne sais pas. Je me sens *vieux* et fini… travaillant tout simplement avec l'impression de *solitude* la plus radicale que j'aie jamais éprouvée. « Personne n'est parti, » semble-t-il, et j'ai l'impression que je vais mourir bientôt. Je vais peut-être maintenant me jeter un sort comme le fait le Nègre Jim pour la peau de serpent à sonnette[63]. Faut que je finisse ça *vite*. Je suis fatigué. Je voudrais vivre un peu, pour changer. Ça dure depuis si longtemps.

Fait — c'est-à-dire, révisé — **8** pages de plus en grognant. De plus, ces derniers temps, je me fais l'effet d'être un journaliste : je n'ai plus de cerveau. C'est l'impression de vide la plus intense qui soit au monde, se sentir comme un journaliste qui se creuse la tête pour trouver des mots, les mots qui ont la signification la plus superficielle qui soit. Moyenne de **309**.

SAMEDI 17 JUILLET — Vu Tom aujourd'hui, et Allen Temko et le merveilleux Bob Young — suis allé chez Tom, puis à une soirée dansante sur la plage, le soir, où Tom jouait du piano. Dans la journée, mon œil gauche était complètement *kaputt* — avec des élancements douloureux dans le nerf. Je ne sais pas ce que ça signifie — mais c'est douloureux, et dans ma chair et mon sang. Travaillé cette nuit quand même, bourré d'aspirine. Je veux finir ce travail avant qu'il ne m'arrive quelque chose de grave.

DIMANCHE 18 JUILLET — Ai reposé mes yeux dans la journée, travaillé la nuit, fait quelques marches. Œil ira bien encore quelque temps.

LUNDI 19 JUILLET — Empilé **39** pages. Plus je me rapproche de la fin de ce travail, plus il y a de travail à faire, semble-t-il. Ma matière de 1946 ne vaut, en général, même pas le papier sur lequel elle est écrite. Je porte des lunettes à présent et mes yeux semblent aller parfaitement. Fait une marche à minuit avec Ma — elle pense que je vais me rendre malade. Mais quand j'en aurai fini avec tout ça, dans 2 semaines environ, vers le 4 août, Y O U P I ! — et j'en ai bien l'intention ! après ça, peut-être des révisions en fonction d'un accord avec un éditeur, d'un contrat, d'une *AVANCE* — puis, la Californie et un boulot dans un journal de Frisco. Plus tard, plus tard, un ranch, avec Neal, Paul, tous. UNE VIE NOUVELLE… (et la publication de « The Town and the City » à l'automne 1949). Accroche-toi, accroche-toi… la vie est longue, l'énergie crée l'énergie, tout va bien, la faim grandit, l'amour peut attendre… et une fois trouvé… s'épanouir. Accroche-toi, enfant des ténèbres, Nègre Jim sur un radeau, accroche-toi. Atteint à présent une moyenne de **327**.

MARDI 20 JUILLET — Fait **22** pages, avec une moyenne de 330 encore. Je n'ai pas forcé à la fin de la nuit, sinon j'aurais fait mieux. Les yeux étaient douloureux de nouveau aujourd'hui. Eu une quantité d'impressions et de pensées joyeuses et saines pour la première fois depuis des semaines, semble-t-il. Mon travail est long, mais il sera fait, fait, fait.

JEUDI 22 JUILLET — Fait 17 pages, à une moyenne de **329** — et je jure devant dieu que *jamais* je n'en aurai fini avec ce truc. J'ai tapé et terminé quelque 900 pages jusqu'à présent et on dirait qu'il en faut encore 200, pour arriver à un total dément de 1 100 pages de manuscrit. J'ai acheté aujourd'hui un carton d'emballage pour y mettre le roman, treize centimètres de profondeur, mais il n'est pas assez profond pour la pile de papier que j'ai *déjà*[64]. Si le truc n'était pas tapé serré, il aurait trente centimètres d'épaisseur. Mais vraiment,

honnêtement, quand oh *quand* en aurai-je terminé ? Il grossit tout le temps, plus de travail semble s'empiler, c'est un monstre…

VENDREDI 23 JUILLET — Réécrit **10** pages entièrement, et plutôt bien (conversation entre Francis et Peter dans le grenier). Temps frais — me sens très bien.

SAMEDI 24 JUILLET — Suis allé à N.Y. à une fête chez Allen, où j'ai fait la connaissance d'une rose… une petite princesse accablée par l'horreur des royaumes qu'elle gouverne… une enfant… une enfant sage et passionnée… une « fille de la nature » en vérité, qui chante aussi, danse, peint… une petite Parisienne… et surtout, un petit amour goethéen (et tout aussi jeune). Elle est rentrée chez elle… je suis resté tard avec Vicki, Hunkey, Allen, à parler de Dakar et de Panama et de navires, jusqu'à l'aube… Le lendemain, dimanche, la petite Jinny et moi sommes allés…

DIMANCHE 25 JUILLET —… à la plage. Nous avons joué dans les vagues pendant des heures, pris le soleil. Nous avons dîné chez moi, et puis les pelouses de la nuit d'été et la douceur et les grandes étoiles penchées tout près, et l'obscurité odorante, et les fleurs et les jardins cachés, et tout l'univers en train de fondre et de tomber du ciel tout en miettes, tout flou et transcendantal, baignant dans une lumière lactée, tout immortel, tout sacrificiel et soupirant, tout absolument impossible à garder et à supporter, si beau et si triste. Je me demande pourquoi notre vie doit vaciller entre la beauté et la culpabilité, l'accomplissement et la tristesse, le désir et le regret, l'immortalité et les moments en lambeaux impossibles à connaître, la vérité et les beaux mensonges pleins de sens, la connaissance et le génie de l'illusion, l'amour et le chagrin, le « Temps » et les minutes, ce-que-nous-faisons et ce-que-nous-voulons — ou — d'autres pôles vacillant ailleurs dans des obscurités plus vastes et plus douces. Plus tard, dans la nuit, avons erré dans le Bowery, buvant joyeusement quelques bières et pensant des pensées d'amour, puis vu Lucien et Barbara et, complètement ivres, titubé jusque chez moi au petit matin… et Allen pleurait parce qu'il pensait que personne ne voulait entendre ses nouvelles visions de « silence et de

transcendance », même si, *étant* silencieux et transcendant, bien sûr, il ne pouvait les prononcer, et nous ne pouvions formuler notre compréhension, et la Grande Erreur, ou (selon moi) la *Grande Vérité*, planait nous effleurant presque de ses ailes inconnues. Cependant, il n'y avait aucune raison que je me soûle à ce point. Je pense que je me suis soûlé pour la première fois uniquement parce que j'étais heureux, aucune autre raison sérieuse, et parce que j'étais amoureux, me reposant dans sa salle de séjour.

LUNDI 26 JUILLET — Jour de gueule de bois. Et reçu une lettre d'Ann, la belle infirmière dans le Sud. À présent, je ne sais plus rien, je ne fais que me détendre.

Aussi ce ne sont pas les « valeurs éternelles » qui m'inquiètent, ce sont tous les moments en miettes, des milliers d'entre eux qui chutent comme des flocons de neige autour de nos têtes, tous magnifiques, chacun différent, chacun « éternel » aussi… *mais sans nom*. Et ils ne cessent de chuter, de chuter, jusqu'à ce que la pureté de notre compréhension des choses éternelles soit obscurcie dans une tempête de neige de réalité, jusqu'à ce que des « impuretés » indistinctes s'accumulent sur nos têtes. L'impression d'un processus qui va de la pureté à l'impureté de notre compréhension, du matin à la ruine, de la certitude joyeuse à quelque chose qui dit : « À présent, je ne sais plus rien, je ne fais que me détendre », c'est un peu comme le ver de Blake volant dans la nuit pour atteindre la rose, et l'atteignant par lents degrés, comme la décomposition. Mais, naturellement, nos cerveaux, essentiellement notre bonté pleine d'espérance, trouvent la lente ruine de la rose plus belle, plus complexe et plus « vraie » que la simple pureté originale… comme, disons, la rose enchâssée dans la glace ne change jamais, et nous parlons avec délices (nous devons le faire) de « changement » et, sans qu'on sache comment, le livreur de glace apparaît. Oh, c'est drôle, et c'en est proche. Le « *mais-sans-nom* » à l'étage au-dessus correspond à l'exigence incessante chez Neal d'une « nouvelle psychologie », je veux dire par là que c'est si proche de la Grande Vérité que ça concorde avec les exigences de l'esprit chez Neal et chez moi. — N'ai pas pu travailler ce soir à cause d'un millier de passions frémissantes. J'aime, j'aime. Un jour, ma femme et moi irons dans la chambre pour nous agenouiller sur le tapis, face à face, tous

les soirs, pour nous embrasser et échanger un baiser, et elle dira : « Parce que jamais nous ne nous séparerons », et je dirai « Parce que jamais nous ne nous séparerons » — et puis nous nous relèverons et retournerons à nos occupations. C'est une frénésie, cet amour. Le tapis, tous les soirs, sinon tout est perdu. Le plus bel amour qui ait jamais été. Dire, par conséquent, que je ne peux pas travailler à cause de l'amour, non, non — tout mon labeur et ma souffrance, c'était le travail de l'amour, pas seulement une préparation pour l'amour, mais une partie de l'amour même, — et de tout mon travail futur, de toute ma musique future. « The Town & the City », c'est entièrement de l'amour et je veux dire de l'amour d'une fille. C'était le labeur pour posséder une âme qu'une fille que j'aimerais ne pourrait jamais quitter… Mon Dieu, mon Dieu, je suis aveugle, la phrase est folle. Encore : — c'était le labeur pour posséder une âme que mon amour ne pourrait jamais haïr, et ne *pourra* jamais haïr. Mon chapitre « pluie » est d'une telle beauté qu'aucune de mes amantes ne peut et ne pourra jamais cesser de m'aimer. C'est en ce sens que mon travail est amour. Elle doit m'aimer parce que je suis saturé de beauté et je suis le travail de l'amour. Et jusqu'à ce que je meurs, aussi… N'en est-il pas ainsi ? « N'est-ce pas grande délicatesse ? » — Pourrais-je jamais haïr Melville ou Dostoïevski ou Wolfe ? Aussi pourrait-elle jamais *me* haïr ? Puis-je haïr Shakespeare ? Puis-je faire autre chose qu'aimer Twain ? Puis-je faire autre chose qu'adorer Dostoïevski ?… et éprouver une affection éternelle pour Balzac ? — pour Céline ? Peut-elle faire autre chose que m'aimer ? Ne vais-je pas l'envelopper de mes bras quand nous traverserons le Nevada en car et lui expliquer ma vision du Nevada ? Ne vais-je pas écrire « Je t'aime » au dos d'un chèque dans un restaurant et le lui montrer ? Que fera mon âme quand elle va essuyer ses larmes ? En pantalon ou en robe de ballerine new-look, elle trébuchera vers moi dans la rue. Dans le brouillard, nous marcherons main dans la main le long des rues blanches en pente raide de San Francisco, avec une bouteille de Tokay, et « The Encantadas[65] » dans ma poche arrière. Je l'emmènerai avec moi sous les ciels nocturnes et à Paris et dans mon ranch. Elle embrassera le front soyeux du cheval et prendra un air sombre. Parce qu'elle est mienne, mienne, et parce que nous ne nous séparerons jamais, et nous nous agenouillerons sur le tapis, et nous aurons des enfants, et tout cela parce

que le travail est amour, mots de l’amour, vision d’amour, — et ce soir, je tremble — UNE FLEUR

Jinny's exact likeness



…el values? That worry
…ed moments thousands
…newflakes all around
… each different, each
…with no name. Bad
…lling until the purity
… eternal things becomes
…e of reality, confused
… heads. The feeling
… to impurity of understand-
…ing, from joyous certainty
… I know nothing now, I
…e Blake's worm flying
…ch the rose, and
…ness, like decomposition.
…ings, mostly our kindness
…slow ruin of the rose
…olex and "true" than
… like, say, the rose
… never change, and we
…delightedly (we have to)
… Iceman cometh. Oh this
is not, and close to it. "But-with-no-name"
upstairs implies Neal's incessant demand for
a "new psychology," I mean it's that close
to the Big Truth that it settles into the re-
quirements of both Neal's mind and mine. —
Couldn't work tonight because of a thousand
quivering passions. I love, I love. Someday my
wife and I shall go to the rug in the bedroom,
every night, and kneel, facing each other, and
embrace and kiss, and she shall say, "Because
we'll never part," and I will say, "Because
we'll never part," — and then we'll get up
and resume. This is a frenzy, this love.
Every night the rug, or all is lost. The most
beautiful love there ever was. To say, then,
that I can't work because of love, no, no —
all my sweating work and suffering was work

MARDI 27 JUILLET — Épuisé par travail littéraire décousu dans la chaleur… fait **34** pages, avec une moyenne de **329**. Pourrai-je jamais me débarrasser de ce passé insistant contenu dans ce livre stupide. Maintenant, c'est le boudoir que je veux…

MERCREDI 28 JUILLET — Cependant, le boudoir coupe du reste du monde, pas le boudoir en soi, mais la jalousie avide du boudoir. Et c'est plutôt épuisant… Assez de bavardage ! — assez de bavardage ! Sauf que, ce soir, après le boudoir, j'ai vu un vieux Noir traînant les pieds dans le métro comme s'il marchait au milieu des champs de maïs en Caroline, et tout mon amour du *monde* est revenu. Est-ce que ça veut dire qu'il m'est impossible d'aimer une femme ? Vraiment ? Ou est-ce que ça veut dire que je ne peux pas supporter les « grandes passions » — après tout, les grandes passions ne sont pas censées durer longtemps. Mon ardente fille joyeuse n'est pas une grande passion, c'est une femme avec qui je vivrai et que j'aimerai, qui *m'accordera mon âme*, d'une certaine façon, et m'aimera quand même. J'ai été jaloux du monde pendant un moment et je commençais vraiment à haïr tout le monde parce que je n'arrivais pas à détacher l'attention de mon esprit de la petite Jinny Baker. J'étais enfermé dans la folie du désir aveugle et avide, et de la jalousie… bref, de la « passion ». Pour moi, cela devrait être autre chose, je le crains. J'ai peur de toutes les limitations. Accordez-moi cette peur. C'est une peur « d'artiste ». Qu'est-ce qui m'a pris, je ne le sais pas. Hier, c'était une angoisse d'amour cosmique… tout l'univers, bien que plus beau encore (l'unique, le transcendantal lacté et flou), m'échappait tandis que mon âme se concentrait fébrilement sur cette fille. Pour elle, hier (même si ce n'est pas mentionné au-dessus), j'aurais calmement fait sauter l'univers ou bien, après avoir échoué à le faire, j'aurais couru me jeter dans le vide au bout du monde… le même monde qui avait exigé trois ans de travail pour « The Town and the City ». Je parle sérieusement. Pour elle, hier et même encore ce soir, je serais devenu volontiers un criminel *en tout genre*. Ce sont donc là les ferments criminels chez les hommes, jeunes et plus vieux, et qui n'attendent que d'être stimulés. Mon intelligence de la passion est peut-être faussée, mais au beau milieu d'elle, j'aurais pu effacer tout ce qui avait jamais pu exister pour moi,

quiconque se serait mis en travers de mon chemin, amis, mères, arts, mondes entiers, c'est ce que j'aurais pu faire hier. Pouvez-vous blâmer mon contentement d'en être partiellement sorti ce soir ? — compte tenu de la sincérité de mon cœur jusqu'à présent ? A-t-il même été sincère à ce point ? Si *une seule* passion peut me mettre à l'envers… Je sais que c'est de la sincérité aussi, mais ce n'est pas ce que je veux dire. Je veux parler de *l'amour de la vie*, du monde, pas *seulement* d'une fille adorable. Le genre de sincérité qui se détache du simple moi pour s'élever vers tout — même si dans le simple moi il y a des univers entiers qui peuvent être calmement et joyeusement détruits. La sincérité tournée vers le monde entier est une sublimation, et par conséquent une falsification, de l'amour ? de la passion ? Ou bien la passion est-elle une folie meurtrière ?… La passion est-elle une sorte de concupiscence de l'âme ? — Et comment suis-je sorti de *la grande passion**, ce soir ? C'est quelque chose que je ne sais pas, c'est arrivé tout simplement…

Je pense, cependant, que je suis tordu et névrosé dans ce domaine. Je pense qu'il y a aussi un truc « laid » en moi, comme chez Ginsberg, un mensonge bien laid quelque part. J'étais inquiet de vouloir l'épouser… et d'entrer dans son monde « intellectuel progressiste »… et d'avoir à abandonner mon « monde-de-joie » d'une certaine façon, mon rêve névrotique. Avec elle, je hais le monde. Il y a un truc qui ne va pas. Mais à présent, plus de mariage, je l'aime simplement pour ce qu'elle est.

Ça semble être ma nouvelle compréhension des choses. Le fait est que Jinny n'est pas prête pour un grand amour, elle n'a que seize ans. Le mariage à son âge a uniquement le sens d'un emprisonnement. J'éprouve une certaine culpabilité vis-à-vis des « aventures », à cause de ce que j'ai fait à Edie sans doute. Mais, pour l'instant, il ne peut s'agir que d'une « aventure ». Elle est jeune, jeune… encore aucune tristesse pour le monde. Et elle est aussi névrosée et égocentrique que moi, tous les deux, nous sommes presque une catastrophe, ensemble… Je pense, toutefois, que nous avons des « valeurs » différentes. Mais le fait est qu'elle n'est qu'un petit « faon surpris » pour toujours dans le jardin ; et je l'étais aussi. Mais plus tellement ce soir. Existe-t-il quelque chose comme « mon genre » ? Ça ne devrait pas exister. Pas de classe, pas de genre. Je vais

m’endormir sur ces questions qui me rendent perplexe. Mon cœur est activé à présent… Je n’aime pas ça. Je suis fou parce que je n’aime pas l’amour ; particulièrement lorsqu’il n’est pas profondément partagé, bien sûr. C’est le problème.

JEUDI 29 JUILLET — Ma vie entière n’a été rien d’autre que des conflits. Et s’il n’y a pas de conflit en cours, allez savoir pourquoi, j’en invente un aussi vite que possible. Ai-je dit hier que j’en avais fini avec l’amour ? Je suis plus chaviré que jamais aujourd’hui. Tout est revenu… Mon vieux Noir des champs de maïs ? — il peut suivre son chemin, je suivrai le mien, avide et aveugle de nouveau. Elle est si jeune, si belle, et si triste que je pourrais en pleurer. C’est ce que je ressens. Je me fiche pas mal qu’elle ait douze amants du moment que je peux continuer à la *voir*. Elle dit qu’elle aime Victor Tejeira… Je connais Victor, un Sud-américain, un poète, gracieux et adorable, très bien, un gentleman. Non, vraiment, la jalousie vis-à-vis de qui ce soit, ce n’est pas le problème. C’est plutôt ma peur de voir le faon surpris disparaître… Dans son univers, tout le monde accroche un Picasso dans un endroit bien visible. Bon, très bien, pour elle j’accrocherai un Picasso dans un endroit bien visible. Comment comparer ce que je sais de la décadence du modernisme et de la triste folie du progressisme en tant qu’humeur, en tant que rébellion bêtement évidente contre des griefs imaginaires, à mon amour pour cinquante kilos de fille ? Quelle importance si je suis parvenu à de grandes vérités spirituelles et mondaines dans ma chambre de solitude et dans mon livre massif, et au cours de nombreuses années de méditation et d’intelligence psychologique — qu’est-ce que mon art ? ma connaissance ? ma poésie ? ma science ? — comparés à ses petits pieds ? Oui, oui, oui, je viens tout juste de m’en rendre compte, « la courbure de son petit orteil ». Vieux Dmitri, je ne t’avais pas dit ? Je ne suis pas Dmitri [66], je suis plus grand que Dmitri parce que je suis le père de Dmitri, le Père Karamazov en personne. C’est moi qui dépense des fortunes et l’amour des fils sur une fille — et qui guette par ma fenêtre d’avare son arrivée. Picasso… c’est le Titien et Grant Wood que j’aimerais vraiment accrochés. Paris… c’est le Montana que j’ai réellement envie d’aller voir. Le ballet… j’ai plutôt envie de passer toute la

soirée au cinéma sur Times Square. Mozart… c'est Allen Eager[67] que j'ai envie d'entendre. Mais pour elle… pour elle, je porterais une petite barbiche et je prétendrais être un génie de la littérature, je ferais des remarques proustiennes, et je serais évidemment *sensible*. Oh non, je ne le ferai pas… C'est l'Amérique, ici, pays pionnier des disciplines pionnières, mise au supplice et tremblante — en transition rapide vers les idées modernes — et tout est dit, même dans une histoire d'amour entre un fermier Canuck et une danseuse de ballet, tout est dit comme dans une histoire.

Ce soir, néanmoins, fait **23** pages et réécrit quelques passages extrêmement importants et ajouté quelques autres pour le chapitre des funérailles… Ce qui le rend bien meilleur. Le travail touche à sa fin, en tout cas. C'est une honte que je ne puisse pas me réjouir de cette perspective ! Mais qui est Jinny, de toute façon, ma petite côte tout simplement, mon petit amour. Pourquoi est-ce que je ne profite pas de ça, au lieu de broyer du noir comme un Goethe. *Pourquoi ?*

VENDREDI 30 JUILLET — Fait **10** pages. Le soir, suis allé à une autre fête chez Allen, avec Harrington — longues conversations avec Harrington, Walter Adams et Diana Hoffman. Louis Simpson était là et je ne le savais même pas… c'est un bon écrivain. Seymour Lawrence était là, il voulait un extrait de mon roman pour la revue « Wake[68] » à Cambridge. Nous verrons bien… Je ne sais pas. J'ai entendu dire que Diamond voulait lire mon roman à présent. Je pense, toutefois, que je vais commencer par Macmillan, en passant par Barbara Hale. Douleurs d'yeux de nouveau. Et la douce douleur de Jinny sur m… sur ma tête ou mon cœur, ou je ne sais quoi. Rentré chez moi à l'aube. Je n'ai toujours pas pu répondre à la lettre d'Ann !

SAMEDI 31 JUILLET — Appelé Tom Livornese… et Tommy a vu Edie à Detroit. Le verrai bientôt pour avoir tous les détails. Écrit à Ann ce soir. Fait **22** pages et terminé les funérailles. À peu près 1 000 pages du manuscrit sont prêtes. Quelques bricoles à corriger ici et là, encore 100 pages environ, peut-être moins. Je me demande si je ne devrais pas montrer le roman maintenant. Je suis certainement fatigué de travailler, j'aimerais pouvoir me reposer quelques

semaines. Aujourd’hui, j’ai travaillé dur sur ces 22 pages et, ce soir, je ne retrouvais plus du tout le fil du chapitre en mer. Moyenne de **331**. Comme mon esprit est cruel ! — ces yeux en ont trop vu — la plainte d’un amant, surtout — et une peur générale et des larmes et des soupirs…

AOÛT — PAS SI AUGUSTE… PAS SI CALME…

DIMANCHE 1er AOÛT — Tom est venu avec une bonbonne de vin pour ma mère, de la bière pour nous, une pile de disques de jazz — et c'était parti. Vers dix heures, les femmes nous ont manqué et nous avons pris sa Dodge pour aller chercher Jinny et Vicki, et nous sommes allés rouler dans le parc, etc., et nous en avons eu marre et nous sommes rentrés. J'ai eu une conversation sérieuse avec Jinny et je vois qu'elle n'est en rien responsable de la douleur qu'elle m'a infligée. J'ai fait la connaissance de sa mère, qui n'est pas affectueuse, et comme elle n'a pas de père… et elle est terrifiée & seule face aux événements. Maintenant je *suis* enfin avec elle pour de bon et c'est magnifique. Elle se lance dans les histoires d'amour avec une passion et une affection furieuses pour compenser, elle est perdue… et trop jeune, aussi, pour qu'on en fasse un problème. Simplement, comme je l'ai dit, une petite princesse, triste. Je ne sais toujours pas quoi faire avec elle. Nous sommes sans cesse enlacés, c'est une caresse sans fin, presque morbide, magnifique d'être sans fin. Nous parlons à peine. Je suis perdu, elle est perdue, nous nous serrons l'un contre l'autre. Elle est étonnante. Il n'y a rien de plus à dire. J'ai enfin écrit cette lettre à Ann, ayant déchiré les plaisanteries maladroites de samedi… Tout le monde est perdu, Vicki est perdue. Tom m'assure qu'Edie a toujours peur de moi, au point de redouter une reprise de l'amour entre nous, avec tous ses connotations de perdition que cela impliquerait. Perdu.

LUNDI 2 AOÛT — Et à présent, en dépit de tout ou peut-être *à cause* de tout ça, bien sûr, terminer le travail sur le roman une fois pour toutes. Reçu une lettre de Neal, éprouvé le besoin pressant d'y répondre tout de suite, fini par perdre une journée entière de travail, un lundi qui laissait présager un nouveau commencement, il faut donc attendre. Travaillé, dormi, marché, travaillé avec réticence — puis, au milieu de la nuit, un merveilleux interlude pour moi : — spaghetti avec une sauce rouge sang et boulettes, Parmesan, cheddar râpé, morceaux de poulet, avec un vin rouge italien et de la glace au chocolat, et une demi-tasse de café noir ; et un cigare Corona à 28 cents ; et la vie de Goethe (et

ses amours) — le tout dans la cuisine. Et je n'avais jamais prévu de le faire, je l'ai fait tout simplement. Puis, je me suis remis au travail à 2 heures du matin. Passé la nuit à corriger 50 pages d'un ancien manuscrit et à réécrire des passages, un chapitre de 30 pages à présent, prêt à être tapé. Me suis couché à 7 heures du matin.

MARDI 3 AOÛT — Journée pluvieuse fraîche, journée de travail. Ai commencé le chapitre « Veille de Noël », suis passé à toute vitesse au « Réveillon du Jour de l'An » et à « l'enfant emmailloté plus doux qu'un oiseau tremblant entre fantasme et compréhension — au milieu de tout et entouré et conscient de tout, les oiseaux aux regards désabusés volant haut, mais pas maintenant, Ô pas maintenant » — tout écrit aujourd'hui, ça. Une copieuse journée de travail, une centaine de pages anciennes préparées pour en faire cinquante nouvelles environ. Puis, à quatre heures du matin, enchaîné sur le chapitre en mer. Me suis noyé joyeusement dans le travail — ma Jinny, son adorable front plissé, m'attend, anxieusement je suppose maintenant que je suis « immergé » dans l'art. Énigmes — mystères qui tourbillonnent — l'esprit, l'art. En avant, en avant —

MERCREDI 4 AOÛT — M'épuisant avec une surcharge de travail de révision. Et je croyais avoir fini. *Jamais* je ne finirai. Écrit une lettre à Jinny pour lui dire que je la verrai vendredi. Pour lui dire aussi que j'allais bientôt partir — juste au moment où Victor Tejeira vient la voir, ce qui veut dire que je vais me retrouver dans une mauvaise position dans le jeu de l'amour, il me faut donc créer une nostalgie chez elle, vous comprenez. Comploter, travailler, manger, dormir, rempli du sentiment à présent que je suis perdu et que je ne crois plus en rien. Et je suis tellement dégoûté de mon roman, et des mots, des mots. Autrefois, c'était l'hymne des images et des verbes nombreux, à présent c'est de la poésie fangeuse et de nombreux adjectifs et noms au pluriel — des combines aussi minables que mon petit mensonge à Jinny sur le fait que j'allais partir avant que son amoureux ne vienne la voir. Mais il va à Paris, lui aussi… (Qui suis-je ?…) Est-il possible qu'il y ait moins à faire sur le roman ? — après ces trois jours de « révision furieuse ». — Franchement, je ne le crois pas. *Ça me navre** — Ce

n’est pas que je sois malheureux, simplement j’ai envie d’être dans les bras de Jinny de nouveau, *ce soir*, pas vendredi soir… Et j’ai du travail, et des rivaux, et de la poésie fangeuse, et des chagrins — et je suis *heureux*. C’est une foutue surtension nerveuse après avoir atteint le point culminant — voilà ce que c’est — *Quand* le roman ? *Quand* la célébrité et l’argent ? *Quand* l’amour ? *Quand* ? — qu’est-ce qui va toujours de travers avec le pitoyable *maintenant* ? — Bla bla bla, c’est l’âme, ça n’est que ça. Écrit **2 000** *mots nouveaux* ce soir, le chapitre « Père perdu » et terminé la préparation du chapitre en mer dément et confus. Beaucoup de travail aujourd’hui.

JEUDI 5 AOÛT — Journée fraîche, fraîche, je suis reconnaissant de ces journées de travail formidables, et soleil et grisaille aussi. Les journées de travail grises sont ma forêt de Thuringe[69], mon Weimar, et Jinny est mon Italie, vous comprenez. Je fais des allers-retours dans ma diligence à travers les Alpes du conflit… (c’est assez joli, mais un peu *trop* moderne, joli et moderne comme les murs blancs et les stores vénitiens chez ma sœur Carolyn). Aujourd’hui, je commence *la grande frappe finale* — voyons combien de temps ça va me prendre. Une fois terminé, j’emporte le manuscrit chez Macmillan, ou chez Van Doren, ou chez Diamond, n’importe où. Il sera entièrement terminé, à l’exception d’*Après-tous*[70], qui constituera cependant un privilège agréable, le dernier grand chapitre, formellement… J’ai aussi le fragment « Mort d’un Père », prêt à partir pour la revue « Wake » à Cambridge, à livrer aux lions qui s’adouciront peut-être pour parvenir à une compréhension humble de la mort & de la gravité des choses.

N’est-il pas vrai aussi qu’un homme puisse manger et dormir et travailler toute la semaine, et être comme un agneau dans sa façon de comprendre, et que, le samedi arrivé, il doive… eh bien, qu’en est-il de ses besoins instinctifs — d’une femme, de cuisses, de passion déchirante, d’ivresse, de fatigue repue et de furie calamiteuse ! Ce qui fait tourner la terre, *après tous**, sauf que, parfois, ça fait tourner la terre jusqu’à ce qu’elle soit prise de vertige, nous nous en plaignons, il y a des crimes et des atrocités gênantes. Mais allez demander à l’homme, à l’agneau, au dormeur — qui va se transformer instantanément en lion déchaîné dès qu’il aura explosé. Il n’y a rien que nous puissions faire face à

ces désagréments. C’est compliqué, un point c’est tout. C’est l’âme, un point c’est tout. C’est ce que c’est.

VENDREDI 6 AOÛT — Jinny a de la fièvre, j’ai donc retiré les fringues de frime que je portais et j’ai remis mes frusques de forçat, et je me suis remis au travail. Une magnifique nuit fraîche aussi… mais je la verrai demain. Ce soir, irrité, j’ai tapé **17 pages**, mais pour la revue « Wake », l’extrait, et en cours de frappe, ai pensé à quelques révisions mineures pour le manuscrit — « Mort d’un Père », en fait. J’espère qu’ils vont l’accepter — si c’est le cas, je vais apparaître à côté d’inédits de Whitman. « Un extrait d’un roman inédit » — de « John Kerouac » — (c’est moi, vous voyez) — à côté de « Notes inédites de Walt Whitman ». Ça va me rendre célèbre parmi les Lions et ouvrir la voie vers l’argent. J’ai oublié de mentionner le fait que j’ai tapé **27 pages** hier, pour terminer « Charley »… une grande nuit de travail qui m’a lessivé nerveusement. Une moyenne de **336** — cette nuit, j’ai aussi révisé le chapitre « Mickey ».

SAMEDI 7 AOÛT — Suis allé dîner chez Jinny — elle avait aussi invité à l’improviste Walter Adams ; et il n’y avait pas de dîner préparé ; nous sommes sortis. J’ai dépensé la somme énorme de 4 dollars en fleurs et en vin, etc. Puis, de retour chez elle, nous avons retrouvé Lou & Barbara. Adams (amoureux de Jinny) et moi avons parlé, comme nous le faisons toujours, de diverses choses. Il est plein d’une tristesse hésitante. Puis je m’en suis pris à Jinny, l’amante pétulante, et c’est tout. Je ne vois vraiment aucune raison de décrire ce qui s’est passé ou de le faire ressentir à qui que ce soit ou même à moi. Des gamineries, elle l’admet : il vaudrait mieux qu’elle ne l’admette pas. Je m’y attendais, de toute façon — et « nous ne sommes pas du même genre ». En fait, je m’en fiche. Elle s’est jetée par terre et je l’ai rattrapée, un peu surpris, mais sans avoir l’air de m’y attendre non plus. Point. C’était bien. Je n’aurais pas dû déchirer ses photos, mais je l’ai fait. Lucien & Barbara ont lu mon « Mort d’un Père » et l’ont beaucoup aimé. Je l’ai posté à « Wake ». Suis rentré chez moi.

DIMANCHE 8 AOÛT — Dépression de l'amant. Mais Tom m'a appelé et m'a embarqué pour une virée à quatre dans les boîtes de nuit de N.Y. J'ai fait la connaissance de la fille avec qui il est, une créature charmante, dingue, folle. La fille que j'accompagnais était Esther Jack[71] en personne, je le jure. Hal l'aurait adorée. Nous avons débarqué au 3-Devices & beaucoup de bon be-bop et Jackie Patis et George Shearing et Oscar Pettiford. J'ai eu une longue conversation démente avec deux jeunes Noirs au bar. Tom m'a raccompagné chez moi en voiture, en fonçant comme d'habitude. Les femmes sont restées à New York, dans Park Avenue ou je ne sais où. Et je n'ai rien éprouvé du tout.

LUNDI 9 AOÛT — Tom a débarqué au moment où je me levais ; nous avons parlé de sa copine, il a joué du piano, et il est parti. Puis, j'ai reçu un coup de téléphone d'Allen, et Burroughs était en ville, j'y suis donc retourné, et j'ai vu Bill, émacié, malade, *beat* ; et Lou & Barbara étaient là ; nous avons bavardé. Je suis rentré chez moi. Aucune impression.

MARDI 10 AOÛT — L'herbe pousse et les dieux meurent vite, et tout est vrai. Quelque chose d'important va m'arriver : je suis sur le point d'aimer énormément quelqu'un, véritablement, réellement, cette fois « le vrai truc », mais je ne sais pas qui. Je le ressens tout simplement. Mes yeux, soit dit en passant, sont plus douloureux que jamais. Cette dernière semaine de travail pourrait être la plus heureuse au cours des deux dernières années et demie, s'il ne se passait pas toutes ces choses. J'ai pris de l'aspirine et je m'y suis mis (après toutes les interruptions) — et j'ai accumulé quelques pages.

JEUDI 12 AOÛT — Toujours magnifiquement frais — c'est comme ça depuis 13 jours à présent. Ce soir, fait **23 pages**, toutes soigneusement révisées (Joie au Nouvel An). Moyenne de **345**. Douleurs d'yeux disparues. Pas encore de nouvelles de « Wake ». Me sens très heureux ces jours-ci parce que je peux encore « aimer le monde » comme l'illustre en quelque sorte le vieux Noir dans le champ de maïs et tout ce que j'y associe… Les U.S.A. et tout ça… et je peux en même temps écouter Stravinsky en l'appréciant intensément… Ce qui est dû

en grande partie à mon aventure avec Jinny, d'une certaine façon. Je l'expliquerai plus tard, tout ça est une découverte de ma propre psychologie, la profonde qui est difficile à admettre au début parce qu'elle paraît tellement irrationnelle et stupide.

VENDREDI 13 AOÛT — Terminé « joie » — et le « père perdu » — **10 pages**. Écrit une lette à Neal. Paginé mon manuscrit, j'arrive à 1 074 pages, avec plus ou moins 25 à faire pour *Après-tous*[72]. C'était amusant de paginer le manuscrit. Enfin. Mais maintenant, bien sûr, je suis irritable parce que je crois que les gens ne vont pas aimer le livre.

Resté debout jusqu'à 7 heures du matin à travailler et à penser tout simplement.

SAMEDI 14 AOÛT — Emporté le manuscrit (dans un carton d'emballage) pour le donner à Barbara Hale. Elle a commencé à le lire et s'est endormie. Lucien l'a lu jusqu'à l'aube. Pendant ce temps-là, j'ai foncé à l'atelier de Corinna de Berri et j'y suis resté jusqu'à neuf heures du matin à boire et à parler et à appeler des gens au téléphone, et à flirter. C'est une dynamo étonnante, cette femme, 38 ans environ — elle a connu Thomas Wolfe autrefois. Était l'amante de Stravinsky à Paris, pendant un certain temps. Très mariée, dingue et agitée, elle a encore des restes de sa sidérante beauté d'autrefois. Raconte de merveilleuses histoires absurdes ; se lance aussi dans des discours passionnés sur la « pulsation » de l'Amérique (« Amerrika »). Elle est « Niceoise », de Nice, en France, ou je ne sais où. Une nouvelle amie dingue pour moi, même si, d'une certaine manière, elle est trop de femmes à la fois pour *moi* — l'énergie et la passion de seize femmes. Je suis submergé, j'ai besoin de me reposer après l'avoir vue. De plus, je suis pervers pour ce qui est des relations humaines, je refuse d'y faire face. Elle m'a appelé « le proche », ce qui est beau et beaucoup trop. Vous voyez bien quel hypocrite je suis en réalité. Cependant, voyez cependant — ça suffit. Qu'il n'en est peut-être pas ainsi.

DIMANCHE 15 AOÛT — Suis allé chez Tom à Lynbrook et nous avons travaillé sur deux morceaux, paroles & musique. L'un d'eux est probablement vendable — « Les oiseaux mêmes sont tristes, les rossignols en pleurs… » J'y reviendrai. Pendant ce temps-là, nous avons bu du whisky, mais mes douleurs d'yeux ne sont pas revenues. Ai passé un moment fantastique. Il a réveillé sa sœur Maria au milieu de la nuit pour lui faire chanter nos chansons. Il adore sa petite sœur.

LUNDI 16 AOÛT — Suis rentré chez moi. Travail à faire sur le chapitre en mer — et j'ai travaillé l'imbroglio mélancolique du truc — somnolé par intermittence pendant la nuit, tout habillé — écrit encore à l'aube. J'éprouve une certaine peur à travailler maintenant, « pas de courage ». Mais il faut que je le fasse — le chapitre en mer et puis, finalement, le dernier chapitre. Demain, Barbara et moi sommes censés apporter le manuscrit à Putnam chez Macmillan.

MARDI 17 AOÛT — Babe Ruth[73] est mort hier et je me suis demandé : « Qui est le père caché de l'enfant trouvé ? — où se trouve le père de Babe Ruth[74] ? » Qui est-il celui qui a conçu ce Bunyan[75] ? — quel homme, où, quelles pensées avait-il en tête ? Personne ne le sait. Et c'est un mystère américain, l'enfant trouvé devient le roi, et le père de l'enfant trouvé reste caché… et il y a une grandeur en Amérique du fait que ces choses se produisent encore. — Appelé Barbara et elle donne le manuscrit à James Putnam, chez Macmillan, mardi prochain. Entre-temps, je vais finir le chapitre en mer et le dernier chapitre. — Et vous tous, esprits mineurs du monde, vous ferez des symboles des mots de l'homme — vous, esprits, une livre de connaissance, pas une once d'esprit, de sympathie ou de signification humaine. Qu'est-ce que la boule du soleil rouge à l'horizon ? — vous dites, l'illusion de la réfraction et des faits ?… Je dis, c'est le vers de la signification de l'âme. Juste quelques pensées — Fait **10 pages** du chapitre en mer.

MERCREDI 18 AOÛT — Tom est passé, nous avons dîné à la maison avec ma mère et ouvert une bouteille de Chianti importé. Puis, Tom et moi sommes allés à N.Y. et sortis avec sa copine et la tante de celle-ci, Thelma (Esther Jack), un club

de jazz de nouveau. Passé un excellent moment. Cette Thelma est une magnifique petite femme, j'aurais aimé qu'elle n'ait pas à rentrer à Boston, j'aurais aimé… quelque chose à son sujet. Bien qu'elle ait 13 ans de plus que moi, elle a un côté enfantin et merveilleux, exactement comme Esther Jack, je le jure, et un grand sens de la vie, et tout.

JEUDI 19 AOÛT — Repris le travail. Écrit **10** pages *avec difficulté* et j'ai encore 10 pages environ à faire. J'apprends maintenant que « l'artiste », comme n'importe quel autre type de travailleur, doit travailler *conformément à un horaire*, s'atteler à la tâche, aller aussi vite qu'il peut, sans quoi, comme n'importe quel autre travailleur, il ne fera jamais rien et, en réalité, jamais assez. Il y a pas mal de conneries sur cette histoire de l'artiste… qui a tout le loisir de « travailler » comme il l'entend. Le travail a à voir avec le temps ; on ne peut pas perdre son temps à construire tranquillement une maison ou alors on n'y emménagera jamais. L'Utopie pour « les artistes » s'accorde avec ce qui est inhérent au travail artistique… la paresse et la procrastination. Je sais donc ça à présent, après avoir traîné aussi longtemps que je l'ai fait sur le chapitre en mer. Il faut que j'expédie le chapitre final, en commençant demain, avec la même urgence que les autres chapitres du roman, sans quoi il va puer la paresse, une fois terminé. C'est ça qui fait qu'Hemingway peut passer dix ans sans publier de roman[76] — et même Joyce. Dostoïevski a écrit énormément — « Crime & châtiment », « L'Idiot », « Les Possédés » et « Les Frères Karamazov » en 12 ans, 3 ans en moyenne par roman. Et prenez Shakespeare et Balzac, ils avaient intérieurement des délais à ne pas dépasser, ils voulaient que les choses avancent, ils voulaient *vivre*, pas traînasser. Je vais commencer un autre roman très vite. Enfin, disons, *bientôt* —

VENDREDI 20 AOÛT — Fait **10 pages** de plus, quelques-unes encore pour terminer le chapitre en mer. C'est un des grands chapitres du livre à présent, alors que c'était catastrophique au départ. Le travail sauve tout… Me suis senti merveilleusement bien à 9 heures du matin avant d'aller me coucher (samedi matin) et je crois bien que je vais revenir à une vie diurne et aller nager et

marcher et je ne sais quoi… maintenant que je vais en avoir fini avec « Town & City », moins d'une semaine ! Ce mois d'août a été d'une fraîcheur splendide.

SAMEDI 21 AOÛT — Terminé le chapitre en mer, un des grands chapitres. L'extrait « Mon père-meurt » m'a été renvoyé par Seymour Lawrence de la revue « Wake », accompagné d'une lettre ridicule me donnant de gentils conseils sur la façon d'écrire. Je suis incapable de décrire le dégoût que je ressens, ou la colère. Quelqu'un, bientôt — si ça continue —, va se faire estourbir. J'éprouve mille sentiments exaspérés que je ne me préoccupe pas de récapituler — ils sont évidents. En dépit de toutes les erreurs chez Thomas Wolfe, est-ce que je rejetterais pour autant l'ensemble de son œuvre, de son âme ? — mais je suppose que je ferais mieux de devenir un éditeur moi-même et de faire les critiques que tout le monde fait, et d'apprendre à l'université, simplement par précaution. Oui, je regrette profondément de ne pas savoir écrire ; oui, mes garçons, pardonnez-moi pour… pour ce qui a bien pu exciter vos facultés critiques. J'aimerais avoir des facultés critiques pareilles et pouvoir les lâcher quand mon œil tombe sur une ligne d'écriture. C'est bien plus facile que de travailler ; c'est respectable aussi. Walter Adams, avec un sourire faible, déclare : « Oh oui, James Fenimore Cooper était plus anglais qu'un Anglais aurait pu l'être, avec sa belle maison, ses beaux chevaux, ses bons vins et ses bons livres — *par conséquent*, tu vois… » — en étendant la paume de sa main, en souriant toujours vaguement. Ce que Mark Twain a à dire concernant Cooper ne fait que confirmer à quel point il peut paraître aux yeux de Walter[77]… Bon, dans la même veine, Walter a dit à « ce petit pisseux » (Lucien appelle comme ça l'éditeur de « Wake ») que j'avais besoin d'un éditeur pour débarrasser mon œuvre de « tout ce qui était mal écrit ». Grands dieux, je ne pourrais certainement pas le faire moi-même, je n'ai aucun talent dans ce domaine, tout ce que je fais, c'est *écrire*… ce qui, après tout, est le côté le plus grossier de l'affaire. C'est au critique et à l'éditeur qu'il appartient de redresser les choses et de donner à la littérature sa signification véritable. Après tout, quelles choses indues verraient le jour de la publication s'il n'y avait pas des éditeurs et des critiques de toutes sortes pour réarranger les choses à leur goût. Après tout, l'écrivain est un enfant, il doit être conduit par la

main vers le « métier ». Il ne peut rien savoir, lui-même, du « métier », parce que, naturellement, il passe plus de temps à écrire qu'à étudier et méditer la question. C'est le critique qui *définit* et « crée les attitudes », sans lesquelles, grands dieux, nos lettres seraient dans un état de stupidité atroce. Oui, il est temps que je procède à un réexamen des valeurs. Je crois que je vais poser ma candidature pour un boulot de Ré-examinateur des Valeurs quelque part ou bien de Théoricien du Métier, et me lancer dans une étude approfondie de la question — aller à l'université jusqu'à l'âge de trente ou trente-cinq ans — voir l'Amérique & la vie en général dans la perspective de Paris — je pense que je vais m'y mettre à présent. Mais c'est aller un petit peu trop loin, je pense que je ferais mieux de continuer à lutter, même sans le moindre « métier », et livrer mes monstruosités entre les mains bienveillantes des experts. Ça vaudra mieux pour moi. *Ils sont tous d'accord avec moi sur ce point.* Ce serait aussi sacrément bien si j'accélérais et produisais un autre livre, et un autre encore, et autant que je pourrai, avant que leurs facultés ne se rassissent du fait d'être sous-employées. Le travail d'une vie doit continuer, vous savez ! Nous sommes tous ensemble dans cette affaire ! Après tout, vous le savez ! Nous autres, écrivains, ne devons pas leur faire perdre leur temps ! Qui sait, un jour, il n'y aura peut-être plus d'éditeurs et de critiques, il se pourrait qu'ils disparaissent ! — et *alors* ce serait une tout autre affaire pour nous ! Ces bienfaits ne peuvent pas durer éternellement !

Et ainsi de suite, vous savez bien !

DIMANCHE 22 AOÛT — Il y a quatre ans, aujourd'hui, j'épousais Edie. — Suis allé donner le chapitre en mer à Barbara ; vu Lou ; et suis allé au cinéma avec Tony. Je vais peut-être prendre le boulot de Tony à la rubrique « sports » de United Press en septembre. Je ne sais encore que faire.

LUNDI 23 AOÛT — Dit à ma mère qu'elle devrait aller vivre dans le Sud avec la famille plutôt que de passer tout son temps à trimer dans une fabrique de chaussures pour gagner juste assez d'argent pour alimenter le système de consommation qu'est notre société. En Russie, ils triment pour l'État, ici ils

triment pour la Consommation. Il n'y a pas la moindre différence nulle part… les gens vont simplement se ruer vers des boulots qui n'ont aucun sens, jour après jour, vous les voyez en train de tousser dans le métro à l'aube, et ils ne se reposent jamais, ne se détendent jamais, ne profitent jamais de la vie, tout ce qu'ils font, c'est « Couvrir Leurs Dépenses » — au-delà de la nourriture, ils vendent leur âme pour des choses comme le « loyer », des « vêtements décents », le « gaz & l'électricité », « l'assurance » et un million-et-un accessoires « utiles ». Même la naissance d'un enfant implique des mois et des mois de « salaire ». Tout « coûte de l'argent » aujourd'hui. Ma mère et la totalité de l'espèce humaine se comportent à présent comme des paysans qui viennent tout juste de sortir de leurs champs et sont horriblement excités à l'idée de pouvoir s'acheter des babioles et des machins dans les magasins. L'autre soir, elle est rentrée à la maison avec je ne sais combien de dollars de camelote pour le bébé de Nin — même l'adorable enfant est à présent évalué en « heures de salaire ». Tout le système est incroyablement… Je ne sais pas quoi. Incroyablement dément ! Et quand je lui ai dit ces choses, on aurait pu croire que j'avais blasphémé Dieu Tout-puissant !

Bon, ce sont mes sentiments… Quant à *moi*, la base de *mon* existence va consister à vivre dans une ferme quelque part, où je pourrais cultiver une partie de ma nourriture et, si besoin est, la totalité. Un jour, je ne ferai rien d'autre que de m'asseoir sous un arbre pour contempler mes récoltes (après le labeur nécessaire, bien sûr) — et boire mon propre vin, et écrire des romans pour édifier mon âme, et jouer avec mes enfants, et me détendre, et profiter de la vie, et me marrer, et faire la nique aux pauvres diables qui toussent. Je vous le dis, ils ne méritent rien d'autre que du mépris, et vous pouvez être sûr, naturellement, qu'ils seront tous prêts à partir pour une guerre exterminatrice que leurs dirigeants vicieux auront concoctée pour sauver les apparences (l'honneur, la décence) et pour « couvrir leurs dépenses ». Après tout, qu'arriverait-il à notre précieuse société de consommation si nos exportations doivent faire face à la concurrence russe. Merde aux Russes, merde aux Américains, merde à tous. Je vais vivre ma vie à ma « manière paresseuse de vaurien », *voilà* ce que *je vais* faire. — Cette nuit, j'ai les « Carnets du Sous-Sol ». J'avais lu, l'autre soir, « Au

cœur des ténèbres », vous voyez. Je vais lire beaucoup désormais. Suis en train de lire aussi « Tom Sawyer à l'étranger ». J'ai commencé le chapitre final dans un style relâché, juste pour voir comment ça marche. La seule difficulté avec mes écrits, c'est le trop grand nombre de mots… mais, vous voyez, les « pensées véritables » abondent dans « Town & City », ce qui annule le léger inconvénient de la verbosité. Maintenant je vais affûter les choses. J'ai un autre roman en tête — « Sur la route[78] » — auquel je ne cesse de penser : deux types qui font du stop jusqu'en Californie à la recherche de quelque chose qu'ils ne trouvent pas *vraiment* et qui se perdent en route, et qui reviennent avec l'espoir de quelque chose *d'autre*. Je suis aussi en train de trouver un nouveau principe d'écriture. J'y reviendrai.

MARDI 24 AOÛT — Ai pris mon temps, fait des marches, mangé. Je me repose vraiment bien à présent, ce que je n'avais pas prévu. Pas de problème avec mes yeux non plus, ces derniers temps. Écrit à Nin & Paul, travaillé sans y penser sur le dernier chapitre (comme un « romancier européen »), je me suis amusé, j'ai lu, j'ai mangé, etc.

MERCREDI 25 AOÛT — Suis allé en ville voir Tony — pour le boulot à U.P.I. Je pourrais commencer le 17 septembre. Essayé de trouver les autres ; sans succès, et j'ai erré dans la nuit brûlante, terriblement irrité. Dormi chez Tony, lu dans sa chambre, suis allé voir un film le lendemain (qui m'a fait souhaiter pouvoir repartir en mer si seulement j'en avais *envie*) — et suis rentré chez moi par une chaleur phénoménale de 38 degrés (38,5 en fait). Le monde est comme dans le souffle d'une fournaise. Rien à faire ou à dire — c'est toujours comme ça dans les tropiques. Pas étonnant que l'homme blanc devienne bestial dans les « colonies ».

JEUDI 26 AOÛT — Encore une journée de chaleur intense impossible, avec une brise qui a l'air de venir d'un incendie de prairie soufflant par ma fenêtre. Il fait une chaleur de 34 degrés dans la maison à 2 heures du matin ! Je ne fais que prendre des bains froids et lire. J'abandonne mon âme ou je ne sais quoi dans ce

genre d’atmosphère… par conséquent, vous voyez quelle farce précieuse est mon âme, après tout.

VENDREDI 27 AOÛT — La chaleur impossible continue. Je prends des bains froids et lis… et ne fais rien d’autre.

SAMEDI 28 AOÛT — La chaleur impossible continue — bains froids, *glacés*, et lectures… la merveilleuse nouvelle de Dostoïevski, « Une douce[79] ». — Tom est venu me chercher ce soir, nous sommes allés nager à Point Lookout[80] à minuit. Dans sa maison, tard dans la nuit, je ne pouvais pas dormir à cause de la chaleur équatoriale et des moustiques. Mais, ensuite, une chose formidable m’est arrivée : — J’ai eu une rumination extatique de 7 heures d’affilée sur la « vérité de moi-même » — ORGUEIL. Oui, c’est le sujet, du moins chez un névrosé comme moi. J’avais une image de l’intensité humaine des hommes, représentée par un petit organisme qui s’agitait dans la partie antérieure du cerveau, sur le front même, et c’était la palpitation présente à jamais (le cœur du cerveau) de l’orgueil… de l’orgueil à l’humilité, aller & retour, au sens névrotique le plus intense, de l’orgueil à l’humilité, aller et retour. Pouvez-vous seulement voir cette petite chose palpitant comme un cœur ? — mais plus mentale qu’un cœur, *plus sauvage*, plus « intelligente ». La source de tous nos ennuis aussi, mais à présent je cesse, dès cet instant, d’être un philosophe, et je me tourne vers l’action et le mystère et les détails et l’horreur humaine et la « beauté » de cette petite chose. Vais-je lui donner un nom ? — elle est située juste au-dessus des yeux, en quelque sorte, et ce n’est pas, soit dit en passant, la chose qui nous tue, c’est notre vie même, notre être, notre humanité, notre orgueil. C’est toutes les choses à la fois, d’une certaine façon. C’est notre être nerveux. Mais, de nouveau, je cesse d’être un « nommeur » d’innommables… du moins, pas tant maintenant qu’autrefois. Mon nouveau roman-en-tête (*Sur la route*) va commencer au milieu de ces nouveaux… préceptes ? Nouvelles… pensées ? Découvertes ? Même une femme aussi calme que ma mère a cet orgueil sauvage qui palpite sur son front. Vous voyez, j’ai découvert *le* truc. Je vais être plus sage désormais (et *c’est* une déclaration pleine d’orgueil). « Pensées vraies », mon

nouveau concept mentionné plus haut… les pensées qui arrivent sans se faire annoncer, sans être prévues, sans être forcées, d'une *vérité* vive dans leur lumière éblouissante… m'ont conduit à cette nouvelle découverte[81]. Grâce à toutes ces choses, par exemple, il m'est possible de comprendre les éléments fragmentaires suivants me concernant (dans la mesure où la « vérité » ne peut être que vérité de moi-même, de ce que je vois en moi et ne peut être universalisée et vaguement généralisée en une « vérité pour les hommes » dont je ne peux, naturellement, pas voir *l'intérieur* — espérant, par conséquent, que la vérité en moi puisse être la même en eux). J'ai compris ces pensées vraies me concernant :

1) *Je ne peux pas perdre mon temps à aimer les autres quand, après tout, « je suis meilleur qu'ils ne le sont »*. Vous voyez la lumière de ce truc-là ?… c'est une pensée non refoulée et, incidemment, ce n'est certainement pas (je crois) une présentation débile du moi pour les besoins d'une distinction délicate, genre, à la « Ginsberg ». Pourtant, elle peut l'être. Ce qui conduit à une autre…

2) *Je dois toujours me justifier à mes propres yeux, parce que les autres ne doivent pas voir mes défauts*. Ce n'est pas que j'aie été dans le passé idiot (orgueil ! orgueil !) au point de ne pas savoir ces choses, c'est simplement que je peux enfin, aujourd'hui, les souder dans une déclaration et un art, en tant qu'être humain et en tant qu'artiste. Avant, il était nécessaire de cacher ces choses par peur d'un « art stérile ». Et c'était aussi un problème d'attachement culturel (Kafka n'est pas bon pour les Américains, Wolfe est bon, etc., etc.). Aussi je cédais à l'orgueil sans savoir pourquoi. Maintenant je vais peut-être savoir…

3) *Je vieillis et je vais mourir un jour* — (Ceci n'est que la Nature et non l'humanité… et ça ne me concerne plus beaucoup).

4) L'envie est orgueil, le vice est orgueil, la moralité est orgueil — tout est orgueil (mais ce n'est que de la philosophie).

5) *Il est indigne de moi de participer à la vie* : — avoir un travail comme les

autres, être un plouc de fermier comme les autres, de me retrouver dans un métro bondé comme tous les autres, de faire ou d'être en quoi que ce soit comme « les autres » — beaucoup trop pour *moi*.

6) Il m'est possible d'admettre mes faiblesses et lubies et chicanes sans être méprisé, *même par ma mère et ma sœur (et mon père)*. Mon âme n'a été jusqu'ici qu'un rêve éveillé, comme un film d'Hollywood… une plainte suivie d'un rêve éveillé, un « problème » suivi d'une « solution ».

7) Je ne me soucie plus de savoir combien les autres sont mauvais — je me soucie de savoir combien *je suis* mauvais.

8) S'endurcir aux « problèmes » (comme le Delaware s'est endurci aux hivers glacials), c'est ne plus avoir à « résoudre des problèmes ». C'est un des secrets de l'anti-mercantilisme, pour ainsi dire, un des secrets de l'humilité sociale (vivre sans dépenser inconsidérément). *Boue*.

9) Chercher la « vérité » est un orgueil saturé de vice, une attitude du genre plus-saint-que-toi. Je dois toujours détourner mon visage des autres, de quelqu'un dont je viens de faire la connaissance même, pour *faire sentir* ma distance et mon intérêt pour d'autres choses.

10) C'est de l'autoflagellation (non !) que d'admettre la vérité me concernant (vous voyez combien c'est délicat ?).

11) J'ai attaqué l'orgueil des autres et puis je me suis retiré, m'attendant à ce qu'ils me pardonnent. Je vais leur dire de me pardonner. Je vais leur dire ce que je ressens et ne demander aucun pardon, à moins qu'ils ne désirent me pardonner. Et ainsi de suite — un embarras du choix qui m'échappe complètement en ce moment. Tout cela n'a rien à voir avec ce que je voulais *confesser*. Je suis fatigué maintenant, manque de sommeil. Mais c'est mon nouveau travail, j'y reviendrai. La palpitation de l'orgueil, c'est le truc ; mon père disant à Lucien en 1944 : « Je vais payer un verre à un gosse de riches ! »

— des trucs dans ce genre. Les détails, les mots de l'Ecclésiaste de la *vie* de Salomon — « Tout est vanité ». Une des choses intéressantes concernant ces dévoilements du moi obscur, c'est que tout émerge sans la pornographie freudienne, ou presque… c'est terriblement « propre » et humain, au sens où cette petite palpitation dans le cerveau est plus spirituelle, elle est *toute* esprit, et le reste n'est que *Nature tout simplement*, la Nature immuable, inintéressante, inhumaine. Vous voyez ? — Tout ça écrit le dimanche 29 août, soit dit en passant —

LUNDI 30 AOÛT — Pas dormi, levé tôt le matin. « Il faut beaucoup de concentration et de nombreuses étapes pour faire qu'un bébé (et un roman ?) grandisse et se développe. » La citation est tirée d'une lettre d'Ann… J'y ai ajouté le mot roman pour voir quelle allure il aurait au milieu de ces mots clairs, honnêtes et *sages*. Quelle allure ça a ? « Nombreuses étapes… » — c'est magnifique : c'est magnifique et ça évoque une image de l'intégrité solitaire dont doivent faire preuve les infirmières de maternité (et les romanciers ?).

MARDI 31 AOÛT — Suis allé à N.Y. pour m'acheter des chaussures, etc. Vu un film, suis rentré chez moi. Pris des livres à la bibliothèque — Tolstoï, Twain, Zane Grey et un volume contenant de grands écrits autobiographiques, de saint Augustin à Rousseau, en passant par Henry Adams, etc. Et commencé le travail sur le dernier chapitre pour faire bonne mesure, écrit plusieurs milliers de mots.

SEPTEMBRE

MERCREDI 1er SEPTEMBRE — Reçu une carte du département éditorial de Macmillan. Oh, j'espère qu'ils vont le prendre — ça ferait gagner tellement de temps, je pourrais commencer des choses nouvelles, faire des projets dans l'immédiat, redonner du rythme à ma vie assoupie… tout ça. En fait, je suis prêt à grandir s'ils m'autorisent à le faire, et s'ils ne le font pas, quel effet ça fera de grandir sans trêve après un travail d'écriture pareil pour ce livre ? Quel

pessimisme douloureux je vais éprouver ! À quel point Ma va-t-elle aussi se sentir déçue et abattue ? Et la famille — Nin & Paul — comment vais-je jamais pouvoir les aider, si le monde se refuse à reconnaître mon talent ? Et *maintenant* !! Pas quand je serai mort. C'est *absolument* vrai : la diligence produit des résultats — nous verrons bien.

JEUDI 2 SEPTEMBRE — Encore de travailler sur *Après-tous*[82]. Me suis couché à 1 h 30 hier soir et me suis relevé à 6 heures du matin — N'arrive pas vraiment à sentir ce chapitre, d'une certaine façon (et s'ils n'aiment pas mon livre, je peux vous dire une chose — c'est *tout de même* un livre plutôt bon et ils peuvent tous aller au diable. Voilà pour le « pessimisme »).

Fait un travail considérable sur le dernier chapitre. Lu Tolstoï.

VENDREDI 3 SEPTEMBRE — Marché dans les champs des fermes derrière la voie ferrée cet après-midi, sous le soleil chaud de septembre. Je me demande ce que ce serait si la terre m'appartenait et la récolte aussi. Le moment venu, dans le rose de l'aurore, j'arpenterai mes propres champs, en Californie ou je ne sais où. Le récit de Tolstoï sur la récolte du blé (la moissonneuse) dans « Anna Karénine » n'a fait que confirmer ma connaissance intime de ces choses. Incidemment, ce matin à l'aube, j'ai conçu une grande histoire — pour l'instant, appelons-la « Les partenaires ». Attendez un peu de pouvoir la lire ! — Je vais l'écrire très vite, au cours d'une longue séance sans interruptions. L'histoire est d'une telle exactitude psychologique qu'elle débouche pratiquement sur une impasse, sans pouvoir s'autoriser l'habituelle récapitulation philosophique. Elle traite simultanément de la « conscience claire de quelqu'un qui transgresse » et de la « culpabilité d'un homme vertueux ». Elle traite de l'insupportable suffisance de la vertu et du pardon, et de la véracité du mal, et elle finit sur une impasse — peut-être un meurtre, par souci d'illuminer l'impasse. Ce soir : — travaillé sur *après tous*[83], décidé que c'était terminé, mais je dois pondérer ce jugement.

SAMEDI 4 SEPTEMBRE — Suis allé à N.Y. ; dîné chez Allan Harrington, vu Stringham, & Tony & Lou & Barbara chez elle ensuite — conversations agréables. Me suis senti un peu noué. Tout le monde a l'air d'aimer mon livre, les choses que je dis, mais pas la *FAÇON* dont je les dis.

MARDI 7 SEPTEMBRE — Quatorzième jour de travail paresseux sur le dernier chapitre. Quelle plaisanterie. La vie de l'esprit ? — pas une pensée « rationnelle », mais le simple processus qu'il suit quand l'inconscient se fraye un passage dans l'esprit conscient. Hourra ! Hourra pour moi !

MERCREDI 8 SEPTEMBRE — Suis allé à N.Y. chercher quelques bricoles et j'ai vu « L'Idiot »[84] (Rogojine, la partie la plus merveilleuse du film ; Mychkine n'est pas assez *troublé*). Mais vous ne devinerez jamais, ce film m'a fait penser aux femmes plus qu'à n'importe quoi d'autre, comme je n'y avais pas pensé depuis longtemps. La Nastasia du film était magnifique, le genre de femme que je veux (sans la folie… ce qui, naturellement, fait que ce n'est plus *elle*). Mais une femme qui ressemble à ça. Travaillé sur le dernier chapitre de nouveau, *et l'ai terminé.*

JEUDI 9 SEPTEMBRE — Reçu un formulaire de rejet de Macmillan. Je deviens plus confiant et plus enragé chaque fois que quelque chose dans ce genre se produit, parce que je sais que « The Town and the City » est un grand livre à sa façon bien maladroite. Et je vais le *vendre*. Je ne vais pas me laisser abuser avec leurs éditeurs qui veulent tout réduire aux formules plates de notre époque. Combien de livres « oubliés-en-un-mois » doivent-ils publier avant de comprendre ce qu'ils sont en train de faire ? Exactement comme pour les films et les innombrables produits minables qui sont usés aussi vite qu'ils sont produits, ils publient chaque semaine ces histoires « d'actualité » ou « ces-récits-de-vie-quotidienne-dans-un-petit-village-du-Mexique-illustrant-l'éternel-courage-humain », ou des livres « écrits » par des célébrités, ou des romans « en colère », remplis de sexe et de violence. Je suis prêt à livrer n'importe quelle bataille, contre n'importe qui, pour la défense de cet excellent livre que je viens d'écrire,

qui vient du cœur et du cerveau — il est secondaire, en un sens important, qu'il provienne du cœur et du cerveau — et, même si je dois m'en aller et crever de faim sur la route, je n'abandonnerai pas l'idée que je puisse gagner ma vie avec ce livre : parce que je suis convaincu que *les gens, eux, vont l'aimer* quand le mur des éditeurs et des critiques se sera écroulé. Ce sont eux, Doux Jésus, qui sont mes ennemis, pas « l'obscurité » ou « la pauvreté » ou quoi que ce soit de ce genre. C'est elle, la classe bavarde (*essayant de se justifier à partir d'un mercantilisme ignoble*), qui est l'ennemie du peuple dans ce pays. Ce sont eux qui ont construit les New York et les Hollywood, et inondent nos radios d'inanités, et nos journaux et nos magazines d'idées stérilisées… Je veux parler de la classe des « Cols Blancs », des Banlieusards Chics, des Machins Choses, des gens qui ont une fille de six ans snob et « progressiste » et des fils parlant de leur père en disant « Papa ». Mon Dieu, je suppose que je devrais peut-être retourner au Canada. Mais je ne le ferai pas — je préfère passer de l'un à l'autre avec cette batte de base-ball. Ce soir, j'ai terminé et tapé l'ultime chapitre. Dernière phrase du roman : « Il y a eu des cris de joie et des salutations et des embrassades, et puis tout le monde a soupé dans la cuisine. » Vous voulez dire que les gens de ce pays ne vont pas aimer ce dernier chapitre ? — ou vaudrait-il mieux que je dise « tout le monde s'est retrouvé dans la salle à manger pour dîner ». *Mais le travail est terminé*.

1. Abréviation de *The Town and the City* (1950), premier roman de Kerouac. Il y travaillait la plupart des nuits jusqu'au petit matin dans la cuisine de l'appartement qu'il partageait avec sa mère.

2. Adepte des longues marches contemplatives, Kerouac pouvait emprunter l'artère animée dans laquelle il vivait — Cross Bay Boulevard — et la suivre à travers Jamaica Bay jusqu'à Rockaway pour aller admirer l'océan Atlantique. Ou bien il pouvait partir flâner au nord du côté de Jamaica, un quartier en pleine effervescence pour la culture noire des années 40 et 50. Il lui arrivait aussi de parcourir quinze kilomètres en direction de Lynbrook à l'est, où vivait son ami Tom Livornese.

3. L'approche semi-autobiographique de Fiodor Dostoïevski et son intérêt passionné pour la moralité et la philosophie chrétiennes ont eu une influence importante sur Kerouac qui médite souvent sur ces questions dans ces journaux. Le « Christ Karamazov » est une

référence à une parabole dans *Les Frères Karamazov* où le Christ revient dans la Séville du XVI^e^ siècle et se retrouve en prison pour avoir imposé à l'humanité le fardeau de la liberté. Kerouac évoque régulièrement Dostoïevski sous le surnom de « Dusty ».

4. Galloway, New Hampshire, est la version fictive de Lowell, Massachusetts, où Kerouac a situé *The Town and the City*.

5. Francis Martin, l'intellectuel autodidacte de *The Town and the City*, inspiré de Sebastian Sampas, l'ami d'adolescence de Kerouac.

6. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

7. Kerouac avait le projet de s'embarquer en Californie avec Henri Cru sur un navire marchand. Il fera le voyage jusqu'en Californie, mais les deux amis ne s'embarqueront pas.

8. Dans *Ulysse*, Stephen Dedalus déclare devant sa classe : « L'histoire est un cauchemar dont j'essaie de me réveiller. »

9. Kerouac fait allusion à un séjour de deux semaines avec sa mère en Caroline du Nord chez sa sœur, Nin, et son mari, Paul, à la fin du mois de juin 1947.

10. Cette petite ville est située au cœur de la Caroline du Nord — au sud-est de Raleigh. Fondée vers le milieu du XVIII^e^ siècle, elle s'enorgueillit d'une riche histoire qui remonte à la guerre d'indépendance.

11. Ce voyage en stop à travers le pays — le premier de Kerouac —, pour aller voir son ami Henri Cru, l'avait emmené d'Ozone Park jusqu'en Californie, où il avait travaillé comme gardien sur un site de construction à Marin City. Ce voyage est romancé dans la première partie de *Sur la route*.

12. Le scénario de Kerouac, « Noël à New York », était inspiré d'une nouvelle d'O. Henry, « Le Don des Mages ».

13. Décor de la comédie de Shakespeare, *Comme il vous plaira*. Selon Gerald Nicosia, son biographe, Kerouac avait discuté sérieusement avec Allen Ginsberg de la signification métaphorique de la réplique de Rosalind à Touchstone, « *Well, this is the Forest of Arden* ». Les deux amis la répétaient souvent et en plaisantaient en remplaçant Arden par Manhattan, par exemple.

14. Terminé en trois versions différentes en 1942 et 1943, Kerouac a tiré la matière de son roman, très influencé par Melville, *The Sea Is My Brother*, de son expérience dans la marine marchande. Un extrait en a été publié dans *Underwood Memories* (Denoël, 2006) et le roman a été finalement publié aux États-Unis en 2011 par Viking Press.

15. Cette tempête de neige record avait frappé la ville de New York les 26 et 27 décembre et l'avait recouverte de près d'un mètre de neige.

16. Tiré de *L'Adolescent* de Dostoïevski.

17. Une des deux seules adaptations de *Crime et châtiment* à Broadway, cette production du National Theatre avait été placée sous la direction de l'acteur britannique John Gielgud (1904-2000), qui jouait Raskolnikov.

18. Film de 1935 avec Pierre Blanchar dans le rôle de Raskolnikov.

19. Monacchio travaillait avec Lucien Carr à United Press International.

20. Wolfe avait fait la connaissance de Sinclair Lewis pour la première fois en 1930. Les circonstances hilarantes de leur rencontre à Londres et leur voyage dans le Surrey — pendant lequel le chauffeur de Lewis n'avait cessé de s'égarer et Lewis était tombé dans un semi-coma provoqué par l'absorption d'alcool — ont été romancés dans *L'Ange exilé,* où Lewis apparaît sous le nom de Llyod McHarg.

21. Adaptation cinématographique de 1947 du roman éponyme de Sinclair Lewis avec Spencer Tracy et Lana Turner.

22. Vingt-sixième anniversaire de Kerouac.

23. Howard McGhee (1918-1987), trompettiste de jazz.

24. Aujourd'hui disparue, Whittelsey House était une filiale de McGraw-Hill Company.

25. Quartier de l'Upper East Side à Manhattan où vivaient à l'époque principalement des gens d'ascendance allemande et hongroise.

26. Kerouac avait collaboré avec William Burroughs à un récit fictif inspiré de l'affaire Lucien Carr-David Kammerer. Le titre provisoire était « The Phillip Tourian Story », qui a fini par devenir « And the Hippos Were Boiled in Their Tanks ». Ce récit a été publié par Gallimard sous le titre *Et les hippopotames ont bouilli vifs dans leurs piscines* en 2012.

27. Kerouac fait allusion au bar qui se trouvait au coin de Cross Bay Boulevard et de Doxey Place, de l'autre côté de la rue où se trouvait son appartement à Ozone Park. Il s'appelait à l'époque le Doxey Tavern. C'est aujourd'hui le Glen Patrick's Bar. Lorsque Kerouac et sa mère avaient des invités, ils s'y rendaient souvent pour remplir une bouilloire de bière qu'ils rapportaient à l'appartement.

28. *De Sang royal*, roman de 1947, raconte la vie d'un banquier américain, qui découvre dans la fleur de l'âge qu'il est en partie africain.

29. *Diamond Jim*, film de 1935, avec Edward Arnold, sur la vie du joueur légendaire « Diamond Jim » Brady et ses relations avec Lillian Russell. *Les Écumeurs*, film de 1942, avec Marlene Dietrich et dirigé par Ray Enright.

30. C'est dans cette bibliothèque située au 95-16 Jerome Avenue (aujourd'hui 101^{e} Rue), à l'époque où il vivait à Ozone Park, que Kerouac a fait ses recherches pour ses voyages. Dans *Visions de Cody*, il la décrit ainsi : « Une sorte de petite bibliothèque pour enfants (avec des livres pour adultes aussi, bien entendu) au coin de Jerome Avenue et de Cross Bay Boulevard, où de vieilles dames aux lunettes à monture métallique répondaient à toutes vos questions (si vous étiez du genre à poser des questions) pour vous aider à trouver le fleuve Cimarron. »

31. Rivière du Colorado.

32. Roman populaire semi-historique, *Overland with Kit Carson* relate les hauts faits de la conquête de l'Ouest en y incluant tous les personnages familiers de l'époque, y

compris Kit Carson (1809-1868).

33. Charles (1874-1948) et Mary (1876-1958) Beard, historiens américains, auteurs de ce livre paru en 1927.

34. Cette nouvelle concernait sans doute les tentatives des Soviétiques de contrôler Berlin, qui aboutiraient à la « crise de Berlin ».

35. De John Huston.

36. Kerouac écrivit à Nin et à Paul pour les remercier du pantalon qu'ils lui avaient envoyé pour son anniversaire et leur poser des questions au sujet de leur nouvelle maison à Rocky Mount en Caroline du Nord. Il faisait aussi allusion à la possibilité d'une nouvelle guerre dans l'entrée du journal datée du 12 mars.

37. Kerouac fait référence à *Raw Rookie Nerves* dont un extrait a été publié dans *Underwood Memories* (Denoël, 2006).

38. Wilhelm Reich avance que toute matière organique contient une force vitale universelle qui peut être canalisée et utilisée pour restaurer un bien-être psychologique.

39. Kerouac fait référence au récit scrupuleux des funérailles de George Martin peu avant la fin de *The Town and the City*.

40. Film de 1946, produit par David O. Selznick, avec Gregory Peck, Lionel Barrymore et Jennifer Jones.

41. John Murel, bandit et meurtrier légendaire. Mark Twain lui a consacré un chapitre dans *La vie sur le Mississippi*.

42. Kerouac essayait de faire publier un extrait de *The Town and the City* dans le *Scribner's Magazine*.

43. Tiré du discours du 1er décembre 1862 du président Abraham Lincoln au Congrès : « En donnant la liberté à l'esclave, nous garantissons sa liberté à l'homme libre — également honorables dans ce que nous donnons et ce que nous préservons. Nous sauverons noblement, ou perdrons misérablement, le dernier et meilleur espoir sur terre. »

44. Matthieu, 6, 34.

45. Cette déclaration de Carr avait tant plu à Kerouac qu'il l'avait rapportée à Ginsberg dans une lettre, puis l'avait intégrée dans le manuscrit de *The Town and the City*.

46. Kerouac a été brièvement marié à Edie Parker en 1944. Il avait accepté de l'épouser si elle payait la caution de sa mise en liberté conditionnelle — il avait été arrêté dans le cadre de l'affaire de meurtre Carr-Kammerer.

47. *Sic*.

48. Dans une lettre à Ginsberg datée du 18 mai, Kerouac résume sa brève romance avec Beverly et parle de Neal Cassady travaillant pour la Southern Pacific Railroad.

49. La date de la mort de Jesse James fait l'objet de controverses : certains prétendent qu'il est mort en 1882 à Saint Joseph dans le Missouri ; d'autres récits le font mourir à Guthrie dans l'Oklahoma en 1948 ou à Granbury dans le Texas en 1952.

50. Kerouac emmena Maria Livornese (la sœur de Tom, âgée de seize ans) à la soirée de fin d'année de la Malverne High School. Ed White, qui devait accompagner Maria initialement, souffrait d'une rage de dent.

51. Figure de la bohème new-yorkaise dans les années 40, Joe Gould a connu une certaine célébrité après que Joseph Mitchell lui eut consacré un long article dans le *New Yorker* (il écrira par la suite un livre sur lui, *Joe Gould's Secret*, 1965). Gould prenait des notes pour son « Oral History of Our Time » dans des cahiers d'écolier.

52. Le prince Mychkine est le protagoniste de *L'Idiot*, moralement parfait mais socialement déclassé.

53. Le petit garçon porterait le nom de Paul Blake, Jr.

54. Eel River et Russian River serpentent à travers la forêt de Mendocino, y creusant de profonds canyons. Clear Lake, le plus grand lac d'eau douce en Californie, borde aussi la forêt de séquoias. Eden Valley et Longvale sont des petites villes du coin.

55. La table de cuisine sur laquelle écrivait Kerouac se trouvait près de la fenêtre qui donnait sur l'intersection très animée de Cross Bay Boulevard et de la 133e Rue d'Ozone Park dans le Queens.

56. Kerouac devait le faire pour son roman *Visions de Cody*, où une section entière du livre provient des conversations enregistrées de Kerouac et de Cassady.

57. Le parti républicain avait nommé Thomas E. Dewey (1902-1971), gouverneur de New York, pour la candidature à la présidence en 1948.

58. Champion du monde des poids lourds, Joe Louis mit K.O. « Jersey Joe » Walcott au onzième round, le 25 juin 1948 au Yankee Stadium. C'était son dernier combat avant l'annonce de sa première retraite.

59. Référence au « Écoute, bien-aimé — Laisse-moi mourir ! » dans *Tristan et Iseult*.

60. Première occurrence de l'adjectif « *beat* » dans la prose de Kerouac.

61. Roman de Ross Lockridge Jr., se déroulant entièrement pendant la journée du 4 juillet 1872 — best-seller en 1948.

62. Dans cette lettre adressée à Neal et à sa nouvelle épouse, Carolyn, Kerouac insiste sur son espoir de les voir, tous les trois, acheter un ranch au Colorado ou en Californie (raison pour laquelle Kerouac lisait les journaux de San Francisco).

63. Allusion au roman de Mark Twain, *Les Aventures de Huckleberry Finn*.

64. Thomas Wolfe, le héros littéraire de Kerouac à l'époque, était connu pour conserver ses immenses manuscrits dans des caisses en bois.

65. « Les Encantadas, ou Îles Enchantées » d'Herman Melville, récits de voyage parus dans le *Putnam's Magazine* en 1849 et repris dans *Les Contes de la véranda* en 1856.

66. Dmitri, le grand sensuel de la famille Karamazov.

67. Alan Eager (1927-2003), clarinettiste de jazz.

68. *Wake* était une revue littéraire de l'université de Harvard, dont Seymour Lawrence fut l'éditeur et le directeur de 1945 à 1953.

69. La beauté de cette immense forêt allemande a attiré des dizaines et des dizaines d'artistes, dont Goethe.

70. *Sic*.

71. Femme du monde dans les romans de Thomas Wolfe.

72. *Sic*.

73. Le plus grand joueur de base-ball de tous les temps (*N.d.T.*).

74. Kerouac a utilisé cette idée de la recherche du père de Babe Ruth dans *Sur la route* où elle devient celle du père de Dean Moriarty.

75. Paul Bunyan, bûcheron légendaire aux États-Unis (*N.d.T.*).

76. Hemingway n'avait pas publié de roman depuis *Pour qui sonne le glas* (1940).

77. En 1895, Twain avait publié un essai acerbe, « Fenimore Cooper Literary Offenses », éreintant le roman de Cooper paru en 1841, *Le Tueur de daims*. Twain prétendait que le roman « comptait 114 offenses à la littérature sur un total de 115 possibles. »

78. Première mention du titre du roman dans les journaux de Kerouac.

79. « Une douce » (1876) est une des nouvelles les plus admirées de Dostoïevski : c'est le récit à la première personne d'un homme qui découvre pourquoi son épouse s'est suicidée. Kerouac lisait des nouvelles de Dostoïevski à ce moment-là et son volume est surchargé de notes.

80. Une petite station balnéaire de Long Island.

81. Cette conception sera développée par Kerouac avec l'idée de « première pensée, meilleure pensée » qu'il exposera pleinement dans son essai « Principes de prose spontanée », écrit en 1953.

82. *Sic*.

83. *Sic*.

84. Film de Georges Lampin et première adaptation du roman au cinéma en 1946, avec Gérard Philipe dans le rôle de Mychkine, Lucien Coedel dans celui de Rogojine et Edwige Feuillère dans celui de Nastasia.

Enfin, voici la Forêt d’Ardenne

STATEMENT OF SANITY

I will always worry when I see brutality and loneliness, and I will always be glad when I see people all together and happy. Whenever I deviate from this, I must understand that I am temporarily locked within the doleful psychosis of myself. And when I am thus locked, I should restrain the perverse impulse to tear down the bird's nest, and try to hold in my bitterness with tact and dignity. (If I sound like Aurelius the moralist with my 'musts' and 'shoulds' it should only be apparent to those who make such distinctions out of modern moral barrenness.)

However... The time should come soon when someone like myself may cease defending all 'simple' impulses and statements — (the quotes are a defense) — and merely make them. To defend a simple belief is merely prideful. You want to show that you are conversant with complex doubts. This is as bad as matching long words in an insipid conversational duel with another Freshman. And finally, as far as psychology vs. morality is concerned, I take the position, morally, that psychology is a hesitation-in-analysis and not an action-in-the-world. Knowledge has its place, but the work of life needs to get done. And the smugness of these virtues is not in itself an attack on vice.

Sont présentées ici les entrées, non datées par Kerouac, du journal de la « Forêt d'Ardenne », qui était aussi alimenté par les journaux de travail de The Town and the City *du printemps et de l'été 1948. Ces essais vaguement structurés de son journal ont essentiellement pour sujet ce que Kerouac appelle les « combats artistiques et éthiques des grands écrivains » et le « désespoir des hommes qui pensent ».*

Le cahier mesure dix-neuf centimètres sur vingt et un et demi. Sur la couverture est inscrit en lettres capitales « AUTRES NOTES » ; au-dessous, « Enfin, voici la Forêt d'Ardenne », et tout en bas à droite :

J Kerouac
1947-1948
N.Y.C.

NOTES PROLONGEANT L’ARIA

Les hommes, mortels, ne peuvent se haïr les uns les autres, ils sont seulement victimes de l’amour de soi. Cependant, je pense vraiment que des hommes immortels, c’est-à-dire des hommes qui ne mourraient jamais, pourraient se haïr, si la haine elle-même était possible. La haine pure est impossible, ce n’est qu’une inversion de l’amour de soi et elle vient probablement de l’impression fugace que l’amour de soi ne peut continuer éternellement. Mais si les hommes vivaient éternellement et pouvaient continuer à s’aimer eux-mêmes indéfiniment, je crois qu’ils pourraient apprendre à haïr. Car la haine implique la continuation et elle ne peut continuer dans un monde mortel, un monde conçu à l’origine pour l’amour et inverti en raison des diverses énergies d’amour. Il existe quelque chose de similaire entre la mortalité et l’amour, en ce sens qu’ils « ne peuvent durer », mais sont nécessaires ; tandis que la haine et l’immortalité ne sont que des possibilités. Ce sont là d’étranges torsions de la pensée, mais elles s’éclairciront d’elles-mêmes par la suite. Et je n’avais pas l’intention de les rendre anti-chrétiennes, puisque le Christ est le premier homme à comprendre que l’amour est la loi de la vie humaine. Il menace à présent d’être plus grand que jamais, et je serais prêt à parier que, au

cours du siècle prochain, le Christ (et quelques grands hommes comme lui) va occuper l'esprit des gens comme jamais auparavant.

La chose qui écrase le sens du bien & du mal chez les gens, c'est l'idée « qu'on ne vit qu'une fois » et que « plus on est de fous, plus on rit » — plus on a d'argent, plus on est célèbre. Il est difficile de comprendre vraiment le formidable *sens de soi-même* que les gens peuvent avoir, parce que le comprendre entièrement signifie se quitter soi-même. Et sous l'influence de l'épouvantable individualisme, nous disons tous : « Je n'ai qu'une vie à vivre, je n'ai qu'une chance d'être riche ou pauvre. » Et c'est ce qui oblitère immédiatement les aspirations idéales. C'est pourquoi toutes les religions insistent sur l'immortalité ou « sur une autre chance dans l'autre monde ». Mais personne n'y croit et chacun choisirait le « mal » si la moitié d'une chance lui était accordée maintenant. La fille qui refuse un bout d'essai à Hollywood doit certainement avoir ces pensées en tête et il se peut qu'elle change d'avis. Si elle ne le fait pas, elle a peut-être quelque chose de plus voluptueux qui l'attend ou bien peut-être est-elle légèrement psychotique, ou encore, ce que je ne peux comprendre à l'instant, peut-être est-elle un être humain plein d'un amour parfait —

* * *

INFORMATIONS : — « Le général MacArthur interdit les baisers dans les rues : les contrevenants seront condamnés à six mois de prison. »

— Par conséquent, même votre être plein d'un amour parfait est contrarié dans sa propre grandeur, la seule grandeur : l'amour. Un baiser est le résultat idéal de toute cette errance en tous sens dans la Forêt d'Ardenne, un baiser est le but de toute vie humaine, une fois que tout est dit. Et un général de 70 ans, avec son délire de grandeur historique (!) (car *qu'est-ce* que l'histoire ? c'est quoi ?) ne tolérera pas le moindre baiser. Comme je l'ai dit, l'humanité va bientôt atteindre la grandeur, mais la folie va continuer de régner en haut lieu.

Et puis, il y a cette chanson de Nellie Lutcher[1] — « *I met a guy while walking down the street, I met a guy while walking down the street, he looked at me, I looked at him, he took my hand, and held my hand, he's a real gone guy and I love him indeed I do* — » Tout simplement ! *C'est* la grandeur du Noir, ça, et pourtant je peux voir combien de nos « respectables » filles blanches vont rire en entendant les paroles de cette chanson. *Il y a plus d'orgueil dans leur amour*. Mais tout de même — une grande humanité va venir, je le sens dans mes os, je ne suis pas inquiet, et je suis content. J'y reviens, j'y reviens —

* * *

Ils vont laisser tomber leurs systèmes d'orgueil : c'est le point essentiel en ce qui concerne l'humanité future. C'est une chose merveilleuse à envisager, mais loin d'être facile à faire même pour moi dans cette humeur d'amour & de joie. Mais je le fais par degrés et c'est *facile* ! après tout : le truc, c'est de se débarrasser de l'orgueil en le méprisant consciemment. La seule chose à redouter, c'est l'inévitable crétin dans notre âme. Certaines personnes sont plus crétines qu'elles ne l'imaginent. Ce n'est pas le mal qui est dangereux pour le monde humain, ce n'est pas le mot qui convient, c'est la crétinisation qui est dangereuse. La loi de MacArthur est le songe impulsif et bête d'un crétin, et non l'acte d'un homme. Un crétin n'a jamais peur d'être corrompu. Par conséquent, le crétin n'hésitera jamais devant rien : la coupe de la vie est devant lui, il ne boit pas, il ne l'envoie pas valser, il se contente de la regarder fixement d'un œil ennuyé, et il ne comprend pas. Comment est-ce que je le sais ? — C'était moi à l'âge de 22 ans, c'était ce que j'étais à l'époque, je m'en souviens distinctement, particulièrement de la facilité à être crétin, à quel point c'était stupidement agréable (pourtant, je me souviens aussi d'une tristesse et d'un ennui phénoménaux que je ne souhaite à personne). Non, non, MacArthur, ô homme providentiel, non, non ! — Ils mettront un terme à ta loi dans les ruelles sombres de Tokyo et, avec le temps, demain peut-être, en dépit de la peine, dans la divine ignorance humaine de la peine, même en pleine rue. Parce que c'est la Forêt

d’Ardenne, au fond, et l’arbre de MacArthur est comme tous les autres arbres, et les amants vont et viennent dans les fourrés.

* * *

La fille à qui on propose de faire un bout d’essai : — elle redoute une sorte de corruption insondable, Dieu sait ce qui l’attend, et je pense qu’elle a raison. Mais qu’en est-il de sa seule moralité ? Qu’en est-il de la mienne ? — Qu’est-ce que je ferais ? Le bout d’essai est la forme américaine de la prostitution parisienne de haut vol dans la société de Balzac, c’est la fille de Normandie à la peau de pêche et au cœur pur venant chez le bourgeois ignoble et sensuel, les Crevel de Paris, perdre à jamais la virginité de son cœur. Est-ce que j’entends quelqu’un en train de rire ? Non, c’est vrai et sérieux, et tout à fait important : demandez aux vieilles biques autour de la machine à coudre, elles se mettront à parler, vous le diront. Je crois les vieilles biques autour de la machine à coudre, je crois qu’elles sont vieilles et sages comme la nature, comme les arbres d’Ardenne, et retournez donc à votre joyeux haschich pendant que je réfléchis à ça un moment.

* * *

Vous savez ce qui est si absolument triste à propos du passé ? — c’est qu’il n’a pas d’avenir, les choses qui sont venues par la suite ont toutes été discréditées.

* * *

Savoir qu’une chose est nécessaire et ne pas en avoir besoin soi-même — c’est le crime de tous les hommes « intelligents » et « responsables ».

« Exterminez les bêtes. » — KURTZ [2]

* * *

Dépouillez un homme de ses attributs officiels un moment. Ce sont les attributs de ce monde qui expliquent pourquoi il en est fait un si mauvais usage et pourquoi il est à ce point dégradé, à ce point inhabitable. En une demi-heure, si vous dépouilliez un homme de ses attributs officiels, je pourrais en faire un ami éternel et charmant — mais rendez-lui ses attributs officiels le lendemain et il pourra très bien me condamner à mort. Il y a la Forêt d'Ardenne, mes amis, et il y a le *Monde*.

* * *

Je vais le dire : il y a, au moment où j'écris ceci, un penny sur mon plancher que je n'ai pas encore ramassé, et je me souviens d'avoir laissé tomber un penny sur mon plancher, il y a cinq ans, et d'avoir entendu quelqu'un me dire : « Ne jette pas tout ton or par terre ! » Je suis toujours prêt à ignorer ce conseil, avec un orgueil intense : — quand je peux sortir dans la rue et jeter mes derniers dollars n'importe où — eh bien ! Il est admis qu'un être humain peut être ou ne pas être sauvé — (et c'est une connaissance importante à conserver pour toute éventualité, folle et nécessaire, qui pourra se présenter. Qu'est-ce que je dis ? — seulement que la possibilité d'une folle Sainteté des Derniers Jours n'est pas du tout éloignée de moi. Je ne m'en soucie pas vraiment non plus, ou devrais-je dire « quand bien même » — pour rendre ça un peu plus frivole).

* * *

L'art est une manière de se retirer de la vie, qui est douce et belle, et remplie d'un génie tout de sagesse. Pendant que les amants se promènent bras dessus bras dessous au milieu des fourrés de la Forêt, l'artiste s'assoit sous un arbre et fait de beaux tableaux et les accroche pour qu'on les voie. Il est amoureux de lui-même, mais il est aussi amoureux des autres, parce qu'il leur montre ses fruits et ses œuvres et ses cris — « Vous voyez ? Vous voyez ? » Puis, plus tard, il se repose et retourne vers eux tous, vers le bras dessus bras dessous des amours terrestres, et ils l'aiment parce qu'il a fait une chose si belle, il a

célébré leur vie et leur amour, et il est revenu vers eux. Ils disent : « Comme elle est étrange et belle, celle-là ! — cette âme ! » Et elle est vraie, aussi vraie qu'elle est mystérieuse et fascinante. « Il est des nôtres, il *est* nous ! — mais il est seul sous son arbre pendant un certain temps. Il nous rejoindra avec ses productions enchanteresses. » Et ils diront : « Il aime Dieu autant que les hommes et les femmes, c'est pourquoi il doit rester seul un certain temps. » Et : « qu'est-ce que Dieu ? — Dieu, oh Dieu, c'est la somme de tout, la somme de tout, vraiment. » —

Pourquoi « L'Adolescent » est-il un livre maléfique ? — parce que, dans ce livre, Dostoïevski se moque, il se moque de tout avec une véritable tristesse, profonde et maléfique, il se moque des simplicités de la vie (qui, je l'accorde, sont le plus souvent irréelles) — *mais* : — il se moque ! Bon, qu'est-ce que je suis en train de dire ? Je dis, présentons nos respects, nous tous écrivains de toutes sortes et de tous talents, aux hommes et aux femmes partout, respectons même leurs rêves ambigus, que nous faisons nous-mêmes plus souvent que les êtres humains qui n'écrivent pas et ne pensent pas. Quand un homme *se moque* de quelque chose, il se moque de son propre abîme, et si Dostoïevski était enragé par la possibilité de la beauté dans la vie, alors elle doit exister, il doit être « atrocement vrai » qu'elle existe. Certes, aucune situation humaine n'est « simple et belle » dans sa totalité — et, certes, les mots ne peuvent décrie une telle situation (Mein Gott !) et, certes, ça n'a pas vraiment d'importance, de surcroît — mais voici ce que j'aime : le monde est un endroit neutre en son état inexprimé jusqu'à ce qu'une « petite chose » d'être humain artiste arrive et y pense, et en *parle*, et transforme la neutralité en *positivité*, de n'importe quelle sorte, stupide, grossière, simple, complexe ou autre. C'est en soi plus grand que le « degré de conscience » que les hommes peuvent avoir, la simple amabilité de l'art humain est la grande chose en soi. C'est vague, sauf pour une chose indéniable : l'art ne devrait pas être employé comme une « plainte » cosmique dirigée contre tout, ce devrait être une sincérité au sens le plus profond. Cette sincérité, pour illustrer ce que je veux dire, est ce qui fait que Dostoïevski continue à œuvrer pendant des centaines de pages sur « L'Adolescent » en dépit

de ses propres conclusions : c'est le GÉNIE DE SA RACE, c'est son « vieux père braillant après lui. » —

* * *

J'ai rompu le pain avec des voleurs et des pécheurs, moi aussi, et pas pour des raisons politiques.

* * *

La différence entre la faune du « show-business » à New York et la faune « intellectuelle », c'est que, au lieu d'être embarrassés par les impropriétés de langage de Jimmy Durante[3], les intellectuels sont embarrassés par les lapsus freudiens. C'est pratiquement la seule différence, savez-vous ? Qui sait ?

*

En écrivant, vous ne pouvez rien faire de mieux que d'abandonner, avec une intelligence humble et peut-être du chagrin, et la joie cathartique qui l'accompagne, le soulagement communicatif qui l'accompagne, les secrets les plus personnels de votre être au martèlement délibéré et pénible du travail, les transformant en stances et en histoires qui attirent à elles irrémédiablement la compréhension universelle, apparemment humaine, de la même façon que la grâce et la beauté attirent dans la nature — la piscine non troublée par une quelconque malhonnêteté sur soi, qu'elle soit stupide ou hautement consciente, ou par une compréhension des autres obtenue dans la peur ou la méprise.

* * *

Et si, croyant à la connaissance complète, je me décidais cependant en faveur d'une action limitée et honorable (c'est-à-dire sans abroger mes droits, humains et spirituels, à la connaissance) — et découvrais pourtant, une fois de

plus, que cette action honorable n’est pas toujours honnête ou, pire encore, qu’elle n’est pas *juste*. Cette *justice* est la clé de cette pensée — (à développer). Je dois au moins décider de devenir un homme véritable, sans pour autant être injuste. D’un autre côté, je ne peux pas continuer à être un « taré » spirituel, parce que c’est aussi injuste au sens où j’insulterai les desseins mêmes de l’humanité. Je vais *vouloir* tout maintenant : une honnêteté et un dessein. Et pour être plus précis, je sens tout le truc de la manière suivante ! — la compassion est le sentiment véritable, mais elle est plutôt vaste et universelle, par conséquent *sans distinction*, et elle conduit à un assombrissement du dessein personnel dans le monde. Et tout ça n’est-il pas un peu trop fluctuant ? Au moins, votre homme « honorable » n’est pas toujours un homme de compassion. Les faits uniquement, dans des domaines comme celui-là. Dorénavant, les faits.

Les détails sont la vie du truc…

MARASMUS — « un amaigrissement progressif ou une débilité », qui « attire la culture bourgeoise ».
ÉPIGONISME — « dégénérescence ».

Quelle est la signification de tout ceci ? Je viens de lire des choses à ce sujet et je suppose que ce sont des inventions russes, du moins « marasmus ». Quand j’ai essayé de me souvenir de « marasme » au début, je ne pouvais prononcer que quelque chose qui ressemblait à « malamuse » — ce qui, en français, sonne comme « mal amusé », qui conviendrait certainement au Russe qui a inventé « marasme ». Mais c’est une question vraiment sérieuse et qui n’augure rien de bon. Ça rappelle très certainement des choses qui se passent à New York en ce moment même (1948). Nous avons nos Reichiens, nos Orgonistes, qui fument tous de la marijuana, écoutent du jazz « bop » frénétique, croient à l’homosexualité (épigonisme ?), et commencent à reconnaître l’existence d’une « maladie atomique » en quelque sorte. Et tous ces gens sont des ennemis de la « culture bourgeoise ». Il y a définitivement quelque chose qui se prépare, une folie, pas très différente des cultes délirants de la fin de l’Empire romain. Et, comme je l’ai dit, ça n’a pas encore commencé. Le désespoir en France à propos

de l’Existentialisme et du Dolorisme, et je ne sais quoi, n’est rien en comparaison de ce que nous allons avoir ici (je crois que je vais commencer à écrire un article sur tout ça).

(En ce qui concerne la musique « bop », c’est un son, en tant que musique et tout, mais d’autres développements l’ont conduite à des hauteurs de complexité musicale presque symphonique dans ses implications, mais les « Reichiens » refusent d’écouter ce nouvel aspect *musical* de la chose et poussent des cris d’excitation presque efféminés en faveur de l’aspect « frénétique » et sous-développé de cette musique.)

AMÉRIQUE ET RUSSIE

L’idée dominante en Amérique, je conclus que c’est le gagne-pain universel de l’homme, tandis qu’en Russie l’idée dominante est indiscutablement la fraternité universelle de l’homme. Il y a toutefois des perversions de ces deux idées, conduisant aux deux formes d’impérialisme, américain et russe, dans le monde d’aujourd’hui. Cependant, le fait cru et excitant, c’est que ces deux idées pourraient fusionner un jour.

L’Américain représente pour l’histoire mondiale le premier « mode de vie » concret véritable (la propagande populaire sur l’idée de « mode de vie » est en fait une abstraction et une illusion, liées à « l’américain », ce qui n’est qu’une question de couleur locale après tout). Le « mode de vie », tel qu’il est proposé par le génie américain dans tous les domaines pratiques et techniques, est au bout du compte loin d’être le simple « mercantilisme » que les marxistes et l’intelligentsia mécontente prétendent qu’il est. C’est, au contraire, quelque chose de très spirituel : c’est vraiment la connaissance appliquée aux moyens d’être heureux, en bonne santé et réel. Henry Ford et Thomas Edison, millionnaires et génies ayant contribué à la grande idée américaine du mode de vie, vivaient eux-mêmes dans l’abnégation, dans l’ascétisme ou presque, étaient des hommes extrêmement spirituels et humbles dans le monde… et tout le monde le sait. Leur but n’était pas l’avidité, le pouvoir et la richesse, mais un

« meilleur mode de vie » — une chose qu'il est encore nécessaire de développer, cependant, puisque des hommes inférieurs viennent toujours corrompre l'usage des grandes idées et des grandes choses. Les Américains plus éminents étaient tous des hommes aux goûts simples et aux ambitions spirituelles — Thoreau, Twain, William Allen White[4], Lincoln et même Washington en fait. Des hommes comme Josephus Daniels[5] (« le premier citoyen de la Caroline du Nord » — préféré à Thomas Wolfe, enterré à Brooklyn ?) et F.D. Roosevelt n'avaient rien d'éminent. L'idée américaine est aussi la glorification de l'humilité & des convenances sociales. Avec la grande idée de Fraternité de la Russie, tout ça pourrait prospérer.

Dans les « classes d'écriture » des universités, on nous apprend qu'une certaine dose de retenue, tempérée par une éducation moderne éclairée et une étude soigneuse de la science de l'écriture — présentation de l'intrigue, développement des personnages et traitement thématique général —, sont indispensables pour une exploration, une analyse et une dissection réussies des petites manies humaines et des aspects sociaux dans lesquels la vie sur terre a fini par s'incarner. De joie lyrique, de poésie, de fureur morale dostoïevskienne, de grandeur des émotions, d'ampleur et de rigueur architecturales, — pas un mot dans les universités. Tout cela n'est même pas le début d'une description adéquate.

— —

Dieu en tant que le Devrait-Être
(L'ÉNORME CULPABILITÉ)

La plus belle idée qui soit au monde, c'est celle que l'enfant se fait de son père comme celui qui sait tout, sait ce qu'il faut faire en toutes circonstances et comment on doit vivre sa vie.

C'est l'idée que les hommes se font de Dieu.

Mais lorsque l'enfant grandit et apprend que son père en sait à peine plus que lui-même, lorsque l'enfant a besoin d'un conseil et n'obtient que quelques

mots honnêtes, hésitants et humains, lorsque l'enfant cherche sa voie et découvre que la voie suivie par son père *ne suffit pas* ; lorsque l'enfant comprend froidement que personne ne sait que faire — personne ne sait comment vivre, se comporter, juger, penser, voir, entendre, personne ne sait et pourtant tout le monde essaie maladroitement —, l'enfant court alors le danger de devenir cynique dans cette affaire, ou bien désespéré, ou encore fou.

Mais le fait que les enfants et les pères aient au fond de leur âme l'idée qu'il devrait y avoir une voie, une autorité, une connaissance suprême, une vision, une conception de la vie, une inclination juste, une « bienséance » dans tout ce désordre et ce chagrin du monde — ce fait-là, c'est Dieu en l'homme. *Qu'il doive y avoir quelque chose vers quoi se tourner pour un conseil, c'est* Dieu — Dieu est le « devrait-être » dans nos âmes. Peu importe qu'il n'y ait rien qu'on puisse faire, peu importe que la science nous montre que nous sommes des animaux dans la nature et que nous ferions mieux de vivre sans le moindre « scrupule dénaturé », sans angoisse intime, sans vague trépidation morale, de vivre comme les animaux que nous sommes, sans la culpabilité et sans l'horreur — le fait de croire qu'il *devrait y avoir* quelque chose plutôt que rien, le fait que nous soyons ainsi *coupables*, voilà ce qu'est Dieu.

LE « POURQUOI » PHILOSOPHIQUE

Présentons ça d'une seule manière : l'homme qui entre dans la maison du doute-et-de-l'à-quoi-bon et en ressort par une porte dérobée n'a aucun droit de demander à l'homme, qui est entré dans la maison du doute-et-de-l'à-quoi-bon et a exploré toutes les pièces et en est ressorti par où il était entré, *pourquoi* il fait ce qu'il fait. C'est la raison pour laquelle j'étais sacrément furieux quand un philosophe de campus, au nom douteux de Martin Spencer Lyons (25 ans aujourd'hui et plus cinglé que jamais) m'a demandé : « Qu'est-ce que *tu* fais ? » et j'ai répondu : « J'écris un roman », et il m'a dit avec la voix de l'ange Gabriel : *« POURQUOI ? »* Mais pourquoi le conchier, alors que je connais toutes les termites dans la maison du doute-et-de-l'à-quoi-bon par leur prénom.

Y a-t-il quelqu'un pour comprendre ce que signifie entrer dans une maison par la porte d'entrée et en sortir par une porte dérobée ?

EN EFFET, QUE VEULENT DIRE LES GENS, au fond, quand ils disent : « Le monde est petit après tout… » ? C'est la racine de l'isolement des hommes, être perdu dans un monde trop immense qui avale chacun de nous à tout instant (décrit dans « Town and City » [le dialogue de Peter avec Judie Smith[6]]).

Au fait, tous les romans profonds pourraient très bien être intitulés tout simplement « Les gens » — parce qu'ils ne parlent *que* de ça. Mais un auteur choisit un titre et prétend avec un air entendu, avec la compréhension entendue de ses lecteurs profonds, que le thème est *vraiment* un thème, indépendamment des gens. « Crime et châtiment » ne traite pas tant de crimes et de châtiments que de Raskolnikov, de Sonia, de l'inspecteur, de sa mère et de sa sœur, et ainsi de suite. *Le thème, c'est comme des vacances qui réunissent des gens tout simplement.*

* * *

Mais le secret de la vie, de l'amour et du bonheur est *prosaïque*. En le sachant véritablement, une personne peut être heureuse, réellement. Le tic-tac des minutes de contentement — tout ça.

* * *

En pensant à Billy Eckstine, le beau chanteur noir, qui a cette voix merveilleuse, j'ai pensé inconsciemment — « Ils ne lui donnent pas de contrat à Hollywood, c'est le plus grand de tous, ils ne donnent même pas une chance au nègre… » C'est l'inconscient vrai, la *vérité* inconsciente, brutale et vraie. L'esprit conscient embellit…

En Californie, il y a un flanc de montagne que je connais où les vaches broutent l'herbe avec une vue magnifique sur le Pacifique. Ces vaches peuvent

voir le Pacifique bleu en fin d'après-midi quand le soleil tourne à l'or sombre et que le mur de brouillard gris se déplace sur l'horizon, très loin en mer, les collines de Yerba Buena à San Francisco, ornées des pierres précieuses, de l'ivoire et des émeraudes de la ville, et la Baie, et le grand Pont, et le Mont Tamalpais entièrement doré par la lumière déclinante, et Sausalito et Oakland au loin et El Cerrito de l'autre côté de la Baie, et les fleurs magnifiques tout près de leurs sabots. L'air fraîchit, le Pacifique soupire, le soleil s'éloigne vers le Japon, Frisco et Alcatraz deviennent étincelantes de lumières, l'herbe a une odeur chaude qui se répand dans l'air frais, l'obscurité se déploie dans toute l'immensité du monde alentour, et les vaches attendent là la nuit pleine de chagrin, balayée par les brouillards, avec les cornes de brume au-dessous dans la Baie, et les rares étoiles précieuses qui brillent dans les intervalles du brouillard à minuit. Ces bêtes se nourrissent de gloire là-bas. Au-dessous, le matin, la vallée résonne de sons insouciants, mais les vaches sont silencieuses.

P.-S. — Après avoir lu ces quelques lignes à ma mère, j'ai ajouté : « Il y a cette immense vue magnifique et seules les vaches pour en profiter. » Il m'est venu à l'esprit que c'était mon objectif principal en écrivant le paragraphe, mais que je ne l'avais jamais formulé *dans le cadre formel d'une écriture visant une communication intellectuelle*. Ce que je dois connaître, c'est mon propre esprit, non pas celui qui m'a été vissé sur la tête comme une toque d'étudiant pendant que « j'apprenais » à lire. En Amérique, il y a une pince suspendue au-dessus de nos cerveaux, qu'il faut écarter sans quoi elle va pincer et broyer nos personnalités réelles.

ANGLOPHILES AMÉRICAINS — ils représentent un désir nostalgique de s'éloigner de l'immense agglomération américaine de liberté du travail occasionnel et de liberté collective — ils s'intéressent toujours à la « noblesse », qu'elle soit réelle ou spirituelle — ils ne supportent pas les incursions faites apparemment dans ce qu'ils ressentent comme leur dignité — ils ne supportent pas non plus ce sentiment intense d'un moi collectif ou d'un vaste moi patriotique, d'un moi américain, qu'ils appellent avec mépris un nationalisme.

Ce sont des Tories, rien d'autre, aujourd'hui encore. Les nostalgiques de l'Europe sont pareils, si ce n'est que leur intérêt provient d'une impression de ressentiment « minoritaire » et qu'ils ne font pas tant de chichis à propos de « la noblesse » et de « l'ordre ». Le « chaos » de l'Amérique n'est rien d'autre qu'une évaluation faite par ceux qui préfèrent le mode de vie et de travail anglais ou européen. En fait, il n'y a rien de « chaotique » au cœur de la véritable culture américaine, telle qu'on la trouve dans les fermes et les petites villes, et dans certaines grandes villes.

* * * * * *

NOTES SUR LE DÉSESPOIR DES HOMMES « QUI PENSENT »

Ceci n'est pas encore une de mes tirades contre la pauvre intelligentsia malheureuse, pas une tirade contre ce qui, en moi, coïncide avec leur horreur achetée par correspondance. Les « hommes qui pensent », une formule que j'ai entendue trois fois en fait au cours des deux derniers jours fait référence à un autre niveau d'humanité, à des hommes qui sont plus ou moins indépendants dans leurs visions du monde, avec un accent mis sur une connaissance personnelle réelle. J'admire ces hommes qui pensent. J'ai observé leurs petites idées. Certaines d'entre elles : —

(Tout ceci concerne Harold Huescher en réalité.)

1) Ils admirent le « peuple », les gens, mais leur admiration est presque condescendante : — Ils voient des « modes de comportement » chez les gens au lieu de voir des tableaux ; ils notent leur vigueur en tant que phénomène anthropologique ou économique en quelque sorte — en d'autres termes, leur admiration est en partie une admiration d'eux-mêmes pour être d'aussi bons observateurs des gens et de leurs « habitudes ». Pensez à tous les termes —

« traditions populaires », « classes laborieuses », « groupes économiquement défavorisés », etc., tous ces termes de « comités d'experts » qui ne prennent jamais en considération le sang, la musique et la grâce. Leur intelligence des choses est strictement olympienne, naturaliste, distante, académique, modérée, « d'une objectivité factuelle », etc. — et jamais fondée sur une connaissance *participante* ou humble. Je pense que la clé est la musique et la poésie : « l'homme qui pense » va à l'opéra, mais il ne sait rien du chant intérieur, de la chose qui fait, disons, du Portoricain ce qu'il est dans Spanish Harlem. Et il lit Melville ou Shakespeare, ou Wolfe, mais il ne sait strictement rien de la grâce vivante des gens dans leur propre incarnation d'eux-mêmes, c'est-à-dire qu'il ne peut pénétrer la poésie d'un visage, d'une silhouette, d'un rire et sentir cette *individualité*-là (il ne sent que la sienne et puis son évaluation étudiée, empruntée, des leurs). C'est un peu vague à cause de la terminologie un peu précipitée —

2) Plus sérieusement, l'homme-qui-pense moderne, dans son insistance sur le désespoir, semble avoir le don de présenter ses propres peurs sans jamais les combattre. Il semble penser uniquement jusqu'au point de la défaite et ne jamais aller de là jusqu'à un combat quelconque. Il semble se réjouir de dilemmes insolubles qui ne sont plus remis en question — une sorte de masochisme mental privé, un drame personnel secret d'absence de joie *informée* (l'Histoire peut être un drame des poses affectées). L'homme-qui-pense n'agit pas conformément à ses jugements, mais les laisse courir dans l'espace et disparaître. Il paralyse ses actions. Il *aime* la défaite. Ce qu'il pense vraiment au fond, je ne peux le découvrir, il ne me le dira pas. Il n'est pas assez *sérieux* avec moi pour me le dire véritablement un jour. Il aime être subtil et il n'aime pas beaucoup plaisanter dans la conversation. La « crème de la plaisanterie » de ce monde, la défaite, l'amuse, mais ça je ne peux pas le croire. Il décourage la gravité, le sérieux, le jugement rapide, la décision énergique, l'impulsivité, l'espoir immédiat. Il s'est fait rembarrer et « cela ne se reproduira plus ». Sa propre compassion et son humanité le font sourire, comme si c'était une faiblesse, une peur, une façon d'ergoter sur l'existence de la « fermeté d'esprit ». Il ne fait plus

de *projets*… Il flotte comme une feuille morte au fil de l'eau et préfère ne pas creuser son propre sillon. Soit dit en passant, je crois qu'il est très profondément paresseux, au sens mental. Il est honnête. C'est un type bien. Mais il est déraciné du peuple, il est devenu un « homme-qui-pense » et il a renoncé à l'espoir. Ce n'est pas lui qui a construit les ponts. C'est le peuple qui a fait ça, les garçons du peuple qui ont appris à construire des ponts sans se demander *pourquoi* la rivière devait être franchie ou *ce qu'il y avait* au-delà.

Dans cette ferme ou ce ranch où je vais aller, ce n'est pas pour fuir la génération et ce que je sais si bien la concernant, mais pour vivre ma vie pendant que je continue à travailler pour la littérature. La solitude de la mansarde est névrotique de part en part, que ce soit celle de Dostoïevski, de Thoreau, d'Emily Dickinson ou de Wolfe. La littérature ne signifie pas nécessairement la destruction névrotique des choses. Elle pourrait bien aussi signifier la connaissance des vies de tous les hommes et la connaissance de l'impression que les hommes ont d'eux-mêmes partout. Elle est un tas de choses qu'elle n'a même pas commencé à être !

Ma vie privée, selon moi, devrait être une vie calme à la maison pour compenser l'agitation de la vie mentale… Sans quoi je vais me consumer très vite, comme Wolfe.

DÉCLARATION DE SANTÉ MENTALE

Je suis toujours inquiet quand je vois la brutalité et l'isolement et je suis toujours content quand je vois les gens s'entendre et être heureux. Chaque fois que je dévie de cette ligne, je dois me rendre compte que je suis provisoirement piégé par ma propre psychose dolente. Et quand je suis ainsi piégé, je devrais restreindre l'impulsion perverse qui consiste à détruire le nid de l'oiseau et essayer de supporter mon amertume avec tact et dignité (si je rappelle le moraliste Marc-Aurèle avec mes « il faut » et « je dois », cela ne devrait être

apparent que pour ceux qui font de telles distinctions en se fondant sur l'aridité morale moderne).

Cependant… Le temps devrait venir où quelqu'un comme moi pourra cesser de défendre toutes les impulsions et déclarations « simples » — (les citations sont une défense) — et se réjouir tout bonnement de les suivre et de les faire. *Défendre* une croyance simple est de l'orgueil. Vous voulez montrer que vous êtes versé dans la complexité des doutes. C'est aussi mauvais que de vouloir placer des mots interminables au cours d'une conversation insipide avec un étudiant. Et finalement, en ce qui concerne le conflit de la psychologie et de la moralité, je prends position moralement en disant que la psychologie est une hésitation-en-cours-d'analyse et non une action-dans-le-monde. La connaissance a sa place, mais le travail de la *vie* doit être fait. Et l'arrogance de ces vertus n'est pas en soi une attaque contre le vice.

ET MAINTENANT, après plusieurs journées de lectures accumulées sur les combats artistiques et éthiques de grands écrivains comme Tom Wolfe et Joseph Conrad, et d'autres, du moins les combats spirituels que leur imputent des critiques comme [Maxwell] Geismar[7] et quelqu'un du nom de Zabel — eh bien, je suis parvenu à certaines conclusions. Un grand écrivain doit-il être malheureux ? Doit-il sacrifier sa vie à son « art » ? Si la vie et « l'art » sont une seule et même chose chez un homme, comment pourrait-il sacrifier la moitié d'un rocher solide à l'autre, à moins qu'il ne veuille fendre ce rocher en deux ? Je pense que lorsqu'on dit que Conrad et Wolfe ont sacrifié leur vie à leur art, on ne fait que dire une chose : ils n'ont pas écrit ce qu'ils croyaient vraiment, il y avait un schisme entre leur cœur et leur œuvre, ça ne collait pas, il y avait quelque chose de dérangé et d'irréel des deux côtés. Pourquoi Wolfe a-t-il travaillé si prodigieusement pour *prouver* qu'il avait du talent et en même temps oublié qu'il était un homme, un être humain avec une vie à vivre dans le monde ? Tout ce qu'il a fait, je l'admire, y compris son auto-enterrement, d'une telle sainteté, dans les solitudes de la « jungle » de Brooklyn, mais je vois aussi qu'il était aveuglé par un orgueil non nécessaire : — il a dû se dire : « Alors comme ça, je n'ai pas de talent, hein ? Je vais leur montrer ! Je vais leur montrer que je ne suis

pas un flemmard ordinaire qui ne fait rien d'autre que gagner de l'argent, élever des enfants, vieillir et lire Zane Grey » — quelque chose dans ce genre, quelque chose que toute personne talentueuse et *irascible* va ressentir à un moment ou à un autre. Si Wolfe était à ce point hanté par le temps, pourquoi ne l'a-t-il pas considéré et compris que, avec le temps, toute chose grandit et change et *procède*, et que lui aussi pourrait grandir, changer et procéder. Ce ne sont pas les écrits de Wolfe qui sont « immatures », c'est le spectacle d'un homme pleinement adulte qui cherche encore à prouver son talent et à oublier toutes les autres choses le concernant — sa vie, sa famille, son cœur, son bonheur, son avenir terrestre. Cela est aussi vrai, selon moi, de Conrad, qu'on n'a pourtant jamais accusé d'immaturité, et vrai de Balzac aussi.

Si tous nos plus grands écrivains avaient été des hommes constitutionnellement malheureux et constitutionnellement vaincus dans le monde, nous aurions des raisons de désespérer de toute connaissance et de toute imagination ou, sinon de cela, de désespérer de l'absence radicale de responsabilité chez les hommes doués d'imagination. Mais il existe des grands écrivains qui ont été de véritables hommes à tous les sens du mot — Mark Twain en est un. Un homme qui ne se plaignait pas, un homme qui ne croyait pas que la littérature n'est que le conte des chagrins et rien d'autre. Qu'écrit donc l'étudiant sinistre dans sa tragédie mélodramatique ? — certainement pas toute la vérité. Mark Twain a piloté des bateaux à vapeur, prospecté de l'argent dans le Nevada, parcouru l'Ouest en tous sens, « vécu à la dure », échangé des plaisanteries avec d'autres hommes, chassé, travaillé comme correspondant à l'étranger, été rédacteur en chef d'un journal, conférencier et père de famille — et pourtant il n'a pas eu à sacrifier tout ça à son « art », il a vécu et écrit, homme à part entière et artiste entier, aussi heureux et entier que malheureux et divisé, aussi sociable que solitaire, toutes choses de la manière la plus saine et la plus simple, et je crois qu'il a demandé que son œuvre ne soit pas comparée à la « littérature telle qu'on la connaît », parce qu'il ne faisait pas « du tout ce genre de chose ». Il *ne faisait qu'écrire ce qu'il avait envie d'écrire et non ce qu'il pensait être exigé de lui par la « littérature »*.

C’est pourtant ce que Wolfe et Conrad, grands artistes qu’ils étaient, faisaient continuellement. Ils étaient terriblement seuls et malheureux, des hommes dénaturés, et pourquoi sinon parce qu’ils avaient l’impression de devoir sacrifier leur vie à leur art. Quelle bêtise insensée, vraiment ! Ils ont fendu le rocher en deux, ils se sont regardés dans le miroir et se sont dit qu’ils étaient des « artistes ». Finalement, nous tombons sur ce non-sens de « l’au-delà du bien et du mal » de Nietzsche, de Rimbaud et de Gide — CINGLÉS, chacun d’eux. Qu’un autre homme vive sa vie dans le monde, complètement, et écrive aussi de grands livres. Je pense que Zane Grey aurait pu y parvenir s’il avait *travaillé* un peu plus.

1. Chanteuse de rhythm and blues (1912-2007).

2. Joseph Conrad, *Au cœur des ténèbres*. La citation exacte est : « Exterminez toutes ces brutes. »

3. Jimmy Durante (1893-1980), acteur et compositeur américain (*N.d.T.*).

4. William Allen White (1868-1944), journaliste politique, lauréat du prix Pulitzer.

5. Josephus Daniels (1862-1948), propriétaire et directeur de *Raleigh News and Observer*, soutien du parti démocrate et ambassadeur au Mexique pendant les mandats de F.D. Roosevelt.

6. Kerouac fait référence à la conversation tendue dans le Livre 4 de *The Town and the City*, quand Peter revient d’un voyage sur la route et trouve Judie en proie à la solitude, incapable de trouver sa place dans New York.

7. Maxwell Geismar était critique à la *New York Review of Books* et l’éditeur en 1946 du *Portable Thomas Wolfe*.

Psaumes

PSALM

Thank you, dear Lord, for the work You have given me, the which, barring angels on earth, I dedicate to Thee; and slave on it for Thee, and shape from chaos and nothingness in Thy Name, and give my breath to it for Thee; thank you for the visions Thou didst give me, for Thee; and all is for Thee; thank you, dear Lord, for a world and for Thee. Infold my heart in Thy warmth forever.

Thank you, Lord God of Hosts, Angel of the Universe, King of Light and Maker of Darkness for Thy ways, the which, untrod, would make of men dumb dancers in flesh without pain, mind without soul, thumb without nerve and foot without dirt; thank you, O Lord, for small needs of truth and warmth Thou hast poured into this willing vessel, and thank you for confusion, mistake, and horror's sadness, that breed in Thy Name. Keep my flesh in Thee everlastingly.

Ce journal commence par une série de « Psaumes » non datés, suivi d'un « Journal de Composition » à partir de novembre 1948, où Kerouac catalogue son travail sur Docteur Sax *et* Sur la route *qu'il était alors en train d'écrire. À la première entrée datée, Kerouac écrit : « Par conséquent… mon nouveau journal commence. Et son propos est de retrouver tout simplement ma voix* réelle*, qui est la vôtre aussi, l'unique voix réelle qui est à nous tous, qui a été si souvent noyée dans la critique et la peur. » Quelques pages des entrées de l'été et de l'automne 1950 ont été déplacées de ce journal pour figurer dans la séquence adéquate des « Journaux de 1949 ». Il y a un dernier psaume sur l'avant-dernière page écrite par Kerouac en 1950, remerciant pour la publication de* The Town and the City. *Sur la dernière page, il y avait une entrée datée de 1947 (et raturée par la suite) qui disait : « Je suis un voyou et un saint. »*

Le journal est écrit sur un cahier d'écolier classique à couverture marbrée. Kerouac a dessiné un ballon de football, une balle de base-ball, un livre, des notes de musique et un ballon rentrant dans un panier de basket sur la couverture. « 1948 » est inscrit au marqueur épais et sur les lignes imprimées :

John L. Kerouac
Journal
1939-40

— PSALMODIE —

Dieu, je n’ai pu trouver ta face ce matin : la nuit a été fendue, une lumière matinale est entrée, et voilà ! la *ville* est là, et sont là les hommes de la ville avec leurs rouages venant avaler l’obscurité sous les tours.

Ah ! Ah ! Il y a de la rage ici, Dieu, il y a un pont aussi sur lequel les rouages s’entrechoquent et au-dessous duquel ils font venir d’autres rouages et des tunnels, il y a un incendie qui fait rage au-dessus des multitudes uniformes.

Dieu, j’ai connu cette ville et j’y suis resté, piégé et plein de rage, j’ai été un homme de la ville, avec des rouages, et dedans des promenades en tous sens, j’ai vu leurs visages ici, tout autour de moi.

Je dois voir ta face ce matin, Dieu, Ta Face à travers les vitres poussiéreuses, à travers la vapeur et la fureur, je dois entendre ta voix par-dessus ce tintamarre de la ville : je suis fatigué, Dieu, je ne peux voir ta face dans cette *histoire*.

PSAUMES

Et lorsque j’ai vu la lumière du soleil matinal ruisseler sur la ville, mon Sauveur, j’ai pleuré parce qu’il y avait tant de richesses, j’ai pleuré parce que Ta lumière était répandue sur les hommes de la ville pleins de chagrins et de

lassitude, sur les femmes mélancoliques, à l'intérieur de leurs tours noires et de leurs routes secondaires, toute la lumière, Seigneur : et oh, mon Dieu, je te prie à présent — ne nous retire pas Ta lumière, ne me la retire pas — je ne pourrais pas me réjouir dans des ténèbres plus profondes, de même que je ne pourrais pas prier dans l'ignorance des ténèbres : Ta lumière répandue sur la ville et le pont le matin — et je suis sauvé, mon Sauveur, sauvé ! Par le soleil qui est un miracle, par la lumière qui brille partout — mais Seigneur : donne-moi de la force pour mes psaumes, que je puisse me réjouir puissamment, avec autant de lumière, donne-moi les larmes de la force, donne-moi encore ces matins de lumière, de résolution et d'humilité.

*

Et n'y a-t-il plus d'autres psaumes en moi, mon Dieu ? — plus de visions sombres enjouées attristées de Toi, conçues dans l'isolement le plus profond, dans le silence le plus noir, dans la solitude et la peur les plus extrêmes, plus de talent pour le chant, riche et épanoui, employé à ta dévotion — plus rien ?

*

Oh, mon Dieu, comme je me réjouis dans les chagrins à présent, comme si je Te les avais demandés et que Tu me les avais accordés, comme je me réjouis dans ces chagrins. Comme l'acier je serai, mon Dieu, durcissant dans les feux des forges, plus terrible, plus dur, meilleur : comme tu l'ordonnes, ô Seigneur perdu, comme tu l'ordonnes : laisse-moi Te trouver maintenant, comme une joie nouvelle sur la terre le matin, comme un cheval dans sa prairie le matin en voyant son maître arriver — Comme l'acier je suis à présent, Dieu, comme l'acier, tu m'as rendu puissant et plein d'espoir.

Frappe-moi et je résonnerai comme une cloche !

Mon octobre chéri, bien trop bref :
et l’hiver adorable aussi :
Le printemps, écho lointain, musical et vaste,
seul l’été, je honnis.
Pourtant — L’été n’est que
splendeur aussi ——————
——————

JOURNAL DE COMPOSITION NOVEMBRE 1948

LUNDI 1er NOVEMBRE — À présent, avec un nouveau roman à écrire, je m’en remets à ces journaux de bord, intimes, afin de tenir à jour les retards et les digressions, et les humeurs : — même si je ne considère plus les « humeurs » comme mon véritable ennemi, mais plutôt la psychologie de l’acceptation ou du rejet qui sous-tend leur violence. J’y reviendrai. Trois fois, j’ai commencé « Docteur Sax » et chaque commencement était un faux départ. Ma voix est devenue fausse d’une certaine façon depuis que j’ai terminé les passages « *de profundis* » de « Town & City »… Vous pouvez vous en rendre compte rien qu’au ton malvenu et malhonnête de ces premières lignes. La New School[1] est un fléau pour l’esprit magnifique qui, par exemple, animait la composition des psaumes ci-dessus en 1947, en dépit de la pauvreté de leur qualité. Un homme ne peut rien créer, avec ses mots et les constructions de son imagination, de valable et de profond humainement, s’il ne le fait pas tout seul sans les malveillances de cette « mouche du coche » qu’est le monde. J’ai presque peur d’écrire à présent, chaque mot est une insulte faite à la New School & à ceux de son espèce. Et — de nouveau ! — je dois redécouvrir « l’humilité de la vie d’écriture ».

Je dois faire ce « Docteur Sax » en deux mois ; un roman court, 50 000 mots seulement, à peu près, afin de pouvoir le présenter dans un concours à ce moment-là, ou simplement pour avoir un autre livre sur le marché à côté de T & C vers la fin de l’année. Par conséquent… mon nouveau journal commence. Et son propos est de retrouver tout simplement ma voix *réelle*, qui est la vôtre

aussi, l'unique voix réelle qui est à nous tous, qui a été si souvent noyée dans la critique et la peur.

Commencé à écrire à 1 h 30 du matin. Écrit environ **2 000 mots**, en utilisant l'essentiel de mon matériel antérieur en loques. Je n'ai donc pas vraiment démarré encore. Me suis couché à l'aube, pensif, un peu inquiet.

MARDI 2 NOVEMBRE — Continué, après une marche de deux kilomètres dans l'après-midi. Commence à intégrer la nouvelle « Docteur Sax » démente de 1943 dans le plan actuel. Fini à 4 h du matin, fait **2 500 mots**. Écouté les étonnants résultats des élections, Truman qui gagne[2]. Ces 4 500 mots que j'ai sont encore une mixture d'un matériel ancien et je n'ai donc toujours pas l'impression d'avoir *commencé*. Mais, vous voyez, mon impression… d'anxiété ; et en même temps, comme je me réjouis de ce petit roman ! C'est parce que ce n'est pas vraiment « sérieux » ? — Parce que je ne me sens pas déchiré par l'histoire ? C'est ce qu'ils veulent dire quand ils parlent d'objectivité ? Il faut encore que j'apprenne ces choses une fois pour toutes et pour moi-même, pas à l'école, où ils ne font qu'effleurer la surface des choses dans leurs cours de littérature. Je me sens singulièrement heureux, je sens que « Docteur Sax » va être un succès pour moi de même que pour le lecteur. La texture jusqu'à présent est riche, riche. Mais qu'est-ce que j'entends par sérieux — je sais que je veux dire mélancolie, des gens vrais comme Martin dont le moindre sentiment est assez réel pour frôler les pages. Je vais peut-être y arriver quand je commencerai avec les gens et les enfants dans « Docteur Sax ». Si je n'y arrive pas, comment *peut*-on trouver réussie une œuvre d'art pareille ? Non, je ne trouve pas réussi un truc objectif à la Flaubert — même si nous savons bien que rien n'est objectif. Ah, nous verrons bien, nous verrons bien. L'essentiel pour aujourd'hui, c'est ceci : pourquoi suis-je vaguement inquiet parce qu'il devient clair pour moi que je ne peux pas écrire sans « tourment spirituel », comme d'autres ont réussi à le faire avec succès d'un point de vue artistique. Artistique, c'est une chose, liée au monde ; et *spirituel*, c'en est une autre, liée à moi et à mon paradis dément dont Harrington ne cesse de se moquer. J'y reviendrai plus tard. Ce soir, j'ai aussi envoyé quatre cartes postales et marché ; et compris que la plus grande source du

pathos chez Mark Twain, selon moi, c'est qu'il ne cherche jamais à placer ses personnages dans un monde qui les enveloppe, qui les englobe, disons, un paysage à la Twain, mais les laisse nus dans la plaine immense — que cette plaine soit les États de la vallée du Mississippi (Missouri, Illinois, Arkansas, Tennessee, Louisiane) — ou que ce soit le Nevada, la Californie, etc. — nus au cœur de ces vastes nuits. Le simple fait qu'il ne se permet pas de créer un monde cosmogonique sous la forme d'un paysage délimité (comme j'ai tenté de le faire dans T & C) — c'est du pathos et quel pathos. Le petit Huck, parfois, ne sait absolument pas *où* il se trouve sur le fleuve, le Nègre Jim ne se permet pas de s'en soucier… mais vous savez que Twain est terrifié par ces choses-là. Dostoïevski fait ça aussi, mais *délibérément* (pour montrer l'indépendance slave vis-à-vis de la Nature, pour ainsi dire).

MERCREDI 3 NOVEMBRE — Quelques brèves heures de travail avant l'école (je vais à l'université pour empocher l'argent du loyer et des courses). Parlé à Alfred Kazin après son cours. Il titube un peu, sans jamais cesser de bavarder, manque de se faire renverser par les camions, intense, bégayant, fier, un peu vexé par ce monde, ce qui le pousse à jeter des petits coups d'œil furtifs alentour. M'appelle « John ». Veut voir l'ensemble du roman maintenant. Depuis cette fureur lointaine qui l'habite, il me regarde du coin de l'œil et dit : « Il est bien évident que vous avez là *quelque chose* ! » J'aime ce type parce qu'il est excité. Puis, je suis allé chez Dave Diamond, j'ai apporté des cartons, nous avons mangé, bu. Un écrivain — Marc Brandel[3] — est arrivé, surgissant de la nuit, très sobre, beau, un peu hanté. Par exemple, je n'arrivais pas à comprendre pourquoi il portait un pull noir sous sa veste, pas de cravate, pas d'imperméable. Qu'est-ce que ce laboureur de nouvelles peut bien penser de la nuit, des rues, de la pluie qui avait commencé à tomber ? Il a écrit sur l'Amérique centrale. Il y est allé en « avion ». Il n'est pas mystérieux, simplement incompréhensible. Puis, j'ai appelé Lou, Lou est venu chez Dave, Dave nous a fait écouter son merveilleux « Rounds » et d'autres morceaux. Oui, Dave est un artiste spectral. Mais il devient toujours furieux contre moi pour ce que je fais, moi, artiste spectral moins sobre. Voilà Diamond, sobre autour de la bouche, la dent dure, la

frustration folle (je crois). Comment diable pourrais-je savoir ? Lucien et moi avons foncé sous la pluie battante (tels Peter et Kenneth fuyant la morgue), bourrés d'intentions suicidaires. Nous nous sommes cuités ; tombés sur Jas. Putnam chez Herdt[4] sur la 6e Avenue ; Putnam était ivre ; Putnam était allé au cocktail de Barbara, quelques heures plus tôt, et avait demandé pourquoi je n'y étais pas ; je rayonnais de joie et de gratitude, mais j'essayais de temps à autre de contenir J.P. parce que c'était trop pour moi. Tous les trois cuités — encore plus, une fois dans son appartement, au whisky. Nous étions assis par terre en train de regarder ses fusils et ses cannes à pêche de bourgeois, de contempler ses désirs pour un fils perdu. Il nous a dit qui nous étions. Tellement de temps perdu dans cette vie à essayer de décider *qui* nous sommes… C'est triste quand on pense que tout ce que je fais vraiment, c'est perdre mon temps et la joie d'un moment. Trébuchant et titubant dans diverses directions, nous nous sommes séparés à l'aube… Et ce n'est qu'une image d'hommes saturés de vin et pas « l'horreur moderne ». J'ai peur du terme « moderne » appliqué partout. Lou et moi avons ramassé une sorte de commode en carton au milieu des ordures et nous nous sommes mis en marche, jetant dans les tiroirs des bouteilles vides et des peaux d'oranges & des crottes sèches. Nous avons débarqué dans cet état chez la pauvre Barbara — Lou portant un vieux chapeau défoncé qu'il avait trouvé dans le caniveau — et nous nous sommes lancés dans un petit spectacle avec nos trouvailles. Barbara s'est jointe à nous tristement. Quelle fille triste, prétendant être ceci ou cela, ou je ne sais quoi (sophistiquée ?) — essayant de découvrir qui elle est. Eh bien, elle est une fille qui n'a pas été furieuse contre nous pour avoir dégueulassé son appartement à l'aube, sans prévenir non plus. Comme un taré, je suis allé en cours le lendemain, j'ai retrouvé Johnny Holmes, nous avons suivi un cours ennuyeux de Brom Weber. Puis, nous avons discuté toute la journée, en marchant, en traînant ; sommes allés chez lui, avons bu de la bière. Sa femme, Marian, est rentrée, en colère contre lui parce qu'il avait perdu son temps. Mais il ne faisait que se prélasser et n'aurait-elle pas aimé se prélasser elle aussi ? — une fille bien, assaillie par les problèmes et une rage intérieure à propos de quelque chose. Nous avons mangé, bu ; j'ai appelé Harriet Johnson, elle est venue. Tout ça, et moi sans un dollar en poche comme d'habitude. Mais John et

moi avons beaucoup appris au cours de nos conversations pendant la journée (un autre type étonnant, habité par la Prophétie Unique qui grandit, qui grandit dans le monde à présent — un autre grand ami pour moi, le profiteur) — *nous* avons appris, *il* a payé ; il a dit que je devrais accepter les dons de la vie comme ils viennent ; il veut savoir pourquoi je me sens si coupable, pourquoi je me « dissimule ») — Nom de Dieu, je vais être toujours coupable de quelque chose que je suis toujours, que je fais toujours. Dans quelle situation merdique je me suis fourré, ici (tac, tac) — Une folle nuit de sexe avec la perverse Harriet, une *vierge*. Je suis devenu furieux et je me suis mis à taper du pied, et elle a même aimé ça. Le lendemain matin, taré, je me suis levé pour traîner et discuter avec Holmes. Marian est rentrée de nouveau, de meilleure humeur cette fois. Stringham est venu, un poème à la main, avec son pied cassé et ses yeux d'ivrogne. Nous sommes allés au restaurant, puis dans les bars tristes, nous avons erré, ri, broyé du noir, fait la tête, regardé fixement — moi je ne savais plus quoi faire, si sale et si fauché. Stringham et moi avons appelé Diamond et il nous a engueulés. « Et Alfred ne tolérera pas ça non plus ! » — voulant dire Kazin, voulant dire perdre son temps à traîner et à boire. Mais il ne s'agit que d'hommes, de femmes et de vin, non ? J'en sais aujourd'hui moins que jamais — absolument abruti d'ignorance triste. Pourquoi est-ce que tout le monde passe son temps à ériger des lois morales comme si nous n'en avions pas déjà assez pour nous écraser de culpabilité ? — moi en tout cas. Et Stringham aussi. Disons simplement tous ensemble : « Au diable ! » et devenons enfin *vraiment* créatifs… libres, détendus, errants, pour nous arrêter ici ou là à loisir, pour goûter et nous réjouir. Animaux enfin après la grande interruption de l'éphémère civilisation. Et *construisons* là-dessus, célébrons tout ça. Suis rentré chez moi — parlé brièvement avec ma mère le matin et suis reparti une fois de plus, cette fois c'était prévu, cent kilomètres au nord sur le fleuve, à Poughkeepsie, pour aller voir Jack & Jane Fitzgerald. Voilà l'Hudson, le crépuscule voilé, la grande lumière… les dernières lueurs du monde… les contreforts hirsutes au-dessus de l'eau, la brume, et dans le ciel la demi-lune sur l'Hudson — Sing-Sing — puis, la nuit et Poughkeepsie aussi sordide que Lowell. La maison délabrée de Jack… livres, bière, disques, piano, son magnifique bébé angélique, Mike — et, pour

moi, une petite pêche de 17 ans qui n'est pas restée dans la maison plus de trente minutes, mais s'est laissé entraîner à l'étage. Ah, les plaisirs de la chair ! Je veux commencer à vivre de nouveau, sans aucune contrainte. Comme avec Jinny l'été dernier, adorable, vaste, moite petit repli ondulant tout seul — brillant comme une lèvre, comme un renflement — une sorte d'éternité pour son *immensité* sans forme. C'est ce que tous les hommes veulent. Ils regardent une fille, ils s'inquiètent des mots de reproche qu'elle aura — mais ils ne devraient considérer que l'éternité des plis de sa vulve, humides et avides d'amour. N'est-ce pas le vif du sujet ? La cathédrale, le pilier n'aspire qu'à ça — admettons-le pour l'amour de Dieu. Henry Miller me fait pleurer dans « Printemps Noir », lorsque la veuve d'un type livre si tendrement le passage de son pli — si amoureusement, si solitairement, si ardemment — le héros est sidéré, « il aurait dû le savoir », il pensait qu'elle haïssait tout. Pourquoi ? Bien sûr que non. Tout le monde est profondément sain d'esprit à cause de sa chair. Remercions Dieu pour la chair ! Remercions Dieu pour le bon sens du vin et de la chair au milieu de tous ces ordinateurs IBM et de ces prisons et de ces diplomates et de ces névrosés et de ces écoles et de ces lois et de ces tribunaux et de ces hôpitaux et de ces maisons de banlieue où on apprend aux enfants à se mépriser eux-mêmes. Quand allons-nous de nouveau nous réjouir franchement d'aller à la selle, comme des enfants ? Toute chose, toute chose doit tendre de nouveau vers le jardin des choses. Ce bon vieux Jack — voilà un type pour vous, crachant des perles chaque fois qu'il ouvre la bouche. Quelle bière nous avons bue ! Quelles choses importantes et belles j'ai apprises ! Jack a un thème favori, le thème de toute une vie, dans sa vision de son père en « Vieux Fou de Murphy » — qui « pisse sur tout le monde et aime et hait le monde entier » et qui « sait qu'il y a plus d'une ou deux personnes au monde » (deux ou trois, c'est ce qu'a dit Fitz). Sa Jeanne est une fille remarquable, d'une *réalité* rayonnante en quelque sorte, libérée pour ainsi dire des idioties qui accablent la plupart d'entre nous aujourd'hui. Elle s'occupe du bébé avec une espèce de joie facile. Le seul chaos dans la maison est le léger chaos provoqué par Fitzgerald quand il renverse accidentellement et délicatement des bouteilles et des livres. Il y a quelque chose de radieux dans tout ça. La seule tristesse provient de leur isolement dans une

ville qui les regarde de travers. Mais ce n'est pas une tristesse véritable… seulement la place, l'abreuvoir, déserté, au bout de leur rue, étirant son ombre sur le dimanche après-midi. J'ai marché avec Fitz. Il m'a montré l'épicerie de l'héroïque « Vieux fou de Murphy », l'endroit où il est mort, là où il buvait, là où il fonçait dans les rues. Il m'a montré les endroits où il jouait, enfant. Nous sommes revenus dans sa joyeuse petite maison délabrée et nous avons bu de la bière et fait la découverte (pendant que Jeanne faisait une longue promenade avec bébé Mike) que, par un beau lundi matin, tout le monde devrait rester chez soi et ne rien faire d'autre que traîner et se prélasser — plus d'IBM !! plus d'usines ! plus de pointage ! plus de vêtements & de meubles élégants ! plus de-chair-et-de-sang gâchés dans les mâchoires de la civilisation ! plus rien de rien, si ce n'est les mets et la boisson, et l'amour et la contemplation de nous-mêmes ! Et plus de péchés ni de culpabilité, plus besoin de péchés, plus de *culpabilité de ne pas se sentir coupable* ! Rien d'autre que toutes les choses, enfin comprises avec franchise, surgissant de l'énergie sexuelle en direction de toutes les situations et de tous les échanges humains. Rien d'autre que le monde, sa lumière et les gens qui *s'y* trouvent (et non, comme aujourd'hui, qui *ne* s'y trouvent pas).

MARDI 9 NOVEMBRE — Fait du stop depuis Poughkeepsie. Un chauffeur de camion, au moment où il est entré dans le Bronx avec son gros camion sous la lumière immense de novembre, a dit pour finir, après notre long échange de propos concordants : « La vie… est un mystère. » Je suis rentré chez moi et j'ai commencé à écrire « Sur la route », en mettant de côté « Docteur Sax » pour un moment — qu'il faut encore que je sente (jusqu'à présent je n'avais fait que travailler sur des idées nouvelles). Le soir, j'ai vu Holmes et Tom Livornese. Grande dispute à propos de mon idée de sexe. Je vais perdre des amis en exposant la révolution sexuelle ? Nous verrons bien… Je ne le pense pas… tout le monde est d'accord *en réalité*. J'ai le sentiment ces jours-ci de « tout savoir ». Et j'ai décidé de vivre plus et d'écrire, au lieu de vivre moins pour écrire plus (… ou moins ?), comme le fait Diamond. Je me sens aussi hâbleur et heureux

ces jours-ci. Je fais tout ce qui me passe par la tête, et mon seul sentiment de culpabilité est de ne pas être assez coupable… de nouveau.

Écrit **6 000 mots** de « Sur la route », mais brutalement, rapidement, expérimentalement — je veux voir combien un homme peut faire. Je le saurai vite.

MERCREDI 10 NOVEMBRE — Reçu une lettre de Temko de Paris. Merveilleuse. Et une lette formidable de White de Denver. Et une lettre maya folle de terreur caverneuse et de Saint François, envoyée par Ginsberg. Et de Putnam — à propos de ma nouvelle « Wild Trip », que nous arrangeons pour la vendre. Les trucs tournent tellement vite que je n'arrive pas à suivre. Deux romans, et un troisième, Town & City, à réviser bientôt — et les cours, les lectures, les examens, les dissertations du trimestre — et tous les amis — et les filles — et l'alcool — et les projets d'aller à Paris en février — de voyager à travers les États-Unis en janvier. Est-ce que je peux faire toutes ces choses ? Le puis-je ? Ai-je la permission ?

Ah, l'œil d'un éléphant dans sa tête fripée, la trompe enroulée, la peau craquelée… Suis allé au cours de Kazin le soir, après avoir écrit **2 000 mots** dans l'après-midi (1er jet, vite, brut), et j'ai bavardé avec lui et Harriet. Kazin dit : « Alors vous voulez être écrivain » — avec une tristesse pénétrée. Mais qu'il attende de lire ce que j'ai fait. En fait, mon écriture est un enseignement et il serait impossible pour moi *d'enseigner si les autres savaient déjà* ; pourtant, je suis toujours impatient parce qu'ils ne savent pas ce que j'ai fait, ce que je fais ; mais c'est mieux comme ça. Une des grandes motivations pour l'écrivain, c'est cette longue affaire qui consiste à faire connaître son enseignement et à le faire accepter — une impulsion qui dit : « Ah, ah — attends un peu de voir ! » Les écrivains se traitent les uns les autres comme des Kwakiutls lors de la cérémonie du potlatch, en disant : « Ouais, chef ! — tu ne peux pas égaler ça ! » — et : « Ouais, mon cher, je vais *surenchérir* ! » (Kazin est aussi un « écrivain » à présent, il écrit un livre, quelque chose de créatif). J'ai eu une conversation intellectuelle ennuyeuse avec Harriet, qui est influencée par une sorte d'esthétique à la Djuna Barnes, et elle veut une « Amérique homogène » comme

l'Amérique puritaine. En beaucoup plus « jolie » — une femme qui traite les êtres humains comme de la décoration intérieure. Suis rentré à 2 heures du matin pour écrire. Avec Kazin dans un bar de la 5e Avenue, avec Harriet au San Remo, chez Pastor et à Minetta[5]. Était assis là Joe Gould, plus vraiment pressé d'avoir une conversation : trop vieux à présent, après un demi-siècle de conversations intenses ; lisant son journal, un vieil homme comme n'importe quel autre. Mais j'aime ce vieux type pour ce qu'il a fait, et peut-être que son « Histoire orale » est un grand livre en fait. C'est très possible. Mais Joe, comme moi, doit aussi savoir qu'il « vaut mieux » que vos enseignements soient provisoirement ignorés, sans quoi on mourrait entièrement *révélé*. Nein ? Carlyle pourrait parler de ça…

Dans le métro, j'ai vu une femme noire avec une bible à la main qui aurait très bien pu être ma mère. Vous saviez que le métro est le grand salon de l'humanité ? Comment les hommes, les femmes et les enfants pourraient-ils s'asseoir les uns en face des autres, sinon comme dans une maison ? Le métro est le petit salon de New York, sur roues, fonçant dans l'obscurité… l'obscurité… nous sommes tous assis en train de lire, de nous regarder, de communiquer, de nous prélasser, de nous observer, de nous menacer, de nous voir nous-mêmes. Le métro n'a jamais eu lieu auparavant au cours de l'histoire — des gens *face à face* sur des présentoirs et c'est comme si on « rendait visite » (visite). Écrit encore **800 mots** à 3 heures du matin.

JEUDI 11 NOVEMBRE — Dans l'après-midi, écrit **1 500 mots** de « Sur la route » ; et suis allé chez Putnam à N.Y., arrangé la nouvelle, signé la feuille de présence à la New School, vu brièvement Lou & Barbara ; vu mes amis de la New School (et grâce à eux je constate le fait intéressant suivant : « l'intelligentsia révolutionnaire » dans ce pays ne va pas à l'école, ils sont tous sur les Times Square de l'Amérique en train de fumer de l'herbe, de parler de Reich, de lire les journaux et d'écouter du bop — les intellectuels de la New School ne comptent pas — ça fait partie de la Révolution Sexuelle Américaine à venir, les révolutionnaires ne croient pas à l'école). Puis, j'ai rendu visite à Duncan Purcell et sa femme allemande, Edeltrude, et nous avons eu une conversation très

importante, même si je suis reparti avec l'impression très nette qu'ils me prenaient pour un fou — pas seulement un fou, mais une sorte de criminel — bien sûr, je leur ai parlé de ma révolution innommable. Ça n'a pas raté ! Le fait qu'ils soient Nazis ne me dérange pas, mais j'aimerais qu'ils soient Nazis avec un but, qu'ils soient révolutionnaires ! — Vais-je me haïr moi-même très vite à cause de toute cette arrogance ? Je n'en ai pas l'intention. J'ai découvert une grande vérité.

VENDREDI 12 NOVEMBRE — Écrit **2 500 mots** dans l'après-midi, après une marche jusqu'à la bibliothèque, en bas de la rue ici, à Ozone. Puis signé la feuille de présence à N.Y., suis allé traîner dans Times Square avec les Holmes, suis rentré chez moi. Eu de nouvelles idées dingues pour « Sur la route ».

SAMEDI 13 NOVEMBRE — Rien ne compte en dehors de mon écriture, à part l'amour (je vais peut-être perdre ma bourse universitaire à cause de ma négligence ; je suis toujours négligent en ce qui concerne les formalités ridicules — pourquoi ne me donnent-ils pas tout simplement mon allocation de subsistance, je n'ai rien à apprendre à l'école, particulièrement dans *cette* école pâle, siège de révolutions anémiques). Aujourd'hui, passé une belle journée à la maison, match de football à la télévision au bar, chez Linden, journaux, repas — et un film le soir avec Ma. Journée venteuse d'automne. Mon nouveau roman grandit dans ma tête. Le soir, recommencé, écrit **3 000 mots**. Mais je me demande si je peux faire « Docteur Sax » aussi. « Sur la route » est un pari gagnant. « Tout le monde » peut le lire. Il répond au désir de Mike Fournier, exprimé au printemps dernier, que j'écrive de « vraies histoires d'action ». Et il est vaste, complexe, triste, drôle. La qualité d'écriture est pauvre — et pourtant c'est peut-être meilleur que T & C, je ne sais pas vraiment. Au pieu à 4 h 30 du matin.

DIMANCHE 14 NOVEMBRE — La mi-novembre approche. Écrit **2 000 mots**. Décidé que la meilleure façon peut-être de faire « Docteur Sax » est de me marrer en

faisant un truc à la Al Capp[6] « en mieux » — mais en ce moment absolument pris par la Route.

LUNDI 15 NOVEMBRE — Signé la feuille de présence à l'école, et puis suis allé au vernissage d'Alan Wood-Thomas aux ateliers Carlsback. Tout le monde était là. Suis tombé sur Don Wolf, qui écrit des chansons maintenant, huit ans plus tard (depuis Horace Mann[7]). Don et son partenaire à l'allure gershwinesque, Alan Brandt (une personnalité brillante, genre Broadway), ont écrit « Now He Tells Me » pour Nat King Cole. Fait la connaissance d'Alan Wood-Thomas, un type formidable, viril, sincère, intelligent, rêveur, et un bon artiste — & de sa femme Annabella, folle et imposante (jolie combine). Des gens à la pelle chez John Holmes après le vernissage — le propriétaire des studios faisait des cabrioles comme le font Oscar Nietzsche et Dick Kelly dans les fêtes, dansant et sautillant tout seul. Plus tard, me suis soûlé avec John et Herb Benjamin, un dingue qui dit qu'il écrit des romans « luxueux » à la Djuna Barnes, qui dit que le roman est une danse. Le truc important avec Herb, c'est qu'il est dans le coup, ouvert, adorable — j'étais vraiment ivre et j'ai déclamé du Shakespeare. Holmes et moi avons eu une autre discussion presque violente sur la conscience politique. Je me suis endormi tout habillé, me suis réveillé, ai parlé avec John pendant quatre heures — puis, je suis allé chez Tony, j'ai attendu, j'ai dormi — puis je suis rentré chez moi. Écrit deux lettres d'âme déchirée à Neal et à Fitzgerald… comme si c'était ma dernière nuit sur terre. Je n'ai jamais été aussi étrangement délirant, & Dieu sait pourquoi… La lettre à Neal demandait pardon et, de manière énigmatique, la lettre à Fitzgerald aussi. À Neal & Carolyn, je disais : « Je vous baise les pieds parce que je ne veux pas mourir, vies, vous qui vivez » — (comme j'étais sérieux !) Ces choses sont inexprimables et adorables, et *sont* l'amour. J'ai rappelé à Fitz que nous cherchions tous les deux à aimer les vies de nos pères. Dans chacune des lettres, il y avait l'expression de mon nouveau sentiment « libre », comme le prouvait le fait que je m'adressais aussi à leurs épouses dans les lettres. Pour moi, c'est la fin de ma peur des femmes en tant qu'autre chose que des âmes sexualisées — c'est enfin la compréhension qu'elles sont mes sœurs, qu'elles *sont* mes semblables sans équivoque. C'est

quelque chose de profond en moi, d'où l'incohérence et la naïveté. Avant ça, j'avais toujours l'habitude d'enfermer les femmes dans des *catégories*, c'est-à-dire que je leur racontais des choses différentes de ce que je disais aux hommes, comme si elles avaient été des anges et non humaines — ce que nous appelons « galanterie » et « séduction » (Clark Gable).

MERCREDI 16[8] NOVEMBRE — Me suis levé tard, n'ai rien fait d'autre que de remplir un nouveau carnet d'adresses. Me suis senti coupable pour mon « arrogance » et mon « indécence » récentes. Mangé, suis allé au cours de Kazin. Parlé avec Bill Wellborne ensuite — un nouveau type dingue. Puis, je suis rentré chez moi & j'ai écrit, mal, **700 mots** pour Route — c'est-à-dire qu'il ne cessait de se passer des choses que je n'avais pas voulues. Est-ce toutefois le genre d'écriture le plus vrai ? — compulsif, craintif même, inexprimable même. Je suis si près de ça maintenant que je ne peux pas le dire. Suis allé me coucher triste.

JEUDI 17 NOVEMBRE — Suis allé en cours. Vu Dick et Marilyn Neumann, et Welborne, parlé à Sando Burger & sa copine Carol, la femme de John Taleyke, une vieille connaissance de l'époque de Burroughs. Longue journée de conversations variées. Drôle le fait qu'au moment où j'ai quitté la maison à Ozone, j'étais triste parce que je n'avais pas un concept pour justifier la joie, et je me sentais sombre et abattu, mais voir tous ces gens m'a rempli de quelque chose de formidable. Suis rentré chez moi pour écrire. Avec la conviction aussi que « Docteur Sax » doit être fait à un moment donné — parce que Welborne lui-même conçoit L'Ombre comme une figure gothique au-delà du mal, avant que je l'aie mentionné pour la première fois. Un Docteur Sax attend donc d'être actualisé dans un mythe. John Holmes a été le premier à me rappeler ceci (après que je l'ai vu moi-même). Mais la compréhension que John a de « Sur la route » me procure une vision de mon propre but que je n'avais pas. **1 000** *mots mystérieux de plus* qui s'échappent de moi dans une transe d'écriture pendant que je tape. J'ai toujours eu peur d'essayer de faire ça — c'est peut-être en cours. C'est peut-être le plus grand « changement » dans mon écriture depuis novembre dernier quand je me suis « ouvert » et libéré d'un emprisonnement

verbal et sentimental antérieur. Ça pourrait même me conduire (Ginsberg le pense) à cet état quand on écrit que Mark Van Doren décrit comme « facile ou impossible ». J'en ai parlé à Allen et il a dit qu'une telle écriture « flotte sans difficulté au-dessus d'un abîme, comme un ballon, comme la réalité » (spécifiquement, certains passages de « Tu te souviens ? OK » — chapitre de « Sur la route » où les garçons, Ray et Warren, ont des conversations irresponsables et incompréhensibles pendant qu'ils courent après des bus vers leur nouvelle destination). Flotter sans difficulté au-dessus d'un abîme, c'est comme la vie, quand, sans préméditation, nous laissons tomber nos préjugés dans le tourbillon et le danger des choses réelles en train de se passer et de se transformer rapidement en anxiété efféminée et anonyme, parfois en joie inattendue, parfois en crises — le tout se croisant et s'entrecroisant, s'enroulant autour de la connaissance centrale, certainement céleste, que nous avons de ce qui est véritablement en train de nous arriver. Mais cette description est tellement triste — elle est très loin du compte. La concentration intellectuelle réelle dans une œuvre d'art n'est après tout qu'une chose en soi — une analyse, un « aperçu » comme chez Proust (?) — ce n'est pas la vie même, comme chez Dostoïevski et Shakespeare, et parfois même chez Céline. Un « ballon », exactement ce que nous ressentons alors que nous filons dans la vie comme les martins-pêcheurs de Whitman[9] au-dessus du ruisseau. Ce qui me captive le plus à présent, c'est cette irresponsabilité que nous manifestons au cœur de tant d'actions spécifiques, telles que faire des achats, prendre le métro, lire, dormir, faire l'amour même. Dans cette irresponsabilité, je vois les bulles de notre existence, les bulles qui semblent faites en réalité d'un brouillard scintillant qui couvre nos yeux dans les moments d'amusement intense — et même dans les moments de chagrin. C'est *rose !* (je ne suis pas flamboyant, simplement sérieux). Des bulles roses dansant devant nos yeux et éclatant de manière éblouissante dans le grand soleil du cœur de notre… vie.

VENDREDI 18 NOVEMBRE — Écrit **3 000 mots** dans l'après-midi, bons encore une fois (mais sans cette crainte compulsive : « Je savais ce que je faisais »). Nous saurons ce que cela veut dire un jour… À propos des bulles roses : ces

considérations ou investigations, ou ces événements menaçants à moi sont pour le futur. Je ne néglige pas le fait que ce soit une décennie de prospérité et que nous avons été en mesure de concentrer notre attention sur l'amour, alors que, dans les années 30, les problèmes économiques rendaient cela virtuellement impossible. Mais pour l'instant, quand l'énergie atomique aura partiellement résolu les problèmes économiques, comme je pense qu'ils le seront (ou alors l'humanité ne croîtra pas, or elle croît toujours), pour ce jour où nous parviendrons aux derniers grands problèmes de la vie et de la mort dans l'âme, je profère ces miennes considérations apparemment hors de propos. Ces choses seront alors primordiales — les « problèmes » du délassement et de l'amour, du sexuel partout. Whitman a déjà indiqué la voie. Du fait même, aussi, que les gens ont des bulles dans les yeux, je suis convaincu qu'ils ne détruiront pas le monde. Quelque chose d'autre se produira : nous pouvons compter sur la méchanceté et l'inexplicable cruauté, et sur les accès de destruction, mais nous avons aussi les bulles, les ballons et les fleurs — la joie irresponsable compensant la colère responsable, car qu'y a-t-il de plus « responsable », de plus « imputable », que le jugement ? Quand les jugements de colère disparaîtront, ce sera uniquement parce que nous ne supporterons plus le poids du « caractère » (comme on dit). Nos codes sont des haines de la vie, rien de moins. Mais notre brouillard rose est amour de la vie. Pouvez-vous imaginer ce brouillard rose de joie autorisé à West Point, siège de pierre grise de l'honneur, des codes et de la responsabilité ? — où les hommes se tiennent droit uniquement en raison d'un code et non à cause de la joie.

Une énorme fête a eu lieu, le soir, chez Johnny. Tout d'abord, j'ai dîné chez Sando, avec Carol Bernard et Welborne. Sando était un junky autrefois — connaissait Huncke et Vicki, était marié à Stephanie Stewart. Nous avons bien dîné dans un appartement Raskolnik au 5^{e} étage, dans le Bowery, et puis nous avons retrouvé un gamin de Detroit à Grand Central, qui disait être le fournisseur de thé de Tennessee Williams. Puis, tous chez Holmes. Voici le tableau de cette immense fête (si j'arrive à me souvenir de tout) — Nous, et les Holmes, les hôtes, et une blonde superbe, en pantalon noir persan, du nom de Grace ; et Rae Everitt (la fille avec qui je « sortais »), et Harriet Johnson, Herb

Benjamin (type formidable, drôle, un Ruth Sloane masculin) ; et Ginsberg ; Bill Welborne et Conrad Hamanaka, un écrivain japonais ; Ed Stringham, Susan, A.J. Ayer, un philosophe avec sa bande ; Lucien et Barbara ; plus de vingt personnes, et je sais que j'ai oublié quelqu'un. Herb avait tout le thé qu'il fallait — nous avons consommé quatre litres de whisky — tout le monde sortait faire un tour. Je suis allé en faire un avec Grace, qui est mariée, une poupée vraiment belle avec qui j'ai refusé de commencer quoi que ce soit, sachant quelles étaient sa position et ses intentions, c'est-à-dire le fait que ça impliquerait frustration et douleur pour moi, parce que j'aurais pu « y aller », et elle s'en fichait vraiment (?), et elle est mariée, et coquette cependant. Elle a allumé tout le monde. C'était une bonne fête. C'était tellement joli de voir Lucien et Marian ivres ensemble (et ce bon vieux Holmes s'est tiré quelque part avec Rae). Harriet et Herb ont pris une douche ensemble. Welborne est parti, de mauvaise humeur parce que plus d'alcool. Hamanaka est resté jusqu'à l'aube. Herb a fait une imitation de Gypsy Rose Lee. À l'aube, nous nous sommes dispersés sous la pluie. Bonne fête.

SAMEDI 19 NOVEMBRE — Resté à la maison, mangé, fait les courses, somnolé, parlé avec Ma. Quand vais-je avoir des nouvelles de Little, Brown ? — et d'Atlantic Monthly ? Ce qui était autrefois ma plus grande ambition, avoir du succès en tant qu'écrivain (argent et reconnaissance), va se produire d'un jour à l'autre. Je ne peux pas y croire — *et je n'y pense jamais*. Je ne fais que le noter (« Un bon signe, » me dis-je gravement — par conséquent, aucune différence dans mes ambitions ?). Écrit ce soir : — **1 500 mots** ; l'histoire flotte un peu trop ?

DIMANCHE 20 NOVEMBRE — Me suis levé tard, marché, vu un match de football de semi-pros, etc. Écrit **2 500 mots** après-midi et nuit. Écrit aussi le premier jet d'un essai sur « Whitman : Un prophète de la révolution sexuelle », pour le cours de Kazin à la New School. Et écrit une lettre à Alan Harrington exigeant d'en savoir plus sur ses demi-frères indiens, brailleurs et buveurs, dresseurs de broncos en Arizona (il ne leur accorde aucune attention). Dans ce que j'ai écrit aujourd'hui, je me suis mis à faire un bon portrait d'un jeune Noir qui hante les

rues (Paul Jefferson). Le roman s'ouvre maintenant à de nombreux personnages de « Town & City » — Liz Martin, Junkey, Buddy Fredericks, Levinsky, Denison plus tard. Tous romans seront liés comme ceux de Balzac : c'est dû à ma « perception » de la vie américaine comme une unité, selon moi. Dû à une impression… et ça fonctionne bien.

LUNDI 21 NOVEMBRE — Suis allé signer la feuille de présence à la New School (c'est comme si je signais un chèque, c'est tout ce que ça représente pour moi — l'école m'ennuie). J'ai séché le cours et fait deux kilomètres à pied pour aller au cinéma sur Times Square, deux vieux films des années 30, « Capitaines Courageux » et « San Francisco » [10]. Ces films qu'ils faisaient à l'époque avaient le pouvoir de vous faire sincèrement pleurer… fini aujourd'hui avec les « faux durs » que sont devenus les héros. Je me souviens comment « Capitaines courageux » m'avait poussé à écrire un roman à l'âge de 13 ans — je me demande ce qu'est devenu ce premier chapitre que j'avais écrit (ma sœur a vidé mes « classeurs » en 1935). Suis rentré à la maison, mangé, écrit. — **1 000 mots**. Ça prend forme — mes personnages sont plus réels quand je les repense et que je travaille dessus.

MARDI 22 NOVEMBRE — Écrit **5 000** *mots « miraculeux »*, écrit toute la journée et toute la nuit (Levinsky dans le récit de Beckell sur le Christ de Rembrandt et les anges de Chaplin, et tous les autres). J'ai machiné aujourd'hui. Me sens bien. Et j'arrête non parce que fatigué, mais pour le simple plaisir d'arrêter.

MERCREDI 23 NOVEMBRE — Rêvé dans l'après-midi. Le soir, après collation, suis allé au cours de Kazin (dans l'après-midi j'ai aussi écrit une lettre à Harrington et fait quelques recherches dans les lettres de Ginsberg pour « Sur la route »). Ginsberg (et Harriet) étaient là au cours de Kazin. Une bonne conférence sur « Redburn » de Melville. Après, Kazin a bu quelques bières avec Allen et moi. Il a dit des choses sur Diamond qui m'ont ouvert une nouvelle perspective sur Dave — dit qu'il a « des difficultés (ou du mal) à vivre ». J'ai décidé d'avoir une conversation sérieuse avec Dave (qui est furieux contre moi ces derniers temps).

Mais au lieu de le faire, en compagnie de Lucien-Archange, nous tous (Allen, Barbara, Bob Niles et moi) — nous sommes soûlés à mort. À l'aube, j'ai porté Allen et Lucien, un sous chaque épaule, sur tout un pâté de maisons, en chaussettes — j'ai perdu mon crayon aussi. Dormi dans la voiture de Lucien. Suis rentré chez moi en titubant à 9 h du matin. Trop, beaucoup trop. Malade aussi. Diamond a raison. Mais c'est pour Lucien que je semble toujours vouloir mourir… et c'est pareil pour nous tous, même la pauvre, l'adorable, la furieuse Barbara. Comme elle me hait. C'était une de ces nuits démoniaques de Lucien… bagarres, danses, vomissements au balcon, chutes dans les escaliers, cris, et finalement à deux doigts de rendre l'âme à cause de l'excès d'alcool… dans les caniveaux, les caniveaux, les mêmes vieux caniveaux de Rimbaud. Quelle tristesse — quelle douleur je ressens quand je pense à Lou, qui sait tout, se tue, brille, resplendit, meurt, sublime Harpo Marx Lucien. Il est dans son éternité, un oiseau posé au-dessus de cent brasses… un Hunckey journaliste et bourgeois, un Rimbaud, un Don Birman[11], un ange de la mort.

JEUDI 24 NOVEMBRE — Suis allé au cinéma à N.Y. avec Ma — Stan Kenton et un film français, etc. Elle portait ses plus beaux vêtements et comme j'aime ma mère, mon adorable, chère petite mère… une *personne*, comme tous les autres petits plaisirs, qu'il m'arrive si rarement de connaître. Quelles pensées j'ai eues depuis cette cuite, avec l'empoisonnement au whisky qui provoque toujours des visions. Ma mère, c'est tout simplement « le truc ». Je médite à son sujet avec un tel plaisir. Je pense que Hal Chase est fou de ne pas me faire confiance… J'espère que Hal reviendra vers moi. J'aime les gens. Je sais maintenant à quel point nous nous sentons tous tarés. Je ne suis pas digne de baiser les pieds de qui que ce soit, pas même d'être aussi poseur. Pourquoi ne mourons-nous pas tous ? Pourquoi vivons-nous dans une telle douleur de vivre ? Pourquoi est-ce que j'éprouve de la douleur quand je pense à Marian, à Lucien ou à Burroughs ? — une douleur qui est vraiment « ça ». Tout est « ça ». Ça, c'est le ça[12]. Nous saurons tous quand… Quand je pense à eux tous, et mon haïssable moi *au milieu* (la raison, vous voyez, tellement haineuse). Quel grand trou dans le monde ! Et dans ce trou, cette amputation, voilà… raison pour laquelle nous ne mourons

pas. « Elle ne renoncera pas à l'idée (que je la déteste [ou ne l'aime pas]) (Marian) jusqu'à ce qu'elle te revoie. » Combien nous sommes *avides* ! Comment puis-je détester quiconque autant que je me déteste moi-même ? — par conséquent, nous nous aimons les uns les autres, n'est-ce pas ?

Il n'est pas vrai que vous deviez vous aimer pour aimer les autres, comme l'a dit Ann Brabham. Vous devez vous haïr vous-même avec cette douleur, puis vous traversez les ponts fantômes en direction de l'autre côté de l'éternité, là où leurs visages avides grimacent, pâles, malades, malades… Plus haut, j'ai dit : « J'aime les gens. » Quelle ânerie ! *C'était* de l'amour de soi. Je n'ai aucun droit d'être aimé, n'est-ce pas ? C'est quelque part par ici et c'est la raison pour laquelle nous ne mourons pas. Car nous savons que le dédain ne provient pas d'une source dédaigneuse… et de bien d'autres choses. J'ai perdu toutes mes douces consolations, je flotte au-dessus de cent brasses — que tout le monde m'aime, s'il vous plaît.

SAMEDI 26 NOVEMBRE — À la maison dans l'après-midi. Écrit une lettre à Paul concernant le fait que Nin, bébé Paul & lui viennent vivre avec nous. Vu les derniers instants du grand match de football Armée-Marine dans le bar[13]. Mangé, parlé avec Ma (qui a dit qu'elle ne serait jamais malade si ces enfants venaient vivre avec elle, surtout le petit bébé Paul) — et je suis allé à N.Y. chez les Holmes et — (ceci inclut sa mère, sa sœur et sa femme, Marian) — j'ai eu une grande conversation sur la société. John dit que nous sommes des « produits » de la société, je dis que nous nous en servons uniquement à partir de nos natures fondamentales pour servir des fins qui, en plus, peuvent ne pas toujours être « fondamentales ». Conflit, en réalité, entre un Libéral moderne et un Catholique anachronique (moi). Herb Benjamin est passé et nous sommes allés à une fête chez Cannastra, où j'ai rencontré une fille de Pennsylvanie qui s'appelait Ann Truxell, une artiste ; et nous sommes retournés chez John. Au matin, elle avait disparu ; pas mal de trucs de lycéens s'étaient passés pendant la nuit. Je m'en fiche un peu parce que je ne la connais pas de toute façon. Dans l'après-midi, encore de longues discussions avec la famille Holmes au grand complet, à l'étage. Puis, nous sommes allés chez Alan Wood-Thomas, où j'ai vu

ses petites filles, sa femme Annabella (très Lowell) et Pauline… la magnifique Pauline, modèle d'Alan. C'était une étrange, triste, émouvante journée + nuit. La petite LeeAnne, cinq ans, m'a parlé de la maison qu'elle aurait quand elle serait grande. Pauline, je l'ai aimée tout de suite… elle est mère aussi, et chante avec sa fille de deux ans, Marcie… une prodigieuse enfant mélancolique. Le mari de Pauline, à en croire ce que j'ai entendu, a l'air cruel, même si ce n'est peut-être pas vrai en réalité. Pauline est le type de Neal, pas mal d'ennuis toute sa vie… un grand cœur, une fille naïve comme Edie, grande, belle, Lombarde. Espère la revoir. Mais j'étais frappé par le fait que « tout le monde » était marié ou amants, sauf moi. Pourquoi ? Ce doit être moi. Alan Wood-Thomas a dessiné tout le monde… étrange la façon dont il fait ça, sa « manière à lui » de se prélasser. John était d'une humeur intense, emportée. C'était émouvant ; ils ont dit que Pauline en « pinçait » pour moi. Qu'est-ce que je fais maintenant ?

LUNDI 29 NOVEMBRE — L'impression faite par Pauline est indéfinie, je vais laisser le temps faire son œuvre. J'ai reçu une lettre magnifique du grand Jack Fitzgerald. Que fout Litlle, Brown avec mon manuscrit, avec mon temps ? — Je leur ai envoyé une lettre pour savoir ce qu'il en était. Assailli de sentiments ces jours-ci & pour une fois à l'aise avec ces sentiments et avec les gens. Même lorsque la petite LeeAnne est venue s'asseoir sur mes genoux, je n'ai pas eu l'impression d'être un monstre. Peut-être que je vais être débarrassé de tout ça désormais, parce que ce ne sont que des conneries après tout, comme avait l'habitude de le soutenir Ed White. Il est même peut-être vrai, mon Dieu, que nous tous fabriquions continuellement des mythes et que, par conséquent… il n'y ait aucune réalité. Je ne suis pas le fringant Kerouac dément, je suis un type triste qui s'interroge (le dessin de moi fait par Wood-Thomas est plus vrai, un travailleur de 55 ans, l'air méditatif) — et, parallèlement, mes images des autres ont été fausses et absurdes dans une même proportion : mais puisque nous avons aussi des images de nous-mêmes, il ne doit y avoir de réalité nulle part ou, plutôt, la réalité est la somme de nos mythes, une toile à partir de laquelle tout apparaît (comme dans Dostoïevski), avec peu de choses oubliées, une coupe des créations fantasmatiques individuelles (au sens où le rêve est une création, une

production complète). L'énergie de cette création, comme Casey avait l'habitude de le souligner à Columbia (Fitz m'a raconté ça), est l'énergie de la vie et de l'art. Pourtant, le réparateur de montres est sans illusions ; samedi, j'ai réparé un bracelet-montre, aucune illusion à ce sujet, sauf que je l'ai accroché de manière assez compliquée, *à ma façon*, parce que je n'y arrivais pas en suivant les instructions. La réalité est là, même si ce n'est pas aussi simple que la réalité du « factualisme » chez Burroughs. Peuh ! — et pourquoi s'en prendre à Bill maintenant ? Lucien a toujours dit qu'il écoutait une autre musique que celle que nous croyons faire. Et puis, il ajoute « Hé, hé » — si sage l'Archange de la Mort. Nos créations fantastiques *sont* nos relations — c'est-à-dire que le simple fait du rêve est le point focal de la communication. Et tout cela n'est que mots, mots — une autre musique.

PSAUME

Merci, Seigneur, pour le travail que Tu m'as donné, lequel, barrant l'accès de la terre aux anges, est dédié à Toi ; et travaille dessus comme un forçat pour Toi, et donne forme à partir du chaos et du néant en Ton Nom, et lui donne mon souffle pour Toi ; merci pour les Visions que Tu m'as données, pour Toi ; et tout est pour Toi ; merci, Seigneur, pour un monde et pour Toi. Enveloppe mon cœur dans Ta douceur à jamais.

Merci, Seigneur, Dieu des Armées, Ange de l'univers, Roi de la Lumière et Créateur des Ténèbres, pour Tes voies, lesquelles, non foulées, feraient des hommes des danseurs engourdis dans une chair sans douleur, un esprit sans âme, un pouce sans nerf, un pied sans poussière ; merci, Ô Seigneur, pour les petites parts méritées de vérité et de douceur que Tu as versées dans ce vaisseau consentant, et merci pour la confusion, l'erreur, et la tristesse de l'Horreur, qui se reproduisent en Ton Nom. Garde ma chair éternelle en Toi.

1. Kerouac avait commencé à suivre les cours de la New School for Social Research en septembre 1948, grâce une bourse de G.I.

2. Harry Truman l'avait remporté contre le candidat républicain Thomas Dewey dans une des élections les plus serrées de l'histoire de la présidence américaine.

3. Écrivain britannique (1919-1994).

4. George Herdt, un bar de Greenwich Village.

5. Ce sont trois bars de Greenwich Village : le San Remo était un bar et restaurant italien et un lieu de réunion légendaire pour les écrivains. John Clellon Holmes en a longuement parlé dans son roman *Go* (1952). Minetta Tavern était un lieu de rencontre de la bohème dans MacDougal Street.

6. Al Capp (1909-1979), créateur de la bande dessinée *L'il Abner*.

7. École privée célèbre où Kerouac a passé ses années de lycée (*N.d.T.*).

8. *Sic*, pour 17.

9. Les martins-pêcheurs apparaissent fréquemment chez Walt Whitman. Par exemple, dans *Specimen Days* (1892) : « J'écris ceci au bord de mon ruisseau en observant mes deux martins-pêcheurs pratiquer leur sport au coucher du soleil… »

10. *Capitaines courageux* (1937) est un film de Victor Fleming inspiré du livre de Rudyard Kipling, avec Spencer Tracy dans le rôle principal et Lionel Barrymore, entre autres ; *San Francisco* (1936) est un film romantique avec Clark Gable.

11. Don Birman est le personnage principal, alcoolique, du film de Billy Wilder, *Le Poison* (1945).

12. Dean Moriarty parle, tout au long de *Sur la route*, de sa quête de l'énigmatique « ça ».

13. Considéré par beaucoup comme le plus grand match de l'histoire du football opposant l'armée et la marine. Cette rencontre de 1948 étalée sur trois matchs se termina sur un match nul parfait : 0-8, 8-0, 21-21.

Section II

SUR LA ROUTE

Journaux 1949

1949 ROAD-LOG

Wed. 27 — Started "On the Road" with a brief 500-wd stint of 2, 3 hours duration, in the small hours of the morning. I find that I am "hotter" than ever — tho on closer examination afterwards I figure I may only be over-pleased with words and not structurally sound yet (after a long layoff.) My interest in work is at a high pitch. My aim is to have much of "Road" done, if not all, by the time T&C is published next winter. I quit school today so I can do nothing but write. — Now I want to expand the original 500 words which, in the heat of work, 'discovered' an important opening unity.

Thur. 28 — Stayed home playing with baby, eating, writing letters, walking; movie at night. Some family trouble, not serious — concerning debts. Wrote at night. It appears that I must have been learning in the past 8 months of work on Sax, and poetry. My prose is different, richer in texture. What I've got to do is keep the flow, the old flow, nevertheless intact. I think one of the best rules for prose-writing today is to write as far opposite from contemporary prose as possible — it's a useful rule in itself... actually. — Wrote 500 words — (more, actually, but making up for yesterday's miscalculated count.) I figure for the whole novel, right now, at 225,000 words. Some ways off eh?

Bien que Kerouac ait intitulé ce cahier « Journaux 1949 », les 122 pages de ce journal presque quotidien couvrent en fait une période qui va d'avril 1949 à avril 1950. C'est une chronique de la vie quotidienne de Kerouac, de sa réaction à la publication de The Town and the City *et de sa progression dans l'écriture de* Sur la route, *de* Docteur Sax *et d'autres récits, ainsi que de certains des voyages qui seraient par la suite romancés dans la version publiée de* Sur la route. *Quelques entrées insérées ici ont été empruntées au journal « Philologies Privées » de Kerouac pour compléter la chronologie.*

Au cours des quelque quatre mois écoulés entre la fin du journal « Psaumes » et le début de celui-ci, Kerouac avait fait son premier voyage sur la route avec Neal Cassady — qui est romancé dans la deuxième partie de Sur la route *et dont une partie est chroniquée dans le journal « Pluie et Fleuves ». Il était rentré à Ozone Park à la mi-février et avait repris les cours à la New School. En mars, peu de temps après que le professeur Mark Van Doren eut recommandé le roman à Robert Giroux, éditeur à Harcourt Brace,* The Town and the City *était accepté.*

Une partie des entrées incluses ici donne le détail du séjour de Kerouac à Westwood dans le Colorado au début de l'été 1949. Il avait voyagé seul dans la région en bus au mois de mai et avait convaincu sa mère et sa sœur (avec sa famille) de s'y installer de manière permanente. Elles étaient venues au début du mois de juillet, mais Jack était déjà parti. Sa mère était retournée à New York et avait déménagé au deuxième étage d'une petite maison au 94-21 de la 134e Rue à Richmond Hill dans le Queens — à moins de cinq kilomètres d'Ozone Park — où Kerouac devait retourner un peu plus tard cette année-là. Leur quartier était bruyant à cause de la circulation automobile vers Manhattan et du vacarme de la ligne de chemin de fer de Long Island, qui passait tout près.

Le journal se présente sous la forme d'un cahier à spirale de 15 centimètres sur 24. « ARGENT LIQUIDE » est inscrit sur la couverture et les pages sont quadrillées verticalement comme un livre de comptes. Kerouac a écrit sur la couverture « Journaux 1949 ».

AVRIL 1949

JOURNAL DE BORD — DE LA ROUTE

MERCREDI 27 — Commencé « Sur la route » avec une brève séance de **500 mots** en 2 ou 3 heures, aux petites heures du jour. Je trouve que je suis « plus chaud » que jamais — même si, après examen plus approfondi, je me dis que je suis excessivement satisfait par les *mots*, et structurellement pas encore au point (après une longue interruption). Mon intérêt pour le travail est au plus haut. Mon but est d'avoir terminé l'essentiel de « Route », sinon la totalité, au moment de la publication de T & C l'hiver prochain. J'arrête l'école aujourd'hui pour ne rien faire d'autre qu'écrire. — Maintenant je veux développer les 500 mots du début qui, dans l'ardeur du travail, « ont découvert » une unité importante dans l'ouverture.

JEUDI 28 — Suis resté à la maison pour jouer avec bébé, manger, écrire des lettres, marcher, cinéma le soir. Quelques ennuis de famille, rien de sérieux — concernant des dettes. Écrit la nuit. Il semble que j'ai dû *apprendre* au cours des 8 derniers mois de travail sur Sax et sur la poésie. Ma prose est différente, plus riche dans sa texture. Ce que je dois faire, c'est maintenir le flux, le vieux flux, intact, quoi qu'il arrive. Je crois qu'une des meilleures règles pour

l’écriture de la prose aujourd’hui, c’est d’écrire, autant que possible, à l’extrême opposé de la prose contemporaine — c’est une règle utile en soi… vraiment. — Écrit **500 mots** — (plus, en fait, mais je compense le mauvais calcul d’hier). J’imagine, pour l’ensemble du roman, à présent 225 000 mots. Fait du chemin, hein ?

VENDREDI 29

Suis allé à N.Y. pour récupérer nouvelle veste lie-de-vin & pantalon gris perle — une tenue à 40 dollars. Vu Allen. Quelque chose qui ne va pas dans mon âme que je refuse de ressentir et de pleurer dans ce carnet de comptes — mais Allen est cruel. Vu Holmes, Stringham & Tom aussi. Me suis même senti un peu hostile & sévère avec tout le monde. Quelque chose qui ne va pas dans mon âme, ce qui ne veut pas dire que je ne suis pas heureux ces jours-ci. Parlé avec Lou au téléphone. Contemplé les eaux du fleuve à Battery et senti que j’étais en train de dire adieu à New York dans mon… (âme ?). Quelque chose est en train de changer en moi, à coup sûr : au lieu de ressentir autant que j’avais l’habitude de le faire (« la tension est coupée », disait Allen), je me suis mis à ruminer l’impression que j’avais cessé de « ressentir ». Je ne me sens plus sauvage & ardent. Je crois que c’est mauvais. Mais, d’un autre côté, comme je le dis, je fais « mes adieux à N.Y. », comme le Red Moultrie[1] de mon roman. Eh bien — tout va bien. Même Allen ira bien. Et aussi, tout semble être contre la loi aujourd’hui — ce qui est une chose un peu sinistre. J’étais aussi conscient d’un excès de méchanceté dans le monde, la dureté de la Nature que l’homme doit contrôler, s’il ne veut pas mourir. Ruminé ça plus tard chez moi.

Et à 4 heures du matin écrit encore **500 mots**, avec l’admonition « Continue de le faire avancer ». Merci à Dieu pour le travail !

VENDREDI 29 — Écrit aux garçons [Ed White et Hal Chase] à Paris dans l’après-midi et dans la soirée suis allé à N.Y. avec Nin & Paul pour acheter un lit — et voir aussi des Jeeps. La nuit, nous avons eu un joyeux dîner tardif. Puis, je me suis installé dans la cuisine une fois que tout le monde était au lit et j’ai lu et écrit. Écrit **1 200 mots** ; des mots fluides et peut-être que le roman commence à

être lancé enfin. Me sens bien pour ça. Suis allé me coucher à l'aube (aussi écrit dans mon merveilleux cahier « Pluie et Fleuves »).

SAMEDI 30 — Suis allé à Jamaica [Queens] avec 40 dollars et me suis acheté des chemises Arrow, un pantalon, des cravates et une bonne paire de chaussures. Ma garde-robe est complète, à l'exception des boutons de manchette et des chaussettes. C'est certainement un péché de se fringuer comme ça — (qu'en penserait l'Agneau ?) — mais telle est la vie : un péché en soi, presque. Le soir, somnolé à la maison, et puis fait une marche dans Ozone Park le samedi, la nuit. En abandonnant le stylo mou. Écrit ma biographie en 250 mots pour Harcourt Brace ; et écrit **1 000 mots** du roman. Continuer à le construire, c'est le point essentiel. Drôle aussi comme j'arrive à écrire sans souffrir maintenant. C'est peut-être la plus grande grâce qui m'ait été faite ces derniers temps. Parfois, je suis mystifié par cette bonne fortune. Dieu est bon avec moi — Il n'a pas à l'être. Je ne suis pas l'Agneau, pas l'Agneau.

— MAI —

Le mois de mai, le doux mai aéré…

DIMANCHE 1er — Suis allé me coucher ce matin à 10 heures, parce que je voulais profiter de la matinée du dimanche. Me suis levé à 5 heures de l'après-midi, suis allé marcher, lu un peu, écrit un peu, et au pieu de bonne heure. Une journée passée à songer tout simplement. « Fait mes esquisses » un peu — c'est-à-dire que j'écris des esquisses en prose, qui peuvent trouver leur place dans mon roman par la suite. Lu « La Reine des fées ».

LUNDI 2 — Nin & moi avons pris des photos dans ma chambre dans l'après-midi, pour le service de presse de H-B. Toutes ces journées sont un long loisir, enjouées, détendues ; suivies par la nuit méditative… bien plus facile pour les nerfs que mes jours & mes nuits de l'époque « T & C », d'obscurité et de

transpiration terrifiée. C'est parce que j'ai une famille à présent que mon talent est reconnu. — Et les pauvres gens partout ? Qui va donner un lit à une famille où les enfants dorment sur des paillassons, à six dans une pièce ? Qui va acheter des vitamines pour l'enfant malade et sous-alimenté ? Qui va les réconforter dans l'obscurité ? (Car lorsque vous êtes pauvre, l'obscurité est moins riche, ou en est-il vraiment ainsi ?) Que fait le millionnaire Al Capp de son temps & de son argent & de ses appétits ? — il n'est pas le milliardaire Fatback dont il fait la satire ? Existe-t-il un millionnaire honnête ? — un qui pourrait dépenser son argent sans compter, & revenir à sa vie antérieure, à ses habitudes de pauvreté et d'espoir ? Jésus est-il dans le pays ?

Avons-nous besoin d'un Jésus — le temps est-il venu ? Et cet Agneau va-t-il révéler quelque chose ? Va-t-il révéler les secrets de la joie dans le pays, et les suaires ? Car tout cela est un trop grand désordre pour moi et déjà je prévois, je prévois… Je prévois le Gaspillage dans ma propre maison, l'Ennui de la Concupiscence, et la Paresse, et le Péché Bilieux. Je pense. Je crois que si je gagne beaucoup d'argent, après une bonne ferme & des terres, & des outils, il y a une chose que je vais faire… quelque chose comme le vieux Tolstoï, et uniquement parce que je suis sérieux dans toute cette affaire, c'est-à-dire ma vie et les vôtres, et ce que je ressens pour Dieu. Et parce que je redoute la corruption plus que tout au monde. Je ne vais pas *acquérir* de richesses, je ne suis pas Salomon ; je suis celui qui garde l'Agneau ; je suis celui qui a adopté les Peines ; je suis lui, John L. Kerouac, le Sérieux, le Sévère, l'Obstiné, l'Inapaisé ; celui qui est poursuivi par la Voyageuse Encapuchonnée ; celui qui veut des Yeux ; celui qui Attend ; celui qui n'est pas Plaisant et qui a des Silences ; celui qui Marche ; celui qui Observe et qui a des Pensées Secrètes : celui qui Cisèle la Pierre sans Relâche et les Visages aussi — avec les Yeux.

Celui qui n'est pas Satisfait.

Celui qui Hait la Satisfaction.

Celui qui aime la Blanche Vallée de l'Agneau ;

Celui qui Évite, et Attend, et Observe, et Dort, et Veille dans la Jouissance Anticipée de l'Agneau, l'Agneau si Doux sur le Flanc de la Montagne.

2 mai

Patient je suis devenu, et Cascades… Car la Blanche Vallée de l'Agneau, et l'Ange Blanc des Suaires, et la Terre des Arcs-en-ciel et des Aigles, ne sont pas Loin. Attention, mes Yeux sont des Pierres à Aiguiser !… mais mon âme, ce n'est pas de l'eau : c'est du Lait, c'est du Lait. Car j'ai vu l'Ange dans son Linceul debout dans l'Arbre canopique, et au Ciel les Firmaments dorés, et l'Or, et l'Or. Et le Rose crépusculaire qui rayonne dans la Pluie dorée, et la Pluie, et la Pluie.

Écrit **1 000** *bons mots* ce soir (à propos de l'endroit où « les poupées qui vont nus-pieds et les petites poussières se reposent »). Roman avance lentement mais sûrement.

MARDI 3 — Suis allé chercher mes vêtements. Vu un match de base-ball le soir aux Polo Grounds — un grand spectacle agréable et un bon match. Dormi chez Holmes — discuté, bu de la bière.

MERCREDI 4 — Suis allé chercher Hal Chase, mais il n'était pas chez lui. Rentré chez moi fatigué : joué au base-ball avec Paul après une sieste. Le soir, nous sommes tous sortis dans la décapotable pour aller manger des glaces. Toute la journée, j'ai été terrassé par la Tristesse de Mai… Vu une fille très belle sur le terrain de base-ball. Oh, mais la tristesse de mai — et même si le mois de mai est pour tout le monde, il n'est pas pour moi : — comme l'attestent les photos de moi prises lundi. Ce sont des études pour le portrait d'un fou. Oh, mais la tristesse de mai : quelle nuit odorante, quelle douceur des regards à la dérobée, quelles lamentations soupirant dans la haie de lilas, quelle lune ! Et moi aux yeux fous. Bientôt, bientôt, je dois épouser la Reine de Mai.

Le soir, j'ai écrit **1 000** mots environ.

JEUDI 5 — voici ce que je pense de De Quincey — il est conscient de sa réputation en tant que De Quincey, et tellement absorbé par ça que son œuvre en devient inutile, c'est-à-dire qu'elle ne révèle rien ; de plus, il ne sait pas comment dissimuler la conscience qu'il a de lui-même en tant que De Quincey,

ce qui est un peu idiot et vague ; et conscient aussi de *toutes* ses vertus — *toutes* —, il est par conséquent la victime de cette grande non-vertu. Aujourd'hui, j'ai écrit de nombreuses lettres et mis de l'ordre dans mes petites affaires, y compris Adele [Morales]. Et j'ai emmené l'adorable enfant, Little Paul [Blake, Jr.], pour un périple au Cathay[2]… dans la poussette : — machines gigantesques, immenses haies, chiens étranges, enfants énormes, plaines sans fin, fleuves, lacs (des flaques), et jusqu'à l'endroit où les oiseaux malais battent des ailes au-dessus des lagons ambrés. Il a vu aussi un cheval de Brobdingnag et de nombreuses forêts curieuses. Soit il a eu l'impression d'être Marco Polo (c'était une marche de 3 kilomètres), soit c'est moi qui suis l'enfant. *Entièrement absorbé dans la fraîcheur du rêve*… C'est ça, la paternité. J'étais très heureux. Il tenait sa feuille d'érable qui claquait comme un drapeau et circulait dans le Cathay debout comme un aurige. Je lui ai même expliqué certaines choses & me suis arrêté devant des plantes monstrueuses pour qu'il puisse comprendre. J'ai cueilli des fleurs pour lui. Nous sommes revenus à travers un autre continent. Le soir, j'ai lu De Quincey et Blake, Blake…

Nicholas Grimald[3] n'est pas un mauvais poète non plus. « Une Vénus lutine… », dit-il. Ni [Robert] Herrick dénié, point du tout, non, monsieur, point Herrick[4].

Écrit 700 mots nuls qui seront raturés. Ma première impasse sur la « Route ».

VENDREDI 6 — Estimé que la facture du déménagement dans le Colorado s'élèverait à quelque chose comme 300 dollars. Je meurs d'envie de le faire. Et tout le monde est d'accord, sauf Paul qui est inquiet de partir si loin de ses vieux parents en Caroline. J'aimerais trouver un boulot de journaliste sportif à Denver pour commencer — ensuite, une ferme où je ferais du blé.

MERCREDI 11 MAI

Après le week-end à Poughkeepsie chez Jack Fitzgerald, j'ai décidé de partir immédiatement pour Denver et d'y chercher une maison. Partirai seul, en stop,

dans la nuit rouge, rouge. Harrisburg, Pittsburg, Columbus, Indianapolis, Hannibal dans le Missouri, St. Joe, Last Chance & Denver[5].

:— PRIVATE PHILOLOGIES —: (page 15) 1
:— RIDDLES —: [Most of which is just nonsense + words]
AND A
TEN-DAY WRITING LOG Westwood, Calo.

LOG SUNDAY MAY 22 — Took a walk up to Morrison Rd. to buy this notebook and had a beer in a big Sunday afternoon roadhouse up there on the ridge. How less sad Sunday afternoon is in the West. I sat near the back door and listened to the mid-American music and looked out on the fields of golden green and the great mountains. Walking around the fields with my notebooks I might have been Rubens and all this my Netherlands. Came home, ate, and made preparatory notes at night. Starting "On the Road" back in Crane, and here, is different. I wrote our full year before starting T.C. (1948) — but this couldn't happen again. Writing is my work now both in the world and the "more of myself" — so I've got to move. Planned an earlier beginning before the 5,000 words already written in N.Y. first 2 weeks of May. Went to bed after midnight reading a Western dime novel.

MONDAY MAY 23 — Got up refreshed at nine, walked to the grocery store, came back and ate breakfast. It's a sin how happy I can be living alone like a hermit. Mailed some letters I had written yesterday. Drank coffee on the back steps, where the Western wind in bright afternoon air hums across the grass. (Why do I read Western dime novels? — for the beautiful and authentic descriptions of Cowlands, desert heat, horses, night stars, and so forth; the characterizations are of course near-authentic.) — Worked in the afternoon, and till eleven at night, knocking off 1500-words or so. I sometimes wonder if On the Road will be any good, although very likely it will be popular. It's not at all like T.C. I suppose that's allowable — (but sad) — now

J. Kerouac
6100 W. Center
Westwood, Calo.
May-1949
"On the Road"

DIMANCHE 22 MAI — Marché jusqu'à Morrison Road pour acheter ce cahier et bu une bière au cours d'un immense dimanche après-midi dans un routier là-haut, sur la corniche. À quel point le dimanche après-midi dans l'Ouest est moins triste. J'étais assis près de la porte du fond et j'écoutais la musique de l'Amérique profonde, et j'avais les yeux tournés vers les champs de vert et d'or, et les grandes montagnes. En parcourant les champs avec mes carnets, j'aurais pu être Rubens et tout ça mes Pays-Bas. Suis rentré à la maison, ai mangé, pris des notes préparatoires, le soir. En démarrant « Sur la route » là-bas, à Ozone, et ici, c'est difficile. J'ai écrit pendant une année entière avant de pouvoir commencer T &C (1946) — mais il ne faut pas que ça se produise de nouveau. Écrire, c'est mon métier maintenant, à la fois dans le monde et sur la « lande de moi-même » — il faut donc que *j'avance*. Projeté un début antérieur aux 8 000 mots déjà écrits à N.Y. pendant les 2 premières semaines de mai. Me suis mis au lit après minuit pour lire un Western à deux sous.

LUNDI 23 MAI — Me suis levé revivifié à neuf heures, ai marché jusqu'à l'épicerie, et retour pour prendre mon petit déjeuner. C'est un péché, le fait que je puisse être aussi heureux en vivant seul comme un ermite. Posté quelques lettres que j'avais écrites hier. Bu mon café sur les marches derrière la maison, là où le vent d'Ouest dans l'après-midi éclatant souffle ses murmures dans l'herbe (pourquoi est-ce que je lis des Westerns à deux sous ? — pour les descriptions magnifiques et authentiques des vastes paysages, de la chaleur du désert, des chevaux, des nuits étoilées, etc. ; les personnages, eux, sont bien sûr inauthentiques). — J'ai travaillé dans l'après-midi et jusqu'à onze heures du soir, abattant quelque chose comme **1 500 mots**. Je me demande parfois si « Sur la route » sera bon, même s'il est très probable qu'il soit largement apprécié. Il ne ressemble pas du tout à T & C. Je suppose que c'est admissible — (mais triste) — à présent.

JKerouac ———
6100 W. Center
Westwood, Colorado

mai — 1949
Sur la route

MARDI 24 MAI — Me suis levé à 9 h 30 avec l'« esprit inquiet » pour la première fois depuis une semaine, depuis que je suis ici. Juste une sorte de tristesse hagarde — et récemment quelques soucis d'argent jusqu'à la prochaine avance des éditeurs. C'est un souci d'argent d'un genre meilleur que celui d'avant la vente de T & C, car je n'avais rien alors, absolument rien. Ce qu'ils appellent le « proverbial budget de misère » était alors pour moi un mysticisme fou. Hal et Ed White doivent éprouver aujourd'hui ce que j'éprouvais alors — une existence sans amour dans un monde d'argent avide. Je ressens encore ça même si je sais que je gagnerai *un peu* d'argent toute ma vie en écrivant, et ne serai jamais affamé ou obligé de me cacher dans un canyon, à manger des légumes comme Huescher, ou faire la plonge dans les eaux sales de la grande ville. Un jour peut-être, je considérerai ces jours (avant la vente du livre) avec le même genre d'émerveillement que nous éprouvons en pensant aux pionniers vivant dans le désert de leur esprit et de la poussière — un jour, quand une certaine forme de sécurité sociale sera accordée à tous les êtres mortels. Parce que la plupart des boulots de nos jours qui permettent de gagner juste de quoi vivre sont insupportables pour les hommes d'imagination… comme Hal, Ed, Allen, Bill B. et de nombreux autres. Il est aussi difficile pour un homme de ce genre de pointer et de faire la même chose stupide à longueur de journée que pour un homme sans imagination d'être affamé — car ça aussi, c'est « être affamé ». Je suis constamment sidéré, ces temps-ci, par le fait qu'un progrès réel puisse s'accomplir en dépit de tout. Ce Progrès devrait viser un travail intéressant, la sécurité sociale et des installations plus importantes pour le confort minimal de tous — de telle sorte que des énergies puissent être libérées pour les grandes choses qui surviendront avec l'Ère de l'Énergie atomique. Ce jour-là, l'opportunité se présentera d'en venir enfin aux questions ultimes de la vie… quelles qu'elles puissent être. J'ai l'impression de travailler à la périphérie de ces choses ultimes, comme les poètes l'ont toujours fait… et même Einstein dans ses investigations les plus profondes. « Résoudre les problèmes, » comme le dit de

façon insistante Dan Burmeister, est essentiel à présent (et c'est peut-être, ou peut-être pas, une tendance de la détresse d'une civilisation déclinante) — mais après ça il y a la question du connaissable qui, aujourd'hui, est appelé « inconnaissable ». J'ai l'impression que les faits les plus importants de la vie humaine sont de nature morale : — communication entre les âmes (ou les esprits), reconnaissance de ce que signifie l'Agneau, la mise à l'écart de la vanité comme impraticable et destructrice (la psychanalyse pointe dans cette direction), et la consolation de l'énigme mortelle grâce à une reconnaissance de l'État de Gratitude qui était autrefois appelé Crainte de Dieu. Et bien d'autres choses encore inexplorées.

Mais ce sont là toutes les réflexions du Colorado ensoleillé et elles pourraient ne pas avoir d'applications dans le Corridor Obscur où quelque chose de beaucoup plus étrange est en train de germer (je pense à Allen). Il se peut qu'Allen soit délibérément dément pour justifier sa mère ou qu'il ait véritablement vu l'Ultime Vérité des Ling ricanant. Même si c'était le cas, moi, en tant que Ling, je ne pourrais pas m'en servir (tout cela fait référence à la fable du « Chagrin de Ling »). Une fois encore, dans la mesure où nous sommes tous le même homme en réalité, il peut ou je peux bien plaisanter à l'instant.

Finalement, je reconnais tout ça au moins comme une *absorption* de l'esprit-en-vie… ce qui pourrait bien être la seule chose que nous possédions, comme les fleurs qui n'ont rien d'autre que des pétales qui poussent. *Tout est probable*. « C'était la vie », comme je l'ai écrit hier dans « Route ». La maturité est tout.

Il y a une philosophie dynamique derrière le Progrès au XX^{e} siècle, mais nous devons atteindre les profondeurs de l'Aveu métaphysique statique — un Manifeste des Confessions — tout aussi bien, sans quoi la dynamique va exploser, hors de tout contrôle, comme la machinerie pénitentiaire de Kafka. Peut-être qu'il devrait se passer quelque chose comme ceci : après l'âge de cinq ans, tout être humain devrait devenir un baratineur et nourrir les petits ; des baratineurs avec des ailes comme des anges gardiens.

Il ne devrait y avoir aucun baratineur pour envoyer promener d'un coup de pied le Bon Vieux Gus. Ce n'est pas l'Agneau, pas la paix. Même le Bon Vieux Gus, dans ses propres profondeurs, est en train de pleurer, debout dans la plaine,

cherchant du regard une confirmation de ses larmes ; et sa vanité est son mal. Dostoïevski savait ça, même à propos du Père Karamazov.

Travaillé toute la journée, écrit **2 000 mots**. Pas très satisfait, mais suffisamment. Me suis retiré pour la nuit avec journaux & Western à deux sous. Impatient de voir ma famille arriver, surtout Ma : — quelle joie ce sera pour elle ! Hé hé hé — (un caquètement de satisfaction de ma part, vous voyez).

MERCREDI 25 MAI — Suis allé à l'université de Denver et chez les White. Le campus de Denver est magnifique et intéressant. J'ai traversé le bâtiment sans fin du syndicat des étudiants au moment où Charley Ventura retentissait sur un juke-box… premier be-bop depuis des semaines. Mes cheveux se sont dressés sur la tête. J'avançais en flottant. Je me suis rendu compte que la musique d'une génération, que ce soit le swing, le jazz ou le be-bop — (du moins cette loi s'applique-t-elle à l'Amérique du XX^{e} siècle) —, est le point-clé de l'humeur, de l'identification et du marquage. Quoi qu'il en soit, j'ai cherché Dan, j'ai bu des milk-shakes, je me suis assis dans l'herbe, j'ai regardé les filles, j'ai visité les bâtiments, etc., et j'ai fini par faire du stop dans l'après-midi brûlant, en pleine campagne, jusque chez les White. C'est la maison qu'ils ont construite eux-mêmes, sur laquelle Ed, [Frank] Jeffries et Burt ont travaillé tout l'hiver. Frank White était là. Il m'a sidéré, d'une certaine façon. Il ressemble plus à Ed que les gens ne le croient… la même compréhension rapide de tout ce qui est dit ; en fait, la même précompréhension de ce que quelqu'un va avoir tendance à dire. Il a aussi la même capacité à accueillir la plus grande diversité, avec sang-froid et modestie. Son seul défaut, c'est une loquacité que personne ne peut suivre à cause de son débit en cascade et d'une obsession pour les détails. Puis, le reste de la famille est arrivé pour dîner. Mrs. White m'a accueilli chaleureusement (comme Frank). Bien entendu, je n'étais pas attendu et je n'aurais pas dû débarquer à l'improviste. Jeanne avait l'air préoccupée par quelque chose. Après dîner, Frank et moi sommes retournés en voiture sur le campus de D.U., où il a parlé d'une recherche sur un rayon cosmique devant des étudiants en physique. Ils ont applaudi sa conférence, très admiratifs ; pour ma part, j'étais incapable de suivre le langage scientifique ; un autre conférencier, en géophysique, Wally

Mureray, un ami de Frank que j'ai bien aimé, a parlé. Il est né et a grandi à Leadville [dans le Colorado] et, comme son père et son grand-père, il avait la mine dans le sang. Il a aussi le type authentique du mineur tout en étant un scientifique : — une combinaison remarquable. Nous sommes allés voir Dan Burmeister à son séminaire de sciences sociales et une discussion sans fin s'est engagée entre les physiciens et le sociologue, avec de nombreuses références à la relativité, à Oppenheimer, à la recherche atomique, etc. J'ai fini par déclarer (en pleine marée haute) que tout ça était un « continuum d'ambiguïté ». OK ? — car la relativité, c'est simplement l'idée qu'un point de référence vaut n'importe quel autre. Nous nous sommes calmés à la bière ; rentrés chez nous. Frank m'a raccompagné en voiture.

JEUDI 26 MAI — Puis, aujourd'hui (alors que je poursuivais ma vie domestique d'ermite dans la maison vide… en fait, essayais de réparer la pompe du puits jusqu'à ce qu'elle se sépare toute seule, semble-t-il), le gamin de la rue ici, Jerry, m'a demandé de l'accompagner au parc d'attractions, à Lakeside, le soir. Sa mère, Johnny — comme ils l'appellent —, nous y a emmenés en voiture (son mari a disparu quelque part). C'était de nouveau le samedi soir à la fête foraine. J'ai fait les montagnes russes avec Jerry plusieurs fois (il a l'air de se chercher un père). En tout cas, une serveuse n'a pas cru que j'avais plus de 21 ans et a voulu voir mes papiers avant de me servir une bière. Jerry (14 ans) a bu de la *rootbeer*. Nous avons fait le tour d'un petit lac triste sur un chemin de fer miniature ; la grande roue, etc., et nous avons mangé des hot dogs et des glaces. Au bout du compte, c'était une soirée « sinistre »… qui paraissait sinistre… et ça m'a déprimé — pendant deux jours. Un agent de sécurité du parc a menacé d'arrêter Jerry parce qu'il s'amusait avec un poisson apprivoisé devant le ponton. Puis, alors que nous roulions vers la maison dans un vieux camion, après un Roy Rogers au cinéma, une voiture a failli nous percuter à l'arrière. C'était étrange. Au début, je n'arrivais pas à comprendre. Je doute que le chauffeur du camion ait su que nous étions à l'arrière. Entre lui et nous, se trouvait son fils, tout petit, mystérieusement enveloppé dans une couverture. *Personne n'a remarqué que nous avions failli être violemment percutés par la voiture*… ou

bien ils s’en fichaient complètement. Puis, dans la nuit noire et sinistre de la campagne, alors que Jerry et moi marchions vers nos maisons, une voiture remplie d’ivrognes a failli nous renverser sur le bord de la route. Tout était sinistre… comme pour Joe Christmas[6].

VENDREDI 27 MAI — Déprimé toute la journée. Envahi par mes blessures et mes hantises personnelles. Jerry a apporté un chaton pour moi… il a des yeux malades. Il a besoin de viande. Il tourne autour de moi en miaulant pour obtenir de l’affection. C’est un peu comme ce gamin perdu, incroyablement seul. Je nourris le chat et je fais de mon mieux pour avoir un semblant de conversation avec Jerry — et avec sa mère insondable, qui m’a demandé de l’accompagner dans un rodéo demain. Non, dimanche. Ma dépression m’empêche de voir la moindre lumière dans ces choses. Qu’est-ce que j’ai fait de toute la journée ? — Je n’arrive plus à m’en souvenir. Une partie de ma tristesse provient du fait que ma famille perd du temps pour arriver ici. Pourquoi ? Je me suis détesté toute la journée aussi… blessé et hanté par une blessure.

SAMEDI 28 MAI — Après une journée à me morfondre, j’ai repris un peu du poil de la bête et suis allé dans les bars à bière de la corniche. Nom de Dieu, quelques serveuses magnifiques là-bas. J’ai vraiment aimé la musique de cow-boy… mangé des frites au bar, etc. Il y a des gens biens par ici, comme je l’avais supposé. Rentré à la maison et dormi, pour être prêt pour le Rodéo fantôme.

DIMANCHE 29 MAI — J’ai donc fait un rodéo… en quelque sorte. Johnny est passée me chercher et nous sommes allés dans un ranch et avons étrillé quatre chevaux. Une femme remarquable, du nom de Doodie, s’occupe de l’endroit et domine, avec un amour intense et méprisant, des chevaux immenses, dont un palomino d’un mètre soixante-douze au garrot… en d’autres termes, une vraie cavalière. Son fils, Art, est un gamin gentil, heureux, qui a grandi au milieu des chevaux. Nous nous sommes mis en selle et nous avons pris la direction de Golden, 25 kilomètres à l’ouest. Je ne suis pas monté à cheval sérieusement depuis 1934, j’ai donc souffert sur la selle assez rapidement… mais j’ai aimé

quand même. Mon cheval, Toppy, un poulain aubère, avait la bouche tendre et je ne pouvais donc tirer sur les rênes. Nous avons rejoint deux autres femmes, une garce prétentieuse sur un pur-sang arabe et l'autre, une femme tout à fait merveilleuse avec une chevelure rousse éclatante et pas de dents. Elle a dit : « Je déteste les femmes qui ne disent pas *merde* quand elles en ont plein la bouche. » Nous sommes partis au petit galop, nous avons marché, trotté, jusqu'à Golden. J'ai bu une bière dans un bar ; puis, nous nous sommes remis en selle et, avant même de pouvoir nous en rendre compte, nous étions entourés de tout un détachement de cavaliers, et sans crier gare, sur une route poussiéreuse, un truc psychologique s'est produit et je me suis à hurler « Whooee ! » et nous sommes partis, quelques-uns d'entre nous, au triple galop dans une sorte de course. Mon aubère aimait galoper et « il a galopé ». Dans une prairie sur le flanc de la montagne, nous avons continué à faire la course, pendant qu'un photographe, convoqué pour l'occasion, prenait des photos avec un appareil de cinéma en technicolor. Je ne sais toujours pas sous quels auspices. Nous avons galopé en cercle comme des Indiens, et fait des huit, et nous avons galopé tous ensemble et nous nous sommes bien amusés. Nous avons bu de la bière sans descendre de nos chevaux. En revenant vers Golden, nous avons galopé furieusement à travers champs et dans le lit d'une rivière, pour en ressortir à toute vitesse et foncer à bride abattue au milieu des terriers de petits-gris et des trous dans les champs. Pourtant, je n'ai jamais eu peur qu'un cheval ne tombe. Après une autre bière, nous sommes repartis… et le gamin et moi avons vraiment fait la course. Il était sur la route et moi dans le champ à côté, et nous étions au même niveau. Puis, il m'a battu sur la route… mais c'est un cavalier plus léger et il a utilisé ses rênes pour cravacher son cheval, chose que je n'ai pas voulu faire. — Finalement, nous sommes rentrés, épuisés, après 50 kilomètres dans la journée. Je suis allé me coucher immédiatement… Avec quelques muscles endoloris et une méchante ampoule.

LUNDI 30 MAI — Et aujourd'hui j'étais censé galoper avec le rodéo jusqu'à Table-Top (sur un bronco pour autant que je sache sans pouvoir l'expliquer), mais j'étais trop endolori bien sûr. Je suis désolé d'avoir manqué ça. Pendant ce

temps-là, les voisins par ici ont commencé les commérages sur Johnny (la mère de Jerry) et moi… une vieille poule de l'autre côté de la rue. Ce genre de choses a lieu même ici. La meilleure chose à faire, ne rien faire. Quelle importance de toute manière ? — Ça ne fait pas de mal tant que ça ne fait pas *vraiment* mal (comme la prison, etc.). Me suis reposé toute la journée. Écrit la nuit. Mais c'est quand même horrible d'avoir une vieille femme comme ça qui espionne toute la journée à travers ses stores, en essayant de voir ce que vous faites derrière les vôtres, et qui raconte des histoires « scandaleuses » à votre sujet. Nom de Dieu ! C'est *drôle* mais d'une façon horrible (Francis Martin).

Mais comme j'aime les chevaux !

L'année prochaine : *un ranch en montagne*.

Et ce soir, réexaminé ma vie littéraire et suis un peu inquiet de perdre le contact avec elle dans cette atmosphère de vie-dans-la-nature. Après tout, le grand art ne s'épanouit qu'au sein des *écoles.*.. même si cette école n'est constituée que par l'amitié avec des poètes comme Allen, Lucien, Bill, Hunkey & Neal et Holmes… et Van Doren & [Elbert] Lenrow aussi, bien sûr.

: — JUIN — :

DANS LE COLORADO, 1949

MARDI 1er JUIN[7] — Je pense faire de « Sur la route » une vaste histoire de ceux que je connais ainsi qu'une étude de la pluie et des fleuves. Allen exprime à présent de la lassitude vis-à-vis de mon intérêt « pluie-&-fleuves », mais je crois que c'est seulement parce que je n'ai pas encore expliqué clairement ce qu'elles signifient : comme je l'ai fait dans le cahier « Registre » dans les pages qui couvrent « La Nouvelle-Orléans à Tucson ». Dans mon esprit, c'est très clair.

On ne découvre jamais vraiment de l'or, on n'a jamais une réelle « avancée scientifique », uniquement une révélation au fond du cœur un beau jour ou l'autre, sujette à d'horribles changements ou à une révélation ultérieure. « La

Révélation est Révolution », comme dit Holmes, pour autant, bien sûr, que c'est un *changement*, misérablement d'un simple jour au suivant.

Il n'y a pas de Ciel et pas de récompense, et pas de jugement non plus (Allen dit que ses avocats « seront jugés ») : — non : — il n'y a qu'un continuum de vie à travers des espaces prédestinés, suivi par le continuum du Mystère de la Mort. Que la mort soit un Mystère rend par conséquent la Mort acceptable ; parce que le Mystère ne prend jamais fin, mais continue.

— J'attends toujours la famille.

MERCREDI 1er JUIN — Réparé la pompe du puits à neuf heures ce matin. Enlevé les saletés de la valve et resserré un serre-joint autour du tuyau, et remonté la pression autour de 50. Pendant un moment, j'étais *enragé* parce que je pensais que mon bail de un an était sur une maison équipée d'un puits artésien. Je crois que tout est OK — 37 mètres de profondeur. De surcroît, il a plu aujourd'hui. La pluie est non seulement poétique dans l'Ouest, mais nécessaire. Je dis donc : « Tombe, sale garce ! » — et il pleut. Je n'ai rien foutu ces deux derniers jours, simplement écouté la radio, joué avec le chat, joué à mon poker solitaire et pensé à « Sur la route » encore. *J'ai besoin de ma machine à écrire*. Pas de meubles, pas de famille, rien. Je n'arrive pas à comprendre tous ces atermoiements. Il m'a fallu soixante heures pour venir ici, et quarante-huit autres pour trouver une maison. Il leur a fallu près de trois semaines… et tout ce que je fais, c'est attendre, attendre, attendre. Je ne pense pas que Paul veuille quitter l'Est en fait… il perd du temps en Caroline du Nord. Sa mère a un mari pour s'occuper d'elle, et un petit-fils, et deux autres enfants dans l'Est ; par conséquent, ce n'est pas une tragédie le déménagement de Paul dans l'Ouest, dans la mesure où il peut aussi aller la voir de temps en temps. Je ne comprends donc pas ces atermoiements. Ils sont arrivés en Caroline du Nord mardi dernier, et neuf jours se sont écoulés depuis — et le voyage de 2 500 kilomètres va prendre trois jours et demi en voiture. Ils vont être là-bas encore une bonne semaine au moins et moi je suis ici à payer le loyer d'une maison vide. Ça, je n'aime vraiment pas… Du temps et de l'argent gâchés, et un truc bien dont ils ne profitent pas, c'est idiot. Reçu une lettre de Beverly Burford *Pierceall* aujourd'hui… mariée à

présent, vivant à Colorado Springs, dont je peux voir le Pikes Peak depuis la fenêtre de la cuisine. Lui ai répondu ce soir.

JEUDI 2 JUIN — Et ce soir, la famille arrive finalement ; reçu un télégramme dans la matinée. J'en suis à mon dernier sou réellement (1 cent), sans compter le billet de 20 dollars que je cache pour la pelouse (planter une pelouse fait partie de l'accord passé pour le bail). Les choses vont donc commencer à bouger et nous allons aménager notre maison. Un truc encore : — où est le camion des meubles ? Hal Chase devrait être chez lui à l'heure qu'il est. Et je devrais avoir des nouvelles de Giroux très vite et prendre une décision pour le 15 juin, et pour un boulot, et pour mon programme d'écriture (des mois) de « Route ». — Hier soir, je me suis mis au lit pour lire le Nouveau Testament. Ma propre interprétation du Christ, je vais l'écrire très bientôt : essentiellement la même, à savoir qu'il a été le *premier*, peut-être le *dernier*, à reconnaître dans la confrontation d'un homme à l'ultime énigme de la vie la seule activité importante sur la terre. Bien que les temps aient changé depuis et que le « christianisme » soit en fait chrétien par la méthode désormais (socialisme), le temps pour une véritable « comptabilité », pour un monde véritablement christique, est encore à venir. Le Roi qui arrive sur un Âne, docile. « Le véritable progrès reposera dans le cœur des hommes. » Tu m'entends, Hunkey des Fournaises ? — J'ai aussi le projet d'écrire une « Autobiographie littéraire d'un Jeune Écrivain » d'ici à quelques années, de préférence à Paris. Je suis plein d'idées, pas de travail réellement cependant. Je n'arrête pas de dire que j'ai besoin de ma machine à écrire — c'est vrai, et de mon bureau, de livres, de journaux aussi. J'aimerais avoir la volonté et l'énergie de dix écrivains (comme c'était le cas en 1947). Le travail de 1948 sur T & C était un Don de Dieu, parce que je m'étais agenouillé, il y a bien longtemps, comme Haendel avant son travail sur le Messie, et j'ai reçu ça.

Mais merci à Dieu pour *tout*. L'autre soir, j'ai vu ça.

LUNDI 13 JUIN (Colorado)

En train d’essayer de m’installer dans le Colorado, boulots et le reste. Vais commencer un nouveau journal bientôt.

Tapé quelque chose comme 10 000 mots de « Sur la route » et les ai arrangés — le vrai commencement maintenant.

L’éditeur [Bob] Giroux prend l’avion le 15 pour venir me voir.

Vu beaucoup Justin Brierly.

Loué une petite maison dans les faubourgs de l’ouest de Denver, là où les montagnes se déversent dans les plaines. Magnifique été que le mien. Famille arrivée. Ennuis d’argent. Et boue sous la pluie ; et puits à sec.

28 JUIN — Vous n’écrivez pas vraiment un livre tant que vous n’avez pas commencé à *prendre des libertés* avec lui. Je viens seulement de commencer à le faire avec « Sur la route ».

Aussi, considérez le fait que, en écrivant sur le feu, je m’en rapproche au point de pouvoir être brûlé. Maintenant que j’ai besoin de « Levinsky et les Anges de Times Square[8] », je me rends compte que Vicki l’a en sa possession ; et comme elle a été arrêtée, la police a probablement le manuscrit à présent. Mais je veux qu’on me le rende.

Tout le monde en Amérique est assis au cinéma, en train de regarder avec avidité l’écran gris sérieux et fou — pour ce qu’il peut bien montrer. C’est tellement mieux d’explorer des choses dans ce genre que les ridicules questions imaginaires du genre « Les filles de moins de vingt ans devraient-elles se marier ? » — mieux et plus intelligent, contrairement aux « sociologues ».

Le
Rejet du
Squelette
Va faire rouler ta carcasse,
va gémir seul —
Va, va, fais rouler ta carcasse,
seul.

Et plus jamais ne me tracasse.

JUILLET

COLORADO

4 JUILLET

Ma mère est retournée à son travail à N.Y. aujourd'hui. Elle va prendre un appartement dans Long Island. L'année prochaine, je vais lui acheter une maison là-bas. Elle est partie à une heure de l'après-midi sur le Rock Island. Pauvre vagabonde de veuve ! Dans un mois, après Giroux, je vais au Mexique et ensuite N.Y. — peut-être Detroit en passant. La grande nuit américaine ne cesse de se rapprocher, de plus en plus rouge et de plus en plus sombre, tout le temps. Il n'y a pas de maison où s'abriter.

Commencé à écrire « La Rose de la Nuit de Pluie » hier, pour m'amuser.

Une lourde mélancolie, presque comme un plaisir, m'oppresse maintenant.

Sur la route avance, étrangement.

Pauvre Red Moultrie.

Tout ce que nous faisons, c'est gémir dans notre coin.

Mais de plus en plus, à mesure que je vieillis, je vois le magnifique rêve de la vie se déployer jusqu'à ce qu'il soit bien plus important que la vie grise elle-même — un rêve rouge sombre, de la couleur d'un cacatoès. La nuit, comme un baume, apaise les blessures muettes du sombre jour piquant & de la nuit de pluie !

Je suis devenu plus mystique que jamais à présent.

— —

Aujourd'hui, c'était un des jours les plus tristes qu'il m'ait été donné de voir. Ce soir, j'ai les yeux pâles à cause de ça. — Ce matin, nous avons accompagné Ma à la gare, en emmenant avec nous le petit bébé dans ses langes. Une journée chaude. Rues tristes et vides des jours fériés dans le centre de Denver et pas de

feux d’artifice. Une fois arrivés à la gare, nous avons fait rouler le bébé dans sa poussette sur les sols de marbre. Ses petits yeux se perdaient dans le « rugissement du temps » sous le dôme. J’ai enregistré la valise de ma mère parce que je m’attendais à une petite promenade d’adieu, un petit tour au bar, quelque chose, mais nous nous sommes contentés de rester assis tristement. Le pauvre Paul lisait « Mechanix Magazine ». Puis, le train est arrivé. Au moment où j’écris ceci à minuit, elle doit être quelque part du côté d’Omaha…

Dans l’après-midi, Paul & Nin & le bébé et moi avons tenté de faire du pique-nique à Berkeley Lake quelque chose de réussi. Mais nous nous sommes retrouvés assis tristement à manger des sandwiches sans goût sous un ciel gris et nous sommes repartis. L’enfant était toujours dans ses petits langes… il faisait un peu froid quand nous sommes rentrés à la maison. Nous avons fait griller des saucisses sur une sorte de barbecue dans le jardin, et toasté des marshmallows jusqu’à la tombée de la nuit. Ça allait.

Au feu d’artifice du stade de l’université de Denver, la foule attendait depuis le crépuscule, enfants endormis et tout ; pourtant, dès que les fusées ont commencé à éclater dans le ciel, ces gens malheureux sont rentrés lentement chez eux, avant même que le spectacle n’ait pris fin, comme s’ils étaient trop malheureux pour regarder ce qu’ils avaient attendu si longtemps.

Un verre de bière me rend heureux pourtant.

Comme Jack Fitzgerald je vais commencer à être un Ivrogne angélique.

— —

C’est tellement vrai — les enfants en savent plus que nous. J’en suis *certain* à présent. Voici pourquoi : — Voici pourquoi : Le Géant égoïste

Scène : Lorsque Red revient à Denver après une absence de 10 ans, la scène dans le bureau de l’agent immobilier où il se rend pour s’enquérir de son père. Le jeune agent immobilier avec qui il pêchait autrefois lui faisant mauvais accueil ; en train de décoder un document légal compliqué pour son propre père ; les cow-boys bourrus entrant pour payer une commission à l’agent immobilier golfeur et efféminé (le grand type un peu mou, à la peau rose, qui porte un

panama). Le désert blanc au coin de la 17e Rue & de Stout. Tout ça rend Red très nostalgique de son vieux Denver. Puis, les examens blancs pour le petit frère de Holmes à l'auditorium, la voix grave du meilleur élève ; puis le déjeuner des professeurs du lycée et du proviseur. Les gamins du lycée voient tout en rose, mais Red en connaît tant, y compris Vern, qui ne vont pas à l'école et n'y croient pas de toute façon… une sorte de conspiration engageante contre la souffrance : fomentée par les parents, les professeurs & les enfants : une conspiration conçue dans la sécurité des pouvoirs publics officiels.

Qu'en est-il de tous les gamins *beat* ? De tous les soi-disant « délinquants » et même des gamins D.P. ? Eh bien, il y a des gamins D.P. ici même, en Amérique —

… déshérités pauvres…

(et tous les conciliateurs déshérités de la vie).

VOYAGE DE DENVER À FRISCO EN RENTRANT À N.Y.

AOÛT 1949 — 8 000 kilomètres sur la route.

Fermé la maison à Denver, suis allé à Frisco dans une Ford 1949 pour 11 dollars, suis resté trois jours, revenu à Denver avec Neal dans une Plymouth 1948 ; resté quelques jours à Denver ; parti pour Chicago dans une Cadillac de 1947, passé une excellente nuit à Chicago avec Neal ; bus jusqu'à Detroit ; trois jours à Detroit à essayer de comprendre Edie[9] ; retour à N.Y. avec Neal dans une Chrysler de 1949 pour 5 dollars chacun.

Ce voyage mémorable décrit ailleurs un jour (dans le journal « Pluie & Fleuves »).

Vis maintenant à Richmond Hill. Continue travail décousu sur manuscrit de « Sur la route ». Giroux et moi préparant « Town & City » pour l'imprimeur, le 27 septembre. Reçu une autre avance de 250 dollars jusqu'à Noël.

Très, très *ennuyée*[10]… (au sens franco-canadien de *malheureux & malade*). Mais « le travail sauve tout » ? « Les détails sont la vie du truc » ?

Irai à Paris au début de 1950 et finirai « Route » et me marrai bien avec les filles françaises et les rues de Paris. Aussi, vais commencer « Mythe de la Nuit de Pluie » qui sera le troisième roman.

AOÛT 49

Richmond Hill, N.Y.

CONTINUATION DE LA LAMENTATION

MARDI[11] 29 — En me remettant vraiment sérieusement au travail, j'ai découvert que j'étais devenu paresseux de cœur. Ce n'est pas que je ne veuille plus gribouiller et gratter comme jadis, mais simplement je ne veux plus penser à fond les choses — plus du tout un pêcheur des profondeurs. Et pourquoi ça — premièrement, pour parler de manière détournée, je n'arrive pas encore à comprendre, par exemple, pourquoi mon père est mort… aucun sens, inconvenant et incomplet. Il semble qu'il ne soit pas mort du tout. Je n'ai pas encore franchi le pas qui consisterait à savoir qu'il est mort. Ça me pèse de ne plus pouvoir être sérieux vis-à-vis de moi-même parce que… parce que… Les choses et les gens autour de moi sont tellement ambigus à présent. Même avec Allen, je ne peux pas conclure sérieusement un contrat de compréhension mutuelle. Il se considère comme un « pauvre esprit brisé dans un hôpital » et il ne sait pas à quel point il est fou de ne pas se soucier de reconnaître que c'est une pose de dépit. Et puis quoi s'il a souffert ? — Et Edie : pas le moindre souci, pas le moindre souci durable et honnête. Elle ne m'a même jamais regardé une seule fois avec quoi que ce soit qui puisse ressembler à du sérieux. Elle était fatiguée et voulait dormir, et elle est rentrée chez elle en voiture et m'a laissé faire six kilomètres à pied — pas tant du dépit, simplement de la fatigue. Neal — nous sommes parvenus à une compréhension formidable des choses qu'il oublie vraiment, puisque, de toute façon, il n'accomplit sa part du travail que

grâce à une pure technique et un commerce de longue date avec les âmes qui ressemblent apparemment à la mienne. En plus de ça, j'ai eu à porter les *fardeaux* de plusieurs idiots qui ne connaissent pas leur propre esprit. Je suis fatigué de ces ambiguïtés et ignorances et indifférences. Je veux être sérieux.

Et comme je suis entouré de gens pareils, il semble presque futile que j'essaie de pêcher en profondeur dans mon travail… ils s'en fichent de toute façon. Ils ne *savent* pas. Je m'adresse à moi-même comme, à l'entrée du train fantôme, la dame-qui-rit que tout le monde dévisage bouche bée.

N'y a-t-il plus de connaisseurs ?

Plus d'amants de l'amour ?

Est-ce ainsi que le monde va finir — dans *l'indifférence* ? Où sont les véritables feux indéniables, conséquents, sérieux ? Où sont les vieux prophètes et les scribes des Écritures ? Où est l'Agneau ? Où sont les petits enfants ? Qu'est devenue la parabole ? — le Verbe ? — et même les petites fables et le sérieux ?

Et qu'est donc toute cette science frivole ?

Pourquoi les gens s'égarent-ils dans l'absence complète de sérieux et oublient-ils même cela ?

Où est l'enfant sérieux ?

Le fait est que la mort de mon père n'était pas du tout sérieuse. On ne meurt même plus, on glisse simplement au-delà du dernier réverbère comme le font les gens chez Céline. Ce n'est même pas une façon de tourner en dérision quoi que ce soit. Un accident.

Qui se soucie de naturalisme ?

C'est la raison pour laquelle je ne peux pas pêcher profond maintenant. Ô viens à moi, amour, viens vite pour l'amour du Christ — la Muse ne suffit pas, et il n'y a plus de couronnes de laurier.

Je veux une âme.

Je veux une âme.

Je veux une âme.

Je veux ma petite fille.

J’insiste pour dire que la vie est sainte et que nous devons nous révérer les uns les autres, toujours. C’est la seule vérité : c’est ce qui a été dit, un milliard de fois.

— —

Il est facile d’être olympien. « Docteur Sax » sera facile, du haut de ma colline, je me rirai de tous les types d’hommes — l’indifférent, l’impuissant, le récriminant. Mais dans « Route » j’ai misé tous mes jetons sur mon numéro. Les jeux sont faits, rien ne va plus !

Vite, s’il te plaît, il est temps !

Les jeux sont faits ! — Puis la roue tourne et qu’advient-il ? Gain ou perte, quelque chose doit nécessairement advenir, naturellement.

Une grande partie de ma méditation pour « Route » a par conséquent été consacrée aux problèmes de l’âme, pas simplement du langage et du mystère comme dans « Sax ».

Voilà donc ce que je suis en train de faire ce soir.

MERCREDI[12] 30 — Hier, aussi, j’ai griffonné environ un millier de mots de matériel préparatoire. Toutes les questions sur lesquelles j’avais pris des décisions en écrivant « T & C » sont maintenant passées en revue, avec une stupidité accrue toutefois. Aujourd’hui, j’ai traité la question adolescente de savoir « pourquoi les hommes persistent à vivre ». Il y a bien longtemps, j’avais dit : « Il n’y a pas de Pourquoi. » Aujourd’hui, j’ai regardé les ouvriers sur un grand site de construction derrière la maison, et je me suis demandé pourquoi. Ça suffit.

J’ai l’impression d’être la seule personne au monde qui n’éprouve pas un sentiment de calme irrévérence — le seul fou sur la terre, par conséquent — le seul poisson détraqué. Je ne le suis pas. Je veux une pure compréhension, et puis une vie pure. À quoi pense cette femme sur le seuil de sa maison de l’autre côté de la rue ? Elle veut un mari. Comprendre avec lui l’amour et la conscience que procure l’amour ? — tramer une conspiration visant l’éternité avec lui ?

Non — baiser distraitement, avidement, dans un lit ; et élever distraitement des enfants ; et mourir distraitement ; reposer dans une tombe distraite — *et*

laisser Dieu se soucier du reste.

Pas pour moi.

Je vais décider de la chose moi-même, même si je dois être consumé par les flammes au cours de la tentative.

Entre-temps, je suis constamment étonné que les gens ne s'aiment pas vraiment les uns les autres. *Comment peuvent-ils faire ?*

(Donc, je suis finalement psychotique, maintenant.)

Est-il possible que tous ces gens continuent, jour après jour, simplement parce que cela leur procure une chance de se flatter eux-mêmes ? — les femmes avec des rubans & des flirts, et les hommes avec des fanfaronnades, et les enfants avec des triomphes de roi de la basse-cour, et les vieux avec des souvenirs vengeurs ?

Si c'est le cas, si le monde est ainsi, combien de temps puis-je survivre dans une telle atmosphère ?

Sont-ils seulement des animaux ?

Peu importe ce qu'on peut dire de la pureté de la vie et de la joie, je ne crois pas que ce soit suffisant, je ne crois simplement à rien de tout ça… l'insouciance.

Alors pourquoi ces ouvriers creusaient-ils de grands trous ? — à quoi bon ces canalisations faustiennes si personne ne se soucie des lumières ultérieures ou de la tristesse au bout de la canalisation ?

De toute évidence, j'ai intérêt à me presser de mourir. Il n'y a pas de place pour moi dans un monde pareil.

Personne n'aime, personne n'aime. Ce n'est que la lie de l'amour.

Et je ne supporte pas le désespoir tout comme je ne peux pas respirer quand il n'y a pas d'air. Il me faut maintenant changer ou mourir —

Comment vais-je changer ? Je ne sais tout simplement pas comment changer… comme une tortue des Galápagos qui, elle aussi, trouve sur sa route un rocher et s'arc-boute contre lui pendant un an ou plus. Melville dit : « Par quel esprit maléfique était-elle enchantée ? »

Qui, par conséquent, m’enchante ?

L’Église de Rome a une réponse deux fois plus absurde que la mienne… quelle que puisse être la mienne. Pensiez-vous que le diable serait assez ardent pour se soucier d’enchanter ses meilleures victimes ? Si seulement le diable *existait* ! Rien de tel n’existe dans un monde aussi ennuyé, distrait, indolent, et il ferait la risée de tous.

Et tout ce qui nous reste, ce sont les détails — pfft ! C’est pourquoi je ne me soucie pas de naturalisme, autrement dit, *pourquoi je devrais écrire*. Il n’y a rien à écrire. Le seul homme qui semblait s’en soucier, George Martin, est mort et enterré. Je ne me souviens même pas si Leo Kerouac était véritablement comme ça.

Tout était dans ma tête.

Ne me parlez pas de pureté de la vie — c’est de la pure connerie.

*ENNUI**

La vie ne suffit pas.

Alors qu’est-ce que je veux ?

Je veux une résolution dans l’éternité, quelque chose à décider, à partir de laquelle je ne dévierai plus désormais, quelle que puisse être l’existence sombre ou autre qui s’ensuivra. Et quelle est cette décision ?

Une sorte de fièvre d’intelligence, une vision, un amour, qui enjambera et transcendera cette vie pour aller vers les autres, une perception de l’univers sérieuse, ultime et immuable. C’est ce que j’entends par « Je veux des Yeux » (Les yeux morts voient — A.G. [13]).

Pourquoi voudrais-je cela ? — Parce qu’il n’y a pas assez sur terre à désirer, ou plutôt pas une chose sur terre que je puisse désirer.

Pourquoi je ne veux pas de la vie sur terre ? Pourquoi n’est-elle pas assez ?

Parce qu’elle n’inonde pas mon âme et n’enfièvre pas mon cerveau et ne me fait pas pleurer de bonheur.

Pourquoi est-ce que je veux sentir ?

Parcce que la raison et la masse des faits, de la science et de la vérité, ne me font pas sentir, et n’enjambent pas l’éternité, et en fait m’étouffent comme une atmosphère confinée et raréfiée.

*ennui**

Tu as déjà dit tout ça
Bien sûr que j’ai déjà dit tout ça.
Qu’est-ce que tu veux ?
Je veux être en feu.
Pourquoi ?
Parce que je suis inflammable. Je
suis sérieux.
Tu as déjà dit tout ça —
Bien sûr que j’ai déjà dit tout ça.
Tu ne sais pas ce que tu veux,
Et tu dis que la vie ne suffit pas.
La vie ne suffit pas.
Alors qu’est-ce qui serait suffisant ?
Sentir — ou bien je meurs.
Qu’est-ce que tu vas sentir ?
Les feux.
Eh bien, vas-y et brûle.
Mais la vie n’est pas en feu.
Alors meurs.
Corporellement ?

Oui. ← *Désinvolture*

Mon livre va être un grand succès. Ils vont tous dire : « Quel est le problème avec tous ces écrivains ? » Souvenez-vous du récent suicide de l'auteur de « Raintree County[14] ».

Alors maintenant tu te préoccupes de savoir ce que tout le monde va dire ?

Est-ce que ça signifie que je doive admettre ne faire qu'un avec l'ensemble du genre humain ?

C'est ça qui t'inquiète ? Qui parle de se flatter soi-même maintenant ?

Laisse-moi tranquille. Malheur.

Oh, à présent, ça se détériore en simple question clinique ? J'ai pensé un instant que tu étais une flamme véritable.

Voilà que revient le ton de l'absence de sérieux et des faits ennuyeux. Malheur.

Les hommes ont vécu sur ce ton pendant des siècles.

C'est bien le diable si je m'en soucie ! Malheur.

Je croyais que tu te souciais des choses.

Je me soucie du souci, non de l'insouciance.

Va crever quelque part. Oh !

Essaye un peu pour voir. Malheur.

C'est tout ce que tu veux faire — te bagarrer ? C'est quoi, ce genre d'éternité ? Oh !

Autrefois, je croyais au fonctionnement et j'ai créé consciemment des illusions pour continuer à fonctionner, ce que j'ai fait. Malheur.

Et maintenant même les illusions t'échappent ?

Naturellement. Ô malheur.

Tu vois, c'est une énigme réelle, pas seulement le mot « énigme ».

Oui.

Voilà. Oh !

30 AOÛT *ennui**

Sérieux

Pour continuer : voici une citation tirée de l'incroyable Balzac[15] : —

« … comme tous les accidents électriques, bizarre et capricieux dans ses modes… le jour où les savants auront reconnu le rôle immense que joue l'électricité dans la pensée humaine. »

Lorsque je ne peux plus comprendre mes laborieuses compréhensions du monde, lorsque mon esprit cesse de fonctionner, lorsque mon cœur s'arrête et mon âme est abrutie, lorsque je suis au bord du suicide (comme aujourd'hui), peut-être est-ce simplement quelque chose comme une panne d'électricité, parce que j'ai perdu *contact* avec l'ensemble de l'Univers ? Pourquoi est-ce que je perds contact ? Et pourquoi, après des années de dépressions et d'humeurs de ce genre, n'y ai-je pas encore trouvé une réponse ?

La vie ne suffit pas si vous perdez contact avec l'autre monde, ce qui est simplement la perspective que nous n'avons jamais vue, mais qui nous instruit de l'intention de l'ensemble de l'univers — laquelle est un possible contact entre toutes les choses, l'intimité électrique de l'éternité réelle. L'autre monde — mentionné pour la première fois comme la Parole de Dieu dans les Écritures et désigné par le grand saint Thomas d'Aquin comme étant au-delà de la raison et nécessaire à l'homme. La perspective de cet autre monde, cette autre *compréhension* que nous n'avons pas vue, se situe au-delà de mon entendement, mais je soupçonne qu'elle est très étrange, et pourtant quand nous finirons par la voir, nous dirons tous : « Bien sûr, bien sûr, oui, oui ! »

Quand je dis que je veux brûler et que je veux sentir et que je veux enjamber cette vie pour aller vers les autres vies, c'est que je veux signifier : — aller vers l'autre monde ou plutôt garder le contact avec lui jusqu'à ce que j'y arrive.

Suis-je vraiment sérieux à présent, en mon for intérieur ? Je le pense ; ce truc de *lacrimae rerum* ; mon bonheur dépend de la reconnaissance de l'autre monde pendant que je suis dans celui-ci, sans quoi je ne peux pas le supporter, celui-ci. Je dois être en contact avec ce monde (grâce à la variété des sens, c'est-à-dire grâce à des expériences d'amours de toutes sortes) autant qu'avec le monde des Ultimes Tourbillons Sacrés qui recueillent les formes déchiquetées dans la Forme Entière.

*ennui**

Voici pourquoi la vie est sainte : parce qu'elle n'est pas un accident isolé. Par conséquent, encore une fois, nous devons nous aimer et avoir de la révérence les uns envers les autres, jusqu'au jour où nous serons tous des anges qui se retournent pour regarder.

Ceux qui ne sont pas révérends à présent seront peut-être alors les plus révérends (dans leur autre forme électrique, spirituelle).

Y aura-t-il un Jour du Jugement dernier ?

Pas besoin de juger les vivants et les morts ; seulement les heureux et les malheureux avec des larmes de pitié.

(Mais je ne suis pas assez intelligent encore pour aller beaucoup plus loin avec ces conjectures et divinations.)

Comment vais-je continuer à vivre ?

Je vais rester en contact avec toutes les choses qui croisent mon chemin et croire à toutes les choses qui ne croisent pas mon chemin, et faire tout mon possible pour avoir des visions de plus en plus approfondies de l'autre monde, et prêcher (si je peux) dans mon travail, et aimer, et tenter de maîtriser ma propre vanité de manière à entrer en contact avec de plus en plus de choses possible (et toutes sortes de gens), et croire que ma conscience de la vie et de l'éternité n'est pas une erreur, ou le fruit d'un isolement, ou d'une bêtise — mais un amour ardent et précieux de notre pauvre condition qui, par la grâce du Dieu de Mystère, sera résolue et éclairée pour nous tous à la fin, seulement peut-être.

Sans quoi je ne peux pas vivre.

Et si ce n'est qu'une illusion, elle est donc ex-créée et a fini par advenir néanmoins, d'une manière bizarre, onirique, plausible.

Il est en tout cas impossible de dépendre de la « masse des faits » à ce stade de la vie quand je commence à voir l'impossibilité de la mortalité crasse. Je dois commencer à me servir de mes autres sens pour découvrir ce dont j'ai besoin.

De plus et de toute façon, j'ai eu, ces derniers temps, d'étranges visions de tourbillons autour des têtes bourrées de lieux communs des gens. Il est impossible de se tromper sur une clé aussi formidable que celle-là.

Tout de même, le casse-tête n’est pas évident.

Si ce n’est que ma « panne de courant » est terminée et que toutes les lumières brillent de nouveau. Si, par hasard, il se trouve que ce sont uniquement des ressources électriques d’un monde animal pur, grossier, qui pousse et tire et grouille — auquel j’appartiens avec réticence —, si aucune d’elles n’est spirituelle, mais seulement chair Fellaheen qui sue et nourrit les vers — eh bien, je ne le croirai toujours pas, de toute manière.

Curieusement, parvenu à ce point, je me retrouve face un homme riche, charmant, intelligent, une sorte de lord ou je ne sais quoi, ou bien un acteur américain très raffiné, qui me dit : « Vraiment là, mon vieux, vous vous faites trop de souci. »

Qu’est-ce que veut dire ce type d’homme ? Est-ce de nouveau la femme calme et irrévérente qui était sur le seuil de sa maison ? Je parie que ça l’est, vraiment, mon vieux —

« Dites-moi, Jack, vous prendrez bien un peu de thé ? — ou vous lirez bien le “Times”, ou *quelque chose*. Vraiment, mon pauvre ami, vous allez vous rendre complètement dingue. Après tout, vous savez… »

« Après tout *quoi* ? »

« Oh — simplement après tout… »

« Oui ? — qu’en est-il “après tout” ? Après tout ça, qu’adviendra-t-il de nos âmes ? Hein ? »

« Vraiment, vous êtes un drôle de numéro, je suis plutôt heureux avec ma femme. Je ne me compliquerais pas la vie avec l’éternité et toutes ces sortes de choses si j’étais vous. »

La femme de ménage entre. Cet homme charmant a l’audace de choisir différents gâteaux et galettes sans avoir pris de décision concernant la fin des temps.

« Grands Dieux, Roger, je m’écrie, comment pouvez-vous être d’être d’une telle froideur à ce sujet ? »

« Vraiment, Jack, après tout… il est temps de manger un petit quelque chose. » (Il ose manger une pêche[16].)

Il soupire. « Puis-je vous dire une chose ? Autrefois, comme vous, je me suis colleté avec ces problèmes au point, bien entendu, d'être bon pour l'asile de fous. J'ai vu combien il était futile d'essayer de comprendre ce qui est, de toute évidence, une sale affaire et pas même un bon mystère. Oh — j'ai tout simplement décidé de vivre… et de laisser vivre, si je puis dire. J'ai lu Eliot. Je trouve que c'est tout à fait satisfaisant sur le sujet. Pour les romans, je préfère Trollope. Mais au-delà de ça, mon pauvre Jack, s'il vous plaît, *s'il vous plaît* ! Ce n'est vraiment pas la chose à faire. »

« Mais qu'allez-vous penser au moment de votre mort ? » me suis-je écrié en bondissant et en renversant le plateau de thé.

Il s'est accroupi et a tout ramassé lui-même, avec une étrange humilité qui m'a brisé le cœur.

« Quand le moment viendra, mon cher, je penserai évidemment à une chose ou à une autre. Mais le moment n'est pas encore venu, j'espère. Je suppose que quand il viendra, je serai terrifié par vos tourbillons et, avant même de m'en rendre compte, je serai mort. Et bien mort. »

« C'est censé répondre à ma question ? »

« Soyez gentil, Jack, et arrangez-vous pour que votre week-end soit plaisant pour tout le monde. Demain, nous irons en voiture jusqu'à Cannes pour voir la mer, si vous voulez. »

« De nuit ? »

« De nuit. Tout ce qui pourra vous faire plaisir, mon vieux. Vous devriez vraiment bavarder avec Gwendolyn. C'est *une mordue* du sujet. Oh là là ! Vous avez renversé tout le thé sur le tapis. »

— Ou bien si j'allais voir un vieux serre-frein des chemins de fer pour obtenir une réponse à ma quête, il dirait :

« Y en a qui sont des salauds, y en a d'autres qui le sont pas, c'est tout. »

« Mais… et la mort ? »

« Ben — on meurt tous. »

« Naturellement. »

« Ouais. Naturellement. »

— Ou un sax ténor noir :

« Hé, daddy, qu'est-ce qui va se passer quand nous allons mourir ? À quoi sert la vie ? Pourquoi nous ne nous aimons pas tous les uns les autres ? Quel est le problème ? À quoi ça rime tout ce truc ? »

« Hé, mec, il me répond, me plombe pas avec tes questions. Moi, je veux me marrer et quand je pourrai plus me marrer, je serai mort. OK, pop ? » Et il sourit.

En attendant, je marche le long de la route, la nuit, dans l'obscurité totale, et personne ne va m'aider à part le dingue que je suis.

Et maintenant il pleut dehors.

(Ah ! — je ne veux pas être réduit au genre d'écriture qui rend la fatalité implicite sans jamais avoir à la mentionner directement).

Je suis sérieux sur ce point. Je veux en parler. Je veux communiquer avec Dostoïevski au Ciel et poser des questions au vieux Melville s'il est toujours découragé, et demander à Wolfe pourquoi il s'est laissé mourir à 38 ans.

Je ne veux pas laisser tomber.

Je jure que je ne laisserai jamais tomber et que je mourrai en criant et en riant. Et que, jusqu'à cet instant-là, je vais courir sur la terre qui, j'insiste, est sainte et tirer sur la manche de tous ceux que je rencontre pour qu'ils se confessent à moi et à tout.

Comme ça, je vais vraiment finir par trouver quelque chose avec le temps.

— Temps d'écrire maintenant, je suppose.

Pourtant, mieux que toute cette pauvre philosophie, la nuit à Denver pour le match de base-ball, au cours de laquelle, dans une fièvre d'intelligence triste, j'ai vu au-delà des simples « Pourquoi » et des questionnements et des *ennuis**, comme ceux qui occupent ces dix-huit dernières pages.

Ici, même les détails sont chéris :

*LE CŒUR ET L'ARBRE**

Je venais de raccompagner Bob Giroux qui prenait son avion pour N.Y. et je marchais & je suis rentré en stop depuis l'aéroport dans le crépuscule des plaines

à mammouths, moi, grain de poussière sur la surface de la terre triste et rouge. Dans le soir lilas, je suis arrivé au milieu des lumières de la 27e & de Welton, le quartier noir de Denver.

Avec Giroux, dans Central City plutôt vide, j'avais vu que le fait de me retrouver écrivain publié allait être une affaire assez triste — non pas qu'il ait eu l'intention de me faire voir ça. J'ai simplement vu à quel point il était triste et, donc, ce que le « monde » a à offrir de meilleur & de suprême est en fait vide et dépourvu d'esprit ; puisqu'il était, après tout, et il est un grand New-Yorkais, un homme d'affaires, un succès à 35 ans, un jeune éditeur célèbre. C'est pourquoi je lui ai dit qu'il n'y avait plus de « couronnes de laurier », c'est-à-dire que le poète ne connaissait pas l'extase dans le monde du succès et de la célébrité, ni même de la fortune & des expédients, ni dans quelque chose comme les louanges ou la considération, dans rien. Il m'a répondu, de manière tout à fait sensée, que la couronne de laurier n'était portée qu'au moment où on écrit. Bien sûr.

Mais, cette nuit-là, mon rêve de gloire s'est transformé en petit fait gris, et j'ai marché dans Welton Street en espérant pouvoir être un « nègre » ; parce que j'ai vu que ce que le « monde blanc » avait à offrir n'avait pratiquement rien pour moi d'une extase, rien de la vie, de la joie, des excitations, de l'obscurité, de la musique, pratiquement rien de la *nuit*.

Je me souviens : je me suis arrêté devant un petit stand où un homme vendait du chili con carne, rouge et piquant, dans des barquettes en carton. J'en ai acheté et je l'ai mangé en déambulant dans les rues sombres et mystérieuses. J'avais envie aussi d'être un Mexicain de Denver ou même un Jap, Toshio Mori ! Tout sauf un « Blanc » déçu par ce que son « monde blanc » a à offrir de meilleur (et, toute ma vie, j'ai eu des *ambitions blanches !*).

En me promenant, je suis passé devant les vérandas sombres des maisons des Mexicains et des Noirs. On y entendait des voix douces et, de temps en temps, on voyait la jambe ombrée d'une fille mystérieuse et sensuelle ; et les hommes sombres qui les possédaient ; et les petits enfants qui grandissaient avec la même idée — l'idée de la vie-comme-vous-la-voulez. En fait, un groupe de femmes noires est passé et l'une des plus jeunes s'est détachée des aînées un peu maternelles pour s'approcher de moi et dire — « Salut, Eddy ».

Comme je l'ai dit à Allen dans une lettre, je savais que j'étais vraiment Eddy. Mais ce n'est pas vrai. Je savais sacrément bien que je n'avais pas la chance d'être Eddy — un gamin blanc du coin qui devait aimer les filles noires. J'étais à peine moi-même.

J'étais si triste — dans l'obscurité violette, en train de me promener — espérant pouvoir échanger quelques mots avec les Noirs de l'Amérique heureux, sincères, extatiques. De plus, tout ça m'a rappelé Neal et Louanne qui connaissaient si bien cet endroit et y avaient passé leur enfance, là et pas loin. Comme j'aurais aimé pouvoir les trouver ! — je scrutais la rue en tous sens ! — comme je m'étais fait voler la vie réelle ! — Comme j'aurais voulu être soudain transformé en Eddy, en Neal, en musicien de jazz, en nègre, en n'importe quoi du coin, en ouvrier du bâtiment, en joueur de base-ball, en n'importe quoi dans ces rues sombres, mystérieuses, vibrantes, sauvages, de la nuit de Denver — tout sauf moi si pâle & malheureux, si « col blanc », si faible.

Donc, finalement, au coin de la 23^{e} & de Welton, le grand match de base-ball se déroulait sous les projecteurs qui éclairaient aussi partiellement le grand réservoir d'essence. Quelle touche cruelle ! — à présent j'étais nostalgique des Gamins du Réservoir d'Essence. Et une foule immense et intense rugissait à chaque phase du jeu. Les jeunes héros étranges de toutes sortes, Blancs, Noirs, Mexicains, Indiens, étaient sur le terrain en train de jouer avec un sérieux absolu : Le plus atroce de tout : — c'était seulement des gamins des terrains vagues en tenue de base-ball, tandis que moi, avec mes « ambitions blanches », j'avais dû devenir un athlète genre professionnel du plus haut niveau quand j'étais entré à l'université.

Je me détestais d'y penser. Jamais au cours de ma vie, je n'avais été assez innocent pour jouer au base-ball comme ça devant toutes les familles & les filles du quartier, la nuit sous les projecteurs, près du réservoir d'essence que tous les gamins connaissent — non, il avait fallu que je devienne un petit con de l'université, jouant devant des petits cons & des petites connes dans des stades, et que je devienne membre de fraternités, et que je porte des vestes en tweed au lieu d'un jean et d'un sweat-shirt.

Tout simplement, certaines personnes sont faites pour souhaiter être autres qu'elles ne sont, uniquement pour pouvoir souhaiter, souhaiter, souhaiter. C'est ma bonne étoile.

Oh, la tristesse des projecteurs, cette nuit-là ! J'étais assis sur les gradins et je regardais le match. Le lanceur ressemblait exactement à Neal. Une fille dans une loge ressemblait à Louanne. C'était la nuit de Denver ici même dans les rues du vrai Denver, et tout ce que j'ai fait, c'est mourir. Qu'avais-je fait de ma vie en fermant toutes les portes à la simple joie humaine, réelle, enfantine, qu'avais-je rongé en moi pour me faire vouloir être « différent » de tout ça ?

Maintenant il était trop tard.

À côté de moi était assis un vieux Noir qui, apparemment, venait voir les matches tous les soirs. Près de lui, un vieux Blanc, puis une famille mexicaine, puis des filles et des garçons — toute l'humanité, le dernier arrivage. De l'autre côté de la rue, des familles noires étaient assises sur les marches de leur véranda et observaient le ciel étoilé à travers les arbres et profitaient simplement de la douceur et regardaient le match de temps en temps. Entre-temps, de nombreuses voitures passaient dans la rue et s'arrêtaient au coin quand le feu était au rouge.

Il y avait une excitation dans l'air, qui était saturé de la vibration d'une vie vraiment joyeuse, qui ne sait rien de la déception et des chagrins « blancs », et tout.

Le vieux Noir avait, dans la poche de sa veste, une canette de bière qu'il était en train d'ouvrir ; et le vieux Blanc jetait un regard envieux sur la canette & fouillait sa poche pour voir s'il avait de quoi s'en acheter une.

Oh, comme je suis mort, cette nuit-là !

Là-bas à Denver, tout ce que j'ai fait, c'est mourir — jamais rien vu de pareil.

Je me suis éloigné en direction des rues muettes du centre de Denver, en direction du trolley de Colfax & Broadway ; où se trouve le grand bâtiment stupide du Capitole avec son dôme éclairé et ses pelouses bien tondues. Plus tard, j'ai marché sur les routes plongées dans le noir absolu du côté d'Alameda et je suis revenu à la maison qui m'avait coûté 1 000 dollars pour rien, où ma

sœur et mon beau-frère étaient assis à se faire du souci pour l'argent et le travail et l'assurance et la sécurité et tout ça… dans la cuisine *carrelée de blanc*.

Il semble que j'ai une capacité infinie pour être malheureux. Comment puis-je être idiot à ce point pour gâcher ma vie en étant malheureux comme ça ? Qu'est-ce que je vais faire ? Quand vais-je comprendre que j'ai une vie formidable qui m'appartient ?

Bon, il y a encore un peu de temps avant qu'il ne soit trop tard…

(Et je ne le comprends pas.)

: ——— :

[Du 30 août au 5 septembre, je me suis alors lancé dans une longue séance de beuverie, de musique & de gens à N.Y.C. Rencontré Lee Nevels, une Négresse ; ai séjourné dans l'appartement de Bob.]

LE MYSTÈRE CONTINUE

Journal de bord officiel de la « Hip Generation »

SEPTEMBRE 49

Richmond Hill
(« Sur la route »)

MARDI 6 — Essayé de démarrer sur la « Hip Generation » hier soir, mais je ne fais que traînasser de manière rituelle, en réalité. C'est le nouveau titre de « Sur la route » et ça change aussi quelques idées le concernant. Une Saga des Villes, des Rues et de la Nuit Bebop. Je n'ai pas vraiment travaillé depuis mai 1948. Ai-je oublié comment travailler ? Il est temps de démarrer. J'ai l'automne et l'hiver, sept mois, et si je peux tenir une moyenne de 25 000 mots par mois comme j'avais l'habitude de le faire, j'aurai mon roman de 200 000 mots en avril, époque à laquelle je veux aller en France & en Italie, et faire le « Mythe de la Nuit de Pluie » ou « Docteur Sax ».

Mais je n’ai plus vraiment le cœur pour ces choses. Je ne souff… re… re pas.

À l’instant où j’écris cela, je suis très heureux et je n’ai pas une pensée en tête. L’art est-il malheur (?) Traînasse, traînasse. — Je lis « La Vita Nuova ».

MERCREDI 7 — Voyons si je peux écrire un roman, comme ils disent que j’en suis capable.

: — PLUIE DE SEPTEMBRE — :

Aujourd’hui, fait **700 mots** (nouveaux) et écrit une page divine sur Béatitude ; et révisé ce que j’avais fait hier ; et médité ; et mangé ; et marché, et parlé, et projeté une autre sur Félicité.

JEUDI 8 — Travaillé avec Giroux à New York. Travaillerai aussi à son bureau la semaine prochaine, etc. Mettons les choses quelconques à part. Ai pensé à une réplique — La mort et les dépressions nerveuses sont toutes les mêmes, mais le matériau n’est jamais le même. Les saisons supposent-elles que je ne le sais pas ? Etc. Tout simplement sublime !

VENDREDI 9 — Que vais-je faire ce soir ? — cette nuit d’automne humide et froide. Où vais-je aller ? Me sens si bien ces jours-ci (& mois) que je n’ai pas à faire quoi que ce soit. Vais aller voir le gang quand même — le noble et courageux Neal, Allen le dingue, Lucien hanté, Seymour délicieux, la chérie Lee du crépuscule (elle de la nuit bebop). Et où est le Clem des feux ? Le vieux Bull ? Vais aussi écrire des lettres. Ai décidé aussi des nouveaux éléments d’intrigue pour « Hip Generation ». Je progresse avec plaisir.

Resté à la maison et écrit *bien* **1 300** mots. Ça fait 3 000 en quatre jours, exactement le rythme que je souhaite. Quand je vais arriver aux passages déjà écrits (et numérotés dans la première partie de ce journal de mai dernier), le rythme va s’accélérer de manière non naturelle. Je veux une moyenne de

20 000 mots par mois au moins — ou environ 150 000 en mars, la totalité du roman pratiquement. C'est dans le travail même, je trouve, que le roman se déploie, et d'aucune autre façon vraiment, et c'est une règle qui vaut pour les intrigues. — Ce que j'écris est bon. Soigneux aussi pour les structures, et la Structure. Donc, j'avance.

Brailler ? Hé ? Quoi Tom Malone ?

J'ai lit la vie nouvelle, j'ai vue la vie nouveau[17]. Notez les sonorités anglaises :

JAYLEE-LAVEE-NOOVEL

JAYVUE-LAVEE-NUOVO… une incantation.

SAMEDI 9[18] — Week-end avec Holmes, Seymour [Wyse] & Neal — musique et conversation. Sens de merveilleuses connaissances grandir en moi tout le temps à présent. Ho ?

LUNDI 11 — Travaillé sur le manuscrit dans les bureaux de Harcourt-B. Avec Bob. Écrit 1 500 mots à insérer dans Town & City, ce qui était du bon boulot.

MARDI 12 — Travaillé au bureau. Encore un boulot d'insertion de 700 mots… écrits dans le « style T & C », & absolument sans douleur. Bob et moi faisons des repas de rois, allons voir des films français, buvons de bons cocktails dans des endroits comme le bar du Plaza. Il est formidable.

MERCREDI 13 — Travail au bureau. J'ai le bureau d'Alfred Harcourt pour moi tout seul… Lucien est venu m'y voir avec Sarah… — Mangé un gros homard pour dîner parce que je sens le succès, dépensant tout mon fric au cours de cette soirée pluvieuse.

JEUDI 14 — Travail au bureau. Plusieurs inserts de 300 mots pendant toute la semaine. Vu Neal sur un parking.

VENDREDI 15 — Travail au bureau — presque jamais à la maison. Dors chez Seymour de temps en temps. J'ai des crampes d'estomac tout à coup… depuis plusieurs jours.

SAMEDI 16 — Travail au bureau. Fête chez Johnny le soir… tout le monde présent, y compris Lee. Une fête sordide et sarcastique, voilà ce que c'était. Les Beaux Enfants montrent soudain leur œil morne. Dormi chez Seymour.

DIMANCHE 17 — Travail au bureau (presque fini). Bob m'a donné le livre d'Ouspensky. Suis rentré à Richmond Hill, vu Ma et mangé. Écrit des inserts à la maison. Bon.

LUNDI 18 — Au bureau aujourd'hui, il y avait un télégramme de Lucien : — « Sans discipline Kerouac sera minuscule. Debout, mec, ne te fane pas dans ces rosiers débilitants pour travailleur saisonnier. »

Qu'est-ce que c'est que ça ? — Je sais bien — Lucien a raison encore une fois. Il veut parler de mon travail, tout d'abord, trop influencé par des idées poétiques chichiteuses, et le manque de discipline que ça représente. Ensuite, de mon être… de mon « relâchement » de l'âme et de ma paresse dans ce domaine ; le fait que je ne discipline pas mon âme pour les besoins de la décence et de la forme, une survivance de sa vieille idée de ma « mauvaise réputation absolue ». Bassesse, etc. Comme c'est étrange qu'il ait pensé à moi, en tout cas, même si je ne suis pas certain de ce qu'il veut dire. Qui peut jamais l'être ?

Travaillé chez Bob, écrit un raccord pour Kenny Wood, suis rentré chez moi à 3 h du matin.

MARDI 20 — Oh, être ce que tout le monde veut que je sois, tous en même temps — de telle sorte que ça ne ferait pas tant d'histoires inutiles. Que dois-je faire pour expier mes péchés ? — Je me sens désolé, c'est tout.

Suis allé dans le quartier de Jamaica, sous un soleil éclatant, et j'ai fait quelques petites courses.

L’amour, qui guérit le ventre et la maladie, retarde.

MERCREDI 21 — Après un peu de travail au bureau, Bob et moi avons enfilé nos smokings pour aller aux ballets russes au Met. C’est le plus exquis des arts — et on peut mourir d’une étrange petite mort après avoir vu un ballet pour la première fois (même si je ne suis pas mort). C’est simplement compris. En observant depuis les coulisses, les filles en masse dans la lumière bleutée sont comme une vision ; elles ont toutes l’air oriental ou russe aussi. Bob et moi avons rendu visite au plus grand danseur de tous à l’heure actuelle, Leon Danellian, dans sa loge, au milieu d’étranges balletomanes, [Alexandra] Danilova était assise sur une chaise. Des télégrammes étaient épinglés sur le mur, et le vieil Imprésario du Ballet, à Tête de Mort, ressemblait à un antique John Kingsland. Gore Vidal était là avec sa mère. Tout le monde n’arrêtait pas de dire « Je la préfère à Gore ». C’est le style de ces gens. Notre groupe était composé de John Kelly (un millionnaire des arts & de Wall Street, je suppose), Gore Vidal et Mrs. Vidal, Danellian et sa sœur, un certain Don Gaynor qui faisait penser à l’intellectuel sinistre des réceptions dans les films britanniques, et plus tard (après dispersion) John LaTouche[19] et Burgess Meredith (qui est drôle). LaTouche est drôle, lui aussi, et extrêmement aimable… Il a fait le poirier pour nous. Il connaît tout le monde, même Garbo. Il rentrait tout juste du Congo. Il me fait penser à un type de Lowell dans un bar de Moody Street. Il y avait aussi avec nous le Docteur Shrappe de Columbia, spirituel et solitaire.

Nous avons dépensé 55 dollars au Blue Angel uniquement pour des cocktails et un souper. J’ai tapé dans l’œil de la petite Française du vestiaire et j’ai un rendez-vous avec elle. Son nom est Berthy — fantastique. Mais, au cours de cette soirée, j’ai compris qu’il fallait que je change à présent — étant tellement « demandé » socialement, il m’est tout simplement impossible d’accepter toutes les invitations à déjeuner, et également impossible d’essayer de communiquer avec tout le monde, ni même d’*être d’accord* avec tout le monde, comme je l’ai toujours fait par pure joie. Maintenant, il faut que je commence à *être sélectif*. N’est-ce pas un truc atroce ? Mais c’est un fait auquel je dois faire face.

Il semblerait que je sois terriblement naïf. « Oui, oui ! » dis-je à tout le monde. « Bien sûr, je vous retrouve là-bas ! », « Oh oui, je vous appelle très vite ! », « Très bien, très bien, j'adorerais y aller. » Et, par-dessus tout, en train de courir après chaque jolie fille que je vois (dans mon smoking), prenant des rendez-vous qui sont obscurément en conflit les uns avec les autres… Un chaos absolu. Finalement, je me contente de rentrer chez moi et de dormir toute la journée. Ça ne se fait pas.

Personne ne me comprend. Ils croient que je suis fou. Tout ce que je veux, c'est être agréable et poli, et puis partir de mon côté comme toujours. Ça ne se fait pas.

La vision de Neal est quelque chose du même ordre. Et celle de Tchelitchev[20] aussi. Très drôle, en tout cas. Penser aux centaines de gens que je connais déjà et aux centaines à venir, et moi en train d'essayer de les voir tous et d'être d'accord avec les thèses de leurs âmes — et tout ça au même instant pratiquement parce que le temps manque.

Je ferais mieux de ne pas bouger… si j'y arrive.

Berthy est une petite Parisienne attirante. Au moins nous pourrons nous retrouver à Paris ; pour l'instant, elle est mariée à un New-Yorkais et sur le point de divorcer, et elle a d'adorables petits scrupules aux yeux sombres que j'ai envie de dévorer sans être vu.

Suis rentré chez moi avec une douleur de dents. Ne suis pas allé boire des cocktails avec Kelly et Vidal comme prévu, parce qu'il faut que je me retire immédiatement de ce milieu tourbillonnant qui ne ferait que dévorer mon temps et être la fin de ma joie sans doute. Je parle de tourbillons — des centaines de tourbillons qui partent de là.

Où est-il celui qui marchait sous les étoiles, la tête levée, tout seul ?

Ici, que Dieu lui vienne en aide.

Une chose à la fois.

22-28 SEPTEMBRE — Dans cet espace de temps, nous avons terminé la révision du manuscrit et l'avons donné à l'imprimeur ; et je me suis fait arracher ma mauvaise dent, ai été malade pendant 2 jours ; retrouvé Ed White sur le quai ; vu

Lee, vu Tristano ; et suivi les courses fantastiques du championnat. Ce soir, le 28, j'ai écrit six lettres. Suis prêt à reprendre « Sur la route ».

JEUDI 29 — Je dois admettre que je suis coincé avec « Sur la route ». Pour la première fois depuis des années JE NE SAIS PAS QUOI FAIRE, JE N'AI TOUT SIMPLEMENT PAS LA MOINDRE IDÉE RÉELLE DE CE QUE JE POURRAIS FAIRE.

OCTOBRE 1949 — est de retour de retour, retour…

Que vais-je faire ? Je ne peux plus écrire.

LUNDI 3 — Mais ça peut facilement s'arranger. Une petite pensée sur le sujet. J'ai décidé que je n'étais pas un des *hipsters*[21], par conséquent je suis libre et objectif pour penser à eux et écrire leur histoire. Je ne suis pas non plus Red Moultrie, je peux donc prendre du recul et *le* radiographier. Je ne suis même pas Smitty, je ne suis aucun d'eux[22]. Je ne fais que décrire des phénomènes manifestes pour mon propre salut dans mes œuvres et pour le salut et l'adoration de la vie humaine conformément à *mes propres intentions*. Que peut-il y avoir d'autre véritablement ?

Tout le reste dans la vie, qui je vais épouser, ce que sera ma santé, où je vivrai, qui j'aimerai, est inconnu et pratiquement sans importance pour moi, dans la mesure où j'appartiens à Dieu et je travaille aveuglément sous Ses Ordres Éclairés, conformément à *Ses Intentions*, telles qu'elles se manifestent autour des miennes, qui sont plus modestes, mais pas moins destinées et ordonnées.

De plus, dans cette vie, je n'ai besoin de rien ni de personne pour autant que mon destin est concerné, qui est la vie de simple travail conformément aux Voies et, pour finir, à La Voie Éclairée du Devin Flamboyant.

Cela ne présuppose pas que je ne mourrai pas de joie. « Le corps l'appelle mort, le cœur remords. » Je l'appellerai joie aussi longtemps que je pourrai, et

comme l’âme est morte, je ne peux qu’attendre.

Lorsque la Grâce descendra sur moi, je la reconnaîtrai en tant que telle, et je connaîtrai la Béatitude, mais au-delà de ça je ne peux pas lutter avec moi-même pour démêler les fougères enchevêtrées dans la vallée, et les vignes vierges, qui sont le résultat des Intentions Divines, destinées à mystifier et à purifier nos volontés corrompues sur la terre. Je vois que Dieu ne souhaite pas que l’homme lutte avec lui-même, il ne souhaite qu’une tristesse obéissante sur le sentier enchevêtré qui conduit à sa Clairière de Lumière, où il sera possible de comprendre que toute chose est ce qu’elle est, et n’est que ce qu’elle est, et n’est que ce qu’elle est, dans la perfection de la Volonté Incorruptible.

Que veut dire Dieu ? Il veut dire que nous obéirons à Ses Commandements Tourbillonnants jusqu’à ce qu’Il Proclame le Repos pour tous.

Et pourquoi ?

Simplement, je pense, en préparation d’une fin de cette nature agitée, qu’Il A Créée comme un moyen de démontrer le sens de la Lumière Contemplative Absolue, pour nous qu’Il Souhaite tenir dans Son Sein à jamais. Une fin de *ça* — une préparation pour *ce qui jamais ne finit.*

Le monde n’a vraiment aucune importance, mais Dieu l’a créé ainsi, et ainsi importe-t-il en Dieu, et Il A Des Desseins pour lui, que nous ne pouvons pas connaître sans la compréhension de l’obéissance.

Il n’y a rien d’autre à faire que de rendre grâces.

C’est mon éthique de « l’art », et pourquoi il en est ainsi.

MARDI 4 — Accumulé presque un millier de mots, mais ils ne sont pas tapés et « scellés ». Me suis inscrit à la New School, pour la subsistance G.I., pour les cours du jeudi et du vendredi. Vu Marian et John Holmes, Seymour, Lucien, Sarah Yokley, appelé Bob, payé des dettes, et vu Tristano le soir ; et suis rentré à la maison à travers les fougères de la vallée, pas de rosiers.

MERCREDI 5 — Écouté à la radio le grand duel de lanceurs Newcombe-Reynolds dans le premier match des « World Series[23] ». Écrit des lettres ; pris des notes. Impressions d’autosuffisance se prolongent. Me suis souvenu qu’il y a deux ans,

à la même époque, je marchais le long de la voie ferrée à Selma en Californie, et c'était aussi les Dodgers contre les Yankees dans les « World Series ». Et que depuis j'ai terminé « Town & City » et l'ai vendu ; ai voyagé jusqu'en Californie deux fois encore, commencé ; suis allé à l'université ; ai commencé « Docteur Sax » ; vécu un été à Denver ; pris une décision concernant mon épouse Edie ; réussi ; et poursuivi magnifiquement en contraste avec les précédentes années hésitantes comme 1945 et 1946.

Serai-je satisfait en octobre 1951 ?

À ce moment-là, j'aurai écrit « Sur la route », « Le Noël de l'Imbécile » et peut-être la totalité de « Docteur Sax » ; et des nouvelles ; et j'aurai obtenu une bourse Guggenheim et voyagé à travers toute l'Europe ; j'aurai acheté une maison, peut-être une voiture ; je me serai peut-être marié ; j'aurai certainement aimé, dans des proportions inégales, plusieurs belles femmes ; je me serai fait de nombreux nouveaux amis et j'aurai rencontré les grands de ce monde ; j'aurai décidé des grands livres et des grands poèmes à venir ; je serai mort un peu plus ; je me serai rapproché un peu plus de Dieu ; j'aurai enduré les maladies et le labeur, et les cuites, et perdu des cheveux, et pris des rides.

Et j'aurai été frappé par les mystères.

Et j'aurai été seul.

Et j'aurai été fou.

Et j'aurai été pompeux.

Et j'aurai été humble.

Et j'aurai été bête.

Et j'aurai été cruel, et déloyal, et obtus ; et j'aurai été en feu, et j'aurai été comme un roc, froid, sec, pétrifié, craquelé ; et j'aurai été drôle, et j'aurai été stupide ; et je me serai émerveillé, et je me serai enragé, et j'aurai déliré, je me serai renfrogné, j'aurai giclé, grincé, je me serai flatté, j'aurai crié, rapetissé, je me serai confessé et conchié ; et j'aurai été un os, et j'aurai été un buisson ; j'aurai dormi, je me serai réveillé, j'aurai pleuré, je me serai insurgé, j'aurai donné des coups de pied, j'aurai médité, rampé, supplié, cherché, frétillé, minaudé, jacassé, regardé bêtement, tendu le cou, je me serai entassé, je me serai barbifié — vous savez bien, tout ce que vous et moi faisons et rien de tout ça ne

rend ni plus bête ni plus divin, seulement plus vieux et, je dirais, plus drôle, à cause de Dieu.

Je pense que je serai devenu aussi un comédien

Ô saints ! Ô arlequins ! Ô poètes ! Ô moines ! Ô danseurs ! Ô fous ! Ô chagrin, oh-Ho, Ô gémissement, Oh, Oh, Oh, Oh moi, Oh-yo, Oh, Oh, aux yeux de biche, creux, Joe, croîs, ainsi, Moe, non, va, ouah, beau, yo-yo, va faire tourner ton propre yo-yo. Ô mo !

(Il faut du talent pour être comédien. Je vais donc, désormais, suivre les cours de l'École des Comédiens, le Registre est Comique, et les Cours sont Fous, et les Étudiants Grognent).

JEUDI 6 À DIMANCHE 9 — Suis allé à l'école pour suivre plusieurs conférences. Ephraïm Fischoff m'a fasciné et fait penser à une école comme « The New School for Comedians ». Pensez un peu à une école pareille :

MERCREDI 18H30-20H00 WM. BURROUGHS,

« COMMENT TOUT RISQUER SUR LE BON CHEVAL ».

MERCREDI 16H20-18H00 H. HUNCKE,

« QUE FAIRE QUAND ON EST BEAT »

MERCREDI 20H30-22H00 JOAN ADAMS,

« LA MALADIE DE L'ATOME ET SES SYMPTÔMES »

JEUDI 16H20-18H00 N. CASSADY,

« COMMENT SE MARRER DANS LES RUES »

JEUDI 18H30-20H00 A. GINSBERG,

« POLITIQUE HONGROISE »

JEUDI 20H20-22H00 L. CARR,

« FRANC JEU ET FAUTE DANS LE MONDE D'AUJOURD'HUI »

VENDREDI 16H20-18H00 J. KEROUAC,

« ÉNIGMES ET ROSES »

VENDREDI 18H30-20H00 W. BURROUGHS,

« CONFUSION SÉMANTIQUE »

VENDREDI 20H30-22H00 A. GINSBERG,

« LES TYPES DE VISIONS ET LEUR SENS »

LUNDI 16H20-18H00 N. CASSADY,

« L'AMOUR, LE SEXE ET L'ÂME »

LUNDI 18H30-20H00 H. HUNCKE,

« DROGUES MODERNES »

LUNDI 20H30-22H00 JOAN ADAMS,

« LE SENS DU VOILE »

MARDI 16H20-18H00 L. CARR,

« L'APPRÉCIATION DU VAL »

MARDI 18H30-20H00 A. GINSBERG,

« SÉMINAIRE : POÉSIE, PEINTURE, LES YEUX MORTS ET L'INCONNU »

MARDI 20H30-22H00 W. BURROUGHS,

« LE BARDE IMMORTEL »

MARDI 20H30-22H00 N. CASSADY,

« NOUVELLE PSYCHOLOGIE, NOUVELLE PHILOSOPHIE, NOUVELLE MORALITÉ »

MERCREDI 16H20-18H00 J. KEROUAC,

« LE MYTHE DE LA NUIT DE PLUIE »

Les inscriptions seront bientôt closes. Faites vite !!! Le trimestre de printemps à la « New School for Comedians » sera encore plus fou.

H. HUNCKE, « MANIFESTATIONS DES PHÉNOMÈNES ÉLECTRIQUES AU TEXAS ET DANS LES CARAIBES »

W. BURROUGHS, « ÉLÉMENTS SURNATURELS DANS LE CHOIX DU BON CHEVAL »

A. GINSBERG, « LES DOMAINES DU DOLMEN »

N. CASSADY, « LES VISIONS DU THÉ VERT »

L. CARR, « POUPÉES ET TÊTARDS »

J. KEROUAC, « LES ULTIMES TOURBILLONS SACRÉS »

JOAN ADAMS, « ALLUSIONS »

Et un Séminaire général avec Chœur, dirigé par Adolphus Asher Ghoulens, tous les vendredis à minuit dans la Grotte de la Lune, admissions sur demande uniquement auprès de Monsieur H. Hasard, 429 Canular Street, Grampion Hills. Droit d'entrée : — Dons en tout genre, y compris marionnettes, cafards, roses, eau de pluie, chaussettes, cartes géographiques, oignons, empreintes digitales, rosbif, confessions et grenouilles.

Conditions d'entrée : soixante points en prise de conscience élémentaire, largesse, déchéance, chagrin et amour véritable.

— —

C'est l'école, ce sont les professeurs, d'où les cours. Pourrait-on y apprendre quelque chose ? Vous ne pensez pas qu'on pourrait vraiment y apprendre quelque chose ? Quelque chose qu'on n'a jamais appris à l'école ?

October 1949

THUS. 6 to SUN. 9 — Went to school and sat out several lectures. Ephraim Fischoff fascinated me and made me think of a school like the New School for Comedians. Think of such a school:—

WED. 6:30-8 WM. BURROUGHS, "HOW TO PLAY HORSES."
WED. 4:20-6 H. HUNCKE, "WHAT TO DO WHEN YOU'RE BEAT."
WED. 8:30-10 JOAN ADAMS, "THE ATONIC DISEASE AND ITS MANIFESTATIONS."
THURS. 4:20-6 N. CASSADY, "HOW TO DIE THE STREETS."
THURS. 6:30-8 A. GINSBERG, "HUNGARIAN POLITICS."
THURS. 8:30-10 L. CARR, "THE FAIR AND FOUL IN OUR WORLD."
FRI. 4:20-6 J. KEROUAC, "RIDDLES AND ROLES."
FRI. 6:30-8 W. BURROUGHS, "SEMANTIC CONFUSION."
FRI. 8:30-10 A. GINSBERG, "THE TYPES AND MEANING OF VISIONS."
MON. 4:20-6 N. CASSADY, "LOVE, SEX, AND THE SOUL."
MON. 6:30-8 H. HUNCKE, "MODERN DRUGS."
MON. 8:30-10 JOAN ADAMS, "THE MEANING OF THE VEIL."
TUES. 4:20-6 L. CARR, "THE APPRECIATION OF THE VALE"
TUES. 6:30-8 A. GINSBERG, "SEMINAR: POETRY, PAINTING, DEAD EYES AND THE UNKNOWN."
TUES. 8:30-10 W. BURROUGHS, "THE IMMORTAL BARD."
TUES. 8:30-10 N. CASSADY, "NEW PSYCHOLOGY, NEW PHILOSOPHY, NEW MORALITY."
WED. 4:20-6 J. KEROUAC, "THE MYTH OF THE RAINY NIGHT."

— —

Ô Arkansaw !

En tout cas, ce soir, je le sens, c’est ma nuit pour connaître. Ce soir — 9 octobre 1949 — je pense que je suis enfin arrivé à une pure connaissance. Je ne veux pas la perdre. C’est une connaissance appuyée sur les faits.

La chose à savoir concernant les faits, c’est qu’il y en a tant et de tant de sortes qu’il ne faut pas obstruer sa fausse modestie en les traitant et en campant, dans un marchandage d’escroc, sur leur qualité inaltérable et universelle… Cette qualité est la qualité de la véracité. Les faits sont vrais. Ils sont créés pour être reconnus comme vrais. Il y a des faits naturels et il y a des faits surnaturels.

Par conséquent, en écrivant, il n’est pas convenable de se quereller avec les faits ou de se colleter avec eux en raison d’une impression maussade d’avoir été « laissé à l’écart » ou quelque chose comme ça. Joignez-vous aux faits ! C’est comme se joindre à l’humanité.

De quelqu’un d’aussi remarquable que Lucien ou Burroughs, ou Dostoïevski ou Cézanne, on dit toujours : « Naturellement, il n’y en a pas d’autre comme lui » — mais c’est ce qu’on dit toujours d’individus comme ceux-là ; aussi avons-nous fini par comprendre qu’il était inepte de le répéter pour le plaisir stupide de le répéter. Quand vous dites enfin de vous-même : « Il n’y en a pas d’autre comme moi, mais c’est ce qu’on dit toujours d’individus comme moi », c’est alors que vous rejoignez l’humanité et que vous admettez quelque chose vous concernant… quelque chose qui n’est pas indispensable après tout, quelque chose qui ne peut que rejoindre l’humanité et rejoindre les faits (c’est naturellement difficile à expliquer, tout comme il est difficile de faire apprécier le fait que la mine de mon crayon vient tout juste de scintiller sur la page).

C’est la pureté.

Cézanne est Cézanne, mais il en est de même pour moi, et je ne suis que ce que les autres m’ont donné et appris. Je ne suis pas plus entraîné par la main dans ce sortilège mystérieux qu’est la vie que je n’entraîne les autres par la main. Nous savons tous ce que nous faisons. Cessez d’y regarder à deux fois ! Arrêtez la machine ! Rejoignez l’humanité qui est nous tous, à l’identique. Tout le

monde a des yeux et tout le monde sait comment jeter un coup d'œil furtif, y compris les enfants en bas âge (c'est pourquoi, bien que ce soit profondément tragique, le tueur Howard Unruh[24] a répété qu'il avait tiré sur « quelqu'un à la fenêtre », alors qu'il s'agissait d'un enfant de 2 ans qui le regardait furtivement depuis cette fenêtre ; ou qui regardait par la fenêtre tout simplement ; mais qui savait certainement ce sur quoi donnent les fenêtres, et pourquoi il y a des fenêtres, et ce qu'est la vie, et ce que sont les yeux. Tragique, dis-je, parce que l'enfant est mort et le tueur est fou).

Tous les fous ne sont que des gens faussement modestes. Un des plus grands problèmes de notre vie, c'est le problème de la fausse modestie ou de la lubricité. La lubricité est la plus solennelle de toutes nos absurdités, avec la propagande, la guerre, le chauvinisme, la précarité faite loi, et ainsi de suite.

La lubricité est le plus profond des mensonges.

La pure connaissance de tous les faits, et il y en a tant, et de tant de sortes, est désormais mon objectif et ma conviction. Je dois même cesser de me mentir, je dois arrêter cette machine. Ces connaissances sont aussi corroborées par des milliers d'années de savoir, culminant aujourd'hui dans les récapitulations que sont l'anthropologie, la psychologie, la théologie, la sociologie des religions, la psychanalyse, la sémantique et un relevé général et global de la connaissance, telle que nous pouvons seulement la « connaître ». Par conséquent, j'ai le sentiment qu'il est peut-être encore possible aux hommes d'en savoir plus et mieux qu'ils n'ont pu le savoir jusqu'à présent ; et dans mon domaine, le roman, il va peut-être s'écrire des œuvres plus grandes que jamais, de tous les temps. Même le Nouveau Testament va peut-être être dépassé de bien des façons — artistiquement, psychologiquement, spirituellement et communément — en raison d'un pas en avant ou d'un pas *vers le bas*, dû aux visions et aux applications des connaissances au cours de notre siècle et des siècles à venir.

Les hommes n'ont pas commencé. Ils sont loin du déclin en tant qu'ensemble et en tant que cultures. Il y a quelque chose que nous n'avons pas encore fait.

Il y a une certaine connaissance de la mort encore inexplorée, aussi, sur laquelle je reviendrai dans ma prochaine conférence. *Je ne crois pas que*

quiconque soit jamais vraiment mort, ni que les enfants à naître ne soient pas vraiment parmi nous.

Il n'y a tout simplement pas de lien entre les hommes et le temps. Les hommes ne sont impliqués que dans l'espace et le lieu. Mon père, par exemple, n'est pas plus loin de moi que le New Hampshire, en premier lieu ; et que le progrès de sa décomposition, en deuxième lieu ; et que sa position au milieu des tourbillons, en dernier lieu. J'admets que son existence me hante. Il ne peut pas être mort. Sebastian [Sampas] non plus. Je crois que je communique avec eux sans vraiment le savoir, et aussi que je communique avec mes propres moi d'avant ma naissance et d'une préexistence possible.

C'est pourquoi, à la différence des animaux, nous savons ce que nous faisons quand nous *clignons de l'œil*. Les animaux savent rire, peut-être (même si je ne le pense pas vraiment) *cligner de l'œil*.

Lorsque quelqu'un me fait un clin d'œil, je considère ça comme étant peut-être une sérieuse invocation du souvenir d'un fait que nous avons tous les deux retenu, et retenons encore en vivant ; et le vivant n'a pas de limites. Par conséquent, le clin d'œil peut être une allusion entre nous vieille de plusieurs siècles, ou plus vieille encore, avec l'intention de me communiquer quelque chose que j'ai oublié en raison d'une pure lubricité et d'une incapacité à comprendre ou à être honnête.

(Pourquoi mon crayon brille-t-il autant ?) (Le plomb, le plomb… et ça n'arrive que de temps en temps.)

Je me souviens encore de la vieille rengaine de la vie, du fait sinistre de l'existence ordinaire ; je n'essaie pas d'être alambiqué. Je ne crois pas, toutefois, que je devrais avoir à expliquer cela.

Tout cela est véridique, sérieux et simple.

La pure connaissance est importante pour moi, mais je veux aussi l'appliquer à mon travail auquel elle appartient véritablement, en un sens formel, par conséquent je vais travailler sur mon livre à présent. Je pense qu'il y a peut-être dans la nature profonde du naturalisme strict une étrange et évanescente lubricité que je n'avais jamais notée auparavant… « évanescente » parce que le visage du naturalisme est si *grave* et donc trompeur.

Il y a une foule de choses dont je veux parler. J'espère que cette nuit n'est pas simplement une « saison » de maturité, mais la découverte véritable de la connaissance pure qui ne s'éloignera plus jamais, une fois qu'elle a été acquise de manière si morcelée. Je suis fatigué de ma machine, bien sûr.

Il est bon de se souvenir que les faits sont vrais, mais ça ne doit pas les empêcher d'être *mystérieux* aussi. Ne craignez pas le mystère.

Mon Smitty, dans « Sur la route », a une méthode simple, presque enfantine, pour parvenir à la connaissance pure du monde. Il est debout quelque part, chez lui ou au coin d'une rue ou dans le métro, et il ferme les yeux. Il fixe l'obscurité dans ses yeux, puis les écarquille, regarde et dit : « Pourquoi ? » Tout ça est assez compliqué. L'effet recherché est de forcer le monde à montrer son mystère, à soulever sa jupe, pour ainsi dire, à un moment bizarre, embarrassant. Le sortilège du mystère montre sa présence. Il y a votre coin de rue, vos gens qui se promènent comme des spectres, vos lumières, votre obscurité, vos pavés… qu'est-ce que c'est que tout ça ? Qui est-ce ? — ou bien qui a monté le canular, quel est le sortilège ? Pourquoi est-ce que c'est fait ? *Pourquoi la réalité est-elle comme ça et pas autrement ?* L'enfantin Smitty exige une explication ; il s'émerveille devant le mur du monde ; il veut que Dieu *descende*. D'un point de vue archétypal, il ne fait qu'« invoquer les dieux », même si sa raison de le faire, en pratique, n'est pas la récolte à venir ou le succès dans la bataille. Uniquement pour des raisons de pure connaissance et d'essence de la connaissance. Les essences dans son crâne ne sont pas là pour rien, les tourbillons dans son âme émerveillée et tout autour de sa tête ne sont pas là pour rien. Il ne demande pas le *pouvoir*, seulement l'amour, qui est pure connaissance de l'inconnu.

Pourquoi aimons-nous ? — parce que la bien-aimée est inconnue *de tous sauf de nous*. N'est-ce pas le sentiment même de l'amour ? À quoi pensons-nous, à tout le moins, chaque fois que nous voyons le visage adorable et sans précédent de notre bien-aimée, si ce n'est au « Pourquoi » ? C'est le Pourquoi le plus profond, le Pourquoi qui ne geint pas. Le Pourquoi des Pourquoi. Il en est de même lorsque nous fixons la face de Dieu, sa « réalité » de coin de rue ou d'arbre, ou de quoi que ce soit.

Allen Ginsberg dit que ce qu'il entend par « les yeux morts voient » est simplement cette « face de l'univers » avec ce connaissable du Pourquoi. « C'est le moment où nous voyons enfin, » soutient-il, « avec nos yeux morts ou enterrés. » — « Le cristal perdu dans la pierre » est l'œil mort ; presque comme un œil qui ne nous serait pas accordé, pour le mettre sur un seul niveau. « Nous voyons les domaines du dolmen. » Je lui ai donc raconté que, au cours d'une nuit de 1946, j'ai rêvé avoir vu, dans le ciel nocturne, des grandes machines squelettiques en quelque sorte, comme un équipement de radar, en une seule grande masse se déplaçant à travers les nuages avec un bourdonnement lointain, comme des avions en formation très loin. Presque personne ne pouvait les remarquer avec moi, dans ce rêve, elles étaient si naturellement présentes, et furtives. J'étais terrifié aussi. Allen dit que ce sont les domaines du dolmen de l'éternité, mais quand j'ai souligné que les machines étaient une invention récente, il m'a enseigné que, dans l'éternité, les machines pouvaient très bien exister à tout moment, ainsi que toutes les choses avant et après, et ensemble, et tout.

Je pense que je vois… comme si c'était promis depuis toujours. Il faut apprendre l'histoire et faire l'étude stupide de la cause et de l'effet, pour entrer dans la compréhension de l'éternité pour autant que nous pouvons la connaître. Cause et effet, c'est aussi une lubricité de l'esprit et de l'âme, parce que c'est l'exigence pleurarde de réponses de surface à des questions sans fond, même s'il ne m'appartient pas de dénier aux hommes le droit de construire des ponts par-dessus le vide.

Mais pourquoi marcher sur un tel pont ? Un éléphant peut le faire ; seul un homme peut regarder fixement le vide et le connaître. Seul un homme s'en soucie, et non les éléphants et les ânes.

Dieu nous attend dans la sombre éternité.

Après tout, dans tout ce « mysticisme », il n'est certainement pas nécessaire non plus de jouer avec des nombres magiques. Je m'en défends. Gurdjieff accorde une grande importance aux chiffres 3, 7, 4, et Dante au chiffre 9. Il y a *quatre* saisons, mais elles s'enchaînent et coulent les unes dans les autres. Il y a *sept* mers, mais c'est la même eau partiellement séparée par les continents. Il y a

trois éléments dans les parties génitales, mais c'est le même organe. Ou *trois* personnes dans l'homme — Père, Fils, Saint Esprit — qui fusionnent aussi. Il y a *sept* niveaux de la connaissance, dit G., mais il peut y en avoir 17 aussi, et tout se superpose. Dante, qui est un plus grand homme, accorde de l'importance au 9, uniquement à cause de l'amour, après tout… les ères de Béatrice.

Je n'ai pas de mamathématiques à offrir. Tout ça est une vieille rengaine.

— — — — — — — — — — — —

À garder en mémoire pour *Sur la route* :

Si vous ne pouvez pas vous trouver une fille au
Printemps
Vous ne pouvez pas vous trouver de fille
du tout.

— —

Pendant ce long week-end, j'ai vu tout le monde de nouveau, mais je chérirai particulièrement la nuit de samedi, lorsque Neal, Lucien, Allen et moi nous sommes baladés ensemble… d'abord, une sorte de soirée au St. Moritz[25] où nous avons retrouvé des gens « atroces » (adjectif de Lucien) de Denver, puis l'appartement de Lenrow pour des verres, de la musique et de la conversation ; puis la maison de Sarah pour un rosbif à 4 h du matin. J'étais étonné par ces quatre camarades qui me sont très chers, m'étonnant *tous en même temps* (je suis un des quatre quand je suis avec eux). Je remercie Dieu de connaître Lou, Neal et Allen. Je me tourne vers eux pour toute la connaissance dont j'ai besoin à présent. Je les aimerai toujours, chacun d'eux & en groupe.

Je ne peux qu'espérer leur admiration et leur considération. J'ai confiance en eux. Ils ne sont pas maléfiques parce qu'ils connaissent si bien le mal. Ce sont mes frères. Je n'aurais voulu vivre que pour les connaître. Je suis étonné quand ils se tournent vers moi, me remarquent et me demandent de parler. Quand je parle, je trouve étrange qu'ils puissent chercher à comprendre ce que je dis et qu'ils accordent autant d'attention à mon âme. — Le temps viendra où nous

serons des hommes âgés, mariés, et plus ou moins séparés de ce fait, mais je sais que nous continuerons toujours, et au-delà jusqu'aux tourbillons. Je dis tout ça parce que je n'ai jamais fait de déclaration formelle sur ce que j'éprouve à l'égard de Cassady, de Carr et de Ginsberg ; et de Carr, de Ginsberg et de Cassady ; et de Ginsberg, de Cassady et de Carr.

God is waiting for us in bleak eternity.

After all, too, in all this "mysticism" there is certainly no need to play with magic numbers. I am defending myself. Gurdjieff makes much of the numbers 3, 7, 4, and Dante of 9. There are four seasons, but they merge and flow into one another. There are seven seas, but they are really the same water disconnected partially by continents. There are three units to the genitalia, but it is one and the same organ. Or three spirits in man — Father, Son, Holy Ghost — all that is merged too. There are seven levels of knowledge, says G., but there can be 17 too, and it all overlaps. Dante, who is a greater man, makes of 9 only because of love, after all... the eras of Beatrice.

I offer no schmatheratics. It's all old shoe.

— o — o — o — o —

To the number for On the Road

If you can't get a girl in the
Springtime
You can't get a girl
at all.



Over this long weekend I saw everybody again, but particularly I shall treasure Sat. night when Neal, Lucien, Allen and I wandered together... first a kind of party on the St. Moritz when some "creepy" Denver people were (Lou's description), Then Lennow's apt. and drinks, music, talk; Then Sarah's house for roast beef at 4 A.M. I was astonished by these four dearest comrades of mine, all at the same time astonishing me. (I am one of the four when with them.) I thank God I know Lou, Neal, and Allen. I look to them for all the knowledge I need now. I will always love them, each one & en masse.

LUNDI 10 — JEUDI 13 — Écrit encore dans les domaines entêtés du travail. — Ô hantise et blessure intimes, honte et scandale de mon étoile, qui est censure de la part des bêtes, humilité vexée — chagrins d'un souffle importuné par l'argile. Dolente, dolente journée ; terreur des anges. Fouillant parmi les bêtes, « nous, idiots de la nature » — cochons. Ô vivacité ! — ou brindille ! Ce souffle tremble bien et ne peut pénétrer de son faible mouvement ; âme morte, souffle, claqués par des coups de patte et par l'agitation. Ô vous, bêtes si maussades, secrètes, aux paupières rougies, arrêtez ! J'ai mes moroses raisons. « Ce qu'il faut c'est décourager le monde qu'il s'occupe de vous… Le reste, c'est du vice[26] » (Céline). Spécifiquement, le monde est rempli de bêtes et je ne suis pas une bête. Vous vous souvenez, « le seul poisson détraqué » ? Écoutez !

« *Oh, je meurs, Horatio*[27]. »

VENDREDI 14 — DIMANCHE 16 — Long week-end en ville pour voir Giroux, Meyer Shapiro, Holmes, Seymour ; Lucien, Neal ; Lee ; Muriel Jacobs. Jazz sur la 52e Rue et dans Brooklyn ; films de W.C. Fields ; cours à la New School. Fêtes ici & là. Mangé, bu. Tout le tremblement. Rentré chez moi fatigué le dimanche à midi et dormi tout l'après-midi.

Tout occupé de pensées.

Comme j'admire W.C. Fields ! — Quel vieux de la vieille il est. Personne comme lui. Je vais écrire quelque chose sur lui bientôt, mes idées personnelles. « Z'avez pas volé de nuit, vous ? », « Z'avez pas une vieille folle des Ziegfield ? », « Je l'ai bien eue celle-là », « Ces Grampians-là », « Moka-Java », « L'entreprise dans laquelle je suis sur le point de m'embarquer est pleine de dangers imminents, et pas vraiment faite pour une dame d'âge tendre comme vous », « Tu ne veux pas porter des robes diaphanes ? Et avoir de quoi bien manger ? ». Avec son canotier, ses petits pas, son ventre, son merveilleux visage caché sous les renflements d'une chair violentée, sa bouche tordue, sa connaissance de la vie américaine, des femmes, des enfants, des collègues de bar, et de la mort (« la donzelle dans la chemise de nuit brillante »). Son absence radicale d'amour dans le monde. Se cognant aveuglément contre tout. Faisant

rire tout le monde. La réplique qu'il a écrite pour lui-même : « Tu es aussi drôle qu'un appel au secours. » Sa façon de souffler la mousse d'une bière, un Vieux Murphy Dingue de tous les temps ; comme il est seul parmi les gens ridicules qui ne *voient* pas son âme.

Jamais Shakespeare n'a été aussi triste.

Un vieux réprouvé traqué, un clown, un ivrogne de l'éternité, et un « Homme ».

LUNDI 17 — Hier soir, écrit plusieurs centaines de mots honorables. Toujours impossible de dire que « Route » a vraiment commencé. Il y a 25 000 mots scellés, c'est sûr, mais c'était déjà comme ça en mai, et j'ai écrit depuis, mais j'ai *coupé* aussi. En même temps, je n'ai vraiment commencé « Sur la route » qu'en octobre 1948, il y a un an entier de ça. Pas grand-chose à montrer au bout d'un an, *mais la première année est toujours lente*. C'est quoi ce genre de harcèlement ? Si c'est un jour aussi bon et aussi *vrai* que T & C, alors ça vaut certainement le coup. Je veux le finir au printemps prochain, pour être libre d'aller étudier en Europe et de prendre des notes pour « Docteur Sax » tout simplement (tout en écrivant peut-être la pièce « Le Noël de l'Imbécile »). Qui sait ? De plus, je me fiche un peu de l'Europe. Je m'intéresse plus à la 3e Avenue en ce moment. — Je lis la confession de Thomas Merton[28]. Suis aussi revenu à la thèse de Joyce sur Shakespeare dans « Ulysse[29] » et je lis Hamlet ligne à ligne (en décidant aussi comme je pourrais le jouer). Aussi les « Sonnets sacrés » de Donne et les magnifiques discours d'Achab dans « Moby Dick ». Plein d'intérêt. Le roman est sur le point de *démarrer*, aussi ; je le sens. Épanouis sont à présent Red & Smitty, et Pomcry à venir.

— Autrefois, quand ma mère était une petite fille, elle a dû faire obturer deux cavités et son père avait décidé qu'elles seraient faites en or. Comme elle avait envisagé avec plaisir toute une vie avec ses dents en or ; « l'or ne tombe jamais ». Mais quand son petit garçon [Gerard] est mort en 1926[30], on a dû lui arracher toutes ses dents à la suite d'une maladie, l'or et le reste, et ils ne lui ont jamais rendu son or. Ô mort ! mort ! mort ! (voilà ce que je veux écrire, pas des conneries de *style* !).

MERCREDI 19 — Je ne sais rien si ce n’est que les parties font un tout. Et que, en dépit d’un monde peuplé de bêtes et d’ignorants, il y a encore quelques personnes, ici et là, qui valent la peine d’être en vie. Parce que les parties font un tout, je ne peux plus me laisser entraîner d’un côté ou d’un autre par une partie, une personne, un événement, une idée ou une saison quelconque. C’est ce qu’ils appellent la « paix », mais ce n’est qu’une partie du tout, et tout ce que je sais vraiment, c’est ce qui n’est pas. Qu’est-ce qui *est*… ???

L’amour est ce qui est, pauvre amour.
Amour ! Mmours ! —
Je dis, sois raisonnable. Aimable, c’est aimable.

JEUDI 20 — DIMANCHE 23 — Suis allé en ville et j’ai signé la feuille de présence pour tous les cours sans y assister. Jeudi soir, Holmes, Seymour et moi avons fait des enregistrements étonnants de voix musicales « prophétiques » qui sonnaient comme « Intuition » de Tristano. J’ai fait quelques soliloques d’Hamlet d’une tristesse adolescente. Le lendemain, je suis allé chez le dentiste, j’ai vu Allen, Muriel ; et Cannastra, Hornsbein, au San Remo. Suis rentré chez moi, et Allen et moi avons parlé de mes cahiers et de mes divers papiers jusqu’à l’aube ; mais au matin, ma mère était inquiète d’avoir un « taulard » dans la maison. Je ne peux pas et je n’essaierai plus de donner du sens à tout ce non-sens, où que ce soit. Que m’importe Hécube ?

Samedi soir, je me suis régalé de lecture. Une nuit sombre, profonde — particulièrement en ruminant les barbares saxons des rêves gigantesques et de la désolation sanglante qui ont conduit soudain au délicieux et gentil Caedmon[31], l’avènement de la Croix. Les poèmes de Lorca sur la Garde civile en Espagne m’ont aussi plongé dans des pensées horribles ; et j’ai lu des choses sur les tueurs de flics et leur électrocution à Chicago.

J’ai aussi lu Taine sur Shakespeare ; pas mal de Merton ; et j’ai fini la longue nuit de lecture dans la Walpurgis d’« Ulysse ». Pour l’essentiel, j’ai d’autres visions pour « Docteur Sax ». On trouve le « serpent prosaïque » dans les Eddas,

et il a échappé à la destruction du Déluge ; et va réapparaître sur la Colline aux Serpents. Les magiciens du Moyen-Âge et les personnes en charge des vampires sont des idiots qui ne comprennent pas le mal véritable, car « Docteur Sax » retourne bien plus loin que la sorcellerie hérétique, retourne aux abîmes sanglants des dragons et des grandes orgies de mort des Francs, jusqu'à la puissante fureur des dieux de neige et des dieux de feu s'affrontant pour la destruction de toutes les choses avant Jésus-Christ. « Docteur Sax » sera le plus grand livre que j'aurai jamais écrit. Je vais peut-être le faire avant l'âge de 30 ans, ou bien y passer toute ma vie ; ou les deux, dans deux versions, jeune homme et vieil homme. Tels sont les fruits de la lecture… Je devrais lire plus. Un « péché mignon », comme je l'appelle. Dimanche, j'ai fait une longue promenade en pensant à la famine. M'imaginant en clochard tout juste arrivé du Montana, affamé — tout ça. Dimanche soir, je me suis remis au travail-du-moment, « Sur la route ». — Et quelle longue, longue, contemplation j'ai eu… Ma vie est comme un fleuve de méditations. Je reste assis sans bouger pendant une heure d'affilée, traversant mon esprit comme quelqu'un qui cueille des baies et les place dans les boîtes adéquates, toutes pour être « consommées plus tard » en quelque sorte, ou bien pressant dans les cuves à vin d'une pensée plus formée, comme celle qui accompagne le travail artistique. Bah !

Et tout ça pour quoi ? Qu'est-ce que la connaissance ? — Qu'est-ce que la connaissance ?

Van Doren a dit un jour : « Connaître quelque chose est plus drôle que tout. » On sait si peu de choses.

LUNDI 24 — MERCREDI 26 — Une période de « dépression » que j'ai essayé de faire taire en allant en ville voir des amis. Vu Giroux ; les Holmes ; me suis fait une femme ; vu Neal et Dianne. Suis rentré chez moi dans la nuit de pluie… J'avais des lumières bien distinctes sur la quantité de temps que je perds à « broyer du noir », pendant que la vie fait rage tout autour. Une lecture rapide d'une histoire du cinéma américain, montrant combien étaient jeunes et

grandioses des gens comme Valentino, Barthelmess, Mary Pickford, Chaplin, Gloria Swanson, Garbo, Leslie Howard, Gable, et même W.S. Hart, Wallace Reid, Douglas Fairbanks Sr., dans les premiers temps (naturellement) ; me montrant combien je gâche ma propre jeunesse ; une longue conversation avec Holmes à propos de cette tristesse ; une lecture rapide des grands proverbes insouciants (de l'Enfer) de William Blake, montrant comment on devrait *vivre*, particulièrement un poète, un devin, un prophète ; une pauvre photographie toute simple d'Harry Truman montrant combien peu de temps a un Président pour se morfondre, bouder, perdre ses journées à ruminer des chagrins ; une conversation avec Neal, en observant à quel point il est excité par la vie… Tout ça et la nuit de pluie ont conspiré à me faire prendre des décisions précipitées concernant ma paralysie introspective — en sortir et émerger *dans le monde ensoleillé*. Cesser de perdre du temps ! — Écrire, écrire ! — Sortir avec plus de femmes ! — Rencontrer plus de gens ! — Marcher dans les rues la nuit ! — Manger… voir… rêver… faire des excès… ne pas se préoccuper des contraintes tristes et ennuyeuses. — Certaines personnes voient dans leurs journées une succession d'événements du cœur, du corps, de l'âme… les miennes ont été trop longtemps une succession de chagrins méditatifs (en suis venu de ce fait à certaines conclusions concernant Moultrie dans *Sur la route* ; imaginez un Hamlet mystique, sans un sou, en train de faire du stop). Je vais *arrêter, arrêter, arrêter* de pleurer très bientôt ! C'est déjà allé bien trop loin. Même Neal est inquiet. Je devrais être délirant de joie ; j'ai vendu mon livre, j'ai été sauvé. C'est une morbidité insistante, dix fois pire que celle de Francis Martin dans T & C. C'est une lassitude du monde et de tous les mondes. C'est l'effondrement d'une exubérance précoce, tombant plus bas parce que plus lourde, se brisant plus facilement parce que plus fragile, enchaînée à son propre désenchantement en raison de sa durée.

De temps en temps, au cours de ces journées sombres, je remercie Dieu pour des visions de joie soudaines.

Je retourne à mes vieilles habitudes.

LENDEMAIN — Où se situe l'âme ? Quelque part au sein de la chair, se manifestant dans l'usage d'un pauvre procédé charnel… le regard de l'œil, la moue des lèvres, le balancement de la hanche et de la tête vers l'épaule. L'âme fait tout ça. Elle se sert de ce qu'elle a, et ce qu'elle a, plus ce qu'elle a l'intention de faire, est l'image de l'abîme que j'essaie de peindre. Car bien que l'âme soit morte en tant que réceptacle de la grâce, elle est aussi vivante au moment de la réception, & par conséquent se tord. Mais l'Âme des âmes est loin d'être morte, et très loin de ces mots, mots, mots.

AUSSI : — Deux Règles

1) Ne pas se soucier du sortilège et du mystère qui remplissent tes jours d'un émerveillement douloureux.
2) Ne pas tenir compte des inquiétudes qui appartiennent aux structures internes et aux plans substantiels internes de ton travail. Délecte-toi des choses.

C'EST-À-DIRE, Au diable, tout ça ; ne t'inquiète pas ; fais, tout simplement.

JEUDI 27 — La seule chose qui soit intéressante, c'est l'action d'un homme qui sait tout de l'inaction et du chagrin (à ce niveau).

VENDREDI 28 — Hier et aujourd'hui, suis allé en cours ; suivi des conférences intéressantes de William Troy, de Shapiro et d'autres : ai eu des conversations avec Holmes, Allen et Geo. Bouwman, chez lui à Brooklyn ; quelques bières sur l'antique quai de Brooklyn, putains espagnoles, etc. ; vu Ruth Sloane ; retrouvé Muriel et me suis disputé avec elle pendant deux jours, une fille adorable ; fête chez Neal et Dianne ; y ai rencontré Joe Killian ; Neal et moi avons fumé, nous sommes marré avec nos filles ; le lendemain, j'ai échangé des livres du programme G.I. tout neufs contre plusieurs excellents livres d'occasion (« Le Grand Escroc », des chansons du XVII^{e} siècle, « De l'amour » de Stendhal, « Les Possédés », du Proust, Tchekhov, « Mille et Une Nuits », Tourgueniev, l'Oxford

de la prose anglaise, et j'ai gardé mon Hopkins et mon Yeats). Ma bibliothèque sera toujours petite et choisie et utile.

Ces derniers jours ont été délicieux.

De plus, samedi dans la nuit, j'ai fait ce rêve énorme, j'ai eu cette vision et cette transe, pour la première fois depuis mai dernier, chez moi à Richmond Hill, et j'ai tout résumé en 2 000 mots, « Une Structure de la Connaissance Concernant la Pure Substance Se Manifestant à Travers le Médium du Véritable Esprit du Point ; Par Où Les Grâces Insouciantes Vont Communier Dans le Ciel. »

Sérieux et important. J'y reviens dans ce cahier.

DIMANCHE 30 OCTOBRE — Se délecter de la chose en soi, de tous les privilèges et de toutes les servitudes de la vie « affligée » sur terre, comme l'artiste qui aime la sensation même de sa peinture, ou comme le mathématicien qui voit des génies dans les nombres, et donc dans le cas de l'homme spirituel dans l'esprit même… la vivacité même et la brindille de l'intercompréhension charnelle… c'est ce à quoi il faut parvenir. Pourquoi ce cahier devrait-il être mon livre des Chagrins ? Le Livre noir des Chagrins.

Entre autres choses, je veux à présent commencer une analyse de la façon dont chacun comprend l'impossibilité du contact et comment chacun le laisse entendre avec insouciance. — Me suis reposé et restauré. Vu un film. N'ai toujours pas l'impression que « Sur la route » ait vraiment démarré. Toutefois, c'est dans le travail même que je vais trouver ma voie. En avançant (et particulièrement pendant le travail définitif de ce soir), je découvre que j'ai envie d'une structure différente ainsi que d'un style différent dans ce travail, contrastant avec T & C… Chaque chapitre comme un vers dans le vaste poème épique, plutôt que chaque chapitre comme une déclaration en prose coulant largement dans le vaste roman épique. C'est pourquoi je veux des chapitres courts, chacun surmonté d'un titre en forme de vers, et de très nombreux chapitres de ce type-là ; déployant lentement, profondément, capricieusement, l'histoire dans ses caprices et son voyage à longue portée dans un espace étrange. Et trouver un rythme pour ces chapitres courts jusqu'à ce qu'ils

ressemblent à un collier de perles. Pas un roman-fleuve ; mais un roman qui serait de la poésie, ou plutôt un poème narratif, un *epos* en mosaïque, une sorte de préoccupation arabesque… libre de s'éloigner des lois du « roman », telles qu'elles ont été édictées par les Austen & les Fielding, pour s'engager dans l'aire d'une essence spirituelle plus vaste (qui ne peut être atteinte sans ce procédé technique, du moins pour moi), là où séjournent les William Blake et les Melville, et même Céline avec ses chapitres brefs et pointillés. Je veux dire des choses que seul Melville en personne s'est autorisé à dire dans « Le Roman ». Et Joyce.

Je ne m'intéresse pas au Roman, mais à ce que j'ai envie d'écrire. Je veux, comme en 1947, sortir en trombe de la narration européenne en direction des Chapitres capricieux d'une poésie « tentaculaire » américaine — si on peut dire d'une prose soignée et de chapitres soignés qu'ils sont tentaculaires. Si ce n'est pas au gré du public, que puis-je dire ? En tant qu'Architecte, je m'assurerai néanmoins que tout est bien solide là-dedans. Nous verrons bien.

Il est terrible d'envisager que des éditeurs comme Bob Giroux, dans leur vaste expérience de lecture, sont capables de sélectionner ces aspects du roman qui se lisent le mieux, et se sentent par conséquent la conscience libre de supprimer ce qui, dans le creuset des trouvailles déchirantes de l'auteur, semble le plus concis, mais susceptible de retarder le lecteur dans son péché dévorant de « vouloir savoir ce qui va se passer ».

Un jour viendra lorsque l'excitation de la narration sera abandonnée à sa parente la plus proche, sa cousine, la pornographie, et les auteurs à l'imagination exacte seront libres, comme Joyce s'est senti libre de le faire, de dérouler leurs capricieux linceuls sur l'énigme du conte en train d'être conté.

Il n'y a aucune raison au monde qui pourrait m'empêcher de le faire moi-même à l'instant même.

Je suis prêt à toutes les extrémités de l'ascèse et à un renoncement au succès matériel, si la nécessité devait, hélas, trois fois hélas, s'en faire sentir. Tu m'entends, Bob ? (Tu parles !)

« Linceuls

&

Leurres »

Chaque chapitre, un point d’illumination, comme un rêve ; et avec cette étrange continuité d’intention qu’ont tous nos rêves et tous nos jours, dans la vie processionnelle. Chaque chapitre, une étoile couverte de rosée fraîchement perçue… dans les cieux qui en dépit de leur flou lacté sont Tout. Un roman pareil… un « roman d’humeur » comme je l’avais appelé autrefois, ou un roman d’âme — ou encore un Conte Drapé dans un Linceul. ——————————————— Et quelle pitié que tous ceux en qui la jeunesse plaçait ses espoirs, à l’âge mûr du succès (comme à présent) aient disparu… Margaret (avec qui je discutais du futur sous un pommier mûr), Edie, — épouse de ma jeunesse ; mon père ; et Sebastian. Les femmes ont leur façon à elles de périr de la vie d’un homme. Maintenant, ceux qui ne m’ont connu qu’à l’âge d’homme, étique et pensif, croient que je suis un étranger venu de nulle part. Ma mère est la première et la dernière à me connaître en totalité. Quant à Mary, Mary, Tout Au Contraire, elle m’a mis sous les yeux la robe ensorcelée & m’a achevé comme il faut… aujourd’hui, une salope braillarde dans la nuit de Moody Street, d’après ce qu’on me dit. Au-delà, il ne peut y avoir qu’une pâle répétition et un épanouissement du nutriment oublié, puisque le pétale n’est que le fruit de la terre abandonnée.

Pourtant, il n’y a pas de fin à la joie de la vie douce, douce. La pluie de miel tombe à présent…

Il y a un arbre dans cette poitrine. Je le sens se déployer tout le temps. C’est le début du printemps. Je vous dirai quand les feuilles commenceront à tomber. Jamais elles ne commenceront à tomber.

Il y a un arbre qui ne cesse de grandir dans cette poitrine.

— —

LUNDI 31 OCTOBRE — Marche d’Halloween dans la nuit ; travaillé.

NOVEMBRE

MARDI 1er NOVEMBRE — Mal travaillé hier soir. Impressions d'impuissance sans nom en écrivant. Toutefois, les épreuves de T & C déferlent maintenant au bureau et, demain, nous commençons le travail ultime. La composition problématique de « Sur la route » gâche le plaisir de la publication de Town & City. Telle est ma nature morose. Il semble désormais que je peux tout faire bien, sauf le travail. C'était l'inverse autrefois.

Mais en relisant les 10 000 mots laborieux d'octobre, je m'aperçois que c'est vraiment un roman bien meilleur que T & C !! — ce qui m'a fait penser que je devrai, à l'avenir, me faire à l'idée d'écrire plus lentement… deux fois plus lentement qu'autrefois. « Sur la route » est riche et progresse dans l'opulence, avec une grande profondeur à chaque phrase. Moultie est un personnage magnifique qui émeut déjà comme un véritable George Martin. De plus, la portée du roman est un monde en soi et pas seulement ça, mais un monde inévitable. « J'y suis, de nouveau », c'est évident. Je dois me résigner au rythme lent du véritable ouvrier de la prose. OK.

En avril, donc, j'aurai peut-être 100 000 mots écrits environ et arrêtés — ce qui est l'essentiel du boulot. J'en aurai peut-être 150 000 autres, ou la quasi-totalité du truc.

Donc, écrire devient plus difficile, mais c'est meilleur. OK.

Pluie cette nuit, pluie froide de novembre.

2 NOVEMBRE — 6 NOVEMBRE — Travail sur les épreuves dans les bureaux d'Harcourt. Bob a fait un travail de révision splendide. Il se peut que, pour une histoire comme T & C, l'histoire soit plus importante que la poésie.

Comment le saurais-je ?

— J'ABANDONNE —

Tout ce que je sais, c'est qu'en vieillissant je deviens de plus en plus oublieux des choses qui se passent d'un jour à l'autre. Le mardi, j'oublie la tenaille du lundi — complètement — et, de la même façon, les anges étranges et la théorie insignifiante. J'abandonne.

J'ai maintenant abandonné.

C'est à l'Ange de décider de tout…

Faits ? détails ? — fêtes, ce week-end, une chez Jay Landesman[32] dont la revue « Neurotica » a été interdite, et tous les intellectuels bouillonnaient de joie. Me suis disputé avec Muriel et j'ai vu son air hargneux, tandis qu'elle voyait la plus profonde infidélité de mon cœur. Vu Allen, Neal, Seymour — Diane — suis allé au Metropolitan Museum — vu Zorita dans un film d'horreur avec serpents[33] sur Times Square. Me suis fait photographier pour la couverture du livre par Elliott Erwitt, un gamin de dix-neuf ans ou presque.

Ne savais pas ce qui se passait nulle part.

Ne savais pas qui j'étais.

Ai vu Dieu à l'œuvre. Ai entendu le cri de l'éternité dans les rues. Ai entendu Dieu qui arrivait. Ai vu le signe enflammé dans le ciel.

Et j'ai abandonné.

Ma nouvelle épitaphe se présente comme suit :

— LA MORT L'A EMPREINT DE DIGNITÉ —

7—13 NOVEMBRE — Une semaine de travail frénétique sur les épreuves et à courir dans tous les sens à N.Y., New School, bureau, dentiste, rendez-vous, beuveries, etc. Jack Fitzgerald est venu me voir. Incident avec la police de Brooklyn.

J'ai pris d'autres décisions pour « Sur la route » — j'ai ma « nouvelle idée » qui germe… une forme à mi-chemin entre la pièce de théâtre et le roman. Ma sœur et Bébé Paul sont avec nous. Régal.

La vérité, c'est qu'il y a trop de chagrin dans la vie et tout le monde se sent vraiment mal. Mais les gens supportent.

14—17 NOVEMBRE — Étranges pensées sur l'art ces jours-ci. Pensé que j'allais « tout recommencer à zéro » dans mon domaine. N'ai-je pas déjà maîtrisé le roman narratif ? — (même si mon Livre des Chagrins (le manuscrit original de « The Town and the City », 1 095 pages) a été édité pour être à présent « une belle œuvre de fiction »). Maîtriser, c'est l'art d'évoquer les masses par les masses. Désormais, je veux évoquer quelque chose d'autre. L'action prouvera, et la logique réfute, qu'il est possible de combiner l'intensification de la pièce de théâtre avec la portée du roman. Quelle est ma tradition ? Formellement, le Melville du « Grand Escroc » & de certaines parties de « Moby Dick » ; le Joyce de la maturité ; la poésie de monologue & les pièces de T.S. Eliot. Substantiellement : tout ce dont l'œil a besoin, du Squelette à Fie[34], de Blake à Fum[*] ! La substance est toujours là, c'est la Coupe de l'Histoire qui change, & l'homme doit enrouler ses vêtements autour de lui.

Peut-être puis-je amasser une modeste fortune avec mon « Town & City » à présent (les signes sont favorables), comme si Dieu n'avait jamais voulu que je me soucie de mon pain, tout d'abord grâce à une aide familiale, puis à celle d'une mère veuve, et maintenant grâce au Mécénat du Compte Bancaire, à qui je vais dédier toutes mes œuvres futures, tel un Spenser à son Lord.

Un linceul de silence descend. Soit ça, soit je me trompe.

*

Les linceuls sont nécessaires.

Épiphanie, approche !

« BLOOM : (Penche son visage congestionné vers son aisselle et dit avec un sourire affecté, l'index au coin de la bouche). "*Oh, je vois ce qui vous fait donner de la voix*".[35] »

Une versification du langage courant en simples « rimes » de pur langage.

Ce que T. E. Hulme dit du fait que « dire n'importe quoi, c'est ne rien dire ».

La concision étant l'âme du mot d'esprit, l'épiphanie peut non seulement s'appliquer à un personnage, mais aussi à une intrigue, une scène, un tourbillon

même.

O.K.

Shrouds are necessary.

Epiphany, come on.

"BLOOM: (Bends his blushing face into his armpit and simpers with forefinger in mouth.) 'O, I know what you're hinting at now.'"

A versification of common speech into simple 'rhymes' of pure language.

What T. E. Hulme says of "saying anything is saying nothing."

Brevity being the soul of wit, epiphany may not only be of character but of plot, of scene, of very swirl.

Okay.

The Book of Shrouds

Working on "Levinsky and the Geeks" for a sophisticated magazine — not working really, it's but editing of original chapter. Just for "laughs."*

Afflicted by my leg-ailment again (phlebitis.)

Reading The Lamb — Blake. Read "Aspects of the Novel" — Joyce's stories — really reading a lot. Spent 2 days on my back.

Squeezed On the Road for elixirs.

Thought of my life — what I will write and how I will live.

Spent still another 5 days on my back. Read prodigiously.

*Women who read Vogue will be amused by sweet Lowell

LE LIVRE DES LINCEULS

Travaillé sur « Levinsky et les Tarés » pour un magazine sophistiqué — pas travaillé, d'ailleurs, mais édité un chapitre original. Simplement pour « rire ». Les femmes qui lisent Vogue seront amusées par l'adorable Levinsky.

Affligé par mon mal de jambe de nouveau (phlébite).

Lis *L'Agneau* — Blake. Lu « Aspects du roman » — les nouvelles de Joyce — je lis vraiment beaucoup. Passé 2 jours sur mon dos.

Pressé « Sur la route » pour les élixirs.

Pensé à ma vie — ce que je vais écrire et comment je vais vivre.

Passé encore 5 jours sur mon dos. Lu prodigieusement.

---

30 NOVEMBRE

Je lisais « Le Grand Escroc » de Melville, lorsque soudain « Mort à crédit » de Céline l'a complètement effacé de mon esprit. Je viens seulement de me souvenir à l'instant que j'étais au milieu de « Grand Esc. », il y a quelques jours. Je n'ai pas besoin d'autre preuve pour savoir que, au sens le plus vrai, Céline domine de toute sa hauteur Melville. Céline n'est pas l'artiste, pas le poète qu'est Melville — mais il l'inonde du flot pur de sa furie tragique. Il n'y a pas moyen de contourner ça, absolument aucun. Chaque phrase magnifique dans « The Encantadas » n'est qu'une perle pâle, trempée dans les tempêtes de Céline, de Shakespeare et d'Homère aussi.

Ce ne sont pas les mots qui comptent, mais la ruée de ce qui est dit.

Les gens ne lisent pas Spenser, ne lisent pas Melville, ne lisent pas Hopkins, ne lisent pas E.M. Forster, ne lisent pas Joyce, ne lisent pas Stendhal, ne lisent

pas Ouspensky, T.S. Eliot ou Proust — *ils lisent Swift, Tolstoï et Twain ; ils lisent Cervantes, Rabelais & Balzac*.

Ils ne lisent pas Donne, ils lisent *Dickens* ; ils ne lisent pas Gide, ils lisent *Céline*, ils ne lisent pas Tourgueniev, ils lisent *Pouchkine* & *Dostoïevski* ; et *Tchékhov* ils voient ; *Shakespeare* ils voient. Ils ne voient pas Congreve[36], ils ne voient pas —

Qu'est-ce que l'art ? L'artistique ?

Non. Un moyen pauvre d'évoquer ce qui doit être évoqué, d'exprimer la vérité.

Au cours de mes récentes absorptions concernant « Route », j'ai été enveloppé dans un linceul de mots et des conceptions artistiques. Ce n'est pas la vie — pas comme on la sent vraiment. Pas de passion !

Et c'est reparti sur « Route ».

Grand Dieu, combien il me faut faire de pirouettes pour revenir à moi-même ! *Pfft !*

L'expérience de la vie est une série régulière de déviations qui finit par produire un désespoir circulaire.

De tels cercles existent aussi à faibles doses quotidiennement.

C'est un cercle ; c'est vraiment un désespoir. Toutefois, la ligne droite ne fera que vous conduire immédiatement à la mort (censurant mon optimisme contrit aux jambes comme du coton).

The experience of life is a regular series of deflections that finally results in a circle of despair.

FIG. 1

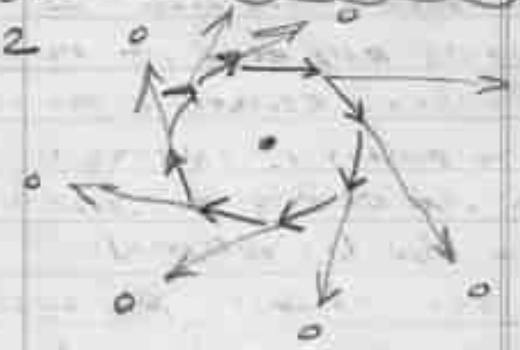


Such circles also exist in small daily doses.

[redacted] It is a circle; it is [redacted] really despair. However, [redacted] the straight line will take you only to death, at once.
[Censoring my weak-kneed apologetic optimism.]

DEC. 2nd
Again laid up with phlebitis. Using penicillin. Things under control.

FIG. 2



Since every circle has a center, the "circle of despair," formed by a series of deflections from pale forgotten goals [o], circumferentiates nevertheless one dark haunting thing [•].
This thing is ... ???

2 DÉCEMBRE —

De nouveau couché à cause de la phlébite. Prends de la pénicilline. Je contrôle la situation.

Dans la mesure où tout cercle a un centre, le « cercle du désespoir », formé par une série de déviations à partir d'objectifs ternes et oubliés [o], circonscrit néanmoins une sombre *chose* qui me hante [•].

La chose est… ???

Pour moi, « cette chose » est cet Étranger Enveloppé d'un Linceul dont j'ai rêvé autrefois. Elle est toujours présente et me poursuit toujours. On peut tourbillonner de plus en plus près de ce linceul, *et ce peut être simplement* notre perception hantée de la *chose*, qui reste à jamais innommable et constitue vraiment notre principale lamentation… en tant que la lamentation peut être aussi un chant. Ecclésiastique.

La chose est au centre de notre existence, et elle est seule à être notre compagne éternelle, après que parents, épouses, enfants et amis ont pu disparaître. « Frère Isolement » chez Wolfe, « la chose insondable » chez Melville, « la porte de la Colère » chez Blake, « le troisième événement » chez Emily Dickinson, « la nature » chez Shakespeare — Dieu ?

On peut presque pointer du doigt. C'est aussi le « mystère » de tout homme et son être le plus profond.— Je le trouve aussi dans presque toutes les visions paroxystiques de la « mort » chez L.-F. Céline, quand il la fait passer rapidement pour Léon Robinson et des Pereires à la fois… Ce qui reste après que tout le reste s'est effondré.

C'est en réalité le « Sort » de chacun. Car le Sort n'est jamais tant le souhait de l'homme que le centre du cercle de sa vie… Ce fichu point focal inévitable de sa chance.

Et aussi le « faucon » & le « fauconnier » chez Yeats.

« Le Fauconnier drapé dans son Linceul »

Non-sens et Roses.

Ciel & Terre

— Ici dans le vallon des Airs, tout est serein, mais en bas dans la Vallée des Rugissements, ça paraît bien plus excitant. Pouvons-nous y descendre ? Tout ira bien pour nous là en bas ?

— Non, il y a du danger ; jamais vous ne reviendrez.

— De toute façon, le vallon est ennuyeux — même s'il est sûr. Quel est le danger dans la vallée en bas ?

— La vie et la mort de la terre, mon ami.

— J'aimerais bien que nous soyons en sécurité en bas.

— Non.

UN ROMAN

Mon nom, même s'il peut sonner de façon curieuse à vos oreilles parce que je suis un homme de couleur, a toujours été Whitey White. C'est mon nom, conformément à la loi et dans mon certificat de naissance, & partout où je vais.

La première chose dont je me souviens, c'est de la nuit d'hiver à Brooklyn quand il y avait beaucoup de bruit dans la rue — camions de pompiers, voitures de flics, une foule, et mon oncle en sang attaché par des menottes à un policier — et les gémissements de ma Tante Lucy dans la chambre à côté de la mienne, et tout le monde qui sautait à l'étage au-dessus. « Tu te tais ! », avait dit ma mère quand je m'étais mis à crier.

* — Ce serait un roman dans un des idiomes purs de la langue parlée américaine, le Noir des Villes, l'Harlemien ; avec le sujet qui convient. Vraiment dingue !!

« Il était là-haut sur la scène à souffler, à souffler, jusqu'à ce que la sueur se mette à couler ! Il me dit, "Hé !" et se met aussitôt à sauter, à sauter, là-haut, avec cette trompette rafistolée. »

Le rythme, aussi. « Hé, là, mec ! »

* * *

* CE NE SONT PAS LES MOTS QUI COMPTENT MAIS LA RUÉE DE LA VÉRITÉ QUI SE SERT DES MOTS À SES PROPRES FINS ; comme un virtuose jouant de son instrument peut utiliser n'importe quelle combinaison de notes au sein d'une mesure (le mot), mais c'est la mélodie sur toute la portée qui importe. Ce n'est pas la conception, mais l'image ; pas la courbe, mais la forme. Et ainsi de suite dans une comparaison inepte…

Un artiste ne peut traduire l'intensité passionnée de la vie sans travailler lui-même dans la passion. Un professeur est un professeur, un critique est un critique, mais l'artiste brûle et bat et souffle et saute et fonce. C'est entièrement une affaire de vertu, c'est-à-dire de virtuosité. Nom de Dieu ! La merde n'est pas rose.

D'autres notes plus tard.

Ces choses ont une vraisemblance qui dépend de leur ressemblance avec le battement de la vie.

AUTRE NOTE : —

Les gens ne s'intéressent pas aux faits, mais aux éjaculations.

— C'est pourquoi le naturalisme strict échoue à exprimer la vie.

Un art comme celui de Balzac est une douche glorieuse d'éjaculations fantastiques — une fontaine de vie, une source jaillissante, une écume incroyable. Qui a envie du vieil œil caméra de Dos Passos ? — ou des subtilités de Proust ? Tout le monde veut *FONCER* !

Donc, l'auteur doit, en se forçant à oublier tous les détails minuscules, dans l'ardeur de son âme zélée, en feu, qui souffle et halète, *FONCER* !

Plus c'est fantastique, mieux c'est, plus c'est triste, plus c'est fidèle à la vie.

Les romanciers devraient écrire sur des gens qui raisonnent ? — « Middle of the Journey » de Trilling ? — écrire sur les intellectuels ? Le seul moment où j'ai connu Trilling, il s'est affublé du masque irrationnel le plus absurde qu'il m'ait été donné d'observer : après que Ginsberg a été viré de l'université et que j'ai été mêlé à cette chute et banni du campus de Columbia, Trilling refusait de me

reconnaître dans la rue de la manière la plus farcesque, à cause de la solennité qu'il y mettait, comme si j'avais soudain contracté la lèpre et qu'il était de son devoir rationnel envers lui-même, en tant qu'Édificateur Libéral Des Intellectuels, de se réfugier à une bonne distance de mes plaies septiques suppurantes. Depuis l'autre bout de la rue, je lui faisais signe avec enthousiasme… Il pressait le pas, l'air plongé dans ses pensées. Finalement, nous nous sommes retrouvés un jour face à face au comptoir d'un drugstore, derrière lequel je m'étais posté de manière impeccable pour laver des assiettes. Il ne pouvait rien faire ; il s'est forcé à esquisser un faible sourire — je l'ai salué. Après avoir payé son café, il l'a bu à toute vitesse ; et s'est enfui aussi vite qu'il a pu. Mais des gens étaient agglutinés devant la porte, il ne pouvait pas sortir aussi vite qu'il l'aurait voulu… Il a jailli hors du drugstore, le souffle court de soulagement ; il a foncé vers ses devoirs rationnels.

C'est ce que je l'ai vu faire. Je ne supporte plus les conneries de gens pareils à propos de mon travail, particulièrement quand je ne suis plus banni de ce campus-club imaginaire qui est le leur.

Est-ce que ce virus qui attaque la rationalité est une ruse de plus pour priver du droit de vote tout pauvre type qui n'a pas une chance de s'en soucier ?

Pas d'éducation, seulement des éjaculations

DIMANCHE 11 DÉCEMBRE — *Merde**. Maintenant ils me font remarquer que les autres jeunes écrivains sont « incorruptibles » ; une ancienne petite amie à moi veut me défoncer le crâne à coups de marteau ; un écrivaillon m'accuse d'être complaisant envers mon propre succès ; ils me demandent pourquoi je suis abonné à des magazines libéraux ; ils font courir la rumeur selon laquelle je me suis laissé « commercialiser » ; ils me regardent tous avec des yeux de merlan frit. Voilà ce qu'on obtient pour avoir donné son amour au monde.

Dorénavant, rien que des linceuls.

Je ne vais même pas tenir un journal. Ma vie est en danger. Je suis devenu un grincheux. Mes amis les plus proches m'accusent de m'aliéner leur loyauté. Bien des gens font allusion à leurs ennuis…

Le seul ami véritable que j'ai, c'est Bob Giroux (activement). Mon frère.

Bien que je ne sois pas un simple d'esprit, on pourrait le croire, à entendre toutes ces bêtises.

Un soir, Neal, même Neal, s'est précipité pour m'arracher le crayon que j'avais en main afin de noter une pensée qui le dévorait, comme si le Crayon du Maître n'avait aucune importance pour lui, le Maître en Puissance. Comment peuvent-ils envisager que je sois aveugle ? Qu'est-ce que j'ai à foutre de leurs bêtises ?

Au moins, je fais mes bêtises en privé.

Adieu, trous du cul.

Le romancier ne doit jamais livrer des faits bruts, mais soliloquer avec eux, conformément à une raison qui est inséparable de l'humeur de l'œuvre dans son ensemble. Sinon c'est du journalisme.

13 DÉCEMBRE — Cette nuit, j'ai rêvé que j'errais à travers champs aux États-Unis et que j'arrivais devant une maison qui était la mienne, jusqu'à ce que, intérieurement, je me rende compte que ce n'était *plus le cas*. Je pouvais le dire à cause du « projet dans le jardin », qui n'était pas du tout mon genre de projet : — une sorte d'énorme chaudière compliquée à plusieurs cheminées noires. Et j'étais là, dans ce qui était autrefois ma chambre, en train de tripoter des outils qui, je le croyais, devaient m'appartenir. J'ai eu peur. À ce moment-là, l'homme de la maison est entré. C'était mon père. Je me suis caché dans l'office ; j'ai battu en retraite dans la cuisine-remise à outils. La femme est entrée. L'enfant était dehors, dans le jardin. Je suis sorti précipitamment par la fenêtre et, au moment où j'allais être découvert, j'ai couru comme un dératé dans le jardin, en évitant la femme qui essayait de me plaquer, en criant « Plaquage interdit ! » — et je suis parti en courant à travers une minuscule Amérique de rêve, en direction de mon « labour » dans une vallée paisible.

14 DÉCEMBRE — Vu un grand spectacle à Bop City. L'orchestre de Lionel Hampton qui « déménage » ; et George Shearing au piano. J'étais avec Neal, qui

a une chambre très étroite dans un taudis de la 76e Est, et il écrit son roman sur la machine à écrire que j'ai dégotée chez Harcourt. Raconté à Neal comment j'avais changé au cours de ce dernier mois. Étais surpris de voir que quand on change, les gens ont l'air de changer aussi (!). Nous avons discuté de ça près du poêle dans la cabane du parking.

Aujourd'hui, aussi, j'ai mangé un steak pendant le déjeuner avec les représentants de chez Harcourt ; un verre avec Bob au bar du Waldorf ; une conversation avec Holmes chez Bickford. J'écris tout ça à cause de la satisfaction procurée par la *gamme* de cette journée, et je voudrai me souvenir des détails plus tard.

Entre-temps, « Sur la route » est sur la route, c'est-à-dire que ça roule.

— —

Quand vous dites : « Je vais changer », et que vous en avez réellement l'intention, au début on ne dirait pas du tout que vous changez, mais au bout de quelques mois, insensiblement, ça s'est produit. La vie est lente et capricieuse… et *procède* avec sérieux.

19 DÉCEMBRE — Ces temps-ci, si je tenais un journal de bord d'écriture, je dirais : « Ce soir, écrit l'équivalent de 3 000 mots sur une page de 300 mots. »

* * * * * *

Tout dans le monde peut être rationalisé. Ce n'est pas vrai ? La raison est fausse ? — la raison n'est pas fausse ? Ça n'a pas d'importance.

La vie est étrange, est étrange, est étrange.

« Des criminels ou des enfants — voilà ce qu'est l'Homme. » Mais il y a une innocence maléfique et il y a une bonté expérimentée.

20 DÉCEMBRE AUBE — Travail lent et douloureux sur « Route ». La lucidité devrait être un flux.

*

La nuit n’est pas un moment romantique pour écrire, comme disent les critiques de l’après-midi, mais lorsque, en broyant du noir sur l’innocent sommeil du monde, les transes arrivent, les visions des possibilités du cœur, et dans le silence, des autels sont pour cela méticuleusement fabriqués et ciselés à la perfection.

Pour moi, c’est aussi la nuit du bebop et du moment où les trains de marchandises se mettent à rouler ; et moi, complètement impassible dans le rêve de mes créations qui se vendent à midi (!), à la différence des créations des dits critiques… (S’ils veulent parler de « romantisme »).

— * —

Choses que tous les gens connaissent
mais dont ils ne parlent jamais

1) Dean dit : « Regarde-moi ce ventre ! » — en pointant le doigt vers l’affiche d’une actrice de cinéma. S’il était suggéré qu’il puisse vraiment rencontrer cette femme, comme le jeune homme la fermerait dans la crainte admirative d’un monde redoutable. Et dirait : « Pense à toutes choses qui nous séparent cette nana et moi ! Des kilomètres de gens, des agents, des boîtes de nuit, des producteurs, de l’argent, les contacts qu’il faut ! Pourtant, comme je l’aimerais, chaque petit bout caché ! — comme aucun homme n’a jamais *osé* ! » Les gens ne parlent jamais des choses, du temps et de la nuit et de l’immensité, qui les séparent. « Je l’aime mieux que n’importe qui. Je ne la rencontrerai jamais. C’est trop compliqué & atroce. »

: — :

La vie n’est pas étrange, pas étrange, pas étrange.

Ou jamais aussi vulgaire je ne serais —
Au point que si la vie, une chose me déniait,
Moi, en l’ire de la pire diversion,
Je ferais de l’innocence une oppression.

19 MAI 1950 — Cinq mois plus tard.

Tout le temps passé à Richmond Hill depuis août dernier, quand je suis arrivé de Californie via Denver et que j’ai eu cette formidable dépression décrite dans les pages *23 à 46* du cahier, ressemble à une unique masse amorphe de temps… « il ne s’est rien passé » — la dépression est plus vive dans ma mémoire en cette matinée de mai que la publication de « Town & City » — et je me demande pourquoi il en est ainsi, presque comme s’il n’y avait *pas de temps* dans la vie new-yorkaise. Pourtant, de nombreuses choses importantes ont eu lieu, à tous égards, argent, et femmes, et voyages (à Boston, Poughkeepsie, New Hope en Pennsylvanie), et amis, et événements, et spectacles, et repas, et rêves, environ de 75 000 mots d’écrits variés, et ainsi de suite. Peut-être que ma vie n’est plus contenue dans les journaux. Ça paraît étrange. En tout cas, c’est le matin de mon nouveau départ vers l’Ouest et Mexico, jusqu’en septembre 1950.

La nuit dernière était triste & pluvieuse. Ma mère a repassé mes vêtements ; nous avons mangé un petit morceau, bavardé ; nous nous sommes regardés de temps en temps avec une tristesse furtive. Peut-être que j’écris ceci pour mettre en garde tous les voyageurs — la nuit qui précède le départ est comme la nuit qui précède la mort. C’était ce que je ressentais. Où vais-je vraiment et dans quel but ? Pourquoi dois-je toujours voyager ici et là, comme si l’endroit où l’on se trouve importait ?

Pourquoi suis-je un tel désastre en amour ? Car si mon histoire d’amour avec Sara avait été un succès, « ici » ou « là » n’aurait plus du tout d’importance, mais au point où en sont les choses, je ne peux pas rester à New York et « perdre

la face » dans les nombreuses situations qui me lient à elle. Je voyage en réalité parce que je suis sans amour. Je vais vers une autre vie, en mourant comme ça.

Mais je ne suis pas triste. La vérité, c'est que je dois toujours faire la connaissance de la véritable femme de ma vie, et je vais la rencontrer quelque part. Le voyage en est une indication. Que d'absurdités ennuyeuses on peut raconter quand on parle d'un cœur chagrin. Pas de *poésie**.

Mais elle était trop hautaine pour moi.

Il ne reste rien dans cette âme expérimentée qu'est la mienne si ce n'est la répétition — bientôt, l'homme sage & humble en moi, latent, deviendra un maître du compromis — et alors je serai vieux et routinier. Pas de mal à ça.

Laissez-moi en dire plus, en français traduit en anglais —

« Je m'en vais parce que je suis fou. Il faut travailler et non pas jouer. Tu ne sais plus comment travailler, tu es un idiot. Mets de l'ordre dans ta vie et ferme-la. Tu sais foutrement bien que tu ne vas pas travailler au Mexique — à Denver, tu n'avais pas le temps. Tu dépenses ton argent et c'est tout. Pauvre imbécile. Un beau jour, tu ne vas plus être capable de faire quoi que ce soit, et puis il sera trop tard. Si tu ne peux pas trouver un moyen de vivre aujourd'hui, tu ne vas pas le trouver demain. Cesse d'attendre et commence. »

« Devrais-je faire ce voyage ? — Je le dois, tout est organisé. »

« Oui, vas-y. Va-t-en. Fais ce que tu veux. Va jouer, va faire l'idiot. Quand tu reviendras, tu seras plus vieux, c'est tout. »

« Que vais-je faire quand je reviendrai ? »

« La même chose que ce que tu pourrais faire dès maintenant. »

« C'est quoi ? »

« Travailler et faire ta vie. Trouver une femme et l'épouser. Avoir des enfants et fermer ta gueule. Être un homme et pas un enfant. »

« Où est-ce que je vais vivre ? »

« Vis où tu veux !! Tout est pareil, pauvre idiot ! Va vivre dans les champs, va vivre dans la décharge publique, tout se vaut. »

« N'as-tu pas un mot de conseil sans condamnation de ce que je m'apprête à faire ? »

Silence maussade… puis : « Un conseil, mon cul ! Tu n'as pas besoin de conseils. Tu sais bien ce que tu es en train de faire. Si, au cours de ton voyage, quelque chose se passe, arrête-toi. Arrête de courir comme une souris à la surface de la terre. La vie n'est pas longue et tu n'es pas jeune. »

Ce sont les mots de mon « frère aîné franco-canadien » venu à moi, presque incarné, dans une vision déclenchée par le T, il y a deux semaines, et qui ne m'ont pas quitté depuis. Ses mots sonnent juste & fort.

Je l'écoute avec crainte & respect. Il m'a dit qu'il était « *un ambassadeur du Bon Dieu** », le matin où il est apparu dans ma chambre, debout dans un coin avec un air méprisant, l'œil globuleux fixé sur le toxicomane ridicule couché sur son lit. Ce premier matin-là, il a répondu à plusieurs questions que je lui posais — par exemple, Ginsberg & Meyer Shapiro & Kazin étaient des grands hommes parce qu'ils n'essayaient pas de se déjudaïser & par conséquent je ne devrais pas essayer de me défranciser. Aussi simple que ça. Il m'a dit que Carr était un pauvre idiot ; que Neal était O.K., même si c'était *un excité** ; il m'a dit de sermonner ma dame d'amour pour qu'elle fasse attention ; et toutes sortes de choses comme ça, toutes simples, directes et vraies. Il m'a même dit d'aller à l'église et de me la fermer. Il a suggéré que j'aille à Lowell ou au Canada, ou en France, et que je redevienne français et que j'écrive en français, et que je me la ferme. Il n'arrête pas de me dire de me la fermer. Quand je n'arrive pas à dormir parce que ma tête résonne des coups de gong de pensées & de phrases anglaises, il dit : *Pense en français**, sachant que je vais me calmer et m'endormir dans la simplicité.

J'emmène ce frère avec moi pour ce voyage au Mexique et je vais bien voir ce qui se passe.

Plusieurs fois, il me dit : « Mange ! » et je me lève et je mange.

Je crois qu'il est mon moi original qui revient après toutes ces années, depuis l'époque où, enfant, j'essayais de devenir *un Anglais** à Lowell, parce que j'avais honte d'être un « Canuck » ; je ne m'étais jamais rendu compte auparavant que j'avais éprouvé les mêmes sentiments que tout Juif, Grec, Noir ou Italien éprouve en Amérique, tant je les avais dissimulés avec intelligence, à moi-même surtout, avec une telle intelligence et un tel talent, et un tel aplomb

imperturbable pour un gamin. Écrit un roman à *onze ans*, « Peter » (!) Il m'a rappelé que mon père s'était lancé dans la même triste entreprise dans sa propre vie, en fréquentant *les Anglais**, ce qui signifie réellement *non français*. Ce sont les vérités irréfutables. Je vais bientôt résoudre le problème en anglicisant ma Francité et en francisant mon Anglicité, quel que soit le sens dans lequel ça fonctionne. Il y a des écueils que je vais devoir examiner : par exemple, me trouver une « épouse française » ne pourrait être qu'une régression, comme si je retournais à la relation simple que j'avais à ma sœur, quand nous étions gamins. Tout ça n'est peut-être qu'un matériau intéressant ou de la folie, ou encore, comme je l'espère, une éventuelle descente vers les racines de mon moi véritable.

En tout cas, sept mois à New York, et rien ne semble s'être passé, et me voilà reparti. J'emporte le manuscrit de « Route » avec moi.

Il n'y a rien à dire. Un jour, nous aurons tous trépassé, et est-ce que la moindre chose sera réglée ? — la moindre chose accomplie ?

Je vais y veiller, *mon frère**.

PARIS

Joyce mangeait au Fouquet's et passait des soirées dans le bistrot de Madame Lapeyre au coin de la rue de Grenelle et de la rue de Borgonne[37].

Le Raney[38] de Céline… et rue Saint Denis était sa « rue-de-maladie ».

Kerouac est allé tous les soirs sur San Juan de Letrán, et a dîné quelquefois à La Cucaracha.

: — Sublimités — :

SUBLIMITÉS À APPRENDRE[39]

grands poèmes de Boccace *IL FILOSTRATO ; LA TESEIDE*

TROÏLE ET CRESSIDE de Chaucer

LE LIVRE ROUGE DE HERGEST

LE LIVRE DE BALLYMOTE

LE LIVRE TACHETÉ

LES DÉPOUILLES D'ANNWN de Taliesin

LES MABINOGION

LE PANÉGYRIQUE DE LLUDD LE GRAND

LE LIVRE DU DUN COW

Le *LIVRE DE LEINSTER*

Le *LIVRE DE LECAIN*

LE LIVRE JAUNE DE LECAIN

ANNALES DES QUATRE MAÎTRES du docteur O'Donovan

LE LIVRE NOIR DE CHERMARTHEN

L'*ARCHÉOLOGIE DE MYRVIAN*

Les SONNETS de Pétrarque

OXIONENSE de Duns Scot

CITÉ DE DIEU, *TRINITÉ* de saint Augustin

Les *poèmes* de Prudence

La *VIE DE LOYOLA* par Thompson

Formules

Le sourire dans son œuvre…
Que faire de son éternité ?
Le beau style dans son art d'aimer.
Vous ne savez pas ce qu'est une vallée. — L'abeille du crépuscule.
Le délai du dernier lai du monde.
Quel est le sortilège ? Qui est le canular ?
Je vieillis à tire-d'aile. Mon humeur se meurt.
Impassible mort. Regarde-moi dans mon feu.
Les influences sont fortes — (une clé).

« Dingue du vide » — (ALLEN).

« Le grand monde gélatineux » — (LUCIEN).

Le pathos des ennemis. L’immensité des autres.

Le méli-mélodrame des possessions personnelles. Je te roucoule aussi !

Agaçante nature. — Lambiner dans la berceuse mi-journée.

Honte et scandale de mon étoile.

Une sentence engage une pensée au service de quelqu’un.

Sois élu résident d’un bordel.

Chez Ginsberg — un esprit sombre. Chez Neal — un esprit brillant.

Squelette ordinaire. Pas de pair plus profond.

Vallée des Clameurs. Val des Souffles.

Tout s’affale en tas au milieu des os-boyaux.

Eau bénite radioactive… servez-vous tant que c’est chaud.

Aube d’octobre : — rosée sur feuilles mortes.

Ne me si pas avec ton donc.

Berceuse mi-journée & somnolence fleurdelisée, et bourdonnement brouillé de la rumeur.

J. Fitzgerald — « Cette obscurité froide et désolée ».

L’abîme révolu.

Péter dans la soie et chier rose.

Les riches pètent dans la soie, les pauvres chient dans la toile

NOTES DE FÉVRIER 1950

« Sur la route » est mon véhicule, avec lequel en tant que poète lyrique, en tant que prophète laïque et en tant que possesseur d’une responsabilité envers ma personnalité (quoi qu’elle s’enrage à faire), je souhaite évoquer l’indescriptible musique mélancolique de la nuit en Amérique — pour des raisons qui ne sont jamais aussi profondes que *la musique*. Le Bop commence à peine à exprimer cette musique américaine. C’est le véritable son intime d’un pays.

Il y a les saints et il y a les professeurs ; et la différence est toujours présente. Absorber et/ou éviter.

À Denver, l'été dernier, tout ce que j'ai fait, ça a été de contempler les plaines pendant trois mois, à la recherche de raisons, de raisons.

Il y a un bruit dans le vide que j'entends ; il y a une vision du vide ; il y a une complainte de l'abîme — il y a un cri dans l'atmosphère désolée : le royaume est hanté. *L'homme hante la terre*. L'homme est sur une corniche à *ébruiter* sa vie. Le puits de la nuit reçoit. Dieu plane au-dessus dans ses linceuls. Faites attention !

Plus qu'un caillou sur l'estomac, j'ai une cataracte dans le cerveau ; une rose dans mon œil, un bel œil ; et qu'y a-t-il dans mon cœur, sinon le flanc d'une montagne, et qu'y a-t-il dans mon crâne, sinon une lumière ? Et dans ma gorge, un oiseau. Et j'ai dans mon âme, dans mon bras, dans ma tête, dans mon sang, dans mon haricot, une meule à lamentations qui broie le rocher pour en faire de l'eau, et l'eau est chauffée par les feux, et adoucie par les élixirs, et devient la piscine de contemplation de la vie dans ce qu'elle a de plus précieux. Dans ma tête, je crie. Dans mon cœur, je pense. Dans mon œil, j'aime. Dans ma poitrine, je vois. Dans mon âme, je deviens. Dans mon linceul, je mourrai. Dans ma tombe, je changerai.

Mais assez de poésie. L'art est secondaire.

La lamentation est tout.

(Dans mon sommeil, je me réfère à moi-même, en français, non pas comme à un « écrivain », mais comme à un *arrangeur** — celui qui dispose les choses importantes ; en même temps, j'ai associé cette fraction avec le fait de souper (*manger**). Je me suis réveillé en me souvenant de ça).

RICHMOND HILL

1er FÉVRIER — Une nuit à l'opéra avec Bob & Kelly. Un banquet pour 300 millionnaires. Gene Tunney était là. Après ça, *Birdland* avec Neal ; champagne dans le bar du Yale Club. Le mois de janvier qui vient de s'écouler a été fou…

en commençant par cette fête fantastique du Nouvel An qui s'est terminée pour moi à Princeton, dans le New Jersey, et chez les Lyndon. Un millier de choses tourbillonnantes, toutes non racontées.

7 FÉVRIER — Ce soir, j'ai songé & travaillé simultanément à quatre projets majeurs… « Route », « Sax », « Simpleton » et un roman de jeunesse sur le football (ce dernier n'est peut-être majeur qu'en termes de dollars) (même si les gamins de Lowell l'ont lu avec avidité lorsque je l'ai écrit à l'âge de 17 ans). Affairé jour & nuit. Je me rends compte à présent que, si l'envie m'en prend, à tout moment je peux commencer à *camper* et décider de m'ennuyer & d'être déprimé, uniquement pour le changement. Et voilà ce qu'il en est pour *ça*, ou n'importe quoi d'autre. Ce soir, j'ai écrit le poème du « serpent du mal »… « tous trois ont soupiré le soupir de la vie, et le serpent a un peu avancé. » Inutile de dire que mon carnet de voyage « Pluie & Fleuves » est plein à craquer. Ça fait *cinq* projets en tout… dans l'excellent répertoire d'aujourd'hui. Un de ces jours qui voient loin, quand vous êtes le grand homme d'État de votre histoire personnelle, et que vous voyez comme un protocole prophétique… au sein même d'une irréelle noirceur.

10 FÉVRIER — « Le Mystérieux Étranger » de Mark Twain est un chef-d'œuvre jamais discuté, plus profondément complet, à bien des égards, que la dernière œuvre de Melville (tout comme « Le Mystérieux Étranger » est la dernière de Twain) — « Billy Budd ». « La vie est un rêve », dit le magnifique Satan de Twain, mais c'est dit dans un contexte plus terrible qu'aucun autre auparavant. « Vous n'êtes qu'une pensée vagabonde errant désespérément dans des éternités sans rives » — et — « *Toutes les marques du rêve sont là* ».

Hier soir — fête chez Varda, où j'ai emmené Adele [Morales] ; plus tard, fête chez les Holmes, que j'ai quittée pour ne pas y revenir. Adele et moi avons passé des heures merveilleuses et douces ensemble. L'autre soir, à l'anniversaire de Neal, j'ai eu aussi l'envie de ne pas revenir. Le mois prochain, je pars avec ma nouvelle carte ; je ne sais pas où.

18 FÉVRIER — Dans douze jours, mon Town & City sera publié et les critiques vont paraître. Serai-je riche ou pauvre ? Serai-je célèbre ou oublié ? Suis prêt pour ça grâce à ma « philosophie de la simplicité » (un truc qui lie une philosophie de la pauvreté avec la joie intérieure, comme je l'étais en 1947 & 1948).

DÉBUT 1950

Cahier

Titre imposant pour les besoins d'une référence future modeste. L'année en question, pour ce qui est de l'histoire personnelle et universelle, est aussi une date décisive, pour des raisons évidentes.

SAMEDI 18 FÉVRIER — « Tu dois être au beau milieu de la forêt comme un bon vieux gros grizzly. » « Comment se fait-il que tu n'y sois pas ? », « Je suis une dame », « Il doit bien y avoir des dames-ourses là-bas ». « Oh, bébé. » Ça s'appelle « Double-Crossing Blues » et c'est ce qu'on entend à l'instant sur Symphony Sid. La fille n'a que 13 ans. Tout à coup, la forêt surgit dans la nuit. Le grand art simple est toujours inexplicable avec soudaineté et compréhensible à jamais ; il surgit, comme la forêt.

Maintenant, je commence à travailler sur mon Chad Gavin[40]… Suis resté chez moi ce soir, samedi, toujours une bonne nuit pour travailler, et j'ai commencé par lire 50 pages des « Possédés ». Puis, j'ai écrit le premier jet du plan du chapitre pour Chad Gavin — Fait une promenade de six kilomètres à 5 h du matin. Lu 40 pages de « César Birotteau » (alias Balzac). J'ai pressé & pressé mon cerveau sur cette idée de « Route » depuis des années maintenant, pourtant lorsque Balzac recommande « de ne pas confondre les fermentations d'une tête vide avec la germination d'une idée », je sens qu'il se réfère à quelqu'un comme moi. Mais je fais de mon mieux. Perdu dans cette pensée, n'ai pas produit

beaucoup de mots cette nuit. Mais l'intrigue de « Route » est riche en raison des « années » — pas d'autre raison.

J. Kerouac
94-21 134e Rue
RICHMOND HILL, N.Y.

DIMANCHE 19 FÉVRIER — Me suis levé à 4 h 30 de l'après-midi, lu les journaux, mangé, marché. Pour, donc, « commencer par le début » — Une nuit splendide de travail de coordination ; préparé 3 000 mots pour la frappe, le mystérieux chapitre d'ouverture en forme de chant explicatif, qui a pris des mois pour évoluer. Maintenant, j'enchaîne avec le chapitre Deux, histoire du Vieux Wade. Je ne vais pas compter avant qu'ils ne soient tapés. Cent idées se sont ruées sur moi pendant la nuit. Laura a un gémissement de « petite fille » quand Chad l'embrasse, même si d'ordinaire elle est sournoise & étrange & distraite. À un moment donné — point culminant — elle se moque de lui : « Je ne suis pas ce genre de fille. » Répond soudain : — « Approche-toi de moi pour la première fois ! Approche-toi de moi pour la première fois ! » Mais tout ça n'apparaîtra dans les pages du manuscrit… que bien plus tard.

Au début, ce soir, j'avais l'estomac retourné et j'étais excédé. Néanmoins, le travail a fini par passer, & le travail a tout sauvé comme jadis. Ah, quel bonheur d'en être capable de nouveau ! La détermination est la clé ; forcer la réticence. C'est une volonté unique, solitaire et imbattable contre le silence & l'obscurité sans défense. Compte tenu de la façon dont mon matériau et moi sommes organisés désormais, je pourrais montrer 50 000 mots à Bob quand il sera de retour d'Italie le 1er avril — des mots publiables.

Devrais-je retarder le voyage dans l'Ouest & faire ça en premier ? (Hum !). Nous verrons bien. Je dois ajouter quelque chose tous les jours dorénavant — ça va produire ses effets comme rien d'autre ne le peut. Pendant que j'écris, un sifflement triste, répété et bouleversant, retentit dans la nuit venteuse, dehors. Ah, machine ! Rien ne peut te sauver ! Et les vents font trembler de terreur la

vitre. Mais ici, à l'intérieur de moi, tout va bien. Il n'y a rien d'autre que le talent de l'âme faisant son métier dans l'atelier.

LUNDI 20 FÉVRIER — Suis allé à la New School par un froid glacial pour signer la feuille de présence ; puis chez Adele pour une petite conversation ; & marché jusqu'à Times Square (2 kilomètres et demi), puis suis rentré chez moi en métro avec les journaux. Une annonce de mon livre dans le « Lowell Sunday Sun ». Je jubile de plus en plus à l'idée d'être bientôt riche & célèbre bientôt, pourtant je continue à me balader, l'hiver, dans mon manteau élimé & ma casquette de chasse — une sorte de « jeune étudiant » lisant « Les Possédés » dans le métro ; comptant mes sous & méditant la question de savoir si je devrais ou non aller au cinéma… *quand le monde entier m'appartient*. Pas d'impression plus vraie, ni plus formidable. Même chose quand je pars voyager à travers tout le pays en bus (au lieu de faire du stop) et que je dors dans des vieux hôtels, comme ceux qui donnent sur le fleuve à Saint-Louis… les hôtels *intéressants* ; et les bus où les passagers sont *intéressants*, plutôt que les stéréotypes qui lisent « Time » & « Life ». Ce qui explique convenablement pourquoi mon « allure dépenaillée » n'est pas une pose, mais un moyen réel d'atteindre la joie & d'apprendre. Comment puis-je apprendre et voir si je commets l'ânerie de me transformer en passager d'avion et de descendre dans des hôtels pour conventions professionnelles (« convention » Elks)… et de m'exposer aux yeux du public.

T.S. Eliot, poète récompensé par le prix Nobel, voyage sur de vieux navires sous le nom de « Tom Eliot » ; c'est pourquoi il est le vieux Tirésias… Je serai le jeune Oreste pour la circonstance. Suis rentré chez moi à une heure du matin, mangé œufs & bacon, et me suis installé pour une sorte de travail. En passant, tout le monde chez Dostoïevski dit « Hum » tout le temps, intérieurement… c'est la clé de sa vision de l'homme — « Hum » (quels mystères ?) (que veut-il dire par là ?) — je me demande si mon propre « son » dans T & C n'était pas « Ha » ? La clé de ma vision — « Ha » ? Comme pour dire : « Je sais parfaitement ce qui se passe, mais je vais faire semblant de ne même pas entendre. » À quoi Dusty réplique : « Hum. » — Quel est le son chez Balzac ? Plus tard, je le devinerai. Peut-être que c'est « Hep ! Hep ! » — tout le monde

fonçant à travers les passions et les fortunes, follement. Chez Céline, c'est un juron ; chez Melville, un sifflement. Chez Twain, c'est le mot « content ». Chez Céline, c'est « Ouah ! Ouah ! » — ou « Aïe ! Aïe ! »

MARDI 21 FÉVRIER — Écrit une centaine de mots et décidé de me détendre un moment ; et suis allé à N.Y. écouter du bop. Dans une cafétéria au coin de la 50e et de la 8e Avenue, j'ai pris des notes sur la « hipster generation » qui ressemble tant à la génération « nihiliste » de Dusty, les possédés, d'une certaine façon ; et tellement différente par ailleurs. Pas de police secrète pour le *hipster*, seulement le secret de la nuit be-bop. Mais c'est le spectacle du détachement formel d'une génération par rapport à l'idée des gens de la génération des parents… par conséquent, je vois un parallèle entre l'agacement du vieux Stepan, en entendant le « couinement » de la voix de son fils Piotr Verhovenski, et mon propre agacement en entendant le ricanement de Levinsky et le « Mets le paquet ! » de Pomeray (particulièrement en liaison avec l'impression faite par Genet dans les milieux criminels français à la coule, lorsque, par exemple, il regarde une photo de guérilleros abattant des gens dans la jungle des Philippines et s'écrie : « Ils mettent vraiment le paquet là-bas !! »), comme il l'a fait dans une laverie de la 3e Avenue. Et aussi le jour où, à Denver, j'ai demandé un peu honteux à Neal s'il pourrait jamais « réconcilier le Christ et la salope noire » qui ne cesse de le faire baver, non, hurler, et plusieurs mois après, de manière inattendue (à New York, pendant un enregistrement), il s'est moqué de moi pour lui avoir posé la question. La « salope noire » de N.[41], il faut bien comprendre que c'est essentiellement une image sadique ; à la Rimbaud, si vous voulez, mais j'en ai ma claque des Phillip Tourian qui se prennent pour Rimbaud. La « salope noire » de N., ce n'est pas l'amour de Geo. Bouman pour les folles nuits de La Havane, mais la violence, si nécessaire. Comment peut-on réconcilier « le roi qui arrive sur un âne, humble et pardonnant », avec cette engeance de vengeance (jeu de mots voulu) ? Ha ! Ha ! — Je crois à mon propre sérieux idiot, et je ne suis pas indifférent à ce qui est charmant, après tout.

Entendu Dizzy Gillespie à Bop City et traversé la rue jusqu'à Birdland pour écouter Tristano, Miles Davis, Getz et d'autres. Là aussi, j'ai eu une idée : quand

Tristano a joué son « Intuition », abstrait, sans rythme, à la Bartok, un type noir a crié : « Joue de la musique ! » — le Noir « cool » dévisageant avec dédain le Noir ancien style, « hot ». Mais je partage l'avis du « hot ». *Joue de la musique*. Un art qui exprime l'esprit de l'esprit, et pas l'esprit de la vie (l'idée de la vie mortelle sur terre), est un art mort. Un art qui n'est pas évident pour « tout le monde » est un art mort. Un art meurt quand il se décrit plutôt que de décrire la vie — quand il se détourne de l'expression des sentiments de l'homme face au vide vers une simple description du vide. En passant du drame aux lignes abstraites, un art expire. Shakespeare, Homère, Rembrandt, Tolstoï, Céline, Mark Twain, sont évidents à tous… dans leurs meilleures œuvres. Le Beethoven des symphonies est plus grand que le Beethoven des « interprétations de la musique » des derniers quatuors. Les meilleurs opéras de Puccini dans leur sentimentalité simple valent mille œuvres modernes abstraites d'étude musicale, comme celles de Schoenberg et des autres — à 4 h du matin, j'ai pris un petit déjeuner énorme chez Ham n' Eggs Heaven. Suis rentré chez moi.

À neuf heures du matin, j'ai reçu un télégramme :

« Cher Jack : Tom est mort dans un accident de voiture. (signé) Benedict A. Livornese. » L'oncle de Tom ?

Comment aurais-je pu savoir que c'était un gag ? — innocemment envoyé par Tom lui-même ? Le récit complet de cet incident fantastique — comment je l'ai pleuré toute la journée, comment j'ai tout laissé tomber en proie à un chagrin sinistre, comment je suis allé à Lynbrook dans la nuit glaciale (tombant deux fois par terre) et j'ai fait donner une messe In Memoriam dans une église catholique, comment je suis revenu vers la Maison endeuillée pour rendre un dernier hommage, et comment j'ai entendu du *be-bop* retentir à l'intérieur et vu Tom courir pour ouvrir la porte — tout cela figurera dans une nouvelle que je vais écrire pour les magazines. Elle a la drôlerie pleine de chagrin d'un Mark Twain. Et jamais je n'ai été aussi heureux & extatique de voir Tom vivant. J'ai à peine dormi depuis — mais j'y reviendrai plus tard, dans la nouvelle. C'est trop pour le moment… vraiment.

JEUDI 23 FÉVRIER — Jack Fitzgerald me fait savoir qu'Edie lui a téléphoné de Detroit et prétend qu'elle voudrait bien venir dans l'Est, mais que « Kerouac ne la laissera pas ». Encore une autre affaire fantastique ! La vie regorge d'intrigues. À tel point que j'ai à peine le temps d'écrire « Route ». Me suis levé à 4 h du matin vendredi pour travailler — complètement bouleversé par tout… et tellement content que personne ne soit mort, & content pour tout.

Je ferai toujours ce que j'aime.

VENDREDI 24 FÉVRIER — Travaillé toute la matinée à la préparation de mon grand chapitre avec incident d'ouverture, même si j'étais fatigué à cause du sommeil agité… l'esprit était très affûté. Je suis fier du résultat, surtout pour Chad et Laura. Ce seul chapitre révèle l'âme de chacun — et j'apprends à écrire ! Appris un grand secret au cours de cette même matinée de fatigue — à savoir, vous établissez des rapports entre les âmes de tous les personnages concernés, sous tous les angles, et puis vous utilisez le matériau naturaliste pour placer lesdits rapports dans un cadre terrestre. Car les rapports, eux, sont « éternels ». Comme dit Kazin, c'est le « diamant sur lequel repose l'existence ». Une grande leçon pour moi… la façon de le faire, le secret technique. Par exemple : tout d'abord, j'ai établi le rapport entre Laura et Chad, qui est un « silence calculé », et puis j'ai utilisé le matériau naturaliste (dans ce cas, les chevaux) pour mettre en mouvement et dramatiser le fait éternel de son silence calculé, avec sa façon de faire marcher son cheval près du sien sans jamais dire un mot. Comme ça.

Reçu le merveilleux article d'Allan Temko sur moi paru dans le « Rocky Mountain Herald » du 11 février. Je suis indéfiniment surpris. Et où est-il à présent ? Il n'a pas écrit un mot. Étrange homme, enragé, rayonnant, triste. Article envoyé par Justin Brierly, qui ne dit pas un mot, lui non plus. Complots de tous côtés ! Je suis tellement heureux de partir en fumée un jour ! Bah !

Le soir, la fête chez Tom où — piètre cavalier — j'ai perdu ma belle Grace à cause de lui (il charme comme un acteur de cinéma… « piano & cocktails »). J'étais assez triste… je suis parti. Mais des choses de ce genre me sont déjà arrivées auparavant… la possession d'une femme n'est pas la question brûlante

du jour. Quelle est la question brûlante du jour ? — la fécondation de ladite femme, et une décision du genre « je-sais-comment-vivre » pour la progéniture. Fitz est venu à la fête. Les Holmes & les Bouwman là aussi… vin rosé, steaks, combats de boxe à la télévision. Fitz est venu chez moi le lendemain. Nous sommes allés à Poughkeepsie. Trente heures de conversations ont suivi.

SAMEDI 25 FÉVRIER — Le fait consternant en ce qui concerne la petite ville moderne américaine comme Poughkeepsie, c'est qu'elle n'a en rien la puissance de la métropole et pourtant elle en a toute l'ignoble mesquinerie. Fitzgerald est un martyr de la nuit de Poughkeepsie coupable où des hommes mesquins traînassent en se demandant ce qui a bien pu arriver à leur âme. Fitz dit simplement : « Elles sont mortes. » Que les rues sont lugubres… que les vies sont lugubres… quelle absence d'avenir & quel chagrin infortuné. Des milliers d'ivrognes dans les bars. Mais de ce naufrage surgit un certain Cleo — un véritable Cléophas — le « Neal noir » que j'ai rencontré là-bas ce week-end — en fait, un « Allen noir » en substance. Il dit que le Christ est penché sur l'épaule de chacun de nous, et que tout va bien. Il prend un verre d'eau et m'apprend *comment apprécier ce qu'il y a de bon dans l'eau* pour la « première fois » — (naturellement, je l'ai déjà fait, enfant, en imaginant que j'étais dans le désert). Le futur de l'Amérique repose sur la spiritualité et la force d'un Noir comme Cleo… Je le sais désormais… et sur tous ceux qui le comprennent et lui font bon accueil. Les banlieusards de Larchmont sont déjà un truc du passé. C'est la simplicité et la force brute, s'élevant du *sol* américain, qui nous sauveront. Nous serons sauvés. Seuls les banlieusards de Larchmont et les largués de Poughkeepsie (« Vous profitez bien de la vie ? Vous n'avez pas encore une télévision ? ») sont désespérés dans leur impasse vantée par les pages de « Time » & « Life » & « Fortune »… pauvres idiots, imitateurs d'une ombre qui reluit. Ce sont les grandes peuples non encore découverts de l'Amérique… tout comme en Russie. Le gamin anonyme abattu par les flics dans les rues de Brooklyn ne suscite aucune indignation publique — parce que c'est un « voyou » — mais dès l'instant qu'il est ressuscité sous la forme d'un fils de famille fortunée, et que cette famille est la famille future de la terre entière, il y

aura un scandale (Carl Sandburg : « “Exclusif” est le mot le plus laid de la langue anglaise »). Notre régime de classes s’effondrera… sans quoi l’Amérique s’effondrera… et l’Amérique ne s’effondrera pas. On peut le sentir dans les rues animées, particulièrement dans les bars White Rose à midi, quand les ouvriers mangent leur sandwich au jambon en buvant une bière ; la fumée & la conversation ; le rythme des choses ; le son des choses en cours, en progression… Allen G. écrit : « Nous avons l’habitude de penser à nous-mêmes conformément aux idées de puissance de “Life” & de “Fortune”, mais il se pourrait bien que nous soyons gonflés d’un orgueil pitoyable et que l’Histoire nous contourne (même toi et moi) dans les cinquante ans à venir. » Le mot-clé est ORGUEIL. Allen oublie que Cleo et lui sont les découvreurs d’une humilité qui va transformer les jours que nous vivons —

Quant aux Libéraux — les « intellectuels » qui écrivent à propos des « criminels », mais qui ne veulent pas de gens comme Neal chez eux — Fitz dit : « Ils n’acceptent que les touchables intouchables ». C’est la vieille histoire des Libéraux… toujours M. et Mme Demi-Mesure, toujours les réserves « respectables ». Ce n’est pas la crainte désuète du « scandale », mais une peur libérale des « conséquences ». L’Amérique s’effondrera, tout comme le prédit Allen, si nous ne revêtons pas nos armures — pour faire face aux merdeux — les envoyer paître — ne rien craindre — continuer à accumuler les connaissances, les optimismes véritables de Twain et de Whitman (respectivement) en direction d’une bonne vieille malédiction biblique dans le pays… d’un traitement par électrochocs… d’un coup d’œil furtif vers l’abîme… d’une prière comme un grognement… d’une vision de nous-mêmes… d’un peu plus de courage et d’un peu moins de cérébralité. Je jure devant Dieu que le grand symbole d’une Amérique en cours de désintégration, c’est le show télévisé de Dave Garroway[42] à Chicago ! — quel spectacle falsifié, sinueux, mielleux, à monture d’écaille, mi-homo, mi-niais… avec toutes sortes d’*insinuations* ! Le mot-clé est insinuation. Je ne sais pas pourquoi… Je le saurai plus tard.

Si une bombe H tombait sur New York et que j’avais une pilule mortelle dans ma poche, et que j’étais coincé dans un tunnel au milieu d’agonisants qui hurlent, je pense quand même que je n’avalerais pas cette pilule.

Est-ce là, l'insinuation ? Impliquée aussi dans la mielleuse psychanalyse viennoise.

« Gonflés d'un orgueil pitoyable… » Allons, descendons vite . « Amérique ! — Amérique, descends vite… car aujourd'hui le salut est arrivé pour cette maison. » Les mots de Jésus… en substituant Amérique à Zachée. Un jour viendra où la nuit sera le moment de dormir parce que nous n'aurons plus besoin de la nuit pour absorber la culpabilité.

LUNDI 27 FÉVRIER — Rentré chez moi dans le froid et la neige avec un train de N.Y. Central, assis sur des sacs de toile, train retardé de 4 heures. Dormi dans l'après-midi. Écrit le soir dans la maison froide, froide… Bientôt, cependant, ce sera le printemps, et j'irai dans l'Ouest — toujours l'Ouest. Cet été, je crois que je prendrai un boulot dans un journal et un appartement ou une petite maison à Frisco. Bientôt, aussi, je veux me marier. Je veux avoir une maison à moi pour qu'elle puisse présenter ce que je représente.

Aujourd'hui, lettres de Kelly, Ed White & Allen.

MARDI 28 FÉVRIER — Mes nouveaux projets pour mars : — dès que je toucherai mon argent, je vais m'inscrire à la salle de gym du « Y[ale Club] » pour aller faire de l'exercice tous les matins de la semaine ou presque. Aussi, café noir (pas de crème & sucre) ; suspensions à la barre en haut de la porte (qui n'a pas une bonne prise, donc je ne peux en faire que 10, 11 ou 12) ; et *dormir moins*. Je suis devenu gras et paresseux. Le temps est à l'action, le temps est venu pour une vie nouvelle, pour ma vie réelle. Je vais avoir 28 ans dans deux semaines… un âge honorable. Deux repas par jour au lieu de trois. Voyager beaucoup. Pas de stagnation. Plus aucun chagrin formel ! Plus d'angoisse métaphysique ! Action… vitesse de production… grâce… transformer le monde en une nouvelle de Saroyan de la première période, avec les objectifs et les intérêts de la maturité. *Mets le paquet !* Et un délire d'écriture à partir de pensées véritables au lieu des redites rassises… d'une intellection établie. Je vais aussi exprimer plus et enregistrer moins dans *Sur la route* — je vais montrer la voie au lieu de décrire le sentier. — Vu une photo de Bob Giroux au Portugal dans le « Daily

Miror » d'aujourd'hui ; avec des pèlerins catholiques en route pour Rome. Ouais ! — « Alors les gens partent plus longtemps en pèlerinage[43] ». Le pèlerinage de Bob est un pèlerinage dans l'église du monde, le Jésuite ; le mien est un pèlerinage dans l'église du Ciel, il-n'a-pas-de-nom. Tous deux également nous cherchons et sommes frères en esprit. « Que les grâces rendues soient dignes de cette étoile de Vénus. » Hello ! Hello ! — Salut ! Salut ! — Zou ! Ne me parlez pas de l'État Soviétique… ces sinistres couillons sont morts.

Il n'y a pas de « méchants » chez Dostoïevski. C'est pourquoi il est le « plus vrai du vrai ». Il voit tout en même temps ; et il domine son propre esprit. — Il faut croire en la vie, vivre la vie, avant de pouvoir accomplir quoi que ce soit *en sa faveur*. C'est pourquoi les diplomates du Département d'État, austères, goethéens, professoraux, ponctuels, rationnels jusqu'à l'âme, n'ont rien fait pour le genre humain. Il faut un Benjamin pour des boulots pareils (« Tout le monde n'est pas Franklin ! » Pourquoi vivre si ce n'est pour exceller ? Quel genre d'époque est la nôtre qui se flatte de sa décadente faiblesse au nom d'un spirituel bavardage de cocktail — et se moque de l'excellence ?).

Que pense le vieux Chinois au coin de la rue ? Je viens de passer devant sa teinturerie, à l'aube, et il est déjà debout. Un homme vieux de six mille ans — il ne hait ni n'aime le monde — il travaille pour avoir les mains occupées — il regarde un homme avec un œil de poisson — il vit seul, dans les coins — il a un grand chagrin et le chagrin de son antique race — il attend que le monde parte en fumée. Le voici à l'aube, grincheux, chauffant du thé dans une misérable chambre, se préparant pour une autre journée de labeur et de sueur. Qu'a-t-il à faire de la destinée de l'homme ? Tout ce qu'il sait, c'est que ses ancêtres comme lui étaient patients et vivaient de longues vies de silence, et regardaient fixement.

J'ai peur de l'Oriental, d'après ce que je peux percevoir de lui. Mon Billy Ling dans « Route » sera comme ce Wong Lee de Lee Laundry, Richmond Hill. — En bas de la rue, un spectacle plus étrange encore. Alors que je marche tranquillement dans l'obscurité qui précède l'aube en pensant que Hemingway & Fitzgerald avaient construit leurs vies autour de chasses au lion et de Yale, et n'étaient que des types facétieux*, j'ai vu une bande de chauffeurs de camions

Krug qui avaient à se soucier de femmes & d'enfants & de maisons en train de former un piquet de grève devant le garage. Avec sérieux et douceur, ils avaient décidé de bloquer l'entrée et de convaincre les autres chauffeurs de se joindre à la grève. Peut-être que la violence éclaterait plus tard. Krug est une boulangerie industrielle. Je me suis dit que je devais être un fondamentaliste à ce moment précis ; mais je ne fourre jamais mon nez là où on ne veut pas de moi et j'ai passé mon chemin… avec un air suffisant.

Plus tôt dans la journée, j'étais allé à N.Y. pour faire quelques courses. À présent, je suis épuisé. Je vais me coucher. Demain, je serai un autre homme. Chaque jour est différent (« Hum »).

*NOTE * Jamais plus je ne dirai une chose pareille !* (mars 5 h 50)

: — NOTES BIZARRES — :

MARS 1950

La nuit est la rédemption des péchés du jour — en Amérique. C'est pourquoi ils veulent « le bout de la nuit » — la purge complète des quêtes de la journée, décadentes et sentimentales. Seul le type qui travaille dur sur la riveteuse dort la nuit — le publicitaire de la télévision se soûle. Le temps est venu de trouver des moyens honnêtes d'occuper ses jours.

* * *

Je pense que la grandeur de Dostoïevski repose sur sa reconnaissance de l'amour humain. Shakespeare lui-même n'a pas pénétré aussi profondément sous son orgueil, qui est notre orgueil à tous. Dostoïevski est vraiment un ambassadeur du Christ, et pour moi l'Évangile moderne. Sa ferveur religieuse perce les faits mêmes et les détails infimes de notre vie quotidienne, de telle sorte qu'il n'a pas à concentrer son attention sur les fleurs et les oiseaux comme

saint François, ou sur les finances comme Balzac, mais sur n'importe quoi… les choses les plus ordinaires. Et cela seulement prouve que pas un moineau ne tombera au sol[44]. C'est la gloire la plus éminente d'un homme comme Spengler que d'avoir reconnu en Dostoïevski un saint.

La vision de Dostoïevski est la vision du Christ transposée en termes modernes. Le fait qu'il soit interdit en Russie soviétique implique que l'État est faible. La vision de Dostoïevski est celle que nous rêvons tous la nuit et sentons dans la journée, et c'est la Vérité… le simple fait que nous nous aimons les uns les autres que nous le voulions ou non, c'est-à-dire le fait que nous reconnaissons l'existence de l'autre… et le Christ en nous est le *primum mobile* de cette reconnaissance. Le Christ est penché sur notre épaule et il *est* « notre conscient dans l'université de Dieu », comme dit Cleo… il *est* celui qui reconnaît en nous. Son « idée » est.

Si les « publicitaires de la télévision » se soûlent le soir, comme je l'ai dit plus haut, c'est uniquement parce que la nature de leurs occupations les coupe d'un amour humble de l'homme, amour que nous désirons tous. D.H. Lawrence est une simple masturbation du moi.

1er MARS 50

Voyez : ce soir, je suis allé chez Lou, élégant, apprêté dans mon costume, et je lui ai parlé, avec « assurance », de mes nouveaux projets. Néanmoins, j'étais nerveux et je ne pouvais pas m'empêcher de remarquer sa pâle mélancolie, même lorsque sa mère riait en bavardant avec nous. Tout ce que je lui ai raconté — tout ce qui s'est passé — a été pour moi assombri par le fait que je me suis *tortillé* devant cet homme (en dépit du célèbre-jeune-auteur-bientôt-fortuné, en dépit aussi du prophète-de-la-solidité-américaine), et que ça s'est produit parce que je reconnaissais avec amour et crainte son existence, et que je ne pouvais pas supporter la mortification de mes sens enregistrant la grâce de son être. Lou n'est qu'une intensification de cette impression que je ressens à l'égard de n'importe qui ; il n'est qu'un exemple dramatique du genre humain. Pourtant, je ne supporterais pas de le voir tous les jours, par crainte de l'ennui, ou la peur de l'ennui — peut-être la peur de perdre la crainte & le tremblement, qui

constituent une dramatisation du fait que je suis en vie. Quand je suis parti, j'ai soupiré… « C'est toujours la même chose… Ma position avec quelqu'un comme lui ne changera jamais… Une relation est établie pour l'éternité… Ce monde dans lequel nous allons et venons n'est qu'une scène, la scène temporelle de réalités éternelles ; ce trottoir n'existe qu'afin que les âmes puissent y marcher. »

Plus qu'une « dramatisation du fait que je suis en vie », une telle reconnaissance de la crainte et de l'amour — ou la crainte et l'amour même — l'amour tout simplement — est notre existence, et la mienne aussi, et la vôtre, et nous essayons de l'éviter plus que tout au monde. Ainsi, cette nuit, en lisant mes nouveaux livres, je trouve que Kafka l'évite dans un rêve de lui-même ; Lawrence l'évite en se masturbant (même chose) ; et Scott Fitzgerald, bien qu'il se rapproche d'une reconnaissance de l'amour, n'a écrit sa nouvelle que pour gagner de l'argent et a omis certaines choses (dans « Crazy Sunday »). Puis, j'ai lu Dostoïevski et tout était là. Il n'est pas de vérité qui égale la vérité du prophète terrestre.

Je veux devenir, et je prie pour l'être, un prophète terrestre.

MERCREDI 1er MARS — Dans la soirée, j'ai retrouvé Frank Morley au bar de l'Hôtel Chatham. Il était complètement bourré. Je me suis soûlé avec lui. Nous avons fini par avoir une grande conversation avec Artie Shaw et sa copine Anne… chez Artie. Quelle nuit ! À minuit, Lucien m'a lu au téléphone la belle critique de Charles Poore sur mon livre, puis Tony Manocchio l'a relue pour Shaw.

Morley est un type vraiment formidable à bien des égards. J'y reviendrai — je dois le revoir dans quelques jours (je me demande si je devrais continuer à tenir ce journal ; il y a trop de choses à raconter, et peut-être que la plus grande partie est insignifiante. Pour qui est-ce que je raconte ?). L'apparition de mon livre sur le marché me secoue complètement… il apparaît au milieu de milliers d'autres livres, bons et mauvais. Un grain de sable dans un grand tohu-bohu américain. Un mot, tout de même, concernant le livre de Maxwell Perkins, « Letters from Editor to Author » (bon, je dis quelque chose sérieusement, mais

ils vont transformer ça en échange de banalités. Bah ! — « l'échange de banalités », c'est la malédiction des civilisations trop avancées. Qu'est-ce qui est en train de se passer en Amérique ?) — En tout cas, Perkins a un ton de sincérité pure et une conscience de sa propre intelligence responsable dans les lettres qu'il adresse à ses auteurs. Ça aussi, ce n'est qu'un grain de sable. Il n'y a plus de critères, mais c'est parce que la scène culturelle est en train de se déplacer d'un pôle vers un autre. Et les pôles d'intérêts ne sont plus que des toquades. Pourquoi m'en soucier ?

Le fait est que j'ai passé 4 ans, abandonnant les joies de la vie normale d'un jeune homme, pour apporter une contribution sérieuse à la littérature américaine, et le résultat est traité comme un premier roman minable — ce qu'il n'est certainement pas — (en dépit de mon « succès » apparent) — le fait que mon Town & City, aussi pauvre soit-il par endroits, mais *sérieux* dans l'ensemble, pas frivole — soit discuté par des critiques frivoles qui font la même chose, jour après jour, pour des romans en tous genres innombrables… Je suis tellement troublé que je ne me soucie même pas de finir la phrase. Apparemment, rien n'est « significatif » en dehors d'un portrait d'eux-mêmes, pour ce qui est des critiques banlieusards de la middle class. Mon personnage de Levinsky est considéré comme un dingue inutile ; de même pour Alexander Panos ; mon père, semblable à Job, est décrit comme la médiocre « lamentation pleurnicharde digne de mort d'un commis-voyageur ». Même Jack Fitzgerald juge mon père insignifiant parce qu'il n'occupe pas une position de grandeur matérielle… Il y a quelque chose de corrompu en Amérique pour qu'il puisse s'y passer ça. D'une certaine façon, John Brooks a fait la critique la plus bienveillante — et, par erreur, j'avais écrit le contraire (à Justin, à Denver) en parlant de sa critique du « Times » datée du 5 mars. Au moins voit-il les personnages comme des *représentations* des temps présents… (et comprend en quoi).

Comment un misérable auto-stoppeur (dans « Sur la route ») va-t-il avoir le moindre sens pour Howard Mumford Jones, qui veut que tous les gens soient comme lui (middle class, intellectuel, « responsable ») avant qu'il puisse les prendre en considération ? Dostoïevski pourrait-il faire que son Raskolnik

lumpenproletariat soit autre chose qu'un clochard pour un type comme Jones ? Pour un tel milieu littéraire ?

Le terrible conflit, pas seulement de classes, mais de groupes et de types, en Amérique vaut mieux que l'uniformité imposée par les États policiers ; néanmoins, il y a une violence inutile dans ce conflit. Non ! — que le conflit éclate ! Je peux être en conflit aussi bien que n'importe qui. De toute façon, T & C est rempli de divisions conflictuelles. Tout est vrai. Je vais cesser de faire l'enfant et accepter le monde de la compétition, le monde de la folie.

Et qu'est-ce qu'un livre ?

Il faut que j'en écrive un meilleur. L'Amour Universel, c'est une sacrée foutaise de toute façon… dans le « monde du jour », et non de la nuit.

Célébré, en tout cas. Un verre de bourbon informel dans une librairie (avec Goldman) a fait office de premier cocktail de lancement pour moi. J'ai vu les Lyndon, Stringham et George chez les Holmes ; bu de la bière, écouté du bop dans l'après-midi sombre et sinistre d'une chambre privée de soleil ; nous n'allons pas faire du patin à glace comme les Scott Fitzgerald des années 20 « décadentes ».

Mais, en gros, j'étais avec la magnifique Sara et je suis pratiquement tombé amoureux pour la première fois depuis toutes ces années de fatigue. Une femme… une Femme… d'une beauté sans égale.

Quelle énigme est une Femme !

Comme j'aime le genre qu'elle est !

Qui n'aime pas ?

Pourquoi est-ce que je tiens ce journal ?

Je lis à présent Stendhal, « De l'amour »… et Perkins aussi.

LUNDI 6 MARS — Mais pour en revenir aux détails au lieu de musarder, ou de japper de fausse exubérance. Le jour où le livre est paru, je suis allé déjeuner avec Ed Hodge, Tom Humason & Bob Hill, à midi ; treize heures plus tard, Tom a tout juste pu passer la porte (qui se refermait) de ce qu'il appelle « le train des ivrognes ». Pendant l'après-midi, nous avions bu et fait la tournée de quelques librairies. Le soir, chez Alexandra, un bar du milieu cynique de l'édition ; où

Treviston (un type très drôle, représentant chez Scribner) m'a donné le livre de Perkins. J'étais attristé par ma date de publication peu convaincante, mais profondément rasséréné par la présence de ces bons amis. Le lendemain, le vendredi [3 mars], j'ai signé la feuille de présence à la New School et puis j'ai dîné avec Sara Yokley de United Press, un amour de fille, splendide. Elle est bouleversée d'être séparée de Lou, qui est retournée avec B. Hale. — Le lendemain, je me suis promené sur les quais, vu un vieux type et son chien assis sur « les marches à l'arrière » de son chaland sur le fleuve. De là, j'ai marché jusqu'au centre de la ville et aux librairies à la mode, rôdant autour de mon livre que personne ne remarque, et pourquoi le remarquerait-on plus que n'importe quel autre des mille romans à l'étalage ? Le soir, je suis retourné chez Sara avec du cognac. Dimanche matin, je suis rentré chez moi et j'ai traîné. Lundi matin, je me suis levé à 6 h 30 et j'ai fait le programme d'une journée formidable que j'ai suivi à la perfection ou presque : y compris le dépôt à la banque de mes 750 dollars d'avance. Dans l'après-midi, déjeuner chinois avec les Holmes ; le soir, soûlé à la bière avec la belle Grace, mais je crois que je suis fidèle à Sara parce que je n'ai pas… en tout cas, nous étions tristes tous les deux. Suis rentré chez moi à sept heures du matin et passé toute la journée du mardi à répondre à des lettres innombrables.

Tout ce tourbillon a interrompu le travail que je faisais sur « Route ». Mais j'apprends tant de choses de la réception de mon livre qu'il me faut encore réviser certaines idées principales avant de continuer. On apprend tellement en étant publié — sur la scène culturelle et les gens dans le monde qui ne sont pas concernés par elle. Je crois que ma vision a besoin de s'élargir, un peu comme « la fenêtre du lit d'agonie » chez Tom Wolfe, peut-être pour parvenir à l'ultime vie d'ensemble du monde et du Temps, qui est celle de Mark Twain dans « Le Mystérieux Étranger » et comme quelque chose d'autre qui est en train de prendre forme lentement dans mon esprit.

MERCREDI 8 MARS — Écrit un peu dans la matinée. Ma mère est restée à la maison avec un mauvais rhume. Soucis d'argent toute la journée… pas pour moi, pour elle : elle ne va pas continuer à travailler éternellement. Suis allé à la salle de

gym du « Y » dans l'après-midi et j'ai joué au basket. Rentré chez moi. Ne peux pas écrire. Vais essayer de lire. Peut-être que l'exercice physique, intense comme celui de cet après-midi, est nuisible à l'exercice mental ?

Critique dithyrambique dans « Newsweek[45] » — de Robert Cantwell, apparemment ? Me sens mieux.

J'ai décidé d'utiliser Tony Smith dans « Route » — ce qui achève sa conception.

« Le diamant sur lequel repose l'existence » est un diamant fou et fibreux — et au lieu de mettre le doigt dessus, je peux maintenant dire quels sont les éléments qui le composent, intégralement. Un aspect, majeur, tient à ce que la façon dont une personne parle de quelqu'un dépend de la personne à qui elle parle, et c'est différent dans chaque cas, dans tous les cas, à l'infini — « fibreux » est donc le mot adéquat pour décrire ce monde, avec son évocation d'une unité organique.

Je veux la vérité, mais pas chez les femmes… (un proverbe à moi). Je veux S., pas E. J'y reviens. En fait, la Femme est assise sur une non-vérité, sans quoi rien ne pourrait être Materné ; l'espèce mourrait.

Ce « diamant fibreux » : — demandez à X ce qu'il pense de Z. Il vous dira une chose, une autre à Y, et une autre encore à lui-même, et une autre encore à une foule, et une autre encore à A, une autre à B, à C, D, E, F et à l'infini. *C'est le secret de Dostoïevski* et de l'existence humaine aussi dans ses relations formelles majeures, fondamentales, ce que Dusty appelle de temps en temps « position ».

Suis en train d'écrire une nouvelle de 3 000 mots pour Jay Landesman, « Hispter, fais-toi sauter le crâne », pour 30 dollars. Elle sera bien dingue.

Je veux la vérité, mais pas chez les femmes.

VENDREDI 10 MARS — Interrompu le journal pour quelques jours — sans doute parce que très heureux avec Sara ? Quant au reste, réception borgne du livre,

pfft !! Lundi 13 mars je vais à Boston & à Lowell. J'y reviendrai… dans ce monde borgne. Le 11 & 12 mars, écrit mon « Fleur qui Éclate dans la Nuit », ce qui est exactement ça.

11-20 MARS — Suis allé à Boston & à Lowell ; vu le toujours-formidable John MacDonald ; signé des livres à Lowell ; vu Jim O'Day, Louis Eno, Salvey, les George. Roger Shattuck et moi sommes devenus rapidement amis.

3 AVRIL — LIVRE NE SE VEND PAS BEAUCOUP.

N'étais pas né pour être riche.

Essaie de trouver la quadrature du cercle à présent.

1. Red Moultrie était le personnage central dans la conception originale de *Sur la route*.

2. Il s'agit de son neveu et d'une allusion au voyage de Marco Polo enfant avec son oncle et son père, de Venise au Cathay (la Chine).

3. Nicholas Grimald (1519-1562), poète anglais, auteur du poème « A True Love ».

4. Robert Herrick (1591-1674), poète anglais, ministre épiscopal, auteur des quelque mille deux cents poèmes des *Hespérides* (1648), dont le « To the Virgins, to Make Much of Time » souvent cité.

5. Kerouac devait finir par voyager en bus. Certaines parties de ce voyage sont décrites en détail dans le journal « Pluie et Fleuves ». La plupart des entrées suivantes — écrites à Westwood dans le Colorado — ont été extraites du journal « Philologies privées », qui n'a pas été inclus ici dans sa totalité.

6. Personnage de *Lumière d'août* de William Faulkner (*N.d.T.*).

7. *Sic*, pour 31 mai.

8. Kerouac fait ici allusion à *The Town and the City* et à Leon Levinsky, le personnage inspiré par Allen Ginsberg.

9. Son ex-femme (*N.d.T.*).

10. *Sic*.

11. *Sic*, pour lundi.

12. *Sic*, pour mardi.

13. Tiré des « Stanzas : Written at Night in Radio City » d'Allen Ginsberg (1949). Le vers complet dit : « C'est ainsi que les saints au-delà/ crient aux hommes que leurs yeux

morts voient. »

14. Ross Lockridge, Jr., auteur du best-seller *Raintree County*, s'était suicidé en 1948, à l'âge de trente-trois ans.

15. *Histoire de la grandeur et de la décadence de César Birotteau* (*N.d.T.*).

16. Allusion au « Oserai-je manger une pêche ? » de T.S. Eliot dans *La Chanson d'amour de J. Alfred Prufrock*.

17. *Sic*.

18. *Sic*, pour 10.

19. John LaTouche (1917-1956), parolier de comédies musicales à Broadway et au cinéma.

20. Pavel Tchelitchev (1898-1957), peintre russe.

21. Types à la coule (*N.d.T.*).

22. Ray « Smitty » Smith était le compagnon de voyage de Red Moultrie dans la version initiale de *Sur la route*. Des années plus tard, Kerouac ferait de « Ray Smith » son alter ego dans *Dharma Bums* (*Les Clochards célestes*) en 1958.

23. Les *World Series* sont la phase finale du championnat de base-ball de première ligue (*N.d.T.*).

24. Le 6 septembre 1949, Howard Unruh, âgé de vingt-huit ans, vétéran de la Seconde Guerre mondiale, avait tiré sur vingt-six personnes dans son quartier, en tuant treize.

25. Hôtel de luxe sur Central Park South.

26. *Mort à crédit* (*N.d.T.*).

27. *Hamlet*, acte 5, scène 2 (juste après la mort de Gertrude, Claudius et Laërte).

28. *La Nuit privée d'étoiles* (1948) (*N. d. T.*).

29. Le chapitre « Télémaque » dans lequel Stephen Dedalus expose ses théories sur la paternité chez Shakespeare.

30. Gerard Kerouac, le frère aîné de Kerouac, est mort à l'âge de neuf ans en 1926.

31. Saint Caedmon qui a vécu au VII^e^ siècle et écrit des poèmes bibliques, connus sous le nom de *Caedmonian Verse*.

32. Jay Landesman (1919- ?), fondateur de *Neurotica*, une revue de poésie « faite par des névrosés pour des névrosés ».

33. *Married a Savage* (1949), avec la danseuse de burlesque Zorita (1915-2001), qui faisait un numéro avec un boa constrictor.

34. « Fe, Fo, Fie, Fum/ I smell the blood of an Englishman,/Be he living, or be he dead,/I'll grind his bones to mix my bread. » Les deux premiers vers tirés de *History of Jack the Giant Killer* sont repris dans *Le Roi Lear* par le personnage d'Edgar (*N.d.T.*).

35. Extrait du chapitre « Circé » dans *Ulysse* de James Joyce.

36. William Congreve (1670-1729), auteur dramatique anglais — des comédies de la Restauration pour l'essentiel.

37. *Sic*.

38. *Sic*.

39. Cette liste de littérature médiévale et de la Renaissance, Kerouac l'a probablement composée en lisant le livre de Carl Ploetz, *Epitome of Ancient, Medieval, and Modern History* (1905).

40. Personnage de *Sur la route*, à cette période de l'écriture du livre.

41. Un dialogue similaire entre Kerouac et Cassady, enregistré au magnétophone, figure dans *Visions de Cody* (1972).

42. Dave Garroway (1913-1982) animait à Chicago l'émission de télévision *Dave Garroway at Large*, avant de devenir le premier animateur de l'émission *Today* sur NBC en 1952.

43. « *Then longer all folk to go on pilgrimages*. » La citation, tirée du prologue des *Contes de Canterbury*, a été légèrement altérée par Kerouac. Le vers original — « *Then do folk long to go on pilgrimages* » — donnerait plutôt : « Aussi les gens brûlent-ils de partir en pèlerinage. »

44. Allusion à Matthieu, 10, 29 (*N.d.T.*).

45. Dans sa recension de *The Town and the City*, *Newsweek* disait de Kerouac qu'il était « le meilleur et le plus éminent des jeunes romanciers dont la première œuvre a paru récemment ».

Pluie et Fleuves

• R-A-I-N A-N-D R-I-V-E-R-S •
The marvelous notebook presented
to me by Neal Cassady
in San Francisco
:— Which I have Crowded in Words —:



Standard Blank Book

No. 37½

Journals Double $ and Cts. no Units
S. E. Ledgers " " "
D. E. Ledgers Full Page Form "
Records with Margin Line

In 150 and 300 Pages

Made in U. S. A.

TO REORDER THIS BOOK, SPECIFY
NUMBER, RULING AND THICKNESS
AS INDICATED ON BACKBONE OF BOOK

A BOORUM & PEASE PRODUCT

John Kerouac
Jan. 31, 1949
(Begun) 'Frisco—

Ce journal décrit les voyages à travers chaque région du pays à partir de 1949, jusqu'à celui de 1954, depuis New York, à travers le Sud et le Mexique, vers la Californie et le Nord-Ouest, et retour à New York et dans le Massachusetts, en passant par le Middle West. Kerouac a ajouté un titre courant à chaque page pour indiquer la région dans laquelle ou sur laquelle il écrit.

La plupart des voyages et des observations dans ce journal sont romancés dans la version publiée de Sur la route. *Vers la fin, Kerouac commence à se référer à son « "Sur la route" de 1951 de Dean Moriarty et Sal Paradise » ou au « Roman de Sal Paradise, "Beat Generation" (intitulé à l'origine "Sur la route") », ce qui suggère qu'il l'a écrit pendant la rédaction de ce journal.*

Le journal lui-même est intitulé « JOURNAUX 1949-50 » sur la couverture. La première page se présente comme suit :

PLUIE ET FLEUVES
Le merveilleux cahier qui m'a été remis
par Neal Cassady
à San Francisco
: — Que j'ai Encombré de Mots — :

Dans le coin inférieur droit est inscrit :

John Kerouac
31 janvier 1949
(Commencé) Frisco —

Les dernières pages de « Pluie et Fleuves » présentaient une liste alphabétique de noms, qui n'est pas incluse ici. En guise de conclusion, sont insérés des passages extraits des cahiers de travail de Sur la route.

« PLUIE ET FLEUVES »

La Saga de la Brume —

Voyage de New York à San Francisco, 1949. N.Y., le tunnel vers le New Jersey — la « nuit Jersey » d'Allen Ginsberg. Nous, dans la voiture, jubilant, battant la mesure sur le tableau de bord d'un coupé Hudson 1949… en route vers l'Ouest. Et moi, hanté par quelque chose dont il me faut encore me souvenir. Et, de nouveau, une nuit de brume, pluvieuse, de route scintillante. Grand panneau qui annonce « Ouest » → « Sud » ←— nos choix joyeux. Neal et moi et Louanne discutant de la valeur de la vie, pendant que nous fonçons, avec des pensées telles que « Où te rends-tu, Amérique, dans cette voiture étincelante, la nuit ? » et avec le simple fait que nous sommes ensemble, dans de telles conditions de pluie, à parler à cœur ouvert. Rarement j'ai été aussi satisfait de la vie. Nous nous sommes arrêtés pour faire le plein à l'endroit même où Neal et moi nous étions arrêtés lors du voyage en Caroline du Nord, trois semaines auparavant, près du *diner* d'Otto. Et souvenu des incidents étranges et drôles. Puis, nous sommes repartis en écoutant du bop à la radio. Mais par quoi étais-je hanté ? C'était agréable d'être assis à côté de Louanne. Sur le siège arrière Al [Hinkle] et Rhoda flirtaient sec. Et Neal conduisait en musique, en poussant des hourras.

Nous avons parlé comme ça jusqu'à Philadelphie et au-delà. Et, de temps en temps, l'un de nous somnolait. Neal s'est perdu à la périphérie de Baltimore et s'est retrouvé

MARYLAND — WASHINGTON

sur une route goudronnée ridiculement étroite dans les bois (il essayait de trouver un raccourci). « Ça ressemble pas à la Route One, » a-t-il dit tristement, et c'était tellement évident pour tout le monde que ça avait l'air d'être une plaisanterie très drôle (j'ai oublié pourquoi à présent, dans sa totalité). Nous sommes arrivés à Washington à l'aube et passés devant une grande exposition de machines de guerre qui avaient été installées pour le jour de l'investiture de Truman — des avions à réaction, des chars d'assaut, des catapultes et des sous-marins, et finalement une barque à rames qui a ému l'attention mélancolique de Neal. Il a parfois cette « grandeur » fascinante, comme ça. Puis, à la recherche de café dans Arlington, en Virginie. Nous avons été dirigés vers un échangeur routier circulaire qui nous a conduits, que nous le voulions ou non, jusqu'à un coffee shop qui n'était pas ouvert. (La grandeur de Neal tient au fait qu'il se souvient toujours de tout ce qui s'est passé, y compris cela, avec une connotation personnelle significative.) Nous avons fait demi-tour et, de retour sur la grande route, nous avons trouvé un *diner* ; où nous avons pris le petit déjeuner au moment où le soleil se levait. Je me souviens du visage du jeune propriétaire de l'établissement quand Big Al a volé un gâteau au café. Rhoda est repartie pour Washington dans un bus local ; et Al a conduit, pendant que Neal dormait, jusqu'à ce qu'il se fasse arrêter pour excès de vitesse dans les environs de Richmond. Nous avons failli finir en prison pour vagabondage, avec une suspicion de détournement de mineure — mais nous avons payé une amende de 15 dollars et été libres de repartir. Un type qui faisait du stop est parti avec nous. Neal fulminait contre le policier qui nous avait arrêtés et qu'il aurait aimé tuer. Près d'Emporia, en Virginie, nous avons pris un auto-stoppeur dément qui disait être Juif (Her-

bert Diamond) et gagner sa vie en frappant aux portes des maisons de Juifs dans tout le pays pour leur réclamer de l'argent. « Je suis Juif ! — donnez-moi l'argent. » « Quelle rigolade ! » s'est écrié Neal (pourquoi, par ailleurs, le monde doit-il priver Neal de sa rigolade — et moi aussi ?). Le pèlerin était assis à l'arrière avec Al et l'autre auto-stoppeur qui lisait un livre de poche couvert de boue, trouvé dans une buse au fin fond du désert — un roman policier qu'il lisait comme s'il s'était agi de la Torah. À Rocky Mount, en Caroline du Nord, nous l'avons dirigé vers la maison de Juifs que je connais, les Temko, des joailliers (l'oncle d'Alan Temko). Mais il n'est jamais revenu. Entre-temps, toujours jubilants, nous avons acheté du pain & du fromage, et mangé dans la voiture garée sur Main Street. Avais-je jamais été à ce point à Rocky Mount ? — et n'était-ce pas l'endroit d'où j'avais envoyé une étrange lettre mélancolique à Neal, et où Ann avait fait ce qu'elle avait voulu, et où se trouvait la misérable fête foraine ? Et où ma sœur avait failli mourir ? Et où j'avais vu la Forêt d'Ardenne dans un entrepôt de tabac ? Par conséquent, ce sont ces mystères sur la terre accueillante et banale qui me convainquent de la véritable existence de Dieu (pas de mots). Car c'est quoi Rocky Mount, après tout ? *Pourquoi* Rocky Mount… ?

À Fayetteville, notre auto-stoppeur n'a pas pu exhiber l'argent désiré (à Dunn, en fait) et nous avons continué sans lui, moi dormant. Puis, j'ai conduit en Caroline du Sud, qui était encore plate et sombre dans la nuit (avec des routes brillant sous les étoiles, et la monotonie du Sud alentour). J'ai conduit jusqu'après Macon, en Géorgie, où on peut commencer à sentir la terre

CHANSON DE CETTE NUIT :
« BEWILDERED » D'ECKSTINE.
GÉORGIE — ALABAMA — MISSISSIPPI — LA NOUVELLE-ORLÉANS

et voir la verdure dans l'obscurité. Me suis réveillé juste à l'entrée de Mobile, Alabama, et dans la douceur d'un air d'été (en janvier). Nous avons joué joyeusement comme nous l'avions fait et l'avons fait à travers tout le continent (Neal portant Louanne sur son dos, etc.). À Gulfport, dans le Mississippi, nous avons fait un repas royal avec nos derniers sous, avant La Nouvelle-Orléans, dans un restaurant de bord de mer. (Ce fut le vol de Neal d'un réservoir entier d'essence qui nous a sauvés ; un vol divin selon moi, prométhéen du moins.) Nous avons commencé à entendre les rumeurs de La Nouvelle-Orléans et de « poulet, jazz et gumbo » des émissions be-bop à la radio, avec beaucoup de jazz dément des rues, du genre « énergie pure » ; aussi nous nous sommes mis à crier joyeusement dans la voiture. J'étais couché à l'arrière et je voyais le ciel gris du Golfe pendant que nous roulions — comme nous étions heureux ! Comme nous avions traversé les épreuves et la faim. (Traverser, c'est travailler.)

« Sens les gens ! » a dit Neal en parlant de La Nouvelle-Orléans ; et l'odeur du grand fleuve (que Lucien a récemment qualifié de « femelle » parce que sa boue vient du Missouri mâle). L'odeur des gens, et du fleuve, et de l'été — « l'Amérique du sud de l'été », comme je l'avais prédit — et l'odeur de terreau, de pétales et de mélasse dans Algiers, où nous avons attendu dans une station-service avant d'aller chez Bill. Je n'oublierai jamais la folle attente de ce moment — la rue délabrée, les palmes, les grands nuages de fin d'après-midi au-dessus du Mississippi, les filles qui passaient, les enfants, les doux foulards d'air qui glissaient comme une odeur et non de l'air, l'odeur des gens et des fleuves.

Et puis la vieille maison tragique de Burroughs dans le champ, et Joan Adams à la porte de la cuisine à l'arrière « cherchant un feu ». Dieu est ce que j'aime.

Le ferry aussi, bien sûr —

LA NOUVELLE-ORLÉANS

Sur le Ferry d'Algiers —

Qu’est-ce que le fleuve Mississippi ? Près de l’Idaho, près de West Yellowstone, près du coin le plus éloigné, le plus sombre, du Wyoming, les sources du Missouri, aussi modestes que les ruisseaux d’un vallon boisé, commencent — un tronc d’arbre est fendu par les éclairs élémentaires là-bas dans les coins sauvages des États sauvages… et serpente inlassablement en flottant au fil de l’eau. Arbres et rives hirsutes (plus ébouriffées que celles de l’Hudson qui ressemble à l’Avon) se dressent dans la lumière septentrionale tandis que le tronc d’arbre progresse. Élan perdu loin des hauteurs empreintes de dignité fixe (en boudant) de ses yeux empreints de dignité (« Si j’avais un œil, les arbres auraient des yeux » — Allen Ginsberg).

Bozeman… Three Forks… Helena… Cascade… (je n’y suis jamais allé ; et maintenant ils ont des centrales électriques et des usines chimiques le long de ces rives où Jim Bridger était sauvage, poétique et rugueux de liberté, sanctifié par les épreuves)… Wolf Point… Williston, dans le Dakota du Nord, et Mandon… Les neiges d’hiver… Pierre… Sioux City… Council Bluffs (là, j’y suis passé, lors d’une aube grise, et je n’ai vu ni conseil des chefs de chariots bâchés, ni escarpement, seulement des maisons de banlieue)… Kansas City.

Le Missouri immense se rue dans les crues du Mississippi à Saint-Louis, emportant le tronc odysséen du Montana désert jusqu’aux

ALGIERS, LOUISIANE

vastes rives de la nuit du côté d’hannibal, de cairo, de greenville et de natchez… et du côté du vieil alger de la louisiane (là où est assis à présent bill burroughs). « des syndicats ! voilà ce que c’est ! — des syndicats ! »

Mon ferry fend l’eau brune en direction de La Nouvelle-Orléans ; je regarde par-dessus le bastingage ; et il y a ce tronc du Montana qui passe… Comme moi, un vagabond dans des eaux sillonnées, se déplaçant lentement avec la satisfaction de l’éternité. Dans la nuit, dans la nuit de pluie…

Mais le Mississippi — et mon tronc d’arbre — voyagent du côté de Baton Rouge, là où, à des kilomètres à l’ouest, le phénomène souterrain et surnaturel de

la crue a créé le bayou (qui sait ?) — ouest d'Opelousas, sud-est d'Ogallala, sud-ouest d'Ashtabula — et là, dans le bayou aussi, (et par conséquent), en travers de l'œil de mon âme patiente, flotte l'apparition de la brume, le fantôme, le marécage tourbillonnant, la lumière de la nuit, le linceul de brouillard du Mississippi et du Montana et de toute la terre hantée : pour m'apporter le message du tronc. Fantôme après fantôme, ces silhouettes-bayous nagent dans les parages de la nuit suspendue, depuis les palais couverts de mousse, depuis la demeure du serpent ; et j'ai lu le grand manuscrit élaboré de la nuit.

Et qu'est-ce que le fleuve Mississippi ? C'est le mouvement de la nuit ; et le secret du sommeil ; et le plus vide des cours d'eau américains qui porte (comme le tronc d'arbre est porté) l'histoire de notre fureur avérée : —

LE GOLFE DU MEXIQUE

la fureur de l'âme meurtrière et désastreuse qui ne dort jamais… et dit dans la nuit : « C'est ce que je ressens toujours, tu sais ? » Je sais ? Tu sais ? Qui sait ? Mais c'est vague… inexact (Caillou-dans-l'estomac).

Le Fleuve Mississippi se jette dans le Golfe — appelé Mexique — et plus probablement Nuit : et mon tronc errant et déchiqueté, tout gorgé d'eau et coulé et roulé, flotte en mer… autour des *keys*… où le navire d'océan (comme un éternel ferry) fait défiler de nouveau son étrange destinée comme une apparition. Et Vieux Bill est assis sous la lampe (à lire les journaux de Kafka), tandis que moi, poète insouciant, œil, homme, apparition, observateur des fleuves, de la nuit, des panoramas et des continents (et des hommes et femmes), dans San Francisco, j'écris.

Car la pluie est la mer qui revient, et le fleuve — pas le lac — est la pluie devenue nuit, et la nuit est l'eau et la terre, et il n'y a pas d'étoiles qui montrent à la terre dans son linceul leurs loopings enveloppés dans d'autres mondes dont nous n'avons plus besoin : je sais (donc j'écris).

Et la nuit de pluie, un fleuve, est Dieu, comme la mer cèle les fleuves et les pluies. Tout est sauf. En sécurité.

— —

Vais-je jamais voir ma mer au détour du fleuve ? Ou simplement rouler vers elle la nuit en silence : quelle éternité, le golfe du Mexique !

RICHMOND, CALIFORNIE — FRISCO

THÉ — DÉCOUVERTES (en roulant vers Frisco depuis Richmond, Californie, par une nuit de pluie, à bord de l'Hudson ; boudant sur la banquette arrière).

Ne vous rendez pas dingue avec les difficiles et misérables découvertes de votre « moi véritable » — réjouissez-vous plutôt et déconnez (et, par conséquent, éviter ces connaissances de soi). Le manque de Neal. Mais, Ô les serrements du cœur du voyage ! La spiritualité du haschich !

Et quelle révélation que de savoir que je suis né triste — que ce n'est pas un traumatisme qui m'a rendu triste — mais Dieu : — qui m'a fait ainsi.

J'ai vu que Neal — enfin, j'ai vu Neal au volant de la voiture Allen Ansonienne et plus, une machinerie démente de vannes et de reniflements et de hoquets et de rire maniaque, une sorte de chien humain ; et puis j'ai vu Allen Ginsberg — poète du 17e siècle en habits sombres debout contre un ciel d'une obscurité à la Rembrandt, une jambe maigre devant l'autre, en pleine méditation ; puis, moi-même, tel Slim Gaillard, j'ai sorti la tête par la fenêtre avec des yeux à la Billie Holliday et j'ai offert mon âme au monde entier, grands yeux tristes… (comme les putains dans le saloon déglingué et boueux de Richmond). Vu combien j'avais du génie, aussi (dans la mesure où je pouvais m'en régaler ?). Conscient du génie, donc, ai préféré *solitude* & *convenances*. Vu à quel point Louanne, morose, absente, me détestait (sans me craindre comme elle craint & veut subjuguer Neal). Vu à quel point je n'avais aucune importance pour eux ; et la stupidité de mes desseins concernant Louanne, et ma trahison de mes amis masculins avec leurs femmes (Neal, Hal, G.J. [Apostolos], même la Beverly d'Ed, & bien sûr Cru, et d'innombrables autres inconnues dans d'autres vies).

VIEUX FRISCO

L’Étrange Vision dickensienne dans Market Street

Je rentrais chez moi à pied tout simplement de chez Larkin & Geary où Louanne m’avait trahi si bêtement (détails ailleurs), par une nuit quasi printanière dans Market Street — encombré une fois de plus, étrangement, comme toujours à San Francisco, de remords et de sombres soucis moraux, & de décisions à prendre ; parcourant deux kilomètres à pied jusqu’à Guerrero et ensuite Liberty Street (appartement de Carolyn) — quand je suis passé devant une curieuse petite gargote à côté ou au-delà de Van Ness, sur le côté droit de Market — arrêté par la pancarte « Fish & Chips ». J’ai jeté un coup d’œil à l’intérieur, affamé (alors que je venais de manger des palourdes à la vapeur et un bouillon dans un bar de Geary Street, en attendant Louanne) — L’endroit était bourré de clients affamés qui n’avaient pas l’air d’avoir beaucoup d’argent à dépenser. Le propriétaire était une sorte de petit Grec costaud, aux bras poilus et à l’air grave ; et sa femme, une Anglaise au visage rose, anxieux (avec cet air d’Anglaise de cinéma). Je venais de quitter une bande de traînards, composée de putains & de maquereaux & de voleurs, peut-être même de bandits de grand chemin, et je rôdais dans la rue, affamé, sans un sou, vigilant. Cette pauvre femme m’a jeté un coup d’œil dans l’ombre à l’extérieur, avec une sorte d’angoisse terrifiée. Quelque chose m’a transpercé, l’impression définitive que, dans une autre vie, cette pauvre femme adorable avait été ma mère et que moi, comme un bandit de grand chemin de Dickens, j’étais de retour après tant d’années passées à l’ombre des potences, dans les geôles anglaises du XIX^{e} siècle, sa « canaille » de fils prodigue…

MARKET STREET, FRISCO

impatient de l’arnaquer une fois de plus (mais pas tout de suite). « non, » semblait-elle dire en me jetant ce coup d’œil terrifié (étais-je moi-même en train de regarder sournoisement ?), « ne reviens pas harceler l’honnête travailleuse qu’est ta mère. tu n’es plus un fils pour moi, et comme ton père, mon premier

mari autrefois, ce bon grec m'a prise en pitié, tu es un bon à rien, enclin à la boisson et abonné à la défaite, et pour finir au vol honteux des fruits de mon humble labeur dans la gargote. ô fils ! ne t'es-tu donc jamais agenouillé pour prier et obtenir la délivrance de tous tes péchés et de tous tes actes de vaurien ? fils perdu ! — va-t-en ! Ne viens pas hanter mon âme, j'ai tout fait pour t'oublier. N'ouvre pas d'anciennes blessures : fais comme si tu n'étais jamais revenu et ne m'avais jamais vue — pour m'espionner dans mon humble labeur, avec mes quelques sous péniblement gagnés — impatient de t'en emparer, pressé de léser, maussade, sans affection, toi, fils malintentionné de ma chair — S'il te plaît, va-t'en ! S'il te plaît, ne reviens plus jamais ! Et vois mon gentil Grec, il est juste, il est humble… Fils ! Fils ! » —

J'ai repris ma marche, la tête pleine de tout un monde nocturne de souvenirs, tous distinctement & miraculeusement *anglais*, curieusement, comme si j'avais vécu tout ça en fait — (j'étais muet d'étonnement, arrêté en pleine extase dans Market Street, essayant de reconstruire les événements qui avaient dû se produire entre mon existence de fils de cette pauvre femme en Angleterre et ce

moment hanté dans San Francisco, Californie, en 1949). Je ne plaisante pas. Mais il n'y a rien à ajouter à ça. Maintenant référez-vous à l'incident de « Big Pop » avec Burroughs en Louisiane (chez le bookmaker) et à sa croyance à d'autres vies. Page 79[1].

Soit dit en passant, j'ai marché depuis le Fish & Chips jusqu'à l'appartement de Carolyn Robinson Cassady et j'ai remarqué en montant les marches raides dans le jardin que c'était uniquement à San Francisco et à Lowell, dans le Massachusetts, que les marches pouvaient être aussi raides et les nuits aussi saturées d'étoiles — des nuits si sombres et si riches à la Goudt[2] dans « Doux chant d'adieu de mes arbres[3] » — bruissement des arbres et fraîcheur des nuits — tellement spirituelles, une telle réminiscence pour moi, de moi ; et une suggestion du « futur ».

San Francisco, c’est chez moi pour moi ; et j’y vivrais un jour.

CONTE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS

LA NOUVELLE-ORLÉANS — LE SUICIDE DE LA FILLE

La nuit où nous avons traversé en ferry, pétés, nous étions loin de nous douter, & avons compris nos pensées-sœurs, qu’une fille, peut-être juste à ce moment-là, envisageait de se jeter à l’eau. Peut-être que lorsque Neal & moi avons décrit intensément la vieille forge de Vulcain qu’était le bateau, la fournaise de la chaudière — qui luisait d’un rouge mat dans le brouillard brun de la nuit sur le fleuve ; — ou peut-être quand Louanne & moi étions accoudés au bastingage pour observer le flot brun sombre qui gonflait ; ou lorsque, joyeusement, nous avons ri ; et regardé les cargos à quai dans La Nouvelle-Orléans, de l’autre côté de l’eau, et les maisons de Cereno comme des navires fantomatiques avec les balcons espagnols et la tillandsia, enrubannés de brouillard ; la brume mystérieuse à même la surface de l’eau ; le pressentiment et la révélation de tout le fleuve du Mississippi serpentant vers le nord en direction de la nuit du milieu de l’Amérique (avec des indices d’Arkansas, de Missouri, d’Iowa) ; et La Nouvelle-Orléans elle-même, orange dans la nuit. À quoi pensait la fille ? D’où était-elle ? Est-ce que ses frères dans l’Ohio prenaient un air renfrogné quand des hommes parlaient d’elle à la station de taxis ? Rentrait-elle chez elle, la nuit, dans les rues glacées de l’hiver, emmitouflée dans le petit manteau qu’elle avait acheté avec ses économies ? Tombait-elle gentiment amoureuse d’un ouvrier du bâtiment, un type grand et brun, et jamais disponible, qui venait la chercher de temps en temps dans son manteau impeccable et son coupé Ford ? Dansait-elle avec lui dans les salles de bal, tristes et roses ? Et faisait des plaisanteries sur la lune ? Et soupirait & gémissait & pleurait sur son oreiller ? Quelle horreur se cachait sous la tillandsia de La Nouvelle-Orléans, quelle véritable tristesse ultime a-t-elle vue ? (dans les rues du Latin Quarter, la nuit).

Le lendemain, dans le journal, nous avons appris son suicide, et nous nous en sommes souvenus ; et nous y avons pensé.

CHOSES DE LA NOUVELLE-ORLÉANS

LA NOUVELLE-ORLÉANS — Ferry d'Algiers, Canal Street, Mickey dans l'épicerie (« Hé, les mecs, vous jouez du bop ? ») ; Newton Street, Wagner Street, la digue au bout de la route ; la tombée du jour ; Basin Street, Rampart Street, The Bourbon ; Dauphine Street ; Latin Quarter ; sautant sur les trains de marchandises avec Neal & Al ; pétés à l'herbe ; Andrew Jackson Park ; — Joan, Julie, Willie ; Helen ; joué au base-ball, construit des étagères ; « Big Pop » chez le bookmaker à Gretna ; les courses et la benzédrine de Joan ; lancer de couteaux ; pistolet à air comprimé dans la salle de séjour ; les crêpes ; l'herbe ; — l'émission de radio Poulet Jazz et Gombo ; le « type » au chariot de glaces — le petit salon avec le lit pliant et le rembourrage ; Louanne la Miss de la véranda à treillage… les grands nuages de la vallée du Mississippi dans l'après-midi ; les nuits étouffantes ; dimanche dans le jardin venté, Bill assis toute la journée sous sa lampe (les volets fermés) ; et chargé de morphine, il somnole ou parle, tout est pareil. La chambre & le lit « plantation » d'Helen ; la confiture et le café sur le plancher du petit salon ; les tubes de benzédrine écrasés ; le jardin délabré à l'arrière, et l'herbe ébouriffée ; l'odeur de pisse et de rivières ; la pluie du Golfe ; Canal comme Market comme n'importe quelle rue, Rue Immortelle conduisant à l'ambiguïté de l'Eau Universelle, qu'elle soit Mississippi ou Pacifique.

SOURCES DU NEW HAMPSHIRE

TRAJET DE MON FLEUVE MERRIMACK (en Nouvelle-Angleterre)

La Pemigewasset est son bras principal et commence à Newfound Lake, au nord-ouest de Laconia, à Hebron dans le New Hampshire, à 137 kilomètres seulement de Lowell, dans le Massachusetts. Mais, une fois passé Hookset, dans le New Hampshire, ce fleuve Merrimac commence à prendre la profondeur, le

débit, la personnalité & la solitude d'un grand fleuve américain, jusqu'au moment où, en rugissant sur la bosse des rochers de Pawtucket, il a accumulé une puissance hydraulique qui fait véritablement peur à entendre. (Cela a été confirmé par un type du Colorado, Hal, qui était sidéré.)

Voici le trajet et quelques-uns des affluents visibles sur la carte :

Newfound Lake est alimenté par des cours d'eau en provenance de Mount Crosby et probablement par la rivière Baker des Whites Mountains. Winnipeaukee se trouve à l'est. La Pemigewasset coule à travers Bristol, Hill ; (L'OUEST DE LACONIA) jusqu'à Franklin. Entre-temps, il y a les Chutes de Franklin et les barrages des Chutes d'Eastman — traversant par conséquent Webster Place, près du lieu de naissance de Daniel Webster[4] — jusqu'à Gerrish et Boscawen ; à ce point, il y a les affluents en provenance de Blackwater Reservoir et de Rocky Pond, Sanborn Pond, et de nombreux ruisseaux sans nom. Maintenant, la rivière reçoit l'apport d'une certaine rivière Pittsfield et prend le nom de Merrimack. Et continue vers Penacook, Concord (et le lac Penacook) — puis vers Bow (Turkey Pond) et Pembroke ; Hookset (SHINGLE PONDS, AND BEAR BROCK) — Manchester et le lac Massabesic, et un cours d'eau en provenance de Weare et, de là, les Chutes de Goffs et, à travers une caverne rocheuse, vers Reeds Ferry ; Merrimack ; Thorntons Ferry — vers Nashua et Hudson (alimenté depuis Hollis et le lac Canobie) et par le fleuve Nashua. Jusqu'à Tyngsboro (Tyngsboro LAKEVIEW Pond et un ruisseau en provenance de Pepperell). Puis *Lowell* — alimenté par Long Pond (Pine Brook) et le fleuve Concord de Thoreau[5] — jusqu'à l'Atlantique à Newburyport & Plum Island.

109 Liberty Street Frisco *SECRET, PEU COMMUNICATIF*

Le secret du temps est l'instant, quand les ondulations de la suprême aspiration s'effacent — ou l'instant réel du « suprême » en soi quand tout s'efface. Nous connaissons le temps. La connaissance du temps de Slim Gaillard.

« Dinah » de Danny Kaye me rappelle, bien entendu, Sebastian… « Écouté ce disque sans arrêt au Pôle Nord en 1942. » (J'ai dit ça.)

Les ondulations engendrées par de nombreux événements secondaires liés à mon souvenir de Sebastian (et de son monde de « femmes mu-gnifiques ») se sont finalement transformées en un cours d'eau impétueux quand je l'ai entendu et que j'y ai pensé. Cela explique ma quête, de toute une vie, d'instants de vision quand tout est effacé… les grands arbres dans le désert blanc apparaissant, et le bruit amorti des pas pour m'en approcher. « Nous connaissons le temps. » Et nous anticipons le futur quand nous négligeons nos ondulations à mesure que nous progressons, sachant que la solution joyeuse viendra à l'instant voulu. N'est-ce pas trop obscur toutefois ?

SUR LA CALIFORNIE

« LA CALIFORNIE DE NEAL »

C'est un concept entièrement nouveau, & un monde en soi. Il a tout expliqué des diverses divisions du chemin de fer du South Pacific au moment où nous sommes arrivés dans l'État : aux confins du désert de Mojave, à la périphérie de L.A., à Tehatchepi et Bakersfield plus tard. Il m'a aussi montré (tout en haut de la vallée de San Joaquin) les pensions de famille où il a vécu, les *diners* où il a mangé ; et même les points d'eau où il a sauté du train pour aller cueillir des raisins pour les autres serre-freins et lui. À Bakersfield, de l'autre côté de la voie ferrée, là où j'avais bu du vin avec Bea en 1947, la nuit, il m'a montré l'endroit où vivait une femme qu'il avait entretenue — des endroits où il n'avait rien fait de plus spectaculaire que de s'asseoir et d'attendre. Il se souvient de *tout*. Sa Californie est un immense endroit ensoleillé de voies ferrées, de raisins, de parties de *pinochle* jouées dans les fourgons de queue, de femmes dans des villes comme Tracy ou Watsonville, de restaurants chinois & mexicains derrière la voie ferrée, de grandes étendues de terre — chaud, suant, important — Et, de plus, c'est un vrai Californien, au sens où tout le monde en Californie est un peu un acteur de cinéma déprimé, c'est-à-dire beau, décadent, à la Casanova, où

toutes les femmes aiment vraiment essayer différents lits. À Frisco, en particulier, Neal colle à la singularité du type californien… où de parfaits inconnus vous parlent d'une façon presque intime dans la rue. La Californie, c'est un peu un pays où viendraient se rassembler des *amants* solitaires & exilés & excentriques, comme des oiseaux. Tout le monde est débauché, complètement (en quelque sorte). Et il y a ce côté vieux jeu du pays, & des villes (*pas* à L.A., mais en remontant), qui rappelle toujours l'Ouest américain de l'Âge d'Or auquel nous pensons. Les nuits sont « insupportablement romantiques »… & plus tristes que celles de l'Est. [J'Y REVIENDRAI]

EN DIRECTION DE L'OREGON
ÉCRIT DANS UN RESTAURANT
DE CHILI À PORTLAND

San Francisco à Portland (1 123 kilomètres) 4 & 5 février 49

Adieux muets et maussades avec Neal et Louanne après une nuit à Richmond, Californie, dans une boîte démente de jazz & de putains avec Ed Saucier & Jan Carter (batteur). — (le thé ; l'Énervé tirant sur la chaise de la fille ; les filles Billie Holliday ; et « Ferme-la ! »). Adieux à la gare routière de la 3e Rue — Greyhound. Oakland. Dormi à travers toute la vallée de Sacramento jusqu'à Red Bluff, etc. (même que San Joaquin ?). Réveillé à 7 heures du matin dans Redding. Froid — collines couvertes de touffes d'herbe blanche tout autour, rues vides… Vers le nord en passant par le lac Shasta près des montagnes de Buckhorn & de Hatchet — paysage spectaculaire de forêts et de neige du Nord-Ouest… (Hal a dit autrefois que c'était comme le Colorado.) Fantomatique Mont Shasta au loin… Lacs de montagne ; ciel bleu très haut de l'atmosphère de montagne. Lamoine… baraques des chemins de fer ; étendues plates. En face montagnes spectaculaires et crêtes boisées en direction de Dunsmuir — petit chemin de fer et ville de bûcherons dans les montagnes (Mont Shasta et les neiges de randonnée). Shasta flirtant avec les nuages — Ville sur crête étroite, & neige. Vision du petit garçon : terrain de basket de l'école, père cheminot en bas dans le creux ; nuit de Noël ; les rubans de neige du Shasta qui

marchent ; le fantôme du Grand Shaman Fou le conduisant sur les pentes de la femme-enveloppée-de-blanc. (Comment les rubans fantomatiques s'ébattent sans vergogne dans la journée de bleu sans fond, sans même attendre la nuit — mais la NUIT *vient* tout de même…) Jusque sur la Montagne Shasta (stupide skieuse). Et puis l'herbe sinistre… « Qu'allait-il faire là-bas, à Weed[6] ? » La grande auberge face aux espaces vides au nord et les seaux à charbon ; neige & froid — Hommes dans l'hôtel. Sapins des montagnes. Ville désolée, sinistre.

CALIFORNIE DU NORD

Après l'herbe (grand Black-Butte désolé dans la neige), les formidables nuages au loin au-dessus de la chaîne des Cascades et des Siskyous de l'Oregon (les nuages de la Piste de l'Oregon). Puis Dorris, en Californie, et le pressentiment de cavernes glacées très loin à l'est, au bout de vastes couloirs de neige… Puis Klamath Falls au milieu des étendues plates de la vallée de la Klamath ; petite ville américaine enneigée, joyeuse, au matin ; « les affaires dans la ville ensoleillée ; hiver ; Geo[rge] Martin ; ruelles de brique rouge comme dans le Lowell de Duluoz. » Une marche dans l'air vineux. Des enfants penchés sur la rambarde du pont, la Klamath faisant de la vapeur, les Sierras Nevadas de la Californie au loin (Non). Trois villes : *Dunsmuir*, très Lowell, médiévale, Alpine, très « Docteur Sax » — et *Weed* : — sinistre, western, un peu comme Oxbow (Nevada), rudes shérifs et éleveurs — et *Klamath Falls* : joyeuse, carillonnante, enneigée, ensoleillée, comme chez moi.

Du côté du grand lac de Klamath, sur la crête occidentale des montagnes boisées, qui conduit vers les cratères, les étendues sauvages et les prairies de l'Est de l'Oregon et vers cette jonction mystérieusement inconnue de l'Oregon, de l'Idaho et du Nevada (à l'est de McDermitt). Terre du passé des Shastas — terre des Modocs à présent, des Indiens des lacs. Modoc Point. Lac Agency. Le long col sinueux de Sun. Lac dans cratère volcanique ; et sommet pointu comme une aiguille sur lequel Dieu n'oserait s'asseoir (sommet du Lac

Diamond ?). Grands rochers couverts de neige dans l'air du Nord-Ouest, et le bois, le bois…

(Le Mont Shasta hante la pauvre Dunsmuir, la pauvre Weed, et même moi à présent : une montagne fantomatique dans son linceul blanc, méprisante).

Grand Col de Pengra… Un mètre vingt de neige. Grands séquoias glorieux drapés de neige, penchés, hochant la tête, dressés, serrés, décharnés, taillés, grand orchestre dans la neige, arpèges entiers de séquoias enneigés, & voûtes de ciel bleu entre eux.

PENGRA & WILLIAMETTE DANS L'OREGON

(Les arbres poussent droit sur les pentes accidentées des falaises.) Les sommets hirsutes des falaises penchées au-dessus de nous. Descendant le col de Pengra (endormi la plupart du temps) en direction d'Oakridge…

La petite vallée de la Williamette, un fin ruban de fermes pauvres hantées au crépuscule par les cratères volcaniques au loin. Pleasant Hill ? Fondée en 1848 ? — Comme les pionniers étaient bourgeois ! (Le cimetière, là, rempli de pionniers de l'Oregon.) Région sous-développée. L'Oregon est un désert où les gens doivent vivre dans des petites vallées pauvres comme la Williamette et être pourtant hantés (alors qu'ils traient de gentilles vaches) par les Encantadas de l'Ouest explosé… Puis les neiges fondent dans le Pengra et la petite Williamette inonde Eugene, Albany, Junction City, Oregon City, Salem (elle leur montre qui est vraiment petit, et révèle la stérilité des volcans impuissants paralysés par la rage, là-bas).

Ah ! — et il y a la Columbia pour les crues, rejointe par la Williamette (et la grande Snake River), pour l'inondation des autres villes. Eugene, une ville universitaire ennuyeuse comme Durham… comme Corvallis ? Et Albany & Salem, Oregon. Mais Oregon City, ville de la Williamette aux Grandes Eaux à présent, ville à la Holyoke des papeteries & des réservoirs d'essence, et des corniches avec les maisons au-dessus, et des putains dans les ruelles de brique rouge : une petite ville, très certainement.

Portland, comme toutes les stations-service et tous les *hipsters* et toutes les villes de la taille de Portland, est identique à n'importe quelle autre ville de la même taille aux États-Unis, ou à n'importe quelles stations-service ou à n'importe quels *hipsters* partout. Neige fondue qui tombe ici.

LES PENSÉES DE PORTLAND

Nous avons franchi un pont sur la grande Columbia sombre. Fleuve autrefois aventureux & pouls commercial de Portland, à présent interdit au « public » à cause de l'activité des remorqueurs, des bases navales, etc., etc., tout comme le Mississippi est interdit par des barrières métalliques à Algiers, en Louisiane. Beaucoup de gargotes de chop suey à Portland, comme à Salt Lake City (!!). J'avais anticipé la neige mouillée dans une nouvelle de 1945, « trempé de souffrance », sur une pension de famille à Portland. Les mystères du naturalisme & du surnaturalisme se rejoignent.

Nombreuses pensées ce soir… en mangeant du *chili con carne* dans un restaurant de Broadway (Portland)… O'Flannery. Samedi soir dans Portland, Oregon… filles et garçons qui sortent ensemble.

Le pathos de la distance adoucit ma rage contre Neal & Louanne à présent. Nous sommes tous comme nous sommes — (et avec horreur j'ai vu ce que j'ai été plusieurs fois à Frisco). Oh, bon… La nouvelle moralité de Neal va tenir le coup, mais pas comme une fin en soi. Plus à ce sujet dans les pages qui conviennent.

Cette nuit, je dors pendant toute la traversée de la vallée de la Columbia. Prochain arrêt pour écrire, c'est Butte dans le Montana. Que Dieu nous bénisse tous. Car la mort *est* le prix du péché… et pourtant la vie éternelle nous est encore acquise. C'est Neal & Louanne. Quant à moi, je serai moi-même en tant que créé (aucune psychologie ne subsiste, ni aucune philosophie). Il n'y a pas d'au-delà derrière mon au-delà, et pas de derrière au-delà de mon derrière… nous tous, nous disons cela, n'est-ce pas ?

VAGABONDS DANS PORTLAND

De Portland à Butte (écrit à Spokane le 6 février)

À présent je vais en venir à la source de la nuit de pluie : Le Nord — de Neige, à l'Ouest, qui fait les Mississippi — qui fait la nuit de pluie que nous traversons sur les routes de morte-eau… À présent je vais m'approcher et toucher la source de tout ça — et, de ce fait, peut-être ce que Wolfe entendait par « les Montana non encore découverts ».

Deux mendiants-vagabonds à l'arrière du bus au départ à minuit (2 « bagarreurs ») ; ont dit qu'ils étaient en route pour The Dalles et se faire un dollar ou deux. Ivres — « Nom de Dieu, ne va pas nous faire débarquer à Hood River ! », « Va taper deux clopes au chauffeur ! » Nous avons roulé dans l'immense obscurité de la vallée de la Columbia, en plein blizzard. Je voyais à peine des grands arbres, des escarpements, des obscurités terrifiantes — et les lumières de l'autre côté du grand fleuve (assez grand pour avoir son Cap Horn au Cap Girardeau du Mississippi). Vancouver, Washington, dans l'obscurité enneigée, sur le rivage d'en face…

Pensé à Hood River et combien ce serait lugubre de se faire débarquer là-bas : — dans la nuit encapuchonnée, sur des rivages trempés et sauvages, parmi les troncs roulés, les rochers escarpés… je me suis réveillé après une sieste et j'ai bavardé avec le vagabond (« Ce qui m'a fait naître, c'est Kansas City, dans Jackson County » et « mon lieu de naissance, c'est le Texas » — ou Bakersfield, ou Modesto, ou Delano — pouvait pas décider quel mensonge était le plus approprié. Disait qu'il aurait été un hors-la-loi de longue date si J. Edgar Hoover n'avait pas rendu le vol illégal. Disait qu'il allait à The Dalles pour voler — une petite ville de fermiers & de bûcherons, disait-il —

LA GRANDE VALLÉE DE LA COLUMBIA

WASHINGTON

En avant dans la vallée de la Columbia de la nuit terrifiante. J'ai menti et dit que j'avais conduit une voiture volée de N.Y. à Frisco. Il a dit qu'il me croyait implicitement). — donc, après cette petite conversation, j'ai dormi et je me suis réveillé à Tonompah (?) Falls —

Un fantôme encapuchonné de blanc a fait couler de l'eau depuis son immense front glacé (que je ne pouvais pas voir entièrement dans la lumière bizarre). Donc Docteur Sax était passé par ici lui aussi… dans cette nuit encapuchonnée de la Columbia. Des centaines de centimètres de neige, depuis l'escarpement érodé en étagères par la patiente et épouvantable Columbia, depuis un front glacé, cette eau coulait (depuis un trou en forme de bouche) et s'évaporait à mi-hauteur en brume. Nous étions apparemment au fond de la vallée à présent, découvrant au-dessus de nous d'anciennes rives de rocher. J'avais peur parce que je ne pouvais pas voir ce qui se trouvait dans l'obscurité au-dessus & au-delà de la capuche de glace, les Chutes — quelles horreurs hirsutes ? Quelle nuit taillée à coups de serpe (pas d'étoiles).

Le chauffeur du bus a alors plongé par-dessus de folles corniches… J'ai traversé Hood River, The Dalles, endormi.

Me suis réveillé brièvement, ai jeté un coup d'œil sur Wallula, site du vieux Fort de 1818 (Walla Wall Fort — DANS UNE FAILLE DE LA MESA) — dans une région comme une *mesa* d'armoise et de plaines où la Columbia se tortillait pour rejoindre la Snake River (dans les plaines boueuses de Pasco) et la Yakima un peu au-delà. À l'horizon, les longues collines brumeuses appelées Horse Heaven ; et vers le sud, (Ô Oregon !) le Whitman National Park.

Puis, vers le nord-est à travers Connell, Lind, Sprague, Cheney (terres à blé et à bétail comme dans l'Est du Wyoming).

WASHINGTON ORIENTAL — IDAHO

Dans des blizzards tempétueux jusqu'à Spokane — ville enneigée, un dimanche après-midi. (Ai marché dans la neige pour récupérer ma vieille veste

noire élimée.) Sprague, une ville en brique rouge, à silos de blé, comme au Nebraska.

De Spokane (peut-être un endroit de méditation, vraiment, après tout, pour ma tante nonne Caroline) jusque dans l'Idaho — Cœur d'Alene —

(Mais Ô cette terre sombre de Columbia !) (Je vois, toutefois, à quel point la Snake River a failli devenir une rivière coulant vers l'est, si ce n'était la gueule du Mississippi — comment elle prend naissance à moins de deux kilomètres de la ligne de partage des eaux à Jackson Hole, dans le Wyoming ; mais la Columbia l'a emporté, à Pasco ; et le Territoire de l'Oregon a été encore plus préservé — même si la Columbia peut faire face à la situation, en serpentant depuis le Canada jusqu'à l'embouchure de l'Astoria.) (Par conséquent, le Nord-Ouest a sa nuit de pluie, comme Lowell a son Merrimack, et Asheville sa Broad, et Harrisburg sa Susquehanna.) Y a-t-il un lien entre « le fantôme de Susquehanna » et les « vagabonds de Hood River » ? Bien sûr. Mais en route vers l'Idaho…

7 FÉVRIER — Traversé Cœur d'Alene endormi (Oh, tant pis) — mais peu importe, je n'en ai pas moins vu les lacs et les montagnes, et je ne pouvais rien y faire : ils arrivaient de l'est, et Cœur d'Alene était, comme Spokane, en terrain plat. Mais, immédiatement, nous avons grimpé une grande corniche le long du lac gelé et enneigé pour atteindre une altitude élevée. Col du Fourth of July ; et les grandes étendues de neige à sapins, au-dessus du lac de Cœur d'Alene. La dénivellation était brusque. J'ai pensé aux Indiens de Cœur d'Alene et tout ça leur appartenait.

Nous avons continué et sommes descendus dans le lit de la

LA NUIT DES BITTERROOTS

rivière Cœur d'Alene, jusqu'à Cataldo. J'ai vu les agglomérations de maisons nichées dans les trous déments de la montagne. Une voiture était bloquée ; un grand jeune homme jovial arrivait en courant pour donner un coup de main ; des chiens aboyaient, des cheminées fumaient, des enfants, des femmes. — toute la joyeuse vie nordique à laquelle je pense de temps en temps, comme dans le

Maine, avec les couchers de soleil gelés, la neige, la fumée, les cuisines de l'Idaho, le foyer. Puis, direction Wallace… quelques grandes mines… Puis, Mullan, au milieu des grandes pentes raides qui s'élèvent juste à côté. Là, j'ai pensé à Jim Bridger et à la façon dont, en se réveillant le matin dans le creux de la vallée où se trouve aujourd'hui Mullan, il avait regardé droit devant lui là où le conduisait indiscutablement le lit de la rivière — à travers les escarpements sans fin qui lui appartenaient alors. Je ne l'ai pas vu escalader les pentes, comme un grand nombre d'entre nous le fait littéralement dans la civilisation, mais plutôt suivre l'éternité des lits de rivières ; au-dessous de ces hauteurs tout en sapins, au-dessous des étoiles de neige. L'homme qui avait écrit un poème :

« J'ai vu un oiseau pétrifié, dans un arbre pétrifié,
Chantant son trille pétrifié »(Dans une Forêt pétrifiée).

Jim Bridger inconnu, un des vrais poètes de l'Amérique ; à moudre son café et à trancher son bacon et à frire la viande de biche à l'ombre de la Chaîne des Bitterroots inconnues en hiver. Qu'a-t-il bien dû penser ? et les hommes de lui, marié à une Indienne et solitaire ?

Il a commencé à faire nuit et nous avons franchi dans l'obscurité le col de Lookout dans les Bitterroots. Nous sommes montés à des hauteurs plus grandes encore dans la grisaille de neige ; et tout en bas dans le ravin brillait la lumière d'une unique cabane — à près d'un kilomètre et demi au-dessous. Deux garçons dans une voiture

PORTE DU MONTANA

ont failli quitter la corniche en voulant éviter notre bus. Dans le silence, pendant que nous attendions le chauffeur parti les aider à dégager les congères à la pelle, j'ai vu et entendu le secret des Bitterroots… (J'ai connu ces choses auparavant.) Depuis le col, descente jusqu'à Deborgia, dans le Montana, et puis jusqu'à Frenchtown et Missoula. Nous avons suivi le lit de la Bitterroot River (elle commence près de Butte et serpente le long de ces montagnes les plus désertes

qui soient jusqu'au lac de Flathead, au nord). À Deborgia, j'ai commencé à voir à quoi ressemblait le Montana ; et je ne l'oublierai jamais. C'est quelque chose qui pourrait satisfaire l'âme de n'importe quel homme (sérieux, d'une certaine façon). Éleveurs, bûcherons & mineurs dans un petit bar, à parler, à jouer aux cartes & aux machines à sous, pendant que tout autour, c'est la nuit du Montana de l'ours & de l'orignal & du loup, des pins & de la neige, et des rivières secrètes, et des Bitterroots, des Bitterroots… Une petite lumière là où ils sont, & l'obscurité la plus immense, saturée d'étoiles. La connaissance de ce que les jeunes hommes ont pensé de leur Montana (et en 1870 ?) — et de ce que les vieux hommes y ressentent. Les femmes adorables cachées. Mais ce n'était que le début.

Missoula, je n'ai pas aimé — une ville d'étudiants qui font du ski (du moins d'après ce que j'ai vu autour de la gare routière).

J'ai dormi pendant le trajet jusqu'à la grande Butte.

Et pourquoi Butte — au-delà de la ligne de partage des eaux, près d'Anaconda et du col de Pipestone — est-elle plus grande ? Eh bien, regardez les noms qui l'entourent. Avant d'arriver dans le Montana, je pensais m'arrêter à Missoula pour me reposer, & pour voir ; parce que j'en avais entendu parler par tant de vagabonds (en 1947, dans le Wyoming, par exemple). Mais ce n'est qu'une

LA NUIT À BUTTE

grande gare de jonction… en tout cas, regarder simplement la carte et voir butte au milieu des géographies de la ligne de partage, c'est penser au nevada de twain (pour moi). et il en est bien ainsi — Dans Butte, j'ai mis mon sac à la consigne. Un Indien ivre a voulu que j'aille boire avec lui, mais j'ai prudemment décliné. Mais un petit tour rapide dans les rues en pente (dans une température au-dessous de zéro, la nuit) a permis d'établir que tout le monde à Butte était ivre. C'était un dimanche soir — j'espérais que les saloons resteraient ouverts jusqu'à ce que j'aie vu ce que je voulais voir. *Ils ont fermé à l'aube*, à supposer qu'ils

ferment. Je suis entré dans un grand saloon comme jadis et j'ai bu une bière géante. Sur le mur du fond, il y avait un grand panneau électrique qui faisait clignoter des numéros de tirage. Le barman m'en a parlé et dans la mesure où j'étais un débutant, il m'a permis de choisir ses numéros pour bénéficier de ma chance. Pas de bol… mais il m'a parlé de Butte. Arrivé il y a 22 ans et jamais reparti. « Les gens du Montana boivent trop, se bagarrent trop et aiment trop. » J'ai observé les personnages merveilleux qui étaient là… les vieux prospecteurs, les joueurs, les putains, les mineurs, les Indiens, les cow-boys ; & les touristes qui avaient l'air différents. Un autre saloon de jeu regorgeait de richesses indescriptibles : groupes d'Indiens moroses (Pieds-Noirs) buvant un whisky rouge dans les chiottes ; des centaines d'hommes de toutes sortes jouant aux cartes ; et le vieux joueur professionnel de la maison qui m'a fendu le cœur parce qu'il ressemblait tant à mon père (fort ; les cernes verdâtres ; le mouchoir saillant de la poche arrière ; magnifique visage angélique [pas comme mon père], grêlé et coriace, et la

grande tristesse asthmatique, laborieuse, de ce genre d'homme. Je ne pouvais pas détacher mes yeux de lui. La conception entière que je me faisais de « Sur la route » a changé & mûri pendant que je l'observais). (Expliqué convenablement ailleurs). Tout le sens était là pour moi et, spécifiquement, c'était comme si je redescendais des préoccupations métaphysiques « pluvieuses » vers le cher homme de nouveau… à tous égards, écriture & autres… (ayant désormais échappé à la *mystique de haschisch*[7] obsessionnelle de Neal). Un autre vieillard, de quatre-vingts ans, quatre-vingt-dix ans, que des hommes pleins de respect appelaient « John », a joué tranquillement aux cartes jusqu'à l'aube, les yeux à peine ouverts ; et j'étais sidéré à n'en plus finir par le fait qu'il avait joué aux cartes dans la nuit du saloon et des crachoirs, de la fumée & du whisky du Montana depuis 1880 (époque de la transhumance du bétail au Texas en hiver, époque de Sitting Bull). Un autre vieillard avec un vieux chien de berger

affectueux (comme dans le Colorado, tous les chiens sont des chiens de berger à longs poils) s'est tiré dans la nuit de montagne glacée après avoir contenté son âme aux cartes. C'était de nouveau le vieux monde du jeu de mon père, dans la nuit du Montana, & *plus encore* d'une certaine façon. Ah, cher père. Et les jeunes vachers ; et les mineurs ; et les femmes déchaînées. Même les Grecs, qui sont comme les Grecs de Lowell… mais *plus encore* dans le Montana. Comment l'expliquer ? Pourquoi s'en soucier ? Même les *Chinois* !

À l'aube, je suis allé attraper mon bus. Très vite, nous avons commencé à descendre ; et en regardant en arrière, j'ai vu Butte, toujours éclairée comme des pierreries étincelantes sur le flanc de la montagne… « Gold Hill » — et l'aube bleue du nord. Et, de nouveau, déments, les rochers & les neiges & les vallées & les chaînes de montagne & le bois & l'armoise. En peu de temps, nous étions à Three Forks… où le Madison et le Missouri agissent en étrange confluence ; où le Missouri, au

VALLÉE DU YELLOWSTONE

milieu de l'hiver, déborde et reste gelé, couvert de neige, sur des hectares et des hectares de ranchs : — traces des crues sur les pavés de Natchez à mille six cents kilomètres de là, traces du terreau friable dans les champs tout autour, plus loin & tout le long de la piste du Missouri (s'envolant vers le nord) et du Mississippi (fleuve à pulsion sudiste) jusqu'à la lointaine Louisiane. À Three Forks, par une aube frisquette, j'ai vu la vieille rue, les trottoirs en bois, les vieux magasins, les chevaux, les vieilles voitures — et, au loin, les Bitterroots et les Rocky Mountains couvertes de neige ; et les jeunes hommes qui ressemblaient tous à des joueurs de football ou à des vachers ; les secrètes, délicieuses, femmes inconnues. — À Bozeman, j'ai vu les fins du monde de nouveau : les Tetons du Wyoming, & Granite Peak, & les Rockies, & les Bitterroots ; & quelque chose comme un *glacier* au loin, vers le Canada, vers le nord en quelque sorte, tout autour, tout du long. C'est comme quand on contemple la fin du monde dans le Wyoming, en Arizona, au Texas (devant El Paso), à Mevrill dans l'Oregon, et

bien d’autres endroits dans l’Ouest. Nous avons escaladé les Rockies — au milieu des ranchs & des moutons — et nous sommes descendus vers Livingston dans la vallée du Yellowstone. Le Yellowstone, comme la Platte au Nebraska, comme le Nil, est une des grandes vallées du monde : dans le désert de neige, les arbres de la vallée ne cessent de danser dans le vent, protégeant ranchs & fermes. Comme toujours, dans le Montana, une forte impression des distances vers le nord, vers le Canada, ou vers le sud en direction du Wyoming — et vers l’est en direction… du *Dakota*. C’est un des endroits les plus isolés du monde. Bigtimber, dans le Montana, que j’ai adorée, est une jolie ville, mais c’est un monde de terres sauvages par rapport à Denver ou… Bismarck ? Boise ? Où ? Le Montana est dissimilé comme ça tout simplement et c’est ce qui explique que ce soit le seul État de l’Union à avoir sa propre personnalité, & c’est véritablement le seul État de l’Ouest dans l’Ouest.

BIGTIMBER, MONTANA

De Butte à Minneapolis

Le Montana est « protégé » par le Dakota, le Wyoming, l’Idaho et l’étrange Saskatchewan, de ce monde ridicule ! — toute-puissance à lui ! — (et en même temps, souvenez-vous, c’est la source *réelle* de la nuit de pluie). Le berceau boueux du Grand Boueux[8].

Bigtimber. J’y ai vu une scène étonnante, une chose étonnante : tous ces vieux de la vieille assis dans une vieille auberge déglinguée, à midi (au milieu de la prairie enneigée) — jouant aux cartes près de vieux poêles : *même à midi*. Le Montana est la terre de la vie virile, des occupations viriles et de la paresse virile ! Et un garçon de vingt ans, un bras manquant, perdu soit à la guerre, soit au travail, me dévisageant tristement, se demandant qui je pouvais bien être et ce que je faisais dans le monde. Il était assis parmi les vieux, les anciens de sa tribu, dévisageant l’étranger, l’extraterrestre, le Poe secret ou le Lafcadio Hearn que je me sentais être alors. Quelle tristesse ! — et comme il était beau parce qu’il serait à jamais incapable de travailler et devrait s’asseoir à jamais avec les vieux

de la vieille, et se demander comment ses copains faisaient avancer les vaches et faisaient la fête. Comme il était protégé par les vieux, par le Montana. *Nulle part au monde, je ne dirais qu'il est beau pour un jeune homme de n'avoir qu'un bras*. Vous voyez ? Je n'oublierai jamais non plus l'énorme tasse de café que j'ai bue dans ce bouge, pour cinq cents ; ni ce pauvre garçon magnifique qui, en dépit de sa tristesse, semblait comprendre qu'il était *chez lui*, plus que je ne peux le dire avec tous mes bras. — Le bus est ensuite reparti, de buttes en ranchs, des arbres du Yellowstone aux canyons & aux failles dans le lointain, du Montana à…

À Billings, vers 2 h de l'après-midi, il faisait moins vingt-trois degrés au minimum. J'ai vu trois des plus belles jeunes filles qu'il m'ait été donné de voir dans ma vie, les trois en quelques minutes, en train de déjeuner dans une sorte de cantine de lycée avec

« YELLOWSTONE RED »

leurs petits amis à l'air grave. Âme Montana… Nous sommes repartis. Et arrivés dans l'autre ville formidable du Montana que je n'oublierai jamais, & que je revisiterai… *Miles City*. Ici, au crépuscule, il faisait environ vingt-huit au-dessous de zéro. J'ai fait un tour. J'avais vu, tout le long du trajet, des magnifiques ranchs au fond de la vallée du Yellowstone et maintenant c'était leurs propriétaires avec leur famille, en ville pour faire des provisions. Les femmes faisaient les courses et les hommes jouaient dans les magnifiques saloons. Dans la vitrine d'un drugstore, j'ai vu un livre soldé — tellement magnifique ! — « Yellowstone Red », l'histoire d'un homme dans les premiers temps de la vallée, & ses tribulations & ses triomphes. Est-ce que ce n'est pas une meilleure lecture que l'« Iliade » dans Miles City ? — leur *propre* épopée ? Il y avait plusieurs magasins de selles excellents, en raison de l'existence d'un vieux fabricant de selles en ville et d'une tannerie à la périphérie, du côté est. Les saloons de jeu rappelaient bien sûr Butte et Bigtimber, même si les gens avaient l'air plus prospères et que c'était la fin de l'après-midi, presque l'heure

du dîner. Un homme, vêtu d'un vieux gilet, fatigué de jouer aux cartes, se lève de sa table (sous un mur couvert de vieilles photos de propriétaires de ranchs et de bois de wapitis), s'assied plus près du bar et mange un steak épais et bien saignant. Entre-temps, sa femme et sa jolie fille reviennent le chercher et décident de manger avec lui. Les fils, tous équipés de bottes neuves, font leur entrée depuis le grand froid dans leurs manteaux en peau de mouton du Montana, et ils mangent aussi. Puis, après quelques heures supplémentaires en ville, ils chargent leurs paquets dans la voiture et repartent dans leur ranch sur le Yellowstone, où leur bétail est parqué sur la pâture d'hiver, à l'abri du pire froid de l'hiver. Il fait un froid exceptionnel dans le Montana, mais nulle —

MILES CITY, MONTANA

part ailleurs les gens ne s'habillent aussi bien pour s'en protéger — de telle sorte que la rudesse du climat est annulée par un vrai bon sens. La plupart des hommes portent des cache-oreilles — c'est-à-dire des casquettes avec visière & protections des oreilles, comme des casquettes de chasse. J'ai vu, sur le haut plateau du Texas près de Sonora, plus d'un cow-boy à cheval portant ces casquettes, le mois dernier. Finalement, la chose que j'aime le plus à propos de Miles City, c'est la parfaite unité et le sens de son existence. C'est une ville (au sens original de la signification de ce mot) conçue pour la préservation, l'amélioration & la continuation de la vie humaine. Il n'y a pas de « décadence », pas même l'innocente décadence que représentent les vagabonds. Les gens ont de la chance à Miles City, ils vivent bien, ils se respectent les uns les autres, ils se tiennent les coudes, & leurs vies ici sont une riche chronique d'occupations intenses, de considérations intéressantes & de joie solennelle — pas d'hystérie, rien de « forcé » — un rassemblement mesuré d'oiseaux mesurés. Ils traversent l'hiver et l'été avec la même force mesurée. La vie est joyeuse… et cependant la vie est aussi dangereuse ici : là où se trouve l'homme, se trouve le danger ; mais je considère le danger venant d'hommes mesurés comme le seul danger auquel je ne voudrais pas faire bon accueil. Dans Miles

City, je crois que je m'occuperais de mes affaires. Et je crois que les autres le feraient aussi. Vous pouvez avoir toutes vos orgies d'Utopie ; au moins, si les choses doivent en venir à l'orgie, je préférerais une orgie avec les gens du Montana, pour toutes ces raisons.

Maintenant, une partie encore plus *émouvante* du voyage devait encore se présenter… une découverte d'un esprit étonnant dans l'Occident moderne, au « fin fond » du Dakota du Nord. Oui, dans le Dakota du Nord, il y a des gens que j'estime plus que n'importe qui, en général, à New York et dans toute l'Europe par-dessus le marché — et je mettrais à part ces gens du Dakota du Nord tout particulièrement. Si je voulais dépendre du sang des hommes & des femmes, j'irais dans ce Dakota du Nord et nulle part ailleurs.

« UN FOYER DANS LA VIEILLE MEDORA… »

DAKOTA DU NORD — LA NUIT DANS LES BADLANDS

Dans le froid coupant de la nuit des plaines enneigées, nous avons roulé jusqu'à Terry et ensuite Glendive, dans le Montana. J'avais somnolé. Certains passagers sont montés à ce dernier arrêt loin de tout du Montana, et rapidement nous nous sommes retrouvés à Beach, dans le Dakota du Nord. Quelle nuit lugubre, glaciale — avec une lune froide. À ma surprise, à Medora, le Missouri Incalculable avait creusé un canyon dans le rocher et c'était le Cœur des Badlands. Qu'est-ce que le Missouri ne fait pas ? — quelles terres ? — quel rocher ? quelle alluvion ? vous aurez des chaînes de montagne gelées ou des canyons noirs, ou des vallons dans l'Iowa, ou des *deltas* ? Sous le clair de lune de janvier, dans cette partie la plus septentrionale de l'Amérique, les rochers de neige et les buttes fantomatiques ont des formes bombées et hantées… landes ambiguës pour « sales types » barbus qui fuient la justice des villes à vif. Medora est une de ces villes ; et Belfield… le grand Ouest américain qui s'étend jusqu'à présent de Pasco, dans l'État du Washington, jusqu'à des endroits comme le nord d'Oshkosh, dans le Nebraska. Plus de « sales types » — à cheval, en tout cas — mais le même monde accidenté et indéniable pour une aspiration de l'âme

aussi nécessaire qu'accidentelle. Ainsi se présentaient mes pensées (qui étaient aussi hantées par les rochers & la neige sous la lune dans le Canyon des Badlands), quand, à la périphérie de Dickinson, le chauffeur du bus dingue a failli quitter la route en passant sur une petite congère inattendue. Ça ne l'a pas troublé le moins du monde jusqu'à ce que, à un kilomètre et demi de Dickinson, nous tombions sur des congères infranchissables et un embouteillage dans la nuit noire du Dakota, battu par les vents de la lande, en provenance de la Plaine de la Saskatchewan. — Il y avait des lumières, et de nombreux hommes en peaux de mouton avec des pelles, et beaucoup de confusion — et le froid le plus glacial, quelque chose comme moins trente, d'après mon estimation prudente. Un autre bus

DICKINSON, DAKOTA DU NORD

qui roulait vers l'est était coincé ; un camion ; et de nombreuses voitures. la cause majeure de la congestion était un petit camion à plateau qui transportait des machines à sous dans le montana — de telle sorte que tous ces grands échanges commerciaux étaient bloqués par des machines à sous si peu utiles dans les steppes du Dakota. Depuis la petite ville de l'Ouest qu'est Dickinson sont arrivés des équipes de jeunes gens excités et équipés de pelles, la plupart d'entre eux portant des casquettes de base-ball rouges (ou des casques de l'Air Force, comme les casquettes portées par les 2 types du Dakota du Sud que j'avais rencontrés sur la route en 1947). Et de grosses vestes, des bottes, des cache-oreilles — entraînés par le shérif, un garçon costaud et joyeux de 25 ans environ. Ils s'y sont mis — c'était une nuit arctique ou presque, tourbillonnante, usante ; j'ai pensé à leurs mères et à leurs femmes qui les attendaient à la maison avec du café brûlant, comme si l'embouteillage dans la neige était une urgence qui affectait directement Dickinson. C'est ça, le Middle West « isolationniste » ? Où, dans l'Est mollasson, des hommes travailleraient-ils pour d'autres, gratuitement, à minuit, dans des vents hurlants et glacés ? La scène au-delà des hommes et des lumières faisait penser à la Plaine de la Désolation même… à la

calotte glaciaire du Groenland dans l'obscurité. Nous, dans le bus, nous regardions. De temps en temps, un des garçons venait se réchauffer… certains disaient qu'il faisait moins quarante, je ne sais pas. Il y avait des garçons de quatorze ans, de douze ans même. Finalement, le chauffeur du bus, un type fou et bien, a décidé de foncer ; il a fait rugir son moteur Diesel et le grand bus à destination de « Chicago » est allé glisser au milieu des congères. Nous avons fait une embardée en direction du camion à plateau : j'ai cru que nous allions toucher le gros lot. Puis, nous avons fait une embardée en

direction d'une ford 1949 toute neuve. bang ! bang ! nous nous sommes retrouvés enfin sur la route sèche après une heure de dur labeur. pour moi, c'était tout simplement un bon spectacle et je n'avais pas de bottes pour descendre du bus. le café, dans dickinson, était bondé et rempli de l'excitation du vendredi soir — tout le monde parlant de l'embouteillage dans la neige. Tout autour, sur les murs, des photos des anciens propriétaires de ranchs et même de quelques hors-la-loi et personnages légendaires. Les garçons de Dickinson de constitution moins robuste faisaient une partie de billard sans prétention dans la salle du fond. Les jolies filles étaient assises avec maris et familles. Le café chaud était la commande du moment. Des hommes entraient et sortaient, apportant des nouvelles des efforts en cours dans la nuit noire des Badlands rugissants. Nous avons entendu dire que le motoculteur avait percuté la Ford neuve et que les pales puissantes avaient découpé l'aile arrière d'une manière qui rappelait des éclats de shrapnel — que des morceaux de carrosserie avaient donc été envoyés paître dans différents coins de la montagne enneigée. Ou bien le motoculteur était-il simplement parti semer ? En tout cas, je détestais l'idée d'avoir à quitter cette merveilleuse atmosphère, cette ville *réelle*, où Nature & Coutume avaient trouvé une manière grandiose de se rencontrer et de joindre leurs forces. Les hommes ne travaillent les uns contre les autres que quand l'abandon des hommes n'est pas dangereux — quand et où. Ces gens du Dakota ne nous accordaient pas

beaucoup d’attention maintenant que nous étions en sécurité ; nous avions eu besoin d’eux, ils étaient venus ; mais ils n’avaient aucun besoin de nous, les « rats des villes » que nous étions en réalité. J’ai jeté un dernier regard sur l’endroit, et sur les photos au mur, et sur les gens, et j’aurais aimé naître & grandir & mourir à Dickinson, dans le Dakota du Nord.

FINI LE DAKOTA

Nous nous sommes de nouveau retrouvés coincés à la sortie de la ville, mais les garçons sont venus de nouveau avec le motoculteur. Un gros semi-remorque était profondément enfoncé dans une congère ; sans ces garçons, le chauffeur était perdu dans les étendues glacées. Ils tiraient des chaînes et cassaient la glace et criaient, comme s’ils se réjouissaient d’être les sauveteurs dans cette situation. Dans l’Est, nous serions désespérés. Nous sommes passés et avons foncé à travers le Dakota. J’ai dormi à l’arrière, après un arrêt dû au moteur qui avait pris feu. Pendant que je dormais, le bus s’est arrêté à Bismarck dans une aube congelée ; tous les passagers sont descendus parce que le chauffage était en panne et la température à l’intérieur du bus était tombée au-dessous de zéro. Ils ont trotté en direction d’un *diner*. Le bus a été remorqué dans un garage et réparé. Pendant tout ce temps, j’ai dormi d’un sommeil tranquille et merveilleux, et j’ai fait des rêves agréables, du Dakota en juin, ou d’étés enchantés je ne sais où. Je me suis réveillé revigoré dans Fargo (est-ce que ce n’est pas un nom qui sonne froid ?). Il faisait moins trente-quatre.

Et puis le trajet plat, enneigé, ensoleillé, à travers le Minnesota des fermes et des clochers, s’est déroulé sans histoires naturellement, à l’exception d’une route à la périphérie de Moorhead qui avait été conçue de toute évidence par un architecte vraiment malveillant pour perturber l’estomac à des intervalles mathématiquement calculés. Sans cœur.

Et comme c’était ennuyeux de se retrouver de nouveau dans l’Est… finis les espoirs fous : tout était décidé et satisfait ici. Toutefois, j’ai parlé avec un beau

vieillard qui se rendait à St. Cloud, qui se souvenait du Minnesota du XIX^{e} siècle, « quand les Indiens étaient devant Alexandria » (à quelques kilomètres

MINNEAPOLIS — SAINT PAUL

à l'ouest du lac Osakis). Rien de mauvais dans le Minnesota, à part la middle class… qui est en train de détruire toute la nation de toute façon. À St. Cloud, le formidable Père Mississippi coulait dans un lit de rocher sous des ponts qui ressemblaient à ceux de Lowell ; et des nuages fantastiques, comme à l'autre bout, à La Nouvelle-Orléans, flottaient au-dessus de cette vallée septentrionale. Je n'ai qu'une objection à faire au Minnesota : ce n'est pas le Montana. C'est l'objection d'un homme amoureux — de l'Ouest américain. Nous avons roulé en direction d'Anoka et puis de Saint Paul.

Ce célèbre port fluvial a encore la vieille brique de 1870 le long des quais… qui sont à présent la scène des marchés en gros et des marchés aux fruits, tout comme à Kansas City près de la rive pentue du Missouri. Saint Paul est plus petit et plus vieux et plus délabré que Minneapolis, et il y règne une ambiance de dépression couverte de suie comme à Pittsburgh… même au cœur du joyeux hiver de neige. Minneapolis est une immense ville sombre qui déploie des *communautés blanches* sur les environs plats et monotones. La seule beauté touchante ici est apportée par le Mississippi et aussi par une évocation sans espoir des Mille Lacs et de la région de la Rainy River au nord. Les gens sont des citadins de l'Est (bien entendu, on dit « Middle West ») ; avec ce que cela implique du point de vue de *leur allure, de leur conversation & de leurs préoccupations*. C'est de ma faute ; je déteste pratiquement tout. J'aurais aimé voir Duluth simplement à cause de Sinclair Lewis et le Lac Supérieur.

Ce sont mes opinions mélancoliques.

Puis, après un déjeuner dans un restaurant de Minneapolis et une marche glaciale dans les rues noires, et

WISCONSIN — CHICAGO — MICHIGAN

une brève conversation dans la gare routière avec un jeune homme, qui avait le Feu de la Phénoménalité dans le regard et a fini par me donner des brochures religieuses (toutes plus engagées dans le mouvement de la libre-pensée les unes que les autres, et conçues pour des mecs comme moi), le bus est parti rouler dans le Wisconsin et vers les charmantes noirceurs fluviales d'Eau Claire.

Eau Claire appartient à ce type de petite ville américaine que j'aime toujours : elle est au bord d'une rivière et elle est sombre, et les étoiles ont un éclat frappant, et il y a quelque chose de *pentu* dans la nuit. Lowell, Oregon City, Holyoke dans le Massachusetts, Asheville en Caroline du Nord, Gardiner dans le Maine, St. Cloud, Stuebenville dans l'Oregon, Lexington dans le Missouri, Klamath Falls dans l'Oregon, etc., sont des villes comme ça — et même Frisco, bien sûr.

Après Eau Claire et un aperçu de la nuit des sapins & des marais dans le plat Wisconsin, j'ai dormi et été transporté à Chicago à l'aube.

Les mêmes rues disloquées dans les aubes sales… la métropole de l'Est de nouveau… les travailleurs noirs attendant les cars de l'usine en toussant ; la circulation des voitures très tôt ; les immenses Décombres de la Ville s'étendant dans toutes les directions comme un puzzle et une damnation et une énigme. C'était le même Chicago qu'en 1947… mais, cette fois, je ne me suis pas arrêté pour examiner de près « l'exubérante nuit tintinnabulante » du Bop dans le Loop ; et les haricots dans les *diners* de crève-la-faim.

J'ai détesté Gary, j'ai même détesté South Bend (pays de concessionnaires automobiles et de désolation caillouteuse) : qu'allons-nous faire ?

Puis, les adorables fermes de l'Indiana et de l'Ohio que j'avais vues bien des fois auparavant ; finalement Toledo (Holy Toledo[9] !) — où je suis descendu pour faire du stop jusqu'à Detroit et j'ai fait cinq kilomètres à pied pour me retrouver sur la bonne route.

BEAT DANS DETROIT

(Assis sur mon sac par terre dans les toilettes)

DETROIT 9 février 1949

Je suis descendu du bus à Toledo avec un désir fou de voir ex-épouse, ex-amour, ex-joie Edie… J'ai fait du stop jusqu'à Detroit par un après-midi ensoleillé. J'y suis arrivé en trois stops, avec trois types bien (un jeune étudiant en droit de Monroe, dans le Michigan ; un machiniste de Flat Rock, dans le Michigan ; et un autre type qui n'a pas raconté grand-chose sur lui). Mais j'ai appelé la mère d'Edie et Edie n'était pas là. J'ai traîné dans les rues (avec 85 derniers cents) plus *beat* que jamais — (sauf en 1947 à Harrisburg et il y a deux semaines dans Ellis & O'Farrell Streets avec Louanne). Et j'ai été pris de rage, d'une rage atroce. Je l'éprouve encore ce soir (mais un peu moins dans la mesure où j'ai appris que je pouvais retourner à Toledo et rentrer à N.Y. avec le billet que j'ai). Mais je n'ai plus que 25 cents à présent, et la famille Parker m'a parlé au téléphone comme si j'étais un clochard et la femme de Parker a tout simplement refusé de me prêter 3 dollars pour manger. Tout ce monde minable peut aller au diable. Je me suis reposé dans la bibliothèque en lisant des trucs sur Jim Bridger, le Montana et la Piste de l'Oregon… pour ma propre gouverne. Fatigué et affamé comme je le suis, je me soucie moins de nourriture et de sommeil que ces gens qui ne me prêteraient pas 3 dollars — et qui étaient autrefois mes beaux-parents. J'aurais aimé qu'Edie soit là. J'ai tenu des propos nostalgiques à sa mère pendant une heure au téléphone. En coïncidence avec ce sentiment, j'éprouve un chagrin croissant concernant ma colère disparue à l'égard de Neal, il y a cinq jours à Frisco. La vie est si brève ! — nous nous séparons, nous errons, nous ne revenons *jamais*. Je meurs, ce soir.

FLEUVE DE NOUVELLE-ANGLETERRE

Informations complémentaires sur mon Merrimack

C'est un nom indien, qui est censé signifier Eau Rapide. L'orthographe avec le « K » est « employée dans certains endroits le long du fleuve au-dessus de Haverhill ». Le Merrimack, avec son bras le plus étendu, fait 295 kilomètres de long. Il prend forme à proprement parler à Franklin, grâce à la jonction des

rivières Pemigewasset & Winnipesaukee (les chutes d'Amoskeag font 17 mètres de haut à Manchester ; celles de Pawtucket, 9 mètres). Navigable à partir de Haverhill. L'embouchure du fleuve à Newburyport est un estuaire sensible à la marée, avec une barre de sable variable. Bassin de drainage : 8 000 kilomètres. La vallée était formée avant que le glacier n'arrive et ne se retire : « la plaine inondable en amont est creusée de tranchées » & terrassée ; là où le nouveau cours ne s'est pas conformé au cours préglaciaire (la vallée a été remplie de sédiments glaciaires après le retrait de la glace), le fleuve est tombé sur des saillies rocheuses enterrées, plus résistantes que les sédiments en aval, « et c'est ainsi qu'il en est résulté des cascades ».

Thoreau, lui, écrit que le sens indien de Merrimack est ESTURGEON (ce qui est plus probable, je crois). Les encyclopédistes anglais risquent de conclure que les « sauvages » d'Amérique appelaient Eau Rapide n'importe quelle rivière ; avec un humour pince-sans-rire très britannique —

NUITS DE NEW YORK

FAUNE DE NEW YORK

La nuit du 14 mars, quand Willie, le garçon de Little Jack, a brusquement débarqué dans l'appart de York Avenue (chez Allen) et l'a informé qu'on l'avait mouchardé, et que le F.B.I. le recherchait. Little Jack envoyant Hunkey « prendre la température » en ville ; et la longue nuit mélodramatique de spéculation mystérieuse ; et l'angoisse en cherchant à savoir où se trouvait Vicki ; et les bobards (pendant que le vieux, à l'étage au-dessus, cognait la vieille Katherine, et qu'elle est venue se réfugier chez nous). L'atmosphère « sinistre » que souligne toujours Hunkey, qui se fait de plus en plus oppressante.

Finalement, à l'aube, Hunkey est revenu, visiblement chargé d'informations pertinentes, mais commençant par des tergiversations compliquées, presque shakespeariennes… délibérément, sans doute, au moment où il est entré (pensant que Little Jack ne voudrait pas qu'Allen & moi soyons au parfum), car au

moment où Jack a dit : « Quelles sont les nouvelles ? », Hunkey a ouvert son « Daily News » et lu les titres et les sous-titres de la une sur un ton moqueur… parfois avec une inflexion faussement modeste, parfois un peu ennuyée, parfois faussement dramatique (etc.), toujours *intelligemment* en tout cas. Un truc à propos d'un « marin mort » avait une double connotation (toute vie est double, triple) — car Hunkey avait été marin autrefois, et il se considère « mort ». Tout le truc était lourd de sens (j'ai appris une loi du drame : le drame, pour l'essentiel, est un danger ambigu interrompu par des choses drôles, & des choses comme le numéro de Hunkey). (Ça a été curieusement indescriptible.)

BROOKLYN ELS[10] *NOTES*

Peu de temps après, dans la nuit du 16 mars, une femme noire dans le métro à The Lefferts nous a cité Saint Jean, « Voici, il vient avec les nuées ; et chaque œil le verra[11] ! » — et puis, en faisant un geste en direction de mes pieds, elle s'est écrié : « L'étang de feu est là[12] ! » — Un homme, avec une grosse serviette, je ne sais pas si c'était un avocat ou un fou, disait qu'il croyait au Ciel, mais qu'il espérait qu'il y aurait des arbres et des fleurs là-haut. Elle a dit que nous serions tous des anges, pas besoin d'arbres & de fleurs ; elle a dit que nous aurions des ailes. Mais il a répondu : « Je ne sais pas, j'espère qu'il y aura des arbres & des fleurs, parce que j'aime beaucoup les arbres & les fleurs. »

À moi, quand je suis descendu, elle a dit : « Bonne nuit, chéri ».

Elle m'avait donné un prospectus qui disait : « Un jeune homme aura-t-il les moyens de purifier sa voie ? En la suivant conformément à Ta parole. »

Mais je ne suis pas jeune, et ma voie est pure dans l'étang de feu. J'ai vu le Firmament, & l'Or, et je les ai entendu chanter : mais je me suis servi de ces ficelles pour m'empêcher de tomber.

La femme était une rose du crépuscule brillant sous la pluie dorée.

— —

Un seul mot toute la nuit prononcé, me semble-t-il, que j'entends quelque part dehors, là où la pluie murmure de façon si lucide, si intime, si larmoyante,

contre la vitre de ma fenêtre : Ah, c’est Dieu qui me dit combien nous lui sommes chers, combien nous nous trompons. Dieu plane au-dessus de la pluie battante.

SOMBRE ZORRO
DE LA NUIT CALIFORNIENNE

NOTES COMPLÉMENTAIRES SUR LA CALIFORNIE (DE NEAL)

Ma vision de la Californie, quand je l’ai vue & embrassée pour la première fois en 1947, était liée de manière inextricable à la vision de Zorro galopant dans la poussière au clair de lune, sous de vieux arbres denses, noirs comme l’encre… une sorte de vision *mexicaine* aussi ancienne que les missions — le Camino del Real & la route des fleurs — car, en effet, tous les « westerns » sont pratiquement filmés en Californie, et tous les films qui ont des scènes en extérieur, et donc on grandit en voyant la route & les arbres de Californie, encore et encore. Quand j’y suis arrivé (singulièrement, la nuit quand je marchais pour me rendre à mon travail à travers une vallée de fleurs au clair de lune), je l’ai *reconnue* complètement — (en 47) — les arbres noirs comme l’encre et tout.

La Californie de Neal colle à la mienne, mais l’augmente d’une manière si magnifique — pour inclure « les amants en panne » et la vieille vie américaine ensoleillée des voies ferrées, et les bars où les serveurs, les barmen, le propriétaire et les clients ressemblent TOUS aux personnages d’un film, les seconds rôles, les cascadeurs ou les doublures… jamais au héros. Dans l’Est, c’est le foutu héros qu’on continue à voir. C’est pourquoi la Californie est poignante. Ses nuits sont pathétiques avec cette tristesse de « bout-du-continent »… la *drôlerie* aussi.

Je pense aussi que la Californie est dotée d’une sorte de « classe » du fait de la présence des Mexicains, qui sont les héritiers des Espagnols altiers, & le savent. La vision de Zorro (avec la cape mexicaine), filant sur son cheval au clair de lune, sous les vieux arbres de Californie — dans les vergers de citronniers, dans les vignes & sous les noyers — aux abords des vieilles mines — le long de

la route poussiéreuse argentée — la vision des petits enfants pensant à ça — la mer à Monterrey — et Neal.

VISIONS DE CALIFORNIE

Au cours d'une nuit particulièrement intense, j'étais assis sur une chaise tournante dans mon uniforme bleu, avec matraque et pistolet (boulot de gardien, 1947, Sausalito), en train de lire une histoire sur l'Oregon… qui m'a conduit à une « vision » de la Californie du Nord. Weed-Klamath-la région de Modoc-Oregon-Portland : — C'est tout autre chose en effet. C'est une sorte de vision du « Nord-Ouest », (pas mexicaine, douce, nocturne) — mais matin, canyon — clair, net ; boisé ; nuits froides et humides, hommes à la mine sévère, Weed, Redding, bûcherons, Shasta, ranchs ; loups.

Il y a *trois* Californie dans ces visions ésotériques singulières qui sont les miennes : la Californie de la « région nord-ouest » ; Frisco, qui ressemble à Lowell, parée de bijoux, romantique, nocturne et encerclée de sa baie (avec ses vieilles rues opulentes comme à Boston) ; et la douce Californie méridionale d'Hollywood…

Curieux que la Vallée s'étende sur ces trois Californie.

Les points de clivage se situent à Redding & à Bakersfield. Mais Sacramento, tellement espagnole, & chaude & ensoleillée, devrait être au sud de Bakersfield, si la justice avait le goût de l'art. Cependant, ce sont des clivages *nets*, comme je vais continuer à le montrer. La valeur d'une préoccupation aussi innocente est impliquée dans ce genre d'intelligence qui imprègne la variabilité européenne… Un de nos trucs les plus précieux pour la connaissance de l'homme provient de la merveilleuse variété européenne, qui crée une telle dramatisation : les Français, les Allemands, les Anglais, les Néerlandais, les Suisses, les Italiens, etc. Je montrerai des distinctions similaires à *l'intérieur* même d'un État aux États-Unis, pour les besoins de la poésie de la vie. Le shérif de Weed, le joueur de Frisco, & le Mexicain de Bakersfield… etc. Ces choses s'éclairent d'elles-mêmes.

LONG ISLAND

LA NUIT DE PLUIE

Apprenons donc par la nuit de pluie, don de Dieu, que tous nos chagrins sont poussière et toutes nos complaintes, des morceaux de marbre ébréché… Mais voyons vraiment. Nous ne devons plus contester ou marchander le prix des faveurs ou des petits bouquets, dans d'injustes querelles de famille : — propos hypocrites, propos malveillants, propos affectés, propos jacassants, propos gémissants, propos concurrents : —

La nuit de pluie, don de douceur, par Dieu donné, où tous nos chagrins se changent en eau — sous le pont coule l'eau — et l'eau en cascades.

Quant à moi, Ô Dieu, laisse-moi être prosaïque et vrai.

Laisse-moi parler, simplement, avec art, avec larmes et vérité, dans la chaleur de l'intelligence réelle et de la diligence réelle :

Ô frères, sœurs, mères, pères — cessez ! La nuit de pluie nous entoure en tombant doucement, comme rien, elle existe pour nous — comme la mer qui dit « Chhh » — Ô inquiétude et toux nerveuse dans la nuit, prenez fin.

Parce que la pluie, en avril la pluie, est un message de la nuit, qui dit poussière et pierre, fin de la respiration agitée dans les désordres serviles : s'il vous plaît s'il vous plaît s'il vous plaît désistez-vous et cessez, ne consistez plus en ces tenaillements déments et inquiets ; consistez plutôt en fleurs, en feux et flammes de joie momentanée, perceptive, tout assombrie, tout enflammée, en allégresse… Pater Nostrum ! — yeux, yeux ! Mater Nostrum ! — Baisers ! À un pas de là seulement, vous, dans l'attente, regardez-moi.

Ce Qui Aurait Pu
Être un
Signe — mais Qui
N'est Qu'un Stupide
Griffonnage, pas un Macrocosme
— un Maquereau

Combien de temps obscur ?
Combien d'attente ?
Pourquoi si muet ?
Quoi si muet ?
Quoi si gros ?
Quand nous entendons ?

Ce qui fut fait ?

— Ci-dessus apparaît le résultat des émotions soulevées par la somme des impressions nées de cette longue préoccupation concernant la pluie & les fleuves, et toute la pluie & tous les fleuves qui traversent le continent de l'Amérique : la désinvolture due à une omission des détails concrets, dans un cri ordinaire sans fondation construite réelle. C'est une leçon dans le domaine de l'art, le fait que l'art, comme la vie, est une unité organique de détails, sans soupir… De plus, le Signe du Maquereau ci-dessus, tout en étant une tentative exemplaire d'écriture automatique, inconsciente — en forme imagée, n'est encore qu'un « gribouillage », une paresse, aussi longtemps qu'il ne jaillit pas d'une transe réelle (sans soupir).

Mieux vaut continuer avec les faits, dont la poésie parle d'elle-même, et suffisamment souvent, finalement, pour accumuler une sorte d'*epos* en somme. Et attendre un signe, une transe, une vision de l'or — et attendre le travail.

LONG ISLAND

LA TRANSE DANS MA MAISON BIZARRE

La nuit l'éclipse de lune, 11 heures du soir, le 12 avril 1949, j'ai fait un rêve et j'ai connu une transe dans ma maison bizarre d'Ozone Park… c'est-à-dire que c'était soudain la même maison ambiguë de mes rêves, avec tant de sens différents et tant d'existences, comme un mot fantastique bien placé dans une ligne de poésie ou de prose. C'était cette maison même qui parfois vibre… et se trouve aux confins du monde plutôt que dans Crossbay Boulevard.

Plus tôt dans la journée, celui qui est connu sous le nom d'Allen Ginsberg et moi avons discuté à propos de « l'étranger dans son linceul ». Cela provient d'un rêve que j'ai fait, il y a bien longtemps, de Jérusalem et d'Arabie. Voyageant le long d'une route poussiéreuse dans le désert blanc, de l'Arabie à la Ville

Protectrice, je voyais que j'étais inexorablement poursuivi par un Voyageur à Capuche, bâton à la main, qui envahissait lentement et traversait la plaine derrière moi, soulevant lentement un voile de poussière. Je ne sais pas comment j'ai su qu'il me suivait, mais si je parvenais à rejoindre la Ville Protectrice avant qu'il ne me rattrape, je savais que je serais sauf. Mais il n'en était pas question. J'ai attendu pour lui tendre un guet-apens dans une maison sur le bord de la route, avec un fusil : pourtant, je savais qu'un fusil ne me sauverait pas. Allen voulait savoir qui c'était et ce que tout cela pouvait bien signifier. J'ai avancé que c'était

« TRÈS LOIN DE L'AUTRE CÔTÉ D'UN PAYSAGE PERDU »

simplement le moi de n'importe qui vêtu d'un linceul. Qu'est-ce que ça veut dire ? Ce sera expliqué.

Dans le rêve rêvé au cours de l'éclipse de la lune rouge mauresque de ce soir, pendant que la terre tournait de manière significative, j'étais sur la Côte Ouest de l'Amérique : dans l'Amérique vraie, réelle, la mystérieuse Amérique Chinoise-Égyptienne dont nous rêvons. J'imagine que c'était Saint Augustin transposé à Los Angeles… dans un coin que je n'avais en fait jamais visité, en dépit de mes 45 États. Ici, dans une sorte de campus de l'Université de Denver, de nombreux jeunes gens étaient employés dans une sorte de Production Universelle (d'un Éternel Hollywood). Ça allait être une comédie musicale. Il y avait des paroliers, des compositeurs, des chanteurs, des garçons, des filles — tous errant dans la douce nuit sous la lune au milieu du campus et des Immortels Stands de Sodas. Une fille chantait inlassablement la même chanson. Les scénaristes ne cessaient de me sourire en demandant : « C'est bon ? » Ils voulaient tous mon opinion. Mais j'étais très malheureux. Je voulais rentrer chez moi à Lowell (un Lowell Immortel que je n'ai jamais vu) où, dans la maison de ma mère, je vivais couché sur le dos, en appui sur les coudes (la visualisation des coudes a été la chose la plus profonde et la plus difficile à me remémorer de tout le rêve). Ce Lowell, très loin de l'autre côté d'un paysage perdu (qui était

pourtant à cinq minutes à pied), m'a hanté en raison du fait qu'il reste tant de choses inachevées là-bas… concernant G.J., Scotty, le stand de sodas de Paige, les

UN ÉTERNEL HOLLYWOOD

saloons étranges, ma mère, mon père *dément*, et les rues bizarres à flanc de colline comme Mount Vernon ou Lupine Road — j'étais malheureux dans cette Californie spectrale, surtout parce qu'il me faudrait œuvrer dur pour rentrer… faire du stop et tout le reste ; et au milieu des chanteurs et des paroliers, ce n'était pas tant que je me souciais de savoir s'ils m'aimaient bien ou non, que le simple fait que je peux être heureux ou malheureux à propos de l'arrangement, de l'*arrangement* très échafaudé du monde. Quel droit avais-je par conséquent d'abuser de la sagesse de Dieu, hein ? En fait, les jeunes gens avaient l'air de bien m'aimer. Je dis *avaient l'air* uniquement parce que je n'étais pas sûr d'aimer qui que ce soit là-bas, ou qui que ce soit au monde ; et de surcroît, il me semblait que… dans la transe qui a suivi, aussi… qu'il était impossible d'aimer qui que ce soit dans cet autre monde qui hante notre sommeil comme l'étranger dans son linceul — une atmosphère terrible et infernale et désemparée, où il est clair que la folie est dans la nature des choses, est vraie, est inexorable, où la fausseté est l'unique possibilité… à un degré tel que la pensée machinale ordinaire concernant la fausseté et la folie en vient à changer. Le monde est à l'envers, mais l'envers du monde est-il vraiment doré ? En tout cas, ma fausseté avec les jeunes gens était quelque chose d'autre, avec un nom différent tout à coup, et ma folie… tout à fait, tout à fait universelle.

Je marchais avec un jeune homme qui me confiait les projets qu'il avait pour moi concernant la chanson

DANS LE PUITS DE LA NUIT

qu’il avait écrite. Mais juste avant que ne commence la conférence des paroliers, j’ai appris d’une fille intelligente que cette chanson avait été pratiquement copiée, en partie, d’une mélodie semi classique célèbre. J’oublie le nom du compositeur ; je pense aux noms de Buxtehude et, tout spécialement, de Belzébuth. Je suis entré dans la salle de conférence, armé d’une longue Lance de Chevalier, pour me servir de cette information sur la chanson, même si j’ai rapidement renoncé à la lance comme « un peu exagéré », et j’ai essayé de penser à un autre objet sans succès. Je fixais triomphalement tous les visages ; ils sentaient bien que j’étais arrivé avec l’idée d’apporter ma contribution, et ils me souriaient. Celui qui faisait le sourire le plus large était le pauvre jeune homme que je m’apprêtais, de toute évidence, à discréditer… même si (voici le point essentiel du rêve) ce n’était pas tant le fait que je le « trahissais », mais tout simplement le fait que j’étais trop fou pour comprendre que lui, étant le même jeune homme, serait « trahi » par mes révélations, mes contributions… qui sont après tout le seul type de contribution que le monde obtient de la part des critiques et des gens de cet acabit… lui, étant le même jeune homme, semblait ne faire aucune impression sur moi, parce que j’aurais aimé m’adresser à l’ensemble de l’assistance comme à un *corps* — et, dans ce dessein, j’étais capable de m’aveugler sur lui, individuellement. Je fixais aveuglément *son visage également aveugle*.

Qu’est-ce que ça veut dire ? Tout du long, il était, lui aussi, fou et faux — je n’en doute pas

QUE SIGNIFIE LE BÉBÉ ?

à présent — et faisait se prolonger le rêve… ?

Mais je commençais à tomber dans ma transe de réveil avec l’intention de me souvenir de ces choses et de les attraper. Je suis un travailleur dans un vieux pull mangé aux mites, qui se plaint, qui sue, qui se démène pour attraper le rêve dans toute sa fraîcheur — un écrivain, un pêcheur des profondeurs — mais un jour, je porterai des robes blanches et j’écrirai avec le Stylo de Feu en Or.

Dans ma transe, assis là à moitié éveillé dans cette maison bizarre, j'ai vu qu'il y avait un autre monde, absolument… le monde qui nous apparaît et dans lequel nous vivons notre autre existence, pendant que nous rêvons. C'est notre Existence Voilée. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Quelles que soient les intentions ambiguës que chacun de nous entretient pour être en vie — car pourquoi devrions-nous vivre ? — elles sont enracinées dans notre Existence Voilée. Chaque nouveau-né est une ambiguïté nouvelle pour ce monde bizarre. Quels secrets détient le bébé ? — qu'a-t-il en tête ? — que veut-il ? — que sait-il ? — qu'admettra-t-il ? Seule une Langue (l'organe) Céleste peut le dire. Je pense toutefois que chacun de nous est né dans l'obscurité, mais meurt dans la lumière. J'ai quelques doutes en ce qui concerne une possible amplification de ceci : l'obscurité dont nous venons est-elle l'enfer ? — et la terre sur laquelle nous menons notre existence, le Ciel ? — ou le purgatoire ? Je crois que c'est dans le Ciel que nous vivons et que, au moment de notre mort, nous sommes enterrés ici dans le Ciel pour toujours. — De l'enfer nous venons. Qu'est-ce que le Rêve Voilé ? C'est la vision de l'enfer dont nous venons et duquel nous nous éloignons, en direction du Ciel, ici, maintenant.

« ENCHEVÊTREMENT DE LINCEULS »

Cela exige des explications supplémentaires et c'est la question la plus sérieuse à laquelle je puisse penser.

L'amour, par exemple, particulièrement l'amour aimant, vrai, dans le boudoir, est la rencontre de deux Existences Voilées dans un enchevêtrement de linceuls. C'est le moment où l'homme et sa partenaire voient l'enfer dans les yeux l'un de l'autre, l'enfer d'où ils viennent et duquel ils s'éloignent dans la LUMIÈRE de la vie paradisiaque. Nous ne pouvons pas admettre que l'autre monde puisse être autre chose que désemparé (pas de volonté), dur (pas d'amour) et infernal ; un abîme, au-dessus duquel, comme des colombes, les ailes déployées, nous broyons du noir ; un paysage perdu et plat, et nous allongés sur le dos, en appui sur les coudes. Si nous devons *admettre* ce monde, cet autre

monde, comme notre intention ambiguë elle-même, nous… nous n'existons pas vivants, mais morts. Mais soyez patients avec mon fol espoir…

Je dis que, chacun de nous étant né dans l'obscurité en tant qu'Enfant dans son Linceul, nous venons, ambigus & secrets, au monde réel, avec une mission, une sainte mission personnelle de lumière, qui pointe d'une manière ou d'une autre. Le rêve est ce qui nous rappelle l'obscurité, l'Étranger dans son Linceul nous poursuivant jusqu'au Ciel, ce qui constitue la grande vie sur terre ; et si nous traînons, il peut nous rattraper et nous renvoyer dans l'obscurité —

Mais attendez. Tout d'abord… Je crois en Dieu à un certain niveau, absolument ; je vois Dieu dans le cœur soucieux et dans la nuit de pluie ; mais à un autre niveau, sur le plan de la Fausseté et de la Folie comme dans ce rêve, dans cette atmosphère dure et désem-

parée, je pense que rien de tel n'est autorisé à exister. il est par conséquent peut-être vrai que dieu n'existe pas, ne peut exister. il n'existait pas dans ce rêve… il n'y avait rien. mais lorsque je me suis réveillé, j'ai compris que ce que nous faisons tous ici, c'est essayer de faire de notre mieux dans les mondes, quels qu'ils soient, que nous découvrons nous-mêmes. dans un rêve ? — arrangeant et réarrangeant bêtement les souvenirs d'autres rêves, d'autres existences, comme des fiches, et ainsi de suite — Comme c'est stupide à présent !… tous les secrets s'échappent de moi, je n'ai pas craché de l'or, & il est trop tard. Mais attendez… Dans le monde réel ? Bon, les petits devoirs et les engagements, quelque chose qui fait pleurer un bébé au départ (ou se plaindre Hunkey), même si ce bébé sait parfaitement bien qu'il vit une Existence Voilée.

En supposant, cher lecteur, que les Sept Mystiques s'approchent de toi, t'entourent et te demandent en chœur — « Que veux-tu dire par ton existence ? »

Et que veut dire Dieu en nous donnant cette situation au sein de laquelle nous ne pouvons être sûrs de rien, pas même de Son Existence ? Qu'essaie-t-Il de Dire ? Hein ? Le « Souci » n'est qu'une préoccupation face à ce fait que le

monde est dur et sans amour peut-être (mais j'ai mentionné le changement de pensée) — pourtant qu'est-ce que le souci ? Simplement une vieille plainte embrouillée à moi, & le totem de ma famille ne devrait représenter que cette routine ennuyeuse, aux yeux chassieux, sous un soleil de joie… un peu ridicule et vraiment, sérieusement, déplaisant, rien de l'or d'un Lucien. Mon père et moi, des plaintes étouffées.

TOUT SUR L'EXISTENCE VOILÉE

Cependant qu'est-ce que mon père sait maintenant qu'il est mort ? Y a-t-il une lumière infinie incarnée dans son cadavre, son cadavre s'amenuisant, tombant en poussière, craquant, s'effritant sous terre ? Venait-il de l'enfer, est-il à présent enterré dans le Ciel ? — ou bien y a-t-il réellement un paradis céleste incarné dans le ciel ?

Ah, tout cela est une énigme, tout comme mon rêve, un arrangement de pièces de puzzle, et qui s'écrie : « Qu'est-ce que *ça* signifie ?!! » « Et *ça* ? »

L'Étranger dans son Linceul, c'est soi-même venu de l'enfer.

Jethro Robinson était furieux contre Allen Ginsberg parce que l'Existence Voilée (quoi qu'elle puisse signifier) lui fait vraiment peur et il n'a pas envie d'en ricaner.

Quelle est cette ambiguïté de l'existence, de l'intention, du sens, communiquant *quoi* depuis des profondeurs infernales ? Qu'est-ce que le malin génie de ce rêve, le mien ?

Ô Perle Immémoriale !

Plus d'hommes naîtront, plus mourront, et plus de lumière sera diffusée depuis leurs tombes. Par conséquent, nous devons savoir à présent plus que jamais auparavant, et ainsi en sera-t-il dorénavant. Toutefois, pourquoi les Égyptiens semblent-ils silencieux ? Le sont-ils ?

La musique signale l'Existence Voilée, mais pas seulement la musique, — le langage musical, bien sûr ; la Langue (comme organe) Céleste… que possédait saint Dostoïevski.

Que veut dire Dieu en nous distribuant ce genre de cartes ? Car il joue la partie avec nous, indubitablement, la partie où s'affrontent la lumière et l'obscurité.

Un Chœur de Sept Mystiques :

Allen, Bill, Hunkey, Neal, Lucien, Hal et moi.

Allant et venant en disant : « Qu'est-ce que vous voulez dire ? » — ce qui

constituerait l'enquête la plus importante qui soit au monde. Ou bien Eliot, Van Doren, Empson, Merton, Auden, Spender et Dylan Thomas.

Ou mieux encore — Dostoïevski et d'autres comme lui.

Notre vie sur terre est un paradis, comparée à cette autre existence infernale qui vient nous hanter.

Ô ennuyeux ouvrier prenant bien toutes tes notes ! (mais nécessaire à présent, jusqu'à ce que je fasse couler l'or).

Le « *hip unhip* » qui pense plus à la conscience qu'à la beauté du truc. C'est pourquoi Allen est formidable. Aujourd'hui, il a dit : « Je l'ai beaucoup aimé sur le Queen Mary » — et puis il a mordu sa lèvre parce que c'était une chose étrange et belle à dire pour qui que ce soit. C'est la reconnaissance, au moins, de la beauté de *ce que nous voulons dire*. Pendant ma transe, j'ai reçu des messages (personnels ?) du formidable esprit d'Allen. Peut-être les a-t-il envoyés lui-même ? — « Mordu sa lèvre » est aussi la reconnaissance de-l'horrible-et-du-beau, de l'enfer-et-du-Ciel. Par conséquent, nous devons être horriblement immortels pour reconnaître, quoi qu'il arrive, que quelque chose nous est *fait*. Ô horrible enfer ! — Ô splendide Ciel !

Dans « Town & City », George Martin arrive dans la « nuit chaotique et tintinnabulante de Times Square, tel un voyageur poussiéreux et dépenaillé depuis le désert de la nuit. » Et puis va voir un film à l'univers grisâtre, ambigu, sur des gens bizarres sous un toit tordu. Ah.

Et ma mère ne veut pas rester confinée comme une « grand-mère », elle veut se mêler à la Parade de Pâques ambiguë, où se trouve la Reine du mois de Mai.

LA LUNE

Faire ce rêve & connaître cette transe ce soir, pendant une éclipse de la lune, ont un lien précis non seulement avec des questions astronomiques, mais aussi avec d'autres bien plus étranges*. Le monde a tourbillonné.

Être saint, c'est être en contact avec l'autre monde, d'une façon naïve, confiante ?

Finalement, la nuit de pluie est elle-même un linceul ; et la pluie et les fleuves expliquent, au cours d'une épopée de l'eau, comment se produisent les nuits de pluie ; une fois produite, et avec toute sa signification, une nuit de pluie peut tout dire… et dira tout avant que ce cahier ne soit comblé.

— —

NOTE * Peu de temps après, la lune a provoqué un tremblement de terre dans l'État du Washington.

: = : = : = : = : = : = : = : = :

« La lune se nourrit de la vie organique sur la terre » — Gurdjieff [13]

Par conséquent, quand éclipsée, les visions de la vie éternelle peuvent être extrêmement propices.

Je n'ai pas capté une vision comparable à celle-là jusqu'au 29-30 octobre de cette année, vers minuit (recueillie dans un cahier à feuilles volantes) lorsqu'un épais brouillard, rare à N.Y., a obscurci le quartier de Richmond Hill et peut-être fait dévier la lune en partie. Cette vision, soit dit en passant, dépassait et surpassait celle qui vient d'être décrite, et se situait exactement au même niveau (sans lune ?) d'appréhension.

MASSACHUSETTS

UN DÉBUT POUR DOCTEUR SAX

« Je faisais un jour du stop le long du fleuve Merrimack à travers le New Hampshire et le Massachusetts ; et je suis arrivé de nuit dans un endroit sombre au bord du fleuve, où il s'est mis à pleuvoir, et j'ai dû me mettre à couvert sous de grands arbres sur la rive, et les feuilles en tas étaient encore sèches. Là, je me suis assis, au chaud dans mon vieux pull, dans la sinistre obscurité rabattue d'avril, près des eaux scintillantes. Il n'y avait aucun éclairage à l'exception de la route déserte aux limites de la ville — des halos de lumière d'une couleur rouille suspendus à de tristes pylônes, le Sombre Infini transperçant le ciel en vain tout autour et au-dessus — j'étais abandonné dans les bois, près du fleuve de pluie, au milieu des boucles & des ombres de la nuit.

Un éclair a illuminé le ciel et là, de l'autre côté du fleuve, au milieu des arbres, se dressait un château à tourelles que je n'avais jamais vu auparavant. Il se situait au sommet d'une colline, juste au-dessus de l'eau, une demeure bizarre aux toits accidentés et aux nombreuses fenêtres lugubres, envahie de mauvaise herbe.

Je ne suis jamais revenu par là. Mais j'ai appris depuis l'histoire entière de ce château. Elle a pour titre le Mythe de la Nuit de Pluie. »

— —

Le Merrimack pourrait tout aussi bien être la *Susquehanna* à Harrisburg ; ou la *Willamette* à Oregon City ; ou la *Chippewa* à Eau Claire, dans le Wisconsin ; ou la *French Broad* à Asheville ; ou le *Kennebeck* à Gardiner, dans le Maine, ou la *Tennessee* ; ou le *Mississippi* à St. Cloud ; ou le *Missouri* à Jefferson City ; ou la *Red*, l'*Arkansas*, ou la *Sabine* à Logansport, en Louisiane ; ou la *Columbia*, la *Colorado*, la *Bitterroot* ; le *Humboldt*, la *St. Mary*, même le *Merrimac* dans le Missouri ; ou la *San Joaquin*…

LE PÈRE DES FLEUVES

DE LA NOUVELLE-ORLÉANS À TUCSON — JANVIER 1949

Nous sommes partis au crépuscule — en faisant des grands signes pour dire adieu à Bill et à Joan et aux enfants Julie et Willie ; et à l'immense et triste Al Hinkle et à sa femme Helen. Neal, Louanne et moi seulement dans la grosse Hudson ; en route pour la Californie à 3 200 kilomètres de là. Roulé dans Algiers sous la vieille lumière voluptueuse — une fois de plus, nous avons traversé sur le lugubre ferry vers La Nouvelle-Orléans, en longeant de sinistres navires amarrés aux quais battus par l'eau boueuse du fleuve, par le flot bouillonnant et brun du Père des Fleuves, et jusque dans cette antique cale de chargement au pied de Canal Street.

Neal et moi, rêveurs, ne savions pas encore si c'était ou non Market Street à Frisco — des moments de rêvasserie. C'est le moment où l'esprit surpasse la vie elle-même. D'autres choses seront dites et devront être dites à propos du délicieux petit lac de l'esprit qui ignore le Temps & l'Espace dans un Rêve métaphysique surnaturel de la Vie… Nous avons continué dans l'obscurité violette en direction de Baton Rouge sur une route à quatre voies. Neal conduisait, l'air sinistre, pendant que la petite blonde somnolait, je rêvais.

À Baton Rouge, nous avons cherché le pont sur le fleuve.

Et là, mes amis, nous avons finalement traversé le Fleuve du Mythe de la Nuit de Pluie à un endroit magiquement dénommé Port Allen, Louisiane. Ô Port Allen ! Port Allen ! — mon cœur sur ta route comme une vague gonfle et se répand comme la pluie, avec amour et une intelligence comme les gouttes de pluie les plus douces. Ô lumières ! — lumières sur le promontoire du fleuve et au port ; incandescents, odorants, mys-

térieux cierges brûlant ici en ce lieu des lieux, là où fructifie le fleuve charnel. car la pluie est vivante et les fleuves pleurent aussi, pleurent aussi — Port Allen comme Allen pauvre Allen, ah, moi.

Non, non — franchir le fleuve Mississippi la nuit, la nuit dans la Louisiane violette, Ô Louisiane Inviolée, c'est ponter le Pont des Ponts — c'est assumer

pour une fois l’obscure et chère connaissance d’un héritage qui n’a pas encore de nom et duquel, pauvre héritage, nous n’avons jamais parlé à voix haute et n’avons pas besoin de parler.

Car qu’est-ce que le fleuve Mississippi ?

Il commence dans les neiges du Montana et coule vers les Embouchures du Sud… vers le Golfe qui est Nuit… et au large pour revenir en Pluie, Pluie, Pluie qui dort.

Ô qu’est-ce que le fleuve Mississippi ?

C’est l’Eau de la Vie, l’Eau de la Nuit, l’Eau du Sommeil — et l’Eau, la douce Eau brune de la Terre. C’est ce qui a et reçoit tout — notre Pluie, nos Fleuves, notre Sommeil, notre Terre, et la Nuit blanche de nos Âmes… l’Agneau qui verse des Larmes blanches.

Et qu’est-ce que le fleuve Mississippi ?

C’est le Fleuve que nous connaissons et voyons tous. C’est là que va la Pluie, et la Pluie doucement nous lie, quand tous ensemble nous allons identiques à la Pluie qui va vers le Fleuve Un de l’Harmonie jusqu’à la Mer.

Pour cette terre mortelle nous continuons à vivre et le Fleuve des Pluies est comme nos vies — une motte de terre gorgée d’eau dans la nuit de pluie, un plouf amorti des rives effondrées du Missouri, une dissolution (Ah ! — un apprentissage), un déploiement, une cavalcade avec

« PETITE GOUTTE DE PLUIE
QUI DANS LE DAKOTA TOMBA »

la marée en direction du lit de la rivière éternelle, une contribution aux écumes brunes et sombres ; un voyage au-delà des terres sans fin & des arbres & des digues immortelles (puisque les villes refusent le déluge, les villes construisent des murs contre la réalité boueuse, les villes où les hommes jouent au golf sur des gazons cultivés qui étaient autrefois des algues sous notre déluge) — nous descendons entre les rives de Réel et d’Artificiel — passons devant Memphis, Greenville, Eudora, Vicksburg, Natchez, Port Allen et Port Orleans, et le Port des Deltas (devant Potash, Venice, et le Golfe des Golfes de la Nuit)

— descendons, descendons, pendant que la terre tourne et que le jour succède à la nuit de nouveau, et de nouveau, dans Venice des Deltas et dans la Powder River des grandes Horn Mountains (nommez votre humble source) — descendons, descendons — et au large perdus au milieu du Golfe de la Mortalité dans les Éternités Bleues.

Donc les étoiles brillent ardemment dans le golfe du Mexique, la nuit.

Puis, depuis la charmante et tonnante Caraïbe arrivent des nouvelles, des grondements, des électricités, des furies et des courroux du Dieu de pluie fécondant — et depuis la Ligne de Partage des Eaux arrivent des Tourbillons d'Atmosphère et de Neige-Feu et des vents de l'Arc-en-Ciel de l'Aigle et des apparitions de la Sage-Femme aux Cris perçants — puis viennent les Travaux Sur les Vagues pénibles — et Petite Goutte de Pluie qui dans le Dakota tomba et dans le Missouri Terre et Boue mortelle ramassa, cette même Petite Goutte de Pluie indestructible — se lève ! Ressuscitée dans les Golfes de la Nuit, et S'Envole ! S'Envole ! S'Envole de retour vers les Ingressions d'où tu es venue antérieurement — et vis de nouveau ! vis de nouveau ! — va

NUIT DU FLEUVE MISSISSIPPI

cueillir de nouveau des roses dans la boue, et t'épanouir dans les Eaux Mêlées et Tissées du Lit du Fleuve, et dors, dors, dors…

Que Dieu bénisse la Vie, oh que Dieu bénisse la Vie.

Puis, avec la radio calée sur un mystérieux programme de mystère (et comme je regardais par la fenêtre et que je voyais une affiche qui disait « UTILISEZ LA PEINTURE COOPER » et que je répondais : « Soit, je vais le faire ») — nous avons roulé à travers la Nuit Perfide des Plaines de la Louisiane jusqu'à Opelousas — et en direction des Bayous à DeQuincy et Starks ; où nous allions lire le Manuscrit Chinois de la Nuit Américaine.

Mais avant ça nous nous sommes arrêtés pour prendre de l'essence à Opelousas.

Dans les rues délabrées de la nuit douce & fleurie de la Louisiane en janvier, j'ai fini par entrer dans une épicerie et j'en suis ressorti avec du pain et du fromage. Chaque cent allait compter si nous devions atteindre Frisco. Il n'y avait personne dans cette épicerie hantée. Nous avons roulé à travers les pâturages du sud du delta ; en écoutant d'autres programmes de mystère à la radio.

Nous sommes passées dans Latwell, Eunice, Kinder, Ragley et DeQuincy… petites villes délabrées de l'ouest de la Louisiane devenant au fur et à mesure le pays du bayou comme à Sabine ; jusqu'à ce que, finalement, entre Starks et Deweyville, nous roulions sur une route en terre à travers les étendues sauvages du bayou. Une route surélevée, avec des arbres couverts de mousse de chaque côté, et des traces de l'eau des marécages la plus sombre, et pas un réverbère… pure noirceur à serpents. La demeure du trigonocéphale, du mocassin & de la vipère tachetée ; lianes languissantes, silence ; éclat de l'étoile sur les sombres fougères et roseaux des bourbiers. Neal a arrêté la voiture et éteint les phares.

Nous étions dans le silence de cette obscurité fangeuse et languide.

BAYOUS DE LOUISIANE

La petite ampoule rouge des « ampères » luisait sur le tableau de bord… l'unique œil rouge dans le marécage de l'obscurité. Louanne a frissonné et poussé un petit cri. Neal a rallumé les phares ; ils n'ont fait qu'éclairer un mur de lianes vivantes.

Puis, nous avons traversé la Sabine sur un nouveau pont et foncé au-dessus des Neches (ces rivières secrètes des marais dans la nuit du Sud profond) en direction des scintillements infimes de Beaumont à l'odeur de pétrole, sombre, brumeux, immense, mystérieux, au Texas. (NOTE : au nord d'Eunice se trouve *Ruston*, la petite ville délabrée où a grandi Big Slim, son foyer en Louisiane ; j'y ai pensé à Eunice — « Maman, plus tard, je veux être un vagabond, » a dit à sa mère William Holmes Big Slim Hubbard quand il était enfant à Ruston).

Mais maintenant le Texas, le Texas oriental des champs pétrolifères ; et Neal disait : « Nous allons *rouler* et *rouler*, et nous serons encore au Texas demain

soir à la même heure. » À travers le début de la Nuit du Grand Texas, à travers Trinity River franchie à Liberty, et puis en direction de Houston avec d'autres traces de l'Obscurité du Bayou.

Évocations de la vieille maison de Bill ici en 1947… de Hunkey, Joan, Julie, Allen & Neal ; et des Tatous. Et Neal roulant dans les rues de la nuit hantée dans Houston à 3 h du matin, réminiscences d'anciennes aventures *beat* avec Hunkey, à ce coin-là, dans cette galerie de jeux, dans ce bar, au bout de cette rue. Le quartier noir délabré. Les rues commerciales du centre. Un cow-boy de Houston passant soudain avec sa nana, en faisant rugir sa moto… un poète de la nuit du Texas chantant : « Houston, Austin, Dallas, Fort Worth… et de temps en temps Kansas City, de temps en temps le vieux San Antone. » Neal chantant : « Oh, regarde-moi cette conne complètement pétée avec lui ! Ouah ! »

Nous faisons le plein et poursuivons, en direction à présent des chaînes de l'Ouest que je tiens si chèrement à revoir… en direction d'Austin… en passant par Giddings et Bastrop. Je dors quand nous traversons Johnson City et me réveille à Fredericksburg. Louanne est

NUIT DE PLUIE DU TEXAS

au volant. Neal dort. Louanne et moi bavardons. Il fait froid ; il y a de la neige sur les collines d'herbe touffue. C'est le pire hiver de l'histoire de l'Ouest. Je prends le volant à Fredericksburg et je roule prudemment sur les routes enneigées à travers Harper, Segovia, Sonora, plus de 300 kilomètres, pendant qu'ils dorment.

NOTE IMPORTANTE : je viens de dire que j'avais dormi de Houston à Austin. J'avais oublié que, cette nuit-là, j'ai conduit dans la pluie battante pendant qu'ils dormaient. À Hampstead, près de la Brazos River, dans une petite ville délabrée de vachers battue par la pluie, un shérif à chapeau et imperméable de cow-boy et à cheval (le seul humain dehors dans l'abîme de la nuit boueuse) m'a indiqué mon chemin vers Austin. À la périphérie de cette petite ville, dans la nuit de pluie démente, une voiture a approché en sens inverse, m'éblouissant de ses

phares. La pluie était tellement serrée que la route était floue. Les phares venaient droit sur moi, soit sur mon côté de la route, soit parce que j'étais du mauvais côté de la route. Au tout dernier moment impossible et flou avant cette collision frontale, j'ai fait une embardée sur le bas-côté de la route plate, dans la boue profonde. L'autre voiture a fait marche arrière. Elle m'avait forcé à quitter mon côté de la route. Dans la voiture, il y avait quatre types sinistres, ivres, mais l'air grave.

« Houston, c'est dans quelle direction ? » J'étais trop sidéré et effaré pour leur demander de m'aider à me dégager de la boue. Je ne voulais pas non plus en venir aux coups avec eux dans cette folie de pluie. La nuit de pluie au Texas, dans le passé sauvage de l'Amérique, n'est pas du tout protectrice, mais la plus grande des menaces.

Ils sont partis en direction de Houston, en suivant mon indication muette.

Puis, j'ai réveillé Neal et, pendant une demi-heure, avec Louanne au volant, nous nous sommes agenouillés dans la boue sous des torrents de pluie, et nous avons poussé… poussé la nuit même.

PENSÉES DU TEXAS

Nous avons fini par dégager la grosse Hudson de la tourmente, et nous étions trempés et couverts de boue et glacés et misérables ; et c'était à ce moment-là que j'avais dormi pour ne me réveiller que dans les neiges de Fredericksburg. Neal nous laisse conduire Louanne et moi parce qu'il sait que chacun de nous sait précisément quoi faire au volant, même si nous avons tendance à le nier, et que tout se règle tout seul, tout va bien (NOTE À L'INTÉRIEUR D'UNE NOTE : quand je suis retourné à Frisco en août de je ne sais quelle année, les chaussures dans le placard n'avaient toujours pas été nettoyées de leur croûte de boue du Texas de cette nuit-là).

À Sonora, pour revenir au jour suivant, nous nous sommes régalés de pain et de fromage, et puis Neal a conduit à travers tout le reste du Texas. J'ai dormi un peu et je me suis réveillé au milieu des rochers orangés et de l'armoise de la

région du Canyon du Pecos, dans la lumière de l'après-midi. Nous avons eu une conversation délicieuse sur bien des sujets, nous avons braillé, et finalement nous avons tous les trois retiré nos vêtements et apprécié le soleil sur nos ventres pendant que nous roulions vers l'ouest à 110 kilomètres-heure.

Ozone… Sheffield… Fort Stockton. Je leur ai parlé de mon idée d'un western avec nous tous dans une petite ville de cow-boys d'épopée et de nos transformations probables dans une telle atmosphère : Neal, hors-la-loi indomptable ; Louanne, danseuse du saloon ; moi, fils du propriétaire du journal et, de temps à autre, cavalier fou dans les plaines ; Allen, prophète aiguiseur de ciseaux, venu des montagnes ; Burroughs, reclus de la petite ville, colonel confédéré à la retraite, tyran familial, mangeur d'opium et ami des Chinois ; Hunkey, clochard vivant dans la ruelle chinoise ; Al Hinkle, spectre des tables de jeu… et ainsi de suite (bonne idée pour un film, un jour). Nous sommes allés visiter un vieux monument de pierres entassées, ruines d'une église espagnole envahie d'armoise, nous nus sous nos manteaux.

Puis, direction El Paso et Tucson.

« MONTS ROUGEOYANTS DU MEXIQUE »

DE LA NOUVELLE-ORLÉANS À FRISCO VIA TUCSON — JANVIER 1949

Je dormais pendant la traversée de Fort Stockton et de Van Horn, et je me suis réveillé à Fort Hancock près du Rio Grande. Un autre fleuve ! C'était en fin d'après-midi. Nous descendions, comme je le dis à la page 44 de ce cahier, du plateau du Texas dans la grande vallée du monde qui sépare le Texas du Mexique. Pour rouler sous les arbres de la vallée à travers Fabens, Clint, Ysleta, avec le fleuve et les monts rougeoyants du Mexique sur la gauche. Neal m'a raconté une longue histoire à propos de la station de radio, incroyablement lancinante, à Clint, dont il écoutait les programmes dans une maison de redressement du Colorado. Uniquement de la musique, mexicaine et country, avec une publicité répétée pour un « cours par correspondance pour lycéens », auquel tous les jeunes cow-boys dans l'Ouest pensent s'inscrire à un moment ou

à un autre… parce que, privés d'éducation, ils ont l'impression qu'ils devraient obtenir un diplôme quelconque.

Nous sommes entrés dans El Paso au crépuscule. Ce serait un an et demi plus tard que le même Neal et moi ferions le bond étonnant depuis le Texas jusqu'à la terre indienne du Mexique. Mais à présent nos regards étaient rivés sur Frisco et la Côte. Mais nous étions tellement fauchés qu'il a fallu faire quelque chose dans El Paso. Pour être honnête, nous pensions à une arnaque, un truc assez innocent, avec la blonde attirante, mais ça n'a rien donné. Il faisait un froid de canard dans El Paso et la nuit tombait. Nous avons appelé le Travel Bureau, mais personne ne partait dans l'Ouest. Nous avons traîné autour de la gare routière pour tenter de persuader des clients potentiels du Greyhound Bus d'opter pour notre omnibus à nous. En fait, nous étions trop timides pour approcher quiconque,

même l'étudiant qui observait Louanne si nerveusement (elle mettait le paquet pour lui afin de s'entraîner). Neal a fini par tomber sur un « pote » — un gamin idiot de l'époque de la maison de redressement qui disait : « On va défoncer le crâne d'un type et lui piquer son fric. » Neal l'a fait parler, et il a ri, et il s'est amusé, et il s'est éloigné cinq minutes avec lui, pendant que L. et moi nous marrions bien, à notre façon, dans la voiture. Ça s'est passé comme ça dans les ruelles sombres d'El Paso et devant nous tout ce désert et pas d'argent pour l'essence. Finalement, Neal est revenu et nous avons décidé de tenter notre chance à Tucson, dans l'Arizona, où mon ami Harrington pourrait nous servir un repas et me prêter l'argent de l'essence. « En chemin », a dit Neal, « nous prendrons des types en stop et un demi dollar à chacun ; ça représente dix litres d'essence et soixante kilomètres ». Eh bien, juste à la sortie d'El Paso, après que nous avons longé le Rio Grande dans la nuit de Juarez, nuit toute scintillante au loin, et rejoint la grande route, est apparu notre premier (et dernier) auto-stoppeur. Oublié son nom, mais il avait une main à l'état embryonnaire,

inutilisable, pas plus de dix-huit ans, silencieux et charmant, et il a annoncé qu'il rentrait en Oregon depuis l'Alabama, sans un cent en poche… L'Oregon, c'était chez lui, pauvre gamin. Neal l'a tant aimé et sa douceur aussi qu'il l'a pris « pour se marrer », et c'est la bonté de Neal. Nous sommes repartis en direction de Las Cruces, ce que Neal avait négocié un peu plus tôt quand il était route pour notre rencontre en Caroline du Nord, et désormais nous avions « une bouche de plus à nourrir ». J'ai traversé Las Cruces, endormi sur la banquette arrière, et je me suis réveillé à l'aube pour découvrir la voiture sur un flanc de montagne couverte de *mesquite* et tout le monde endormi, Neal sur le volant, le Gamin à côté de lui, Louanne derrière, et un brouillard glacé sur les vitres de la voiture. Je suis sorti pour

RÉFÉRENCE FAITE À DES VOYAGES ÉCRITS

m'étirer les jambes et contempler l'ouest. il faisait en effet très froid. mais quelle scène s'est déployée sous mes yeux quand le brouillard de l'aube s'est dissipé et que le soleil est apparu soudain au-dessus des montagnes. je ne savais pas où nous nous trouvions, mais c'était dans les environs de benson. des cactus couverts de rosée, un lever de soleil rouge et or, des brumes gigantesques, une pureté tellement intense qu'un homme des villes doit s'y prendre à deux fois pour vraiment sentir ce qu'il voit & et ce qu'il hume — et entendre les oiseaux. Des camions en bas de la montagne grondant sur la route de rosée.

(Le reste de ce voyage est soigneusement et entièrement consigné dans le Sur la route de Dean Moriarty et Sal Paradise en 1950 — le flic sur la route à Benson, le séjour à Tucson, l'auto-stoppeur de l'Oklahoma à la sortie d'El Paso, le trajet par le col de Tehatchapi & Bakersfield & Tulare & jusqu'à Frisco où j'ai eu la Vision de Market Street).

- - - - - - - * - - - - - - -

VIE, VIE

NOTES AU T — Voici comment je pense que nous nous regardons & comment nous apprenons à nous connaître les uns les autres dans cette étrange existence qui est la nôtre (n’est-elle pas étrange ?). Nous savons tous ce qu’est quelqu’un lorsqu’il est seul, nous avons notre portrait privé de lui, parfois une image bien établie, attachante (comme cette « image attachante » peut être troublée quand nous voyons quelqu’un qui a changé au cours des années). Le portrait privé de quelqu’un est si drôle, si atroce, si magnifique : particulièrement quelqu’un qu’on aime — c’est-à-dire dont on est fou ? — exactement de la façon dont j’ai vu le visage pétrifié, maigre, rouge, de Joan, après un an — et elle était autrefois si jolie, si rondement allemande — mon « image attachante » a subi une sorte de diffamation. C’est à ce point sérieux.

Mais le point essentiel ici : lorsque le quelqu’un que nous adorons follement se tourne vers nous depuis sa posture solitaire immortelle et cherche à nous parler, à communiquer, à quémander, ergoter, enjoindre, persuader, oindre, inculquer, avec les expressions et les efforts appropriés, nous voyons, à la place de l’image attachante, une sorte d’horrible révélation nouvelle de la réalité, si soudainement présente, et pour toujours, et si indéracinable aussi, et nous craignons pour nous-mêmes et nos pauvres portraits et aperçus privés ; nous tremblons ; pourtant, au même moment, avec une sorte de délicieuse simultanéité qui *rédime* (et la vie est si pleine de rédemptions pour lesquelles jamais nous n’exprimons notre reconnaissance !), nous voyons aussi la chère « routine » de cette personne, sa manière de « venir » à nous, cette pitoyable admixtion d’orgueil, de supercherie, de timidité & de véritable considération sous-jacente, de tendre espoir, et de tout, ce qui est vu pour avoir existé de toute façon auparavant, et comparé et noté en considération d’autres révélations, & relié à l’image attachante encore une fois — encore une fois — et encore une fois.

J’ai eu le plaisir de remarquer cela dans la façon dont Louanne avait observé Neal pendant les jours & les nuits qu’il passait à conduire. Tout d’abord, elle avait noté, avec un air maussade et désabusé, la posture fixe, rigide, de Neal au volant quand il conduisait ; ses petites démonstrations de volonté & de vigueur quand il engageait la voiture dans les virages ; et surtout, son émerveillement, mâchoire pendante, au moment où il oubliait soudain complètement qu’il n’était pas seul et où il demeurait dans son « éternité », dans un silence attristé. Elle était assise là en adoration devant son air renfrogné de réserve masculine, sa rumination distraite, son visage *en saillie* même ; puis, elle laissait apparaître un petit sourire sur ses lèvres, parce qu’elle était sidérée par le fait qu’il existait et qu’il la connaissait, et était si étonnamment lui-même, tout en rage & dédain & délire. Ah, ce sourire qu’elle faisait, ce sourire que tous les hommes veulent voir sur le visage de leurs femmes, le sourire de la tendre adoration & de la sinistre envie. Et elle l’*aimait* tant — tant qu’elle aurait voulu conserver la tête de Neal dans un endroit secret, pour pouvoir aller la regarder tous les jours ; ou une de ses mains ; ou ses pieds… la virilité osseuse du type.

Mais voilà, il y avait Neal qui, soudain, se tournait vers elle, la voyait (absorbée par une arrière-pensée), comprenait qu’elle l’observait de cette *façon-là*, & comprenait qu’elle était là, et souriait de ce sourire faux de flirt qui était le sien. Moi, sur la banquette arrière, spectateur, et Louanne à l’avant, nous éclations d’un rire de jubilation simultané. De plus, Neal, loin d’être « confondu » ou perturbé, ou quoi que ce soit, faisait ce petit sourire que font les hommes quand ils savent que les gens se moquent d’eux parce qu’ils les aiment et les voient : un sourire en connaissance de cause, éclairé par un mélange de bouffonnerie légère et bienveillante & d’acceptation de soi. C’est, soit dit en passant, un des rares gestes humains sans parole, une compréhension sans mot du fait que quelqu’un est, après tout, drôle.

ARIZONA

Quelques aperçus : à Wickenburg, en 1947, en dépit de la chaleur, de la sécheresse et du soleil de cette journée dans le désert, j'avais vu un homme et sa femme et leurs enfants dans une petite carriole emportant les arbres en pot de leur jardin à l'ombre des nombreux grands arbres : c'était soudain une sorte de joyeux Arizona. Tout ça avait été confirmé par la suite quand j'étais passé à Prescott, dans le canyon d'Oak Creek et à Flagstaff, si boisée, où on sent, dans l'atmosphère des bois en altitude en contemplant au loin l'horizon désertique, la joie singulière d'une région de canyons, d'une région en altitude, d'une région boisée : une sorte de joie des montagnes (n'est-il pas logique que la tyrolienne soit un chant né dans les montagnes ?). En traversant la rivière Colorado près d'Indio, on voit tout un Arizona de désolations… particulièrement dans les environs de Salome… un désert, avec une baraque en bois à deux kilomètres de la route tous les 50 kilomètres environ, et des petites villes au croisement des routes — et au loin, les montagnes mexicaines où le monstre de Gila chante lui aussi ; et le *mesquite*, les terriers de gaufre, les cactus, les buttes, les mesas solitaires très, très loin.

Dans les montagnes près de Benson, c'est une sorte de paradis au lever du soleil — un air frais, violet ; des flancs de montagne rougeoyants ; des pâturages vert émeraude dans les vallées ; la rosée ; les nuages transmués en or.

Tucson est située dans une magnifique région de *mesquite* et au milieu d'une région alluviale surplombée par des chaînes de montagnes enneigées, qui ressemblent aux Catalinas. Les gens sont de passage, sauvages, ambitieux, affairés, joyeux ; le centre est en effervescence & promet de l'être plus encore ; c'est « californien ».

Fort Lowell Road, longeant les arbres au bord de la rivière, est un long jardin verdoyant dans une plaine de *mesquite*.

EL PASO & TEHATCHAPI, CALIF.

DEUX PANORAMAS — EL PASO & MOJAVE

Il y a deux perspectives intéressantes dans l'Ouest auxquelles je pense, où l'on peut voir des vallées incroyablement vastes — des vallées qui englobent au point qu'elles livrent passage à trois ou quatre voies ferrées différentes, et on peut apercevoir la fumée soufflée simultanément par des locomotives à des kilomètres les unes des autres.

Il y a la vallée du Rio Grande vue depuis l'est d'El Paso. Dans un coucher de soleil rougissant, nous avons roulé le long d'une route droite sous les arbres (une route de bord de rivière encore une fois). Sur notre gauche, de l'autre côté de la rivière, de l'autre des terres cultivées verdoyantes, se dressaient les montagnes dentelées du Mexique — un mur rougeoyant, un mur de monastère aussi, derrière lequel le soleil avait l'air d'aller se coucher tristement, au son des sombres guitares mexicaines que nous entendions à la radio dans la voiture. Je suis sûr qu'il n'y avait pas meilleure façon pour moi de voir le Mexique pour la première fois. Et la simple pensée de la nuit s'installant derrière ces montagnes… ! Dans la douceur secrète du Mexique, un châle violet sur ses vignobles et ses villages en torchis, et les étoiles surgissant si rouges, si sombres ; et peut-être cette lune mauresque.

Droit devant, la vallée semblait nous déposer depuis le niveau le plus élevé du monde jusque sur les pentes d'un territoire où les locomotives peinaient dans plusieurs directions… comme si la vallée avait été le *monde*.

Même chose juste avant d'arriver dans la petite ville de Mojave en Californie, dans le genre de vallée formée par le haut plateau du Mojave déclinant vers l'ouest, avec le col des hautes Sierras de Tehatchapi devant nous, au nord : une fois encore, une perspective époustouflante sur les confins du monde, & les voies ferrées à des distances variables, comme des signaux de fumée transmis de nation à nation. Et *après* Tehatchapi ?

Une vue de tout le plancher de la Californie !! (Bakersfield.)

COLORADO

LA LIGNE DE PARTAGE DES EAUX Mai 1949

La ligne de partage des eaux, c’est là où il est décidé de la pluie et des fleuves… et à l’ombre de cet événement central dans le mythe de la nuit de pluie, je demeure à présent. Westwood, dans le Colorado, aurait pu, aurait dû s’appeler Foothill. C’est là que je vis. J’observe la colère des sources ici… et l’Agneau est dans mon lit.

Et ici aussi, les airs mélodieux et les murmures de la rumeur de l’après-midi d’été — dans les champs du Colorado — immense excitation de l’après-midi qui vient souffler depuis les Plaines — et à l’ouest de nous, les montagnes sévères et pourtant souriantes du jour.

Je suis Rubens… et voici mes Pays-Bas au-dessous des marches de l’église. Ici, je vais apprendre le Jour.

NEW YORK — NEW JERSEY

DE NEW YORK À DENVER ; MAI 1949

Le voyage au cours duquel j’ai dépensé 90 cents pour me nourrir, afin d’économiser de l’argent pour ma recherche, à Denver, d’une maison où j’ai séjourné quand j’ai écrit les mots au verso de la page 70. Pris un bus tout du long. Alors que nous quittions New York à minuit et que je me souvenais avec tendresse du lit d’amour de A (une fille espagnole), une heure auparavant, et que je considérais ce déménagement important dans ma vie, qui allait consumer les 1 000 dollars des éditeurs, mais qui allait permettre à la famille de s’installer une fois pour toutes, alors que nous roulions dans la nuit rouge, rouge, de l’Amérique, en direction de ce foyer qu’était Denver, j’ai chanté la chanson suivante :

Been to Butte Montana
Been to Portland Maine
And been in all the rain —
But tell my pretty baby,
I ain’t goin’ back to New Orleans ;

Tell my pretty baby
I'm goin' on home to Denver-town.

J'avais d'intenses visions de pure joie de vivre… ce qui se produit si souvent pour moi en voyage, couplées avec une appréciation solennelle du mystère de la vie, & un émerveillement intime.

Après le trajet habituel jusqu'à Pittsburgh sur les sortes d'allées de jardin inintéressantes de l'Est, dans ce cas précis, l'autoroute de Pennsylvanie, je suis descendu du bus par un après-midi brûlant pour attendre celui de Chicago. Marché dans le centre de Pittsburgh pour trouver un endroit pas cher où manger.

Étais déjà fatigué après la nuit entière de voyage.

PENNSYLVANIE — OHIO RIVER

J'ai trouvé un endroit où j'ai bu deux tasses de café à 5 cents avec mes sandwiches (permettez-moi de répéter que je pratiquais un ascétisme nécessaire à mon âme & à mon projet pour ma famille, même si Paul, la veille, après m'avoir accompagné à la gare routière, avait dépensé près de 5 dollars pour un film et une place de parking. Je n'ai probablement dépensé 90 cents au cours du voyage jusqu'à Denver qu'à cause de ça. J'aurais dû *me douter* de quelque chose dès ce moment-là).

Le trajet jusqu'à Chicago était plus intéressant. Dans l'accalmie de l'après-midi, nous avons roulé au milieu des collines de Pennsylvanie avec les terrils de sable et les mines escarpées à ciel ouvert, et la triste désolation industrielle généralisée — en dépit du vert tout autour. À Weirton, en Virginie-Occidentale, c'était au fond une petite ville née de ces choses — une petite ville minière, hantée par les montagnes balafrées au bout de chaque ruelle encrassée de suie. Les magasins de Main Street étaient une ruche d'activité, le vendredi après-midi, l'excitation de la fin de la semaine de travail… hommes en bras de chemise, femmes & enfants.

Pourtant, dès que nous avons traversé le toujours majestueux fleuve Ohio de l'autre côté de la ville et roulé sur le pont en direction de Steubenville, dans l'Ohio, tout a changé — de la désolation du pays minier aux rives bordées d'arbres tendres qui font penser à la rivière Wabash ; même si c'est une ville industrielle, Steubenville.

En fin d'après-midi, nous avons roulé dans une région de l'Ohio plus vallonnée que ce que j'avais pu voir auparavant dans le nord, du côté d'Ashtabula & de Cleveland (itinéraire de Joe Martin[14]).

Au crépuscule, dans les avenues spacieuses de Columbus.

Puis, en direction d'Indianapolis, dans l'Indiana, au clair de lune. J'ai regardé les champs lunaires,

INDIANA — SAINT LOUIS

qui, à l'automne, tout comme je les avais vus à l'automne 47, sont pris dans une brume de lune & hantés par les silhouettes sales des meules de la moisson… le maïs de l'Indiana. Mais dans la nuit de mai, l'Indiana est précisément ce qui vous inspire quand vous chantez « *Oh the moon is bright tonight along the Wabash* » — et je l'ai donc chanté. Plus tard, j'ai conversé avec un passager, un jeune acteur nommé Howard Miller, de Muncie dans l'Indiana, qui était resté éveillé la nuit, il y a longtemps, à rêver de Broadway et rentrait chez lui pour travailler quelque temps dans l'épicerie de son père. Il me faisait penser à Hal Chase.

Après Indianapolis, je me suis endormi, en dépit de la beauté de la nuit et de sa lune, et je me suis réveillé juste au moment où nous entrions dans l'est de Saint Louis, dans l'Illinois, vers neuf heures du matin. J'avais entendu parler de cette vieille ville démente par Burroughs… une ville de brique rouge au bord du fleuve. Le fait d'avoir dormi ne m'avait pas mis de mauvaise humeur, puisque je connaissais le pays entre Indianapolis & Saint Louis, de mes précédents voyages.

Traversée du pont ! — traversée du Mississippi ! — sous les nuages enflammés de soleil du matin ! — dans l'air frais de mai ! — dans Saint Louis. *De nouveau, je traversais le Fleuve*.

Je me suis rasé dans les toilettes de la gare routière, en me servant du rasoir d'un jeune type, passager du bus — un psychiatre, figurez-vous ; puis, suis allé me balader le long du fleuve, là où j'avais déjà marché, et me suis attardé à un coin de rue, comme un véritable Wade Moultrie[15].

De retour au bus — et à travers le magnifique après-midi du Missouri, embaumant les odeurs de trèfle, de foin fraîchement coupé et de sol riche chauffé par le soleil. Des panoramas entiers de ça.

APRÈS-MIDI DU MISSOURI

Aucune terre ne pourrait être plus fertile que celle du Missouri. Elle est encore odorante du fait de la présence relativement récente du Fleuve — envahie de verdure. Il y a plus d'arbres dans le Missouri luxuriant que dans n'importe quelle autre partie du monde. Et de tels champs, une telle maturité, une telle terre d'été ! Pas étonnant que les Missouriens soient d'une telle vanité concernant leur foyer. Pas étonnant que la « Campaign That Failed[16] » de Mark Twain ait été un échec si plaisant. Dans ce monde de champs, de buttes et d'étendues verdoyantes et voilées, j'ai presque regretté que nous commencions à grimper régulièrement vers les Hautes Plaines, vers les prairies du Kansas, & les chaînes de montagnes du Colorado, car en dépit de ce que je dirai de l'Ouest — le Missouri et l'Illinois avec leurs fleuves enchantés, l'Indiana et l'Ohio, et l'État de New York & la Nouvelle-Angleterre, & tout le Sud… représentent la douceur et la délicatesse de l'est de ce monde, à l'opposé de l'aridité et de la sauvagerie de l'Ouest — et avoir à faire un choix entre les deux, c'est un peu comme si on s'arrachait le cœur pour en examiner les racines, là où sont emmagasinées toutes les idées sur la vie. S'agira-t-il de la vie douce et délicieuse de l'Idylle ?… ou bien de la vie sauvage et altérée ? La vie des horizons enclos, la vie des arbres délicats — ou bien la vie des plaines vastes et ardentes ? Qu'est-ce que ça fait à une ville, le

fait qu'au bout de la rue, la nuit, on va voir soit les *vergers* de la nuit — soit le *désert* de la nuit ? Les habitants le notent plus profondément qu'ils ne le croient.

MISSOURI

Quelque part dans le comté de Callaway, je suis descendu du bus pour aller me promener loin de la petite gare jusqu'au cœur de cette adorable verdure somnolente. Il faisait chaud & sec ; il y avait des vaches ; je me suis assis dans l'herbe. J'aurais aimé vivre dans le Missouri — surtout l'après-midi.

Nous avions traversé St. Charles & Warrenton : nous avons à présent pris la direction de Columbia et, à Boonville, traversé le puissant Big Muddy. Pathétique que je doive insister sur la terre & les fleuves… car Boonville est une des villes à l'âme la plus laide et la plus ironique qui soit au monde, et je ne fais guère d'honneur à l'amour de Dieu en évitant les problèmes des hommes. Boonville (une magnifique petite ville extérieurement, avec des arbres vénérables, des rues ombragées, des vieilles maisons) est remarquable du fait de la prépondérance des hommes âgés, des octogénaires qui ressemblent à des vétérans de la Guerre de Sécession et se traînent le long des trottoirs. Il n'y a pas de mal à ce que de nombreux vieillards soient libres, si ce n'est qu'il y a une importante maison de redressement pour garçons à Boonville — ceux qui peuvent marcher n'en ont pas le droit ; ceux qui en le droit ne peuvent pas.

J'ai un peu dormi pendant le trajet jusqu'à Marshall. Il pleuvait. Quelque part en route, nous avons pris une pauvre femme négligée et deux enfants ; j'en ai pris un sur mes genoux ; et il n'a pas bougé une seule fois d'un centimètre ou prononcé le moindre mot, et a fini par prendre ma main, comprenant parfaitement que j'étais son bon ami et son paternel compagnon de voyage. Jamais un « gosse de riche » ne se serait comporté comme ça, mais c'est naturel dans la petite Ozarkie du Missouri. En partie indien.

À Lexington, dans la pluie grise, le splendide fleuve Missouri m'a montré son visage immense, juste au moment où s'épanouissaient les arcs-en-ciel. Une île importante s'est divisée en deux vastes chenaux de boue.

MISSOURI — KANSAS CITY

C’est le formidable fleuve des fleuves. Je pense que le Mississippi est moins patriarcal. Le Missouri est sauvage & magnifique. Il provient de sources plus étranges que le Minnesota — des sources anonymes à Three Forks (la Gallatin, le Madison, le Jefferson) qui ne sont pas des *noms* pour ce qui se trouve là-haut, et ne conviendront jamais pour moi. — J’ai baissé la vitre pour sentir le Big Muddy. Un homme du Kansas City a conversé avec moi.

Nous sommes entrés dans Independence ou, plutôt, nous l’avons contournée, et je n’ai vu aucun signe de ce qui existait du temps de Parkman[17], non de Truman.

Nous sommes entrés dans Kansas City. J’ai mis mon sac à la consigne et j’ai fait une marche de 8 kilomètres le long de la gare de triage qui surplombe la confluence du fleuve Missouri et de la rivière Kansas, un aéroport et des digues étonnamment élevées. On peut voir le risque de crue. Le Missouri a un débit féroce à cette jonction.

Je suis revenu par le haut jusqu’aux entrepôts du bord du fleuve et des abattoirs de la vieille K.C. ; j’ai traversé le marché aux fruits où de vieux hommes extrêmement étranges étaient assis en compagnies de vieux chiens extrêmement étranges — au cours d’un long coucher de soleil. J’ai remarqué la vieille K.C. et la nouvelle, banlieusarde chic, en haut de la colline — tout comme à Saint Paul ; une ville s’éloigne de sa source, avec la distraction impudente d’un enfant ingrat qui est devenu gras & bête. Mais je ne peux pas juger ce siècle ; de plus, j’aime ce siècle ; seulement, j’aime le dernier encore plus… ou d’une façon différente et personnellement intéressante.

J’ai remonté Broadway jusqu’à la 12e Rue Ouest. C’était un samedi soir, tout vibrant d’excitation dans la chaleur. Les bars à buffet sont des endroits merveilleux.

KANSAS CITY — TOPEKA

J’ai marché dans le centre ; suis entré dans une salle de billard de vrais durs ; ai bu une bière à un buffet, & suis revenu au bus. Je me disais combien il faisait chaud dans Kansas City et tendrement, ardemment, joyeusement, j’étais impatient de quitter la basse vallée du Missouri pour monter vers l’endroit de mes espoirs —

Tout en haut de la montagne de la nuit de l’Ouest

Denver, là où les étoiles sont dingues…

Je l’ai même chanté, même si j’ai oublié les paroles exactes. J’ai inventé cette chanson pour ceux qui errent en moto dans la nuit du Middle West. Il est dans la chaleur de K.C., il veut foncer jusqu’à Tulsa et Fort Worth, ou même Denver, Pueblo, Albuquerque — n’importe où sauf ici, dans la nuit brûlante du Missouri. Il veut grimper *en haut de la colline* — et quelle colline ! — jusqu’à l’endroit où il fait frais, l’air limpide et étoilé. À neuf heures, notre bus est parti dans cette direction. De l’autre côté de la rivière, et droit sur Topeka.

À Topeka, j’ai bu un fantastique milk-shake glacé à la fraise dans une gare routière démente, un samedi soir. Un gamin givré, en bottes & casquette cloutée, m’a annoncé sans préambule qu’il venait de détruire sa moto. Il en était sacrément fier, et il avait un regard de fou.

Le bus est reparti, fonçant le long de la rivière Kansas jusqu’à Manhattan. La prairie était de plus en plus désolée — il faisait vraiment noir dehors. Je gardais ma vitre à moitié baissée ; les dames derrière moi s’en plaignaient. J’ai dormi un peu. Ce psychiatre qui avait fait le voyage jusqu’à Saint Louis — qu’est-ce qu’il venait foutre ici,

psychanalyser des gens aussi merveilleux que ce gamin à la moto ? Quel est le mieux — détruire une moto un samedi soir ou rester à la maison à lire Freud ? À quoi sert la terre — à quoi sert la nuit — à quoi sert la nourriture & la force — à quoi sert l’homme ? À la joie, à la joie.

Dans Manhattan, vers une heure du matin, c'était dément et dingue. Au bout des rues, on pouvait voir & surtout sentir cette immense, vaste, impénétrable obscurité de la prairie, dont il n'existe d'équivalent nulle part au monde. Même si on ne peut pas *voir* l'étendue plate, on peut sentir que tout ça est infiniment plat et noir — que c'est tout autour et que ça a fait tournoyer l'aramantacée autrefois et ça le fait encore. J'ai vu un jour un film minable sur le Kansas avec Randolph Scott et Robert Ryan, et même si ça avait été filmé sur un terrain vague derrière un studio en Californie, d'une certaine façon — en vertu d'un accident et d'un amour né de mon attention — on aurait dit que j'avais vu Manhattan, Kansas, ce soir-là… c'était une ville fantôme… à chaque extrémité de la rue, rien d'autre qu'un mur d'obscurité, et le plus formidable bourdonnement du silence provenant d'un territoire entier d'herbe bruissant dans le vent, et des petites sensations de poussière projetée imperturbablement dans l'obscurité, une poussière venue de centaines de kilomètres alentour. L'impression qu'il n'y a ni collines, ni routes — seulement l'herbe, seulement la plaine plate.

Même si Manhattan, Kansas, n'était plus entourée, en 1949, d'une telle sauvagerie, d'une telle désolation, elle restait *fidèle* à son passé — presque plus fidèle.

De ce désert incompréhensible de

MANHATTAN, KANSAS

la nuit ont surgi des vieilles bagnoles conduites par des gamins ivres. Elles sont entrées en rugissant à l'autre bout de la ville, brusque apparition venue des plaines, et elles ont foncé vers l'endroit où je me trouvais et ont fait des demi-tours. Au-dessus, le ciel était noir ; aussi noir que les murs au bout des rues. Les gamins ne prêtaient pas attention à ça. Ils voulaient aller dans le bar dancing qui se trouvait à côté de la gargote de l'arrêt du bus. Ils se sont déversés des voitures. Une bagarre a pris forme dans la porte à tambour ; des clans se sont formés ; des filles ont regardé par les fenêtres du bar. De temps en temps, je regardais autour

de nous toute cette incroyable platitude de l'obscurité ; jamais je n'avais eu une conscience aussi claire de l'existence de l'homme sur sa plaine obscure, dans son puits de nuit impénétrable ; ses allées & venues, distraites, sur le *plan* de son existence hantée, de sa terre, de son immense univers cruel & aveugle. J'étais aussi habité, à un autre niveau, par l'énorme joie démente qui existait ici, *un peu plus loin* sur les plaines depuis K.C. et Topeka ; comme si, isolés et spoliés de la vie des grandes villes cosmopolites, ils avaient opté ici pour la folie du coyote primitif. Jamais je n'ai vu des gamins aussi dingues… comment ils conduisaient, comment ils voulaient se battre, comment ils mangeaient et buvaient. Pas un vieux en vue, seulement des gamins dans une petite ville hantée des plaines. L'odeur de la nuit était douce… une nuit de prairie de mai — l'odeur de la rivière Kansas, des hamburgers, des cigarettes… et l'odeur étrangement envoûtante de l'essence dans l'air.

VACHE DE LA NUIT DU KANSAS

En arrivant à la périphérie de Manhattan, près de la boucle de la Big Blue River, notre chauffeur a percuté une vache sur la route. Tout le monde a fait des plaisanteries à propos de steaks. C'était une horrible commotion d'ossements. Une fois à Manhattan, nous avons tous signé en tant que témoins de l'événement — un événement qui m'a paru extrêmement triste. Une vieille vache à tête blanche, dans son monde d'obscurité, dans son existence joyeuse et paisible de rumination et de quête, traverse l'asphalte brûlant de l'homme pour aller d'un trèfle à un trèfle plus délicieux encore — méditant peut-être — et de l'obscurité surgit le monstre aux yeux étincelants, avec le panneau qui dit « Denver » — et BAM ! Vache morte ; crâne fendu ; sang sur la route brûlante et le radiateur brûlant. Arriver à ça — en partant de l'instant précédent si incroyablement délicat. Car une vache dans la nuit, avec toute cette herbe délicieuse dans la prairie où vagabonder, a des pensées bien à elle dans les étendues secrètes là-bas… des pensées qui ne sont pas très éloignées des miennes quand je roule dans le coin.

Voici mon élégie à la *Vache de la Nuit du Kansas*

VACHE DE LA NUIT DU KANSAS

Crâne bovin, si tard repu
Des ruminations de pensées herbues,
Et yeux, un instant auparavant,
Les sombres plaines explorant
Et les claires profondeurs aussi — vache silencieuse,
À tête blanche, fantomatique, à paliers secrets —
Toi, nonne de la nuit dans les prairies —
Je sympathise avec tes os
Brisés sur cette route incandescente.
L'idiot mange le hamburger de ta destinée
Et pourtant ne sait rien de toi si réservée.

ÉTENDUES SAUVAGES DE L'OUEST DU KANSAS

— Finalement, j'ai dormi, et alors que le bus entamait sa lente ascension vers les Hautes Plaines, j'ai rêvé — mais ce qui s'est passé, qui jamais le saura ou le comprendra ? Un jour, nous serons tous morts et rien n'aura été réglé… sinon les pauvres oripeaux abandonnés de la vieillesse qui vient[18] et, plus près, les sinistres affinités de la tombe & de l'histoire. Me suis réveillé, après avoir traversé endormi Abilene, Salina, *Ogallah* — à Oakley, où nous avons tous le petit déjeuner dans un *diner* délabré au petit matin, gris et glacé.

À Cheyenne Wells, un dimanche matin ensoleillé, un cow-boy aux yeux bleus est monté dans le bus & a souri à tout le monde en trimbalant son sac jusqu'à l'arrière, ses vêtements sentaient l'odeur des Plaines propres — son sourire si sincère & ouvert que tout le monde en était embarrassé & détournait le regard — et j'ai su que nous étions arrivés dans l'Ouest véritable. Ce même

cow-boy m’a dit où aller dans Denver pour trouver du travail comme ouvrier agricole.

Des orages dans l’après-midi ont partiellement caché le mur de la ligne de partage des eaux au moment où nous descendions de East Colfax vers Denver.

En moins de 3 jours, j’avais le cottage dans Alameda Avenue & et je faisais griller des steaks dans le jardin & je lisais des histoires de cow-boys dans la maison sans meubles, la nuit, HEUREUX !

DE DENVER À SAN FRANCISCO, AOÛT 1949

— Enregistré dans le roman de Sal Paradise, « Beat Generation » (intitulé à l’origine « Sur la route », 1951)

— Les maquereaux du Travel Bureau pour les voitures, les nuages-Dieu sur la frontière de l’Utah, les vieilles huttes & les wagons bâchés dans le Nevada, Frisco dans la nuit froide scintillante, Neal nu sur le seuil de sa maison du 29 Russell dans Russian Hill.

DE SAN FRANCISCO À NEW YORK, AOÛT 1949

(Voyage soigneusement & entièrement enregistré dans « Sur la route » de Sal Paradise (1951) — le jazz à Frisco, le voyage dans la Gag Plymouth, la Conversation sur la Banquette Arrière, Salt Lake City & le pansement pour le pouce cassé de Neal, Denver, la nuit de Carnaval, le ranch d’Ed Uhl à Sterling, la limousine Cadillac jusqu’à Chicago, Detroit, la Chrysler jusqu’à New York.)

DE NEW YORK À DENVER ET À MEXICO, 1950

(Voyage dans « Sur la route » (1951) de Sal Paradise — le gamin dans la cellule de Fort Wayne, Kansas City, vendant son costume dans Larimer Street, l’arrivée à Denver de Neal dans une Chevvy 36, Frank (Jeffries) « Shephard », Bru, Ed White (Vi, Tim Gray), voyage à travers le Nouveau-Mexique & le Texas jusqu’à San Antone, Laredo ; le bordel à Victoria ; la jungle à Limon ; la route de Sierra Madre ; Plateaux de Zumpango & la vallée de Mexico.)

DE MEXICO À NEW YORK, AOÛT 1950

Le Pullman du Ferrocarril de Mexico jusqu'à Laredo, au Texas — puis le bus jusqu'à San Antonio — Baltimore — N.Y.

(avec un kilo de shit traité dans un foulard en soie autour de la taille) — —

— —

: — CHANSON — :

J'ai quitté New York
Mille neuf cent quarante-neuf
Pour traverser le pays
Pas un penny en poche.

C'tait à Butte Montana
Dans le froid, froid, de l'automne
Qu' j'ai trouvé mon père
Dans une salle de jeu.

« Père, père,
Où étais-tu ;
Être sans amour, c'est perdu
Quand tu as l'air si petit. »

« Fils chéri », a-t-il dit,
« Te fais pas de soucis pour moi ;
Je suis en train de mourir
De pleurésie. »

On roulait vers le Sud ensemble
Sur un vieux train de marchandises
La nuit où mon père est mort
Dans la pluie glacée, glacée.

« Fils chéri », a-t-il dit,
« T’inquiète pas pour moi ;
Couche-moi là que je meure
De misère. »

Oh, père, père,
Où étais-tu ;
Être sans amour, c’est perdu,
Quand tu as l’air si petit.

DE NEW YORK À SAN FRANCISCO ; DÉCEMBRE 1951

Enregistré dans VISIONS DE NEAL (1952)

Jack Duluoz

(Course dans Pittsburgh gelé, haricots à Chicago, vieux dingue dans Omaha — blizzards du Nebraska, banc dans Big Spring — prairies enneigées du vieux Wyoming — Nevada, joueurs, neiges de Truckee, la gare routière de Sacramento, vieil avocat à la W.C. Fields sur fond de Brumegrise de Frisco.)

— —

DE SAN FRANCISCO À MEXICO, AVRIL 1952

DANS LE break Chevvy 1949 avec Neal, Carolyn & les enfants, droit à la frontière à Nogalez, dans l’Arizona — puis seul en bus de deuxième classe vers Navojoa, Culiacan, Matzatlan & Guadalajara & la Ville, avec Enrique Villanueva en guise de guide & de pote — le voyage le plus fantastique (l’histoire de « Culiacan » en fait partie).

(« Lonesome Traveller »)

FOLLE NUIT DANS BROWNSVILLE

DE BROWNSVILLE, TEXAS, À ROCKY MOUNT — JUILLET 1952

En stop tout du long, avec un billet de 5 dollars et un gros sac à dos — pas le temps de m'arrêter parce que je voulais être chez moi pour le 4 juillet — Je pars à pied depuis le bus mexicain de l'autre côté de Matamoros, dans les rues poussiéreuses, jusqu'à la frontière, avec les douaniers américains, & jusque dans Brownsville — et j'en sors pour me retrouver sur la bonne route, où je suis pris par Johnny-Bowen-moteur-gonflé de Brownsville, qui veut boire une bière avec moi — quelques bières dans un bar au bord de la route — Maintenant il veut que je passe la nuit à boire avec lui — veut me trouver un boulot dans Brownsville — C'est un gamin fou et terriblement seul — veut que je vienne avec lui voir sa femme enceinte — nous buvons et nous y allons, elle le jette dehors (ils sont séparés) — veut que je fasse la connaissance de sa sœur qui travaille au Drive-In, elle dit : « Personne n'a l'a droit de me dire avec qui je dois sortir » — il est fou.

— Il joue au flipper dans tous les bars le long de la route, on se soûle, on traverse des intersections à 150 à l'heure, on joue au billard avec une bande de Mexicains dans le centre de Brownsville, l'un d'eux « m'emprunte » un dollar & je suis tellement ivre que je le lui donne, un dollar sur les 5 que j'ai en poche.

À l'aube, je suis fauché — nous dormons chez lui, un cottage du Texas — Le lendemain, je suis malade & j'ai aussi une fièvre dysentérique

— Bois un soda, il me rend mes 5 dollars — je pars sur la route & je suis malade dans les toilettes d'une station-service — je reste assis un long moment pour me reposer — Puis, je fais du stop — J'ai encore 5 000 kilomètres à faire — Je suis pris immédiatement jusqu'à Harlingen le long de la clôture sans fin du King Ranch, avec un vieux péquenaud qui, entendant parler de putains mexicaines, pense que ce serait une bonne idée d'en emmener un camion plein à Chicago — Longue attente sous le soleil brillant à Harlingen, je bois des Cocas — je suis pris jusqu'à Rosenberg au Texas par un jeune étudiant en médecine mexicain — Puis, immédiatement, un petit stop jusqu'à Houston, où un ouvrier du bâtiment ivre m'invite dans sa chambre de motel pour que je puisse prendre une douche & quand je ressors, il est couché sur le ventre et me supplie de le baiser — je m'en vais, je ne le ferai pas — il est en larmes — je suis pris en stop

par un petit pédé qui est propriétaire de Dandy Courts et dit : « Fais du stop devant mon motel, si

TOUS CES HARICOTS NOIRS

tu n’es pas pris, reviens dormir ici », mais je suis pris par un camion-citerne conduit par un Indien Cherokee qui parle à un rythme dément, mentionné page 74 de CLOCHARDS CÉLESTES, et m’emmène jusqu’à Liberty, dans le Texas, à l’aube, où je dors sur une plateforme de chargement d’une gare de marchandises — De là, un stop sur un camion à plateau qui transporte des sacs de haricots noirs, nous nous arrêtons pour arranger la cargaison sous la « tèle de bâche », comme il dit, en passant par Beaumont et jusqu’à Baton Rouge — Route ensoleillée et chaude, je suce de la glace parfumée dans un gobelet, suis pris jusqu’au Mississippi par un Mississippien très agréable — de nombreux petits stops pendant la nuit, des petites villes, jusqu’à Jackson dans le Mississippi — Un des types prend un autre auto-stoppeur, un étrange gamin pâle et blond, qui revient d’un meeting de Bill Graham pour le renouveau de la foi ! — Je finis par débarquer au milieu de la nuit dans le village endormi de Newton, dans le Mississippi, plus question de faire du stop, en fait plus de circulation, je m’assois sur le trottoir dans la chaude nuit d’été triste, j’essaie de dormir un peu dans une minuscule gare routière, assis avec la tête calée sur le sac militaire — Au matin, un bon petit déjeuner me redonne des forces (je mange avec un tel enthousiasme que les touristes me dévisagent, pancakes & œufs & toasts !) — Bam, tout à coup je suis pris par un gentleman raffiné, presque *hip*, dans une voiture neuve, il m’emmène à travers Montgomery & Tuscaloosa, dans l’Alabama, & puis à travers l’État de Géorgie, où il m’offre un repas du Sud à base de pain à la farine de maïs, de haricots noirs et… etc. (grand restaurant dans le virage d’une route de campagne) & puis on repart jusqu’au croisement de Tobacco Road où on s’arrête pour boire une bière au milieu des cinglés de Géorgie, très drôle ! — ensuite, jusqu’à Florence, en Caroline du Sud, au crépuscule, fin du stop, d’un long stop, d’où j’appelle ma mère en longue distance & stop de nouveau,

pris pour un dernier trajet avec le gros, l'énorme, camion Walter Brown de Baltimore peinant à 50 à l'heure dans les marécages de la Caroline du Sud & du sud de la Caroline du Nord (s'arrêtant à minuit dans un *diner* où une fille de dix ans écoute « Rocket 69 » sur le juke-box), & Rocky Mount à l'aube — Affamé ! Épuisé ! Reconnaissant ! Fauché ! Amaigri ! Chez moi !

EN DESCENDANT VERS LA CAROLINE

DE NEW YORK À SAN JOSE — FÉVRIER 1954

Vêtu du nouvel imperméable beige ridicule & portant le « paquetage essentiel » pour la vie d'ermite en Baja California, mais provisoirement à l'intérieur d'une valise américaine pratique, je suis rentré à pied à la maison & vers ma mère aimante dans la nuit glaciale jusqu'à Sutphin (avec des gants de cheminot, un chapeau à oreillettes, 2 vestes sous l'imperméable, 2 chemises) (& deux jeans !) — Pris le E train jusqu'à Port Authority, & c'est ainsi qu'a commencé le voyage que je n'aurais pas dû entreprendre — Bus jusqu'à Washington à 10 heures du soir — Assis au premier rang, détendu, pratiquant la méditation et me reposant, évitant de regarder, de penser — le bus prend l'autoroute du New Jersey et roule sans s'arrêter jusque dans le Delaware, un Howard Johnson surgissant de l'obscurité, seul endroit encore éclairé — Au Howard Johnson, je descends et je reste dans le froid à respirer profondément — À Washington, il fait un peu plus chaud, l'aube, le soleil, je descends du bus et fonce jusqu'au pont de Virginia, en faisant un arrêt tout d'abord pour un petit déjeuner gratuit à Farina, œufs & toasts dans la Cafétéria — traverse le pont & me rends compte de l'atrocité — tous ces détails — ma main me fait mal — des milliers de voitures rugissant dans la puanteur de l'essence, les visages hagards qui s'en fichent, que j'ai abandonnés tristement dans un univers à la fois fade et maléfique — Pourquoi alors ne suis-je pas rentré chez moi ? J'aurais économisé 250 dollars — Mais ce fut un voyage « instructif ». Sur les ronds-points, en compagnie de Neal & Louanne & Hinkle (voyage précédent), j'avais conduit sur la neige, à présent j'attendais sur l'herbe brune et glacée, impossible de trouver

un stop — Je continue à marcher. Finalement, près du Pentagone, un homme d'affaires me prend — nous parlons de l'explosion de la population à Washington & à Alexandria (quand j'arrive là-bas, je me rends compte que je sais & me souviens & peux parler de tout). — Il m'emmène jusqu'à la sortie de Fredericksburg où je mange un petit truc au stand d'un marchand de glaces & j'abandonne, lève le pouce, suis pris par un routier noir, ambitieux, marié, malin, posé, comme Willie Mays — Stop jusqu'à Richmond, sinistre dans le froid gris, je marche pour dégourdir les jambes ankylosées dans l'habitacle du camion, jusqu'à une jonction, où un charpentier souffrant d'un ulcère me prend — je lui conseille de se reposer et de ne penser à rien — Pendant tout ce temps, j'ai émis en silence des radiations de paix mentale pour mes bienfaiteurs & maintenant je transmets un peu de sagesse — Il est surpris et intéressé — Me dépose au pont sur la James River où j'achète bêtement 60 dollars de traveller's cheques à la banque, en pensant que je vais faire du stop jusqu'à San Jose ——————

Trajet avec un type qui vend des voitures d'occasion, son frère derrière lui quelque part sur la route dans leur propre voiture — En route il est pour Sanford, en Caroline du Nord (!) — Bon

TRISTE ROCKINGHAM

stop — je me détends — Nous passons par Petersburg, South Hill, Novlina, Henderson (des endroits prédestinés — dans South Hill, une douzaine de fois je suis passé, Le Fantôme Universel de Tous les États-Unis) — par Raleigh, Sanford. C'est là que j'ai essayé d'avoir une bonne nuit de sommeil dans un hôtel près de la voie ferrée qui longe le bord de mer, et j'y suis arrivé — Bon lit, vieil hôtel, serre-freins et chauffeurs dans le vieux hall de la réception, en train de jouer aux cartes — j'ai bu un peu de mon cognac — Pratiqué les *dhyânas* à l'aube, pour reposer mon esprit des rêves de sexe avec « la fiancée juive d'Eddie Fisher » — Grands trains de marchandises fonçant dans la nuit, B A M ! — Tristes phares dans la nuit de brouillard dans Obispo comme la Caroline, mais un chemin de fer différent, plus triste. Chiens & coqs à l'aube…

Au matin, petit déjeuner avec grosse saucisse & œufs & pancakes ; acheté des inhalateurs pour mon nez, des pastilles pour la toux, des chewing-gums ; posté sur la route (Highway N° 1) à neuf heures, reposé et prêt pour la Californie.

Manque de chance sinistre — l'allure démente de mon imperméable à épaulettes & du chapeau à oreillettes, celle d'un tueur excentrique sur la route — Pas un stop — Marché 5 kilomètres en montée, en pleine campagne, furieux — Finalement, un stop dans l'après-midi, tard, un grand type de l'Oklahoma, Armand, jusqu'à Southern Pines — magnifique après-midi d'or en fusion, chaud, avec murmure & odeur des pins — Voulais m'asseoir là, pourquoi faire 5 000 kilomètres pour s'asseoir et être Bouddha ?

Stop avec un soldat évasif, à toute vitesse jusqu'à Rockingham — Où, à la nuit tombante, j'achète un billet pour Los Angeles dans une petite gare Greyhound, donnant à la fille mes précieux 60 dollars en traveller cheques — En attendant le bus, je me balade dans les rues du dimanche après-midi au milieu des fermiers & des magasins de céréales fourragères & des conversations de trottoir — Achète un sac de cacahuètes et le vendeur me dit qu'elles ne sont pas grillées, mais je les mange quand même dans un entrepôt de pare-chocs de voitures vide, pour l'apport en protéines — amen, enfants noirs — il y a un ver dans une cacahuète, j'en suis sûr, au moment où j'avale quelque chose, triste soupe un peu pourrie salée avec des crackers dans un bar à bière de Caroline du Nord, entouré de gros types qui font des plaisanteries assez drôles — conversation dingue avec le porteur noir du bus, qui raconte toutes sortes d'histoires locales, j'émets des radiations de paix mentale dans sa direction — Il parle d'une famille noire du coin qui vient d'abattre tous ses cochons & de les fumer pour l'année & la maison a pris feu & tout a brûlé, cochons, fourrage, meubles, tout — (hier soir seulement) — le soleil se couche sur le triste petit bourg — Bus arrive, plein comme un œuf, je donne mon siège à un vieil homme jusqu'à Charlotte.

Puis, dans la nuit en direction de Spartanburg, et Atlanta à l'aube. J'aperçois les voies ferrées du Southern Railroad —

En direction de Birmingham, en Alabama, et de Bessemer, immense ville endeuillée avec bidonvilles des Noirs & bicyclettes du dimanche matin —

À Columbus, dans le Mississippi à midi, je grimpe une petite colline jusqu'à une grande rue faulknérienne du dimanche et je déjeune d'une soupe dans un Duncan Hines

ADORABLE ÉVADÉ DANS JUAREZ

& délicieuses croquettes & salade césar & tarte au citron invisible meringuée faite maison en train de fondre — au milieu d'aristocrates du sud en costumes parlant de chasse & de pêche.

À travers le Mississippi pendant tout le dimanche après-midi avec les collines déclinant brusquement pour céder la place au Delta plat et un passager me donne les nouvelles du coin & dit beaucoup de choses impénétrables, enfin les collines du delta — il a insisté pour s'asseoir à côté de moi et me parler — Nous traversons des régions spectrales à la Faulkner & j'entends son dialecte — jusqu'à Greenville dans le Mississippi et le silence de la nuit de dimanche, enfin le lieu de naissance de Mississippi Gene et je fais une petite promenade rapide jusqu'à la digue et je vois le grand fleuve silencieux immobile, dans la paix & avec les vieux bateaux à aube transformés en boîtes de nuit, amarrés sur la rive — et les arbres hantés de l'Arkansas d'Huck Finn de l'autre côté — je traverse le Mississippi une fois de plus —

Pendant la nuit jusqu'à El Dorado, dans l'Arkansas, où soudain je lève la tête et vois les étoiles & ressens une grande joie et dis :

Libère-toi adorable évadé,
La mort possède tous les ossements ;
Mais le Vide Infini
Du pur Esprit parfait
Qui en possède combien ?
Tout, tout le truc

Dallas à l’aube et je fais une brève promenade à toute vitesse dans les rues, après m’être rasé & avoir enfilé un jean, et j’achète un sac de *doughnuts* tout chauds & je les mange avec un café dans la gare routière — toute la journée à travers le Texas dans le bus plein comme un œuf — arrêt dans Odessa en pleine expansion où je marche & mange une soupe dans une gargote — toute la ville absolument neuve, étirée le long de la route, riche, inutile, désolée dans l’immense plaine avec ses derricks comme un brouillard sur des horizons sans fin — direction El Paso, arrivée à 8 heures du soir — Je marche rapidement jusqu’à un hôtel près de la voie ferrée et j’étouffe dans une chambre sans fenêtre, mais je dors —

Au matin, je sors pour une journée d’exploration d’El Paso & Juarez — Ciel bleu dégagé, soleil chaud, tristesse de la brique rouge & des clôtures de ce côté-ci, torchis gris poussiéreux et tristesse de la terre desséchée Tarahumara de l’autre côté du Rio Grande — Je prends un énorme petit déjeuner de pancakes dans un restaurant américain mexicain — toute la ville indienne, déglinguée, magasins de fripes avec d’antiques manteaux de cow-boys en peau de mouton — Je traverse de tristes esplanades de poussière près de la voie ferrée jusqu’au pont de Juarez & et je passe en face pour 2 cents — dans la paix bénie du village Fellaheen dans la chaleur écrasante de midi — odeurs de tortilla, somnolence des enfants & des chiens, chaleur, petites rues étirées — Je sors

UN APRÈS-MIDI TARAHUMARA

délibérément de la petite ville jusqu’à la digue du fleuve et je m’accroupis pour voir l’amérique de l’autre côté et de ce côté-ci une mère indienne est agenouillée au bord du fleuve en train de laver des vêtements, avec un tout petit garçon amoureusement accroché à son dos — Ai pensé, « Si ma mère était assez simple pour faire sa lessive dans le fleuve » — Ai ressenti du bonheur. Mais un sale

gamin ivre a insisté pour me parler, me tapant du tabac Bull Durham, me proposant du thé, etc. — Mais j'arrive à lui faire parler le dialecte Tarahumara — On se balade — Il explique le Mexique — en fait, c'est un gamin bien mais défoncé — Nous tombons sur deux *hipsters* dans un champ, qui ressemblent à des gangsters, ce qu'ils sont — ils tabassent mon Indien pour lui prendre son argent de temps en temps — je les évite et ils coupent à travers les buissons dans leurs costumes zazous — Dans le champ, l'antique fermier avec sa charrue en bois et sa paix — De l'autre côté du fleuve, le dépôt de la South Pacific, colonnes de fumée s'élevant en direction de l'Ouest à destination de Lordsburg & Yuma — Il ne me vient jamais à l'esprit de poursuivre le voyage sur un train de marchandises de la S.P. — Le vieux 373 ! le Zipper ! — (la prochaine fois)

Je donne 99 cents au gamin pour acheter du thé & il ne revient jamais, grimpant des dunes de sable où les Indiens fouillent dans des détritus jusqu'aux genoux — Les familles construisent de nouvelles maisons en torchis — je médite au soleil sur la digue, un navire passe & disparaît — j'enfile mes chaussures & j'erre sur les collines de détritus du Tarahumara d'El Paso — je fais un grand cercle — trouve des bandes dessinées mexicaines toutes déchiquetées — passe devant des Indiens chiant sous le regard de plusieurs femmes — examine la façon dont sont construites les maisons en torchis — Observe les maçons Tarahumara mélanger le fumier et la boue avec des pelles, puis le déposer dans des cadres en bois et le lisser et retirer le cadre & laisser le bloc sécher au soleil — un Indien qui me voit les observer dit, en souriant : « No sabe ? » — je retourne dans le centre de Juarez, traîne dans les marchés qui vendent les cactus et les herbes du désert & les mystérieuses graines & racines, pouah — regarde les filles, peux pas m'empêcher de regarder les adorables brunettes — Bois une bière et mange des huîtres dans un bar frais — Bières & j'écris dans un bar avec chanteur à la guitare — Me rends à la gare & j'apprécie le spectacle des chèvres dans le dépôt & des wagons &

FONÇANT VERS YUMA

les foules d'une grande fiesta qui se rassemblent autour du quai de la gare sous un soleil brûlant — je mange des délices à la noix de coco & je m'assois sur les rails — je m'assois au soleil pour écouter les chanteurs et les guitares près du pont, sur le trottoir le dos contre le mur — La prochaine fois, je m'achète un chapeau de paille et je pratique la méditation de la « siesta » dans les rues du Mexique exquis — Je retourne à el Paso, achète un manteau militaire avec d'immenses poches pour 2 dollars, fais une promenade dans la poussière & danse dans une ruelle & m'assois pendant qu'une petite fille noire joue près de moi — Lui donne des chewing-gums mexicains — Vais jusqu'à la gare d'El Paso & traîne sous le soleil rouge brûlant — repose mes pieds dans un parc — Monte dans le bus au coucher du soleil, roule à travers le rougeoiement —

Lorsburg dans la nuit, énorme train de marchandises arrivant de l'Ouest au moment où nous faisons un arrêt pour nous reposer — je me précipite dehors et j'achète du pain & du beurre chez un épicier chinois qui allait fermer et reviens à toute vitesse vers le bus et trois vagabonds me demandent l'aumône, mais je n'ai rien — Ils disent qu'ils arrivent de Californie — Le Grand Jeune Vagabond Mince dit : « Nous avons passé la *Bosse* de San-Luis-Obispo ! » — Bof ! —

Bus repart dans la nuit, je mange humblement du pain & du beurre, alors que deux soldats déconnent bruyamment à l'arrière — Tucson à minuit, beau & chaud, désert noir invisible, mais le centre de la ville est brillamment éclairé et désolé comme Denver — Yuma, à l'aube, où je m'assois sur un banc dans le bureau du dépôt de Yuma, à l'étage au-dessus de la gare routière, pour regarder les trains de marchandises de la S.P. arriver de l'Est & de l'Ouest, & pour étaler mon beurre sur mon pain & manger comme un étudiant qui vient de débarquer — Sur un terrain vague au-dessous, je vois des buissons de *mesquite* avec les cosses d'alogoraba jaune qui pendent encore, un des mystérieux délices du désert indien — (mûr en août) — Bus reprend sa route dans l'aube qui pointe en direction d'Imperial Valley, jusqu'à El Centro où les voitures sont garées en épis dans une grande rue large et désolée — Au-delà de la bande d'agriculture irriguée, Imperial Valley est un désert — orangeraies, coton — maisons neuves — Puis, le désert de rochers et de cactus et de dunes isolées de San Diego — Je

vois la Petite Agave là-bas, avec le chou au-dessous et les feuilles qui montent à quatre mètres, la

grande friandise des indiens qui vénèrent le maïs — aucun signe de leur présence — rien — un grand désert pour l'ermitage, rempli de nourriture & d'eau cachées (le cactus *kopash* contient de l'eau) — Mais sinistre — Jusqu'à San Diego, chaud, ensoleillé, juste en bas du col de montagne dans le désert — (Oublié de mentionner Jacumba, l'arrêt entre Yuma & El Centro, sur la frontière par conséquent, oiseaux dans l'aube brumeuse & un homme surgissant des arbres du Mexique vers la frontière américaine endormie des baraques & des arbres & des tas d'ordure) — (Un endroit pour moi dans l'avenir) —

San Diego, riche, ennuyeux, rempli de vieillards, de voitures, de l'odeur de la mer — Le bus remonte le long des maisons cossues du splendide bord de mer, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel face à la mer bleue — aux nuages crémeux — aux fleurs écarlates — dans l'atmosphère douce et sèche — voitures neuves très onéreuses, 80 kilomètres de cet incroyable spectacle, un Monte Carlo américain — jusqu'à L.A., où de nouveau j'aime la ville, jusqu'à l'orchestre de Woody Herman annoncé sur un auvent — Descends du bus & marche le long de South Main Street, chargé du sac à dos complet et des bières gigantesques que je transporte pour la soif sous le soleil brûlant — Je continue à pied jusqu'aux dépôts de la S.P., en chantant « An oldtime non-lovin hard-livin brakeman », j'achète des saucisses et du vin dans une épicerie italienne, retourne aux dépôts, me renseigne sur le Zipper. Au soleil couchant, les cinq employés rentrent chez eux, le dépôt est silencieux — J'allume un feu de bois derrière la baraque de la section et je fais cuire des saucisses et je mange des oranges & des petites génoises, je fume mon Bull Durham & je me repose — le Nouvel An chinois pétarade alentour — À 7 heures, comme un idiot, je monte sur le fourgon de queue du Zipper et je parle avec le serre-frein de la fin du convoi pendant que le train est assemblé — Brang ! Clang ! Le serre-frein se débat avec le manchon et

la lampe pour allumer le feu de charbon — le chauffeur s'appelle Stormy Mason — Il n'attend pas de voir mes papiers, m'ordonne de descendre du fourgon de queue — le train va partir pour Santa Barbara

— « Alors descends de là, tu ne peux pas voyager là-dedans, sinon je fais siffler la sirène ! » — Je jure et je descends par la portière du fourgon et allume la lampe (laissant mes affaires dans le fourgon) et le serre-frein de queue me dit « Sois prudent » et je grimpe à l'échelle du wagon de marchandises et je cours sur les passerelles en gardant ma lampe éteinte jusqu'à ce que l'aiguilleur de garde ait cessé de penser que je suis un vagabond et de crier : « Il y a un wagon plat

« HE DONE MADE ME A BUM OUTA ME [19] »

à l'avant ! », parce que si la lampe est allumée, ça va les troubler — C'est moi ! — terminé ! — et alors que le train roule et claque, je cours & saute pour rejoindre le wagon plat, sur lequel sont arrimées d'énormes machines (des camions de la S.P.) et je me glisse dessous & je m'assois & je chante « He done made a bum outa me ! », et pour la première fois depuis des mois, dans une bouffée d'air frais de la Golden Coast de Californie, la nuit, je débouche une bouteille de vin & je la bois — un tord-boyaux brutal, mauvais — mais ça me réchauffe et je chante tout du long —

Il se met à faire froid dans le vent constant, je m'enveloppe donc dans mon manteau & je me blottis & je me gèle & je chante —

À Santa Barbara, je n'en pouvais plus, mais je vois qu'il n'y a rien d'autre au-delà de la voie ferrée que des marécages humides et brumeux, & le rivage glacé, j'attends donc que Stormy Mason soit descendu de son fourgon, son trajet terminé, & je reviens discrètement 12 wagons en arrière, prends ma valise & la rapporte sur le wagon plat, sors ma couverture, m'en enveloppe & bois du vin — Très vite, une nouvelle équipe fait repartir le Zipper vers San Luis Obispo.

Maintenant, après Gaviota, se profile la côte plus froide plus sinistre plus sombre, du côté de Surf, de Tansair, d'Antonio

— Je n’ose même pas regarder au-delà du claquement dément des roues, me blottis & médite, en tremblant — sous les étoiles — À San Luis Obispo, je fonce, je descends un peu flageolant, fini le vin, je descends avant que le train ne s’arrête, devant un routier, et je marche jusqu’au vieux Colonies Hotel de l’époque où j’étais serre-frein

— Fermé, endormi — Je vais donc dans le centre entre les palmiers sinistres familiers et les cottages jusqu’à un hôtel & je paie 1,50 dollar pour une chambre & pour dormir, je déchire les horaires de la S.P. & et je les balance, « Fini la S.P. pour moi ! ». Dans le matin bleu, je mange des *doughnuts* & je vais sur la 100 pour faire du stop — Bah ! Je vois qu’un train de marchandises traverse la passerelle & j’aurais pu sauter dessus ! Mais un type me prend juste à ce moment-là, un dingue, un vétéran de l’infanterie dans une voiture neuve, et en route pour la Bosse-de-San-Luis-Obispo, jusqu’à Santa Margarita, arrivant là en une heure ou 40 minutes, avant le train de marchandises — Je mange donc une soupe dans la bonne vieille Margarita si familière où j’avais concocté mon premier petit déjeuner d’étudiant & vu les

L’ÂGE D’OR DANS UN WAGON DE MARCHANDISES

cantonniers de pome dans l’aube chargée de rosée — le bar qui vend des petits sachets de bœuf séché & de pignons est fermé, j’achète par conséquent des bonbons & je m’assois dans l’herbe d’une voie de garage près de ma vieille baraque accrochée à la colline (dont je n’ai plus la clé), et j’attends sous le soleil brûlant et sur le sol humide —

Voici le train, et comme un autre train à destination de l’Est n’arrive pas, il va devoir s’arrêter — je me déplace du côté de la voie réservée au mécanicien, exactement là où j’avais rêvé que les vagabonds meurtriers me poursuivaient (!), et calmement je monte dans un wagon de marchandises, pas une âme en vue —

Très vite, nous démarrons & nous voilà en route pour Templeton, Hanery, Paso Robles, Wunpost, et jusqu’en haut de la vallée de Salinas

— Le grand lit de rivière à Wunpost, un autre pour un ermitage de bhiksu !

— Le soleil brûlant se déverse par la porte grand ouverte, je somnole — Le train entre dans Templeton, je descends et je me couche dans l'herbe d'un talus, immobile & heureux, béat, ignorant les appels des vagabonds, 10 voitures plus bas — C'est là que nous avions pris notre remplaçant n° 2, le chauffeur MacKinnon, & que j'avais parlé à un vagabond quelconque dans mon passé de serre-frein — Tut ! Tut ! Je remonte pendant que l'écho des articulations qui claquent retentit.

— Nous volons jusqu'à Salinas et Watsonville dans l'air chaud et délicieux de la Californie, l'après-midi — Et je pense : « La Mort est l'Âge d'Or. »

À un moment donné, je me force à vomir tous ces mauvais bonbons —

À Watsonville, triste Watsonville familière, à 80 kilomètres seulement de mon but à présent, je descends, marche jusqu'au côté occidental du dépôt, m'assois dans l'herbe près des piles, & j'attends le train suivant — Un peu nauséeux

— Médite — Un vagabond qui passe me voit & laisse tomber un de ses choux — Plus tard, je le ramasse et croque dedans — Ma nausée disparaît !

Le soleil rouge fait l'effet d'un liquide sur les rails — Nuit, violette, Watsonville de l'autre côté des champs de laitue & mon bon vieux lit de rivière Pajaro s'illumine, triste — Je pose des questions plus fermement concernant le train suivant

— Bientôt je vois son numéro

— Je me renseigne auprès des cheminots, & je monte dans l'obscurité

— À 8 h 30 du soir nous roulons

LA LUNE DE SARIPUTRA

donc en direction d'aromas et de chittenden, de gilroy endormi de nouveau, & de la douce madrone, & de morgan hill, et du bon vieux coyote, et jusqu'à san josé — à ce moment-là je danse et je chante à tue-tête dans le grand wagon noir qui fait son tintamarre, content, en pleine santé, les tripes repues de chou — Arrive au dépôt de S.J. où je saute de mon wagon, à l'est du bureau du dépôt, afin

qu’aucun des serre-freins que je connais ne me voient — Alors que j’attends pour traverser que le fourgon de queue soit passé, afin de prendre le bus qui va chez Neal, un aiguilleur, en me voyant avec mon sac à dos, pensant que j’essaie de partir dans l’Est, dit : « Monte sur le Zipper, il part pour LA dans une minute ! » Oh ! — Je vais à la station-service & j’appelle Neal — Il vient me chercher dans sa guimbarde qui transforme nos voix en murmure & tressaute comme dans un rêve — J’achète de la bière & nous parlons toute la nuit. Je dis à Carolyn : « Tu te rends compte que tu es Dieu ? » Je travaille dans un parking pendant quelques semaines, je me marre bien, je joue aux échecs avec Neal dans sa baraque, en fumant de l’herbe dans l’après-midi de jadis — Chaque soir, après le dîner, je vais m’asseoir sous un arbre du dépôt de la Western Pacific dans un champ, & je médite sous les étoiles pendant une heure — parfois, dans le champ de cactus où je suis assis, j’entends ronfler les musaraignes — La lune de Sariputra m’illumine et la longue nuit de la vie touche presque à sa fin. — Adoration des Bouddhas !

26 juillet 1950
Richmond Hill

——— • ———

PARTI SUR LA ROUTE

CHAPITRE UN : Un Homme difficile

Tout a commencé quand je suis parvenu à me réveiller et une chose effroyable, effroyablement belle à coup sûr, était EN TRAIN D’AVOIR LIEU, pour quelques instants seulement, mais assez longtemps pour produire le changement qui a conduit aux événements dont j’implore Dieu qu’il m’aide à les mettre en ordre dans mon esprit afin que je puisse les mettre en lumière.

C’était, je n’avais aucune idée de l’heure du jour ou de la nuit, derrière des volets fermés qui, au premier réveil, avaient l’air d’être tout autre chose, dans une chambre un peu délabrée d’un vieil hôtel, au plafond penché, le tout dans une ville dont il est impossible de me souvenir, c’était là que cette singulière

crainte mêlée d’admiration s’est saisi de moi en l’espace de cinq ou six secondes, au cours desquelles j’ai complètement perdu le moindre, le plus infime, le plus précieux souvenir de qui j’étais, et que les Anges du Rêve Éternel m’en soient témoins.

Ainsi dans le vide gémissant — de — ma tête creuse, la compréhension s’est faite sans entraves comme un rêve cruel : je vieillissais et j’allais mourir ; juste au moment où, dehors, dans l’après-midi finissant, des feuilles tôt attendues ont volé dans leur premier vent d’automne et partout les vitres des fenêtres vibraient à l’approche du nouvel hiver.

July 26 '1950
Richmond Hill

GONE ON THE ROAD

*

An Awkward Man

CHAPTER ONE: ~~A Lonely Man~~

~~Here is what happened~~ It all began when I came awake and a ~~most~~ terrible, certainly most terribly beautiful thing was ~~happening to me~~ taking place, ~~that~~ only for a few moments ~~yet~~ enough to make the change in my life ~~it took~~ led to the events I implore God to help me arrange in my mind so I may bring them to light, ~~for the benefit~~ ~~of all concerned~~ for the benefit of a world that had no order.

It was ~~I don't know~~ what time of day or night, behind drawn shades that on first waking seemed like something else, in a rickety old hotel room with a crooked ceiling, all in a city impossible to remember that this spectral awe possessed me in the space of five or six seconds in which I completely lost every faintest, most vital recollection of who I was, ~~in the~~ So in the meaning void of my hallowed mind the realization came unimpeded like the ~~Blood Bonds~~ may Angels of the Eternal Dream bear witness.

Puis, grâce à un procédé dont je ne me souviens pas, depuis l'obscurité de mon oreiller, j'ai vu que la gare de triage enfumée, où les wagons de marchandises s'entrechoquaient, que je pouvais apercevoir par l'entrebâillement d'un volet, était… la gare de triage de Des Moines, dans l'Iowa, « bien sûr, naturellement, » et je me suis souvenu de qui j'étais parce que je me suis souvenu de la raison pour laquelle j'étais là (c'est-à-dire) trouver un boulot dans les jours à venir, sans quoi, c'était certain, j'allais bientôt avoir faim.

Dans un grandiose rêve de la vie, comme une vie après la mort d'un ange qui est mort.

Je suis couché, dans mon lit, comme si j'avais été exposé à un puissant regard devenu, avec le temps, plus personnel et miséricordieux, tout en prenant une voix de reproche, avec un ton amical et compatissant tout de même, comme la voix d'un ancêtre disparu, pour le dire, à cause de ma propre voix ancestrale, tandis que la nuit tombait.

« Étranger sur la terre, qui es-tu ? Comment en es-tu arrivé à avoir de telles pensées au cours de tes jours ? La ville, la ville — comment pouvais-tu savoir quelle ville c'était, dans quel pauvre endroit simplement tu t'étais transporté pour dormir, pour reposer ta chair endolorie et épuisée. Seigneur, Seigneur, Chicago, N.Y., San Francisco — quelle importance ? Tu vieillis, tu vas mourir, et tu es couché dans un lit, la première nuit d'automne, seul. Ils vont écosser le maïs avant que la pièce de monnaie ne puisse t'ouvrir les yeux, et tu n'en mourras pas moins. Où iras-tu ? Que feras-tu ? Et que fais-tu dans ce triste et vieil hôtel près de la voie ferrée ? Où est ton père, ta mère, ta femme, ton amie ? Car es-tu fait pour geindre dans ces puits, ces tunnels, sous ces plafonds penchés, à ces étages, dans ces escaliers et sur ces balcons, tous sont des étagères empoussiérées, et dans l'obscurité chère & confiante, dans ces mystères, ta position tellement improvisée et ridicule au milieu d'eux, uniquement pour oublier ton père, ta mère, ton amie, ta femme dans la tombe, au-delà d'eux ? Que ton cœur s'ouvre aux signes de la lumière délicate qui se déverse près d'ici ! » Il m'a semblé qu'il y avait une telle joie à cet instant-là.

« N’entendras-tu pas ma prière ? Ma prière en ceci, aussi : tu m’as aimé quand j’étais à toi, si tu me haïssais à présent que je suis vieux, ce serait trop dur à supporter. Je t’ai aimé vraiment quand j’étais jeune — une jeunesse véritablement juvénile j’ai eu — et j’avais des plans secrets pour notre avenir, pensant toujours, quand je prenais une douche au cours d’une chaude journée à Manhattan, que je me retrouvais immédiatement dans une cabane avec toi dans les Adirondacks ; quand je me séchais avec une serviette, c’était pour te rejoindre plus vite dans la décapotable afin que nous puissions aller dîner dans une auberge de montagne. C’est ce dont je rêvais pour toi dans notre avenir. Même si c’est tellement absurde à présent, je le rêve encore. Je deviens fou encore une fois ; j’ai été la raison même pendant des années, depuis que nous avons pris des routes différentes sur cette carte à faire grincer les dents. La vie n’est plus à présent que barbituriques, alors qu’elle était autrefois, comme pour Tony, bombardement de grâce.

« Toi qui viens de la poussière perfide pour veiller dans cette sombre maison de l’éternité qui s’étend sous les nuages en fusion — sans savoir où est le haut, le bas, le fond du jardin ou la cave — orphelin, raclure des mystères — sans savoir quel œil te regarde — ce qu’est ton nom — amour sans amour, sans ami — ombre de l’empilement des jours — rentre chez toi, va épouser ton amour, un autre hiver approche. »

Et j’avais vieilli.

Je sentais mes bras, ma poitrine, mon ventre, qui étaient devenus une chair molle, sans muscles, au cours des derniers mois seulement, semblait-il, et sans raison car j’ai travaillé & travaillé. Me levant avec appréhension, je suis allé fixer le miroir pour voir le ravage du gros lard, du chagrin, tout en étant chagriné par ce spectacle, étonné de découvrir le visage souffrant que je voyais, assez horrifié par les yeux tirés et gonflés qui me contemplaient.

Parti sur la Route C’est ce que dit Dean, quand, après ses visions au thé-vert, quelqu’un se penche sur le sofa pour lui demander comment il va. « Parti sur la route… » La vie est un trajet sur la route, de la matrice au bout de la nuit, étirant

toujours le cordon d'argent jusqu'à ce qu'il casse quelque part en chemin… peut-être près de la fin, peut-être pas jusqu'à la fin ; peut-être au début du trajet.

Où sommes-nous tous ? Partis sur la route… Qu'y a-t-il au bout ? La nuit… quoi que puisse vouloir dire Céline en donnant à la mort ce nom, quelle que puisse être le genre de mort qu'il avait en tête.

Les Pensées du Saint

Ce monde, qui nous a faits, mais imparfaitement, c'est-à-dire inadaptés à chacune de ses piques et à la plupart de ses inévitables commandements, n'est que, je le crois à présent, l'endroit de préparation de nos âmes pour l'autre monde, où une perpétuelle extase prévaudra finalement, sans chair et entièrement dans l'esprit immortel, pour nous tous. Par conséquent, ce monde, pour moi, perd de son importance (qu'ai-je à me soucier du vent qui fait tourbillonner les feuilles mortes ? Ou du soleil qui brille sur ma peau, ou du fait que, conformément à la même loi, je ne peux faire l'amour avec une femme vingt-quatre heures sur vingt-quatre) et, année après année, les contributions qu'il fait pour la formation de l'autre monde, en construisant lentement un univers dans des séries infinies de rêves, de rêves de nuit, de rêves inconscients, de rêves dans le sommeil, dans lesquels je suis plus éveillé que jamais auparavant, et dans des paysages entiers ma vie est un perpétuel étonnement, bref, l'amour, *l'extase*, devient la seule chose importante qui, du moins, me reste.

Ce monde est mauvais. Sinistre nature, qui a obligé les Jacob à affirmer la présence de Dieu devant des chèvres puantes, qui s'est rendu à l'industrie sinistre, laquelle enterre les hommes dans les mines, fait exploser d'innocents badauds (sur le front des guerres) et fait couler les âmes des marins, enveloppés de tout leur métal inutile, dans les perfidies du sel.

Mon dessein est de trouver le bien. Je ne le trouverai pas dans ce monde pour lequel je n’ai pas été fait, je crois que je le trouverai dans l’autre monde.

Le Second Avènement est la mort de chaque homme au moment où, lassé de ce monde, il fait, étonné, un pas dans le suivant et s’écrie dans sa chair mortelle : « C’était donc pour ça que j’ai été fait ! Gloire à Dieu ! »

Je n’ai que de la sympathie pour nous tous.
Je ressens absolument le fait que tout
Se rapproche de la fin ; j’entends les
cloches sonner.

La nature n’est qu’un formidable légume géant. Il ne s’y passe rien. Pour moi, ce n’est qu’un désert, une perte de temps. Je ne vais pas y rester pour attendre. L’herbe bruit dans le vent, le blé prend trop de temps à mûrir. Je ne mangerai plus de blé. L’herbe est adaptée à ce monde, moi pas. J’ai besoin de l’extase immédiatement. Si je manque son apparition, je préfère mourir et partir dans mon monde, qui est notre propre monde à tous, et y découvrir mon amour immédiatement. Ce monde semble attendre sans aucune sympathie ce que je vais pouvoir dire ou faire. Très Bien, ce monde n’est pas le mien et je ne lui dois rien. Je n’ai jamais demandé à être fait et à naître aussi inadapté. Je demande seulement, maintenant que je suis vivant et conscient, l’extase que mon âme réclame. Je sais où elle se trouve dans l’autre monde. Je vais y aller quand ce sera prêt pour moi, et ce sera bien assez tôt.

Néanmoins, la nature a instillé en moi le refus de mourir et c’est une sombre détermination, où le monde, tel un calcul biliaire, pèse lourdement sur ma patience et me fait pleurer et soupirer et chercher en vain, car l’extase, je le sais, ne viendra que bien plus tard, après beaucoup de sueur et d’inutiles regrets.

N’ai-je pas dit que c’était une perte de temps ?

Pourquoi pensez-vous que les gens soupirent toujours quand ils se retrouvent assis autour d’une table ?

Pourquoi Dieu a-t-il été si cruel avec ses créatures vivantes ?

Parce que c’est leur seul moyen de préparation pour l’extase du rêve éternel à venir.

Dans ce travail, je vais traiter de ce monde et de sa connexion avec l’autre monde, tel qu’il est apparu en rêve à Roger Boncoeur, le Saint Marcheur.

Je n’ai pas peur de rouler jusqu’au tréfonds des choses.

(Comment les gens peuvent-ils être aussi furieux dans ce vide métaphysique ? — voilà ce qu’est un *récit vivant.*)

La musique est un rêve.

La chair a cessé de signifier quoi que ce soit pour moi. Quelle importance si j’obtiens les maigres satisfactions du pénis ou pas ? Qu’est-ce que ce ver infect, inadapté, estropié, a à voir avec moi ? — même s’il gonfle à la vue d’une cuisse ? Alors non ? Le soleil se lève, le soleil se couche — et alors ? La mer est dorée ; est-ce que ça me rend doré ? Est-ce que ça me transforme en sel ?

Qu’est-ce que *moi* ? *Moi*, c’est ce qui veut être étonné sans interruption naturelle, dans une éternité d’extase.

Des règles ? Des lois ? Pour moi, *quoi* ?

Je suis libre de vouloir ce que je veux.

Je veux le ravissement ininterrompu. Je crois que ça s’est manifesté pour moi dans des rêves, et dans la musique, et dans les pages de Dostoïevski, dans les vers de Shakespeare, dans la joie sexuelle, dans l’ivresse, et en étant pété au thé. Pourquoi devrais-je faire un compromis avec quoi que ce soit d’autre ou avec la quiétude « bourgeoise » sur la pelouse du jardin, la transaction à la Edward Guest[20] avec le bonheur fou, fou.

Avec le thé, j’ai vu la lumière. Dans ma jeunesse, j’ai vu la lumière. Au cours de mon enfance, j’ai baigné dans les traces de la lumière ; j’ai désiré,

ardemment.

Je veux qu'un éclat de lumière brille en moi à jamais dans un amour de tout éternel et chéri. Et pourquoi devrais-je prétendre vouloir autre chose ? Après tout, je ne suis pas un chou, pas une carotte, pas une tige ! Un œil incandescent ! Un esprit en feu ! Une verge d'or brisée ! Un homme ! Une femme ! Une ÂME ! Que le reste aille se faire foutre, voilà ce que je dis, et je PROCÈDE !

J'étais fasciné par tout ce qui se rapportait à cette fille et à sa vie, son homme, ses pensées. Très vite, je n'allais plus jamais les revoir. « Ah ! » me suis-je écrié dans ma tête. Les étoiles au-dessus sont devenues une manifestation de mon ravissement à la découverte de ces gens nouveaux et dingues (même à ce moment-là j'étais vieux, tellement vieux). Elle m'a tout raconté d'elle-même, et je ne me souviens plus de rien à ce jour, bien entendu ; et pourquoi cela serait-il une aubaine ou une générosité ? J'y reviendrai, j'y reviendrai.

Qu'il suffise de dire que, tout à coup, son garçon s'est réveillé, elle l'appelait Roger, il s'est approché de nous, je regardais, sidéré, et… c'est arrivé. Le vieil homme à barbe blanche est sorti à grands pas de la nuit pour entrer dans le cercle de lumière.

La première fois que j'ai rencontré Laura, c'était dans un endroit qui s'appelait Dilley, au Texas, à trois heures du matin, au bord de la route, pendant l'été 1941, dans les mois qui ont précédé Pearl Harbor. Cette époque d'une étrange innocence et d'une étrange saveur romantique, quand les juke-boxes faisaient entendre la clarinette désespérée d'Artie Shaw à travers tout le territoire de la nuit et que les gamins pensaient que c'était une splendeur que d'aller suivre le hurlement d'un train jusqu'à la source de l'opulente vérité héroïque. De toute évidence, rien de tel n'a été trouvé. En fait, comment puis-je oublier un pauvre

ami à moi, un gamin du Dakota, fils d'un serre-frein des chemins de fer, dont l'ambition était de devenir le type qui récupère les objets échoués sur la plage en Californie ; qui avait retardé son projet et que l'Armée avait fini par mobiliser pour en faire un infirmier, et qui s'était retrouvé sur la plage à Peleliu — à récupérer des trucs au milieu des cadavres pleins de sel échoués.

FAIT PAR LE CIEL

Est-ce un péché envers ceux que j'aime de ne pouvoir, étant fait par le ciel, rester tranquillement assis parmi eux dans ce monde légume où ils pensent voir des choses d'une grande valeur ; ayant un tombeau dans la tête et étant un poète, et un des nombreux émissaires envoyés du Ciel pour parcourir ce monde, une pure énergie, pour observer sa forme et le contour des choses (n'ayant pas à « savoir comment il fonctionne »), avant d'obtenir ce poste avancé de la pensée dans le Ciel si bleu, une fois que j'aurai tout vu et que je connaîtrai les obligations attachées aux souhaits du Créateur, je dois mettre les pauvres capacités de mon crâne rond au service d'une tâche supérieure et je ne peux profiter des avantages & de la paix de la nature laitue. De surcroît, je suis naturellement incapable de la comprendre, n'étant pas né du cœur de la pomme, étant seulement son fils. Quelle est cette roue de fer qui vole par-dessus les toits légumes de la ville dans la nuit ? C'est le génie des inventeurs hiérarchiques de la Civilisation Occidentale, génie parfait et fort savant pour ce qui est des combinaisons célestes à venir, pour qui, comme Burrows, je suis de la lignée d'un enfant idiot parce que je n'appartiens ni au monde légume ni à leur monde, et donc d'où puis-je bien venir et depuis quel dessein universel ?

Le plus solitaire des hommes, sans bec, sans serres, sans cri rauque, ils s'étonnent de ce passage secret, délicat, attentif que je fais parmi les choses — si jamais ils s'en étonnent, et vraisemblablement ils ne s'en étonnent pas.

Car beaucoup sont élus, mais peu sont venus[21].

Ce monde, grâce aux moyens déchiquetés de la civilisation, qui en Occident est recherche de l'Utopie, peut bien passer maintenant à travers un rideau de fer, de colère, pour entrer dans une Utopie terrestre qui va couronner la signification de l'Utopie, laquelle consiste à savoir comment mourir gentiment ; ou bien exploser et disparaître immédiatement, en éludant le problème de la mort, en direction du monde éternel, lorsque la Roue Céleste commencera à former ses rayons et sa jante. D'autres planètes, d'autres mondes pourront apporter leur contribution longtemps après nous, mais dans le Ciel nous ne serons pas impatients. La Roue Éternelle est la Joie Infinie. Mon poste avancé de pensée là-haut…

Regarder fixement le cœur de la chose et rapporter ma connaissance aux anges de la jante, aux électeurs de l'Univers, mais le faire sous la forte contrainte de la chair, sans subtilités, avec mes faibles mains — puisque né, naturellement, car le ciel est le ciel — et ne pas faire traîner mon honorable mission, voilà ce qu'est ma vie.

Je suis véritablement prêt à être consciencieux.

Je ne m'ennuie pas et je ne suis pas déprimé par moments, au sens que nous attribuons à ces mots, mais je suis tout près du point de la mort, pour le dire en termes pratiques. La mort… la mort… et rien d'autre. Il faut que je sois joyeux, sinon je meurs, parce que ma position terrestre est intenable dans la tristesse et en étant triste je trahis Dieu en dépit de moi.

Je n'ai pas besoin d'aller dans les musées, je sais ce qui s'y trouve…



1. Renvoie à la page intitulée « RÉFÉRENCE FAITE À DES VOYAGES ÉCRITS ».

2. Hendrik Goudt (1583-1648), peintre hollandais baroque.

3. Nouvelle écrite probablement en 1940. Elle figure dans le recueil *Underwood Memories* (Denoël, 2006).

4. Daniel Webster (1782-1852), avocat et homme d'État.

5. Henry David Thoreau, *Une semaine sur les fleuves Concord et Merrimack* (1849) décrit le voyage en bateau fait avec son frère en 1839.

6. Allusion au roman de Steinbeck, *Des souris et des hommes* (1937) [et jeu de mots sur *weed*, l'herbe (*N.d.T.*)].

7. *Sic*.

8. « The Big Muddy » est le surnom du Missouri (*N.d.T.*).

9. Expression de surprise qu'on pourrait traduire par « Oh, la vache ! » (*N.d.T.*).

10. L'ancien métro aérien (*N.d.T.*).

11. Apocalypse, 1, 7.

12. Apocalypse, 20, 14.

13. G.I. Gurdjieff (1872 ?-1949), mystique gréco-arménien, fondateur de l'Institut pour le développement harmonieux de l'homme.

14. Personnage de *The Town and the City* (*N.d.T.*).

15. Personnage de la première version de *Sur la route* (*N.d.T.*).

16. *A Private History of a Campaign That Failed* est une nouvelle qui décrit la brève expérience de Mark Twain en tant que soldat confédéré dans le Missouri en 1861.

17. Francis Parkman a écrit sur le fleuve Missouri dans son récit de voyage *The California and Oregon Trail*, un classique de la littérature américaine.

18. Kerouac devait utiliser cette image dans la dernière phrase déchirante de *Sur la route* : « L'étoile du berger doit laisser tomber et se propager son faible éclat de diamant sur la prairie, ce qui se produit juste avant la venue de la nuit complète qui bénit la terre, assombrit les rivières, accueille les cimes dans sa coupe et absorbe l'ultime rivage enfin, et personne, personne, ne sait ce qui va échoir à chacun sinon les pauvres oripeaux abandonnés de la vieillesse qui vient, je pense à Dean Moriarty, je pense même au vieux Dean Moriarty, le père que nous n'avons jamais trouvé, je pense à Dean Moriarty. »

19. « Il m'a fait tourner clodo » (*N.d.T.*).

20. Edward Guest (1881-1959), poète populaire américain, né en Angleterre ; connu pour ses poèmes simples et joyeux, il a été souvent surnommé « le poète du peuple ».

21. Allusion à Matthieu 22, 1, 14 (*N.d.T.*).

ANNEXES

Principales personnes évoquées dans les pages des Journaux de bord *de Jack Kerouac*

Cette liste fournit des références biographiques essentielles sur les principaux acteurs du monde de Kerouac au fil des pages de ces journaux. Elle est incomplète. Pour ceux qui sont inconnus, il faudra se contenter des lumières fournies par Kerouac et du contexte dans lequel ils apparaissent.

Walter Adams : Ami de Kerouac, pendant la période passée à Columbia University, Adams vivait au Union Theological Seminary de Manhattan. Il a organisé les premières fêtes des Beats où Kerouac a pu nouer des amitiés avec les membres de la bohème new-yorkaise.

Ann : Cette infirmière, qui était la voisine de Caroline, la sœur de Kerouac, en Caroline du Nord, a eu une aventure avec Jack Kerouac.

George « G.J. » Apostolos : Dur à cuire, agressif, Apostolos était un ami des amis d'enfance de Kerouac à Lowell. Kerouac l'a décrit un jour comme « le plus prétentieux fils de pute qui ait jamais vécu ». Après le lycée, il s'engagea dans le Civilian Conservation Corps et

participa à la construction d'Estes Park (Rocky Mountain National Park aujourd'hui) dans le Colorado et du Pentagone à Washington, D.C.

A. J. Ayer : Philosophe britannique qui a fréquenté le milieu de Kerouac à New York. Son *Language, Truth and Logic* (1936) était un livre abondamment discuté et commenté dans l'après-guerre.

Jinny Baker : La petite amie, âgée de seize ans, de Kerouac pendant l'été 1948. Kerouac avait collé une photo d'un mannequin découpée dans un journal et avait écrit au-dessus « le sosie parfait de Jinny ».

Herb Benjamin : Membre de la bande de Kerouac à New York, fournisseur de marijuana.

Caroline « Nin » Kerouac Blake : Sœur aînée (de trois ans) de Kerouac. Vivait en Caroline du Nord avec son deuxième mari, **Paul** — comme Jack, ancien joueur de football à l'université — pendant la période où ces journaux ont été écrits. Avec Jack, ils s'installèrent brièvement à Denver pendant l'été 1949. Une partie des présents journaux a été écrite pendant le séjour de Kerouac chez eux en Caroline du Nord, durant l'été 1947 et de nouveau en juin 1948, peu de temps après la naissance de **Paul Jr**.

Justin Brierly : Diplômé de Columbia University et ami de Neal Cassady et Hal Chase. Il était avocat et professeur à Denver. Il est le D. Doll de Denver dans *Sur la route*.

Beverly Burford : Kerouac a rencontré Beverly Burford par l'intermédiaire d'Ed White et il a eu une brève aventure avec elle à Denver pendant le printemps et l'été 1950. Elle et son frère, **Bob** — qui devait devenir l'éditeur de plusieurs petites revues littéraires —, restèrent des amis de Kerouac, sa vie durant. Elle a inspiré le personnage de Babe Rawlins dans *Sur la route*.

Joan Wollmer Adams Burroughs : Kerouac a fait la connaissance de Joan Vollmer Adams en 1943 à l'époque où elle partageait un appartement près de Columbia avec Edie Parker, future épouse de Kerouac. Joan Wollmer Adams devint la concubine de William S. Burroughs, dont elle eut deux enfants — **Willie** et **Julie**. Burroughs tua accidentellement Joan pendant un jeu de Guillaume Tell à Mexico, en septembre 1951. Elle est Jane dans *Sur la route* et Mary Dennison dans *The Town and the City*.

William S. « Bill » Burroughs : Né dans le Missouri, voyageur accompli, étudiant à Harvard, le grand, mince et réservé William Burroughs trouvait ses amis dans les milieux du crime et de la drogue. Il s'installa à New York en 1944 et devint rapidement l'ami de Kerouac, Huncke et Ginsberg. Sans jamais avoir écrit avant l'âge de trente-cinq ans, il devint un romancier prodigieux, auteur des classiques de la Beat Generation que sont *Junky* (1953) et *Le Festin nu* (1959). Il a inspiré Will Denison dans *The Town and the City* et Old Bull Lee dans *Sur la route*.

Bill Cannastra : Ce natif de New York follement exubérant, diplômé de droit de Harvard, a organisé des fêtes célèbres à la fin des années 40 dans son loft. Il était un ami proche de Kerouac et il a été décapité en sortant la tête d'une rame de métro à New York en 1950.

Mary Carney : Fille de cheminot, Mary Carney devint la petite amie de Kerouac au lycée de Lowell. Elle est le personnage principal du roman *Maggie Cassidy* (1959). Quatre de ses lettres d'amour très personnelles sont conservées à la Berg Collection de la New York Public Library.

Lucien Carr : Lucien Carr a fait la connaissance d'Allen Ginsberg à l'époque où les deux vivaient au septième étage de l'Union Theological Seminary (qui servait de dortoir pour Columbia University pendant la Seconde Guerre mondiale). Venu de Saint Louis — où il était l'ami de William Burroughs — à Columbia University, Carr rencontra Kerouac en 1943 et le présenta à Ginsberg en 1944. Cet été-là, il poignarda et tua David Kammerer et passa deux ans en prison ; Kerouac fut arrêté en tant que complice après le meurtre. Carr travaillait à United Press International à l'époque où ces journaux ont été écrits et il est censé avoir fourni les rouleaux de papier pour télé-type sur lesquels tapait Kerouac. Il a inspiré Kenny Wood dans *The Town and the City* et Damion dans *Sur la route*. Il est souvent « Lou » dans les journaux de Kerouac.

Carolyn Cassady : Superbe blonde platine, Carolyn Robinson fit la connaissance de Neal à Denver au printemps de 1947 et devint rapidement son épouse. Alors qu'il était encore marié avec LuAnne Henderson, Neal et Carolyn eurent une aventure et se marièrent en avril 1948. Elle est la Camille de *Sur la route*.

LuAnne Cassady : En 1946, la blonde LuAnne Henderson épousa à l'âge de seize ans Neal Cassady, âgé de vingt ans. Ensemble, ils se rendirent à New York pour retrouver Hal Chase. Elle rentra à Denver au bout de deux mois et leur mariage se décomposa rapidement. Ils se retrouvèrent à intervalles réguliers au cours des années suivantes. Elle a inspiré le personnage de Marylou dans *Sur la route*.

Neal Cassady : Né à Denver, Neal Cassady avait la réputation d'avoir volé cinq cents voitures avant son vingt et unième anniversaire et d'avoir passé l'essentiel de son adolescence dans différentes maisons de redressement. À la fin de l'année 1946, il quitta Denver, accompagné de sa femme, LuAnne Henderson. Peu après son arrivée à New York, il fut présenté à Kerouac et à Ginsberg par Hal Chase, leur ami commun. Cassady et Kerouac — avec d'autres — commencèrent leurs traversées du continent qui allaient devenir la matière de *Sur la route*. Marié à Carolyn Robinson en avril 1948. Dans les années 60, il continua à voyager en compagnie de Ken Kesey. Il est le Dean Moriarty de *Sur la route*.

Hal Chase : Né à Denver, Hal Chase était un étudiant en anthropologie à Columbia University quand il fit la connaissance de Jack Kerouac en 1946. Dans ces journaux, il est souvent accompagné de sa petite amie — qui deviendra sa femme — **Ginger**. Il a inspiré le Chad King de *Sur la route*.

Henri Cru : Henri Cru a grandi à Paris et il est devenu l'ami de Kerouac à Horace Mann (célèbre école privée). Comme Kerouac, il a travaillé dans la marine marchande avant de le rejoindre à Columbia University. En 1947, à l'époque où il vivait dans la périphérie de

San Francisco, Cru a tenté de vendre un projet de film écrit avec Kerouac. C'est lui qui a présenté Edie Parker à Kerouac. Il est le Rémi Boncœur de *Sur la route*.

David Diamond : Compositeur et ami de Kerouac à New York, à partir de 1948.

Russell Durgin : Étudiant en théologie à Columbia University, son appartement de Harlem servait de bibliothèque de prêt et de lieu de réunion pour les amis de Kerouac à New York.

Louis Eno : Cet ami d'enfance de Kerouac a grandi dans le même quartier de Centralville à Lowell et il était lui aussi d'ascendance franco-canadienne. Son père était juge et prêtait souvent sa voiture à Jack et à Louis pour leurs virées.

Rae Everitt : Jeune agent littéraire de MCA qui fréquentait les mêmes cercles que Kerouac à New York. Elle finira par être l'agent de Kerouac et de John Clellon Holmes.

Jack Fitzgerald : Ami et compagnon de beuveries de Kerouac à Horace Mann, à Columbia University et ailleurs. Il partageait aussi l'enthousiasme de Kerouac pour la littérature et le jazz. Souvent appelé « Fitz ». S'est marié à **Jeanne** et ils ont eu un fils, **Mike**.

Mike Fournier : Ami d'enfance de Kerouac, Mike Fournier a grandi dans le même quartier de Lowell et faisait partie de la bande de « sportifs » qui pratiquait toutes sortes de sports avec Kerouac. Joe Martin dans *The Town and the City* est fortement inspiré par lui.

Bea Franco : Travailleuse émigrée mexicaine avec qui Kerouac a eu une aventure pendant son premier voyage en Californie en 1947. Leur brève romance est transposée dans la première partie de *Sur la route*, où Bea apparaît sous les traits de Terry.

Allen Ginsberg : Allen Ginsberg a grandi à Paterson dans le New Jersey. Arrivé en 1943 à Columbia University, à l'âge de dix-sept ans, il était alors d'une santé mentale fragile. Il allait devenir l'ami de toute une vie de Kerouac. Poète actif dès les années de Columbia et au cours des décennies suivantes, il a écrit les poèmes essentiels de la littérature beat, « Howl » et « Kaddish ». Il a obtenu en 1974 le National Book Award pour son recueil, *La Chute de l'Amérique*. Il est le Leon Levinsky de *The Town and the City* et le Carlo Marx de *Sur la route*.

Robert « Bob » Giroux : Diplômé de Columbia University en 1936, Robert Giroux était un ami de Mark Van Doren. Après avoir lu *The Town and the City*, ce dernier le recommanda à Giroux, éditeur chez Harcourt Brace. Giroux signa un contrat avec Kerouac et travailla énormément sur le roman, rendant même visite à Kerouac pendant que celui-ci vivait à Denver en 1949. Il devint un éditeur renommé et un des fondateurs de Farrar, Strauss & Giroux. Kerouac lui a dédié *The Town and the City*.

Beverly-Ann Gordon : Âgée de dix-huit ans au printemps 1948, Beverly-Ann Gordon eut une liaison avec Kerouac.

Barbara Hale : Petite amie de Lucien Carr, Barbara Hale était une diplômée de Vassar, assez délurée et aventureuse, à la longue chevelure noire, allure qu'elle tempérait par le port d'épaisses lunettes d'institutrice. À la fin des années 40, elle travaillait comme archiviste à *Time Magazine*. Son père était procureur général de New York sous le mandat de Thomas

Dewey. Une tante de Barbara lui avait offert une Ford Model A qu'elle conduisait dans New York, en compagnie de Carr et de Kerouac.

Diana Hansen : Journaliste de mode, Diana Hansen eut une liaison avec Neal Cassady et commença à vivre avec lui à l'automne 1949. Enceinte de Cassady en février 1950, celui-ci l'épousa à New York en juillet suivant, après avoir divorcé rapidement de Carolyn au Mexique. Peu de temps après leur mariage, Cassady partit rejoindre Carolyn en Californie. Dianne ou Diane dans les journaux, elle est Inez dans *Sur la route*.

Alan Harrington : Pilier de la bande de Kerouac à New York, Alan Harrington est l'auteur de *The Immortalist* (1969), parmi d'autres œuvres de fiction et de non-fiction. Il a inspiré le personnage d'Hal Hingham dans *Sur la route*.

Joan Haverty : Joan Haverty vivait avec Bill Cannastra au moment de la mort brutale de ce dernier en 1950. Elle a épousé Kerouac à l'automne de la même année. Leur mariage, bref et tumultueux, a pris fin en juin 1951. Joan était alors enceinte et Kerouac estimait que le père n'était pas lui, mais un des collègues de Joan dans le restaurant où elle travaillait. Elle chassa Kerouac de leur appartement et ils ne devaient plus jamais se réconcilier. Elle est la Laura de *Sur la route*.

Al Hinkle : Al Hinkle, un ami de Neal Cassady à Denver, avait rencontré Kerouac à Columbia University. Sa femme, **Helen**, et lui ont fait la route avec Kerouac à plusieurs occasions. Ils sont Ed et Galatea Dunkel dans *Sur la route*.

John Clellon Holmes : Comme Kerouac, Holmes était originaire du Massachusetts. Étudiant à Columbia University, Holmes fit la connaissance de Kerouac en août 1948. Après leur départ de Columbia University, tous deux suivirent les cours de littérature de la New School for Social Research en 1949. Holmes publia en 1952 le roman *Go*, où Kerouac apparaît sous le nom de Gene Pasternak. Holmes est l'auteur du célèbre article « This Is the Beat Generation » paru dans le *New York Times Magazine* le 16 novembre 1952. Il était marié à **Marian** à l'époque de la rédaction de ces journaux. Holmes, que Kerouac évoque fréquemment sous le nom de « Johnny » dans ces derniers, est le Tom Saybrook de *Sur la route*.

Herbert « Hunkey » Huncke : Voleur, vagabond, prostitué séduisant et drogué invétéré, Huncke était un ami de William Burroughs dès 1944 et fit la connaissance de Kerouac lors de l'arrivée de ce dernier à New York. Son comportement direct, coriace, lui valait l'admiration des membres de la Beat Generation. Écrivain à ses heures, Huncke est l'auteur d'un recueil de nouvelles, *The Evening Sun Turned Crimson* (1980) et d'une autobiographie, *Coupable de tout* (1990). Il a inspiré Junky dans *The Town and the City* et Elmo Hassel dans *Sur la route*.

Frank Jeffries : Originaire du Colorado, Jeffries a accompagné Kerouac et Cassady lors d'un voyage de Denver au Mexique au printemps 1950. La quatrième partie de *Sur la route* relate ce voyage, où Jeffries apparaît sous le nom de Sam Shephard.

David Kammerer : Membre du premier cercle beat de Greenwich Village, David Kammerer a présenté William Burroughs à Kerouac en février 1944. Kammerer s'était épris de Lucien Carr et, le 13 août 1944, excédé par ses avances, ce dernier l'avait poignardé avec un couteau de boy-scout et avait jeté son cadavre dans l'Hudson. L'incident est repris dans *The Town and the City* où David Kammerer est Waldo Meister.

Alfred Kazin : Critique littéraire respecté et professeur réputé de la New School for Social Research dans les années 40 et 50. En 1948, Kerouac suivit son cours de littérature pour lequel il écrivit l'essai « Whitman : A Prophet of the Sexual Revolution ».

Gabrielle Levesque Kerouac : Kerouac vivait avec sa mère à Ozone Park dans le Queens pendant qu'il écrivait *The Town and the City*. Son salaire d'employée dans une fabrique de chaussures leur permettait de survivre à l'époque. Elle a inspiré Marge Martin dans *The Town and the City* et elle est la tante de Sal Paradise dans *Sur la route*. Elle est souvent « Mémère » dans les journaux.

Leo Kerouac : Né au Québec, le père de Jack avait travaillé dans des filatures dès l'âge de treize ans, puis comme courtier en assurances, imprimeur et gérant du Pawtucketteville Social Club à Lowell pendant toute l'enfance de son fils. Il mourut d'un cancer de l'estomac en 1946 à Ozone Park, peu de temps avant le début de la rédaction de ces journaux. Il est le George Martin de *The Town and the City*.

Elbert Lenrow : Professeur à la New School for Social Research. Kerouac a suivi son cours « The 20th Century Novel in America » à l'automne 1948. En janvier 1994, Lenrow a écrit un bref mémoire intitulé « The Young Jack Kerouac » pour la revue *Narrative*, relatant son expérience avec Kerouac quand ce dernier était son étudiant.

Tom Livornese : Étudiant à Columbia University, pianiste, fou de jazz, Livornese a exploré la scène musicale new-yorkaise avec son ami Kerouac dès 1947. Souvent en compagnie de sa jeune sœur, **Maria**.

Tony Monacchio : Ami et collègue de Lucien Carr à UPI. Très présent dans le cercle de Kerouac pendant le printemps et l'été 1948 et organisateur des premières fêtes beat.

Adele Morales : Artiste new-yorkaise, Adele Morales fut la petite amie de Kerouac en 1949 et 1950. Elle épousa ensuite Norman Mailer en 1954 et devint tristement célèbre quand celui-ci la poignarda au cours d'une soirée à Manhattan en 1960. Elle a publié ses Mémoires en 1997, *The Last Party : Scenes from My Life with Norman Mailer*.

Frank Morley : Britannique, Frank Morley était éditeur chez Eyre and Spottiswoode. Il fut l'éditeur de *The Town and the City* en Grande-Bretagne.

Connie Murphy : Irlandais, Murphy était un membre brillant du groupe des jeunes intellectuels de Lowell appelé The Young Prometheans. Le groupe incluait Kerouac, Ian et John McDonald, Sebastian Sampas. Ils discutaient de littérature, de philosophie, de science et de politique. Murphy fit des études de physique, puis devint médecin.

Jim O'Dea : Camarade d'enfance de Kerouac, O'Dea participait aux parties de base-ball organisées par Kerouac. Il devint procureur général à Lowell.

Edie Parker : Première épouse de Kerouac. Ils se marièrent en août 1944 dans des circonstances un peu particulières : Kerouac avait été arrêté pour complicité lorsque Carr avait poignardé Kammerer. Leo Kerouac avait refusé de payer la caution de 500 dollars et Jack avait donc promis à Edie, sa petite amie, de l'épouser si elle payait la caution — ce qu'elle avait fait. Il vécut avec elle à Grosse Pointe dans le Michigan, jusqu'à la séparation à la fin de l'automne. Le mariage fut annulé en 1946 à la demande d'Edie. Elle est la Judie Smith de *The Town and the City*.

Duncan Purcell : Une connaissance de Kerouac par l'intermédiaire de Jack Fitzgerald.

Rhoda : Une fille que Kerouac, Cassady et Al Hinkle prirent en stop lors de leur légendaire voyage de New York à La Nouvelle-Orléans en janvier 1949.

Vicky Russell : Revendeuse de drogues réputée à New York, Vicky Russell se servait de l'appartement de Ginsberg pour y cacher de la marijuana et des amphétamines. Lors d'une de ses arrestations, le *New York Daily News* la décrivit comme « une rousse d'un mètre quatre-vingts, fumeuse de marijuana ». Herbert Huncke a publié une nouvelle où il décrit ses exploits, intitulée « Detroit Redhead 1943-1967 ».

Roland « Salvey » Salvas : Ami d'enfance, un peu fêlé, de Kerouac à Lowell.

Sebastian Sampas : Meilleur ami de Kerouac au lycée, Sampas était un poète, membre des Young Prometheans. Il a étudié l'art théâtral à Emerson College. Kerouac et lui se rendaient souvent à Boston ensemble. Ils ont échangé une correspondance régulière jusqu'à la mort de Sampas à Anzio en 1944, où il servait comme infirmier dans l'armée américaine.

Meyer Schapiro : Historien d'art, Meyer Schapiro a été professeur à Columbia University de 1936 à 1973, de même qu'à la New School for Social Research de 1936 à 1952, où Kerouac a suivi ses cours.

Louis Simpson : Étudiant à Columbia University et poète. Il devait publier par la suite une douzaine de recueils de poésie.

Ed Stringham : Écrivait pour le *New Yorker* dans les années 40. Ami de Kerouac, il l'a introduit dans les différents cercles intellectuels de New York.

Allan Temko : Condisciple de Kerouac à Horace Mann, Temko devint critique pour des magazines d'architecture. Il fut l'ami de Kerouac à New York, à Denver et à San Francisco. Il a inspiré le personnage de Roland Major dans *Sur la route*.

Ed Uhl : Propriétaire d'un ranch dans le Colorado, Ed Uhl s'était lié d'amitié avec Neal Cassady quand ce dernier était venu travailler chez lui à Sterling, dans le cadre d'une libération conditionnelle. Kerouac et Cassady séjournèrent brièvement dans son ranch lors d'un voyage de San Francisco à New York en août 1949. Cet épisode est brillamment transposé dans *Sur la route* où Ed Uhl apparaît sous le nom d'Ed Wall.

Mark Van Doren : Professeur à Columbia University et mentor de Kerouac et d'Allen Ginsberg. Il a fortement aidé à la publication de *The Town and the City*.

Gore Vidal : Gore Vidal quitta Antigua pour revenir s'installer à New York en 1949, au moment où son roman, *Un garçon près de la rivière* (1948), recevait un accueil chaleureux de la critique. Il fréquentait les mêmes cercles intellectuels (qui se réunissaient souvent au San Remo et dans d'autres bars de Greenwich Village) que Kerouac.

Ed White : Après avoir quitté la marine, White devint étudiant à Columbia University où il partagea la chambre d'Hal Chase. C'est lui qui suggéra à Kerouac de « faire des esquisses » plutôt que de s'en tenir à une écriture traditionnelle, faisant ainsi évoluer Kerouac vers ce qui allait devenir la « prose spontanée ». Après son diplôme, White s'installa à Denver où il exerça le métier d'architecte. Il est souvent accompagné de son père, **Frank**. Il est le Tim Grey de *Sur la route*.

Don Wolf : Condisciple de Kerouac à Horace Mann, Wolf l'aidait à écrire sa chronique musicale pour le *Horace Mann Record*. Il devint un compositeur de chansons populaire qui collabora avec Bobby Darin.

Alan Wood-Thomas : Artiste et architecte, Wood-Thomas s'installa à New York après avoir abandonné Princeton. Il fréquentait un peu le cercle des amis de Kerouac.

Seymour Wyse : Condisciple de Kerouac à Horace Mann. Passionné de jazz et érudit en la matière, il emmenait Kerouac dans les clubs de Harlem comme le Savoy, Minton's et l'Apollo Theatre, et c'est là qu'ils apprirent à entendre le « bop ». Surnom : « Nutso. »

Sarah Yokley : Sarah Yokley a été la petite amie de Kerouac au début de 1950. Kerouac l'avait rencontrée par l'intermédiaire de Lucien Carr avec qui elle travaillait à UPI. Elle avait été la petite amie de Carr auparavant.

Index

ADAMS, Walter 186, 192, 198, 535
Adolescent, L'(Dostoïevski) 73, 76, 80, 93, 97, 152, 223-224, N16
Africains américains 110, 193, 219, 231, 258, 322-325, 370, 380, 392, 507, 509, N2
    Cleo 395-396, 401
    dans le train de Brooklyn 455-456
    dans les rangées de champs de maïs 182, 184, 193
Agents littéraires 148, 152. *voir aussi* EVERITT, Rae
Alabama 505
Algiers, Louisiane 417-419, 472
ALGREN, Nelson 32
ALLEN, Steve 33
Américains anglophiles 232
Américains d'origine allemande N25
Américains d'origine mexicaine 323-325, 459
Amitié 101, 112-113, 165
Amour
    amour chrétien 217, 401
    amour de soi 217, 222, 270
    vues de Dostoïevski sur 400-402
    vues de JK sur 59, 79, 82-83, 126, 131, 133, 136, 138, 142, 159, 169-170, 177, 179-180, 182, 184-185, 187-189, 192-193, 205, 217, 223, 231, 261, 264, 270, 309, 311-313, 317-318, 345, 352, 378, 400-402, 405, 483
AMRAM, David 33

ANDERSON, Sherwood 68
Ange banni, L' (Wolfe) 56, 91, N20
Ange exilé, une histoire de la vie ensevelie, L' (Wolfe) 17-18
Anges de la désolation (Kerouac) 32
Ann (petite amie de Kerouac) 163-164, 167, 178, 186, 415, 535
Anna Karénine (Tolstoï) 209
ANSEN, Alan 32
Anti-communisme 26
APOSTOLOS, George (G.J.) 421, 535
Arden (forêt d') 81, 220, 415
Argent 14, 153, 159-160, 190-191, 200-201, 218, 222, 266
Arizona 130, 266, 481, 485-486, 514
Arkansas 510
ARNOLD, Edward N29
Art 299, 392
    âge requis pour 40, 43
    comme enchaînement reposant de rêves et de thèmes 141
    comme retraite à l'écart de la vie 222, 224
    concentration intellectuelle dans 263
    effet apaisant de 143, 151
Asheville, Caroline du Nord 18
Au cœur des ténèbres (Conrad) 201, N2
Aventures d'Huckleberry Finn, Les (Twain) 173, N63
AYER, A.J. 265, 535

BAKER, Chet 30
BAKER, Jinny 177, 180, 182, 184, 186, 189, 191-192, 194, 254, 536
BALZAC, Honoré de 162, 180, 197, 220, 238, 267, 316, 371, 387-388, 390, 401
BARNES, Djuna 257, 261
BARRYMORE, Lionel N10, N40
Base-ball 15, 135, 137, 141, 147, 154, 163, 195, 286, 335-336, 543
    à Denver 321, 323-325
    roman de JK consacré au 116
BEARD, Charles 113
BEARD, Mary 113
Beats, Beat Generation 24-25, 33, 170, 541
    fêtes de la 535, 543
    JK , « avatar » de la 32

poésie de la 539
romans de la 537, *voir aussi* les œuvres spécifiques de la.
signification du terme 27
Bebop 83, 104, 192, 226, 374, 376, 384, 390-392
Beethoven, Ludwig van 392
Benjamin, Herb 261, 265-266, 271, 536
Berlin (crise de) N34
Bernard, Carol 262, 265
Berry, Chuck 16
Bigtimber, Montana 442-444
Billy Budd (Melville) 386
Birdland 385, 391
Blake, Caroline Kerouac (Nin) 114, 190, 206, 208, 301, 536
correspondance de JK avec 202, N36
dans le Colorado 280, 305, 325, 536
dans le Queens 283-284, 363
en Caroline du Nord 154, 172, 270, 415, 535-536, N9, N36
problèmes de santé de 154, 415
visites de JK à 154, 536, N9
Blake, Paul, Jr. 155, 202, 270, 281, 287, 305, 363, 489, 536
Blake, Paul, Sr. 114, 130, 155, 172, 175, 208, 280, 283, 286, 288, 305, 325, 536, N9
correspondance de JK avec 163-164, 270, N36
Blake, William 178, 182, 288, 355, 358, 363, 369
Blanchar, Pierre 90
Blue Angel 331
Bonheur 80, 94, 137-138, 313, 317, 527
comme gage de santé mentale 215, 236
connaissance et 169, 227
possibilité du 72, 231
travail et 130-131, 190, 193-194
vérité et 51
Bop Apocalypse, The (Lardas) 14
Bop City 374, 391
Boston, Massachusetts 196, 408, 544
Bouddhisme 15, 26
Bouwman, George 357, 394
Bowen, Johnny 503
Boxe 165

Brabham, Ann 270
Brady, « Diamond Jim » N29
Brandel, Marc 251
Brando, Marlon 32
Brandt, Alan 260
Bridger, Jim 15, 114, 418, 437, 453
Brierly, Justin 302, 394, 536
Brooklyn 79, 149, 163, 237, 357, 363, 370, 395
lignes El du train de 455-456
Brooks, John 404
Brown, Walter 506
Burford, Beverly 120, 152, 301, 421, 536
Burford, Bob 536
Burger, Sando 262, 265
Burmeister, Dan 292, 294-295
Burroughs, Joan Vollmer Adams 77, 84, 126, 417, 472, 477, 483, 536
et l'École pour Comédiens 337-340
Burroughs, Julie 472, 477, 536
Burroughs, Williams S. (Bill) 13, 26, 75, 84, 126, 153, 193, 262, 269, 272, 292, 341, 468, 537, 541
collaboration de JK avec N26
correspondance de JK avec 163-164, 166
dans *Sur la route* 24, 537
discussions de JK avec 74
et l'École pour Comédiens 337-340
milieu d'origine de 537
mort de l'épouse de 536
voyages de JK et 417, 419, 423, 472, 477, 479, 491
Burroughs, Willie 472, 536
Butte, Montana 438-441, 444

Californie 25, 540
dans *Sur la route* 202
de Cassady 428, 456-457
intérêt de JK pour la 155, 166, 175, 397, N62
JK en 307, 336, 411, 420-421, 423, 428-430, 432, 456-458, 479, 513, 516-518, 520, 539, 544, N7, N11
visions de la 458
vue du Pacifique depuis la 231

CANNASTRA, Bill 149, 163, 271, 353, 537
mort de 537, 540
CANTWELL, Robert 407
Capitaines courageux (film) 267
CAPP, Al 260, 284
CARLYLE, Thomas 63, 161, 258
CARNEY, Mary 137, 537
Caroline du Nord 18, 167, 171, 288, 301, 535-536
JK en 41, 60, 86, 154, 413, 415-416, 509, 511, N9
CARR, Lucien (Lou) 199, 207, 272, 341, 380, 383, 537
à UPI 537, 543, 546, N19
amitié de JK avec 24, 86, 125-126, 137, 140, 149, 177, 192-193, 200, 209, 251-252, 258, 268, 327, 335, 350, 401-403
correspondance de JK avec 329
et l'École pour Comédiens 338-340
fêtes avec 170, 265, 348
Kammerer poignardé par 537, 542-543, N26, N46
lectures de JK par 192, 194
petites amies de 152, 406, 540
CARTER, Jan 429
Cass Timberlane (Sinclair Lewis) 101
CASSADY, Carolyn Robinson 261, 421, 423, 503, 519, 537, 540, N62
CASSADY, LuAnne Henderson 323-324, 453, 538
voyages de 413, 416, 421, 424, 429, 472, 476-479, 481-482, 484-485, 507
CASSADY, Neal 26, 28-30, 175, 308, 323-324, 327-328, 332, 350, 354-355, 362, 380, 383, 385-386, 440, 468, 536, N48
« nouvelle psychologie » exigée par 179, 182
aventures et mariages de 421, 433, 538, 540
cahier offert à JK par 410-411
conversations de JK avec 373, 375, 391, N56
correspondance de JK avec 31, 33, 89, 163-164, 166, 172-173, 188, 194, 261, 415
dans *Sur la route* 24, 26, 29-30, N74
en Californie 428-429, 433, 456-457, 500-501, 503, 519
en tant que protagoniste du Far West 15, 29, 479
et l'École pour Comédiens 338-340
fêtes avec 348, 357, 385
milieu d'origine de 538, 544-545
succès de JK et 355, 373-374

voyages de 28, 279, 307, 413-417, 420-421, 424-425, 428-429, 456-457, 472, 476-482, 484-485, 507, 538, 544-545
Catholicisme 392, 398
mystique 14, 20, 312, 347, 349
Célébrité 104, 150, 190-191, 218, 322, 386, 389
CÉLINE, Louis-Ferdinand 125, 162, 166, 170, 180, 263, 309, 350, 358, 381, 390, 392, 524
Censure 26
CÉZANNE, Paul 341-342
CHAGALL, Marc 33
CHARTERS, Ann 12
CHASE, Ginger 84, 89, 112, 114, 118, 120, 148, 538
CHASE, Hal 114, 130-131, 148, 159, 192, 269, 291-292, 421, 468, 536, 545
conduite automobile de 114, 118
conversations de JK avec 105, 108, 112, 118, 120
correspondance de JK avec 283
milieu d'origine de 538
œuvres de JK lues par 102, 120
voyages de JK avec 66, 118, 426, 429, 490
CHAUCER, Geoffrey 26
Chicago, Illinois 353, 396, 452, 500
Christianisme 165, 302
Clochards célestes (Kerouac) 26, 505, N22
COLE, Nat King 260
Colorado 440
intérêt de JK pour le 117, 130, 135-136, 142, 152, 288, N31, N62
JK au 288-289, 336, 379, 384, 391, 487-488, 536, 538, 545
Columbia University 13-14, 272, 372, 535-541, 545
Columbia Valley 433-435
Comme il vous plaira (Shakespeare) N13
Communisme 26, 76
CONRAD, Joseph 201, 237, 239, N2
Conscience 35, 56, 134, 143, 153, 209, 231, 261, 318, 403
Contes de Canterbury (Chaucer) N43
COOPER, James Fenimore 198
Cours d'écriture 228
Cow-boys 15, 26, 445, 499
COWLEY, Malcolm 31-32
CRABTREE, Mary Pippin 149

Crime et châtiment (Dostoïevski) 197, 231
Crime et châtiment (film et pièce) 90
Critiques 19, 80, 91, 152, 198, 200, 237, 376, N7
Crockett, Davy 25
Cru, Henri 421, 538, N7
Culpabilité 165, 177, 209, 228
de JK 149, 152, 184, 253, 262

Dakota du Nord 446-449
Danellian, Leon 330-331
Daniels, Josephus 228
Danilova, Alexandra 330
Dante 347, 349
Darin, Bobby 545
Davis, Miles 391
Daytona Beach, Floride 157
De Berri, Corinna 194
De Quincey, Thomas 29, 287-288
Décadence 106, 111, 185, 445
Denver, Colorado 288, 305-307, 541, 545
JK à 305, 321-325, 336, 379, 384, 391, 488, 500, 536, 538, 545
Denver University 294
Destin 120, 334
Detroit, Michigan 169, 304, 307, 452-453, 500
Dewey, Thomas E. 540, N2, N57
Diamond, David 160, 162-163, 186, 190, 250-251, 253, 256, 268, 539
Diamond, Herbert 415
Diamond Jim (film) 111
Dickens, Charles 162
Dickinson, Dakota du Nord 447-449
Dickinson, Emily 235, 369
Dietrich, Marlene N29
Dieu 46, 50, 52, 57, 59, 61, 223, 284, 292, 311, 318, 334-335, 345-347, 362, 401, 416
bonheur et 80
en soi 24, 139, 334
en tant que devoir-être 228-229
existence de 466-467
lettres de JK à 27

prières de JK à 20, 34-35, 106, 246
remerciements à 110, 135, 242-243, 273, 302, 356, 459-460
Docteur Sax (Kerouac) 32, 34, 243, 247-249, 256, 260, 262, 279, 282, 310, 336, 351, 353-354, 385
DONNE, John 29, 352
DOS PASSOS, John 372
DOSTOÏEVSKI, Fiodor 20, 58, 75, 79, 110, 131-132, 143, 162, 165, 180, 203, 235, 250, 263, 272, 321, 341, 398, 400-402, 404, 408, 468-469, 527
grandeur de 400-402
JK comparé à 28, 390
le « hum » chez 390
sagesse de 20, 46
voir aussi Adolescent, L' ; Crime et châtiment ; Frères Karamazov, Les ; Idiot, L' ; Notes d'un souterrain ; Possédés, Les ; « Une douce » 20
Doxey Tavern (Glen Patrick's Bar, par la suite) N27
Drogues, vendeurs de drogues 226, 537, 544
Duel au soleil (film) 123
DURANTE, Jimmy 224
DURGIN, Allen 169
DURGIN, Russell 169-171, 539
Durham Medical Center 154

EAGER, Allen 185
Eau Claire, Wisconsin 16, 451
Échantillons de jours (Whitman) N9
ECKSTINE, Billy 231
École pour Comédiens 337, 339-340
Écriture
conflits artistiques et éthiques et 215, 237, 239
vues de JK sur 47, 49, 66, 97-98, 104-105, 130-131, 133, 145, 157, 198, 200, 224, 263-264, 281-282, 290
Écumeurs, Les (film) 111
EDISON, Thomas 227
Éditeurs 75, 198, 200, 322, 359. *voir aussi* GIROUX, Robert
EINSTEIN, Albert 292
El Paso, Texas 480-481, 486, 511-513
Élections de 1948 249
ELIOT, T.S. 29, 319, 390, 469
Elizabeth (Princesse) 73

Encantadas, The (Melville) 180, 366
Énergie atomique 264, 292
Enfants (désir et vues de JK sur les enfants) 44, 56, 62, 130, 135, 138, 180, 228-229, 254, 287, 311
Ennui 307, 313
ENO, Louis 408, 539
ENRIGHT, Ray N29
Épigonisme 226
Epitome of Ancient, Medieval and Modern History (Ploetz) N39
ERWITT, Elliott 362
Et les hippopotames ont bouilli dans leurs bassins (Kerouac avec William Burroughs) N26
Éternel tourment, L' (film) 101
Éternité 178, 313, 316, 318, 346-347, 362, 484
EVERITT, Rae 265, 539
Eyre and Spottiswoode (éditeur) 22, 543

Fabrication du mythe
  à l'opposé de la réalité 272
  par JK 12, 15, 24, 27-28, 262, 272
  par Wolfe 18
  sur JK 27, 30
Far West 15, 25, 145, 290, 378, 389, 397, 413, 492, 500
  histoire du 111, 113. *voir aussi* Cow-boys *;* lieux spécifiques
Femmes 130, 171, 191
  russes 76-77
  vues de JK sur les 59, 90, 108, 111, 134, 137, 159-160, 166, 177, 179, 182, 185, 187-189, 191, 193-194, 196, 210, 261, 297, 299, 311, 394, 405, 408, 421-422
« Fenimore Cooper's Literary Offenses » (Twain) 492, N77
FIELDS, W.C. 350
Films (vues de JK sur les) 85, 90, 101, 114, 123, 210, 267, 303, 350, 355, 362, 480, 496
Fiorini (éditeur) 75
FISCHOFF, Ephraim 337
FITZGERALD, Francis Scott 40, 44, 140, 399, 402, 405
  JK comparé à 22, 25
FITZGERALD, Jack (Fitz) 84, 130, 148, 253-255, 288, 305, 363, 383, 393, 396, 539
  correspondance de JK avec 261, 271

fêtes avec 88, 394
FITZGERALD, Jeanne 84, 148, 253, 255, 539
FITZGERALD, Mike 148, 254-255, 539
FITZPATRICK, Jim 149, 171
FLEMING, Victor N10
Floride 12, 157
Folie 106, 124, 342
vues de JK sur la 58, 70, 78, 83, 100, 104, 123, 130, 139, 153, 156, 161, 166, 182, 185, 226, 259, 287, 311
Football 14-15, 120, 270, 385, 536
FORD, Henry 227
FOURNIER, Mike 101, 130, 155, 260, 539
France et Français 160, 226, 380, 391
Américains comparés aux 80
FRANCO, Bea 539
FRANÇOIS, saint 26, 401
FRANK, Robert 33
Frères Karamazov, Les (Dostoïevski) 20, 46, 56, 97, 185, 197, 293
Freudisme 207, 224

GABIN, Jean 160
GABLE, Clark 261, N10
GAILLARD, Slim 30
GAMBETTA, Léon 146
GARROWAY, Dave 396
GARVER, Bill 84
GAYNOR, Don 331
GEISMAR, Maxwell 237, N7
Géorgie 505-506, 509
GIDE, André 239
« Gift of the Magi, The » (O. Henry) N12
GIELGUD, John 90
GILLESPIE, Dizzy 391
GINSBERG, Allen 13, 75, 84, 148, 151, 193, 268, 292, 327, 353, 362, 396, 418, 455, 468, 537-538, 545
à Columbia University 372, 539
conversations de JK avec 74, 81, 92, 163, 353, 357
correspondance de JK avec 31, 172, 256, 268, 323, N45, N48
dans les romans de JK 24, 540, N8

drogues avec 544
en tant que Juif 81, 380
et l'École pour Comédiens 338-340, 385
expressions de 383
fêtes avec 171, 177, 186, 265, 348
instabilité mentale de 92, 124, 153, 292, 539
JK comparé à 81, 160, 183
JK photographié par 11
« Les yeux morts voient » et 313, 346
milieu d'origine de 153, 539
œuvres de JK et 17, 148, 152, 160, 263, 299-300
rêves de JK et 461-462
vision de l'existence de 81
voyages de 385, 413-415, 420, 425
vues de JK sur 81, 92-93, 124, 126, 152-153, 171, 177, 205, 282, 292, 308, 469, 479
GIROUX, Robert (Bob) 28, 279, 301, 307, 327-330, 335, 350, 354, 359, 361, 373, 389, 398, 540
mondanités en compagnie de 330, 375, 385
visite à Denver de 302, 304, 322, 540
Go (John Clellon Holmes) 541, N5
GOETHE, Johann Wolfgang von 76, 86, 120, 186, 188
Gone on the Road (roman non publié de Kerouac) 34
GORDON, Beverly Anne 134-138, 140-142, 144, 540
GOUDT, Hendrik 423
GOULD, Joe 150, 258
Grace (petite amie de JK) 265, 394
Grand escroc, Le (Melville) 363, 366
Grande-Bretagne 22, 543
expériences de Wolfe et de Lewis en 94
Grandes villes, petites villes comparées aux 51, 233, 446
GRASSE, Peggy 135-136
GREY, Zane 15, 29, 207, 237, 239
GRIMALD, Nicholas 288
Guerres (vues de JK sur les) 83, 97, 114-115, 174
GUEST, Edgar 527
GURDJIEFF, G.I. 347, 349, 470

HALE, Barbara 149, 177, 192-194, 196, 200, 209, 251-252, 258, 268, 406, 540
fêtes avec 171, 265
Macmillan et 152, 186, 195
œuvres de JK lues par 192, 194
HAMANAKA, Conrad 265-266
Hamlet (Shakespeare) 352-353
HAMPTON, Lionel 374
HANSEN, Allen 149, 151
HANSEN, Diana 354, 362, 540
HARCOURT, Brace (éditeur) 17-18, 23, 28, 279, 283-284, 375, 540
travail de JK chez 328-329, 361
HARRINGTON, Alan 149, 151, 164-165, 171, 186, 209, 250, 266, 268, 540
HARRINGTON, Mrs. Alan 165
HARRINGTON, Steve 165
HAVERTY, Joan 540
HEMINGWAY, Ernest 30, 197, 399
HENRY, O. N12
Héros 15, 26, 46, 115-116, 324, 457, N64
HERRICK, Robert 288
HILL, Bob 405
HINKLE, Al 472, 480, 507, 541, 544
HINKLE, Helen 472, 541
Hipster generation 390
Histoire 52, 57, 111, 227, 346, 396
HODGE, Ed 405
HOFFMAN, Diana 186
Hollywood 231, 458, 462-464
HOLMES, John Clellon 256, 282, 286, 300, 328, 335, 350, 353-355, 405-406, 539
conversations de JK avec 260-262, 270, 357, 375
correspondance de JK avec 30
fêtes avec 171, 265, 386, 394
milieu d'origine de 541
HOLMES, Marian 252-253, 269-270, 335, 354, 405, 541
fêtes avec 265, 386, 394
Homosexualité 110, 226, 505, 542
Horace Mann (école) 13, 260, 538-539, 544-545
Horace Mann Record 545

HORNSBY, John 149
HUESCHER, Harold 127, 148, 233, 291
HULME, T.E. 364, 366
HUMASON, Tom 405
Humilité 47, 56, 63, 65, 102, 106, 121, 133, 135, 138, 150, 206, 228, 396
HUNCKE, Herbert (Hunckey) 84, 169-171, 177, 265, 302, 454-455, 467-468, 477, 480, 537, 544
en tant que beat 169
et l'École pour Comédiens 337-340
milieu d'origine de 541
HUSTON, John N35

I Married a Savage (film) N33
Idaho 435-437
Idiot, L' (Dostoïevski) 197, N52, N84
Idiot, L' (film) 210
Illinois 132, 491
Immortalité 177, 217-218
Indiana 452, 490
Indianapolis 490
Indiens d'Amérique 52, 113, 505
Individualité, Moi 182, 218, 232
Intellectuels 97, 106, 174, 224, 227, 362, 372, 396, 544-545
de la New School 258-259
désespoir des 215, 227, 233
femmes 137, 140
révolutionnaires 258

JACOBS, Muriel 350
Jamaica, Queens 283, 330, N2
JAMES, Jesse 15, 145-146
Japon (occupation du) 220
Jazz 83, 104, 187, 196, 226, 429, N66
JEFFRIES, Frank 294, 501, 541
Jésus-Christ 20-21, 46, 110, 285, 301-302, 354, 391, 395
amour et 217
en tant que prince-philosophe 15
enseignements de 14-15, 49-50, 54, 134, 138, 397

mort de 27
prières de JK à 27
Jeunes Prométhéens, Les 543-544
Joe Gould's Secret (Mitchell) N51
Johnny (mère de Jerry) 295-297, 299
JOHNSON, Harriet 252, 257, 265-266, 268
JOHNSON, Samuel 120
JONES, Howard Mumford 404
Journal « Pluie et fleuves » 34, 279, 283, 307, 386, 409-410
Journal de la forêt d'Arden 213, 215
Journal des « Philologies Privées » 34, 241-242, 279, 289, N5
Journaux de 1949 13, 34, 277-278, 289, 340, 366, 368, 377, 410, 521
Journal de bord de la route dans 278, 281
JOYCE, James 52, 98, 197, 352, 359, 363, 381
Juifs 81, 380, 415

KAFKA, Franz 205, 293, 402, 419
KAMMERER, David 126, 542. *voir aussi* Carr, Kammerer poignardé par
Kansas 495-499
Kansas City, Missouri 494-495
Kansas-Night Cow (Kerouac) 498-499
KAZAN, Elia 85
KAZIN, Alfred 164, 380, 393, 542
JK, étudiant de 250, 253, 257, 262, 266, 268
JK, présenté à 151, 162
KELLY, John 331-332, 385
KENNEDY, Jackie 33
KEROUAC, Caroline, *voir* BLAKE, Caroline Kerouac 535
KEROUAC, Gabrielle Levesque (Mémère) 104, 110, 114, 166, 173, 204, 206, 469, 506, 542
à Richmond Hill 280, 329
cinéma avec 101, 106, 269
conversations de JK avec 76-77, 88, 108, 270
correspondance de JK avec 163-164
dans les œuvres de fiction de JK 16, 542
dents en or de 352
dépenses de 200-201
en tant que « ça » 269

JK vivant avec 41, 54, 73, 172, 187, 196, 280, 353, 378, 542, N1, N27
mort de son mari 59
problèmes de santé de 407
sur les amis de JK 100, 353
sur les femmes 76-77
travail à l'usine de chaussures de 76, 200, 304, 407, 542
travail de JK et 129, 175, 208, 232
voyages de 118, 154, 171, 280, 305, N9
KEROUAC, Gerard 352, 379-380
KEROUAC, Jack
adaptation cinématographique faite par 538
ambitions de 12-13, 17, 22, 44, 105, 110, 117, 119, 122, 130, 137-139, 141, 150, 155-156, 266, 281, 336
américanisme de 15, 17, 24, 26, 29, 61, 145, 186, 232, 267, 384

anxiété de 103, 182, 185, 188, 284, 293, 300
apparence de 11, 33, 146-147
avenir de 44, 104, 110, 126, 130, 142, 155-156, 179, 336-337, 379, 398
boisson 66, 71, 74, 77, 88, 94, 96, 108, 111-112, 116-117, 130, 149, 151, 162, 169, 177, 194-195, 251, 253, 261, 265, 268-269, 305, 403, 405, 439
boîtes de nuit (JK dans les) 83, 91, 104, 192, 196, 374, 385, 545
cavalier 297-298
colère de 198, 210-211, 253, 261, 300, 433, 453
confiance de 210-211, 401
cuisine de 188, 397, 416, 421, 505, 507
culpabilité de 149, 152, 184, 253, 262
dans des œuvres de fiction 143, 312, 540
danseur 73, 112, 147, 175
doute de soi 45, 48, 61, 99, 130, 136-137, 169, 175
écoute de la radio 96, 163, 165, 300, 335
éducation de 13, 17, 86, 138, 141, 199, 248, 250, 252, 257, 259-260, 262, 267, 279, 281, 335, 337, 357, 372, 389, 535, 538-539, 541-542, 544-545
emplois de 152, 175, 199, 202, 205, 261, 372, N11
en tant que personnage 57, 75
et l'École pour Comédiens 337, 339-340
expérience sexuelle de 89, 253-254
identité de 102, 380
impatience de 166, 301, 310

intérêts romantiques de 69, 73, 75, 134-136, 138, 141-142, 144, 163, 165, 167, 178-180, 182-183, 185-186, 188-189, 191-193, 253-254, 271, 378, 394, 405-406, 408, 535-537, 539, 546
lecture de livres de 18, 20, 46, 49, 74-76, 82, 91, 94, 109, 111, 113, 115, 119, 123, 130, 165-167, 170, 173, 188, 201, 203, 207, 284, 288, 327, 329, 352-353, 357, 366, 382, 387, 453
lectures de ses propres œuvres 69, 86, 91, 116, 122
lectures des journaux de 68, 84, 96, 107, 114, 120, 173
libération sous caution de 543, N46
liberté de 14, 67, 123, 143, 261
marches de 45, 47, 66, 82, 84, 103, 107-108, 121, 132, 142-143, 169, 175, 290, 308, 354, 388-389, 492
mariages de, *voir* HAVERTY, Joan ; PARKER, Edie 536
marine marchande et marine 14, 86, 538, N7, N14
mélancolie et dépression de 34, 40, 44, 66, 88, 116-117, 129-130, 141, 143, 146-147, 155, 262, 291, 304, 316-318, 320-321, 323-324, 326, 354, 367-369, 377, 415, 420
méthodes et habitudes de travail de 28, 30, 71, 107, 121, 162, 164, 196, 328-329
milieu familial de 13, 16, 536, 542-543
mort de 12
mythes à propos de 27, 30
mythes créés par 12, 24, 27-28, 262, 272
peurs de 33, 48, 73, 79, 104, 126, 130, 150, 157, 182-183, 187, 195, 261-262, 401-402
photographies de 11, 284, 286, 362
piano 88, 108
plages et nage 175, 177, 203
popularité et succès de 33, 104, 155, 314, 387, 389, 404
premier roman commencé par 267, 380
problèmes d'argent de 44, 68, 74, 86, 114, 117, 121, 130-131, 135, 150, 153, 155-156, 159-160, 164, 190, 192, 222, 252, 281, 285, 291, 301-302, 307, 335, 386, 389, 407, 453, 488-489
problèmes d'yeux de 119, 175, 186, 193, 195, 202
problèmes de santé de 86, 88, 112, 132, 153, 172-173, 175, 329, 369, 504
projets de ranch de 44, 117, 130, 136, 140, 142, 144, 155-156, 172, 175, 180, 201, 235, 285, N62
religiosité et spiritualité de 14-15, 20-21, 27, 34, 46, 49-50, 54, 118, 217, 223, 227, 246, 249, 272-273, 283-285, 292-293, 309, 317-318, 334-335, 346-347, 349

rêves et visions de 78, 89, 103, 151, 174, 357, 369, 374, 379-380, 421-423, 458, 470-471
scénario de 32, 75, 85
solitude de 14, 54, 57-58, 68, 78, 106, 129-130, 133, 136-137, 142, 152, 155-156, 159, 165, 174, 185, 187
sommeil 86, 103, 107, 121, 123, 197
sorties au cinéma 85-86, 90, 101, 106, 111, 115, 123, 185, 202, 210, 267, 269, 350, 362, 496
sorties au théâtre 90, 330
télévision (apparitions à la) 32
tenue d'un journal de 14
vêtements de 114, 283, 389, 401, 506
vingt-sixième anniversaire de 110, 114-115, N22
voyages de 14, 27, 63-65, 253, 256, 279, 288, 300, 304, 307, 378-380, 382, 389, 398, 408, 411, 536, 538, 541, 544-545, N11
vues sur la folie de 70, 78, 99, 104, 122, 130, 156, 161, 166, 183, 185, 259, 287, 311
Wood-Thomas, portrait de JK 272
KEROUAC, Jack, écriture de 61
but 51, 57, 67
influence de Wolfe sur 18, 22-23, 29
lutte secondaire 130-131
maîtrise 67-69, 73-74
milieu opposé à fin 133
mythes concernant 27
problèmes 44, 48, 66, 69, 72, 74, 85, 96, 103, 106, 133-134, 308, 326, 333, 358, 361
prose spontanée 21, 30-31, 33-34, N81
voir aussi les œuvres de Jack Kerouac 545
KEROUAC, Leo 13, 16, 21, 50, 115, 206-207, 343, 543
dans les œuvres de JK 16, 542
milieu d'origine de 542
mort de 17, 41, 59, 62, 308-309, 360, 468, 542
KESEY, Ken 29, 538
Kingsblood Royal (Sinclair Lewis) 109
Kingston, Caroline du Nord 60
KIPLING, Rudyard N10

La route comme « genre » 24

La Touche, John 331
Lakeside (fête foraine) 295, 297
Landesman, Jay 362, 408
Lardas, John 14
Lawrence, D.H. 401-402
Lawrence, Seymour 186, 198, N68
Le « pourquoi » philosophique 230, 311, 345-346
Lenrow, Elbert 542
Letters from Editor to Author (Perkins) 403, 406
Lewis, Sinclair 94, 101, 109, 451
Libéralisme 373, 396
Liberté 359, 527, N3, N43
  de JK 14, 67, 123, 143, 261
Life on the Mississippi (Twain) N41
Ligne de partage des eaux 29
Linceuls 359-360, 364, 367, 369, 461-463, 466, 468, 470
Lincoln, Abraham 132, 228
Little, Brown (éditeur) 266, 271
Livornese, Benedict 392
Livornese, Maria 195, 542, N50
Livornese, Tom 84, 121, 147, 175, 187, 192, 203, 256, 282, N2
  « mort » de 392-393
  collaboration de JK avec 195-196
  fêtes avec 88, 394
  milieu de 542
Livre des rêves, Le (Kerouac) 34
Lockridge, Ross, Jr. N14, N61
London, Jack 101
Long Island 459-462. *voir aussi* Lynbrook, New York
Los Angeles, Californie 515-516
Louis, Joe 165
Louisiane 417-419, 423, 472-473, 475-476
Lowell, Massachusetts 107, 380, 385, 389, 423, 426, 436, 462
  dans les œuvres de JK 19, N4
  Jeunes Prométhéens à 543-544
  jeunesse de JK à 13-14, 27, 535, 537, 539, 542-544
  visites de JK à 118, 408
Lowell Sun (journal) 21
Lutcher, Nellie 219

Lynbrook, New York 88, 195, 392, N2
LYONS, Martin Spencer 230
Lys de Brooklyn, Le (film) 85

MACARTHUR, Douglas 218, 220
MACAULEY, Sam 84
Macmillan (éditeur) 152, 186, 190, 195, 208, 210
Maggie Cassidy (Kerouac) 537
Magnétophones 162, N41
Mahomet 45
MAILER, Norman 15, 32, 543
Mal 150, 209, 218, 220, 223, 239, 348
Maladie atomique 106, 226
Manhattan 107, 149
    454 Twentieth Street 24, 27
    Bowery 149-150, 177, 265
    East Village 11
    Greenwich Village 149, 251, 257, 542, 545
    Harlem 169-170, 234, 539, 545
    Times Square 85, 259, 267, 362, 389, 469
    Yorkville 108
MANN, Thomas 26
MARC AURÈLE 215, 236
Massachusetts 411, 471
MCCARTHY, Joseph 25
MCDONALD, Ian 543
MCDONALD, John 408, 543
MCGHEE, Howard 104
McGraw-Hill Company N24
MELVILLE, Herman 15, 86, 92, 110, 113, 162, 180, 268, 312, 321, 358, 363, 366, 369, 386, 390
    voir aussi Billy Budd ; Encantadas, The ; Grand escroc, Le ; Moby Dick ; Piazza Tales.
Mendocino (forêt) 155
MEREDITH, Burgess 331
Merrimack (fleuve) 426-427, 436, 453-454, 471-472
MERTON, Thomas 352-353, 469
Meurtre 53, 123, 342
Mexico 378, 380, 382, 500, 503, 536

Mexique 304, 411, 480, 487, 501, 504, 512-513, 541
Mexique, golfe du 419-420, 473-474
Miles City, Montana 25, 444-445
MILLER, Henry 254
MILLER, Howard 490
MILLSTEIN, Gilbert 32
Minetta Tavern 258
Minnesota 450, 494
Mississippi 505, 509-510
Mississippi (fleuve) 416-420, 424, 432, 441, 450-451, 473, 475, 491, 494
Missouri 491-492, 494-495, N49
Missouri (fleuve) 417-418, 441, 446, 493-494
MITCHELL, Joseph N51
Moby Dick (Melville) 56, 352, 363
Modernisme 150, 185
« Mon royaume n'est pas de ce monde » 14, 55-56, 243, 247, N81
MONACCHIO, Tony 94, 140, 156, 158, 200, 202, 209, 261, 403, 543
    argent emprunté par JK à 135
    base-ball et 135, 137, 141, 147, 163
Montana 185, 418-419, 433, 438-448, 453, 473
MORALES, Adele 287, 386, 389, 543
Moralité 56, 58, 67, 109, 121, 205, 236, 292
    de Tolstoï 20, 46
    organique 124
MORLEY, Frank 22-23, 403, 543
Mort 55
    notices nécrologiques et 62
    vues de JK sur la 52, 55, 59, 62, 64, 120, 157, 205, 264, 268-269, 300, 308-309, 314, 316-318, 320-321, 334, 352, 378, 392, 525
Mort à crédit (Céline) 366
MUREL, John 123
MURERAY, Wally 295
Muriel 353, 357, 362
MURPHY, Connie 147, 543
Musique 195, 231, 234, 545
    scène new-yorkaise 83, 91, 104, 192, 195, 374, 385, 390, 392, 542
    voir aussi Bebop *;* Jazz 226
Mystérieux étranger, Le (Twain) 386, 407
Mythe de la nuit de pluie (troisième roman ébauché de JK) 307

Naturalisme 393-394
Nature 205, 207, 220-221, 250, 283, 525-526
NEUMANN, Dick 262
NEUMANN, Marion 262
Neurotica (revue) 362
New Hampshire 118, 426, 471
New School for Social Research 248, 250, 252, 257-260, 262, 266-267, 279, 335, 337, 357, 389, 541-542, 544
intellectuels de la 259
New York 13, 24, 85, 500, 535, 537
adieu de JK à 282
bars et restaurants de 135, 251, 257, 331, 405-406, 545, N27
cercles intellectuels de 224, 258, 363, 544-545
fêtes à 77, 137, 149, 162, 168, 170, 177, 186, 251, 265, 357, 362-363, 386, 535, 537, 543
métro 104, 111, 171, 182, 258, 537
nuits de 454-455
scène musicale de 83, 91, 104, 193, 196, 374, 385, 390-391, 542
théâtre 90
voir aussi Brooklyn, Manhattan, Ozone Park (Queens), Richmond Hill (Queens).
New York Daily News 544
New York Public Library 28, 537
New York Times 21, 32
New Yorker 21, N51
NEWCOMBE, Don 335
NICOSIA, Gerald N13
NIETZSCHE, Friedrich 239
« Nightbeat » (émission de télévision) 32, 396
NILES, Bob 268
Nombres magiques 347, 467-468
Noms de lieux 16
Notes d'un souterrain (Dostoïevski) 201
Nouveau-Mexique 501
Nouveau Testament 20, 49, 301, 343
Nouvelle-Orléans, La 416-418, 424-425, 472, 544

Océan Atlantique 157

O'Dea, Jim 408, 543
Ohio 452, 490, 492
Olson, Charles 32
Oral History of Our Time, The (Gould) 258, N51
Oregon 429-433, 435, 482
Orgone (théorie de l') 118, 226
Orlovsky, Peter 32
Overland With Kit Carson (serial) 113
Ozone Park, Queens 16-17, 24, 41, 58, 111, 117, 259, 279, 283, 461, 542, N27

Pardon 34, 206, 209, 261
Paris (France) 160, 185, 189, 199, 256-257, 302, 307, 332
Parker, Edie 125, 169, 172, 307-308, 393, 452-453, 536, 538
  mariage de JK avec 170, 184, 200, 336, 360, 452-453, 543, N46
  milieu d'origine de 543
Parkman, Francis 494
Patis, Jackie 192
Pauline (modèle du peintre Wood-Thomas) 271
Pauvreté 14, 55, 60, 144, 284-285, 493
Péché 58, 79, 283, 285, 290, 400, 529
PEN (association internationale d'écrivains) 32
Pennsylvanie 489
Pensée 54-55, 58, 68, 106, 141, 174, 215
  « pensée vraie » 172, 202, 204
Pères 195, 228-229, 261
Perkins, Maxwell 403, 406
Pettiford, Oscar 192
« Philip Tourian Story, The » : *voir Et les hippopotames ont bouilli dans leurs bassins* 391
Photographie 11, 33, 284, 286, 362
Piazza Tales (Melville) N65
Picasso, Pablo 185
Ploetz, Carl N39
Poe, Edgar Allan 85
Poètes (comparés aux romanciers) 160
Poison, Le (film) N11
Polo, Marco 287
Poore, Charles 21, 403

Portoricains 234
Possédés, Les (Dostoïevski) 197
Poughkeepsie, New York 253-256, 288, 394-395, 397
Printemps noir (Henry Miller) 254
PROUST, Marcel 263, 372
Psychanalyse 74, 292, 397, 496
Psychologie 118, 194, 209, 236, 247
« nouvelle psychologie » 179, 182
PUCCINI, Giacomo 392
PURCELL, Duncan 259, 543
PURCELL, Edeltrude 259
PUTNAM, James 195, 251, 256, 258

4 Juillet 168-171, 304

Raintree County (Lockridge, Jr.) N61
Ranches 544
intérêt de JK pour les 117, 130, 136, 140, 142, 144, 155-156, 172, 175, 180, 235, N62
Raw Rookie Nerves (Kerouac) 116
Réalité 97, 272, 346
REICH, Wilhelm N38
Républicain (Parti) 163, N2
Révolution 83, 132, 300
Révolution sexuelle 254, 256, 259
Révolution sexuelle 254, 256, 259
REYNOLDS, Allie 335
Rhoda (autostoppeuse) 414, 544
Richmond, Californie 420, 429
Richmond Hill, Queens 24, 280, 307, 326, 329, 357, 377, 385, 388, 471
RIMBAUD, Arthur 239, 391
Rise of the American Civilization, The (Beard and Beard) 113
« Road Workbook “Libreta America” » (Kerouac) 33, 68, 85, 209, 266, 304, 408, 423, 542, N81
ROBINSON, Jethro 468
Rocky Mount, Caroline du Nord 415, N36
Rodéo 296-298, 416
ROOSEVELT, Franklin D. 228
Rouge et le noir, Le (Stendhal) 73

RUSSELL, Bertrand 25
RUSSELL, Lillian N29
RUSSELL, Vicki 84, 177, 187, 265, 303, 454, 544
Russie 82, 97, 395, 401, N34
comparée aux États-Unis 200-201, 227-228
RUTH, Babe 15, 195

Saint-Louis, Missouri 491, 496
Saisons et mois, notes sur les 71, 247, 286
SALVAS, Roland (Salvey) 408, 544
SAMPAS, Charles 22
SAMPAS, Sebastian 19, 22, 343, 360, 427
dans les œuvres de JK N5
milieu d'origine de 544
San Antonio, Texas 25
San Francisco 155, 157, 166, 173, 175, 397, 458
JK à 180, 231, 307, 410-411, 421, 423, 428-429, 433, 479, 500, 503, 544
San Francisco (film) 267
San Luis Obispo, Californie 517
San Remo (café) 257, 353, 545
SANDBURG, Carl 395
SAROYAN, William 29
SARUBBI, Frank 167
Saturday Review 21
SAUCIER, Ed 429
SCHAPIRO, Meyer 350, 357, 380, 544
Scribner's Magazine 129, 143, 146, 148
Sea Is My Brother, The (roman non publié de JK) N14
Seconde Guerre mondiale 134-135, 544
Sept jours sur le fleuve (Thoreau) N5
SHAKESPEARE, William 47, 180, 197, 261, 263, 352, 369, 392, 400, 527, N13
SHATTUCK, Roger 408
SHAW, Artie 403, 529
SHEARING, George 30, 192, 374
SIMPSON, Louis 186, 544
SLOANE, Ruth 357
SNYDER, Gary 26
Société sans classes 138

Solitude 223, 235-237
Souffrance 55, 59-60, 122, 142, 170
SPENGLER, Oswald 401
Spiritualité 395, 455-456
des Américains 227
voir aussi Dieu ; Jésus-Christ ; Kerouac, religiosité et spiritualité de.
Spontaneous Poetics of Jack Kerouac, The (Weinreich) 18
STEINBECK, John 25, N6
STENDHAL 73, 82
Sterling, Colorado 500, 545
STEWART, Stephanie 265
STRINGHAM, Ed 151, 160, 165, 209, 253, 265, 282, 405, 544
Succès 14, 32, 34, 105, 155, 159, 266, 314, 322, 386, 389, 404
Suicide 53, 251, 314, 316, 424-425
Sunday Mercury 22
Sur la route (Kerouac) 13-14, 23-34, 204, 243, 256, 258-259, 266-267, 275, 278, 289, 340, 349, 366, 368, 410, 521
articles sur 32-33
cahiers de travail pour 411-412, 520-521
chapitre « Souviens-toi ? Okay » 263
début de l'écriture de 256, 336
dernière ligne de N18
deux manuscrits différents de 31
éléments autobiographiques dans 24, 536-542, 544-545, N11
étude sur pluie et fleuves dans 299
intrigue de 328, 388
mythes au sujet de 27-28
notes de février 1950 pour 384
notes de travail pour 30
nouveau titre pour 326
personnages dans 263, 267, 282, 304, 306, 333, 345, 355, 361, 387-388, 393, 407, 411, 536-542, 544-545, N74
popularité de 291
recherche du père dans N18, N74
rejet de 23
révisions et édition de 31
style d'écriture de 260, 263-264, 358-360
The Town and the City comparé à 351, 358, 361
voix originale dans 23

voyages formant la base de 279, 411, 538, 541, N11

TAINE, Hippolyte 353
TALEYKE, John 262
TCHELITCHEV, Pavel 332
TEJEIRA, Victor 185, 189
Télévision 32, 396, 401
TEMKO, Allan 167-168, 175, 256, 394, 415, 544
Temps et le fleuve, Le (Wolfe) 17
Texas 476-481, 501, 503-505, 511, N49
censure au 26
THEADO, Matt 21
Thelma (petite amie de JK) 192, 196
« This Is the Beat Generation » (Holmes) 541
THOMAS D'AQUIN, saint 316
THOREAU, Henry David 228, 235, 427
Times Literary Supplement 22
TOLSTOÏ, Léon 20, 47, 207, 285, 392
Town and the City, The (Kerouac) 13, 16-23, 32, 230, 250, 257, 260, 284, 310, 542-543, 545
« Journal d'humeur » dans 20, 41, 44
articles sur 18, 21-22, 403-406
cahiers de travail pour 16, 39-40, 64-65, 129, 182, 215
chapitre « Pluie » de 180
chapitres « en mer » dans 107, 189-190, 195, 197-198, 200
dédicace de 540
édition anglaise de 22-23, 543
éléments autobiographiques dans 16, 18, 101, 536-537, 539-540, 542-543, N8
en tant qu'histoire « formidable » 102
épisode « City » dans 89, 95, 97, 102, 104, 106, 109, 115-117, 119, 190, 194, 208-209, 390
fin du travail sur 143-145, 175, 188, 190, 194, 198, 211, 248
fragment pour la revue *Wake* de 186, 191, 193, 198
funérailles dans 121, 123, 127, 133, 144-145, 187
influence de Wolfe sur 18
intrigue de 19, 89, 95, 105, 107, 113, 115, 123
longueur de 19-20, 40, 43, 74, 107, 176, 186

personnages de 19, 47-48, 68, 76, 83, 101-102, 142, 230, 267, 303, 469, 536-537, 539-540, 542-543
premier anniversaire de 94
publication de 16-17, 121, 129-130, 137, 143, 145, 147, 175, 186, 190, 196, 210, 243, 279, 281, 284, 307, 328, 336, 355, 361, 363-364, 377, 386, 406, 545
récit « Groenland » dans 86
rejet de 130, 146, 198-199, 210
Scribner et 129, 143, 145, 148
section « Temps de guerre » dans 93
Sur la route par opposition à 351, 358, 361
thématique morale de 109
ventes de 408
TRACY, Spencer N10, N21
Trésor de la Sierra Madre, Le (film) 114
Treviston (représentant chez Scribner) 406
TRILLING, Lionel 68, 152, 372
Tristan et Isolde (Wagner) N59
TRISTANO, Lennie 83, 104, 172, 333, 335, 353, 391-392
Tristessa (Kerouac) 32
TROLLOPE, Anthony 100
TRUMAN, Harry S. 249, 414
TRUXELL, Ann 271
TUNNEY, Gene 385
TURNER, Lana N21
TWAIN, Mark 29, 114-115, 167, 180, 198, 202, 207, 228, 386, 390, 392-393, 396, 492, N41
pathos chez 250
vie de 122, 238
voir aussi Aventures d'Huckleberry Finn, Les ; Life on the Mississipi ; Mystérieux étranger, Le.

UHL, Ed 500, 544
Ulysse (Joyce) 352-353, 366-367, N8, N35
Understanding Jack Kerouac (Theado) 21
Underwood Memories (Kerouac) N3, N14, N37
« Une douce » (Dostoïevski) 203
Union Theological Seminary 535, 537
United Press International (UPI) 135, 537, 543, 546, N19
offre d'emploi pour JK à 200, 202

UNRUH, Howard 342

VAN DOREN, Mark 18, 121, 147-148, 190, 263, 279, 354, 469, 540, 545
Vanité de Duluoz (Kerouac) 13
Veille du Nouvel An 88
Vérité 49, 51, 63, 99-100, 144, 147, 177, 179, 182, 203-204, 206, 313, 371
    de Dostoïevski 401-402
    rejet de la 124
VIDAL, Gore 331-332, 545
Viking Press (éditeur) 31
VILLANUEVA, Enrique 503
Virginie 507
Virilité 44, 67, 100, 124, 133, 169
Visions de Cody (Kerouac) 21, 31, 33-34, N30, N56
Voyage au bout de la nuit (Céline) 166

WAGNER, Richard 166
Wake (revue) 186, 190, 192-193, 198, N68
WALCOTT, « Jersey Joe » 165
Washington 434-437, 470
Washington, D.C. 414, 506-507
WASHINGTON, George 228
WEBER, Brom 252
WEINREICH, Regina 18
Weirton, Virginie occidentale 489
WELLBOURNE, Bill 262, 265-266
WELLS, H.G. 25
Westwood, Colorado 279, 288-289, 487
WHITE, Ed 68, 84, 108, 146-148, 272, 291-292, 294, 333, 421, 501, 545
    correspondance de JK avec 172, 256, 283
    œuvres de JK lues par 102, 108
WHITE, Frank 294-295, 545
WHITE, William Allen 228
WHITMAN, Walt 15, 56, 115, 191, 263-264
Whittelsey House 106
WILDER, Billy N11
WILLIAMS, Ted 154, 156
WILLIAMS, William Carlos 15

WINGATE, John 32
Wisconsin 16, 451-452
WOLF, Don 260, 545
WOLFE, Thomas 61, 115, 131, 162, 180, 194, 205, 228, 234-239, 433, N71
art inclusif de 40, 43
expériences de Sinclair Lewis avec 94
JK influencé par 17-18, 22-23, 29, 406, N64
solitude de 369
vues de la critique sur 91, 152, 198
voir aussi Ange banni, L' ; Ange exilé, L' ; Temps et le Fleuve, Le.
WOOD-THOMAS, Alan 260, 271-272, 545
WOOD-THOMAS, Annabella 260, 271
WOOD-THOMAS, LeeAnne 271-272
WYSE, Seymour (Nutso) 327-328, 335, 350, 353, 362, 545
dans les œuvres de JK 23

Yellowstone Red (livre) 25
Yellowstone (vallée du) 441-445
Yeux noirs 69, 73-74, 165
YOKLEY, Sarah (Sara) 329, 335, 348, 378, 405-406, 408, 546
YOUNG, Bob 175
Young Jack Kerouac, The (Lenrow) 542

Zorita 362

Remerciements

Je dois d'abord accorder toute ma gratitude à John Sampas pour avoir autorisé la publication des journaux de Kerouac. Pendant plus d'une décennie, il a administré le legs de Kerouac avec beaucoup d'énergie et d'autorité. En août 2001, Sampas a confié les journaux, carnets, cahiers de travail, d'où sont tirés les présents *Journaux de bord*, à la Berg Collection de la New York Public Library. À la date de juin 2004, la collection Kerouac de cette bibliothèque comprenait 1 050 manuscrits et tapuscrits, 130 carnets et 52 journaux datant de 1934 à 1960. Il y a aussi 55 journaux intimes supplémentaires datant de 1956 à 1969. Pour ce qui est de la correspondance, la bibliothèque possède quelque 2 000 lettres de Kerouac et de ses correspondants.

Chez Viking Press, mon éditeur, Paul Slovak, a été indispensable. Du fait que sa maison d'édition publie tant de textes de Kerouac, Slovak apparaît aujourd'hui comme un des spécialistes éminents de la littérature de la Beat Generation. Je ne connais personne qui en sache plus sur Kerouac et les autres que lui. Je lui suis particulièrement reconnaissant de son intelligence raffinée et de son bon sens éditorial. Avec sagesse, il s'est assuré que ces *Journaux de bord* ne seraient pas trop longs. Mon avocat de Boston, George Tobia, qui représente la succession Kerouac, est responsable de l'accord conclu pour la publication de ces journaux ou carnets intimes. C'est un ami qui m'est cher et un avocat hors pair.

Un hommage tout particulier doit être rendu aux biographes de Kerouac dont les travaux m'ont permis de mieux comprendre sa vie pendant que j'établissais les *Journaux de bord* : Gerald Nicosia (*Memory Babe, une biographie critiqu*e), Ann Charters (*Kerouac*), Barry Gifford et Lawrence Lee (*Les Vies parallèles de Jack Kerouac*), Dennis McNally (*Desolate Angel*) et Regina Weinreich (*Kerouac's Spontaneous Poetics*).

Plus que pour aucun autre écrivain américain que je connais, Kerouac a un public qui lui est profondément dévoué. Certains de ses admirateurs m'ont aidé à mieux apprécier son œuvre : David Amram, Ann Douglas, George Condo, Ed Adler, Robert Rauschenberg, Chris

Felver, Johnny Depp, James Graverholz, Bob Rosenthal, Carolyn Cassady, Ramblin' Jack Elliott, Anne Waldman, Kevin Willey, Joyce Johnson, Odetta, Mary Montes, Sterling Lord et Dave Moore. Patrick Fenton a eu la gentillesse de partager ses connaissances de la vie de Kerouac dans le Queens. Jeffrey Frank du *New Yorker* et Cullen Murphy de l'*Atlantic Monthly* ont droit à des remerciements particuliers pour avoir publié des extraits des journaux au moment où j'étais en train de mettre au point le présent volume. Des parties de mon introduction sont tirées de mon essai « The American Journey of Jack Kerouac », paru pour la première fois dans *The Rolling Stone Book of the Beats* — il faut féliciter Jann Wenner et Holly George-Warren, l'éditrice, pour la publication de ce volume. Remerciements particuliers à nos amis de Garden District Bookshop : Carolyn Mykulencak, Britton Trice, Ted O'Brien et Deb Wehmeier.

Enfin, à l'Eisenhower Center for American Studies, Andrew Travers — qui supervise notre projet Kerouac — m'a aidé à élaguer ce volume. Ensemble, nous avons progressé à travers les carnets, en essayant de déchiffrer l'écriture souvent illisible de Kerouac. Ma dette envers lui est considérable. Lisa Weisdorffer m'a aidé à préparer le manuscrit pour la publication, venant travailler plusieurs dimanches après-midi alors que les délais devenaient pressants.

Ma femme magnifique, Anne, et notre fille, Benton, continuent d'être les lumières de ma vie.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction

SECTION I
The Town and the City

Cahiers de travail de *The Town and the City*
Enfin, voici la Forêt d'Ardenne
Psaumes

SECTION II
Sur la route

Journaux 1949
« Pluie et Fleuves »

ANNEXES

Principales personnes évoquées dans les pages des Journaux de bord *de Jack Kerouac*
Index
Remerciements

Titre original :

WINDBLOWN WORLD :

THE JOURNALS OF JACK KEROUAC 1947-1954

© John Sampas, Literary Representative, the Estate of Stella Kerouac, 2004.
Introduction and notes copyright Douglas Brinkley, 2004.

© Éditions Gallimard, 2015, pour la traduction française.

Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris
http://www.gallimard.fr

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

SUR LA ROUTE, 1960 (« Folio » n° 766).
DOCTEUR SAX, 1962 (« Folio » n° 2607).
LES CLOCHARDS CÉLESTES, 1963 (« Folio » n° 565).
LES SOUTERRAINS, 1964 (« Folio » n° 1690).
BIG SUR, 1966 (« Folio » n° 1094).
LE VAGABOND SOLITAIRE, 1969 (« Folio » n° 1187).
SATORI À PARIS, 1971 (« Folio » n° 2458).
VISIONS DE GÉRARD, 1972 (« Folio » n° 5389).
VIEIL ANGE DE MINUIT, 1998 (collection « L'Infini »).
VRAIE BLONDE, ET AUTRES, 1998 (« Folio » n° 3904).
LE VAGABOND SOLITAIRE (choix), 1999 (« Folio bilingue » n° 81).
LE VAGABOND AMÉRICAIN EN VOIE DE DISPARITION (nouvelles extraites du *Vagabond solitaire*), 2002 (« Folio 2 € » n° 3695).
LETTRES CHOISIES 1940-1956, 2000.
SUR LA ROUTE et autres romans, 2003 (collection « Quarto »).
SATORI À PARIS / *SATORI IN PARIS*, 2005 (« Folio bilingue » n° 150).
LETTRES CHOISIES 1957-1969, 2007.
SUR LA ROUTE. Le rouleau original, 2010 (« Folio » n° 5388).
ET LES HIPPOPOTAMES ONT BOUILLI VIFS DANS LEURS PISCINES *(avec William S. Burroughs)*, 2012 (« Folio » n° 5665).
BEAT GENERATION, 2012.
SUR LES ORIGINES D'UNE GÉNÉRATION (textes extraits de VRAIE BLONDE, ET AUTRES), 2012 (« Folio 2 € » n° 5466).
RÉVEILLE-TOI. La vie du Bouddha, 2013.
CORRESPONDANCE 1944-1969 *(avec Allen Ginsberg)*, 2014.

Aux Éditions Denoël

GIRL DRIVER, 1983.
LES ANGES VAGABONDS, 1987 (« Folio » n° 457).

ANGES DE LA DÉSOLATION, 1998.
BOOK OF BLUES, 2000.
UNDERWOOD MEMORIES, 2006.

Aux Éditions La Table Ronde

AVANT LA ROUTE, 1990 (« La Petite Vermillon » n° 70).
PIC, 1988.
LE LIVRE DES HAÏKU, 2006.
LE LIVRE DES ESQUISSES, 2010.

Chez d'autres éditeurs

L'ÉCRIT DE L'ÉTERNITÉ D'OR, *Éditions La Différence*, 1979.
TRISTESSA, *Éditions Stock*, 1982 (« Folio » n° 5567).
VISIONS DE CODY, *Éditions Christian Bourgois*, 1990 (« Folio » n° 5442).
MEXICO CITY BLUES, *Éditions Christian Bourgois*, 1995.
VANITÉ DE DULUOZ. Une éducation aventureuse (1935-1946), *Éditions Christian Bourgois*, 1996 (« Folio » n° 5495).
DHARMA, *Éditions Fayard*, 2000.
MAGGIE CASSIDY, *Éditions Stock*, 2006 (« Folio » n° 5568).

JACK KEROUAC

Journaux de bord
1947-1954

Dans l'Évangile qui porte son nom, saint Matthieu pose l'équation : « Car beaucoup sont appelés, mais peu sont élus. » Quelque vingt siècles plus tard, un écrivain français si peu français la retourne : « Très peu d'appelés, encore moins d'élus. » Jack Kerouac, plus criminel encore peut-être, retourne le retournement : « Car beaucoup sont élus, mais peu sont venus. »

C'est dans ces *Journaux de bord* — tenus entre 1947 et 1954, publiés aux États-Unis en 2004 et accueillis avec une indifférence qui tentait vainement d'être à la hauteur de ce crime *discret* contre l'humanité — que Jack Kerouac a élaboré, dans le secret absolu, sa formule. Ses amis jaloux à l'époque, ses lecteurs distraits par la suite, ses cinéphiles hébétés d'aujourd'hui le croyaient sur la route. Cette proposition baroque, irrégulière, requiert désormais toute notre attention.

Lisons.

P. G.

Cette édition électronique du livre
Journaux de bord 1947-1954 de Jack Kerouac
a été réalisée le 29 décembre 2021 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070776689 - Numéro d'édition : 140303).
Code Sodis : N29687 - ISBN : 9782072291029.
Numéro d'édition : 200052.

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo